

LETTRES
DE
MONSIEVR
COSTAR.







A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE'; en la Petite
Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. LVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A

MONSEIGNEVR FOVCQVET PROCVREVR GENERAL

SVR-INTENDANT DES FINANCES ET MINISTRE D'ESTAT.



ONSEIGNEVR,
Le Public me le pardonnera s'il

luy plaiſt : mais il faut que je luy die qu'en luy faiſant preſent de mes Lettres, c'eſt voſtre ſatisfaction particuliere que je me propoſe plûtoſt que la ſienne, & qu'à parler ſincerement, je ne les luy donne aujourd'huy qu'afin de vous les dédier, & de leur procurer l'honneur de paroiſtre dans le monde ſous voſtre Nom. Et veritablement, il m'a ſi bien reüſſi de vous avoir plû, qu'il y auroit autant d'imprudence que d'ingratitude, de ne continuer pas tout le reſte de mes jours d'en chercher les occaſions. Auſſi n'ay-je pas la liberté d'agir autrement, aprés l'admiration & l'amour que j'ay conceuës pour les rares qualitez qui embelliſſent voſtre ame, & qui la rendent vn chef-d'œuvre de la Philoſophie & de la Nature. N'apprehendez point, MONSEIGNEVR,

que j'aille icy vous accabler de l'excés de mes loüanges. Les faveurs continuelles dont vous avez toûjours eu la bonté de me prevenir, en augmentant le sujet & la passion que j'avois déja de celebrer vos vertus, m'en ostent en quelque sorte le courage & la hardiesse, tant j'ay de peur qu'vne action d'vn homme de bien, ne passât simplement que pour vne action d'vn bon Courtisan, & que les marques de mon estime & de ma reconnoissance ne parussent interessées, & ne semblassent moins regarder le passé que l'avenir. Neanmoins, MONSEIGNEVR, cette consideration seroit trop foible pour m'arrester, & rien ne pouroit m'empécher de publier de toute ma force & avec tous les ornemens de mon art ces veritez generalement reconnuës, que vostre cœur est

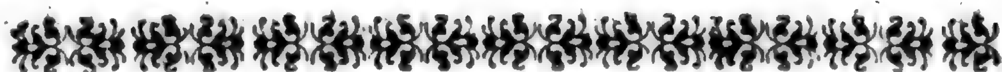
vn des meilleurs, que l'estude de la Sagesse ait jamais formez; que vous avez vn esprit également grand & adroit, fort & delicat, solide & subtil, penetrant & impenetrable; & qu'enfin il n'est point d'ardeur plus noble, plus vive & plus agissante que celle que vous conservez pour le salut de la Patrie & pour le service du Prince. Mais, MONSEIGNEVR, ce qui m'oblige à demeurer icy dans les estroites bornes que je me prescris, c'est la connoissance que j'ay que vous n'avez guere moins de peine à souffrir la profusion des loüanges, que vous en auriez à vous abstenir des grandes choses qui vous les font meriter, & qui vous les attirent de tous les endroits de nostre Parnasse. Pour peu qu'on sorte en cela de la moderation, au lieu de chatoüiller vo-

ſtre amour propre, on bleſſe vostre pudeur; & ſi je me laiſſois emporter là deſſus à mon inclination, je ſerois moins religieux que je ne le dois, à obſerver le commandement que vous m'avez fait de choiſir les plus modeſtes expreſſions, toutes les fois que je ne pourai me défendre de vous témoigner la grandeur de mon admiration & de mon zele. Ie vous obeïrai, MONSEIGNEVR, à la charge, s'il vous plaiſt, que pour me recompenſer de la violence que je me ferai, vous aurez agreable que je vous ſupplie de croire de vous & de moy tout ce que j'en aurois ajouſté, ſi vous m'en aviez accordé la permiſſion, & ſi vos ordres precis ne m'avoient reduit à vous proteſter ſimplement, comme vn autre homme, que je ſuis

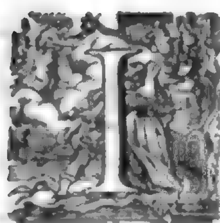
de la meilleure maniere que vous le sauriez desirer,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, tres-obeissant & tres-obligé serviteur
COSTAR.



AV LECTEVR.



IE vous declare, MON CHER LECTEVR, *que ce n'a pas esté sans beaucoup de repugnance, que j'ay consenti que mes Amis arrachassent les Lettres que vous allez voir, du fond de mon Cabinet, où je les tenois enfermées sous la clef, pour les empécher de courir le monde. Ie m'imaginois que ces sortes d'écrits pouvoient plaire aux Particuliers, qui en estoient le sujet, & qui en avoient vne intelligence parfaite : mais que le Public, qui ne les entendoit qu'à demy, n'en recevroit qu'vn contentement mediocre, indigne de la peine qu'il luy donneroit: Et puis, me souvenant d'vn mot que Theocrite fait dire à quelques-vns de son siecle :* Dequoy s'avise-t-on de faire des vers, & de s'eriger en Poëte, n'est-ce pas assez d'Homere pour toute la Terre? *j'apprehendois que les beaux Esprits ne dissent sur ce modele :* A quelle fin publier de nouvelles Lettres aprés celles du grand Balzac & de l'agreable Voiture? La sublimité des vnes, & la delicatesse

— ἄλις πάντεσσιν Ὅμηρος. Theocrit. Idyl. 16.

des autres ne ſont-elles pas ſuffiſantes pour le divertiſſement & l'inſtruction de toute la France ; & laiſſent-elles les moindres reſtes de gloire à eſperer dans des matieres dont ils ont épuiſé la fecondité & qu'ils ont traitées ſi divinement ? *Neanmoins*, MON CHER LECTEVR, *quelque peur que j'aye euë de ces reprimendes, j'en ay eu davantage encore de meſcontenter des excellentes perſonnes, qui m'honnorant de leur bienveillance ſe ſont acquiſes par là vn empire ſi abſolu ſur mes volontez, que cette autorité ſupréme s'eſt eſtenduë juſqu'à mes opinions & mes ſentimens. En effet, je vous avouë franchement que j'ay crû pluſtoſt par modeſtie que par vanité le bien qu'ils m'ont dit de moy, & que j'ay mal obſervé le ſalutaire precepte du Sage, qui ne veut pas* qu'au jugement que nous faiſons de nos merites & de nos defauts, nous adjouſtions plus de foy à la dépoſition des autres qu'à noſtre propre témoignage. *Si vous jugez qu'en cela j'aye fait vne faute, j'oſe me promettre que vous me la pardonnerez, puiſqu'elle ne vient que de trop d'affection, & de complaiſance, dont les excez ſont toûjours aimables, quand meſme ils ſeroient vn peu vi-*

Ne cui de te plus quàm tibi credas. *Horat.*

cieux, & qu'ils offenseroient legerement les étroites loix de la severe vertu. Puisque jay commencé de confesser mes erreurs, il faut que j'acheve. N'ayant point trouvé de dates dans les Originaux que j'avois gardez, je n'ay pû suivre l'ordre des temps, qui est pourtant le plus naturel & le plus commode, & me suis vû reduit à mettre ensemble, quoi qu'avec un peu de confusion, tout ce qui s'adressoit aux mesmes personnes. Pour le rang, c'est presque le pur hazard qui l'a donné dans mon Livre, & je n'ay pas pensé que ce fust un lieu de ceremonie où les places & les seances se dûssent regler selon la naissance, la condition & la qualité.

Au reste, il se trouvera dans ce Recueil plusieurs Lettres écrites à Monsieur de Balzac, qui témoignent assez l'admiration où j'ay toujours esté de son esprit, de son erudition, de son eloquence & de sa vertu. Il y en auroit beaucoup d'autres encore, si Monsieur Girard Archidiacre d'Angoulesme ne se fust avisé de les publier dans son Epistre liminaire des Entretiens *qu'il vient de donner au Public. Il pretend par là de prouver & d'establir, ce que je n'estois pas resolu de luy contester, que quoi que j'aye écrit dans ma seconde* Defense, *que Mon-*

Les *Entretiens* de feu Monsieur de Balzac

sieur de Balzac aprés m'avoir fait l'honneur de m'aimer long temps, s'estoit tout d'vn coup refroidi pour moy, & m'avoit osté vne partie de ses bonnes graces, il paroissoit par mes Lettres que je n'avois jamais manqué de veneration pour ses rares qualitez, ni de sensibilité pour ses maux & pour ses disgraces. Ce que dit Monsieur l'Archidiacre est fort veritable: mais ce que j'avois dit auparavant n'en est pas plus faux. Monsieur l'Archidiacre ne distingue pas les temps, & il trouvera bon que je luy apprenne qu'il n'a pas esté le Confident perpetuel de son incomparable Ami. Si ce grand homme revenoit au monde, je m'asseure qu'il m'écriroit encore vne fois, ce qu'il m'écrivit il y a cinq ou six ans: Ie desavouë le bon Monsieur l'Archidiacre; son zele l'emporte quelquefois trop loin, & son affection ne luy laisse pas tousiours l'entiere liberté de son jugement. *Pour le moins je me répons qu'il n'eust pas souffert que son chaud & boüillant Ami m'eust reproché l'affaire du Prieuré de Vindelles; il se fut souvenu sans doute que je ne m'estois offert d'en traiter, que pour oster vn Benefice, dont le voisinage l'incommodoit, d'entre des mains estrangeres, & le remettre dans*

De Balzac le 15. de Iuillet 1653.

sa famille bien-tost aprés. Pour les quatre mille escus qu'il me vouloit prester, non pas pour la seureté de la pension, comme le dit Monsieur Girard, mais pour quelque autre accommodement, je n'avois garde de les accepter ; & si dans ce temps là j'eusse eu besoin de quelque secours d'argent, ayant le bonheur d'estre uniquement aimé de Monsieur l'Abbé de Lavardin, qui est à cette heure Monseigneur l'Evesque du Mans, & qui dés lors estoit desia confirmé dans l'habitude d'une heroïque generosité, y a-t-il apparence que j'eusse souffert qu'vn autre eust emporté sur luy la gloire d'une belle & vertueuse action? Connoissant la magnanimité de son cœur, m'estoit-il possible, sans l'offenser mortellement, de recevoir d'vn nouvel Ami, le bien que je pouvois me promettre de sa liberale bonté? Cependant, sur vn fondement si foible il plaist à Monsieur l'Archidiacre de m'appeller vn lâche, vn infame, vn deserteur, vn rebelle, vn impie & vn profane, *parce que j'ay eu la hardiesse de defendre Monsieur de* Voiture mort, *contre Monsieur de* Balzac vivant, *& contre le plus impitoyable Grammairien de son voisinage, qu'il avoit suscité pour déchirer la memoire de mon cher Ami. Aprés cela je pen-*

se que je pourois avec l'approbation de tous les honnestes gens, repousser vigoureusement des injures si outrageuses, & reprendre les armes de la Satyre que j'avois penduës au croc, & dont mes ennemis ont quelquefois senti la force & la pesanteur. Neanmoins, j'avouë que je ne saurois exciter en mon ame le moindre mouvement de colere contre un homme qui m'a aimé quinze ans durant; qui est frere de l'excellent Historien de feu Monsieur le Duc d'Espernon, & sur tout qui n'est coupable que d'un pareil crime à celuy dont il m'accuse; je veux dire, d'avoir conservé trop de chaleur pour les cendres esteintes du plus illustre de ses Amis. Ie me contenterai donc de luy representer sans émotion, qu'il y a plusieurs degrez d'amitié; que mon affection pour Monsieur de Balzac, lors mesme qu'elle estoit la plus allumée, n'a jamais esté que dans l'ordre de mes secondes inclinations, & que depuis plusieurs années j'avois donné mes premieres, mes plus tendres & mes plus cheres à l'aimable Monsieur de Voiture. Mon nouvel Adversaire qui sait les beaux endroits des Auteurs celebres, n'aura pas oublié ces mots de Seneque : Le meurtre de Callisthene sera le crime eternel du Grand

Hoc est Alexandri crimen aeternum, quod nulla virtus, nulla bel-

Alexandre, & vn crime que ni le nombre de ses vertus heroïques, ni la prosperité de ses armes victorieuses ne repareront jamais dans l'opinion des hommes : car toutes les fois que quelqu'vn dira de ce Conquerant : Il a nettoyé la terre d'vn million de Barbares, on opposera tout aussi-tost ; MAIS IL A FAIT MOVRIR CALLISTHENE. Toutes les fois qu'on le louëra d'avoir reduit vn si redoutable Prince que Darius, & de luy avoir osté la vie aveque l'Empire, on ajoustera : MAIS IL A FAIT MOVRIR CALLISTHENE. Toutes les fois qu'on élevera jusqu'au Ciel la magnanime resolution de ce Prince, qui poussa ses conquestes jusqu'à l'Ocean, qui mesme eut la hardiesse de le vouloir traverser, & de donner ce nouvel exemple au monde ; enfin qui estendit vn Royaume enfermé dans vn petit coin de la Thrace, jusqu'aux dernieres extremitez du Levant, on répondra sur l'heure : MAIS IL A FAIT MOVRIR CALLISTHENE.

lorum felicitas r… dimet. Nam quo… ties quis dixerit Occidit Persaru… multa millia, *o… ponetur* & Calli… sthenem. *Quoti… dictum erit,* Occ… dit Darium pen… quem tunc mag… regnũ erat, *opp… netur* & Callisth… nem. *Quoties … ctum erit,* Omni… Oceano tenus v… cit, ipsum quoq… tentavit novis classibus, & imp… rium ex angulo… Thraciæ vsque … Orientis termin… protulit, *dicetu…* sed Callisthene… occidit.
Senec lib. 6. qu… natur. cap. 23.

Ne pourois-je pas dire sur ce beau modele, Monsieur de Balzac a découvert de nouvelles estoilles dans l'eloquence, il a élevé jusqu'au plus haut sommet la noblesse de

nostre langue, & la reputation de nos esprits chez les Estrangers : MAIS IL A FAIT TOVS SES EFFORTS POVR DONNER VNE SECONDE MORT AV PAVVRE MONSIEVR DE VOITVRE, POVR OBSCVRCIR SA GLOIRE, POVR COVVRIR SON NOM D'ESPAISSES TENEBRES. Il m'avoit receu dans son cœur : MAIS IL M'EN A CRVELLEMENT CHASSÉ PAR CET OVTRAGE IRREPARABLE : MAIS IL A BLESSÉ LE MIEN DANS LE PLVS VIF ET LE PLVS SENSIBLE.

Ay-je dû balancer à prendre party, voyant qu'on déclaroit une guerre ouverte & à toute outrance, contre une memoire qui m'estoit sacrée? Que si dans ce combat je n'ay pas tout-à-fait gardé la moderation que je m'estois proposée, il me semble que la violence des Persecuteurs peut rendre mes excez & mes emportemens excusables. Et toutefois, pour monstrer le peu d'indulgence que j'ay pour mes fautes, je veux bien en estre puni. Ie souscris moy-mesme à la rigoureuse sentence qu'il a plû à Monsieur l'Archidiacre de prononcer contre moy, & je consens à la honteuse suppression de mon Nom dans les Entretiens *de son Demy-Dieu, qu'il a publiez depuis quelques mois. Il a changé*

changé ce Nom odieux *en trois petites estoilles, qui ne ressemblent pas à celles que la Nature a allumées dans le Ciel pour la consolation des tenebres de la nuit, & qui dans la doctrine des Egyptiens estoient vn symbole de divinité; Au contraire ce sont des astres malins qui menacent ma reputation d'vne eternelle obscurité, & qui me privent d'vne lumiere plus belle que celle du jour. Mais en cela ce que je déplore davantage c'est la malheureuse condition de plusieurs excellens vers que Monsieur l'Archidiacre a vilainement estropiez pour se venger de ma felonnie, quoy qu'ils ne l'eussent jamais offensé, ni luy ni Monsieur de Girac. Et veritablement, pour ne parler que de ceux qui sont en la page 103. le cœur me créve quand je les considere dans le pitoyable estat où ils sont reduits.*

Pages 18. 51. 70. 83. 103. 1 114. 392. 397

ἀστὴρ Θεὸν σημ... *Orus.*

Des Entretie[ns] de feu Mon[sieur] de Balz[ac]

Somne veni, tandémque oculis illabere nostris,
*** Succede meo, dulcissime Divûm.
Sed nec totus abi, vel somno dulcior ipso
**** & jucunda mane mihi semper imago.

Page 18. *Purp[u]ream licet ore a... mam fluctúsqu... cruentos Fuder... ille tuus, vivi... *** sodalis, ... mortem ipse su... scribit tibi.*

Page 397. *--- Tuus ô * quid optes Explo[ra]re labor, mihi iussa capessere est.*

Sans mentir, c'est estre trop vindicatif: N'y avoit-il pas moyen d'y apporter quelque sorte de temperament, & n'estoit-il pas bien aisé de

remplir ces cruelles bréches d'vn mot d'autant de syllabes qu'en contenoient Costardo *&* Costarde, *qu'on n'avoit pas voulu souffrir? En effet, n'est-ce pas ainsi qu'Aulugelle nous apprend que Virgile en avoit vsé? Ce divin Poëte avoit fait dans son Eneide vne mention honnorable de la Campagne de Nole; & cependant les habitans de cette ville, quelque temps aprés, eurent si peu de consideration pour luy, qu'ayant dans l'enceinte de leurs murailles plusieurs fontaines & plusieurs sources, ils luy refuserent quelques pouces d'eau qu'il leur avoit demandez pour l'embellissement d'vne maison de plaisance qu'il avoit dans leur voisinage. Il crût aprés cette injure qu'il devoit rayer leur nom de ses écrits immortels, ce qu'il estimoit à peu prés autant que de les effacer de la memoire des hommes. Mais dans l'execution de sa Iustice vindicative, il se garda bien de gaster & de défigurer ses vers, & d'y faire vn changement qui en ruinât la mesure & la cadence. Il avoit mis d'abord:*

Livre 7. chap. 10.

Talem dives arat Capua & vicina Vesevo
NOLA jugo:

& il se contenta de mettre en la place,

Talem dives arat Capua & vicina Vesevo
ORA jugo.

AV LECTEVR.

Peut-eſtre qu'vn exemple d'vn ſi grand poids fera quelque impreſſion dans l'eſprit de Monſieur l'Archidiacre, & que l'envie luy prendra de l'imiter dans la ſeconde ou dans la troiſiéme edition des Entretiens *de ſon Heros. Au pis aller, ſi ſa colere dure encore, je taſcherai de m'y endurcir, & de trouver quelque conſolation à ma diſgrace. I'en attends beaucoup,* MON CHER LECTEVR, *du favorable accueil que vous ferez aux Lettres que je vous preſente. Je n'en ſaurois quaſi douter aprés tant de preuves qu'il vous a plû de me donner de voſtre equité & de voſtre courtoiſie.*



EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Paris le vingtiéme jour d'Octobre 1657. il est permis à Augustin Courbé Marchand Libraire à Paris de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de son obeïssance, *les Lettres de Mr* COSTAR, en vn ou plusieurs Volumes, & autant de fois qu'il voudra durant vingt ans entiers, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : avec defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient de les imprimer, vendre ni debiter, sous quelque pretexte que ce soit pendant ledit temps, sans le consentement dudit Courbé ou de ceux qui auront son droit, à peine de quinze cens livres d'amende, de tous dépens, dommages & interests, comme il est porté plus au long par lesdites Lettres Patentes, à l'extrait & aux copies collationnées desquelles sa Majesté veut que foy soit ajoustée comme à l'original. Signé, Par le Roy en son Conseil, CONRART.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le premier Mars 1657.

Registré sur le livre de la Communauté des Libraires, suivant l'Arrest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653. Fait le vingt-sixiéme Octobre 1657. Signé, D. BECHET *Syndic.*

LETTRES

LETTRES
DE
MONSIEVR
COSTAR.

PREMIERE PARTIE.



LETTRES DE MR COSTAR.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL MAZARINI *Duc de Mayene & Pair de France.*

LETTRE I.

ONSEIGNEVR,

Depuis le veritable Mecenas, je ne ſay perſonne qui ait ſi bien entendu que Voſtre Eminence, l'art de donner de bonne grace; je n'en excepte pas voſtre Cardinal Hippolyte d'Eſt, ni noſtre

Duc de Ioyeuse, Favori du dernier Prince de la Maison de Valois. Vous possedez en perfection tout ce qu'il y a de plus fin, de plus ingenieux & de plus subtil dans cette belle & agreable science; & vous y avez découvert de certains secrets, qui s'estoient cachez à Seneque, & que nous cher-cherions inutilement dans ses livres des Bienfaits. Les vostres, MONSEIGNEVR, n'ont pas attendu mes prieres, ont esté plus viste que mes souhaits, ne m'ont pas laissé le loisir de faire des vœux, & me sont venus trouver parmy mes livres & mes papiers, à soixante lieuës de vostre Cour, où je ne songeois qu'à jouïr paisiblement de moi-mesme, & à bien vser du grand repos & de la parfaite tranquillité, que vos nobles & sages inquietudes ont renduë à toute la France. Vostre Eminence a pris soin d'épargner ma pudeur & celle de mes amis : &, comme si elle eust eu quelque jalousie de la beauté de son action, elle n'a pas souffert que personne y pûst rien pretendre, & s'en est reservée toute la gloire pour elle seule. Ainsi, MONSEIGNEVR, je n'espere pas vous pouvoir jamais remercier assez dignement, parce que je n'ay que vous à remercier ; & que d'ailleurs beaucoup d'autres circonstances obligeantes, sont autant de nouvelles inventions de vostre genereuse bonté, qui relevent la valeur de vostre present, & qui multiplient presque à l'infiny cinq cens escus de pension dont il vous a plû me gratifier.

Aprés cela, MONSEIGNEVR, il me prend bien de n'eſtre pas de l'humeur de ce Philoſophe, qui refuſa de recevoir des graces d'vn puiſſant Roy, de peur, diſoit-il, de mourir ingrat, & de finir par le plus cruel & le plus honteux de tous les ſupplices. Pour moy, j'ay toûjours crû qu'il ne parloit pas ſerieuſement, & qu'il ſe ſervoit en cela de cette delicate ironie, qu'on appelloit ſa figure favorite, parce qu'elle eſtoit quaſi de toutes ſes converſations, qu'elle entroit dans tous ſes diſcours, & qu'il continua de l'aimer juſques à la mort. Quoiqu'il en ſoit, MONSEIGNEVR, je ſerai plus hardi que luy, & tout enſemble moins ambitieux. Mon cœur, que j'ay conſulté là deſſus, m'aſſûre qu'il n'eſt pas capable de manquer jamais de reconnoiſſance pour vos bienfaits, ni d'amour pour voſtre perſonne. Mais d'autre coſté il n'a point de peine à ſouffrir, que la Fortune, qui, pour recompenſe de voſtre ſupréme vertu, vous a mis au deſſus de toute revanche, l'ait reduit à ſe contenter de vous bien devoir ce qu'il ne ſauroit vous bien rendre; & à conſentir que voſtre liberalité ait ſur moy le meſme avantage, que voſtre eſprit, voſtre ſageſſe & voſtre courage ont emporté ſur tous les autres generalement. Et en effet, MONSEIGNEVR, il faut que tout cede à la force invincible de voſtre Genie. Rien juſqu'icy n'a pû luy reſiſter avéque ſuccés : Il a tout aſſujeti; il a tout ſoûmis; il a tout vaincu.

Ce ſeroit dorenavant deſeſpoir & brutalité de ſe vouloir defendre contre la puiſſance de voſtre Aſcendant; contre cette Eſtoile dominante, qui fait vne des plus belles parties du Ciel, & dont vn Poëte a dit comme en eſprit de prophetie il y a plus de ſeize ſiecles,

——Micat inter omnes
IVLIVM SIDVS, *velut inter ignes*
Luna minores.

L'importance eſt, MONSEIGNEVR, que cette Eſtoile dominante vous rend auſſi bien maiſtre de vous-meſme, que de tout le reſte, & qu'elle vous porte auſſi bien que cet autre *Iules*, ſi celebre dans les Hiſtoires, à ſacrifier genereuſement vos reſſentimens aux intereſts de l'Eſtat; à couronner toutes vos victoires par celle de la plus imperieuſe des paſſions, & à étouffer dans voſtre grande ame les plus legitimes inimitiez, aprés avoir étouffé dans leur propre venin la rage & l'envie de vos ennemis. Ce ſont là, MONSEIGNEVR, les qualitez eminentes qui donnent tant d'éclat à voſtre pourpre, qui m'ont toûjours paru plus grandes que voſtre autorité, voſtre credit, & voſtre faveur; que j'ay toûjours reverées en voſtre perſonne, ſeparée de toute la pompe qui l'environne; & enfin qui m'ont acquis ſi abſolument à vous, que j'oſerai dire à voſtre Eminence, qu'elle eſt mauvaiſe ménagere de ſon argent, puiſqu'en me donnant penſion, elle achete ce qui eſt à elle de droit naturel,

& par le meilleur titre qui puisse luy en assûrer la possession. Et veritablement, MONSEIGNEVR, à moins que d'avoir le cœur Espagnol, à moins que de n'avoir pas dans les veines vne seule goutte de sang François, pourrois-je considerer sans émotion & sans transport tant de glorieuses entreprises, que vostre Eminence a terminées si heureusement pour l'affermissement & la dignité de cette Couronne? Vous avez miraculeusement sauvé ce Royaume d'vne maladie mortelle, qui avoit son siege dans les esprits, & qui avoit tellement gasté les parties nobles, que les plus hardis Empiriques des Estats, le jugeoient absolument hors d'esperance de tout salut. Cependant, MONSEIGNEVR, le voilà gueri, ou plûtost le voilà renouvellé; & par je ne say quels charmes d'vne magie toute divine, en vn instant vous luy avez rendu son embonpoint & sa beauté; vous luy avez rendu la force & la vigueur de sa premiere jeunesse, de la confession propre de nos superbes ennemis, forcez dans leurs retranchemens, chassez de leurs lignes, repoussez de nos frontieres, & humiliez par des pertes & par des affronts. Mais, MONSEIGNEVR, ce qui me touche au plus tendre, au plus vif & au plus sensible de mon cœur; c'est qu'il ne fut jamais vne main si douce & si adroite que celle de vostre Eminence; qu'il n'en fut jamais, qui employât le fer plus innocemment, & qui seust mieux fermer les playes

d'vn Estat, sans y laisser aucune de ces vilaines cicatrices qui défigurent ordinairement la face des Republiques, quand elles ont receu de ces profondes & dangereuses blessures. Poursuivez, MONSEIGNEVR, & n'en demeurez pas là: Vous estes l'admiration des Sages, soyez les delices du Peuple; Ajoustez à la défaite de tant d'autres Monstres, celle de la Pauvreté, qui est le plus affreux de tous, & le plus horrible: C'est à vous que la gloire en est reservée; ne la laissez pas à vos Successeurs. La Paix ramenera bien-tost l'abondance sur la terre; l'Arrest en est signé dans le Ciel, & en dépit du Demon de la Discorde, qui depuis tant d'années possede & agite tous les Princes du monde Chrestien, malgré les oppositions & les obstacles estranges & incroyables, qui ont toûjours rendu inutiles les bonnes intentions de vostre Eminence: A la fin elle sortira cette Paix si attenduë & si desirée, elle sortira de vostre teste, de cette teste si plene de sens, de raisons, d'intelligences & de toutes sortes de lumieres & d'expediens. Puissé-je voir, MONSEIGNEVR, poindre & luire ce bienheureux jour, qui doit combler tous ceux de vostre belle vie de benedictions & de loüanges veritables & sinceres. C'est alors, MONSEIGNEVR, que la gloire de vostre Nom remplira toutes les bouches qui savent parler, & toutes celles qui ne savent à cette heure que murmurer & se plaindre. C'est alors que je

messeray

meſſerai ma voix, quelque foible qu'elle ſoit, parmy les chants d'allegreſſe, que feront retentir de tous coſtez les ſacrez Cygnes de noſtre Parnaſſe; & peut-eſtre qu'elle ne gaſtera pas l'harmonie de leurs concerts; & que vous la trouverez aſſez accordante pour y avoir place, vous, MONSEIGNEVR, qui preſideriez à nos Muſes, comme vous preſidez à la conduite de la France, ſi le Ciel n'avoit mieux aimé vous élever dans le rang des Sauveurs & des Liberateurs des Eſtats, que de vous laiſſer dans le nombre des Poëtes & des Orateurs les plus celebres & les plus illuſtres. Mais, MONSEIGNEVR, aprés avoir fait des vœux pour le Public & pour la Patrie, n'eſt-il pas juſte que j'en faſſe quelques-vns pour moy; & que voſtre Eminence m'ayant prevenu de ſes graces, je la ſupplie tres-humblement de me donner lieu de juſtifier ſa liberalité, & de témoigner que je n'eſtois pas tout-à-fait indigne de ma fortune? Voyez donc, MONSEIGNEVR, à quoy je ſuis bon. Iugez, s'il vous plaiſt, ſi vn Speculatif ſedentaire, incapable de toutes les qualitez actives & laborieuſes, ne pouvant vous aider à vaincre, ne pouroit pas eſtre de quelque vſage pour l'embelliſſement de vos triomphes? Il ne m'eſt plus permis d'avoir mauvaiſe opinion de mon eſprit, & de me fier davantage en la connoiſſance que j'en ay, qu'au jugement favorable que vous en faites. Ie ne dois plus le me-

ſurer, comme auparavant, à l'étenduë de ſes forces naturelles & acquiſes; je le dois meſurer à la vertu des puiſſantes inſpirations que je recevrai de vos commandemens, & de l'ambition que j'ay de vous plaire. Elle eſt extréme, MONSEIGNEVR, & de la maniere dont vous avez bien voulu me gratifier, je n'ay plus qu'à choiſir, ou de vivre le plus lâche de tous les hommes, ou de conſerver juſques à la mort la violente paſſion avec laquelle je ſuis,

MONSEIGNEVR,

De voſtre Eminence

Le tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-fidele ſerviteur
COSTAR.

AV MESME.

LETTRE II.

MONSEIGNEVR,

Avant que d'estre mon Bien-faicteur vous avez esté mon Heros, & je n'ay jamais pensé qu'on se pût conserver la qualité de bon François, & ne plaindre pas vos malheurs, comme des miseres publiques. Vostre Eminence peut juger par là combien je suis touché de la perte qu'elle vient de faire, à cette heure que les marques honorables d'estime & de bienveillance qu'il luy a plû de me donner, ont ajousté tant de chaleur à ma premiere passion, & m'ont attaché si étroitement à ses interests. Mais, MONSEIGNEVR, c'est faire injure au Sage & au Magnanime, que d'entreprendre de le consoler. On ne peut plus douter de la constance invincible de vostre ame, & la Fortune a pris vn tel soin de l'aguerrir, & de la fortifier par vne longue suite de funestes accidens, dont elle a traversé le cours de vos grandes prosperitez, qu'elle ne s'est pas reservée la puissance d'ébranler à l'avenir vostre immobile fermeté. Tellement, MONSEIGNEVR, que s'il arrive encore qu'elle continuë de vous

attaquer, ce ne sauroit plus estre que pour vostre gloire, & afin de vous obliger de donner au monde de rares exemples d'vne sagesse profonde, également consommée en toutes sortes d'evenemens. Et en verité, MONSEIGNEVR, ne semble-t-il pas qu'elle ait eu quelquefois la discretion de mesurer ses coups; de ne vous en porter que de favorables, & de vous choisir des afflictions, & des déplaisirs selon vostre goust? Ne semble-t-il pas qu'ayant reconnu que le Public possedoit vos plus tendres, & vos plus cheres affections, elle a voulu l'épargner, & décharger vne partie de sa malignité sur vostre Maison? C'est ainsi qu'elle a renversé deux solides appuis de vostre grandeur, vn Frere & vn Neveu, qui sont morts en servant courageusement & vtilement l'Estat, l'vn de sa teste, l'autre de son bras. C'est ainsi qu'elle vient de vous ravir Monseigneur vostre Pere, c'est à dire, de vous priver du plus doux fruit de vos glorieux travaux, & de la plus sensible de toutes les voluptez, au jugement du premier homme de la Grece triomphante. Cet homme, MONSEIGNEVR, ayant gagné vne bataille fameuse, s'il en fut jamais, contoit presque pour rien les applaudissemens des theatres, & les acclamations de ses Citoyens; & se laissoit transporter à l'extréme joye qu'il sentoit, de combler de felicité les restes de la vie de ceux dont il avoit receu la sienne. Ie m'asseure, MONSEIGNEVR, qu'ayant l'ame du

Epaminondas.

monde la plus douce & la plus humaine, vous avez eu de ſemblables ſentimens, & qu'il vous fâche fort aujourd'huy d'avoir perdu le plus agreable Spectateur de vos belles actions, & le témoin qui prenoit le plus de part aux merveilles de voſtre conduite. Mais je m'aſſeure bien auſſi que les affections du ſang, & de la nature, n'ont d'empire ſur vous, qu'autant que la raiſon leur en a permis, & que lorſque voſtre devoir & voſtre inclination ne s'accordent pas enſemble, vous avez l'autorité de leur faire garder le rang qu'ils doivent tenir, & de les arreſter dans les juſtes bornes que la Philoſophie leur a marquées. Que ſi cette inſolente, qui a pris plaiſir qu'on luy reprochât autrefois l'ambition qu'elle avoit de tirer tribut des yeux des Ceſars & de ſe vouloir baigner dans leurs larmes; ſi, dis-je, cette inſolente n'a pas eu pour voſtre Eminence plus de conſideration & plus de reſpect, au moins je me répons que ſes larmes veritables, en ſortant de ſon cœur, l'ont ſoulagé ſans l'amollir, & ſans relâcher ſes forces; je me répons que ſes yeux n'ont rien perdu de leur lumiere, n'en ont pas moins éclairé tous les deſſeins qui ſe forment à Madrid & à Bruxelles; n'en ont pas penetré moins avant dans les intentions & les penſées ſecretes de nos ennemis; & enfin que ç'a eſté avec vne meſme application qu'ils ont veillé pour le ſalut de toute la France. En cela, MONSEI-

Lacrymas Cæſarum concupiſc. *Senec.*

GNEVR, vous vous estes proposé l'imitation de vos genereux & de vos braves Romains, de ces magnanimes neveux de Romule, & sur tout de cet Empereur, qui le propre jour, qui avoit esté le dernier de son fils vnique, eut le courage de chercher dans les plus penibles fonctions de la Royauté, & dans l'exercice des vertus les plus fortes & les plus viriles, des remedes à sa douleur, qu'il eust possible cherchez en vain dans les beaux raisonnemens de tous les Sages de la Cour. Voilà, MONSEIGNEVR, les excellens originaux que vous copiez. En suivant ces grands modeles vous en formerez de nouveaux, qui instruiront, & étonneront tout ensemble la posterité la plus éloignée. L'ardente passion que vous conserverez pour la tranquillité publique, n'en poura souffrir d'autres dans vostre ame, qu'elle ne consume vn moment aprés. La grande affaire de nostre conservation, occupant tous les precieux momens de vostre loisir, il ne vous en restera plus pour écouter vostre douleur, & pour vous laisser persuader d'affliger vn esprit qui n'est plus à vous, & que vous avez consacré tout entier au service de leurs Majestez. Cela estant, MONSEIGNEVR, les Consolateurs deviendront les plus inutiles personnes de toutes celles qui vous approchent; & toutes ces fines, ces subtiles & ces delicates pensées que j'ay apprises sur ce grave sujet dans le Portique de Zenon, ne me seront d'aucun vsage

Tibere dont Tacite a dit, Negotia pro solatiis accipiens.

pour meriter l'honneur que vous me faites de m'avouër, & de me croire,

MONSEIGNEVR,

De vostre Eminence

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-fidele serviteur, COSTAR.

AV MESME
En luy faisant presenter le Livre des ENTRETIENS.

LETTRE III.

MONSEIGNEVR,

Trouvez bon, s'il vous plaist, qu'on vous presente de ma part vn Livre de ma façon, qui est plus heureux qu'il ne vaut, & qui court le monde depuis quelques mois, avec vne reputation qu'il n'eust osé se promettre, & avec vn succés qui l'étonne quasi plus qu'il ne le contente. A la verité, MONSEIGNEVR, j'en suis l'Auteur, & vous n'en estes pas le sujet, & les matieres qu'il traite

ne ſont pas toûjours ſerieuſes & importantes. Mais il vous plaira de conſiderer, que lorſque ce petit travail commença de paroiſtre au jour, j'avois lieu de croire que mon nom eſtoit encore dans les tenebres, où languiſſent les noms obſcurs des perſonnes trop timides, ou trop vulgaires, qui n'ont pas l'honneur d'eſtre connuës de voſtre Eminence: Et ainſi la faveur de voſtre approbation, & de voſtre eſtime, ne m'ayant pas élevé l'eſprit & le cœur, il n'eſt pas étrange qu'ils n'ayent pû rien concevoir qui ſoit digne de vous eſtre offert, & qui merite ſeulement d'arreſter voſtre attention. Ie vous la demande pourtant, MONSEIGNEVR, en conſideration du pauvre Monſieur de Voiture, qui eſt de moitié avec moy dans cet ouvrage, & qui, je m'aſſeure, tout mort qu'il eſt, a le bonheur de vivre encore glorieuſement dans voſtre memoire. Et de fait, MONSEIGNEVR, puiſqu'on dit de voſtre Eminence, auſſi bien que du premier des Ceſars, qu'elle n'oublia jamais rien que les injures, ſeroit-il poſſible qu'elle euſt oublié ces belles loüanges de mon Ami?

Quand le Grand IVLE *on nommera,*
Et que pour l'exemple des hommes,
Qui ſuivront le ſiecle où nous ſommes,
Ce nom par tout reſonnera;
La Poſterité doutera,
Peſant de ces deux les merveilles,

Et

Et pareilles & non-pareilles,
Qui des Heros on vantera,
Ou le IVLE *qui sa vaillance*
Par tant d'exploits sceut témoigner,
Ou le IVLE *dont la prudence*
Tant de palmes nous sceut gagner:
Celuy qui sceut vaincre la France,
Ou celuy qui la fit regner.

Ce rare esprit, MONSEIGNEVR, vous presentoit aussi de temps en temps de certaines Requestes, qui estoient bien differentes de celles que vous recevez ordinairement des mains de vos Courtisans, & que vous lisiez avec ce visage agreable, qui fait vne partie de vostre eloquence, qui enrichit si fort vos presens, & qui embellit jusqu'à vos refus. Telle estoit celle qui commence,

Prelat passant tous les Prelats passez,

& qui conclud si plaisamment,

Car chacun sait que quoy que vous fassiés
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toûjours dessus vos piés.

Avouëz, MONSEIGNEVR, que c'estoient plûtost là les fidéles témoignages d'vn Historien, & les predictions d'vn savant Devin, que les simples paroles d'vn Poëte. Il n'est rien de plus vray que vous vous trouvez toûjours dessus vos pieds, & que vos ennemis se trouvent toûjours dessous. Il n'est rien de plus vray, que cent fois vous au-

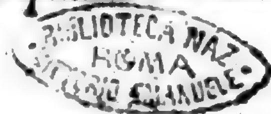
riez pû vous soûler de tout ce qu'il y a de plus friand & de plus delicieux dans la vengeance, si vous n'aviez mis vostre goust à des voluptez d'vn plus haut ordre, plus excellentes & plus durables sans comparaison; & si vous n'aviez mieux aimé satisfaire plenement la plus noble de toutes les ambitions, qui est celle dont vous vous estes avisé, d'estre le meilleur, le plus vertueux & le plus magnanime de tout vostre siecle. Sans mentir, MONSEIGNEVR, vous l'entendez bien, & vostre Eminence est vne merveilleuse ménagere de ses solides plaisirs. Des testes sont bien-tost à bas, des maisons sont bien-tost rasées, & par consequent les joyes que produisent ces actions dans le cœur d'vn Marius & d'vn Sylla, ne savroient estre que fort courtes & fort legeres : Mais des superbes victoires que vous remportez sur vous mesme, le triomphe en est eternel, & les contentemens qui naissent de là, ne finiront qu'avec vous, & s'estendroient mesme jusques à vos cendres, qu'ils iroient chatoüiller dans le tombeau, si elles estoient capables de sentiment. Cet admirable Athenien, qui par la puissance de sa raison & la force de ses paroles, trouva moyen quarante ans durant, d'exercer vne veritable Royauté dans vn Estat populaire; Pericles, dis-je, estant au lict de la mort, & voyant sa chambre toute plene d'Officiers, & de Magistrats, qui s'entretenoient de ses grandes actions, aprés les

avoir écoutez long-temps: *Mes amis*, leur dit-il, *vous oubliez le plus bel endroit de ma vie, c'est que dans de si longs emplois & dans vne autorité si absoluë jamais ma colere ni ma haine n'ont fait porter le deüil au moindre de mes Citoyens.* Que ces mots là, MONSEIGNEVR, sont dignes de reflexion! Il avoit gagné des batailles; il avoit pris des villes; il avoit étendu les frontieres de l'Attique; il avoit sauvé, comme vous, sa Republique, d'vne destruction & d'vne ruine qui paroissoit inévitable; & cependant rien de tout cela n'est si doux, si touchant ni si piquant à son souvenir, que les effets de sa clemence & de sa bonté. Vn des premiers, MONSEIGNEVR, qui découvrit dans vostre grande ame vne qualité si divine, & qui m'en annonça l'heureuse nouvelle, ce fut le Poëte & le Devin dont je parle à vostre Eminence. Pendant le voyage de Perpignan, il eut toûjours l'honneur de demeurer auprés de vostre personne. Il ne cessa de vous estudier avec vne entiere application: il comprit de vous, tout ce que vous aviez de comprehensible; & me dit au retour, que le Ciel, qui dés lors commençoit à se déclarer & à faire connoistre visiblement, qu'il vous destinoit pour remplir la place du grand Armand, ayant répandu dans vostre esprit les plus vives lumieres qui viennent des astres, avoit formé vostre cœur sur le patron du premier IVLES, qui sembloit ne vouloir vaincre que pour

avoir la gloire de pardonner. Depuis ce temps là, MONSEIGNEVR, nous fumes bien confirmez dans ce jugement, lorſqu'il plût à la Reine de vous appeller au gouvernement, & de vous confier le principal ſoin des affaires. Et veritablement jamais le lever du Soleil ne fut plus beau que voſtre avenement au Miniſtere. Voſtre Eminence d'abord, & comme de la premiere pointe de ſes rayons, diſſipa tous les petits nuages qui s'eſtoient formez : Elle enchaiſna quelques vens, & détourna la fureur des autres, afin qu'eſtant occupez à exciter des tempeſtes chez nos voiſins, ils laiſſaſſent au dedans du Royaume, le bien-heureux calme & la parfaite ſerenité que vous luy aviez procurée, & que vous eſtiez reſolu de luy conſerver. Alors, auſſi bien qu'en l'âge d'or, nos Aſpics & nos Viperes ne piquoient point, ou leurs piqueures eſtoient innocentes ; & nos Lions n'eſtant Lions que par le courage & contre nos ennemis, eſtoient d'ailleurs dociles & apprivoiſez, & ſe laiſſoient paiſiblement gouverner. L'obeïſſance des peuples, l'vnion des Princes, la ſatisfaction des Grands, la fidelité des Alliez, furent les effets de voſtre prudence heroïque, & les veritables cauſes de nos conqueſtes & du progrés de nos armes. Ces armes, MONSEIGNEVR, alloient ouvrir vn beau paſſage à vne Paix generale, plene de gloire & de ſeureté, ſi vn Demon plus puiſſant que toute la ſa-

gesse humaine, & que toutes les regles de la Politique, ne fust venu arrester le torrent de vos bons succez, & jetter par terre vne partie de vos travaux; s'il ne fust venu avec le flambeau de la Discorde, empoisonné de la propre main des Furies, infecter les esprits, les remplir de mille fausses lumieres, & mettre le feu par toute la France. Graces à Dieu, MONSEIGNEVR, vous l'avez esteint, & l'embrasement vniversel n'a point causé de dommages, que vostre adresse & vostre vigilance incroyables n'ayent avantageusement reparez. Vous avez rompu le charme, vous avez défait l'enchantement, vous avez achevé l'aventure la plus approchante de l'impossible que le Monde ait peut-estre jamais veuë, luy qui est si vieux & qui ne voit presque rien qui luy soit nouveau. Mais, MONSEIGNEVR, mon cher Ami n'a point esté le témoin de ces miracles ni de tous ceux qui les ont suivis: il n'estoit déja plus, & nous n'avons sauvé de luy que ce qui s'en est conservé dans ses Ouvrages & dans le livre que je vous presente. Laissez moy croire, MONSEIGNEVR, que vous ne dédaignerez pas d'y jetter quelquefois les yeux, ou du moins ayez agreable que je vous face le compliment de Martial à Domitien. *Vous vous contenterez de recevoir mes vers fort civilement, & moy j'aurai la vanité de me figurer que vous les aurez leus avéque plaisir: & enflé d'une bonne opinion de moi-mesme, je tirerai*

Tu tantùm accipies: ego te legisse putabo, & tumidus Gallâ credulitate fruar. *Epig. 1. lib. 5.*



grand avantage de cette credulité de bon Gaulois, qui m'est naturelle & dont je me trouve si bien. Vous voyez, MONSEIGNEVR, que ce n'est pas d'aujourd'huy que nostre Nation est accusée de se flater en ce qu'elle veut, & faute de meilleures choses, de se repaistre de vaines chimeres & de temeraires esperances. Neanmoins, MONSEIGNEVR, je ne pense pas qu'on eust droit de me reprocher ce defaut, quand je me promettrois de vostre Eminence quelque faveur de cette nature; & je suis persuadé qu'il n'en est guere que je ne puisse esperer, aprés les deux réponses plenes de marques de bienveillance, dont vous avez voulu m'honnorer. Ceux, MONSEIGNEVR, qui gouvernoient devant vous n'en vsoient pas toûjours de la sorte; & s'ils écrivoient quelquefois aux gens de lettres, c'estoit du stile de Lacedemone; c'estoit sur le modele de quelques Empereurs Romains, & leurs Billets ne contenoient que ces trois mots: *Ie l'ay receu, je l'ay leu, je l'ay approuvé.* Vostre Eminence, MONSEIGNEVR, a jugé plus à propos de suivre l'exemple d'Auguste, & de me traiter à peu prés comme ce Prince incomparable traitoit son Horace, son Varius & son Virgile. Vous laissez les termes qui ont plus de faste, pour employer les plus doux, les plus familiers & les plus tendres. Vous vous défaites d'vne partie de vostre éclat, pour vous rendre plus accessible. Il semble à vostre Eminence que

j'aye crû de dignité, depuis qu'elle m'a fait mettre sur l'estat de sa Maison ; & on diroit qu'elle m'est obligée du bien que j'ay receu d'elle. C'est MONSEIGNEVR, me vouloir gagner aprés m'avoir acheté, & n'estre pas satisfait que je sois tout à vous, si je n'y suis encore de toutes les façons dont vn cœur se peut acquerir. Vostre volonté sera faite, MONSEIGNEVR, & la mienne ne le sera pas, si vous ne connoissez vn jour qu'on ne sauroit estre avec plus d'ardeur & de passion que je le seray toute ma vie

MONSEIGNEVR,

De vostre Eminence

Le tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE IV.

MONSEIGNEVR,

I'ay receu ce voyage vn livre qu'vn savant homme a fait contre moy, avec beaucoup d'ai-

greur & de fiel. Il y traite impitoyablement & ſans aucune miſericorde vn petit Ouvrage qui m'eſtoit devenu bien cher, depuis que voſtre Eminence l'avoit jugé digne de ſon approbation & de ſes bien-faits. Neanmoins, MONSEIGNEVR, quoy que je me ſente obligé à repouſſer cet outrage, & à defendre voſtre jugement & voſtre inclination, je n'oſe pourtant l'entreprendre ſans voſtre congé, ni diſpoſer autrement que par vos ordres exprés d'vn loiſir qui n'eſt plus à moy, dont je ſuis contable à voſtre Eminence, & que je dois tout entier à voſtre divertiſſement & à voſtre gloire. I'irois, MONSEIGNEVR, vous demander cette permiſſion, & apprendre là deſſus vos volontez, ſi ma ſanté me le permettoit, & ſi je n'eſtois reduit à vivre éloigné de vous, & à me priver du plus agreable ſpectacle qui ſoit pour moy dans le monde, où rien ne me pouroit toucher ſi ſenſiblement que d'eſtre le témoin perpetuel de la belle vie de mon genereux Bienfaicteur. Encore, MONSEIGNEVR, quand vous eſtes à Paris, j'ay la conſolation de ſavoir de vos nouvelles deux fois la ſemaine par quelques-vns de mes Amis, qui ſont particulierement de voſtre Cour, & qui ont l'honneur de vous approcher quelquefois: & d'ailleurs les affaires que vous traitez en ce lieu-là, ſont d'vne nature que mon eſprit s'en peut repoſer en toute aſſeurance ſur la ſageſſe & ſur le bon-heur de voſtre conduite.

Mais,

Mais, MONSEIGNEVR, maintenant que vous estes prest d'en partir & d'aller à l'Armée soûtenir & animer de vostre presence, les entreprises militaires que vous avez resoluës dans le Cabinet, j'avouë franchement que ma Philosophie m'abandonne, & que l'indisposition qui m'empéche de vous suivre & d'estre inseparablement attaché à vostre personne, comme je le suis à vostre fortune, me paroist insupportable & au dessus de mes forces. Et puis, MONSEIGNEVR, est-il possible que je me souvienne sans d'extrémes inquietudes, de cette magnanime ardeur qui vous emporte dans les perils, & qui encore l'année passée, de fraische memoire, vous fit tant de fois exposer à tous les dangers de la guerre vne teste precieuse, où se forment tous les salutaires conseils dont nous attendons le restablissement des choses & l'affermissement de nostre repos? A l'avenir, MONSEIGNEVR, écoutez moins vostre courage, que les prieres de leurs Majestez, & les vœux des gens de bien. Ils demandent au Ciel qu'il luy plaise vous donner le temps d'achever glorieusement le noble travail que vous avez si heureusement avancé; ne vous opposez point à l'effet de leurs demandes. Ayez agreable que je me serve pour vous de ces paroles de vostre Tasse :

--- Ah non sia vero,
Ch'in vn capo s'arrischi il campo tutto.

D

Duce sei tù, non semplice Guerriero,
Publico fora, e non privato il lutto.

Trouvez bon que j'y ajouste ces deux vers qui sont sur vn semblable sujet.

L'anima tua, mente del campo e vita,
Cautamente, per Dio, sia custodita.

En vn mot, MONSEIGNEVR, conservez vous à la France que vous avez conservée. Accomplissez les grands desseins que vous avez conceus pour elle; & aprés tant d'immortelles actions, vivez, MONSEIGNEVR, vivez longues années, pour jouïr paisiblement de la part qui vous sera deuë en la parfaite felicité dont vous aurez esté l'Auteur. Ie me promets de la bonté de Dieu qu'il exaucera des souhaits si legitimes, & de la vostre, MONSEIGNEVR, que vous ne dédaignerez pas des protestations si veritables, que le sont celles que je vous renouvelle icy d'estre à jamais,

MONSEIGNEVR,

De vostre Eminence

Le tres-humble, &c.

AV MESME.

Luy faisant presenter la Suite de la DEFENSE *qui luy estoit dediée.*

LETTRE V.

MONSEIGNEVR,

La Fortune qui a toûjours esté l'irreconciliable ennemie de la valeur & de la prudence de Monsieur le *** avoit gasté vne partie de l'Epistre liminaire que j'avois faite pour vostre Eminence. Il y a trois semaines ou vn mois qu'il me prit vne frayeur que Monsieur le Prince, qui s'estoit à la fin mis en campagne, ne vinst gaster l'autre, & ne m'obligeast de supprimer ce que j'avois écrit de Bruxelles, aprés avoir effacé ce que j'avois dit de Milan. Graces à Dieu & à vous, MONSEIGNEVR, l'allarme que j'avois prise si chaudement s'est trouvée fausse. En sauvant l'honneur de la France, vous avez sauvé celuy de ma pauvre Lettre, & vous voicy de retour pour la seconde ou troisiéme fois, glorieux & triomphant de deux victoires tout ensemble, dont la derniere est le fruit admirable de vostre divine sagesse, qui a trouvé l'invention d'estein-

dre vn embrasement effroyable à plusieurs Provinces, par vne petite pluie d'or répanduë le plus à propos du monde, puisqu'elle épargne à cette Couronne vne infinité de millions, & la vie de trente mille hommes. Vn des plus habiles Empereurs qui ayent jamais gouverné l'Empire Romain, ayant estouffé par vne semblable voye vne puissante conspiration des principaux Seigneurs de la Gaule, ne dissimula point qu'il en estoit plus fier, & qu'il en avoit plus de joye sans comparaison, que s'il eust terminé cette funeste guerre par la prosperité de ses armes victorieuses, & par le gain de plusieurs batailles : *Lætior Tiberius quia pacem sapientiâ firmaverat, quàm si bellum per acies confecisset.* Aprés cet exemple, MONSEIGNEVR, quelque grande que soit la moderation de vostre Eminence, dans les bons succez qui luy arrivent, j'espere qu'en celui-cy vous aurez l'ame bien contente, & que vous voudrez bien en perdre vne partie de vostre gravité, du moins dans vostre chambre & parmy les vostres. Dans ces favorables heures, si mon Livre vous est presenté, asseurément sa fortune est faite, & je ne doute point qu'il ne jouïsse de la supreme felicité où son ambition aspire, de donner quelque divertissement à vostre Eminence. Souffrez, MONSEIGNEVR, que je me flate d'vne si douce esperance, & que je me repaisse l'esprit de cette agreable illusion. C'est vne pensée

absolument necessaire pour mon repos, & s'il falloit que j'en changeasse & que j'en eusse vne contraire (trouvez bon que je vous parle hardiment) je ne voudrois pas vous répondre de ma vie, & comme je prens à cœur semblables affaires, je pense que vous courreriez fortune de perdre bien-tost,

MONSEIGNEVR,

De vostre Eminence

Le tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE VI.

MONSEIGNEVR,

Ie n'aurois pas eu l'ambition de souhaiter à mon Neveu l'honneur qu'il a receu de vous faire la reverence, si je ne le connoissois jusqu'au fond de l'ame, & si je n'estois parfaitement asseuré qu'en le dévoüant tout entier à vostre

Eminence, je vous fais le plus grand present qui soit en ma possession & qui dépende de mon pouvoir. C'est vn jeune Garçon de vingt & vn an, qui a du cœur, de l'honneur & de la conduite; & qui dans l'âge de la vie le plus sujet aux violentes passions, n'en a point de si ardente que celle qu'il conserve pour vostre personne separée de vostre fortune. Vous m'avez permis, MONSEIGNEVR, d'esperer aux occasions la faveur de vostre protection toute puissante: ayez agreable que j'ose vous la demander pour vn parent qui m'est si proche, & à qui je suis encore moins attaché par l'affection du sang que par la conformité de nos inclinations à vostre service. Ie suis vostre Creature, MONSEIGNEVR, & mon Neveu merite de l'estre. Ie n'ay que de foibles & d'impuissantes paroles pour vous témoigner mon zele & ma passion, & je vous consacre vne jeunesse active & laborieuse, capable de vous rendre toutes sortes d'obeïssances. En vn mot, MONSEIGNEVR, si vous souffrez qu'il ait seulement la gloire de vous approcher, je me promets que plusieurs autres felicitez suivront cette premiere grace, qu'il m'aidera peut-estre bien-tost à m'acquiter d'vne partie des obligations qu'il vous a plû d'acquerir sur moy, & que si ma consideration luy procure à cette heure quelque avancement, il ne sera pas impossible que la sienne n'excite vn jour vostre magna-

nime bonté à me donner de nouueaux ſujets d'eſtre,

MONSEIGNEVR,

De voſtre Eminence

Le tres-humble, &c.

AV MESME.

Luy faiſant preſenter l'APOLOGIE.

LETTRE VII.

MONSEIGNEVR,

Ie me promets qu'à ces heures de relâche, où voſtre Eminence ſe déchargeant du faix des grandes affaires, prend quelque plaiſir à voir combattre des Chiens de Barbarie contre des Lions, il ne luy déplaira pas que j'oſe la conuier de regarder vne autre ſorte de combat plus doux & plus capable de la délaſſer. C'eſt, MONSEIGNEVR, celuy qui doit terminer la fameuſe querelle de deux Paladins de plume, qui ſont aux mains depuis trois ans, aux yeux de toute la

France, ſans qu'il ſe ſoit trouvé parmy tant de Spectateurs vne ſeule perſonne aſſez pacifique pour entreprendre de les ſeparer. Cependant, je n'ay pas ſujet de me plaindre de la longueur de cette guerre, puiſqu'elle m'a donné l'occaſion de divertir voſtre Eminence, & que je puis me vanter que j'aurai fait trois campagnes aſſez heureuſes, s'il arrive que celle-cy me reüſſiſſe comme les deux autres. Neanmoins, MONSEIGNEVR, je ſuis reſolu d'en demeurer là, & de ne pouſſer pas mes conqueſtes plus avant, quand on devroit me reprocher, qu'à l'exemple d'Annibal je ſay mieux gagner des victoires que je ne ſay les pourſuivre, & qu'au lieu d'en bien vſer, je me contente d'en bien joüir. Et veritablement, MONSEIGNEVR, il eſt juſte que je renonce à la gloire militaire pour ne ſonger plus qu'à travailler à la voſtre. C'eſt vn ouvrage, qui, à le bien prendre, n'excede pas les forces d'vn Artiſan mediocre; je n'aurai que faire d'y employer les fards & les couleurs de la Rhetorique, n'ayant rien à cacher ni à déguiſer. vne ſi riche & ſi precieuſe matiere ne demande pas beaucoup de façon, & en vn mot, le meilleur Panegyrique de vos actions immortelles, ce ſera ſans doute vne veritable & fidéle Hiſtoire, qui ſaura mettre en veuë la pureté de leur ſource & la nobleſſe de leur origine. Elle vous fera voir à tous les âges également magnanime en toutes ſortes d'evenemens,

mens, toûjours triomphant ou de vous mesme, ou de vos ennemis, ou de la Fortune; incorruptible à ses flatteries; intrepide à ses menaces, & invincible à ses violences. Nos derniers Neveux n'estudieront point ailleurs que dans vostre vie, les parfaites idées des plus heroïques vertus; & sur tout de la sagesse à prevenir les mal-heurs, de l'adresse à les détourner, de la constance à les vaincre, & de l'industrie à les reparer avec avantage. Ils s'étonneront que parmy tant d'étranges revolutions, il ne vous soit point arrivé d'adversitez irremediables à vostre prudence, ni de prosperitez odieuses aux sages & aux gens de bien : & qu'ainsi vous ayez esté le plus aimable des hommes dans vostre bon-heur, & le plus admirable dans vos disgraces. Le temps en est passé, MONSEIGNEVR, & l'auenir vous prepare vne longue suite de beaux jours, qui ne seront troublez d'aucun nuage. Ce Demon jaloux de la grandeur de l'Estat, qui a traversé le hardi dessein de Valenciennes, en a esté bien-tost puni par la prise de Valence & de la Capelle; & le monde a connu que vous savez opposer de si fortes digues aux débordemens des mauvais succez, qu'il semble que vous auriez quelque raison de les souhaiter, si vostre reputation vous estoit plus chere que la tranquillité publique. Vous témoignez bien, MONSEIGNEVR, la passion que vous avez de la procurer, puisqu'à vos sol-

licitations vives & pressantes, sa Majesté reprimant les mouvemens de son courage, a consenti d'offrir la paix à de superbes Ennemis qui l'ont rejettée, parce qu'estant endurcis aux coups & accoustumez aux pertes, ils se figurent d'avoir vaincu quand ils nous ont vne fois empéchez de vaincre. Là dessus ils fondent mille legeres & frivoles esperances, & se remplissent la fantaisie d'vne infinité de vaines chimeres, dont on se moque jusque dans Madrit. Pour vous, MONSEIGNEVR, il n'est point de cœurs si rebelles que vostre Eminence n'ait regagnez, vous avez fermé la bouche à la Calomnie. On ne dira plus que le repos des Peuples n'est pas la principale fin de vos glorieux travaux. Aprés avoir fait l'Apologie que je vous presente, je ne serai point obligé de faire la vostre, & il faudra que je cherche quelqu'autre employ, si je veux meriter l'honneur que j'ay d'estre,

MONSEIGNEVR,

De vostre Eminence

Le tres humble, tres obeïssant,
& tres-fidele serviteur
COSTAR.

AV MESME.

Sur la mort de Madame de Mancini.

LETTRE VIII.

MONSEIGNEVR,

Encore faut-il que vous souffriez quelque chose de la Fortune, puisque la Fortune souffre tant de vous. Tous les coups qu'elle porte à cet Estat, vous les parez le plus adroitement du monde : vous rompez toutes ses mesures : souvent vous la desarmez & luy faites presque recevoir autant d'affronts qu'elle veut nous faire d'outrages. Aprés cela, MONSEIGNEVR, il n'est pas étrange qu'elle tasche de s'en venger le mieux qu'elle peut, & que n'osant s'attaquer tout droit à vous, de peur d'estre vigoureusement repoussée par la puissance invincible du Demon Tutelaire de la France qui vous a pris en sa sauvegarde, elle décharge sa rage de temps en temps sur les personnes excellentes que la proximité du sang vous rend les plus cheres. Mais, MONSEIGNEVR, quoïque vostre Eminence ne soit pas surprise de ces funestes accidens, elle ne lais-

ſe pas d'en eſtre penetrée juſqu'au fond du cœur : & il nous prend bien que ſa ſupréme raiſon ait toûjours preſts ſes remedes ſouverains, qui ont la vertu de guerir & de refermer, comme par magie, les plus dangereuſes bleſſures des ames fortes. C'eſt dans cette aſſeurance que la meilleure & la plus ſaine partie du Royaume, qui ne diſtingue point vos diſgraces d'avéque les siennes, trouve aujourd'huy quelque ſoulagement à ſon déplaiſir. Le mien, MONSEIGNEVR, ne finira point que le mauvais Deſtin qui a perdu le reſpect qu'il vous devoit, ne ſe repente de ſon inſolence, & qu'en changeant d'humeur il ne vous envoye pour reparation d'injures toutes les proſperitez que merite la ſageſſe de voſtre conduite, & que vous ſouhaite,

MONSEIGNEVR,

De voſtre Eminence

Le tres-humble, &c.

AV MESME.

Sur la mort de Madame de Mercœur.

LETTRE IX.

MONSEIGNEVR,

Vous ſeriez bien à plaindre à cette heure, ſi vous aviez autant de loiſir de vous affliger que vous en avez de ſujet : Mais par bon-heur les grandes affaires que vous donne la conduite du Royaume, vous raviſſent tout le temps que voſtre douleur vous demanderoit, & ne vous laiſſent, tout au plus, que quelques petits momens pour ſonger à vos déplaiſirs. Le premier des Ceſars, qui s'appelloit IVLES auſſi bien que vous, au fort de la guerre qu'il faiſoit en Gaule, & lors qu'il alloit à grands pas à l'immortelle gloire qu'il ſe propoſoit, perdit preſque tout à la fois ſa Mere, ſa Fille, & ſa Niece ; & cependant parce qu'il eſtoit preſſé d'arriver au faiſte & au comble des honneurs où il aſpiroit, nous ne liſons point qu'il s'arreſtât dans ce beau chemin, & tant de funeſtes accidens les vns ſur les autres, n'eurent pas la force d'interrompre le rapide cours de ſes

actions triomphantes. Vostre Eminence, MONSEIGNEVR, n'est pas moins occupée à sauver la France, que ce Heros de vostre Nom l'estoit à la conquerir, & vostre ame toute genereuse & toute noble ne brusle pas d'vne moindre ambition, quoique plus innocente & plus legitime sans comparaison. Ainsi, MONSEIGNEVR, j'ay lieu de me promettre que n'ayant pas la liberté de vous laisser aller à ces pensées tristes, qui ordinairement irritent, enflamment & enveniment les maux de l'esprit, les vostres quelque dangereux qu'ils soient, n'estant point entretenus ne dureront guere & s'en iront insensiblement. Oüy, MONSEIGNEVR, mon esperance sera veritable, & j'aurai la satisfaction d'apprendre de tous costez, que vostre Eminence sait aussi bien oublier les injures de la Fortune que celles de ses Ennemis. Cette admirable science vous redonnera promptement ce precieux repos dont vous vsez si bien pour establir & conserver celuy de l'Estat. Puissiez-vous, MONSEIGNEVR, le posseder longues années mal-gré toutes les disgraces que le Ciel mesle parmy vos prosperitez, & qu'il ne vous envoye qu'afin que vostre belle vie en soit plus parfaite, qu'elle ne manque d'aucun exemple de rares vertus, & qu'elle serve à l'instruction de nostre Siecle aussi bien qu'au salut de nostre Patrie. Il n'est point de sages ni de gens de bien qui ne facent ces mesmes vœux

avéque moy : Mais je puis dire que j'ay plus d'interest à leur accomplissement que n'en a le commun des hommes, estant, comme je le suis, d'vne façon extraordinaire,

MONSEIGNEVR,

De vostre Eminence

Le tres humble, &c.

A MONSEIGNEVR SEGVIER *Chancelier de France.*

LETTRE X.

MONSEIGNEVR,

Si vous n'estiez que le souverain Prestre de la severe Themis, je n'oserois entreprendre de vous presenter vn Livre si peu important que le mien. Mais vous estes en mesme temps vn grand Sacrificateur des Muses & des Graces ; ces Divinitez ne reçoivent point de sacrifices plus volontiers que les vostres, & il n'est personne à qui elles paroissent plus favorables, & plus propices. C'est,

MONSEIGNEVR, vne verité consentie generalement, que depuis le commencement de la Monarchie, la France n'a point vû de Chancelier qui ait apporté du Ciel vne plus belle naissance que vous à toutes sortes de grandes affaires; dont le long vsage & les continuelles reflexions ayent plus parfaitement meuri le bon sens & consommé la sagesse; enfin qui ait vne intelligence plus profonde & plus estenduë de tout le droit divin & humain. Iamais nos Rois ne s'expliquerent par vne bouche plus eloquente que la vostre; & la probité de vostre ame, son integrité, sa vigueur & sa constance inébranlable contre les perils extrémes de la plus effroyable mort, feront vne des belles parties de nostre Histoire, & les exemples en passeront jusqu'à la derniere posterité. Mais outre tout cela, MONSEIGNEVR, ceux qui ont le bon-heur de vous approcher publient par tout qu'il n'y a pas vn homme sous le Ciel qui sache mieux se reposer, se délasser & se renouveller l'esprit, & en vn mot changer les vertus laborieuses en d'autres plus tranquilles, plus douces & plus agreables : *Tempora curarum remissionúmque divisa, vbi conventus ac judicia poscunt, gravis, intentus, severus, & sæpiùs misericors : vbi officio satisfactum, nulla vltrà potestatis persona.* Cela estant, MONSEIGNEVR, qui m'empécheroit d'esperer qu'il y aura certaines heures où mon Livre poura paroistre devant vous, & aspirer à la gloire de

Tacite parlant d'Agricola.

vous

vous desennuyer, ou au moins de vous endormir? S'il a quelque jour ce bonheur, je me promets que vous me verrez avec quelque plaisir parmy les admirateurs de vostre excellente vertu, & que vous me permettrez de me dire,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XI.

MONSEIGNEVR,

Voicy la quatriéme fois qu'en vous offrant le fruit de mes veilles & de mes estudes, je vous paye le tribut que vous doiuent tous les gens de lettres comme à leur puissant & favorable Protecteur. Ie m'y sens obligé plus étroitement que le vulgaire, moy qui depuis quelques mois ay receu de belles marques de la bienveillance dont vous m'honorez, & des marques qui seroient

à cette heure de veritables & de ſolides bienfaits, ſi la Fortune l'avoit voulu. Neanmoins, MONSEIGNEVR, de quelque maniere qu'il luy ait plû d'en diſpoſer, ſelon les principes de la Philoſophie, que j'ay priſe pour regles de mes reſſentimens & de mes devoirs, les chaiſnes qui m'attachent à voſtre ſervice, pour n'eſtre pas viſibles à tout le monde, ne m'en paroiſſent pas moins fortes ni moins precieuſes. Au jugement des Sages qui connoiſſoient le mieux la valeur des choſes, la bonne volonté d'Auguſte toute nuë & toute ſeule eſtoit preferable aux riches preſens des Princes ſes ſucceſſeurs, qui, au lieu d'eſtre des témoignages de leur choix judicieux, n'eſtoient que des effets irreguliers & bizarres de l'extravagance de leur humeur & de leur conduite. Ceux qui ſont plus ſenſibles à leur intereſt qu'à leur gloire, n'approuveroient pas ces raiſonnemens, & priſeroient davantage dans les faveurs des Grands ce qui peut contenter la paſſion de l'Avare, que ce qui peut ſatisfaire l'amour propre du Vertueux. Pour moy, MONSEIGNEVR, je me tiens aux maximes du Portique, & ne pouvant douter du deſſein formé que vous avez eu de me proteger, & d'appuyer de voſtre autorité mes petites pretentions, je n'attendrai point qu'elles reüſſiſſent pour vous en faire de tres-humbles remercimens. Ie ſay bien qu'il me ſeroit libre d'attribuer cette grace à l'entremiſe d'vn de mes amis, que vous favo-

risez de vostre estime: Mais, MONSEIGNEVR, pourquoy me priverois-je de l'infinie satisfaction que je trouve à m'imaginer que je ne suis pas indifferent à vn des plus grands hommes que la France ait jamais produits? Au pis aller, si je me trompe en cela, que me peut-il arriver de mon innocente erreur, sinon qu'elle aura la force de redoubler mon courage, & d'augmenter, s'il se peut, la veneration parfaite, que j'ay toûjours euë pour les qualitez eminentes qui éclatent en vostre personne? Au moins quelque extraordinaire que soit le culte que je vous rendrai, je suis asseuré qu'on n'en blâmera point l'excés, & que chacun dira que je ne saurois estre avec trop de chaleur & de violence,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR MOLÉ Garde des Seaux de France.

LETTRE XII.

MONSEIGNEVR,

Ie viens d'apprendre avec vne des plus sensibles joyes dont je sois capable, que la lecture de mon Livre vous a donné du plaisir, & que vous avez preferé ce divertissement à quantité d'autres qui s'offroient de toutes parts pour vous délasser. Ie suis asseuré, MONSEIGNEVR, que la faveur de vostre approbation ne sera pas seule, qu'elle saura bien se faire accompagner & se faire suivre, & qu'vn tel honneur ne pouvant pas estre secret, m'apportera dans le monde beaucoup de gloire. Neanmoins, MONSEIGNEVR, ce n'est pas mon interest que je considere le plus en cela, & rien ne m'y flate si fort, que de me voir estimé d'vn des premiers hommes du siecle, pour qui j'ay toûjours eu de profonds respects, & vne parfaite veneration; D'vn homme dont les belles & immortelles actions seront des leçons de toute la Posterité, & des exemples eternels qui instruiront en-

core les principaux Miniſtres de nos derniers Rois. Il ne fut jamais, MONSEIGNEVR, vne ame plus forte que la voſtre, qui ait paru plus ferme, plus vigoureuſe, plus inébranlable en quelque ſens qu'on l'ait regardée. Cent fois on a pû dire de vous, ce que nous liſons d'vn Conquérant qui trouva moyen de s'acquerir la Monarchie vniverſelle :

——— ſtetit aggere fulti
Ceſpitis, INTREPIDVS VVLTV, *meruitque timeri*
Nil metuens.

Mais, MONSEIGNEVR, il arrive peu ſouvent que ces magnanimes cœurs qui ne connoiſſent point la crainte, connoiſſent fort la juſtice, la douceur & l'humanité; qu'ils recherchent le repos des Peuples, & qu'ils ſoient touchez d'vn ardent deſir de la tranquillité publique : Et ce n'eſt guere qu'en vous, que des qualitez ſi peu compatibles ſe ſoient admirablement accordées, & ayent eſté de concert enſemble pour former vn grand perſonnage, qui fuſt digne en meſme temps de l'admiration, & de l'amour de toute la terre. I'eſpere, MONSEIGNEVR, que le Ciel prendra ſoin de conſerver à la France le bien qu'il luy a fait en vous élevant aux plus hautes charges & aux plus nobles emplois de l'Eſtat. Ie me promets qu'il nous laiſſera joüir longues années d'vne vieilleſſe ſi inſtruite, ſi intelligente & ſi ſage; & qu'ainſi j'aurai peut-eſtre le loiſir de cher-

cher quelque occasion de vous faire paroistre de bonne sorte le zele, la chaleur, & la passion avec laquelle je suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres humble, &c.

A MONSEIGNEVR
LE COMTE DE SERVIEN,
Pendant sa premiere retraite de la Cour.

LETTRE XIII.

MONSEIGNEVR,

Il y a plus de six mois que je n'ay eu l'honneur de vous voir, & dans tout ce temps-là vous avez esté aussi present à mon esprit, que quand j'allois à vostre lever toutes les semaines. I'attendois toûjours quelque occasion de vous le pouvoir écrire à propos; mais enfin l'impatience me gagne, & je ne saurois plus me commander davantage. Ie vous aime, MONSEIGNEVR, & je ne crains point que ce mot-là vous semble peu respectueux,

vous qui avez leu ſi ſouvent *Amici Regis*, & qui ſavez que ce ne fut que bien tard que l'on commença d'vſer de cette diſtinction, *cùm privatus eras, amici vocabamur*. I'oſerai donc, MONSEIGNEVR, vous redire encore vne fois que je vous aime, & je m'aſſeure que vous le croirez quelque jour. Ie n'ay jamais approché de vous, que je n'aye ſongé au témoignage que rend vn Grec d'vn des premiers hommes de cette genereuſe Republique qui a donné des loix à toute la terre. Il dit *qu'il parloit en quelque ſorte devant ſa voix, & qu'vn juſte temperament de douceur & de majeſté, qui reluiſoit en ſon viſage, rendoit preſque ſon eloquence inutile, & luy laiſſoit peu de choſes à faire*. Que ſi on ne ſauroit vous regarder ſans eſtre à demi gagné, & ſans avoir pour vous les commencemens d'vne paſſion violente, jugez, MONSEIGNEVR, de l'amour que j'ay pour voſtre perſonne, moy qui vous ay ſi ſouvent entendu parler, qui ay receu des preuves de voſtre bienveillance & de voſtre eſtime, & qui ay d'ailleurs, comme il vous plût de le dire vne fois en fort bonne compagnie, ce que les Eſpagnols appellent *buenas entrañas*. Cela eſtant, MONSEIGNEVR, je me tiens bien malheureux d'eſtre contraint de vivre éloigné de vous. Mais quelque déplaiſir que me donne cette abſence, je conterai toûjours entre les bonheurs de ma vie, d'avoir eſté témoin de quelques années de la voſtre. Et veritablement, j'y ay fait plus de profit

qu'à hanter le Lycée, le Portique & l'Academie; & je ne donnerois pas l'idée qui m'en reste, pour tant d'excellens portraits que Plutarque nous a laissez, & pour tous les exemples de la vieille Rome. Vous m'avez fait voir ensemble le *Magnanime* d'Aristote & le *Sage* de Seneque. I'ay connu visiblement qu'encore que la Fortune vous eust blessé, vous l'aviez vaincuë, & que vous estiez heureux en dépit d'elle, de la seule satisfaction d'vne bonne conscience, & du souvenir de vos belles actions. I'ay vû ce mesme esprit qui avoit triomphé de tous ces Sages de delà les Monts, & qui avoit acquis à l'Estat par vn seul Traité ce qui luy pouvoit couster des torrens de beau & de noble sang, & consumer ses forces & ses finances inutilement. I'ay vû, dis-je, ce mesme esprit, aprés avoir vécu dans tout ce qu'il y a de plus pompeux en la vie active, savoir gouster les douceurs d'vne vie privée, & se reposer en mesme temps avéque plaisir & avéque dignité: I'ay vû ce que Platon desiroit que les hommes vissent, la beauté de la vertu toute nuë, ou pour le moins de la vertu sans tout cet éclat dont la prosperité l'environne; & vous considerant en cet estat-là, j'ay compris cette verité que j'avois de la peine à m'imaginer: *Si magnus vir cecidit, magnus jacuit.* ou plustost :

Procubuit, majórque jacens apparuit agger.

I'espere, MONSEIGNEVR, que j'apprendrai bientost de vous l'autre partie de la Morale, & qu'a-
prés

prés avoir esté le spectateur de la constance & de la tranquillité de vostre ame, je serai l'admirateur de vostre moderation. Ie vous verrai changer de felicité, & reprendre vne place qui est toûjours demeurée vacante depuis que vous l'avez quittée. Vous m'entendez bien, MONSEIGNEVR, *Cæsæ sunt legiones, & protinus scriptæ aliæ. Fracta classis, & intra paucos dies natavit nova. Sævitum est in opera publica ignibus, & surrexerunt meliora consumptis.* TOTA VITA AGRIPPÆ ET MÆCENATIS VACAVIT LOCVS. En attendant que vous remplissiez ce lieu-là, & que les vœux de toute la France soient exaucez, devant que de vous rembarquer, goustez, MONSEIGNEVR, goustez les delices du port; ménagez tous les instans de vostre loisir; joüissez bien de vous-mesme, & vous asseurez que vous ne sauriez rien posseder de plus precieux. Que si vostre Philosophie ne vous a pas rendu entierement insensible aux loüanges judicieuses, & à l'amour des gens de bien, souvenez-vous qu'on vous trouve à dire où vous n'estes pas, & que jamais on ne vous connut davantage que depuis qu'on ne vous voit plus. *Viginti clarissimarum familiarum imagines antelatæ sunt; sed præfulgebant Cassius atque Brutus,* EO IPSO, QVOD EFFIGIES EORVM NON VISEBANTVR. Voilà, MONSEIGNEVR, beaucoup de Latin, mais je leus l'autre jour encore plus de Grec dans vne lettre de Ciceron à Cesar. Et puis, s'il est permis aux Poëtes, quand ils veu-

lent conter les avantures de leurs Heros, de demander ordinairement cent langues, vous ne trouverez pas estrange que j'en employe deux pour parler d'vne des plus grandes vertus de nostre âge; & peut-estre aussi de la plus forte passion qu'il ait produite, c'est celle que j'ay de vous témoigner que je suis de toute mon ame,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XIV.

MONSEIGNEVR,

Iusqu'icy mon silence pouvoit passer pour respect; mais il me semble qu'il ne seroit pas excusable, si je me taisois plus long-temps, & si je ne me hastois de vous rendre de tres-humbles actions

de graces des témoignages glorieux que vous continuez à rendre de moy. Mes Amis me le mandent de tous costez, & je m'apperçois qu'ils m'en aiment davantage depuis cela, & qu'ils commencent à me regarder comme vne personne extraordinaire. Il est certain, MONSEIGNEVR, que les grands hommes nous font beaucoup de bien, quand ils en disent de nous : Leurs plus petites loüanges sont de grands bienfaits, & ils ne font guere de liberalitez dont on leur doive de si justes remercimens. Les cent bouches que les Poëtes donnent à la Renommée, ne valent pas celle d'vn Illustre ; & si leur voix est plus forte & de plus grande étenduë, elle n'est pas si douce, ni ne flate tant l'oreille ; & la gloire qui en vient, n'est ni si belle ni si durable. I'avouë, MONSEIGNEVR, que je ne suis pas insensible à celle-là ; & puisque cette passion est la maladie des ames qui sont les plus saines, & qu'entre les Sages mesmes, les vns n'en guerissent jamais, & les autres n'en guerissent que bien tard, je ne me presserai point d'entreprendre sur moy vne cure si difficile. Neanmoins, aprés m'estre examiné serieusement là dessus, je sens bien que quelque reputation que vous me donniez, elle m'est plus chere pour l'amour de vous, que pour elle mesme, & que j'en aime plus la cause, que je n'en considere l'effet :

Diligeris populo, non propter præmia, Cæsar,
Propter te populus præmia, Cæsar, amat.

C'estoit trop dire pour Domitien, mais c'est dire trop peu pour vous, & avec tout mon Latin & tout mon François, je n'exprime pas la moitié de mes sentimens. En verité, MONSEIGNEVR, je vous honore bien parfaitement, & je confesse que je ne me tenois pas capable d'vne affection qui fust ensemble & si tendre & si forte que celle que j'ay pour vostre personne. Aussi, à n'en point mentir, devant qu'avoir eu l'honneur de vous approcher, je n'avois rien vû qui approchât de vous, &, si je l'ose dire, qui meritât mon cœur tout entier. Il vous estoit reservé, MONSEIGNEVR, & il n'y avoit que vous qui le pûst remplir. Depuis que vous y estes entré, il me semble qu'il en est devenu plus grand, & que vous l'avez élevé si haut, que peu de choses y peuvent atteindre. Ie n'y ay plus rien souffert de vulgaire ni de bas, & j'en ay chassé tout ce qui estoit indigne de vous y faire compagnie. Vous en jugerez, MONSEIGNEVR, & si je ne suis condamné de vivre toute ma vie separé de vous, vous prendrez quelque jour plaisir à voir regner là dedans l'amour de vostre vertu, & à connoistre que vous n'en gagnâtes jamais qui fust plus à vous que celuy,

MONSEIGNEVR,

De vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XV.

MONSEIGNEVR,

Vous ne ſaurez jamais toute la joye que m'a donné voſtre lettre; car ſi vous n'en jugez que par mes paroles, elles ne ſont bonnes que pour les paſſions communes; & ſi c'eſt par vos ſentimens, vous n'en eutes jamais de ſemblables, puiſque vous n'aimates jamais perſonne qui vous reſſemblât; c'eſt à dire, MONSEIGNEVR, qui ſeuſt ſi bien ſe faire aimer, & qui euſt auec tant d'eſprit & tant de vertus eminentes les douceurs, les bontez, & les charmes que vous avez. Ie devois, ce me ſemble, croire mon cœur, & ſuivre mon premier deſſein, vous aller trouver où vous eſtes, & vous monſtrer moi-meſme les tranſports où vous m'avez mis. Et veritablement en cette occaſion là j'avois beſoin, ſi je le puis dire ainſi, de l'eloquence de tout le corps, pour éviter la honte de paroiſtre moins reconnoiſſant que je ne le ſuis dans mon ame. Quelques raiſons particulieres ont arreſté ces bons mouvemens, & n'ont pas voulu que je fuſſe ſi heureux. Mais, MONSEIGNEVR, je

me repens presque de les avoir écoutées ; Il couste trop quelquefois d'estre raisonnable, & je ne say si la prudence mesme meriteroit d'estre obeïe, quand elle nous ordonne des cruautez comme celle-là. La meilleure esperance qui me reste, c'est en ce voyage de Bordeaux, dont m'a parlé ce Mr Pauquet, que vous appellez si agreablement *le corps de mon esprit*, & non pas seulement *l'ombre de mon corps*. Il m'a annoncé que vous passeriez assez prés d'icy sur la fin de cette Automne, & que j'en serois averti ponctuellement. Trouvez bon, MONSEIGNEVR, que je vous sollicite de cette grace, & que j'ose me la promettre de l'amitié dont vous m'honnorez. Vous m'avez permis d'vser de ce mot de liberté, que la tyrannie de la coustume & de la fausse civilité me defendoit sous de grosses peines, & n'avez pas crû qu'il fust contraire au veritable respect que meritent les avantages de la condition & de la naissance. Ce n'est pas là la plus petite des obligations que j'ay à vostre generosité, ni le moyen le plus foible dont vous vous soyez servi pour me conquerir si entierement, & pour regner comme vous faites dans vn cœur qui ne fut jamais qu'à peu de personnes, & toutes extraordinaires. En effet, MONSEIGNEVR, en vous abaissant jusqu'à moy vous vous estes mieux laissé voir, & je vous ay trouvé plus haut & plus grand encore. *Scilicet qui verè maximi sunt, hoc vno modo possunt crescere, si se ipsi sub-*

mittant, securi magnitudinis suæ. Arrestez-vous, MONSEIGNEVR, sur cette pensée; elle ne sauroit vous donner que du plaisir, & c'est celle de toutes qui vous fera mieux comprendre jusqu'où va la passion avec laquelle je suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

Estant revenu à la Cour, & voyant qu'on le destinoit pour l'Ambassade de Rome, il offrit à l'Auteur la charge de Secretaire de cette Ambassade.

LETTRE XVI.

MONSEIGNEVR,

Vous ne sauriez faire de petits biens, car vous les faites tous de si bonne grace & si à propos, qu'ils en deviennent grands & extraordinaires:

Mais celuy dont j'ay à vous rendre aujourd'huy de tres-humbles remercimens, est de luy mesme tres considerable; & sans avoir égard au merite infini du Bienfaiteur, le bienfait tout seul a beaucoup de prix. Ie connois, MONSEIGNEVR, la juste valeur de vostre present; Ie say l'importance de l'emploi que vous m'offrez; les solides avantages que je pourrois m'en promettre; & sur tout l'extréme plaisir que je recevrois de passer auprés de vous trois ans entiers, & d'estre témoin d'vne si belle partie de vostre vie. Vous m'avez vû, MONSEIGNEVR, admirateur & amoureux de vostre vertu, lorsqu'elle estoit persecutée; Iugez, s'il vous plaist, avec quels transports je la verrois dans tout l'éclat & toute la pompe que la bonne fortune y ajoustera. Aussi faut-il que j'avouë que je n'ay jamais rien desiré plus ardemment; que ce n'a pas esté sans vne grande émotion que j'ay lû la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur ce sujet, & que depuis j'ay senti des impatiences & des inquietudes qui ne m'estoient point connuës, & dont je pensois n'estre pas capable. Cependant, MONSEIGNEVR, je ne saurois vser de la grace que vous me faites, sans m'en declarer indigne, & sans faire paroistre que je ne meritois pas vne si favorable preuve de la faveur de vostre approbation & de vostre bienveillance. Si Monsieur l'Abbé de Lavardin m'avoit traité en Maistre, il ne l'auroit jamais esté veritablement,

&

& j'eusse receu avéque joye la premiere occasion qui se fust offerte de recouvrer ma liberté, & de me tirer d'vne servitude si ennemie de mon esprit & de mon humeur: Mais il a toûjours eu cette generosité de ne se servir pas des avantages qu'vne illustre naissance luy donnoit sur moy, & de vouloir bien s'abaisser & se faire plus petit, pour ne laisser pas entre nous cette inégalité incommode qui empesche les amitiez. Il a crû que s'il gagnoit la mienne legitimement, il en seroit plus honnoré, à le bien prendre, que si je ne luy rendois qu'vn respect forcé & vne sujetion contrainte & interessée. Aprés vn procedé si noble, me pardonneriez-vous, MONSEIGNEVR, si je faisois passer mes interests devant les siens, & si mon avancement m'estoit plus cher que sa gloire & sa fortune? Quoiqu'il n'ait rien omis dans cette rencontre, pour me porter genereusement à ce que vous desiriez de moy, il m'a fait comprendre pourtant que je luy estois absolument necessaire, & que personne au monde ne rempliroit si dignement, à son gré, la place que je tiens auprés de luy. Ce n'est pas à moy, MONSEIGNEVR, à le tirer de cette erreur. Aprés vn jugement si avantageux, l'honneur m'attache inseparablement à sa personne; & mon plaisir ni mon profit n'auront jamais assez de force pour rompre de si fortes & de si aimables chaisnes. Au retour de vostre Ambassade, j'espere, MONSEIGNEVR, que vous

le trouverez dans le grand monde, & que vous m'avouërez, s'il est si heureux que d'estre bien connu de vous, que je ne pouvois loger plus hautement vne si grande affection que la mienne; & que des preuves d'vne amitié vulgaire estoient au dessous de tant de vertus, & de tant de qualitez eminentes qu'il possede. C'est en ce temps-là, MONSEIGNEVR, que je vous ferai ma Cour avec tant d'assiduité, & que mon zele sera si ingeñieux à trouver le moyen de vous plaire & de vous servir, que j'ose me promettre de m'avancer bien avant dans vos bonnes graces; ou, pour parler plus modestement, d'y maintenir le rang honorable que vostre bonté m'y aura donné. En attendant, MONSEIGNEVR, je publierai par tout les obligations infinies & immortelles que je vous ay: Ie ne cesserai de cultiver mon esprit, de former mon ame sur la belle idée que vous m'avez laissée de vous; & en vn mot, de faire tous mes efforts pour me rendre moins indigne d'vne estime si glorieuse que m'est la vostre, & pour meriter en quelque sorte que vous m'avouïez toûjours,

MONSEIGNEVR,

Pour vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

Estant Plenipotentiaire à Munster.

LETTRE XVII.

MONSEIGNEVR,

Vous m'avez fait plus de bien que vous ne pensiez, quand il vous a plû que je seusse que vous m'en vouliez encore beaucoup, & qu'il ne tenoit qu'aux occasions que vos bons desirs ne fussent de bons effets. Au plus fort de ces nobles & sages inquietudes que vous vous donnez depuis tant d'années pour rétablir la tranquillité publique, & pour redonner vn repos constant & durable à tout le monde Chrestien, parmy ces hautes & importantes occupations, il s'est encore trouvé pour moy quelque place dans vne memoire si bien remplie & si dignement employée. Il faut pour cela, MONSEIGNEVR, que j'en aye toûjours vne belle dans vostre cœur, & qu'il ait esté durant mes longues absences mon Solliciteur auprés de vous ; & c'est ce que je pouvois esperer de plus glorieux, quand vous auriez vû dans le fond du mien l'amour pur & libre de tous desseins inte-

ressez, que j'y conserve pour vostre personne. Si je me laissois aller à cette pensée, elle m'emporteroit bien loin. Mais à cette heure, MONSEIGNEVR, que Monsieur le Duc de Longueville est en cette Cour, & que Monsieur le Comte d'Avaux est à Roissy; & qu'ainsi vous ne partagez avéque personne les soins & la conduite de la grande affaire de l'Europe, il me semble que je me dois contenter de vous dire ces mots d'vn Poëte que vous aimez:

Cùm tot sustineas & tanta negotia SOLVS:

& ce qui suit:

—— *in publica commoda peccem,*
Si longo sermone morer tua tempora, &c.

Cependant, MONSEIGNEVR, si j'obeïs à cet avis, vous m'en devez savoir quelque gré, & je me fais vne estrange violence, car la joye & la vanité sont grandes parleuses, & j'en ay l'esprit si plein depuis les marques que j'ay receuës de l'honneur de vostre souvenir, & de la continuation de vostre estime, que si j'ay la force de me taire en cette occasion, mon silence vous dira mieux que toutes les paroles ensemble ne sauroient faire, que je suis avec autant de respect que de tendresse & de passion,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XVIII.

MONSEIGNEVR,

Depuis vostre retour de Munster je ne me suis pas presenté devant vous vne seule fois, & n'ay pas fait le moindre signe qui vous pûst asseurer de la part que je prenois à tout le bien & à tout le mal dont vostre vie a esté meslée. Cependant, MONSEIGNEVR, je vous supplie de croire que j'en ay esté vivement touché dans de certains endroits du cœur qui ne se laissent pas toucher aux choses vulgaires. Vous estes toûjours vn de mes Heros, & quelque soin que j'aye pris toute ma vie de bien remplir ma memoire, & d'y garder fidelement les belles images, je vous puis jurer avec verité que je n'y ay rien conservé qui me soit si precieux que l'idée qui m'est demeurée de vostre vertu, & le souvenir agreable de quelques années bienheureuses que j'ay eu l'honneur de passer auprés de vous. D'ailleurs, j'oserai vous dire, MONSEIGNEVR, que je suis presque trop bon François, & que je me sens des tendresses & des inquietudes pour la Patrie, qui tiennent quel-

que chose de la foiblesse du Peuple, & que la Philosophie la plus indulgente n'approuveroit pas. Ainsi, sachant, comme je le say, l'amour que vous avez pour la gloire de la France, & les soins continuels que vous prenez pour le rétablissement de son repos, il est impossible que vous ne soyez tout ensemble vne de mes plus violentes & plus raisonnables inclinations. Neanmoins, MONSEIGNEVR, vous ne sauriez encore rien de tout cela, si Monsieur de Balzac ne m'avoit donné l'occasion de vous en parler. Il a voulu que je vous fisse tenir d'excellens vers Latins qu'il vous adresse, & qu'il a fait dessein de publier sous vostre nom; & s'est imaginé, je ne say pourquoy, que si vous les receviez par mes mains, ils recevroient de vostre courtoisie vn accueil plus favorable & plus obligeant. Ie voy bien, MONSEIGNEVR, qu'il a trop bonne opinion de ma faveur auprés de vous; Mais je vous asseure que je ne suis point coupable de son erreur, & que je ne me suis point vanté d'vne bonne fortune que je n'ay pû meriter par mes services, & qui est si fort au dessus de mes esperances & de mon merite. Ie pense bien pourtant, que j'aurai assez de credit pour vous faire agréer les productions d'vn des plus beaux & des plus grands Esprits de ce siecle; & qui dans ce dernier ouvrage s'est relevé au dessus de luy mesme pour s'élever jusqu'à vous. Ie suis, MONSEIGNEVR, tres persuadé de la

verité de ce que je dis, & ne fais point de doute qu'ayant à traiter avec vn Genie comme le vostre, il n'ait senti de plus nobles enthousiasmes, & de plus fortes inspirations qu'à l'ordinaire. Vous en jugerez, MONSEIGNEVR, & je saurai de vous ce que j'en dois croire. Quoiqu'il en soit, si vous trouvez que l'affection que j'ay pour mon Ami m'ait trompé, je tascherai de m'en consoler, pourveu que vous ne croyiez pas que je vous trompe, quand je vous proteste que je suis de toute mon ame, & pour toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XIX.

MONSEIGNEVR,

En qualité de bon François, & d'Amateur passionné de vostre vertu, je n'oublie jamais de prier le Ciel pour vous: Mais en qualité de Philosophe qui ne sait pas estimer le bien ce qu'il

vaut, j'oublie souvent de vous prier pour moy, & je m'avise trop tard de vous invoquer en mon besoin. Il y paroist, MONSEIGNEVR, car Monsieur de Heres nostre Intendant n'est plus icy, & nous a déjà fait tout le mal qu'il nous vouloit faire. Ie ne laisserai pas pourtant de luy envoyer la lettre qu'il vous a plû de luy écrire en ma faveur, afin qu'il connoisse que vous me faites l'honneur de me prendre en vostre protection, & qu'il voye que s'il faut necessairement que je perisse à la fin avec le Monde Manceau, vous entendez que je dure davantage que les autres, & que je sois des derniers à mourir de faim. Neanmoins, MONSEIGNEVR, pour vous dire la verité, je n'ay pas trop de sujet de me plaindre de la dureté de Monsieur de Heres; la qualité de Pensionnaire de son Eminence m'a servi auprés de luy; Il a eu quelque pitié de la pauvre Paroisse que je luy ay recommandée, & il a voulu que je crûsse que je ne luy estois pas indifferent. A l'avenir, MONSEIGNEVR, j'espere qu'il me fera plus de grace, si vous continuez d'avoir agreable que je m'avouë toûjours de vous, & que je publie qu'il s'est passé beaucoup de bon & de mauvais temps depuis que vous me permettez de me dire,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV

AV MESME.

LETTRE XX.

MONSEIGNEVR,

Quoique je ne manque jamais aux legitimes devoirs, je ne ſuis pas vn grand faiſeur de complimens inutiles; & cependant celuy que j'ay envie de vous faire, me paroiſt aſſez ſuperflu. En effet, MONSEIGNEVR, puiſque Monſieur Ménage a pris la commiſſion de vous preſenter mon Livre, je ſuis aſſeuré qu'il vous en dira beaucoup plus de bien que je n'oſerois vous en dire, & beaucoup plus que je n'en penſe. Si vous eſtes reſolu de l'en croire, ſi vous aimez cette opinion parce qu'elle me favoriſe, & ſi vous voulez abſolument la conſerver, je penſe, MONSEIGNEVR, qu'il eſt à propos que vous ne liſiez pas vn ſeul mot de mon Ouvrage. Que ſi vous ne ſauriez vous en empeſcher quelques ſoirées de Meudon, où vous ſerez d'humeur à preferer ce maigre divertiſſement à celuy des cartes & du trictrac, ſouvenez-vous, s'il vous plaiſt, MONSEIGNEVR, que ce n'eſt pas moy qui ay taſché de ſurprendre & de corrompre voſtre jugement, en mettant à vne trop

haute enchere vne chose d'vn prix mediocre : Mais que c'est vn officieux Ami, à qui le zele a osté vne partie de sa lumiere ordinaire. I'espere, MONSEIGNEVR, que ce charitable Trompeur ne vous en paroistra que plus juste & plus aimable, & moy plus digne de vostre compassion. Et veritablement, vous devez avoir quelque pitié de moy toutes les fois que je ne pourrai vous plaire autant que je le voudrois. C'est vne passion que vous fites naistre en mon cœur dés le premier instant que j'eus l'honneur de vous approcher. Ie l'ay conservée dans tous les changemens de vostre fortune, & je la porterai dans le tombeau avec la qualité,

MONSEIGNEVR,

De vostre tres-humble, &c.

AV MESME.
LETTRE XXI.

MONSEIGNEVR,

Les grandes loüanges qu'il vous plaist de donner à mon Ouvrage, me font connoistre que j'ay

bien plus de bonheur que d'ambition, & que mes esperances estoient modestes, lorsque je les accusois de temerité. A l'avenir je serai plus hardi à me promettre de pareils succés, & me tenant ferme dans les bornes d'vne juste & raisonnable confiance, je tascherai de m'éloigner également du defaut & de l'excés qui luy sont contraires. Cette bonne opinion, MONSEIGNEVR, sera capable d'élever mon courage jusqu'à oser entreprendre de repousser la calomnie de vos Envieux, si elle a l'insolence de vous attaquer encore, & de faire vn second acte d'hostilité contre vostre gloire, qui est inseparable de celle de la Couronne, dans l'affaire de Munster. L'estime & la bienveillance dont vous m'honorez depuis vingt ans, m'ont fait naistre vn ardent desir de signaler ma reconnoissance par quelque action qui face du bruit, & je sens bien que les mouvemens d'vne si belle passion m'inspireront de nouvelles forces. Ie vous les offre, MONSEIGNEVR, & quoique sur ma parole le Public attende de moy ma propre Defense, & que je sois sur le point de la commencer, neanmoins je l'abandonnerai de bon cœur, s'il en est besoin, pour combattre vos Ennemis. Le mien en tirera sans doute quelque avantage, mais je souffrirai sans impatience le faux & le court triomphe de sa vanité, pourveu que tout le monde apprenne par là, que dans l'ordre de mes plus legitimes affections, vos interests ont le pre-

mier rang : que les miens ne les ſuivent que de bien loin, & que je ſuis tout autant que je le dois,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XXII.

MONSEIGNEVR,

Vous m'avez laiſſé plus de loiſir que je n'en voulois pour compoſer l'Apologie que je vous envoye. I'avois eſperé que vous me feriez l'honneur d'interrompre vn travail ſi peu important, & de me commander en ſa place vne autre beſogne qui m'euſt bien touché de plus prés au cœur, puiſqu'il y alloit de la gloire de la France, & de la voſtre particuliere. C'eſtoit, MONSEIGNEVR, la fidele Hiſtoire de la negotiation de Munſter, dont il vous avoit plû me promettre des memoires, & qui comprenant vne des belles parties de voſtre vie, m'euſt donné lieu de preſenter à noſtre ſiecle, & à ceux qui le ſuivront,

vne peinture naïve de vostre esprit & de vos mœurs, bien differente de celle qu'en ont tirée les ennemis de cette Couronne, autant les domestiques que les estrangers. Mais peut-estre, MONSEIGNEVR, que vous n'avez pas jugé qu'il fust à propos de confier à des mains rudes & grossieres, comme les miennes, vn ouvrage si delicat, & que vous l'avez reservé pour quelque homme rare plus digne de ce noble emploi. Il me fasche fort de n'estre pas cet homme rare, & de n'avoir qu'vn zele impuissant, & vne passion inutile à vostre service. Neanmoins je m'en consolerai le mieux qu'il me sera possible avec l'aide de la Philosophie, qui ne me manque point au besoin, pourveu que je puisse pretendre que mes estudes contribueront au moins quelque chose à vos honnestes divertissemens. Si vous daignez abaisser les yeux sur le Livre que je prens la liberté de vous offrir, je croy, MONSEIGNEVR, qu'il vous fera soûrire en quelques endroits, & qu'en d'autres il retracera dans vostre memoire certaines images que le temps avoit à demi vsées, & que vos grandes occupations vous ont empesché de renouveller & de rafraichir. Ce sont là maintenant mes plus hautes pretentions, puisque je voy qu'il me faut regler mes desirs; qu'ils estoient trop ambitieux, & mes esperances trop temeraires. Il ne me reste que ce seul moyen de vous faire bien ma Cour, & de vous obliger de tourner quelquefois

la teste de mon costé, pour me remarquer dans la foule de vos veritables Admirateurs. Ie ne doute point, MONSEIGNEVR, que le nombre ne s'en augmente tous les jours avec vostre reputation & vostre fortune; Mais j'ose me vanter que pas vn des nouveaux ni des anciens n'aura jamais droit de me disputer l'avantage que j'ay d'estre plus que tous les hommes ensemble,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSEIGNEVR FOVCQVET Procureur General, Sur-Intendant des Finances, & Ministre d'Estat.

LETTRE XXIII.

MONSEIGNEVR,

Ie n'aurois jamais eu la vanité de me figurer qu'vn nom aussi obscur que le mien fust parvenu jusques à vous: Et cependant je viens d'apprendre qu'il vous a plû de le considerer, & qu'il ne m'a pas servi mediocrement pour obtenir vne grace de vostre bonté. Il y a bien long-temps

que rien ne m'est arrivé qui m'ait donné tout ensemble plus d'estonnement & de joye, & qui m'ait tant confirmé dans l'opinion que j'ay toûjours euë, que les hommes extraordinaires, comme vous l'estes MONSEIGNEVR, ont cette vertu divine de penetrer dans le fond des cœurs. En effet, il faut necessairement que vous ayiez découvert dans le mien le zele & la passion que j'y conserve pour vostre grandeur, & pour vostre prosperité; sur le simple rapport de quelques-vns de mes Amis qui ont l'honneur de vous approcher, & d'estre éclairez de plus prés de la lumiere & de l'éclat de vos grandes qualitez. Vous pouvez juger, MONSEIGNEVR, combien de nouveaux feux ont allumé dans mon ame les témoignages que j'ay receus de vostre generosité, & de vostre amour pour les belles lettres. L'asseurance que j'ay de cette loüable affection me donne la hardiesse de vous presenter vn petit travail que l'on a fait imprimer sans attendre mon consentement, & que des personnes de rare merite, & pour qui j'ay des deferences particulieres, n'ont pas jugé indigne d'estre donné au Public. Ie souhaiterois, MONSEIGNEVR, que cet Ouvrage fust capable de vous relascher l'esprit des fortes & laborieuses occupations que vous donnent vos emplois illustres & glorieux. Mais je n'aspire pas si haut, & je say mieux regler mon ambition. Il me suffira que vous ayiez agreable ce petit hommage & cette

foible marque du respect, de l'estime, & de l'affection ardente avec laquelle je veux estre toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

En luy envoyant la Suite de la DEFENSE.

LETTRE XXIV.

MONSEIGNEVR,

Aprés le bon accueil que vous avez fait à mes autres Livres, je ne saurois empescher que celuy-cy n'ait les mesmes pretentions. Quoiqu'on ait dit autrefois en vne langue que vous aimez, *qu'vn Pauvre estoit liberal, lorsqu'il ne donnoit rien à vn Riche*, je ne suis pas resolu de rechercher avec vous la gloire d'vne liberalité si extraordinaire. Et certes, MONSEIGNEVR, on n'a jamais entendu ce mot d'vn Pauvre aussi desinteressé que je le suis, ni d'vn Riche comme vous, qui eust en sa personne des qualitez plus aimables encore que toute

la

la Fortune qui l'environne. Ainsi, MONSEIGNEVR, quand vous ajousteriez à l'honneur de vostre estime, celuy de vos liberalitez envers moy, je vous supplie de croire que je les aimerois davantage pour l'amour de vous, que je ne vous aimerois pour l'amour d'elles. C'est vn compliment qui a esté fait il y a plus de quinze siecles à vn Empereur qui commandoit à plus de gens que vous ne faites, mais qui ne regnoit pas sur tant de cœurs & qui ne pratiquoit pas si heureusement la science de les gagner. Puissiez-vous, MONSEIGNEVR, y estendre tous les jours vos conquestes de plus en plus, & n'en trouver point de si dur & de si rebelle qui ne se rende à vos bienfaits, & qui ne cede aux charmes de vostre esprit & de vostre civilité. Et plût à Dieu que le mien vous parût assez bon pour vous donner envie de le posseder : vous l'emporteriez sans coup ferir. Cela veut dire, MONSEIGNEVR, parlant à vn Sur-Intendant, sans y faire aucune dépense & sans bourse délier. Car je sens bien qu'estant touché jusqu'au plus tendre de mon ame, de vostre belle & grande reputation, les plus petites marques de la faveur de vostre bienveillance feroient vne passion violente du devoir qui m'oblige pour l'amour du Public que vous servez si vtilement, d'estre desia avec toute sorte de respect,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XXV.

MONSEIGNEVR,

Quand je ne vous devrois jamais que la belle & galante lettre qu'il vous a plû de m'écrire depuis quelques mois, je ne pourois me defendre d'estre vivement penetré de toutes vos bonnes & vos mauvaises fortunes. I'apprens ce voyage que la Mort vient de vous ravir les plus douces & les plus cheres esperances de vostre vie, en la personne d'vn aimable fils, qui avoit receu du Ciel & de vous les prochaines dispositions à toutes les grandes qualitez que vous possedez. Vne ame moins forte que n'est la vostre seroit abbatuë de la pesanteur d'vn si rude coup, & auroit besoin de secours pour s'en relever. Mais je me promets, MONSEIGNEVR, que si les affaires du Roy & le zele ardent de vos Serviteurs & de vos Amis ne vont point troubler les bons & sages entretiens que vous aurez avec vous mesme dans vos allées de Saint-Mandé, vostre raison previendra celles des Consolateurs, & aura toute la gloire d'vne cure si difficile. Il n'est rien,

MONSEIGNEVR, que je souhaite davantage; & veritablement il y va de vostre honneur, de presenter à ce siecle vn exemple de rare constance. La France a vû iusques icy que la prosperité n'a pû vous corrompre, il faut qu'elle voye que l'adversité ne vous sauroit vaincre; qu'au mesme temps que vous sentez que vous estes pere, vous vous souvenez que vous estes Magistrat; que le Prince & l'Estat sont les objets de vos premieres affections, & que devant toutes vos pensées aux interests du Public, vous croiriez commettre quelque sorte de larcin de donner beaucoup de temps à plaindre vos déplaisirs. Laissez nous faire, MONSEIGNEVR, à nous autres gens de loisir: pendant que vous emploirez vos soins & vos veilles à procurer nostre soulagement & nostre salut, nous pleurerons tout à nostre aise les disgraces qui traversent vostre bonheur, & ne permettent pas à vostre vertu d'estre toûjours aussi tranquille qu'elle est bienfaisante. Agréez, MONSEIGNEVR, ces marques sinceres de nostre reconnoissance & de nostre amour; &, pour ne parler que de moy, trouvez bon que je vous témoigne en cette occasion par vne veritable douleur, que c'est avec vne passion extréme que je suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres humble, &c.

AV MESME

LETTRE XXVI.

MONSEIGNEVR,

Le livre que je vous envoye paroiſtroit dans le monde ſous voſtre Nom s'il m'eſtoit permis de publier vos bienfaits, & ſi vous ne m'aviez expreſſément ordonné de tenir ſecrete ma reconnoiſſance & de l'enfermer au fond de mon cœur. I'eſpere, MONSEIGNEVR, que vous me rendrez bientoſt la liberté que vous m'oſtez & qu'il ne vous déplaira pas que je publie quelque jour vn des plus nobles effets de la generoſité de voſtre belle ame. Et certes, MONSEIGNEVR, j'oſerai vous dire qu'il y auroit de la tyrannie de condamner à vn ſilence perpetuel la gratitude & la joye qui ont tant de peine à s'empeſcher de parler, & qui aiment naturellement à faire du bruit. Auſſi je vous avouërai franchement que je ne me ſens pas aſſez de force pour endurer long-temps vn ſupplice comme celuy là, & que j'aurois preſque regret de vous avoir d'eſtroites obligations, ſi j'eſtois reduit à m'en taire toute ma vie, & à cacher eternellement le beau feu

qui me brusleroit. Songez donc, MONSEIGNEVR, à revoquer promptement vne défense si rigoureuse & qui convient si peu à la douceur charmante de vostre esprit. Considerez je vous supplie que s'il faut necessairement que j'estouffe davantage les justes ressentimens de vos liberalitez, je cours fortune d'en estre estouffé moy mesme & de mourir d'vne espece de suffocation que les Medecins ne connoissent pas. Empéchez, MONSEIGNEVR, que ce malheur ne m'arrive, vous y perdriez vn homme que vous vous estes acquis, & qui estant adorateur de vostre personne plustost que de vostre fortune, ne cessera jamais d'estre à toute épreuve,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR L'ABBE' FOVCQVET.

LETTRE XXVII.

MONSIEVR,

Puiſqu'on me fait bel eſprit malgré que i'en aye, & que voicy la troiſiéme fois que je ſuis Auteur en dépit de moy, ayez agreable qu'on vous preſente vn Livre de ma façon qui ne commence qu'à voir le jour. Il m'a ſemblé, MONSIEVR, que je ne devois pas negliger vne occaſion ſi commode de m'acquiter envers vous de ce que je dois à voſtre vertu ſi bienfaiſante, & à la belle paſſion que vous ſavez témoigner d'vne ſi noble maniere à Monſeigneur le Cardinal mon genereux Mecenas. Et puis, MONSIEVR, je vous ay encore vne autre obligation que vous auriez bien de la peine à comprendre, ou plûtoſt à deviner. I'eus l'honneur de vous voir il y a quelques années chez vne aimable perſonne, dont j'apprens que vous avez fait la fortune depuis quelques mois & qui s'appelloit alors Madame de * * *. Quand vous futes ſorti d'auprés d'elle, j'entretins la Compagnie des hautes eſperances

que je concevois de vos grandes qualitez ; & contre ma couſtume je me mis à faire là deſſus des predictions. De voſtre grace, MONSIEVR, vous les avez renduës fort veritables, & m'avez acquis la reputation d'eſtre vn des hommes de France qui voit plus clair dans l'avenir. En recompenſe, je vous ſupplie de croire que je n'y découvre guere de choſes qui m'y plaiſent davantage que les marques aſſeurées de voſtre future grandeur, que je fais des vœux pour elle en qualité de bon François, & en qualité auſſi,

MONSIEVR,

De voſtre tres-humble, &c.

AV MESME

LETTRE XXVIII.

MONSIEVR,

Il a plû à Monſieur le Procureur General de me faire vne grace tres-particuliere dont je n'avois oſé le ſolliciter, & que je ne pouvois eſperer ſans preſomption. Ie ſuis en peine, MONSIEVR, à qui je me dois prendre d'vne faveur ſi

peu attenduë. Quoiqu'il ait l'ame vraiment Royale & qu'il n'en soit point de plus belle en France, encore faut-il que quelqu'vn luy ait mis dans l'esprit la bonne pensée qu'il a euë pour moy. I'en soupçonne vn peu Monsieur le Duc de Bournonville; mais je prens plaisir de m'imaginer aussi que c'est vn des effets de vostre humeur bienfaisante, dont j'entens publier à toute heure tant de merveilles. A tout hazard, MONSIEVR, je vous en remercie avec toute l'humilité & toute l'affection dont je suis capable. Au pis aller, ce remerciement ne sauroit estre perdu s'adressant à vn homme si puissant & si genereux; & quand il ne vous appartiendroit pas aujourd'huy, il vous sera dû dés le moment que vous le voudrez. Mon procedé a quelque chose de surprenant & de bizarre, & vous pouriez vous en moquer si vous en aviez envie. I'espere pourtant que vous aimerez mieux m'en savoir gré, & que voyant qu'il part necessairement de l'estime infinie que je fais de vostre rare vertu, au lieu de le condamner vous l'approuverez, & ne me refuserez pas la protection que vous demande,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV

AV MESME.

LETTRE XXIX.

MONSIEVR,

Si j'eſtois à Paris vous me verriez ſouvent dans voſtre Antichambre parmy vos autres Courtiſans. N'y pouvant aller, ayez agreable qu'en ma place mes Livres, de temps en temps, ſe preſentent devant vous. Vous les trouverez les plus commodes du monde ; Avec eux vous ſerez ſeul ſi vous le voulez, & s'il vous plaiſt auſſi vous ſerez en compagnie : lors que vous voudrez bien qu'ils vous entretiennent, ils taſcheront de vous divertir, & lors que vos importantes occupations vous empeſcheront de leur faire cette grace, ils ſe contenteront de paroiſtre ſur voſtre table, & n'interrompront ni vos affaires ni vos plaiſirs. Pour leur Auteur je vous prie de croire, MONSIEVR, qu'il n'eſt guere plus importun. Il a pour voſtre excellente vertu vne parfaite veneration ; & ſur tout apprenant de tous coſtez que les Amis meſme des Fables & des Romans, qui ſont des peintures faites à plaiſir, ne ſont pas meilleurs & plus genereux que vous. Il

adore en esprit vne qualité si rare à la Cour, & brusle en secret son encens sans faste & sans bruit, avec vne devotion pure & nette de tout interest. Aprés cela, MONSIEVR, vous avez beau faire le cruel & ne répondre rien à mes lettres, j'aurai plus de perseverance que vous n'avez de rigueur. Vos dédains & vos mépris ne seront pas capables de me rebuter, & quoique vous soyez à cette heure vn des hommes de France qui pouvez le plus, je vous declare qu'il n'est pas en vostre puissance d'empescher que je ne sois de toute mon ame tant que je vivrai,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSEIGNEVR LE TELLIER Ministre & Secretaire d'Estat.

LETTRE XXX.

MONSEIGNEVR,

Le bon traitement que vous avez fait à mes autres Livres où vous n'aviez point d'interest, me

donne quelque lieu de pretendre la mesme grace pour celuy que je vous presente. Et certes puisqu'il n'est fait que pour la defense d'vn ouvrage que vous avez honnoré de vos loüanges, & qu'vn cruel Adversaire ne laisse pas de déchirer sans respect, il semble que ma cause devienne la vostre, & que je ne puisse la perdre que la reputation de vostre jugement ne coure fortune. Ce seroit, MONSEIGNEVR, la premiere fois qu'on l'auroit surpris, & je pourois me vanter d'avoir esté le seul au monde qui luy auroit ravi la gloire d'estre infaillible. C'est en des occasions comme celle-là que ce mot d'vn Ancien paroist veritable, *qu'à juger sainement il y a quelque chose de plus grand & de plus rare à dérober l'approbation des Sages, qu'à la gagner par les bonnes voyes.* Ie suis, MONSEIGNEVR, fort innocent de pareils larcins; & d'ailleurs je ne connois rien de plus difficile que de se rendre auprés de vous coupable de semblables crimes. Sur ce fondement, il est presque impossible que je doute de mon bon droit, & que je n'espere que vous aurez la bonté de l'appuyer de vostre faveur : Et je me confirme d'autant plus dans cette pensée, qu'elle flatte l'ambition que j'ay de vous plaire. Plût à Dieu, MONSEIGNEVR, que ce fust autant que vous plaisez à toute la France, en la seruant si vtilement, en secondant si puissamment les glorieuses actions de nostre grand Cardinal, & en temperant par la

Maior qui iudicium obstulit, quàm qui meruit. *Senec.*

moderation de vostre conduite, par la douceur de vostre esprit, & par les charmes de vostre civilité l'autorité que vous vous estes acquise. Ie voy bien, MONSEIGNEVR, que je porte mes souhaits trop haut: Mais vous verrez bien aussi que cet emportement ne sauroit venir que de la passion extréme que j'ay de vous témoigner combien je suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSEIGNEVR DE BELLIEVRE Premier President au Parlement,

Luy envoyant la Suite de la DEFENSE.

LETTRE XXXI.

MONSEIGNEVR,

I'aurois grand'envie de vous faire vn compliment qui ne fust pas indigne de vous & qui fust propre pour accompagner le petit ouvrage qu'on vous presentera de ma part. Mais aprés plusieurs efforts, je ne puis rien tirer de mon esprit qui me

ſatisface, & il ſemble qu'il me veuille abandonner malheureuſement au beſoin. Cependant, MONSEIGNEVR, je ſuis tellement amoureux de voſtre belle reputation & de l'agreable bruit que voſtre Nom fait aujourd'huy par toute la France, qu'il ne m'eſt pas plus facile de m'en taire que d'en parler comme je voudrois. Vous tenez, MONSEIGNEVR, vne des premieres places dans ce Royaume, & vous l'occupez avec tant de dignité, que du conſentement de tout le monde vous ne donnez pas moins d'éclat & de ſplendeur à voſtre eminente Charge, que la pluſpart de vos Predeceſſeurs en ont receu d'elle. Ceux qui ne peuvent comprendre l'elevation de voſtre cœur, & qui ne ſont pas capables de bien juger de la vigueur, de la fermeté & de l'adreſſe de voſtre eſprit, ſe rendent neceſſairement aux appas inévitables de voſtre bonne mine & de vos belles paroles; & la majeſté qui reluit dans les moindres de vos actions eſt temperée d'vn air ſi galant, & d'vne ſi douce maniere, qu'elle imprime en meſme temps la veneration & l'amour dans toutes les ames generalement. Pûſſay-je, MONSEIGNEVR, vous témoigner de bonne ſorte à quel point je ſuis perſuadé de ce que je dis, & quel profond reſpect je conſerve pour tant de qualitez ſublimes. En attendant, MONSEIGNEVR, que des vœux ſi raiſonnables puiſſent reüſſir, j'en ferai continuellement pour voſtre grandeur; &

aprés avoir demandé au Ciel qu'il luy plaise conserver en vostre auguste personne vn des plus rares ornemens de nostre siecle, j'oserai vous demander l'honneur de vostre protection pour mon Livre, & celuy de vostre bien-veillance pour son Auteur, qui est avec toute sorte de soûmission,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

Luy envoyant l'Apologie.

LETTRE XXXII.

MONSEIGNEVR,

En vous presentant mon Livre je n'ay pas la temerité d'esperer que vous luy donniez audience. C'est vne faveur qu'il n'est pas aisé d'obtenir de vous, à moins que d'estre fort considerable; & quand j'aurois lieu de me la promettre par le credit de mes Amis, je doute si je devrois & si j'oserois vous la demander. En effet, MONSEIGNEVR, i'apprehenderois de m'attirer le mesme

reproche que l'on me fit de voſtre part il y a trois ans, lors que le plaiſir que vous prites d'entendre lire quelques endroits de ma premiere *Deffenſe*, vous ayant dérobé quelque partie du temps precieux que vous aviez deſtiné aux affaires du Palais, vous voulutes qu'on m'écrivist, que *j'eſtois le ſeul homme en France qui vous avoit fait manquer à voſtre devoir.* Mais peut-eſtre, MONSEIGNEVR, qu'il y auroit de la vanité dans ma crainte, & que ſous vne apparente timidité je cacherois vne veritable preſomption, ſi j'allois me figurer que ie fuſſe encore capable d'vn glorieux crime, qui, à le bien prendre, ſeroit preferable à l'innocence, comme la tromperie des Peintres & des Sculpteurs eſt plus eſtimée que leur naïve ſimplicité. Quoiqu'il en ſoit, MONSEIGNEVR, vous vſerez de mon preſent de la maniere qu'il vous plaira. Pour moy je m'en lave les mains, j'en décharge ma conſcience, & declare hautement que je n'ay point de mauvais deſſein contre tant de pauvres Parties qui vous ſupplient de les expedier promtement & de leur rendre breve juſtice. Mon ambition ſera ſatisfaite pourveu que mon ouvrage ſoit quelque jour de voſtre petit coucher, en vn temps où pour changer de divertiſſement, vous aimerez mieux que ce ſoit la Lecture que la Muſique qui ait l'honneur de vous endormir. Et certes, MONSEIGNEVR, ce luy ſeroit beaucoup de gloire de contribuer quelque choſe

au repos d'vn grand Perſonnage, qui travaille à toute heure ſi avantageuſement pour la tranquillité publique, & qui ſachant admirablement meſler enſemble la force & l'adreſſe, la moderation & la vigueur, la patience & le courage, a trouvé le ſecret de ſouſtenir puiſſamment la dignité de ſon illuſtre Compagnie, ſans toucher aux ſolides fondemens de l'autorité ſupréme du plus indépendant des Rois. Aprés cela, MONSEIGNEVR, quel bonheur pour mon Livre ſi vous le jugez propre à vous divertir, & à renouveller vos forces; & que je priſerai ma condition de nouvel Auteur, ſi elle me donne le moyen de rendre ce ſervice à toute la France, en vous faiſant paroiſtre avec quel reſpect & quelle ardente paſſion je ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

A



A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE MAISONS.

LETTRE XXXIII.

MONSEIGNEVR,

Ie ne ſay quelle mauvaiſe honte, confirmée par le long ſejour que j'ay fait dans la Province, m'avoit empéché juſqu'icy de prendre la hardieſſe de vous écrire en vous envoyant mes Livres: Mais à la fin, quelque forte que ſoit ma crainte, elle ne ſauroit plus ſe defendre de vos continuelles civilitez; & il faut neceſſairement que je vous témoigne, MONSEIGNEVR, avec combien de joye j'apprens aujourd'huy que vous me faites l'honneur de me vouloir vn peu de bien pour l'amour de moy ſeul & ſans conſiderer ma nouvelle qualité, de *Faiſeur de Defenſes & d'Apologies*. Ie me ſouviendrai toute ma vie de quelle genereuſe maniere vous favoriſiez feu Monſieur de Voiture en toutes rencontres, & de quelle grace vous emploiates vne fois voſtre credit dans vne affaire qui me regardoit. Peut-eſtre, MONSEIGNEVR, que vous l'aurez oublié; Mais à moins

M

que je ne m'oubliaſſe moy meſme, ce bien-fait ne poura jamais s'effacer de ma memoire. C'eſt ce qui m'a rendu depuis douze ans le plus ſenſible du monde à toutes les proſperitez & à toutes les diſgraces qui ont diverſifié voſtre belle vie, également glorieuſe en l'vne & en l'autre fortune. Cent fois, MONSEIGNEVR, j'ay ſouhaité, tantoſt d'eſtre le témoin de voſtre bonheur, & tantoſt d'eſtre le conſolateur de vos déplaiſirs. Ces vœux ne m'ont point reüſſi, & tout cela s'eſt paſſé dans le fond d'vn cœur où vous eſtiez, & que voſtre aimable vertu avoit abſolument gagné. Vous pouvez, MONSEIGNEVR, ne le croire pas, & rien ne vous oblige de le reconnoiſtre: Et neanmoins il eſt impoſſible que je m'en taiſe, & quoique je n'aye point de peine à garder les autres ſecrets, ce m'en ſeroit vne inſupportable de retenir celui-cy. Ie penſe, MONSEIGNEVR, que je ne m'en dois point contraindre, & qu'aprés les bonnes paroles qu'on m'a dites de voſtre part, vous aurez agreable que je vous proteſte que j'ay toûjours eſté, & que je ſeray toûjours avec beaucoup de reſpect & de paſſion,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE MESMES.

LETTRE XXXIV.

MONSEIGNEVR,

Tous ceux qui font ce que nous autres Auteurs appellons *les belles choses*, sont obligez de vous presenter leurs ouvrages comme vne reconnoissance de la protection que les Gens de lettres ont toûjours receuë de vostre Maison. Outre ce devoir qui s'estend generalement à tous mes Confreres les beaux esprits, j'ay encore vne raison plus particuliere & plus pressante de vous offrir ma derniere Apologie. C'est, MONSEIGNEVR, le favorable accueil qu'il vous a plû de faire aux deux autres qui n'estoient pas d'vne meilleure naissance, & qui n'avoient sur elle que le seul avantage d'avoir paru les premieres dans le monde. Vous savez, MONSEIGNEVR, qu'en matiere de Livres, le droit d'aisnesse ne donne point de prerogative, & que mesme il arrive bien souvent que les Cadets sont les mieux partagez. Ie souhaite au mien toute sorte de bonne fortune, &

il n'en est point, MONSEIGNEVR, que je luy desire plus ardemment que d'estre approuvé de vous. Mon Neveu, qui a eu l'ambition de vous le produire & d'en estre l'introducteur, m'a engagé sa parole & sa foy qu'il auroit assez de credit pour vous le faire agréer : Comme c'est vn Garçon plein de modestie, & qui d'ailleurs est vn de vos Courtisans des plus assidus & des plus dévouëz à vostre service, je vous avouë, MONSEIGNEVR, que je l'ay crû facilement, & que je n'ay pas resisté à vne pensée si flateuse. Dans cette confiance, j'ay pris la hardiesse de vous écrire ce compliment, non pas afin de vous prevenir en faveur du petit travail que je vous envoye, car j'ay appris de toute la France qu'on ne previent point vostre jugement; mais afin d'avoir occasion de vous dire ce que vous ne liriez point dans mon Livre, & que je voudrois bien que vous pussiez voir dans mon cœur, qu'avec la parfaite veneration que j'ay pour le Nom illustre que vous portez & dont vous soustenez glorieusement la dignité, je me sens encore vne si violente inclination à vous honnorer, que si je trouve jamais l'invention de vous la faire paroistre, je suis asseuré qu'il ne vous déplaira pas que je me vante par tout d'estre,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSEIGNEVR LE MARESCHAL DE BREZE'.

LETTRE XXXV.

MONSEIGNEVR,

Vous me faites de si grands remerciemens & pour vne chose de si peu de consideration, que j'en suis presque aussi honteux que je m'en tiens honnoré. La courtoisie, quand elle est extréme comme la vostre, releve le prix de tous les devoirs qu'on luy rend; Il ne luy suffit pas de s'acquiter, & elle n'est jamais satisfaite si de son Creancier elle n'en fait son Debiteur. C'est donc moy, MONSEIGNEVR, qui vous dois de tres-humbles actions de graces de celles que je reçois de vous aujourd'huy. Et veritablement, quand vous retrancherez à l'avenir quelque chose de l'excés de vos civilitez, & que vos ressentimens seroient moins extraordinaires, je ne laisserai pas de vous estre redevable d'vn des plus sensibles plaisirs de ma vie, toutes les fois que vous

me donnerez lieu de vous témoigner avec quel zele & quelle passion je suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME

LETTRE XXXVI.

MONSEIGNEVR,

Quand j'ay rendu au Reuerend Pere *** le petit seruice qu'il a desiré de moy, je ne pretendois pas vne si haute recompense que celle que je reçois aujourd'huy, & je n'avois pas la presomption d'esperer que vous auriez la bonté de vous abaisser jusqu'à m'en faire des remerciemens. Oserai-je vous dire, MONSEIGNEVR, que c'est estre vn peu trop prodigue des plus belles paroles du monde que de les employer en vn sujet si indigne. Il est vray que vous en avez vn fonds que rien ne sauroit épuiser, & que vous estes si riche de ce bien là, que sans craindre de vous ruiner vous en pouvez faire des profusions. Cependant, MONSEIGNEVR, vostre magnificence me

découvre ma pauvreté, & quelque glorieuse que vostre Lettre me soit, elle me fait presque plus de dépit qu'elle ne me donne de solide joye, puisque les beaux & obligeans termes dont elle est pleine me reduisent à n'en pouvoir plus trouver qui soient de leur prix, & qui vous témoignent comme je le veux ma reconnoissance. Ie me promets pourtant, MONSEIGNEVR, que vous en jugerez favorablement, & qu'ayant reconnu dans le peu de temps que j'ay eu le bonheur de vous approcher, que j'admirois davantage les lumieres de vostre esprit, que l'éclat de vostre fortune, & que j'estois plus touché des qualitez excellentes qui sont inseparablement attachées à vostre personne, que de celles qui ne font seulement que l'environner, vous me ferez la grace de croire qu'il n'est rien que je ne fisse pour meriter en quelque sorte l'honneur de vostre bienveillance & de vostre protection, & que je suis avec tout le respect toute l'estime & toute la passion dont je suis capable,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE SCHOMBERG Mareschal de France.

LETTRE XXXVII.

MONSEIGNEVR,

Vous avez loüé en des termes qui sont au dessus de toutes loüanges la *Defense* de feu Monsieur de Voiture. Ie voudrois bien que la *Suite* de cet ouvrage que je vous envoye aujourd'huy, n'eust pas vn destin moins favorable & moins glorieux. I'y parle de vous, MONSEIGNEVR, de la sorte que je le puis, & je souhaiterois fort que cet endroit ne vous fust pas desagreable. Si cette felicité m'arrive je m'en tiendrai plus heureux que vous ne sauriez le penser; vous, MONSEIGNEVR, qui concevez si admirablement les choses, & qui avez vne imagination à qui toute la Nature semble estre presente. En effet, MONSEIGNEVR, avec les respects infinis que j'ay pour vous, je me sens vne amour & vne tendresse qui est au delà de toutes paroles. Et veritablement, vous avez bien vaincu des ennemis par vostre valeur,

valeur, mais vous avez bien encore gagné plus de cœurs par vostre heroïque bonté. C'est par elle, MONSEIGNEVR, que vous ne regnez pas seulement à Mets, & que vostre Empire s'estend jusqu'en des lieux qui ne vous sont pas connus & que la Carte ne marque point. Peut-estre, MONSEIGNEVR, que j'auray l'occasion quelque jour de vous faire connoistre de bonne sorte combien je suis vivement persuadé de ce que je dis, & peut-estre aussi que cette connoissance vous donnera quelque satisfaction, & que vous trouverez bon que je me die par tout,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR
LE DVC DE GRAMMONT
Mareſchal de France.

LETTRE XXXVIII.

MONSEIGNEVR,

Peut-eſtre que cette lettre arrivera trop tard pour accompagner le preſent qu'on vous fera de mon Livre. Au pis aller, elle ne ſauroit manquer d'arriver aſſez toſt pour vous aſſeurer que je ſuis plus en peine du ſuccés qu'aura ce petit ouvrage auprés de vous, que je n'ay d'inquietude de celuy qu'il aura dans la pluſpart des autres lieux. Ie ne ſuis pas fort emporté dans les choſes que je deſire: vn peu de Philoſophie & quelques cheveux gris qui me ſont venus, ont fort rallenti l'ardeur que j'avois pour les biens qui dépendent du caprice de la Fortune & de la fantaiſie des hommes. Mais je vous avouë, MONSEIGNEVR, que je ne ſaurois moderer la paſſion que j'ay de vous plaire, & qu'ainſi j'attens la ſentence que vous prononcerez pour ou contre moy,

à peu prés comme vn Criminel qui ſeroit ſur la Sellette en la preſence de ſes Iuges. Vous croirez bien, MONSEIGNEVR, que le bruit de vos belles actions, qui s'eſt fait entendre aux quatre coins de la France, aura bien pû parvenir juſques à moy : Mais vous ne ſavez pas peut-eſtre que je connois le fond de voſtre grande ame par le rapport de feu Monſieur de Voiture. C'eſt luy, MONSEIGNEVR, de qui j'ay appris que vous avez eſté les delices du grand Cardinal de Richelieu; que vous eſtiez fait à plaiſir pour eſtre vn des ornemens de la Cour toute voſtre vie; & que de l'elevation de voſtre courage, de la ſageſſe de voſtre conduite, & des agréemens incomparables de voſtre eſprit, il y avoit dequoy former trois des premiers hommes des plus beaux regnes. Maintenant, MONSEIGNEVR, que je ſuis Auteur, donnez moy congé, s'il vous plaiſt, de publier à ma mode ces veritez ſi reconnuës, à la premiere occaſion qui s'en offrira. Ie vous proteſte que je ne ſaurois m'en paſſer, & que depuis vingt ans, ſans avoir oſé vous en dire mot, je ſuis avec autant de chaleur & de paſſion que les plus zelez & les plus aſſidus de vos Courtiſans,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XXXIX.

MONSEIGNEVR,

Soyez le bien revenu de vostre Gouvernement, & de vostre Principauté de Bidache, où j'ay eu l'honneur de vous voir la premiere fois. Le jour de vostre heureux retour n'est pas moins vn jour de feste & de réjouïssance pour moy, que c'en est vn pour toute la Cour. Ayant à publier vn Livre, il me fâchoit fort, MONSEIGNEVR, que ce fust en vostre absence; & j'avois bien de la peine à me consoler de la perte que i'y faisois. Ie ne say si vous le jugerez aussi digne de vostre protection que celuy de l'année passée. Car il m'y a fallu necessairement traiter certaines matieres qui estoient peu capables des belles formes, & qui ne pouvoient pas recevoir beaucoup de façons de la main de l'Ouvrier. Neanmoins, MONSEIGNEVR, comme je songeois particulierement à vous divertir, j'ay tasché d'orner & d'égayer ma besogne, & de rendre fleuri ce qui m'a paru le plus épineux. Si j'avois choisi mon sujet, sans doute j'en aurois pris vn dont l'importance & les agréemens

eussent pû retenir vostre attention : Mais ç'a esté encore vn des artifices de mon cruel Adversaire, de me jetter dans les ordures du College dont je m'estois adroitement détourné, & d'éviter malicieusement de me proposer de belles difficultez, de crainte que je n'y fisse de belles réponses. Voilà, MONSEIGNEVR, vne insigne méchanceté ; & toutefois, selon que vous estes equitable, je me promets qu'elle retombera sur luy, & que s'il m'arrive de vous ennuyer en quelques endroits, vous luy en voudrez du mal & non pas à moy. Et certes, MONSEIGNEVR, je seray toûjours à plaindre plûtost qu'à blâmer, quand j'auray le malheur de vous estre desagreable ; puisqu'il est vray que je n'ay point de plus forte passion que de meriter la faveur de vostre estime, & la continuation de la grace que vous m'avez accordée de me dire,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR LE MARESCHAL D'ALBRET.

LETTRE XL.

MONSEIGNEVR,

Vous avez auprés de vous vn Gendarme qui est mon parent, quoiqu'il ait allongé de deux ou trois lettres le nom de nostre famille. Si je l'en veux croire, ce que j'écris ne vous déplaist pas, & pour en parler avec plus de liberté, ma fortune est encore plus grande que je ne le dis. Sur sa parole, MONSEIGNEVR, je me hazarde de vous presenter mon Livre, quoiqu'il en puisse arriver. A toute extrémité je me promets que vous suspendrez pour l'amour de luy vne partie de la delicatesse & de la subtilité de vostre jugement; & que si vous y découvrez quelques fautes vous en ferez vn secret & vn mystere. Que s'il vous plaisoit m'en avertir tout doucement, il n'y a guere de personnes en France qui fussent plus capables de me corriger, car il en est peu, MONSEIGNEVR, à qui j'aye plus d'envie de me pouvoir rendre agreable. Ie say que vostre illustre

naissance, qui vous fait conter des Rois entre vos parens, n'est pas comparable aux eminentes qualitez qui brillent en vous, sans parler des tresors qui sont moins exposez en veuë & que vous tirez du fond de vostre ame aux occasions. Aprés tout cela, MONSEIGNEVR, quelle insensibilité faudroit-il que j'eusse pour les excellentes vertus, si tout Provincial & tout Hermite que je suis, je n'estois touché de la vostre jusqu'au plus tendre de mon cœur, & si je n'estois de la meilleure sorte du monde,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XLI.

MONSEIGNEVR,

Quand mon Apologie eust esté preste du temps que la Reine Christine estoit à Paris ou à Compiegne, je n'eusse pas esté si estourdi que de prendre la liberté de vous l'envoyer. Cette divine

Princeſſe qui dit à tous momens plus de belles & de jolies choſes que tous nos livres, avoit trouvé le moyen de vous attacher, par l'oreille tout au moins, ſi ce n'eſtoit par le cœur. On vous voyoit eternellement auprés d'elle dans vne profonde meditation, & vous eſtiez tellement occupé à l'obſerver, à l'eſtudier, à la contempler, qu'il ne reſtoit en voſtre eſprit aucune place pour d'autres penſées. Et veritablement, MONSEIGNEVR, la plus ſpirituelle perſonne du monde, qui s'eſt laſſée d'eſtre aſſiſe dans vn Throſne, & qui a mieux aimé donner vn Sceptre & vne Couronne que de les porter, eſtoit vne rareté ſi prodigieuſe, qu'elle meritoit bien d'arreſter voſtre attention toute entiere. Mais à cette heure que l'idée de tant de charmantes converſations s'eſt vn peu effacée de voſtre memoire, ou pour mieux dire, que ces agreables images n'y ſont plus ſi vives ni ſi bien marquées, je veux croire que vous recommencerez à ſouffrir comme auparavant l'entretien des ſimples Mortels, & ſur tout que vous ne dédaignerez pas celuy de nos Muſes. I'y ay grand intereſt, MONSEIGNEVR, car à n'en point mentir, il me fâcheroit fort que ce dernier ouvrage que je vous offre fuſt privé de l'honneur qu'ont receu les autres qui n'eſtoient pas de meilleure maiſon, & ce me ſeroit vne ſenſible douleur que vous eúſſiez la dureté de refuſer à ma propre *Defenſe*, ce que vous avez obligeamment

ment accordé à celle de mon Ami. Il eſt de la derniere importance pour mon repos & pour ma reputation que vous ſoyez pleinement inſtruit de mon innocence & du merite de ma cauſe; autrement on pouroit vn de ces jours me rendre de ſi mauvais offices auprés de vous, que vous me jugeriez indigne du bonheur que j'ay d'en eſtre approuvé; & qu'il vous prendroit envie de me commander de rayer vne qualité qui fait la meilleure partie de ma gloire, c'eſt celle que je prens par tout,

MONSEIGNEVR,

De voſtre tres-humble, &c.

A MONSEIGNEVR LE PRINCE D'HARCOVRT.

LETTRE XLII.

MONSEIGNEVR,

Ie ſuis preſque aſſeuré que voſtre Alteſſe recevra bien le petit preſent dont j'entreprens de la regaler. Quand j'eus l'honneur de la voir icy,

elle me parla si avantageusement de mes autres Livres, qu'il est impossible qu'elle n'ait pas vn peu d'estime pour ce dernier, qui au jugement des Maistres de l'art, qui l'ont déja vû, n'est pas venu au monde plus disgracié que ses Compagnons. Vous voyez, MONSEIGNEVR, combien j'ay de confiance en vos paroles & en celles mesmes qui n'estant apparemment que de courtoisie & de complaisance, n'exigent pas cette exacte & scrupuleuse sincerité que demande la religion des promesses & des témoignages. C'est, MONSEIGNEVR, que je n'ay pas assez de presomption pour me figurer d'avoir vn Flateur de vostre condition; & sur tout de vostre humeur, ennemie declarée de toute bassesse. Ainsi je trouve plus de modestie à croire hardiment que vous ne verrez pas sans quelque plaisir la maniere dont je me defens de la Calomnie, vous, MONSEIGNEVR, qui me defendez vous mesme avec tant d'esprit, & qui daignez bien vous interesser dans mes petites qûerelles. Cela me fait esperer que je n'en auray plus guere, & qu'il n'y aura point d'Envie si furieuse ni si déchaisnée qui m'ose attaquer, quand elle saura que vostre Altesse me protege tout ouvertement. Elle me permettra de luy dire qu'elle y est en quelque sorte obligée, à moins que d'abandonner ce qui luy appartient par droit de conqueste. Ie voudrois qu'elle possedât aussi-bien tout ce qui est deû à son courage

invincible, & tout ce que la Fortune luy retient injustement. Ie ne saurois, MONSEIGNEVR, vous souhaiter rien de plus grand, ni vous faire mieux connoistre avec quelle passion je suis,

MONSEIGNEVR,

De vostre Altesse

Le tres-humble, &c.

A MONSEIGNEVR LE PRINCE DE GVEMENE.

LETTRE XLIII.

MONSEIGNEVR,

Quoique vous disiez de mon âge, jamais il ne m'affoiblira si fort la memoire, que je n'y conserve precieusement tant d'honneurs & tant de graces qu'il vous a plû de me faire. Vous estes vne des personnes du monde pour qui j'ay le plus de respect, d'estime & d'affection; & j'oublierois les meilleures heures de ma vie, si j'oubliois celles que vous m'avez permis de passer auprés de vous. Si j'avois, MONSEIGNEVR, tout l'esprit que vous croyez, ou si seulement vous connoissiez les avan-

tages du voſtre, & ce que peuvent vos bontez ſur vne ame qui n'eſt point ingrate, il me ſeroit aiſé de vous perſuader cette verité, & vous verriez que je meritois en quelque ſorte ma bonne fortune. Mais vous eſtes trop modeſte, & je ne ſuis pas aſſez eloquent. Neanmoins, MONSEIGNEVR, il me ſemble que vous n'en pourez plus douter quand je vous auray proteſté, comme je fais, que la reputation d'eſtre jeune, que vous croyez qui m'eſt ſi chere, ne me l'eſt point tant que voſtre perſonne, & que je conſentirois de bon cœur de vieillir pour vous rajeunir, & pour vous oſter quelques-vnes des plus fâcheuſes & plus importunes années, qu'il me déplaiſt que vous ayez au deſſus de moy. C'eſt vne charge que je porterois plus gayement que Monſieur *** ne porte celle des ames, quoique plus legere ſans comparaiſon. Et veritablement l'offre que je vous fais là n'eſt pas moins pour mon intereſt qu'il eſt pour le voſtre. Car la vie ne m'eſt point ſi douce qu'elle ne me devinſt inſupportable, ſi j'eſtois ſi malheureux que de vous avoir perdu, & j'aimerois encore mieux mourir de vieilleſſe que de mourir de regret & de déplaiſir. Aprés cela, MONSEIGNEVR, ſi je diſpoſois de l'autre monde comme vous le ſouhaitez, vous devez croire que vous n'y entreriez pas ſitoſt, & que ce ſeroit vous plûtoſt que Monſieur le Duc *** à qui l'on pouroit donner juſtement le titre de *Pere eternel*. Et ſans

mentir, vous meriteriez de l'estre, l'estant si bon que vous l'estes. Mais auriez vous agreable que je vous fisse souvenir là dessus de ce vers de Martial que je pense vous avoir leu vne fois,

Possunt & patres vivere, crede mihi.

vn de mes Amis l'a traduit ainsi, & ce me semble fort plaisamment, *Estre bon pere & bon compagnon, ne sont pas choses incompatibles.* Il est certain que le mot de *vivere* signifie là gouster la vie & la passer agreablement, & que ce Poëte veut dire qu'on peut retrancher sa dépense sans rien diminuer de ses plus solides plaisirs. I'espere, MONSEIGNEVR, que vous pratiquerez ce bon avis, & qu'en vous retirant de la Cour, comme il semble que vous en ayez quelque envie ; & en ménageant vos cinquante mille escus de rente dans les plus belles maisons de France, vous ne ferez que changer de felicité. Et à juger sainement, il n'est permis d'en douter qu'à ceux qui n'ont pas eu l'honneur, comme moy, de vous voir parmy des Provinciaux, & qui ne savent pas que ce mesme esprit qui est le plus divertissant du monde, est le plus aisé à divertir, & qu'aprés s'estre eslevé sans peine aux choses qui sont les plus hautes, il descend aux plus petites avec vne égale facilité. Quelque vieux que vous me faciez, je me promets pourtant d'aller souvent devant que de mourir, prendre vn petit coin de vostre Chasteau de Coupvré ou de celuy du Ver-

ger, & d'eſtre témoin de voſtre bonheur & de la douceur de voſtre retraite. Ce ſera là que toutes mes actions vous diront bien mieux que je ne ſaurois l'exprimer par mes paroles, que je ſuis plus que tous les hommes de la terre,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE BOVRNONVILLE.

LETTRE XLIV.

MONSEIGNEVR,

Puiſque vous continuez à me faire tous les jours de nouvelles graces, il n'eſt pas juſte qu'vn autre que moy vous en rende de tres-humbles remerciemens. Quand meſme des intereſts differens des miens vous feroient agir, & ne me laiſſeroient aucune part à vos bons offices, c'eſt aſſez que j'en reçoive le fruit & que j'en tire tout l'avantage. Au pis aller, MONSEIGNEVR, je dois tant de reſpect à voſtre naiſſance illuſtre, &

tant d'estime aux excellentes qualitez que vous possedez, que je ne saurois perdre mes complimens ni les employer que bien à propos. Ie veux croire, MONSEIGNEVR, que je vous dois quelque chose davantage, & que mes Amis par leurs témoignages avantageux vous ont donné pour moy des commencemens de bienveillance. Pour petits & foibles qu'ils soient, j'en suis vivement touché dans le plus sensible endroit de mon cœur, & quand je ne trouverois jamais l'invention de les faire croistre, & que mon absence m'en osteroit le moyen, toute l'affection dont je suis capable n'en égaleroit pas le prix, tant elle est sterile & infructueuse. Ie ne crains point, MONSEIGNEVR, de vous faire cette confession, car estant genereux & desinteressé, comme vous l'estes, cette consideration ne vous empéchera pas de me vouloir vn peu de bien, si vous jugez que je ne sois pas indigne de l'honneur que je vous demande de me croire,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

Sur la mort de Monseigneur le Duc de Bournonville son pere.

LETTRE XLV.

MONSEIGNEVR,

Vous aimez si bien tout ce que vous devez aimer, qu'il est impossible que vous ne soyez pas touché jusqu'au vif de la perte que vous avez faite. Ie ne say s'il n'y a point quelque temerité à moy d'oser vous écrire que j'en sens le contre-coup, & s'il n'y auroit point plus de modestie de m'affliger en secret sans entreprendre de mesler mes complimens parmy ceux que vous recevrez de toute la Cour. Mais, MONSEIGNEVR, il n'appartient qu'aux douleurs communes d'estre discretes & considerées, & les glorieuses marques de bienveillance dont il vous a plû m'honnorer, vous ont acquis trop de pouvoir sur moy pour m'en laisser tant sur mes passions. Ainsi, MONSEIGNEVR, j'ay lieu d'esperer que vous approuverez, ou du moins que vous excuserez mon zele, & qu'il ne vous sera point suspect d'ambi-

d'ambition ni de vanité. Tout impuissant & tout inutile qu'il est, je puis vous protester, MONSEIGNEVR, qu'il est franc, qu'il est sincere, qu'il est veritable : Et ces qualitez ne sont pas si vulgaires au lieu où vous estes, qu'elles ne soient dignes de la faveur de vostre estime, & que celuy qui les possede n'ait droit de pretendre que vous l'avouërez,

MONSEIGNEVR,

Pour vostre tres-humble, &c.

AV MESME
LETTRE XLVI.

MONSEIGNEVR,

La grace que vous m'avez procurée vous attirera des remerciemens d'vne des plus belles bouches de France. Il y aura encore d'autres personnes que vous honnorez de vostre amitié, qui prendront beaucoup de part à l'obligation qu'il vous a plû d'acquerir sur moy. Neanmoins, rien ne vous payera mieux de vostre peine, que le plaisir que vous prenez à faire du bien ; & les plus agrea-

bles recompenſes de vos bonnes actions naiſtront chez vous & ſeront des fruits de voſtre vertu. Continuez, MONSEIGNEVR, & achevez ce que vous avez heureuſement commencé. Vous ſerrez tous les jours des nœuds, dont j'eſtois déja fort eſtroitement attaché à vos intereſts : mais ils me ſont ſi doux & ſi glorieux, qu'il me fâcheroit qu'ils fuſſent plus lâches. Avec d'autres perſonnes de voſtre rang j'aurois l'ambition de me revancher & de paroiſtre reconnoiſſant; avec vous, ce m'eſt aſſez d'honneur de me pouvoir vanter que vous me favoriſez de voſtre protection, & que vous cherchez ſoigneuſement les occaſions de m'obliger d'eſtre d'vne façon extraordinaire,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XLVII.

MONSEIGNEVR,

Ce n'a pas esté pour l'amour de moy que vous vous estes fait Gouverneur de Paris : Mais cependant j'en ay tant de joye que je pense estre obligé de vous en rendre de tres humbles actions de graces. Iamais, MONSEIGNEVR, vous ne ferez rien pour vostre fortune que je ne croye vous devoir de semblables remerciemens ; & puissay-je passer vne partie de ma vie à vous écrire des complimens de cette nature ! Vostre generosité, MONSEIGNEVR, en exige encore bien d'autres de ma gratitude, & les soins que vous prenez d'achever auprés de Monsieur le Procureur General vne affaire que vous avez commencée pour moy, sont de certaines dettes qui ne sauroient se payer par des paroles de quelque prix qu'elles puissent estre. Ie ne pretens donc pas de m'en acquiter, si je ne vay vivre bientost dans vostre Gouvernement, où estant prés des occasions de vous obeir & de vous plaire, j'en trouverai peut-estre quelqu'vne assez favorable pour vous témoigner, comme je le veux, que j'ay le cœur pe-

netré de vos continuelles bontez, & qu'autant que vous estes bien-faisant, je suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR LE COMTE DE SAINT AGNAN *Premier Gentil-homme de la Chambre du Roy.*

LETTRE XLVIII.

MONSIEVR,

Il y a plus de trois mois que Monsieur de Pinchesne tasche de me mettre la vanité dans la teste, & de me persuader que si j'avois le courage de vous demander l'honneur de vos bonnes graces, vous auriez la generosité de me l'accorder. Mais, MONSIEVR, il me semble qu'il y auroit quelque chimere à vne pretention si haute & si mal fondée, & que je ne pourois sans temerité sui-

vre en cela les ſentimens d'vn Ami, que l'affection aveugle, & dont le jugement eſt corrompu en ma faveur. Ainſi, MONSIEVR, je penſe que je ferai mieux de ne rien hazarder trop legerement en vne occaſion de cette importance, & de prendre plûtoſt la liberté de m'adreſſer à vous meſme, pour apprendre comment il faut que je m'y conduiſe. Depuis quinze ans j'admire la délicateſſe & la beauté de voſtre eſprit, & ſuis vivement touché des autres qualitez excellentes qui accompagnent celles là. D'autre coſté apparemment je vous ſerai toûjours inutile, & je ne prevoy pas que je puiſſe vous eſtre fort agreable. Prononcez là deſſus, MONSIEVR, & vous donnez la peine de me conſeiller franchement. Dois-je élever mes deſirs juſqu'à la gloire d'eſtre aimé de vous, ou dois-je les borner, comme j'ay fait juſqu'à cette heure, à la petite eſtenduë de ce que je vaux, en me contentant d'honnorer infiniment vos rares vertus, & d'eſtre avec peu de bruit, & comme en cachette,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

A MONSIEVR DE BAVTRV.

Comte de Serran.

LETTRE XLIX.

MONSIEVR,

On me mande de tous costez que vous n'avez pas dédaigné de lire mon Livre, & que vous en rendez par tout de grands témoignages qui me mettent en reputation & qui me font bien de l'honneur. Ie vous avouë franchement, MONSIEVR, que je n'avois osé vous le presenter, & que la frayeur que j'ay de la delicatesse & de la subtilité de vostre esprit, a esté plus forte sur moy que les puissantes considerations qui m'obligeoient à ce devoir. Ie me souvenois, MONSIEVR, de ce mot de Pline à son Empereur, *Hæc quis possit intrepidus æstimare, subiturus ingenii tui judicium, præsertim lacessitum?* Et là dessus je m'imaginois qu'il y eust eu de la presomption de vous donner mon ouvrage, puisque c'eust esté vous défier en quelque sorte de l'examiner sans misericorde, avec ces mesmes yeux si penetrans, qui vous font découvrir des defauts secrets presque

par tout où vous les jettez. Et de fait, MONSIEVR, je n'ay jamais eu l'honneur de vous approcher, que je n'en sois revenu plus éclairé, & que vous ne m'ayiez gueri de quelque erreur vulgaire, & de quelqu'vne de ces fausses opinions qui ont gagné credit parmy le peuple des Savans; & mesme parmy les principaux Magistrats de la Republique des Lettres. Ainsi, MONSIEVR, si j'ay failli, ce n'a esté seulement que par la crainte de vous déplaire, & par l'estime infinie que je fais de vostre rare merite. I'espere que vous me pardonnerez ce mauvais effet d'vne bonne cause, & que pour me témoigner que vous n'en avez point de ressentiment, il vous plaira de me donner lieu de meriter, le mieux que je le pourai, la faveur que je vous demande de m'avouër toûjours,

MONSIEVR,

Pour vostre tres-humble, &c

AV MESME.

LETTRE L.

MONSIEVR,

Si j'avois pû mourir de joye de me voir louër, comme il ſemble que vous le craigniez, j'aurois rendu l'ame vn moment aprés avoir lû la belle & longue lettre qu'il vous a plû me faire l'honneur de m'écrire. Neanmoins je m'en porte fort bien Dieu mercy, & je n'eus jamais plus d'envie de vivre qu'à cette heure que je ſuis parfaitement aſſeuré de la faveur de voſtre approbation & de voſtre eſtime. Et veritablement, MONSIEVR, il faudroit que je fuſſe travaillé de cette *boulimie* dont vous me parlez, ſi je n'eſtois raſſaſié des grands eloges que me donne vn ſi excellent homme que vous, qui met vne partie de ſa Philoſophie à n'admirer que tres-peu de choſes, & qui depuis cinquante ans a eſté les delices de tous les Miniſtres, de tous les Favoris, & generalement de tous les Grands du Royaume, & n'a jamais eſté leur Flateur. Cela eſtant, il ne manqueroit rien à ma ſatisfaction & à ma gloire, ſi je pouvois obtenir de vous la permiſſion de publier voſtre

vostre lettre, & si vous ne me demandiez autant de secret pour elle, *que les femmes des Ialoux en demandent à leurs Confesseurs, & ceux qui tombent du haut mal aux Medecins qui les traitent.* En ce cas là, il m'a bien pris de m'estre accoustumé de tout temps à me resiouïr dans mon sein, comme parlent les Latins, & à ne communiquer à personne mes bonnes fortunes, sans vne pressante necessité. Il est vray que si cette habitude que j'ay formée de resister à la tentation de semblables vanitez, me met en estat de vous rendre plus facilement l'obeïssance que vous desirez en ce qui regarde mon interest; d'autre costé je sens beaucoup de repugnance à tenir cachées les rares & curieuses choses que vous m'apprenez sur le sujet des *Triumvirs* de nostre Eloquence Françoise, & des frequentes repetitions de *Monsieur* dont on farcit tous les complimens par écrit & de vive voix, & que vous appellez agreablement *gaste-periode.* Et certes, MONSIEVR, si vous estendiez vos commandemens jusque là, je pense que vostre autorité passeroit ses justes limites, & que je serois bien fondé à secouër vn joug si insupportable. C'est vn point de Morale que je suis resolu de consulter pour ne rien faire là dessus estourdîment: Et en attendant l'avis de Messieurs nos Maistres, je vous dirai le mien sur la question que vous m'avez proposée, & vous le dirai sans vous ennuyer d'vne preface inutile, & sans vne

plus longue meditation qui me romproit plûtost la teste, qu'elle ne seroit capable de m'ouvrir l'esprit; & qui m'osteroit l'occasion de me servir de ce compliment d'vn Poëte que vous aimez, *Pardonnez moy, Cesar, si j'ay donné peu de temps à ce que vous desiriez de moy: Il ne vous doit pas déplaire que je me sois hasté de vous plaire,*

Da veniam subitis: non displicuisse meretur,
Festinat, Cæsar, qui placuisse tibi.

Il est certain, MONSIEVR, que comme les meilleurs païs ne sont pas toûjours les plus beaux pour le plaisir de la promenade, aussi les esprits les plus fertiles en grandes pensées ne sont pas toûjours les plus agreables pour le divertissement de la conversation. Estre de bonne compagnie & faire de bons livres, sont des qualitez differentes qui ne se trouvent ensemble que fort rarement, & il arrive peu que ceux qui meritent d'estre admirez dans leurs ouvrages, meritent d'estre écoutez dans les entretiens ordinaires. Et je pense qu'en voicy les veritables raisons. Pour exceller dans la conversation il faut ressembler à ces Riches qui ont tout leur bien en argent comptant, & avoir vne merveilleuse presence d'imagination & de memoire qui nous fournisse avec autant de promptitude que d'abondance les choses & les paroles; & c'est ce don singulier que le Ciel & la Nature avoient fait à l'Empereur Auguste, selon ce témoignage de Tacite, *Augusto*

PROMPTA *& profluens, & quæ deceret Principem eloquentia fuit.* Mais les Auteurs les plus celebres & les plus polis ne se contentent pas de leurs premieres pensées ni des expressions qui naissent, pour dire ainsi, dans leur bouche & sur le bord de leurs levres. Ils ont pour suspect ce qui s'offre à eux de soy mesme, & courent aprés vne idée de perfection qui s'éloigne d'eux plus ils la poursuivent, & qui semble les fuir & se dérober à leurs penibles recherches. Ils croyent que ce qui leur couste peu ne sauroit valoir beaucoup, & qu'il n'est pas des belles pensées comme de ces metaux de vil prix, qui estant fort prés du gazon se découvrent en deux coups de béche; Mais qu'il en est comme de l'or & de l'argent que la terre cache au fond de son sein & de ses entrailles, & que l'on tire de la mine avec vn labeur incroyable, sans conter la peine qu'il faut prendre pour les nettóyer de leur crasse & de leurs ordures. Ainsi ces Messieurs s'accoustument à resver profondement, & à ne souffrir pas qu'il leur échape vn seul mot dans les discours les plus familiers & les plus communs, qu'ils n'ayent pesé au trebuchet, qu'ils n'ayent limé, qu'ils n'ayent ajusté, qu'ils n'ayent fait au tour. Et c'est ce defaut importun & odieux que Martial reproche à vn beau Parleur de son siecle, dont il se moque en ces termes: *Tu veux dire toutes choses avec elegance: Croy moy, pren soin de dire quelquefois bien; n'évite pas de dire quelquefois mal, & ne dis quelquefois ni bien ni mal.*

Omnia vis bellè, Matho, dicere: dic aliquando
Et benè: dic neutrum: dic aliquando malè.

Cependant, MONSIEVR, tandis que ces Songe-creux arondissent leurs periodes & cherchent curieusement des manieres détournées d'expliquer leurs sentimens, la Compagnie ne les attend pas. Ils laissent écouler l'occasion de debiter la subtilité de leurs raisonnemens & la delicatesse de leurs railleries. De sorte que nous pourions les comparer à ces Generaux d'armée inquiets & irresolus, qui perdent dans le Cabinet vn temps precieux qu'ils devroient employer à la Campagne, & consument en de vaines deliberations de bonnes heures, qu'ils devroient donner toutes entieres à vne prompte & vigoureuse execution: *Dies rerum verbis terunt; agendi tempora consultando consumunt.* Il me souvient d'avoir vû autrefois vne Dame de la Cour, qui se contentoit de sousrire aux cajoleries de ses Galans, & de leur demander vn terme de deux ou trois jours pour répondre à leurs douceurs & à leurs fleurettes. Et veritablement, elle ne manquoit point de leur tenir sa parole, & de leur faire à la premiere veuë, & lors qu'il n'en estoit plus temps, des reparties les plus ingenieuses & les plus jolies du monde. Quelques-vns de nos beaux esprits sont assez propres à suivre l'exemple de cette belle Dame, & il ne s'en rencontre guere qui approchent de vostre Cardinal du Perron, ni de vostre Comte de Sa-

linas, & moins encore de ce grand Perſonnage que vous m'avez fait entendre ſans me le nommer, & que la Nature & la Fortune, comme à l'envy, ont comblé de toutes les graces & de tous les biens qui dépendoient d'elles. Neanmoins, MONSIEVR, encore s'en trouveroit-il pluſieurs parmy les eloquens dont il eſt icy queſtion, qui ſe feroient écouter avec plaiſir, ſi ceux qui les font parler faiſoient comme le Cyrus de Xenophon, qui n'entretenoit jamais les hommes extraordinaires, que des choſes qu'ils ſavoient le mieux. Ie penſe que c'eſt vous, MONSIEVR, qui eſtes l'Auteur de ces vers, M. le Cardinal Mazarini.

---- Il mene aux Allobroges
Balzac, Boiſſac, Conac & Madame Deſloges.

Cet Amateur de tant d'Illuſtres n'eſtoit pas le Seigneur de France le plus éclairé; & Monſieur le Mareſchal de Crequy diſoit de luy fort agreablement: *Toutes ces excellentes perſonnes ſont en ſa compagnie ce que ſeroit vn bon luth entre mes mains, qui ne donneroit ni à moy ni aux autres aucune volupté, parce que je n'aurois pas appris à le toucher & que je n'aurois pas les doigts inſtruits à en tirer les beaux ſons qu'y trouveroit L'Enclos ou le vieux Gautier.* Ne pourois-je pas dire auſſi que les Malherbes, les Balzacs, & les Voitures n'euſſent pas toûjours *fatigué leurs Auditeurs?* ſi ces Auditeurs euſſent eu l'adreſſe ou la patience de rallumer leur feu & de réveiller leur vivacité. Ie n'ay point connu Monſieur de Malherbe,

& quoiqu'on m'euſt appris ſur le ſujet de ſon rheume & de ſon mauvais entretien ce plaiſant mot de Marini, *Ie ne vis jamais vn homme qui fuſt plus humide & vn Poëte qui fuſt plus ſec*, je vous avouë, MONSIEVR, que ſur vn témoignage de moindre autorité que le voſtre, je ne croirois pas aiſément que ſes diſcours euſſent eſté *ſoulans & raſſaſians juſqu'au point de faire perdre l'appetit à ceux qui les entendoient & de leur épargner la dépenſe d'vn grand repas.* A la verité, il ſe loüoit tres-volontiers; & feu Monſieur Mainard m'a conté plus d'vne fois, que Madame la Princeſſe de Conty diſant à ce bon homme qui l'eſtoit allé voir: *Ie vous veux monſtrer les plus beaux vers du monde que vous n'avez point encore veus*: il luy répondit bruſquement & avec émotion, *Pardonnez moy, Madame, je les ay veus: Car puiſqu'ils ſont les plus beaux du monde, il faut neceſſairement que ce ſoit moy qui les aye faits.* I'ay appris d'vn autre de mes Amis qu'il diſoit ſouvent à cette belle Princeſſe, *Ne vous dégaſconnerez-vous jamais?* Il me ſemble qu'à propos d'vne Gaſconnade ſi eſtrange, elle pouvoit luy rendre ſes meſmes paroles & l'avertir tout doucement de parler de ſoy avec vn peu plus de ceremonie & de retenuë. Quoiqu'il en ſoit, s'il meritoit *le ſaſſate*, à quoy vous condamnez tous ceux qui ſe donnent ſans façon leurs ſuffrages & leurs voix, d'ailleurs je croyois que lors qu'on le pouvoit détourner pour quelques momens de la penſée de ſon propre

merite, il avoit la douceur & les agréemens d'vn Courtiſan accouſtumé au Cercle & aux belles Ruelles.

Pour Monſieur de Voiture, ſans pecher ni contre la ſincerité ni contre la gratitude, & ſans offenſer ni ſa memoire ni la verité qui me doivent eſtre également cheres, je vous dirai, MONSIEVR, que dans les dernieres années de ſa vie, ſes continuelles indiſpoſitions le rendoient fort triſte & fort languiſſant, & qu'encore qu'il combatiſt ſon chagrin de tout ſon pouvoir, il arrivoit rarement que l'avantage de ce combat demeuraſt à ſa raiſon. Mais tant qu'il a eu de la ſanté, il a toûjours eu le bonheur de plaire par tout où il ſe plaiſoit, & où ſa liberté n'eſtoit point geſnée. Et de fait, vn Gentilhomme de condition & de merite, diſant à vne Dame fort-ſpirituelle, *Quand j'ay vû que Voiture venoit voir ma femme, j'ay acheté des Tablettes pour écrire ſes bons mots, & cependant je vous jure qu'elles ſont encore toutes vuides.* Cette Dame luy répondit galamment: *Si vous me croyez ne vous contraignez point de faire l'honneur de voſtre maiſon, donnez ſeulement vos Tablettes à voſtre femme, & je vous promets qu'elles ſeront bientoſt remplies.* Peut-eſtre, MONSIEVR, que vous ne l'avez pas vû ſi divertiſſant & ſi agreable qu'il eſtoit ailleurs, car ſachant juſtement le prix des choſes comme il ſavoit, il y a de l'apparence qu'il preferoit le plaiſir de vous bien écouter à celuy de bien par-

ler. Il jugeoit que vous effaceriez ſon éclat, que vous l'éblouïriez de voſtre lumiere, & qu'il ne devoit pas pretendre de paroiſtre quand il paroiſſoit en voſtre preſence. Vn celebre Fou, du commencement du dernier regne, diſoit plaiſamment de ceux qu'il voyoit briller dans la converſation & arreſter l'attention de toute la compagnie, *Je ne ſaurois parler devant ces gens là, ils me ſucent & me hument tout mon homme.* Quelque ſage que fuſt Monſieur de Voiture, il pouvoit copier cette extravagante expreſſion, & dire de vous quelque choſe de ſemblable. Ce n'eſt pas que je ne l'aye vû en d'autres rencontres garder conſtamment le ſilence, ſoit qu'il euſt beſoin de ſe délaſſer d'vne longue compoſition ou d'vne lecture trop opiniaſtre; ſoit qu'ayant donné mille preuves de ſon bel eſprit, il en vouluſt donner auſſi de ſa complaiſance pour les grands Parleurs & pour ces Tyrans des Ruelles, dont la domination ſouffre impatiemment la ſocieté; ſoit qu'il ſe ſouvinſt de cette celebre réponſe d'vn Philoſophe ancien, *Ie ne dis mot, car ce que je ſay n'eſt pas de ſaiſon, & ce qui ſeroit de ſaiſon, je ne le ſay pas; ainſi je ne ſaurois bien parler que je ne parlaſſe mal à propos, puiſqu'il n'eſt pas temps de vous entretenir des grandes choſes, & que j'ignore les petites.*

Monſieur de Balzac eſt le ſeul qui me reſte des *Triumvirs* dont vous avez fait mention. Ce que vous luy mandates par l'vn de ſes Confidens, ſur

ſur le ſujet de ſes frequentes fluxions que vous attribuyiez à la mauvaiſe couſtume qu'il avoit de parler toûjours de ſoy meſme, & de n'en parler jamais qu'il ne miſt la main au chapeau, & qu'il ne ſe tinſt découvert, eſtoit ſans doute vne raillerie auſſi cruelle qu'elle eſtoit ingenieuſe, & s'il ne mourut point de ce dangereux trait qui le perça de part en part, confeſſez s'il vous plaiſt, MONSIEVR, que les miens qui ne faiſoient que l'effleurer & le chatoüiller, ſont innocens du meurtre dont vous m'accuſez. Ce compliment que vous avez choiſi entre les ſiens, & que vous appellez *vne fauſſe pointe*, n'eſtoit pas vne production nouvelle de ſon eſprit: Il y a plus de douze cens ans qu'vn Orateur Flamend avoit dit à Conſtantin, *Imperium naſcendo meruiſti*, d'où noſtre Orateur compoſa cette belle periode, *A la fin, Monſeigneur, on vous a rendu juſtice, & vous avez ce que vous meritates le jour de voſtre naiſſance.* Pour ſa converſation, je le trouvois aſſez inégal, & ſon eloquence eſtoit vne riviere glacée, qui aprés ſon dégel ſe débordoit eſtrangement, & emportoit tout par ſa violence & par la rapidité de ſon cours. Depuis ſa retraite, il s'eſtoit rempli d'vne infinité de connoiſſances qu'il débitoit à diverſes ſaillies & tres-impetueuſement. Sur tout quand il recitoit des vers de quelques Auteurs Grecs ou Latins, c'eſtoit avec tant de vehemence qu'il ſembloit eſtre poſſedé de la meſme fureur qui avoit agité les

Poëtes qu'il alleguoit. Mais dans les entretiens communs il y paroissoit fort mal propre, & ne s'entendoit point à faire valoir, à embellir & à remplir la bagatelle, le vuide & le rien qui composent la plus grande partie des conversations ordinaires. Il baailloit & faisoit baailler: la migraine luy en prenoit: Il en tomboit en langueur & quasi en defaillance. Ses railleries estoient tres-fortes: elles tiroient vn peu sur l'aigre & le rude, & meritoient d'estre nommées *eruditæ contumeliæ*. Ie croy qu'elles luy estoient de grande dépense, car il les faisoit venir de bien loin, & apparemment vn si long chemin ne se faisoit pas sans beaucoup de frais. L'art, l'estude & la contrainte y estoient visibles & offusquoient toute la naïveté, s'il y en avoit. En vn mot, je m'imagine que Xenocrate rioit de la sorte, luy qui s'estoit malheureusement attiré l'indignation & la malveillance des Graces. Aprés tout cela pourtant, quoique vous en puissiez dire, MONSIEVR, la conversation de cet homme extraordinaire eust esté vne penitence bien douce pour la sage Artenice & pour toute sa famille incomparable; & quelque bonne opinion que j'aye de leur vertueuse innocence, je suis persuadé que leur Directeur les traitoit avec vn peu plus de severité. C'est pousser vn petit trop loin la pointe de vos hyperboles, & je prendrois la liberté d'en condamner la hardiesse, si elles n'estoient si pleines d'esprit, que

je ne ſaurois me défendre de les aimer toutes ennemies qu'elles ſont de la verité, & meſme de la vray-ſemblance.

En recompenſe, & afin de vous appaiſer, je ſuis de voſtre avis, que cet Illuſtre a eu tort d'avilir & de profaner le mot de *Monſieur*, de l'avoir ſemé ſi dru & ſi épais dans toutes ſes Lettres, & d'avoir en cela ſi fort encheri ſur les mauvais exemples de l'onziéme ſiecle qui commença d'introduire ces importunes repetitions. Mais ayez agreable que j'ajouſte à vos ſavantes & curieuſes obſervations, que le bon Yves de Chartres, qui floriſſoit en ce temps là, n'a pas eſté ſi retenu & ſi reſervé que voſtre Archeveſque de Tyr, dans la diſtribution du titre de *Dominus* & de *Domnus*, puiſqu'il n'a point fait de ſcrupule de l'abaiſſer juſqu'à des Chanoines & juſqu'à de ſimples Moines. C'eſt bien davantage, MONSIEVR, plus de ſix cens ans auparavant, je trouve dans vn Traité des Reliques de Saint Eſtienne adreſſé à Evodius Eveſque d'Afrique & Diſciple de Saint Auguſtin, *Domnus Stephanus* : ce qui me fait ſouvenir du *Baron Saint Iacques*, dans Froiſſard, pour dire *Monſieur Saint Iacques*, & de cette fine raillerie de Monſieur le Cardinal du Perron, ſur le ſujet d'vn Predicateur qui n'alleguoit jamais Saint Gregoire, Saint Ambroiſe, Saint Bernard, & tous les autres, ſans leur donner du *Monſeigneur*, ou pour le moins du *Monſieur*, *On voit bien que ce Predica-*

teur n'a guere de familiarité avec les Peres, puisqu'il les traite avec tant de ceremonie. Neanmoins on pouroit répondre que l'exemple des Saints ne conclud pas pour les autres hommes. Mais que dira-t-on du *Monsieur mon fils* d'Apulée, *Domine fili*, & de *Madame* ou de *Mademoiselle ma fille* de Symmachus, *domina filia?* Que si l'on parle des Empereurs, Auguste avoit en horreur le titre de *Dominus: Domini appellationem, ut maledictum & opprobrium semper exhorruit;* & Tibere reprit aigrement les Senateurs qui l'en vouloient favoriser, *Acerbè increpuit eos, qui divinas occupationes, ipsúmque Dominum dixerant.* Et toutefois, quoique Pline ait écrit de Trajan, qu'il remplissoit la place d'vn bon Prince de peur qu'elle ne fust occupée par vn Seigneur & par vn Maistre, *Principis locum obtines, ne sit Domino locus*, cet Orateur ne laisse pas de l'appeller de ce nom dans toutes les lettres qu'il luy adresse. Ie pourois ajouster encore le *Domnus meus avus* d'Athalaric Roy des Goths, & par occasion le *Domini Patres Conscripti* des Soldats d'Aurelien dans Vopiscus, le *Domnædius* dans les vieilles Gloses, pour dire *Dominus ædium*, & plusieurs autres choses qui ne seroient bonnes qu'à faire monstre & parade de ma memoire. Il est vray, MONSIEVR, que j'ay interest que vous la croyiez bien fidele, & que vous ne doutiez point que le souvenir du bien que vous m'avez fait lors que vous en avez dit de moy à son Eminence, n'y soit en lieu de

ſeureté & hors de danger de s'y égarer & de s'y perdre. Et cependant, pour plus grande aſſeurance j'ay gravé cette obligation dans mon cœur qui ne ſauroit perir qu'avec moy, & que je ſens aſſez bon pour conſerver long temps la paſſion avec laquelle je veux eſtre toute ma vie,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

En reliſant cette lettre, je me ſuis apperceu que j'avois mal obeï au commandement que vous m'avez fait, de me ſervir du mot de *Monſieur* avec moins de profuſion que ne font les autres, & d'aider à reformer cet abus & à retrancher cet excés. Mais j'eſpere, MONSIEVR, que vous conſidererez que je n'ay pas aſſez d'autorité pour cela, & que je ne ſuis que ſimple Citoyen dans la Republique dont vous me parlez. Et puis, MONSIEVR, il n'eſt pas juſte que vous devant tant de reſpect, je commence par vous à eſtre moins reſpectueux.

AV MESME.

LETTRE LI.

MONSIEVR,

Quand je défendois la prose & les vers de feu Monsieur de Voiture, vous me reprochiez que j'vsois d'enchantemens & d'illusions, & que je donnois à vne mauvaise cause l'apparence d'vne bonne. A cette heure que je me défens moy-méme, j'ay d'extrémes impatiences d'apprendre ce que vous direz, sachant que vous ne parlez guere que vous n'ayez à l'entour de vous vne infinité d'Echos qui repetent par tout vos mesmes paroles. Ainsi, MONSIEVR, vous estes vn de ceux qui distribuent la reputation selon qu'il leur plaist, & qui font à leur fantaisie le bon ou le mauvais Destin des ouvrages de l'esprit. A la verité, je ne puis douter qu'estant persuadé, comme vous l'estes, que vos jugemens sont suivis, & qu'il n'y a point de Tribunal superieur où les pauvres Condamnez puissent appeller, vous avez toute la delicatesse de conscience & toute la religion qui est necessaire à vn Iuge souverain. Mais neanmoins quoique je tienne mon droit excel-

lent, je ne laisse pas de vous craindre & d'avoir plus de peur de vostre pouvoir que de confiance en vostre justice. I'espere que ma timidité ne vous semblera pas estrange, & que ma declaration ne vous offensera point, vous, MONSIEVR, qui avez connu des Braves qui sans estre en doute de l'integrité de Nosseigneurs de la Cour pâlissoient & trembloient sur la Sellette, quelque intrepides qu'ils fussent dans les combats. Ce qui me console, c'est qu'au pis aller mon Livre & moy sommes deux, & que vous avez esté de la confidence du grand Cardinal de Richelieu, qui bien loin de confondre l'Innocent avec le Coupable, combloit quelquefois de bien-faits le pere, dont il disgracioit les enfans. Suivant cette sage & equitable conduite, je me promets que si vous desaprouvez mon Apologie, la severité de cet arrest ne passera pas jusqu'à ma personne, & que vous ne m'estimerez pas moins digne de la continuation de l'honneur de vos bonnes graces, & de la permission que vous m'avez donnée de me dire,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LII.

MONSIEVR,

Vous pouvez croire que je n'avois pas receu le bien que vous aviez voulu me faire il y a deux mois ; Autrement jamais je n'aurois manqué à vous rendre de tres-humbles actions de graces d'vne faveur si particuliere. Ie ne say à qui me prendre de ce malheur, & je ferai mieux de n'en rechercher pas trop curieusement la cause, de peur d'estre obligé de haïr quelqu'vn à qui d'ailleurs je devrois possible de l'estime & de l'amitié. Quoiqu'il en soit, MONSIEVR, j'ay reconnu que vous n'estiez pas du nombre de ceux qui n'ont guere moins d'aversion des malheureux que des coupables. Ma mauvaise fortune qui s'estoit opposée à vos bonnes intentions, n'a pû rebuter vostre genereuse humeur, ni vous empécher de me renvoyer vne seconde fois l'excellente piece qui s'estoit perduë. Trouvez bon, MONSIEVR, que je m'en explique avec la mesme franchise que vous louëz si fort en vostre Heroïne. Vous avez fait son Eloge de si bonne grace, que je ne connois personne

ſonne qui ſeuſt faire dignement le voſtre. Ie ſouhaiterois de tout mon cœur que cette incomparable Princeſſe euſt vû comme moy les glorieux témoignages que vous rendez d'elle, je m'aſſeure qu'elle en ſeroit plus ſatisfaite ſans comparaiſon que de tous les Panegyriques des beaux Eſprits qu'elle a recompenſez ſi royalement. Et veritablement, rien ne ſeroit plus capable de flater ſon amour propre, que de ſe voir l'admiration d'vn homme qui eſt luy meſme admirable, & qui n'eſt pas naturellement grand Admirateur. La peinture que vous avez tirée de ſon viſage, de ſon eſprit & de ſes mœurs, luy plairoit bien davantage que toutes celles du Titien & du divin Rafaël, qui ſont, comme vous dites, MONSIEVR, les principaux ornemens de ſon Cabinet, & qui luy tiennent lieu de perles & de diamans. Si vous me permettiez de joindre ce beau portrait à la lettre que je me ſuis donné l'honneur d'écrire à ſa Majeſté, je me répons qu'elle ne ſe déferoit jamais de mon preſent, elle qui s'eſt volontairement dépouillée d'vne Couronne, & qui eſt deſcenduë du Troſne pour aller courir le monde, pour ſe faire connoiſtre de plus prés à toute l'Europe, & pour luy monſtrer le miracle inouï d'vne femme magnanime qui avoit eu le courage de mépriſer ce que les hommes adorent, & de ſe mettre cent braſſes au deſſus de la fortune la plus eſlevée. Mais, MONSIEVR, il

ne m'appartient pas de parler aprés vous d'vn si rare exemple. Ie n'ay point de termes qui soient de la force des vostres, & je n'en trouve pas mesme qui puissent exprimer les ressentimens qui me demeurent de vos bontez, & la passion avec laquelle je veux estre toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSIEVR DE SILHON, Conseiller du Roy en ses Conseils.

LETTRE LIII.

MONSIEVR,

Vn de mes Amis, qui a l'honneur d'estre connu de vous, s'est bien voulu charger de vous presenter mon Livre, & d'embellir ce petit present de toutes les paroles de respect & de courtoisie qui luy peuvent donner quelque prix. Mais, MONSIEVR, je vous avouë que je ne saurois m'en reposer sur son affection & sur son esprit, quelque confiance que j'y prenne en toute autre chose, & j'ay tant d'inter est de

vous plaire en cette action, que je n'ay pas la dureté de me refuser à moy-mesme le bon office que je me puis rendre. Ie vous conjure donc, MONSIEVR, par l'amitié de deux personnes qui vous sont fort cheres, Madame de Sevigny, & Madame la Comtesse de la Fayette, de vouloir favoriser mon ouvrage & de le faire valoir au delà de son merite. Cette supplication tres-humble n'est pas, MONSIEVR, comme vous le pouriez croire, vn effet de ma vanité, c'est l'effet de l'ambition que j'ay de m'acquerir autant de reputation qu'il m'en faut pour justifier dans le monde les liberalitez dont il a plû à son Eminence de me prevenir. Ainsi, MONSIEVR, si je desire des loüanges, ce n'est que pour la gloire de mon Bienfaiteur, & ce sentiment vient moins de mon amour propre que de ma reconnoissance. Si vous le trouvez juste, ayez, MONSIEVR, la bonté de le satisfaire. Vous n'y gagnerez rien dans mon esprit, où les admirables productions du vostre se sont acquises toute l'estime dont je suis capable; Mais vous avancerez vos conquestes dans vn cœur qui n'est pas à mépriser, & vous m'obligerez estroitement d'estre de toute mon ame,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LIV.

MONSIEVR,

Il me ſemble que ce n'eſt pas en vſer trop privément que de me contenter de paroiſtre devant vous vne fois l'année. Ie penſe qu'il n'y a pas moins de ce temps là que je me donnai l'honneur de vous écrire, & que j'en receus vne des plus belles réponſes qui ſe fit peut-eſtre jamais. Ie vous avouë, MONSIEVR, que le plaiſir qu'elle me donna, m'a ſouvent tenté, & que ſi je n'euſſe eſté plus conſiderant & plus reſpectueux pour vous que je ne ſuis ambitieux & intereſſé, je vous aurois accablé de mes lettres douces, afin de m'attirer quelqu'vne des voſtres. Puiſque j'ay pû reſiſter au mouvement d'vne paſſion ſi violente & ſi excuſable, vous pouvez juger, MONSIEVR, que je ſay me commander, & que vous ne devez point craindre de moy cette fâcheuſe perſecution que l'on ſouffre ordinairement de nous autres gens de Province, à moins que nous n'ayions autant de diſcretion que nous avons de loiſir & d'envie de nous produire. Cette petite Preface ne vous

ſera pas inutile pour vous raſſeurer de l'allarme que vous pouroient donner vn livre & vne lettre que je prens la liberté de vous envoyer, & qu'vn de mes Amis s'eſt chargé de vous rendre toute à la fois. C'eſt ſans conſequence, MONSIEVR, vous ne lirez ni l'vn ni l'autre ſi vous ne voulez, & vous en ſerez quitte pour vne favorable reception, & pour trois mots de civilité qui ne couſtent guere à vn Courtiſan : A condition pourtant que vous me ſaurez quelque gré d'eſtre ſi commode, & que cette qualité aſſez extraordinaire & aſſez loüable en vn Auteur, vous tenant lieu d'vne meilleure qui ne ſerviroit pas tant à voſtre repos, en ſa conſideration vous continuerez de me proteger dans la Maiſon de ſon Eminence, & d'avoir agreable que je publie qu'entre vos veritables Admirateurs, je ſuis vn de ceux à qui vous permettez de meilleur cœur de ſe dire par tout,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR COLBERT, Conseiller du Roy en ses Conseils, & Intendant de la Maison de Monseigneur le Cardinal Mazarini.

LETTRE LV.

MONSIEVR,

Puisque vous le voulez si absolument, me voilà resolu de croire que vous n'avez point d'autre part au bien-fait que j'ay receu de son Eminence, que celle de l'execution de ses volontez, pour vser de vos propres termes; Mais cependant, connoissant avec quelle joye vous vous estes chargé de cette commission, il est impossible que je n'en sois pas touché tres-sensiblement, & que je ne gouste bien mieux vn bonheur qui augmente en quelque sorte le vostre. Ie say, MONSIEVR, & je le say d'original, que vous estes vn des plus honnestes hommes de France, & qu'avec vne intelligence tres-éclairée, & vne activité qui ne se lasse jamais, vous possedez encore toutes les belles qualitez, & toutes celles qui n'entrent pas

dans la definition ordinaire d'vn bon Courtiſan. Le ſoin de voſtre fortune n'eſt que voſtre ſeconde paſſion ; la premiere eſt de vous conſerver la reputation que vous vous eſtes acquiſe d'vſer le plus ſagement du monde & le plus genereuſement des bonnes graces de Monſeigneur le Cardinal. I'ay pris la liberté de luy écrire pour le remercier de ſes bienfaits. Vous, MONSIEVR, qui eſtes ſi aiſe que je luy doive ce compliment, devez ce me ſemble m'aider à luy faire paroiſtre ma reconnoiſſance, & à luy rendre agreables les proteſtations que je luy fais de ma devotion & de mon zele. I'eſpere cette nouvelle faveur de voſtre bonté, puiſque c'eſt comme vne ſuite neceſſaire de toutes les autres dont vous m'avez eſtimé digne, & dont vous avez payé par avance tous les ſervices que je pourai vous rendre jamais. Si le corps d'vn pauvre Gouteux eſtoit en la puiſſance de la Raiſon, & s'il pouvoit toûjours ſuivre les mouvemens de ſa volonté, je ſerois bien toſt aux pieds de ſon Eminence, & en eſtat de m'aller preſenter à vous à de certains momens de loiſir, où pour vous détendre l'eſprit vous changez de vertus & quittez les plus fortes pour les plus douces & les plus tranquilles. Mais, MONSIEVR, il y a prés de cinq ans que je ſuis retiré dans la Province, parce que je n'ay plus la force de ſouffrir la vie de Paris, & de me trouver dans les lieux de reſpect où il faut perpetuellement demeurer dans cette

incommode posture, qui faisoit dire de si agreables choses à Monsieur le Marquis de Frangipani lors qu'il estoit en nostre Cour. Aprés cela, songez s'il vous plaist ce que vous pretendez faire d'vn Inutile qui n'est capable que des vertus seules qui se peuvent exercer dans vne chaise, & *qui n'a plus de jambes que par bienseance*, pour vser du mot de feu Monsieur de Balzac. Cependant, MONSIEVR, j'aurois besoin de consolation, si l'amitié que vous m'avez demandée, & qui vous est si legitimement deuë, vous coustoit à cultiver, & ne vous produisoit que des épines. Sauvez-moy cette honte, je vous en supplie. Ne souffrez pas qu'on vous reproche d'avoir fait de mauvaises élections: honnorez moy de quelque employ qui soit selon la mediocrité de mes forces & de mon genie; & pour le moins donnez-moy l'occasion de monstrer au monde que vous avez obligé vn homme de bien, qui a l'ame reconnoissante, & qui ne cessera jamais d'estre autant qu'il doit, c'est à dire parfaitement,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-obligé serviteur

AV

AV MESME.

LETTRE LVI.

MONSIEVR,

Ce n'eſt que d'avanthier que je ſuis ſans fievre, & je me donne l'honneur de vous écrire dés aujourd'huy. Ie n'ay pas la patience d'attendre le retour de mes forces & de ma joye dont j'aurois beſoin pour cela, ni meſme le reſtabliſſement de la liberté de mon eſprit, qui n'eſt pas bien dégagé de mon miſerable corps. En effet, MONSIEVR, je ſuis preſſé, & à moins que de n'eſtre fait que d'eau & de flegme, & de n'avoir pas vne ſeule étincelle de feu dans tout mon temperament, il m'eſt impoſſible que je differe davantage à vous témoigner mes reſſentimens. Ie ſay, MONSIEVR, que vos grandes affaires ne vous laiſſent quaſi pas le loiſir de vivre; j'entens de cette ſorte de vie que nous appellons humaine, & ainſi ne pouvant preſque rien donner à voſtre plaiſir que de petits reſtes d'vn temps dérobé, je comprens aiſément combien eſt particuliere la grace que vous m'avez faite, de chercher des termes ſi beaux & ſi bien choiſis, pour m'aſſeurer

que vous m'estimiez tout autant que je le pouvois desirer. S'il estoit possible, MONSIEVR, qu'vne partie de cette estime se changeast en amitié, que je tiendrois heureuse ma condition! Mais les mesmes infirmitez qui s'opposent à la passion que j'ay d'aller faire ma Cour à Monseigneur le Cardinal, m'empéchent aussi de vous aller rendre mes soins, & de meriter par là ce que je souhaite. Ie connois bien, MONSIEVR, ce que je perds en cela, & de quel contétement je suis privé de ne voir point la belle source que vous loüez de si bonne grace, & le precieux canal dont vous parlez avec tant de modestie. Quoique vous en puissiez dire, MONSIEVR, afin de m'expliquer plus clairement, je suis persuadé que son Eminence n'avoit point ma peinture devant les yeux pour se souvenir de moy, & que si vous n'eussiez esté assez bon & assez genereux pour me proposer à elle, je serois encore caché dans le nombre de ceux qu'elle n'a pas separé de la foule, ni tiré du commun par les marques honnorables de son approbation. Celles que j'en ay receuës me sont si glorieuses dans le monde, que je serois indigne de mon bonheur, si je n'en reverois toute ma vie le premier principe. Aussi n'y manquerai je iamais, & quand vos bons offices s'arresteroient là, mon affection n'en augmenteroit pas moins, sur les rapports fideles de mes Amis, qui m'apprennent de toutes parts vos ex-

cellentes qualitez. Vous voulez que je croye, MONSIEVR, que vous n'estes ni Savant ni Galant. Mais permettez moy de croire aussi que vous avez ce qui ne se trouve point parmy les Bibliotheques ni dans le commerce des Dames & des Docteurs ; vne intelligence si estenduë, si penetrante, si adroite & si reglée ; vne foy, vne probité, vne justice, vne franchise, & cent autres vertus qui vous relevent infiniment au dessus des Diseurs de beaux mots & des Faiseurs de belles choses. Vous estes né, MONSIEVR, pour estre leur Protecteur & pour obliger vn art qui a de quoy monstrer sa reconnoissance, & rendre publique sa gratitude. Pour ne parler que de moy, c'est à vous seul, MONSIEVR, que je veux avoir l'obligation entiere de tous les bons offices, dont j'auray besoin auprés de son Eminence. Ie n'ay rien à vous rendre pour ces biens là, que d'autres biens dont les pauvres mesmes peuvent estre riches. Neanmoins, sachant que vous en faites cas, je ne desespere pas de m'acquiter envers vous, puisque je sens bien que je suis de toute mon ame,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LVII.

MONSIEVR,

En m'envoyant vostre Lettre à son Eminence, vous m'avez fait plus de bien que vous ne pensiez, & il est malaisé que je vous dise la joye que j'en ay receuë. Tant que je vivrai je serai touché sensiblement de toutes vos bonnes fortunes : Mais je le serai davantage encore de vos bonnes actions ; & ainsi, MONSIEVR, vous pouvez juger que je suis ravi de vous voir vne si belle ame & si pleine de reconnoissance en vn Siecle de revolte, de trahison & de perfidie ; où cette vertu n'est quasi plus connuë dans le monde & semble estre bannie de la Cour. Ie m'apperçois, MONSIEVR, avec vn contentement extréme qu'elle s'est refugiée dans vostre cœur, & que vous l'y conservez comme en vn lieu de plaisance, en l'agreable compagnie de toute sorte d'excellentes qualitez. I'ay receu déja beaucoup de graces de vous, & je m'en promets à l'avenir beaucoup d'autres de vostre generosité. Mais quand je n'aurois l'honneur de vous connoistre

que par cette ſeule Lettre, je ne pourois pas m'empécher d'avoir pour vous de la veneration, & d'eſtre de toute mon ame,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LVIII.

MONSIEVR,

Depuis peu de jours j'ay receu vne belle lettre ſignée de la main de ſon Eminence, qui répond de la maniere du monde la plus obligeante à celle qu'elle penſoit qui ſe fuſt perduë ſur ſa table. Il paroiſt de là que Monſeigneur, qui ſonge toûjours à faire du bien, n'y ſonge plus aprés l'avoir fait. I'ay de cette courtoiſie tous les reſſentimens que je dois, & je dirois qu'ils ſont extrémes ſi je ne gardois ce mot pour exprimer ceux qui me demeurent de ſon portrait qu'il luy a plû d'accorder à mes tres-humbles ſupplications. S'il ſe pouvoit, MONSIEVR, je ſouhaiterois qu'il

fust en petit afin de le porter par tout & ne le perdre point de veuë. Trouvez bon que Monsieur de Chantelou vous sollicite de cette grace, & ne vous laisse pas oublier vne chose que je desire avec tant d'ardeur & d'impatience. En reconnoissance de cette faveur je ne vous envoirai plus qu'vne demie douzaine de nos Gelinotes tous les hyvers, & je me corrigerai d'vn defaut qui blesse vostre generosité & la naturelle aversion que vous avez des presens. I'ay mesme quelque envie d'appeller dorenavant ce petit present vn tribut & vn hommage, afin de voir si en changeant de nom il ne pouroit pas changer de fortune & vous estre moins odieux. Vn homme qui a tant de complaisance pour vostre humeur n'est pas indigne de l'appuy & de la protection qu'il vous demande pour vn parent qui luy touche fort au cœur & que vous avez déja commencé de favoriser de si bonne grace. Ie me promets, MONSIEVR, que vous ferez agréer à son Eminence qu'il ait la permission de traiter d'vne charge d'Escuyer chez la Reine à venir, & que ce soit à des conditions vn peu plus favorables que les Inconnus. Par la regle infaillible que les Vertueux aiment leurs bien-faits & qu'ils prennent plaisir de les rafraichir & de les renouveller, je suis bien fondé à pretendre que mes vœux seront exaucez, & que n'ayant guere de plus violente passion que pour l'avancement de mon pauvre Ne-

veu, ce ne sera pas celle où je serai le plus malheureux, puisque son heureux succés dépend en partie de vostre bonté. Que si les obstacles qui s'y opposeront sont absolument invincibles, au moins, MONSIEVR, souffrez que ce jeune Garçon, dont je vous recommande la fortune, se presente quelquefois devant vous à ces heures commodes où vous donnez vos audiences, & je vous répons pour luy qu'il n'abusera pas du congé que vous luy aurez accordé.

I'ay relû trois fois le beau Panegyrique que vous m'avez envoyé, & ç'a esté avec vn plaisir extraordinaire. Ce dessein d'vn Colosse a quelque chose de nouveau & de surprenant de la sorte qu'il est pris & qu'il est conduit. Le commencement est tout-à fait du caractere sublime : *Montagnes ouvrez-vous à l'envy, & témoignez une noble jalousie, à qui fournira le marbre le plus precieux & le plus exquis, où le sage Bernino puisse imprimer avec le cizeau ce que je tascheray d'exprimer avec la plume. Et vous, Clio, qui inspirez les autres Poëtes demeurez là. Le vol que je veux prendre est trop haut pour vous. une Muse terrestre n'a pas l'aisle assez forte pour s'élever jusqu'aux Cieux.* *Il Colosso Sacro.*

Et en suite l'invocation qu'il fait à l'Ange Gardien de la France est tres-judicieuse & tres-agreable:

E tu frà lor, che difensor fatale
Del bel Regno di Francia eletto sei, &c.

Tu mi ſcorgi à lodar lui, che nel mondo
E' del Gallico ſcettro Angel ſecondo.

Tout le reſte m'a ſemblé de meſme force. Ie n'y ay rien vû qui n'y ſoit animé, & animé d'vne belle ame. Les figures y ſont merveilleuſement ménagées, ſur tout les apoſtrophes & les exclamations; les liaiſons en ſont naturelles; le temperament neceſſaire y eſt obſervé; l'Auteur paſſe adroitement ſur les precipices & les friſe ſans s'y laiſſer cheoir: Et en vn mot, j'eſtime preſque plus ce qu'il a ſagement évité, que ce qu'il a induſtrieuſement inventé. Sa diction eſt majeſtueuſe, ſes vers magnifiques & ſon ſtile ſent le bon temps & le ſiecle du premier des Empereurs Romains. C'eſt ainſi qu'Horace euſt voulu pouvoir louër ſon Mecenas & ſon Agrippa. Enfin, MONSIEVR, c'eſt vne piece que je veux apprendre par cœur, & cecy principalement:

Congiungi tu ne la venuſta faccia
Beltà virile, e corteſia ſoave;
Splendor, che alletti, e maeſtà, che piaccia;
Gratia, ma degna, affabiltà, ma grave,
Sparga ne' cori altrui l'auguſto aſpetto
Semi d'oſſequio, e ſtimoli d'affetto.

Et ce que dit l'Auteur ſur le ſujet de la negotiation de Sedan:

E dove non baſtar canne tonanti,
I ſuoi detti facondi eſſer baſtanti.

Et ſur la premiere retraite de noſtre Heros:

Che

Che vario in se frà meraviglia, & ira
Nemico il teme, e peregrin l'ammira.

Sur tout cecy m'a touché le cœur:

Così cede, e trionfa, e son maggiori
Le glorie sue quando è minor la sorte,
Gli multiplica ossequi, &c.

Ma tua virtù ci offende, &c.

Non tu Signor, ma ne la tua virtute
Oppugnata del Regno è la salute.

Torna dunque opportuno, e'l freno vsato
Ripiglia, e sia la Monarchia difesa,
A te riserba auventuroso Fato
Il primo honor di così degna impresa,
Se à la Reale autorità smarrita
Donasti la fortuna, offri la vita.

Con questi detti l'infiammasti à l'opra,
Tu de la Gallia difensor celeste,
Che nel rischio maggior sindi là sopra,
E scorgesti frà i nembi, e le tempeste,
Quando partito il nostro Heroe tu solo,
Consigliero fedel fusti al suo duolo.

Si je voulois, MONSIEVR, vous remarquer tout ce qui m'a plû dans cette Ode, je vous la copierois toute entiere. Ie me contenterai de vous dire que cet ouvrage est d'vn grand Maistre, & que c'est avec justice que la voix publique donne à *Monsignore Gratiani* le premier rang entre les Poëtes Italiens de ce temps. Mais aprés tout, les plus grands efforts de la supreme Poësie ne ser-

viront jamais tant à la gloire immortelle de nostre Heros, que la narration naïve & sincere d'vn Historien bien instruit & bien informé; & je pourois dire de luy ce que le jeune Pline disoit de Trajan, *Optimè eum laudaveris, si narraveris fidelissimè*. Que ne suis-je capable de rendre ce service à son Eminence. Vous m'en aimeriez bien davantage, & vous liriez avec bien plus de satisfaction les asseurances que je vous renouvelle icy d'estre de toute mon ame,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LIX.

MONSIEVR,

Ie dois à vostre puissante recommandation le favorable traitement que j'ay receu de Monsieur de Heros. C'est à moy à vous en rendre de treshumbles actions de graces comme autant de veritables hommages, & c'est à vous, MONSIEVR,

à les luy reporter comme à vostre Suzerain en cela. Puisque vous avez bien voulu qu'il l'ait esté pour l'amour de moy, & que vous vous estes abaissé jusque là pour mes interests, je suis bien fondé à me promettre vostre protection & vostre assistance en toutes les choses qui dépendront purement de vous. N'apprehendez point, MONSIEVR, que je sois mauvais ménager de ma faveur. l'indiscretion & l'importunité ne sont pas mes vices. I'vserai de vous comme si je craignois de vous vser, & me garderai bien de ressembler à ces pauvres gens que la necessité contraint de porter à tous les jours leurs habits des bonnes Festes. Ie vous reserverai, MONSIEVR, pour les affaires importantes à mon honneur & à mon repos, comme est celle de mon Neveu. Depuis quelques semaines il recherche vne Demoiselle qui a beaucoup de merite & beaucoup de bien : mais qui n'est pas du tout si satisfaite de la fortune que de la personne de son Amant. Elle souhaiteroit qu'il eust vn employ plus beau & plus considerable que celuy qu'il a, & si par vostre credit il pouvoit obtenir devant la fin du Caresme l'agréement de son Eminence pour la charge d'Escuyer chez la Reine qui sera, son mariage seroit conclu. Il vous devroit son avancement, & moy vne des plus sensibles joyes de ma vie. Ie say bien, MONSIEVR, à qui je parle, & je suis persuadé que c'est à vn homme qui prend bien plus de plaisir

à creer de ces ſortes de detes qu'à faire des conſtitutions de rente ; & qui ſonge moins à s'enrichir qu'à ſe conſerver la belle reputation qu'il a d'vne des meilleures & des plus genereuſes perſonnes qui vivent. Si je n'eſtois convaincu de cette verité, vous auriez beau eſtre le Tout-puiſſant dans la Maiſon de ſon Eminence, je m'empécherois bien d'eſtre avec tant de paſſion que je le ſuis pour tout le reſte de mes jours,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LX.

MONSIEVR,

Ie changerai dans mon Epiſtre liminaire l'endroit qui a bleſſé la modeſtie de ſon Eminence, & à l'avenir je taſcherai de profiter des bons avis qu'il luy plaiſt de me donner. Ie m'eſtois propoſé l'exemple de tous ceux qui avoient écrit en vers ou en proſe de feu Monſieur le Cardinal de Ri-

chelieu ; & mesme les Orateurs & les Poëtes du siecle d'Auguste, qui sans apprehender de donner de la jalousie à l'Empereur, attribuoient presque toute la gloire des grandes choses à ses deux Ministres Mecenas & Agrippa. Mais, MONSIEVR, puisque son Eminence n'aime pas tant à receuoir de grandes loüanges qu'à les meriter, je m'efforcerai de moderer mon zele autant que je le pourai faire sans offenser la verité & sans trahir ma conscience. I'ay lû avec beaucoup de plaisir les deux Discours qu'il vous a plû de m'envoyer. Ils m'ont paru tres-doctes & tres-forts en raisonnement. Vous vous souvenez, MONSIEVR, du mot Latin de ce bel Esprit qui disoit aveque chagrin : *Maudits soient les Anciens qui m'ont pris mes pensées & qui m'ont reduit à la necessité d'emprunter d'eux ce qu'ils eussent emprunté de moy si je fusse venu le premier au monde.* A la malediction prés, je connois vn homme qui seroit tenté d'en dire quasi autant de vos Messieurs qui ont fait ce que le Cavalier Marin appelloit *evacuar le materie*, & qui n'ayant laissé aux autres que ce qu'ils n'ont point voulu, les ont reduits à ne pouvoir plus rien écrire de nouveau qui ne soit mauvais, ni rien de bon qui ne paroisse dérobé. Mais, MONSIEVR, pour dire la verité, son Eminence fait répondre aux injures & aux insolences de ses ennemis d'vne façon bien plus noble & bien plus puissante que tous les Ecrivains de France. Et à mon gré,

tous les argumens qu'on peut tirer des Canons, des Conciles & de l'Histoire Ecclesiastique, ne valent pas la prise de Landrecy, & les belles dispositions que je voy à vne longue suite de glorieux evenemens. Qui peut vaincre en France poura bien triompher à Rome, & ne trouvera point ailleurs de resistance qu'il ne surmonte. Conservez, MONSIEVR, vostre precieuse santé pour estre spectateur des merveilles que l'avenir nous prepare. Ie ménage le mieux qu'il m'est possible le débris de la mienne, & tasche de faire durer les restes de ma vie, afin d'avoir le temps de reconnoistre par mes tres-humbles services les obligations extrémes que j'ay à mon genereux Bienfaiteur. I'ay fait réponse à mon Adversaire pendant les cinq ou six semaines que je n'ay point eu l'honneur de recevoir de vos nouvelles. Peut-estre que cet ouvrage, qui est plus grand de la moitié que la *Defense*, ne vous paroistra pas plus ennuyeux, & qu'il vous sera de quelque divertissement à vos heures de relâche. Ie le souhaite de tout mon cœur, puisque je n'ay point d'autre moyen de vous témoigner avec quelle passion je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXI.

MONSIEVR,

Ie conterai toute ma vie au nombre de vos bienfaits l'accés qu'il vous plaist de me donner auprés de Monsieur vostre frere. Il ne manqueroit rien à l'obligation que je vous en ay, si vous me donniez en mesme temps les occasions de meriter cet honneur. Quoiqu'il n'y ait point presque de salut pour les gens de lettres hors de Paris & hors de la Cour, je ne sens neanmoins le malheur que j'ay d'en estre esloigné, qu'en des occasions comme celle là, où mon absence m'oste le moyen de m'approcher des personnes à qui je dois tant de respect & tant de service. Mais, MONSIEVR, il n'est point sur la terre de felicité parfaite; & vous mesme avec tout vostre credit & vostre faveur, ne faites pas tout ce qui vous plaist: & il y paroist, puisque je demeure dans vne Province, & que pour tout témoignage de ma passion & de mon zele je me voy reduit à vous écrire de temps en temps,

que je ſuis plus que tous les hommes enſemble,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.
LETTRE LXII.

MONSIEVR,

Du moment que vous prites mon Neveu en voſtre protection, je crûs abſolument ſa fortune faite : Mais à voſtre ordinaire vous avez paſſé mes eſperances, & mon bonheur a eſté plus grand que n'eſtoit mon ambition. Ie la bornois toute entiere à obtenir de ſon Eminence l'agréement que je demandois, & avec voſtre faveur & voſtre appuy ſa generoſité s'eſt eſtenduë bien au delà, & vous m'avez procuré vne grace qui ſeroit vne digne recompenſe de pluſieurs ſervices fort importans. I'en ay, MONSIEVR, tous les reſſentimens que peut concevoir vne ame naturellement ſenſible aux bienfaits, & particulierement à ceux qui luy

luy viennent des personnes de rare vertu. Ce qui trouble vn petit ma joye, c'est, MONSIEVR, que vous ne me laissez pas la liberté de publier toute l'obligation que je vous ay, & qu'il semble que vous m'ordonniez de garder au fond de mon cœur ce que je voulois qui fust toûjours au bout de ma plume & sur le bord de mes levres. Ie vous obeirai pourtant & vous rendrai cette forte preuve du commandement absolu que j'ay sur moy quand j'execute vos volontez. Et veritablement, si pour vous plaire j'ay le pouvoir de cacher la meilleure partie de ma reconnoissance, il n'est rien dont je ne me croye capable aux occasions où il ira de vos interests. Cependant, MONSIEVR, nous apprendrons de vous mon Neveu & moy quand il sera temps de rendre à son Eminence les tres-humbles remerciemens que nous luy devons. Ce jeune Garçon est tout plein de zele & de passion pour son service. Il a le cœur bon & n'a pas le sens mauvais, & s'il a quelque jour la gloire d'estre employé par Monseigneur ou par vous, je me promets qu'en sa consideration vous ajoûterez quelque chose à la bienveillance dont vous m'honnorez, & que vous serez encore plus aise que je sois autant que je le veux estre toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

X

AV MESME.

LETTRE LXIII.

MONSIEVR,

Il vous prend bien de n'avoir pas du tout tant d'averſion des remerciemens que vous en avez des preſens, car où en ſeriez-vous, bien-faiſant comme vous l'eſtes? Ie viens d'apprendre de Monſieur Martin de Pincheſne qu'il doit à vos bons offices la ſurvivance de ſa Charge que Monſeigneur le Cardinal luy a procurée. Apparemment, MONSIEVR, vous ne ſongiez pas à moy quand vous avez agi ſi obligeamment pour ce Monſieur de Pincheſne, & cependant vous m'avez fait beaucoup de bien en ſa perſonne. Vous ſavez, MONSIEVR, qu'il eſt Neveu de l'homme du monde dont la memoire m'eſt la plus chere; & ce que vous ne ſavez peut-eſtre pas, c'eſt qu'il a de l'eſprit, de la politeſſe, de la probité, de la franchiſe, & ſur tout de la reconnoiſſance autant que perſonne que j'aye jamais veuë. Il m'aime tendrement, comme ſi j'eſtois cet excellent Oncle qu'il a perdu; & ſi j'avois autant de chaleur pour mes intereſts qu'il m'en témoigne en

toute rencontre, il seroit impossible que je ne fisse pas fortune, principalement estant appuyé du credit d'vn Protecteur si puissant que vous. Mais je croy l'avoir déja faite, puisque j'ay l'honneur d'avoir quelque part en vos bonnes graces, & que vous estes bien persuadé que je suis de toute mon ame,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXIV.

MONSIEVR,

Iusqu'icy j'ay obei religieusement, & mesme jusqu'à la superstition, au commandement que vous m'aviez fait de brusler toutes vos lettres: Mais en verité j'auray bien de la peine à faire vn semblable sacrifice de vostre derniere, ou du moins des cinq ou six premieres lignes, qui sont les plus belles du monde & le plus selon mon cœur. Trouvez bon, MONSIEVR, que je les sauve de l'in-

condie & que je les mette en seureté dans ma memoire parmy les plus belles & les plus precieuses choses que j'y conserve. Que vous estes heureux & que vous meritez de l'estre ! Vous estes vn des hommes de France qui pouvez le plus & vn de ceux qui prennent le plus de plaisir à bien vser de leur pouvoir. Ne puissiez-vous jamais manquer de ces plaisirs vertueux qui font la felicité de tant d'honnestes personnes ! Ie m'arreste à ces vœux là, & n'ay garde de me mettre au hazard de vous déplaire en vous donnant plus de loüanges que vostre humeur trop modeste n'en sauroit porter. Ie vous dirai donc, MONSIEVR, afin de quitter vn discours qui pouroit vous estre importun, que Monsieur Hotteman de Fontenay, que vous nous avez donné pour Intendant, a gagné toutes les affections de nostre Province. Le Peuple qu'il a soulagé fait des prieres pour luy au lieu des imprecations qu'il faisoit contre les autres. Les gens de condition sont charmez de sa civilité qui oste toute l'amertume à ses refus ; & les gens d'affaires admirent son intelligence si estenduë, si prompte, si nette & si bien soustenuë d'adresse & de patience. En mon particulier j'ay grand sujet de me louër de son procedé obligeant, & de remercier le premier auteur de l'honneur & du bien que j'ay receus de sa courtoisie & de sa bonté.

Le R. P. *** vous écrit ce voyage pour vn

deſſein que je ne ſay point : mais dont il me promet que le ſuccés me donnera beaucoup de joye. Son cœur eſt vn des meilleurs qui ſe ſoient faits en Picardie il y a long temps, quoique ce ſoit vn païs d'où nous viennent ordinairement les plus excellens. Mais je craindrois qu'il ne deſirât les choſes avec vn peu moins de conſideration que de chaleur & d'empreſſement. Nous autres gens de livres ſommes ordinairement de bonnes perſonnes, fort capables de reconnoiſſance & d'amitié, mais nous ſommes ſujets à nous enteſter aiſément de ce que nous ſouhaitons, & à nous imaginer facile ce qui nous paroiſt avantageux. Il eſt de voſtre bonté, MONSIEVR, de ne vous dégouſter point de nos defauts : &, pour ne parler que de moy, de prendre moins garde aux irregularitez de ma conduite & de ma maniere d'agir, qu'au zele & à la paſſion avec laquelle je veux vivre & mourir,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXV.

MONSIEVR,

Ie pense estre obligé de vous avertir des mauvais bruits qui courent de vous, & il me semble que je ne dois pas vous laisser ignorer plus long temps qu'on vous soupçonne d'avoir la goutte. Ie n'en ay rien voulu croire, quelque credule que je sois aux choses que j'apprehende. Et veritablement, MONSIEVR, encore que cette fluxion soit ordinairement vn gage asseuré d'vne longue vie, je prie Dieu qu'il vous en preserve, & qu'il ajoûte plûtost cette nouvelle douleur dont vous estes menacé, à celle qui me persecute depuis tant d'années. Ne pouvant agir pour vous, je serois bien aise de souffrir pour vous, & de conserver par là vne santé si importante & si necessaire au monde. Ceux qui m'ont mandé vne si fascheuse nouvelle, vous accusent d'estre cause de voste mal par vostre intemperance, & par vos excez. N'allez pas, MONSIEVR, vous en offenser : c'est de ces noms odieux qu'ils appellent vostre application ardente & continuelle aux affaires penibles & la-

borieuses. Ils publient par tout que vous vous laissez emporter à la belle passion que vous avez pour son Eminence, & qu'autant que vous ménagez bien ses interests, vous ménagez mal vos forces. Ils passent mesme jusqu'à dire que vous vous mettez en danger de commettre le plus enorme des homicides, qui est celuy de soy mesme. Ie fremis d'horreur à cette pensée, & sur tout quand je voy le bon Pere Briet faire là dessus des lamentations à fendre les cœurs les plus endurcis. Iugez s'il vous plaist, MONSIEVR, quels effets elles produisent sur le mien, qui n'est ni de fer ni de marbre, & qui est penetré d'vne longue suite de bienfaits dont vous m'avez gratifié. Rendez vous, MONSIEVR, aux remonstrances des sages & aux prieres des personnes qui vous sont cheres. Ie ne merite pas d'estre élevé à vn si haut rang; Mais encore ne suis-je pas indigne de vous estre en quelque consideration, puisque je suis autant que tous les hommes ensemble,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXVI.

MONSIEVR,

Vne Goutte qui ne vous arreste dans la chambre que trois jours en trois ans entiers, ne merite pas d'en parler, & je ne daignerois vous exhorter à vous corriger de vos excez pour vn mal de si peu de consequence. Ce seroit trop vous contraindre que de vouloir vous obliger à ne travailler qu'autant que quatre, & à vous donner deux ou trois heures de relâche en vne semaine. Le repos est vne sorte de mort pour des Esprits comme le vostre, qui sont nez à l'action; & mourir pour mourir, encore vaut-il mieux que ce soit en vous laissant aller doucement à vos inclinations naturelles, principalement estant si vertueuses & si loüables.

Ie vous rendrai le service que vous desirez auprés du R. P. *** & obtiendrai grace pour vous de n'avoir pas fait ce que vous n'avez pû pour la fortune de son Neveu. S'il eust pris conseil de moy, il se fust informé si ce qu'il souhaitoit de vostre

vostre faveur estoit vne chose faisable, devant que de s'engager à vous en prier. Mais la chaleur Picarde & la qualité d'homme de livres, sont ennemies de ces petites formalitez, & reservent la prudence à d'autres occasions. Pour la Pucelle, je ne say, MONSIEVR, si mon témoignage ne sera point recusable : Car l'Auteur est de mes plus chers Amis. Ie relis cet ouvrage pour la quatriéme fois, & le relis avec vn plaisir extréme. Il ne s'est rien fait dans nostre Langue de si grand ni de si sublime. Rien n'approche davantage de la majesté, &, pour parler avec les Savans, de la *divinité* de Virgile. Le dessein en est conduit tres-sagement. Les inventions qui sont meslées dans la verité de l'Histoire, sont fort judicieuses. La varieté y est grande. Tout ce qu'il faut pour suspendre l'attention du Lecteur y est judicieusement & heureusement pratiqué. Les vers y sont magnifiques & pompeux ; les descriptions tres-riches ; les comparaisons fort justes, & les fictions fort belles. Enfin je ne croyois pas que nostre Nation bouïllante & impatiente fust capable d'vn travail si long & si achevé. Quand je l'aurai relû, si vous me faites signe de l'avoir agreable, je vous ferai vn Extrait des endroits qui m'ont semblé les plus beaux ; & vous en rendrai vn fidele compte. Quelques occupations que je me donne, je les quitterai toutes sans aucun regret pour vous rendre quelques pe-

tits témoignages de la passion avec laquelle je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXVII.

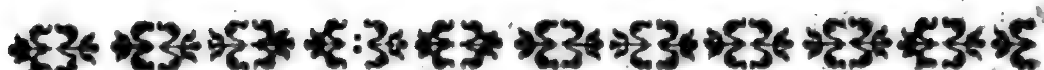
MONSIEVR,

I'ay seu de plusieurs endroits que son Eminence avoit eu la curiosité de lire mon Apologie, & la bonté de luy donner de la reputation par les favorables témoignages qu'elle en a rendus. Mais, MONSIEVR, je suis bien plus aise d'apprendre de vous cette bonne nouvelle, & de voir le particulier interest que vous y prenez. A l'avenir je voudrois bien m'occuper plus noblement & passer le reste de ma vie à écrire la plus glorieuse de nostre Siecle. Si les grans emplois de Monsieur de Silhon luy laissoient assez de temps pour executer vn si haut dessein, je ne say personne en France plus capable que luy d'y reüssir admirablement. Plût à Dieu, MONSIEVR, qu'il prist

envie à son Eminence, d'imiter le premier des Cesars dont elle porte le nom, qui prit la peine de dresser luy mesme de fideles Memoires de ses actions pour servir de matiere à vn juste corps d'Histoire. On dit que ces Memoires, que nous appellons vulgairement *Commentaires*, furent trouvez si excellens & si achevez, que parmy tant de beaux Esprits de la vieille Rome il ne s'en rencontra pas vn seul qui eust le courage de soûtenir le poids de cette entreprise. Ie pense, MONSIEVR, que le travail de Monseigneur auroit vn pareil succés, & que s'il prenoit la plume pour ce sujet il me feroit tomber la mienne des mains. Neanmoins je m'en consolerois aisément, & ma perte seroit avantageusement reparée. En verité, MONSIEVR, je ne pense jamais qu'avéque douleur, que le grand Cardinal de Richelieu, l'homme du monde le plus amoureux de la gloire, n'ait pas esté si heureux en cela que Monsieur le Connestable d'Esdiguieres, & feu Monsieur le Duc d'Espernon, qui ont eu des Secretaires assez zelez & assez habiles pour les consacrer à l'eternité. Faites, MONSIEVR, que ce bon-heur ne manque pas à la parfaite felicité de nostre incomparable Heros. Ie n'ay point de plus ardente passion que d'y contribuer tous mes efforts, & de meriter par là l'honneur que vous me faites d'aimer,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR ROSES Conseiller du Roy en ses Conseils, & Secretaire de Monseigneur le Cardinal Mazarini.

LETTRE LXVIII.

MONSIEVR,

Il y a trop long temps que je fais vn secret de l'estime particuliere que j'ay pour vous & des ressentimens extrémes qui me demeurent de vos bontez. Mes amis m'ont écrit de toutes parts, que vous me rendiez toute sorte de bons offices auprés de son Eminence, & cependant je garde cela sur mon cœur, comme si c'estoit vne haine ou vne colere cachée qu'il fust dangereux d'eventer & de laisser voir en public. Tout de mesme que si vous pouviez penetrer de quarante lieuës le fond de mon ame, je me contente d'vne reconnoissance interieure, & ne fuis pas assez le soupçon de l'ingratitude, qui est de tous les crimes celuy que je deteste davantage. Voilà ce que c'est, MONSIEVR, quand on a sa conscience pour soy on est sujet à s'y reposer plus qu'il ne faudroit,

& à chercher avec peu d'empressement & d'inquietude les occasions de se faire bien connoistre. D'ailleurs, on dédaigne quelquefois d'employer des paroles toutes nuës & toutes simples, qui sans l'appuy de quelques solides effets sont toûjours de tres-foibles, & bien souvent de tres-infideles marques de la verité de nos pensées. Neanmoins, MONSIEVR, jugez mieux s'il vous plaist des protestations que je vous fais icy de ma passion à vostre service. Ie vous les garantis franches & sinceres & vous les donne à l'essay. I'ay beaucoup de preuves de la beauté & de la politesse de vostre esprit. Ie suis persuadé de vostre vertu & de vostre humeur bienfaisante. Ie say que dans la place que vous occupez si dignement, vous estes vne personne importante & considerable. Et ainsi, MONSIEVR, soit que je sois touché des qualitez aimables, soit que je sois sensible à mes interests, il est impossible que je ne regarde avec dessein l'honneur de vos bonnes graces, & que je ne face toutes choses pour m'en rendre digne, & pour meriter que vous me croyiez,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXIX.

MONSIEVR,

Ie ſuis perſuadé que vous eſtes genereux & bien-faiſant, & je ne puis douter que vous n'ayïez pour moy de l'eſtime & des commencemens d'amitié. Sur cette aſſeurance, j'oſe me promettre que vous ferez bon accueil à mon livre, que vous aurez de la tendreſſe pour luy, & que vous prendrez ſoin de ſa petite fortune. Ie vous confeſſe, MONSIEVR, que je la luy ſouhaite fort bonne, & que ce deſir va meſme juſqu'à vn excés que la ſevere Philoſophie n'approuveroit pas. Mais, MONSIEVR, le principe en eſt honneſte, & je ne me propoſe point en cela d'autre intereſt que la gloire de Monſeigneur le Cardinal, & la reputation de ſon jugement. Il me fâcheroit qu'on luy pûſt reprocher de n'eſtre pas toûjours infaillible, de ſe laiſſer quelquefois éblouïr à vn faux brillant, & de ne loger pas ſes bienfaits avec cette meſme prudence qui conduit ſi admirablement tout le reſte de ſes actions. Sauvez moy, MONSIEVR, ce déplaiſir & cette honte par vos

favorables témoignages, & mesme, s'il en est besoin, par des mensonges officieux. Ils valent quelquefois mieux que des veritez odieuses; & il n'est point de si austere vertu qui face scrupule de les employer dans vn besoin aussi pressant que le mien. Trouvez bon que j'espere cette grace de vous, & que je l'ajouste à tant d'autres qui m'ont acquis tout entier, & qui m'ont rendu pour jamais de la plus belle maniere du monde,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXX.

MONSIEVR,

I'ay vn Medecin qui est le plus barbu de tout ce païs, & qui est imperieux & absolu à proportion de sa barbe. Il m'a expressément defendu d'écrire de plus de huit jours sous peine de prendre trois apozemes de suite les plus detestables qui se soient faits de memoire d'homme. Nean-

moins, MONSIEVR, à tout hazard, & quoiqu'il m'en puiſſe arriver, je ſuis reſolu de vous rendre dés ce voyage les complimens que je vous dois. Vn remerciement gardé ne vaut pas de la moitié tant, & je ſuis ſi ſenſible au bien qui me vient de vous, qu'il n'eſt pas poſſible que je m'en taiſe. Les lettres de recommandation qu'il vous a plû de m'envoyer ſeront toutes puiſſantes, je n'en doute point, mais au moins je vous répons qu'elles ont déja produit dans mon eſprit tout l'effet que vous pouviez deſirer. Il eſt tel, MONSIEVR, que vous qui concevez mieux les choſes que je ne ſay les exprimer, ne l'imaginerez jamais qu'imparfaitement. Car, afin que je me declare, vous ſaurez, MONSIEVR, que j'ay vû icy Monſieur l'Abbé Quillet, qui eſt penetré juſqu'au plus vif & au plus tendre de ſon ame de la belle, noble, adroite & ingenieuſe maniere dont vous l'avez tiré du peril extréme qui le menaçoit. Cette action eſt vne des plus hardies & des plus rares que l'on ait veuës à la Cour depuis long temps; & je ſuis aſſeuré que tout le Miniſtere de Monſieur le Cardinal de Richelieu n'en fourniroit pas vn ſeul exemple. Elle a ſi bien achevé de vous gagner mon cœur, que j'oſe dire qu'il n'en eſt pas vn ſur la terre que vous poſſediez plus entier. Ie meurs d'envie de vous le faire paroiſtre, & à l'heure que je vous parle je ne ſens point de paſſion plus violente que de vous pouvoir

voir

voir témoigner que je ſuis d'vne façon extraordinaire,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

Ie penſe qu'il ne vous déplaira pas que je vous face ſouvenir d'vn paſſage de Tacite, que vous trouverez peut-eſtre lieu de monſtrer quelque jour à ſon Eminence *lors qu'elle ſe fera peindre*. C'eſt ſur le ſujet de la clemence heroïque qu'elle a exercée envers noſtre Ami. *Carmina Bibaculi & Catulli, referta contumeliis Cæſarum, leguntur. Sed ipſe* DIVVS IVLIVS, *ipſe Divus Auguſtus & tulere iſta & reliquere: haud facilè dixerim moderatione magis an ſapientiâ. Namque ſpreta exoleſcunt: ſi iraſcare, adgnita videntur.* Voicy comme j'ay traduit autrefois ces belles paroles: *Les Poëſies de Bibaculus & de Catulle, qui ſont toutes pleines de médiſances outrageuſes contre les Ceſars, ſe voyent encore entre les mains de tout le monde. Mais le Dieu* IVLE *& le Dieu Auguſte ſouffrirent ces inſolences ſans en témoigner de l'émotion, & ne daignerent pas s'abaiſſer juſqu'à prendre le moindre ſoin de les ſupprimer. Et certes, j'aurois de la peine à dire laquelle des deux ils firent éclater davantage, ou leur excellente moderation, ou leur profonde ſageſſe: Car ces choſes là ſont d'vne nature que le mépris les aneantit, & que ſi l'on témoigne de s'en offenſer, cette colere ſemble eſtre comme vn adveu de leur verité.* *Lib. 4. Annal.*

Le mesme Tacite ajoûte au mesme lieu à propos de Cremutius Cordus, qui dans ses Histoires s'estoit laissé échaper quelques loüanges de Cassius & de Brutus, qui avoient blessé la delicatesse de Tibere : *Libros per Ædiles cremandos censuere Patres: sed manserunt occultati & editi. Quo magis socordiam eorum irridere libet, qui præsenti potentia credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam. Nam contrà, punitis ingeniis gliscit auctoritas: neque alud externi reges, aut qui eadem sævitia vsi sunt, nisi dedecus sibi, atque illis gloriam peperere. Le Senat fut d'avis que les livres de Cremutius fussent bruslez par la main des Ediles: Mais ils ne laisserent pas de se debiter secretement & en cachette; Ce qui me fait mieux comprendre le mauvais sens des gens de faveur, qui se figurent que la puissance & l'autorité qu'ils se sont acquise, s'estendra jusqu'aux siecles à venir, & qu'ils auront la force d'abolir la memoire des choses qui leur ont déplû. Car au contraire en punissant la temerité des Escrivains, ils les mettent en credit & en reputation; & j'ay remarqué que les Princes estrangers & generalement tous ceux qui ont voulu reprimer la licence des esprits par la severité des supplices, n'y ont rien gagné que de rendre plus illustres les ennemis de leur gloire, & de s'attirer une honte & une confusion eternelle.*

Il paroist, MONSIEVR, que son Eminence se propose de plus beaux patrons à copier & de plus riches modeles à surpasser que ceux des Histoires modernes. I'en loüe Dieu; & toute la France avéque moy. *Clementiam quamvis pœnâ digni invocent, etiam innocentes colunt.*

AV MESME.

LETTRE LXXI.

MONSIEVR,

Ie voudrois qu'il me fust aussi aisé de répondre à la grande opinion que vous avez prise de moy, qu'il me sera facile de répondre aux questions qu'il vous a plû de me proposer. Vous me demandez d'abord d'où vient qu'ayant à traduire le *Divus Iulius*, & le *Divus Augustus*, dans vn passage de Tacite, j'ay mieux aimé rendre *le Dieu Iules, & le Dieu Auguste*, que *le Divin Auguste* & *le Divin Iules*. C'est, MONSIEVR, qu'il m'a semblé que j'avois raison, & je pense que vous le croirez aussi quand vous vous souviendrez que les Historiens Grecs expliquent presque toûjours ce mot par celuy de Θεὸς qui signifie *Dieu*, & non pas *Divin*, & que chez les Auteurs Latins on ne trouve point, que je sache, que *Divus* soit autre chose que *Deus*, principalement en la matiere dont il s'agit. Considerez, MONSIEVR, cet endroit de Spartien en la vie de Geta : *Caracalla ayant tué son frere Geta, & craignant que ce parricide ne le fist passer pour vn Tyran, & ne fust capable de noircir sa reputa-*

Nam Bassianus quum eum occidisset, ac vereretur tyrannicam ex parricidio notam,

audirétque posse mitigari facinus si *Divum fratrem* appellaret, dixisse fertur, *Sit Divus dum non sit vivus.* Denique eum *inter Divos retulit,* atque ideo vtcunque rediit cum fama in gratiam parricida.

tion d'une si vilaine tache, sur ce qu'on luy representoit qu'il pouroit adoucir la haine publique qu'vn crime si enorme luy avoit attirée, s'il honnoroit son frere de la qualité de Dieu, dit plaisamment, SIT DIVVS DVM NON SIT VIVVS. *Et de fait il le mit au rang des Dieux*, INTER DIVOS RETVLIT, *& par cette action il trouva moyen de se reconcilier en quelque façon avec la Renommée*, ATQVE IDEO VTCVNQVE REDIIT CVM FAMA IN GRATIAM PARRICIDA. A vostre avis, MONSIEVR, l'Empereur Bassien, ou autrement Caracalla, veut-il dire, *Ie consens que Geta soit* DIVIN, *pourveu qu'il ne vive plus?* Pour estre *Divin*, estoit-il necessaire qu'il mourust, & ne donnoit-on pas bien souvent ce nom à des personnes vivantes? Est-ce le sens de Spartien que Caracalla, pour diminuer l'enormité de son crime, & pour obliger la Renommée à ne luy estre pas si ennemie & à le traiter moins injurieusement, se contenta de mettre Geta au rang des hommes *divins*? Que direz-vous, MONSIEVR, de cet autre mot d'Adrien, à propos des maladies continuelles d'Elius Verus, qu'il avoit adopté, & qui apparemment ne pouvoit pas vivre longues années: *Ego mihi Divum adoptavi non filium.* Voudriez-vous bien me promettre de n'en rire pas si je traduisois: *I'ay associé à l'Empire vn homme divin & non pas vn fils.* au lieu de dire, *I'ay adopté vn homme qui aura bientost la qualité de Dieu, & ne conservera guere celle de mon fils.* On voit dans Suetone que Vespasien se sentant prés de la mort, dit galamment: *Je pense*

que je me fais Dieu. Vt puto Deus fio. N'est-il pas vray, MONSIEVR, que cela témoigne que les Empereurs de Rome estoient appellez *Dieux* aprés leur mort & non pas seulement *Divins*, & que l'on se servoit du nom de *Deus* & de *Divus* indifferemment, si ce n'est qu'à parler regulierement *Deus* signifioit vn Dieu eternel & qui n'avoit point eu de commencement; & *Divus* vn homme excellent qui par son merite s'estoit acquis l'immortalité. Pour confirmer ce que je dis, souvenez-vous s'il vous plaist qu'au rapport du mesme Historien, la foudre qui tomba sur l'inscription d'vne statue d'Auguste, ayant emporté la premiere lettre du nom de *Cesar*, les Devins jugerent que ce Prince ne vivroit plus que cent jours, parce que la lettre C marquoit justement ce nombre; & qu'il seroit mis au rang des Dieux, *futurúmque vt inter Deos referretur*, parce que *æsar* qui estoit resté du nom de *Cæsar*, signifioit *Dieu* en langue Toscane. Mais ce qui approche encore plus du sujet de nostre dispute; si vous prenez la peine de relire dans Vulcatius Gallicanus, en la vie d'Avidius Cassius, vne belle lettre de Marc Aurele à l'Imperatrice Faustine, vous y verrez ces mots avec plaisir: *Il n'est rien qui rende vn Empereur Romain plus recommandable aux Nations, que la douceur & la clemence. C'est cette vertu qui a fait* VN DIEV *du premier des Cesars, & c'est elle encore qui a consacré Auguste son Successeur. Non enim quidquam est, quod*

Sub idem tempus ictu fulminis ex inscriptione statuæ eius prima nominis litera effluxit. Responsum est centum solos dies posthac victurum, quem numerum C litera notaret, futurúmque vt inter Deos referretur, quòd *æsar*, id est reliqua pars è Cæsaris nomine, Hetrusca lingua *Deus* vocaretur. *cap.97. in Aug.*

Imperatorem Romanum meliùs commendet gentibus, quàm clementia. Hæc Cæsarem DEVM *fecit: hæc Augustum consecravit.* Neanmoins aprés tout cela il y a eu des Auteurs Grecs qui écrivant des Empereurs les ont nommez θείους & θειοτάτους *divinos* & *divinissimos*; & ainsi ceux qui diroient *le Divin Auguste* & *le Divin Iules*, se pouroient peut-estre défendre par ces exemples.

Pour mes *Levriers de Barbarie* que i'ay fait combattre avec des Lions, je vous avouërai franchement, MONSIEVR, qu'vn de mes amis m'avoit mandé qu'on avoit donné à son Eminence des chiens de ce païs là qui estoient plus forts incomparablement que les Dogues & les Corses, & que Monseigneur le Cardinal avoit eu le plaisir dans Vincennes de leur voir battre la Lionne des Tuilleries. Il ajoûtoit qu'vn Seigneur de la Cour, que je n'oserois vous nommer si vous ne me l'ordonnez expressément, appelloit ces chiens *des levriers de Barbarie*, & que son Eminence en avoit bien ri, comme de raison. Ainsi, MONSIEVR, j'avois eu dessein de l'en faire souvenir & de réjouïr Monseigneur. Mais puisque cet Ami m'a si vilainement trompé, ayez la bonté de n'en dire rien à Monsieur de Girac, comme il vous plaist de me le promettre: Car je serois reduit à souffrir ses insultes sans repartie, si je ne luy disois que puisque les Geographes nous apprennent que les veaux d'Agla sont si terribles, qu'ils mangent

la queuë des Lions leurs compatriotes, ſans que ces fiers animaux ayent le courage de leur reſiſter, il n'y auroit point de repugnance que les *levriers de Barbarie* ne fuſſent auſſi vaillans. Peut-eſtre que ces veaux là ne ſont pas de voſtre connoiſſance. En échange *Henricus Savilius* n'eſt pas autrement de la mienne. Ie ſay que Lipſe en ſon Commentaire ſur Tacite, qu'il fit paroiſtre reveu & augmenté l'an 1596. témoigne qu'il euſt fort ſouhaité de voir les remarques de cet Auteur ſur l'Hiſtorien qu'il entreprenoit d'expliquer : & que le ſavant *Ioſias Mercerus* en ſes excellentes Notes ſur le meſme Tacite, ſe plaint qu'vn ſi bel ouvrage demeure caché dans la langue Angloiſe. Neanmoins vn Ieſuite de mes Amis m'a aſſeuré qu'il avoit eſté traduit en Latin, & que les Peres du College de Clermont en avoient vn exemplaire dans leur Bibliotheque. Il m'a extrémement loüé ſon petit traité de la Milice des Romains, quoiqu'il ne le croye pas du merite de ceux que Lipſe & *Valtænus* ont compoſez là deſſus. Si vous le deſirez, MONSIEVR, je taſcherai de recouvrer ce *Savilius*, ou ce *Savilis*, car l'vn & l'autre ſe dit, & vous en rendrai fidelement compte.

Ie n'ay point traduit la vie d'Agricola, & j'en ſuis bien fâché, puiſqu'il ſemble que vous ſeriez bien aiſe que je m'en fuſſe donné la peine. Si vous en avez vne forte envie je m'offre de vous ſatisfaire, pourveu que vous me donniez du terme

& que vous n'en ayez pas trop d'impatience. Et veritablement, MONSIEVR, que pourois-je refuser à vn homme comme vous, si bon, si genereux, si habile, si galant, & en vn mot, si aimable, qui me comble tous les jours de nouvelles graces; & qui fraichement vient d'estre le liberateur d'vn pauvre Captif qui m'estoit extrémement cher.

Il ne me reste plus, MONSIEVR, qu'vne question à resoudre. Pourquoy je m'opiniastre à demeurer dans la Province & à n'aller point en vn lieu hors duquel il n'y a point de salut pour les gens d'esprit. C'est, MONSIEVR, que je vis icy en Pape, & que je ne pourois vivre à Paris qu'en malheureux Chapelain. C'est que je ne suis plus en estat de faire ma Cour, & de porter mon miserable corps où j'envoye à toutes les heures mes vœux, mes desirs & mes pensées. C'est que j'apprehenderois de soûtenir mal par ma presence la reputation qu'on m'a donnée, & de paroistre indigne des faveurs & des bienfaits de son Eminence.

Aprés avoir répondu à toutes vos demandes, trouvez bon, MONSIEVR, que je vous en face vne à mon tour, & que je sache s'il vous plaist quel secret vous avez d'écrire precipitamment le soir d'vn jour de Courier que vous estes accablé d'affaires, & cependant de ne laisser pas de vous expliquer d'vne façon si charmante? En effet, quand

quand je n'aurois vû de vous que cette ſeule lettre, il ne me ſeroit pas poſſible de me defendre de vous admirer & d'eſtre de la plus belle maniere du monde,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

A MONSIEVR L'ABBE' DE LAVARDIN.

LETTRE LXXII.

MONSIEVR,

Vous avez appris de pluſieurs endroits la mort de Monſieur de la Pineliere; Mais je ſuis le ſeul qui vous puiſſe dire la perte que vous avez faite en luy. Ie ne doute point que vous ne connuſſiez fort bien toutes ſes bonnes qualitez, mais vous ne ſaviez pas, comme moy, l'admiration où il eſtoit des voſtres, les reſſentimens qui luy demeuroient de vos bontez, & quelle paſſion il avoit de vous ſervir longues années. Cependant, MONSIEVR, quoique je ſois celuy de tous ſes amis

qui ait le plus vivement reſſenti cette affliction ; je ne croy pas qu'il y en ait vn qui vous en puiſſe mieux conſoler. En effet, je connois vn homme qui vous empeſchera de trouver à dire le pauvre Defunt, & de le plaindre long temps pour voſtre intereſt. Il eſt fait pour vous comme ſi vous l'aviez fait de vos propres mains : Il eſt docte ſans eſtre confus : Il n'a guere moins de politeſſe que de ſcience : Il ſait preſque également le monde & les livres ; & en vn mot, ſi vous le recevez auprés de vous, comme je vous en ſupplie tres-humblement, vous m'en ſaurez gré tant que vous vivrez. I'eſpere, MONSIEVR, que nous retournerons à Paris dans le commencement du mois de Novembre. Ce ſera à peu prés en ce temps là que je vous l'irai preſenter. Vous pouvez bien l'attendre quatre mois, car il y a plus de cinq ans qu'il vous attend, & qu'il cherche en tous les Seigneurs de France ce que je luy ay promis de luy faire trouver en vous. Quand je vous le donnerai, vous aurez agreable, MONSIEVR, que j'y mette vne condition que je crains qui ne vous ſoit vn peu onereuſe, mais à laquelle pourtant il faut que vous vous reſolviez s'il vous plaiſt ; c'eſt qu'il n'occupera point l'appartement que vous m'avez fait l'honneur de me promettre chez vous pour quatre mois de l'année, car je pretens bien me ſervir de cette offre là, & j'oſe me répondre que vous ne vous repen-

tirez point de me l'avoir faite, quand vous verrez la part que je vous ferai de mes Recoltes, & les soins que je prendrai de contenter la noble & constante passion que vous avez pour les bonnes lettres. Sans mentir, elle est admirable en vn homme de vostre âge; permettez moy d'ajoûter, & en vn homme de vostre Maison, qui a donné à la France plusieurs Braves & peu de Docteurs. Quand je vis il y a bien six mois tous ces jeunes Messieurs du Marest à vostre table si friande & si polie, & que je m'apperceus que vous estiez bien avant dans leur confidence, j'avouë que je ne crûs pas que jamais vostre bon Ange fust assez fort pour vous garder de ces Demons agreables, & vous garantir d'vne contagion si subtile & si penetrante. Ie me souviens que je pris la liberté de vous en parler, & que pour me rasseurer de ma frayeur vous vous comparates à cé fameux fleuve qui conserve la douceur & la pureté de ses eaux parmy les flots de la Mer, & que là dessus vous m'alleguates ces excellens vers,

Tel que d'vn effort difficile,
Vn fleuve au travers de la mer,
Sans que son goust devienne amer,
Passe d'Elide en la Sicile;
Ses flots par moyens inconnus,
En leur douceur entretenus,
Aucun meslange ne reçoivent;
Et dans Syracuse arrivant

Sont trouvez de ceux qui les boivent,
Aussi peu salez que devant.

Vous me dites en suite qu'avant que d'aller chercher dans l'vne de vos Abbayes le repos & le silence que demandoient les estudes serieuses & penibles dont vous aviez formé le dessein, vous aviez voulu venir faire vn peu de bruit à la Cour & y lier quelque societé avec la Ieunesse la plus spirituelle & la plus galante, afin que la longue retraite que vous meditiez, n'estant pas obscure, pûst servir à vostre reputation, & à l'establissement mesme de vostre fortune. I'approuvai fort vne Politique si fine & si delicate. Mais, MONSIEVR, ne vous offenserez-vous point si je vous confesse que je n'avois alors qu'vne tres-foible confiance à ces magnifiques paroles. Maintenant que je suis presque convaincu de leur verité; que je say de mes fideles espions que vous passez tous les matins cinq ou six heures dans le Cabinet; que vous demeurez inébranlable dans vostre premiere resolution; que vous défaites insensiblement vos chaisnes; & que déja vous avez rompu vne partie des enchantemens de Paris: j'ay vne honte extréme d'avoir si mal jugé de la grandeur de vostre courage, & de n'avoir pas compris toute entiere l'heroïque Magnanimité qui semble estre inseparablement attachée aux glorieux Noms de *Beaumanoir* & de *Lavardin*. Continuez, MONSIEVR. Vous vivez sous vn Regne & sous

vn Gouvernement, où l'on ne merite plus les Abbayes & les Eveschez en venant au monde. Ils se donnent au merite des personnes & non pas au merite de leurs Ancestres. Il faut pouvoir rendre service à l'Eglise pour en avoir les dignitez, & ce n'est pas assez de conter vne longue suite d'Ayeux qui ayent rendu service à l'Estat. Ceux qui sont nez grands Seigneurs n'ont en cela qu'vn fort petit avantage au dessus des autres, s'ils n'ont travaillé avéque succés à se faire de grands hommes, & si la noblesse de l'esprit & de l'ame n'accompagne & ne soustient celle de leur sang. Marius, dans vostre Saluste, se plaint des Patriciens de son siecle, qui enflez & bouffis d'orgueil & de presomption, aprés avoir passé leur jeunesse dans l'oisiveté & dans les delices, comme s'ils eussent renoncé volontairement aux emplois & aux charges de la Republique, ne laissoient pas de les solliciter & de les briguer en suite aussi ardemment que s'ils eussent vescu avec toute sorte d'honneur. Qu'ils sont abusez, dit-il, & qu'ils sont esloignez des veritables sentimens, de rechercher avec vne égale passion deux choses qui ne se trouvent jamais ensemble, la gloire & la volupté. Il poursuit : Quand ils haranguent devant vous, ou en la presence des Peres Conscripts, leur discours n'est guere autre chose qu'vne loüange continuelle de leurs Ayeux. Par ce recit de leurs beaux exploits, ils pensent se faire honneur & se

Verùm homines corrupti superbiâ, ita ætatem aguñt, quasi vestres honores contemnant, ita hos petunt, quasi honestè vixerint.

Næ illi falsi sunt, qui diversissimas res aliter expectant, ignaviæ voluptatem & præmia virtutis

Atque etiam cùm apud vos aut in Senatu verba faciunt, pleraque oratione maiores suos extollũt:

eõrum fortia memorando, clariores se se putant, quod contrà est : nã quanto vita illorum præclarior, tanto horum socordia flagitiosior. Et profectò ita se res habet, maiorum gloria, posteris quasi lumen est; neque bona eorum, neque mala in occulto patitur.

Verùm id quod multo præclarius est, meamet facta mihi dicere licet. Nunc videte quàm iniqui sint, quod ex aliena virtute sibi arrogant, id mihi ex mea non concedunt.

« rendre plus illustres, & il arrive tout au contrai-
« re que plus la vie de ces grands hommes est écla-
« tante de gloire, plus elle couvre d'infamie les
« actions lasches & honteuses de leurs Neveux. Car
« c'est vne verité reconnuë que la gloire des An-
« cestres est vne lumiere pour toute leur Posterité,
« qui environne de telle sorte leurs Descendans,
« qu'ils ne sauroient plus rien avoir de secret & de
« caché, ni dérober leurs bonnes & leurs mauvai-
« ses qualitez à la veuë des hommes. Il ajoûte vn
« peu aprés : Mais ce qui me semble plus beau
« & plus excellent sans comparaison, il ne tient
« qu'à moy que je ne vous face vne longue histoi-
« re des services signalez que j'ay rendus moy mes-
« me à l'Estat. Et aprés cela considerez combien ces
« Messieurs sont injustes de me refuser en faveur
« de ma propre vertu ce qu'ils pretendent qu'on
« leur accorde en faveur de celle d'autruy à laquel-
« le ils n'ont point de part.

Si les Gentils-hommes du Règne de Louïs treziéme & du Ministere du grand Armand imitoient les Patriciens d'alors, ils vieilliroient dans leurs Maisons sans recevoir d'autres honneurs, que ceux qu'ils se feroient rendre par leurs Domestiques & par leurs petits Voisins. Ils n'auroient d'autorité ni de commandement que sur leurs Officiers & sur leurs Valets ; & il ne leur resteroit que des titres & des armoiries pour se consoler des solides avantages que quelques-vns de la lie

du Peuple gagneroient ſur eux. Mais il n'en va pas ainſi. Le Noble & le Roturier combatent à l'envy, l'vn pour reparer les defauts de ſa naiſſance, & l'autre pour ſouſtenir l'éclat de la ſienne. La lice eſt ouverte à tous generalement, chacun y peut courre, chacun y peut remporter le prix. Ils ont vn Spectateur & vn témoin favorable qui par des recompenſes toutes preſtes & proportionnées aux differens degrez du merite, convie tout le monde à l'honneur & à la vertu. Comme ſi ſa liberalité craignoit de demeurer oiſive & ſans action, elle cherche de tous coſtez de la matiere pour s'exercer : Et quand il a trouvé vne occaſion de bien faire, il en reçoit autant de ſatisfaction qu'il en donne, & eſt heureux par reflexion du bon-heur qu'il apporte aux autres : *Sub illo & ſpiritum & ſanguinem & patriam receperunt ſtudia. Il a rappellé les belles lettres de leur exil ; Elles ſont maintenant en ſa Cour comme en leur patrie : Il leur a redonné la vie & les forces.* Il me ſemble, MONSIEVR, que ce n'eſt pas abuſer de la proprieté des termes que de ſe ſervir de celuy de *reſſuſciter* dont noſtre Malherbe a vſé,

— Sub teſte benigno Vivitur, egregios inuitant præmia mores. *Claud.*

Plin. Iun.

Les Vertus reviendront de palmes couronnées,
Et les juſtes faveurs au merite données
Feront reſſuſciter *l'excellence des Arts.*

En effet, ce ſont les faveurs des Princes & de leurs Miniſtres qui donnent la fecondité aux Eſprits, comme ce ſont les favorables influences

des Estoiles qui donnent la fecondité à la Terre. Ce n'est pas assez de dire que les Arts refleurissent sous vn grand Roy, il faut dire que c'est par luy qu'ils refleurissent, comme ce n'est pas seulement sous le Ciel que la Terre produit des fruits, mais par le Ciel qui répand sa vertu sur tous les corps elementaires. Cette digression, MONSIEVR, quelque longue qu'elle soit ne m'a pas emporté si loin que je ne puisse aisément revenir à vous, car les loüanges que j'ay données au grand ARMAND sont d'infaillibles asseurances de vostre prochaine élevation. Puisque rien ne l'a retardée que le defaut de vostre âge, taschez, MONSIEVR, d'avoir bientost vingt-quatre ans & quelques jours ; & si vous ne pouvez avancer le cours du temps, au moins pour empescher qu'il ne vous dure, employez le toûjours aussi dignement que vous faites, & soyez asseuré qu'il ne manquera pas de vous apporter toutes les prosperitez dont vous estes digne, & que vous souhaite,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV

AV MESME.

LETTRE LXXIII.

MONSIEVR,

I'éprouvai bien l'autre jour ce que dit Quintilien, *qu'on ne persuade point les gens malgré qu'ils en ayent.* Il ne me fut pas difficile de faire entendre raison à vostre Savant, qui a sans doute beaucoup d'esprit, mais de la luy faire suivre ce fut autre chose.

----Vt salvus regnet vivátque beatus
Cogi posse negat.

Ie luy representai qu'il n'estoit plus jeune & qu'il estoit pauvre, qu'il aimoit son aise & qu'il haïssoit le travail; que le service que vous desiriez de luy ne demandoit qu'vne sujetion mediocre & ne luy cousteroit ni peines ni soins; que vous estiez assez puissant pour le pouvoir enrichir, & assez genereux pour le vouloir efficacement; & qu'il n'y avoit pas vn homme au monde plus égal, plus sociable & plus commôde que vous; de qui l'on eust moins à souffrir, & qui souffrist plus doucement les defauts & les bizarreries des autres. Il demeura d'accord de toutes ces

veritez : Mais il ne demeura pas moins ferme ni moins immobile dans son extravagante resolution. Il me declara nettement qu'on le détacheroit aussi tost de l'amour de la vie que de celle de Paris. Et quand je le pressai là dessus, il s'écria, *Et pour combien contez-vous la promenade du Pont-neuf*? Et à ce mot il me quitta brusquement. Voilà, MONSIEVR, le succés de ma premiere negotiation. La seconde ne m'a pas reüssi plus heureusement. Ie vous trouvai dés le lendemain vn Docteur de la Faculté, qui avoit toutes les qualitez que vous pouviez desirer, & vne de plus, car il estoit Abbé d'vne Abbaye qui valoit bien cent escus de rente, & dont les Bulles luy en avoient cousté huit cens. Ce digne Prelat me remercia tres-civilement de l'employ que je luy voulois procurer & me promit precisément qu'il vous suivroit par toute terre, quand ce seroit au païs d'*adieusias*. Neanmoins, MONSIEVR, il m'écrivit deux heures aprés le billet que je vous envoye, où vous verrez qu'il sait bien dire & bien se dédire ; & qu'il est plus eloquent dans ses lettres qu'il n'est fidele dans ses promesses. Ce qui me fasche en cela, c'est, MONSIEVR, que vous ne sauriez retarder davantage vostre partement; & que je ne connois plus personne de qui j'ose vous répondre, si ce n'est peut-estre moy mesme. Ie suis tellement épris de la beauté de vostre ame, que je sens bien que c'est pour toûjours: Et quoi-

que la ſolitude où vous allez vous confiner me paroiſſe tres-faſcheuſe, voſtre abſence me ſeroit encore plus inſupportable.

Si tibi mens eadem, ſi noſtri mutua cura eſt,
In quocumque loco Roma duobus erit.

Roma, MONSIEVR, c'eſt à dire le Cours, les Tuilleries, & les belles Ruelles du quartier ſaint Paul, & du Fauxbourg ſaint Germain. Voyez ſeulement ſi vous pouuez vous accommoder de mon eſprit, de mon humeur, de la fidelité de mon zele, & de la petite eſtenduë de mes connoiſſances & de mes lumieres naturelles & acquiſes. En ce cas là, MONSIEVR, je m'offre & me livre à vous : A la charge que vous ne me rendrez jamais à moy meſme, que vous n'ayiez rencontré quelqu'vn qui ſoit avec plus de chaleur que je le veux eſtre tant que je vivrai,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXIV.

MONSIEVR,

I'ay ſeu l'accident qui vous eſt arrivé par les chemins; Mais j'ay eſté ſi heureux que je ne l'ay appris que dans vne de vos lettres que j'ay trouvée toute pleine de railleries. De ſorte, MONSIEVR, que j'ay mieux aimé en rire avec vous, que de m'en affliger tout ſeul. Il faut que la vie des perſonnes illuſtres ſoit meſlée de bien & de mal, & qu'il y ait de la diverſité dans leurs aventures. Celle-là ne vous a pas eſté ſi faſcheuſe à ſouffrir qu'elle vous donnera de plaiſir à nous la conter. Et puis, MONSIEVR, ſi vous en tirez cette inſtruction de n'aller plus par la campagne que vos gens ne ſoient à l'entour de vous, vous ne devez pas regreter les cent piſtoles qu'on vous a volées. Il eſtoit ſi malaiſé de vous apprendre à avoir peur de quelque choſe, qu'il ne pouvoit pas vous en couſter moins. Ie ne ſay, MONSIEVR, ſi la Fortune ne m'en a point fait payer quelque petite partie pour l'intereſt que j'ay à

tout ce qui vous regarde ; & si le Manuscrit que vostre Gentil-homme a pris au lieu du livre que vous vouliez voir, n'est point tombé entre les mains de ces Indiscrets qui vous ont si mal respecté. Ie pense que j'en serois bien aise, tant j'ay d'apprehension que vous ne me dérobiez mes secrets, & que cette lecture qui est si peu digne de vous, ne vous dégouste de mon esprit. Tirez moy, s'il vous plaist, de cette inquietude, & trouvez bon que vostre Secretaire m'écrive ce qui en est. Il me semble aussi, MONSIEVR, qu'il seroit de vostre bonté de luy donner le soin de me mander amplement de vos nouvelles, & que ce m'est vne honte de ne savoir rien en cela plus que le commun, estant bien d'vne autre sorte que tous les autres,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXV.

MONSIEVR,

Vous ſaurez de celuy qui vous rendra cette lettre la felonnie & la furieuſe revolte de vos Habitans de Beſſine, dont je vay vous dire le ſujet en plus de deux mots. Peut-eſtre ne vous ſouvenez-vous pas de dix quartiers de marais que vous aviez donnez à Monſieur Pauquet. Ie dis peut-eſtre, car vous ne vous ſouvenez guere du bien que vous faites. Comme il voulut vſer de voſtre liberalité, aprés en avoir parlé aux Principaux de la Paroiſſe qui y avoient le plus d'intereſt, il entreprit de faire faire vn foſſé, & mit des gens en beſogne le mecredy quatorziéme du courant. Le lendemain vos Rebelles s'aſſemblerent au ſon du tocſin, &, ſous la conduite de leur Paſteur, vinrent, non pas comme des brebis, mais comme des loups, ſe jetter ſur nos Travailleurs, leur arracherent leurs outils, comblerent le foſſé, y laiſſerent l'eſpace d'vne foſſe pour y enterrer le pauvre Prieur, à ce qu'ils diſoient; & aprés avoir dit de luy mille outrages & mille indignitez, ſans

épargner mesme vostre Seigneurie Illustrissime, s'en retournerent chargez de dépouïlles & en dresserent vn beau trophée dans la maison d'vn des plus apparens de ce grand nombre de Seditieux. Au bruit qui en vint au logis, Monsieur Pauquet sortit tout seul, vn petit baston dans la main, pour la gravité seulement & non pas pour la vengeance ; & s'en alla les trouver en cet estat, *majestate tantùm armatus*, mettant toute sa confiance en sa Rhetorique, & se promettant de faire tomber le vent & de calmer l'orage par la seule dignité de sa presence. Mais ce procedé si brave & si hardi ne luy fut pas du tout si heureux qu'il a esté à quelques Heros des Siecles passez : *Expertus est parum tutam majestatem sine viribus esse.* Cette belle science, qui a esté nommée par vn vieux Poëte *Flexanima*, ne fléchit point des ames si dures, & il reconnut que le mot du Sage, *responsio mollis frangit iram*, n'est vray que pour les coleres de verre, & non pas pour celles de fer & de bronze. Ne vous estonnez pas, MONSIEVR, de ces façons de parler. Monsieur Desportes a dit,

Plin.

Tite Live.

Je n'ay rien de fragile en moy
Que mes courroux qui sont de verre.

Vn Pere Latin dont j'ay oublié le nom, donne aux coleres des pigeons à peu prés la mesme epithete qu'Homere donne aux paroles, *plumeas iras gerunt;* & vn autre a nommé la colere de Dieu *plumbeam iram.*

Pour revenir à nostre guerre, les Mutins firent encore sonner le tocsin sur Monsieur Pauquet, & avec toute sorte d'armes villageoises, fleaux, fourches, bastons à deux bouts, & plus de pierres qu'il n'en eust falu pour lapider toutes les adulteres de l'ancienne loy, le coururent vne heure entiere: & s'il n'eust eu pour s'enfuir d'aussi bonnes jambes qu'Achille, & pour fuir avéque jugement, autant de prudence que le pere des Poëtes en donne à Enée, ils l'eussent tué mille fois s'il eust eu mille vies à perdre. Iamais Croquans ne furent plus acharnez sur les Maltoûtiers, que cette Canaille estoit sur luy. Mais *Di tant'ali l'impennò la paura*, qu'il en est échapé graces à Dieu, & le Ciel luy a conservé vne vie qui ne sera pas peut-estre tout-à-fait inutile à vostre service. I'ay vû là-dessus mes sages Amis, & amis de toute sorte de temperamens. Les flegmatiques aussi bien que les bilieux ont esté d'avis que j'abandonnasse à la barbarie des Prevosts ces méchans Sujets, & que je vous suppliasse de retirer d'eux vostre puissante protection, afin de les laisser à la premiere occasion, piller & manger à ces formidables hostes dont Tacite a dit, *Ignavissimi in hostes & solis hospitibus metuendi.* Les Braves de vostre voisinage s'estoient venus offrir à moy pour les aller bastonner jusque sur leur fumier: Mais j'ay pensé que ce procedé estoit vn peu trop Cavalier pour vn homme de Breviaire; & que d'ailleurs

leurs ce ſupplice que les Romains appelloient *Fuſtuarij pœnam* eſtoit trop leger pour leur crime, & je ne les veux pas quitter à moins du fouët que les meſmes appelloient *horribile flagellum* : ou de la fleur de lys que le Marin nomme *la bolla real* (voilà vne faſcheuſe bulle) ou à quelque choſe de pis s'il ſe peut. Ie ris, MONSIEVR, mais ce n'eſt que pour vous faire rire : Car je fremis d'horreur toutes les fois que je penſe à l'extréme peril où a eſté vn homme qui m'eſt ſi conſiderable & ſi cher. Ie vous demande congé d'en tirer raiſon à toute rigueur, & de faire vn exemple dans le païs qui eſtonne les races futures des Revoltez. I'y ſuis reſolu quoiqu'il m'en couſte, quand ce ne ſeroit que pour faire dire vray à celuy qui diſoit il n'y a guere plus de ſeize cens ans,

Graviſſima eſt probi hominis iracundia.

Et ailleurs :

Mutat ſe bonitas, quam irrites injuriâ.

Et encore ailleurs :

Furor fit, læſa ſæpiùs patientia.

Ie ſuis, MONSIEVR, ce *probus iratus*, ce *bonus irritatus*, & ce *patiens læſus*, & meſme, ſi vous voulez, cet *Ours* du Poëte Eſpagnol que vous aimez tant, malgré Naugerius & ſes Sectateurs

---------. Ne tu
Fumantem naſum vivi tentaveris vrſi,
Sit blandus licet, & lambat digitoſque manuſque,
Si furor & bilis ſi juſta coëgerit ira,

Vrſus *erit*, &c.

L'executeur de ma juſtice vindicative, c'eſt Monſieur de Chantclerot. Vous connoiſſez, MONSIEVR, ſa moderation naturelle; jugez s'il vous plaiſt ce que je dois attendre de luy aprés avoir mis le feu comme j'ay fait dans le ſoulphre & le ſalpeſtre dont ſon ame eſt faite. Le bruit couroit à Niort lors que j'en partis, qu'ils vous avoient dépeché vn homme *pour ſurprendre voſtre religion* (C'eſt ainſi que nous parlons nous autres gens d'affaires) Mais voſtre religion eſt trop fine pour ſe laiſſer ſurprendre à de groſſieres impoſtures. Ceux qui vous parlent les premiers, n'ont que ce ſeul avantage d'eſtre écoutez les premiers; Ils n'ont pas celuy de l'eſtre le mieux ni le plus favorablement. Quand vous ſerez informé de toutes les particularitez de cet aſſaſſinat, vous connoiſtrez, MONSIEVR, le particulier intereſt que vous avez à favoriſer la punition d'vn crime commis à voſtre porte, par des Sujets que vous avez toûjours protegez, & ſur vn homme qui eſt à vous, & que vous favoriſez de l'honneur de voſtre eſtime. Ie vous écris cecy de mon Prieuré où mes affaires, à moins que vous n'en ordonniez d'vne autre façon, m'arreſteront tout le reſte de ce mois. Au commencement de l'autre je me rejoindrai à la meilleure & à la plus noble partie de moy meſme pour ne m'en ſeparer jamais ſi je puis. Ne penſez pas, MONSIEVR, que

cette façon de parler ſoit peu reſpectueuſe. Ie ne ſuis pas plus Roturier que l'eſtoit feu Monſieur Horace; ni vous plus Gentil-homme que Monſeigneur Mecenas qui eſtoit appellé dans ſon ſiecle *Thyrrena Regum progenies*. Et cependant ce Poëte parle avec la meſme privauté à ce Favori, & l'on voit dans quelques memoires de ce temps-là, que ce grand homme ne la deſapprouva pas. Comme j'ay l'honneur de vous connoiſtre, vous ne ſerez pas plus difficile que luy, & la liberté que j'ay priſe n'empeſchera point que vous n'ayez toûjours agreable que je me diſe,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

Monſieur Pauquet en reliſant cette lettre a trouvé mauvais que je me ſois ſervi du mot de *fuitte* en parlant de luy; & dit que les mots honnorables ne couſtant pas plus que les mots injurieux, je me devois ſervir de celuy de *retraite*. Ie me ſuis ſouvenu là deſſus de cet adouciſſement de Ciceron écrivant à Brutus ſur vn ſujet approchant du noſtre: *Cedebas enim, Brute, cedebas, quoniam Stoici noſtri negant fugere Sapientem.* Si cela eſt, Monſieur Pauquet n'eſt point Stoïque & n'a rien à la ſucceſſion de Zenon & de Chryſippe.

Ie ne ſay ſi vous vous ſouviendrez qui eſt ce

Naugerius que je vous ay allegué. C'estoit, MONSIEVR, vn Senateur de Venise qui accusoit Martial de parler mal Latin & d'avoir corrompu la pureté de la langue Romaine. Pour reparation de ce crime il le traitoit plus cruellement que s'il eust violé vne vierge, & mesme que s'il eust débauché vne Vestale ; car il le brusloit tous les ans & en faisoit vn sacrifice aux Manes de Catulle qu'il reconnoissoit pour legitime Prince des Faiseurs d'Epigrammes, & de la chasteté du stile, & ainsi il punissoit les barbarismes de celui-cy comme autant de crimes de leze Majesté Poëtique.

AV MESME.

LETTRE LXXVI.

MONSIEVR,

Ie ne vous avois demandé qu'vn peu de consolation & vous avez voulu me combler de joye. En effet, vostre lettre m'en a donné vne extréme, & en vn lieu où je suis accoustumé aux grands plaisirs, j'en ay receu vn qui les passe tous. Ie ne croy pas pourtant ma paix si aisée à faire que

vous le pensez. *Regere iras muliebres* a toûjours paru aux Sages quelque chose de plus malaisé que de gouverner vn Royaume. Vous vous souvenez bien, MONSIEVR, de celuy qui dit *amaræ sunt mulieres*. Il n'est guere moins impossible de leur oster cette amertume quand elles l'ont prise vne fois, que de l'oster à l'eau de la mer. Neanmoins j'ay eu l'honneur de lire avéque vous que la multitude des fleuves qui se déchargeoient dans le Pont-Euxin dessaloient ses eaux & les rendoient douces. Ie me promets le mesme miracle de la douceur infinie de vostre esprit. En attendant je suivrai vos sages avis ; & à l'avenir je me déferai de cette sorte de *virginité* que vous me reprochez de si bonne grace, & si je ne puis obtenir sur moy d'avoir *des putains dans les yeux*, pour parler avec ce Sophiste Grec qui est de vostre connoissance, au moins n'y auray-je plus de *Pucelles*. Mais cette foiblesse de n'avoir pû s'empécher de dire *oui* me doit estre pardonnée, puisque vous savez qu'autrefois tout vn Peuple, & vn Peuple guerrier & plein de resolution, avoit moins de peine à souffrir la servitude qu'à se resoudre de dire *non*. Ie vous rens graces tres-humbles du Sermon qu'il vous a plû de m'envoyer. Ie l'irai bientost précher à Balzac, & peut-estre mesme à Verteil chez Monsieur le Duc de la Rochefoucaut, si j'en trouve l'occasion, & si je le puis faire, pour vser des termes des bons Courtisans de l'ancien.

ne Rome, *dextro tempore*, ce qu'ils opposoient à *lævo tempore*. Monsieur de *** le prosneroit à droit & à gauche luy qui se vante d'estre ambidextre, & qui allegue si souvent ce vers,

Où beauté est, ambidextre je suis.

Vous me defendez de douter de vostre affection; Il faut que je vous obeisse, si je ne veux vivre le plus malheureux des hommes. Bon jour, MONSIEVR, Dieu vous donne la longue vie dont vous estes digne, & vous conserve le grand cœur que vous avez : I'entens grand à cette mesure Royale dont parle Plutarque, & qui est celle de la Iustice & du veritable honneur. C'est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXVII.

MONSIEVR,

Avant que de partir pour aller à Balzac, je vous écrivis vne lettre que vous trouverez dans

ce paquet. Quoiqu'elle ſoit de vieille date & hors de ſaiſon, je ne laiſſe pas de vous l'envoyer, quand ce ne ſeroit que l'ayant faite la nuit, il me faſcheroit de perdre mes veilles. Depuis ce temps là, j'ay paſſé beaucoup de bonnes heures; Mais je vous puis dire avéque verité que c'eſt vous, MONSIEVR, qui m'en avez fait paſſer les meilleures. Ie leus voſtre Sermon à Monſieur de Balzac en bonne & grande compagnie. Ie ne ſaurois vous dire l'admiration qu'il en témoigna. C'eſt l'homme du monde le plus ſincere & le plus veritable avec ſes Amis. On ne ſauroit eſtre plus eſloigné de la flatterie qu'il en eſt, à moins que d'eſtre bien avant dans l'extrémité qui luy eſt contraire. Cependant il ſurpaſſa l'Idée meſme du Flateur, qu'vn des meilleurs Peintres des ames qui fuſt jamais, en a formée du temps d'Auguſte, & ſur vn ſemblable ſujet,

----Clamabit enim pulchrè, bene, rectè:
Palleſcet ſuper his: etiam ſtillabit amicis
Ex oculis rorem. Saliet, tundet pede terram.

Il fit tout cela & quelque choſe de plus, excepté qu'à la verité il ne ſauta pas; Car il n'eſt pas du tout ſi agile de ſa perſonne, ni ſi adroit à cet exercice que l'eſtoit Socrate. Serieuſement, MONSIEVR, quelque grande opinion qu'il euſt conceuë de voſtre eſprit, il fut ſurpris, étonné, &, comme il me le dit luy meſme, *ébahi.* Il trouva vos penſées belles, fortes & hardies; voſtre

elocution noble & magnifique. Il découvrit mesme dans toute la conduite de vostre Discours, plus d'art & de subtilité que nous n'en avions apperceu ni vous ni moy. Depuis ce temps là, il ne parle d'autre chose à tout le monde, & vous n'avez point de si haute ni de si claire Trompette de vostre Eloquence que ce *divin parleur*. C'est ainsi que Monsieur Mainard l'appelle dans des vers qu'il a mis sous son portrait. Vous croyant à Paris, & moy auprés de vous, il a donné charge à son Libraire de vous presenter son livre. Il n'a pas laissé de m'en donner vn, mais je ne saurois me resoudre de m'en désaisir. Si vous en avez de l'impatience vous n'estes qu'à trois journées du lieu où il se debite, & moy j'en suis à plus de dix. *Ignosce*, SVAVISSIME VIRORVM; *non mihi recentes mei fœtus blandiuntur (qui communis ferè morbus est) sed alieni. Quid dixi alieni? De vno Balzacio, Eloquentium (quod & tu fatebere) facilè Principe, hoc credas velim: Ab ejus scriptis, sine acerbo doloris cruciatu, divelli non possum. Hæc me, dum tu longè abes, sustentant & tuentur. Hæc præstant, ne desiderio tui macerer & contabescam. Hæc mecum peregrinantur, rusticantur, denique vix mihi tempero, quin insanum nec tamen sine laude ridendum Calphurniæ primariæ fœminæ amorem imiter. Illa Plinii Iunioris viri sui libros ne noctu quidem deponebat è manibus, nec modò capiti suppositos habebat (vt Plato, etiam morti proximus, Sophronis Mimos) sed & in lecto decumbens sinu fovebat,*

nec

nec somnum capere poterat, nisi in eorum complexu. Collige tu quid mihi animi erit, si quando illustre nomen tuum (quod illustrius multò facturus es) præclaro cuidam operi tuo præfixum videro. Emoriar ni gaudium istud morte mea redemptum velim.

AV MESME.

LETTRE LXXVIII.

MONSIEVR,

Quand les Rois seroient Philosophes, ou que les Philosophes seroient Rois, comme le souhaitoit ce Sage que vous savez, on n'écriroit pas dans leur Cour plus de belles moralitez que j'en ay trouvé dans vostre lettre datée du Chasteau de Saint Germain. Vous & Quinte Curce avez raison, c'est la Fortune bien souvent qui donne aux choses le prix & la reputation : *Fortuna rebus famam pretiúmque constituit.* Son Empire s'estend par tout, & c'est plustost par caprice & par fantaisie que ce n'est par de veritables & de solides raisons, qu'elle ensevelit dans les tenebres, ou qu'elle expose au grand jour certaines actions des hommes. *Ac profectò Fortuna in omni re dominatur:* Saluste.

Ea res cunctas ex libidine magis, quàm ex vero celebrat, obscurátque. Rien n'est difficile aux Destins, dit nostre Tacite; le bon-heur quelquefois tient lieu de tout generalement, & supplée au defaut des belles qualitez de l'ame : *Nihil arduum fatis; loco omnium etiam fortuna. Quibusdam fortuna pro virtutibus fuit.* I'avouë tout cela, MONSIEVR, mais je maintiens que la Fortune toute seule ne sauroit conduire vn grand ouvrage, & moins encore faire vn grand homme. Tel par vn pur hazard conduira bien vn vaisseau quelques milles sur la mer, pourveu qu'elle soit tranquille & qu'il ait le vent en poupe; Mais il n'entreprendra pas avec succés vne longue navigation, témoin ces malheureux Allemans qui du temps d'Agricola, ayant esté embarquez sur trois Brigantins pour venir servir en Angleterre, aprés avoir tué leurs Pilotes par vne brutale manie, furent plusieurs mois le jouët des vens, & perirent enfin miserablement. A la verité, Suetone rapporte en la vie de Galba, qu'vn navire d'Alexandrie chargé de toutes sortes d'armes vint aborder à Tortose ville d'Arragon, distante environ de mille lieuës, & qu'il fut trouvé sans Pilotes, sans Mariniers, & en vn mot sans aucune personne qui prist soin de sa conduite. Mais comme c'estoit vn prodige arrivé par la volonté des Dieux, on ne le peut pas tirer en exemple. Vous m'alleguez ces deux Peintres fameux, qui sans y pen-

Voyez dans les Histoires.

ser peignirent admirablement l'écume, l'vn d'vn cheval en fougue, & l'autre d'vn chien échauffé. Ie ne vous conteste pas, MONSIEVR, la verité de vos histoires. Ie croy bien que la Fortune pouroit faire de l'écume & quelque chose de plus. Mais je vous demande, si vous pensez que ce Protogene & ce Nealcés (Car c'est ainsi que ces Peintres s'appelloient) eussent pû faire, par vne aventure semblable, vn cheval tout entier comme celuy d'Apelles, dont les bestes jugerent mieux que les hommes, & qui trompa les veritables chevaux & les contraignit de hennir. Croyez-vous qu'avec vn pinceau jetté par dépit, ils eussent pû former vn chien du merite de cette babiche de Martial qu'il appelle *Issa*, & de laquelle il dit si agreablement: *Si vous approchez Issa de sa peinture, ou vous croirez qu'elles sont toutes deux veritables, ou qu'elles sont toutes deux peintes.*

Est & equus ejus, sive fuit pictus in certamine: quod judicium ad mutas quadrupedes provocavit ab hominibus. Namque ambitu æmulos prævalere sentiens, singulorum picturas inductis equis ostendit: Apellis tantùm equo adhinnivere. *Plin.*

Issam denique pone cum tabella,
Aut vtramque putabis esse veram,
Aut vtramque putabis esse pictam.

Il vaut donc mieux dire, ce me semble, avec Aristote, ou plustost avec vn Poëte rapporté par Aristote, *que l'Art aime la Fortune, & que la Fortune aime l'Art.* Τέχνη τύχην ἔστερξε, καὶ τύχη τέχνην. En effet, s'ils ne s'entr'aident, s'ils ne s'entr'assistent, s'ils ne se prestent la main mutuellement, ils ne sauroient rien faire qui soit achevé, rien qui ne soit imparfait & defectueux. Et aprés cela, Monsieur le

Marquis de *** dira-t-il encore qu'il ne faut qu'estre heureux, pour estre estimé grand homme de guerre & mesme grand homme d'Estat ? Si nous en croyons vn sage Consul dans Saluste, la prosperité est vn voile merveilleux pour cacher les vices & les defauts des personnes qui sont en charge : *Secundæ res mirè sunt vitiis obtentui.* Et au rapport de Plutarque, le bonheur de Nicias le fit passer plusieurs années pour vn vaillant Capitaine, & empescha qu'on ne découvrist son peu de courage. Neanmoins ce mesme bonheur l'abandonnant dans sa derniere entreprise de Sicile, sa lascheté parut visiblement & fut tres-funeste aux Atheniens dont il estoit General. Au contraire la felicité prodigieuse de Timoleon estant secondée d'vn bon sens & d'vne resolution admirable, dura jusqu'à la fin de sa vie, & le combla de gloire & d'honneur. Nous n'aurions pas grand' peine à trouver des Nicias dans nostre Histoire & dans celle de nos voisins, qui nous donneroient sujet de dire que comme les Monstres perissent bien tost, parce qu'ils sont contre nature, les prosperitez de ceux qui manquent de vertu s'évanouissent bien viste, parce qu'elles sont contre la raison, & que rien ne peut durer, qu'il n'ait vne cause constante de sa durée. Et certes, quelque puissante que soit la Fortune, elle ne sauroit faire tant de miracles que les Imprudens font de fautes. Et cependant ce qui a esté dit de

la conduite de la guerre, ſe peut dire auſſi de la conduite des Eſtats, *qu'il n'eſt pas permis d'y faillir ſouvent, & qu'ordinairement les premieres cheutes y ſont mortelles.* Enfin, MONSIEVR, je vous declare que je ſuis d'vn avis bien contraire à celuy de voſtre Ami, & que je croy que lors que la Fortune agrandit vn homme ſans vertu, c'eſt lors qu'elle en fait mieux connoiſtre la petiteſſe, & que c'eſt à peu prés comme vn Sculpteur qui poſeroit vne petite figure ſur la pointe d'vne pyramide & d'vn obeliſque. Les Atheniens commanderent vne fois aux deux premiers Statuaires de la Grece Alcamene & Phidias, vne image de Minerve qu'ils ſe propoſoient de placer ſur vne haute colomne. Le premier fit à la ſienne tout ce que le cizeau y pouvoit faire, & luy donna toute la delicateſſe & toute la beauté qu'elle eſtoit capable de recevoir. Le dernier obſervant avec les regles de ſon art celles de la Perſpective & de la Geometrie, ébaucha ſeulement le viſage de la Deeſſe, & luy fit des ſourcils touffus & épais, des yeux qui luy ſortoient de la teſte, des levres fort groſſes, vn nez plus grand que le naturel, & tout le reſte à peu prés de meſme, jugeant que l'éloignement de la veuë racourciroit, & adouciroit tous ces traits groſſiers & les remettroit dans vne juſte proportion. Quand le Peuple vit ces deux ouvrages, il admira celuy d'Alcamene, & le travail de Phidias luy parut horrible. Mais lors que les

figures furent posées sur leur base, il se trouva qu'on ne voyoit aucune forme de visage en la Minerve d'Alcamene, & que celle de son compagnon faisoit tout le bel effet que l'on pouvoit desirer, & éclatoit là comme vn chefd'œuvre de Sculpture. Cette comparaison ne represente pas mal à mon gré deux Ministres d'Estat que la France a vûs en different temps. L'vn avoit dans la conversation & dans le commerce de la vie civile, beaucoup de douceur, de grace, de vivacité, de politesse & d'eloquence ; & l'autre beaucoup de rudesse & de pesanteur : Et cependant, lors qu'ils furent appellez dans l'employ, cet homme rude s'acquit la reputation d'vn grand personnage, & cet esprit poli ne se fit remarquer que par ses irresolutions & par ses foiblesses, & sembla si peu de chose, qu'vn excellent Iuge en matiere de gouvernement, luy appliquoit ces paroles de Tacite sur le sujet de Galba, *Tant qu'il demeura dans vne condition privée on le jugea fort au dessus, & s'il n'eust jamais obtenu l'Empire, tout le monde eust crû qu'il en estoit digne. Major privato visus dum privatus fuit, & omnium consensu capax Imperii nisi imperasset.* Ie pourois, MONSIEVR, vous faire souvenir de quelques autres de nos Magistrats, qu'il sembloit que la Fortune n'eust élevez que pour se donner le plaisir de les voir tomber (Car c'est vn de ses divertissemens aussi bien que de plusieurs autres qui ne sont ni Dieux ni Deesses) ou pour

rire tout ſon ſaoul de la morgue qu'ils tiendroient & de leur conduite irreguliere & extravagante:

Quales ex humili, magna ad faſtigia rerum
Extollit, QVOTIES VOLVIT FORTVNA IOCARI.

Ce meſme Monſieur le Marquis de *** qui ſe plaiſt aux fortes & frequentes exclamations, ne manqueroit pas de s'écrier là deſſus, *Quelle barbare, & inhumaine raillerie qui fait la miſere de tant de millions d'hommes:*

-------Quænam eſt iſta jocandi
Sævitia?

Et veritablement, ce ſont jeux de Princes : Ce ſont jeux pleins d'inſolence & de cruauté:

Fortuna ſævo læta negotio, &
Ludum inſolentem ludere pertinax
Tranſmutat incertos honores, &c.

La Theologie nous enſeigne que la perfection des objets, qui eſt la cauſe de noſtre amour, eſt l'effet de celuy de Dieu qui rend aimable tout ce qu'il aime. Il ſeroit à deſirer que les Rois à qui l'on donne le nom de ſes images vivantes, puſſent l'imiter en cela & donner à leurs Favoris qu'ils honorent de leurs bonnes graces, les bonnes qualitez que la Nature leur a refuſées. Mais il n'en eſt pas ainſi, & ils reſſemblent quelquefois au Soleil qui a la force d'élever juſqu'à la moyenne region de l'air de certaines vapeurs

grossieres, & n'a pas la vertu d'empécher qu'elles ne retombent puantes & infectes sur la face de la terre. Mais c'est assez de Politique pour vn jour de Carnaval ; & si je faisois vn plus grand libelle, vous me diriez sans doute,

Dii magni horribilem & sacrum libellum,
Quem tu scilicet ad tuum Sodalem
Misti, continuo vt die periret
Saturnalibus optimo dierum.

Pour éviter ce reproche, & pour corriger bientost la trop grande liberté de ce mot de *Sodalis*, je me haste de vous asseurer que je suis avec toute sorte de respect,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXIX.

MONSIEVR,

Quoiqu'en dise vostre Critique chagrin, ce n'est point offenser le Roy que d'appeller Monsieur

sieur le Cardinal de Richelieu, l'Atlas de la Royauté. Dans la doctrine des Poëtes, Atlas porte le faix des Cieux & des astres:

Axem humero torquet, stellis ardentibus aptum.

Et neanmoins, Iupiter ne laisse pas d'avoir la gloire toute entiere de gouverner cette belle partie de l'Vnivers, aussi bien que toutes les autres:

----Qui res hominum ac Deorum,
Qui mare & terras variisque mundum
Temperat horis.

Horat. Od. 12. lib. 1.

Aussi pour dire que le Roy s'appuye sur Monsieur le Cardinal, il ne s'ensuit pas qu'il s'y repose de telle sorte qu'il ne contribue rien à l'affermissement de la tranquillité de ses Peuples. Ce grand Ministre ne porte pas toute la charge pour le Roy, mais il la porte avéque le Roy, qui a choisi sa prudence pour le soulager d'vne partie de ses soins & de ses peines, le considerant comme l'vnique secours qu'il pouvoit attendre dans l'accablement des mauvaises affaires où il se trouvoit; *Assumptus est in laborum, curarúmque consortium, vnicum auxilium fessis rebus futurum.* A la verité, il faut apporter beaucoup de temperament en traitant vne matiere comme celle là, & se souvenir avec quelle delicatesse Horace entreprend de louër la valeur du jeune Tibere parlant à Auguste. Aprés avoir dit du premier, *C'estoit vn merveilleux spectacle de le voir dans la meslée faisant vn carnage effroyable de ces vastes corps qui s'estoient*

Spectãdus in certamine Martio Devota morti pectora liberæ Quantis fatigaret ruinis.

dévoüez à la mort pour la defense de la liberté. Il rompoit des bataillons. Son cheval estoit en fougue, & tout écumant de fureur. Il le poussoit au milieu des javelots & des épées où il faisoit le plus chaud & où le combat estoit le plus allumé. C'est ainsi que le vent de Midy, lors que les Pleiades dominent & qu'elles font crever les nuës, agite les ondes si horriblement que l'art du Pilote ne les peut dompter. C'est ainsi que le fleuve Aufide avec ses cornes de taureau, ravage les campagnes quand il est émeu. C'est ainsi qu'il jette la terreur dans l'ame des laboureurs, & qu'il semble qu'il leur veüille oster l'esperance des moissons & ramener vn second deluge. Aprés ces belles hyperboles le Poëte ajouste, s'adressant à l'Empereur: *Vostre Majesté luy avoit donné ses vieilles troupes qui avoient esté dressées sous sa discipline & aguerries sous sa conduite. Elle luy avoit donné ses ordres, ses instructions, & ses conseils; & outre tout cela la faveur des Dieux qui sont à sa devotion & qui n'ont jamais manqué de favoriser son parti :*

Te copias, te consilium, & tuos
Præbente Divos.

Voilà, MONSIEVR, la precaution dont il faut vser en ces rencontres. C'est toûjours pecher contre le jugement que d'y manquer; Mais au sujet que nous traitons c'est pecher absolument contre la verité des choses. Il y a des Princes qui ne voyent du tout que par les yeux de leurs Favoris, au contraire il y en a qui croiroient estre deshonnorez s'ils se servoient de ceux de quelqu'vn de

[f] Indomitas propè qualis vndas. Exercet Auster Pleiadum choro Scindente nubes: impiger hostium Vexare turmas & frementem Mittere equũ medios per ignes. Sic tauriformis voluitur Aufidus &c. Quum sævit horrendámque cultis Diluuiem meditatur agris. *Od.14.lib.4.*

leurs Sujets pour le soulagement de leur courte veuë. Leurs pauvres Peuples patissent de l'ambition qu'ils ont d'agir seuls. Ils se vantent de n'avoir point de Confidens. Il y paroist en leurs affaires. Nous avons vn Roy qui sait tenir le juste milieu entre ces deux extrémitez. Il a de bons yeux, mais ayant à regarder à tant de choses, il ne croit pas en avoir assez de deux. Aussi ne se fie-t-il pas à ceux d'vn autre jusqu'à s'endormir pendant qu'il veille. En vn mot, il est comme le sens commun qui juge des rapports que luy font les autres sens. Il sait, sans l'avoir leu dans Velleius & dans Tite Live, que les grandes affaires ont besoin de grandes aides & de fortes assistances, & que celuy qui veut tout gouverner sans prendre avis de personne a plus de presomption qu'il n'a de prudence. Il se souvient bien qu'vn de ses Predecesseurs dont vn Galant homme de ce temps là disoit agreablement : *Il n'est point au monde de cheval si fort que celuy du Roy, car il porte toute à la fois sa personne & tout son conseil.* Il se souvient, dis-je, que ce Prince fit des fautes tres-importantes, qu'il eust sans doute évitées s'il eust pû se resoudre de puiser quelquefois des conseils dans d'autres testes que dans la sienne. Vn des Courtisans d'Alfonse Roy d'Arragon, luy demandoit si vn Souverain se pouroit jamais ruiner. *Il le pouroit,* répondit-il, *& fort à propos, si la sagesse estoit à vendre.* A la verité, la sagesse ne se peut pas acheter,

mais elle se peut acquerir, & c'est vn mot d'Euripide que le Prince devient sage en conferant avéque les Sages:

Σοφὸς Τύραννος τῶν Σοφῶν συνουσίᾳ.

Hesiode, & Ciceron aprés luy, mettent entre les esprits du premier ordre ceux qui découvrent d'eux mesmes le bon & le vray dans toutes les choses, & tout proche d'eux ceux qui ne s'en apperçoivent pas tous seuls, mais qui le reconnoissent quand on le leur monstre. Artabane dans Herodote, dit au Roy Xerses que selon son jugement c'estoient deux qualitez égalment bonnes & dans le mesme degré d'excellence, de savoir donner vn bon conseil, & de le savoir bien croire & bien pratiquer: Ἰσον ἐκεῖνο βασιλεῦ, παρ' ἐμοὶ κέκριται, φρονέειν τε εὖ καὶ τῷ λέγοντι χρηστὰ ἐθέλειν πείθεσθαι. Quoiqu'il en soit, MONSIEVR, vn Prince est fort sage qui a l'adresse de se bien servir de la sagesse de ceux qui l'approchent. Mais s'il n'est prudent de soy mesme, ou il ne sera pas bien conseillé, ou il le sera inutilement, & si les bonnes resolutions qu'il prend ne sont de son invention, du moins doivent-elles estre necessairement de son choix; & je pense que c'est ainsi qu'il faut entendre la maxime du Politique Florentin, qu'il est necessaire que les bons conseils viennent de la prudence du Prince, & non pas la prudence du Prince des bons conseils: *Però si conchiude, che li buoni consigli, da qualunque venghino,*

conviene naſchino dalla prudenza del Principe, & non la prudenza del Principe da' buoni conſigli. Il s'enſuit de tout ce que nous avons dit, que comme Dieu ne ſauroit faire vn plus beau preſent aux hommes que de leur donner vn bon Prince, il n'en ſauroit faire vn plus grand aux Princes que de leur donner vn bon Miniſtre. Celuy dont nous parlons nous a remis en reputation chez nos voiſins & a changé ces laſches maximes qui rendoient noſtre nom ſi mépriſé dans Rome & dans Madrid, pour en prendre d'autres ſi hautes & ſi genereuſes qu'incontinent aprés qu'il fut dans le Miniſtere, l'orgueil des vſurpateurs fut abatu & le courage des affligez commença de ſe relever. Avant luy on ſe contentoit d'entretenir les couvertures, & de refaire les reparations les plus preſſées; Et les plus judicieux voyoient bien qu'on ne faiſoit que replaſtrer les ruines d'vne mazure qui alloit par terre. Celui-cy rebaſtit tout de neuf & de fond en-comble. Il y employe le jaſpe & le marbre. Il y joint la ſolidité avec l'ornement. Ces faux Sages que nos peres ont veus, ſe contentoient d'émouvoir de mauvaiſes humeurs, que ce veritable Sage a diſſipées, & de cacher des playes que ce grand homme a parfaitement gueries. Il a domté la rebellion. Il a ſeu arreſter le torrent impetueux des conqueſtes de l'Eſpagne & de l'Empire. Il a tiré de ſervitude les Alliez de cette Couronne, & a gagné au Roy le titre de

Liberateur. Enfin il a executé glorieusement des entreprises dont la seule imagination faisoit trembler les plus hardis des autres Ministres. Neanmoins ils avoient aussi bien que luy toutes les forces de l'Estat entre les mains. Mais quoy, nous pourions dire quelque chose de semblable à ce que disoit vne fois Monsieur le Cardinal du Perron, de quelque plagiaire qui luy avoit volé de certains memoires qu'il avoit dressez pour combattre les erreurs des Calvinistes : *Il m'a dérobé mes traits, mais il n'a pû me dérober la force ni l'adresse de mon bras.* Et certes les armes artificielles ne servent de guere à ceux qui manquent des naturelles; Et la Nature qui a donné au Cerf le plus lasche des animaux, vn bois plus dangereux que ne sont les cornes des Taureaux & les defenses des Sangliers, nous monstre assez par là que la veritable force consiste dans le courage, & qu'il n'est point de puissance ni d'autorité qui ne soit foible, à moins que d'estre appuyée d'vne vertu pleine de vigueur & de fermeté. Vous voyez, MONSIEVR, comme j'obeis au commandement que vous m'avez fait de vous entretenir de quelque chose qui soit plus solide que des complimens. Puisque vous prenez plaisir de relire dans mes lettres les pensées des bons Auteurs, je continuerai aux occasions de vous donner ce contentement, & de me servir du seul moyen qui me reste pendant

vostre absence de vous témoigner que je suis veritablement,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXX.

MONSIEVR,

Est-il possible que vostre Ami qui a passé soixante ans, s'estonne encore de voir crier si haut contre Monsieur le Cardinal de Richelieu?

------Stupet hæc qui jam post terga reliquit
Sexaginta annos?

N'est-ce pas ainsi que les enfans disent des injures à l'Operateur qui leur remet ou vn bras ou vne jambe, parce qu'ils sentent le mal qu'on leur fait & ne connoissent pas celuy qu'on leur veut oster? Et mesme les personnes les plus raisonnables en font-elles moins, & ne semble-t-il pas que la Nature ait institué les cris aussi bien que les larmes, pour le soulagement de nostre douleur.

Generalement parlant, les hommes sont des animaux plaintifs, *naturâ querulum animal homo est :* & ce Poëte Comique qui vous plaist si fort, a dit qu'ils avoient fait tout exprés vne Deesse de la Fortune, afin d'avoir sur qui se pouvoir décharger de leurs imprudences & de leurs malheurs,

Ex hominum questu, facta Fortuna est Dea.

Vn Fievreux qui s'est attiré sa maladie par ses débauches & par ses excés, aime mieux s'en prendre à l'intemperie de l'air & de la saison : aussi nous sommes bien aise de rejetter sur le desordre du Gouvernement le mauvais estat de nos affaires particulieres, & de blasmer la conduite des Ministres, quand celle de nostre fortune n'a pas eu le succés que nous desirions. Et puis nous sommes fort sensibles à nos interests & ne le sommes guere à ceux du Public. La gloire du nom François & le restablissement de nostre reputation chez les Estrangers, ce sont choses qui ne nous touchent que legerement. Enfin, qu'on donne cette satisfaction aux Mécontens, de changer ceux qui gouvernent pour en mettre d'autres à leur choix, dans trois mois ils regreteront les premiers, & les rappelleroient s'il dépendoit d'eux. Toute l'Histoire est pleine de ces exemples, & j'en ay rapporté plusieurs sur cet endroit de Tite Live, où il raconte comme le Peuple Romain à la requeste du Tribun Terentillus abolit les Consuls pour mettre en leur place des Tribuns

Tribuns de puissance Consulaire, dont il se repentit & se lassa presque aussi-tost. Vous savez, MONSIEVR, l'expedient dont se servit vn excellent homme de Capoüe pour sauver les Senateurs de sa ville, de la fureur du Peuple qui les vouloit déchirer. D'abord il parla contre eux avec plus d'aigreur & d'animosité que pas vn de la compagnie & conclud à les exterminer entierement. Mais en suite il se mit à representer à cette multitude irritée, qu'il n'estoit pas raisonnable qu'vne grande Cité demeurât sans Magistrats, & qu'avant que de se défaire de ceux-cy, il falloit en creer d'autres d'vne suffisance & d'vne probité singuliere. Ce qui arriva, ce fut qu'aprés vne longue contestation sur le merite des particuliers que l'on proposoit, ils furent contraints de rompre leurs assemblées & de laisser les choses comme elles estoient. Si en pareille occasion on pratiquoit par tout ce mesme artifice, il auroit aussi par tout le mesme succés. Vn Espagnol à qui vn François demandoit, *D'où vient que vous autres Espagnols estes haïs si vniversellement?* répondit avec beaucoup de raison & peu de paroles, *porche dominamos.* L'esprit humain est naturellement mutin & rebelle, & comme il voit qu'il ne sauroit se passer de Maistre, il tasche au moins d'en changer souvent, ce changement allegeant vn peu le poids de sa servitude & luy tenant lieu de quelque sorte de liberté. Il ne fut jamais d'Em-

pire plus doux que celuy du premier Cesar, particulierement pour les Grands qu'il combloit de graces & de faveurs : Et neanmoins ils n'aimoient pas tant les richesses & les honneurs qu'ils recevoient de sa bonté, qu'ils haïssoient la puissance qu'il avoit de leur bien faire : *Gravis erat illis ipsa beneficiorum potentia.* Et n'est-ce pas à peu prés le sens de ce mot de Themistocle, *Les Atheniens me veulent du mal, parce qu'ils s'ennuyent de recevoir trop long-temps du bien d'une mesme personne.* Ce sont là, MONSIEVR, les sujets que peuvent avoir les François de se plaindre de Monsieur le Cardinal. Depuis douze ou quinze ans il n'y a que luy qui conjure les tempestes & qui détourne les orages qui menaçoient ce Royaume de toutes parts. Il n'y a que luy qui asseure nostre repos par ses inquietudes, nostre sommeil par sa vigilance, nostre loisir par ses occupations, nos plaisirs par ses soins laborieux, & nostre salut par les dangers continuels où l'exposent les grandes inimitiez qu'il s'est attirées. Mais il trouve assez à se consoler, de l'ingratitude du Peuple dans les bonnes graces du Roy. L'affection dont ce grand Prince l'honnore, est si legitime, qu'elle acquereroit à sa Majesté le titre de *Iuste* quand elle ne l'auroit pas merité dés la sortie de son enfance. Il continuera sans doute de l'en favoriser toûjours, & de nous rendre spectateurs du plus glorieux combat qui puisse estre entre les hommes,

de la fidelité d'vn ſi digne Sujet, & de la reconnoiſſance d'vn ſi bon Maiſtre. Face le Ciel que ce noble different dure longues années & demeure toûjours indecis, afin que jamais nous ne connoiſſions qui des deux aimera plus conſtamment, ou le Prince vn Miniſtre ſi neceſſaire, ou cet excellent Miniſtre vn Prince ſi digne d'eſtre bien ſervi. Si ces vœux ſont exaucez, nous n'aurons plus de ſouhaits à faire, car ils comprennent infailliblement tout ce que nous pouvons demander à Dieu, la gloire de noſtre Roy, & la felicité de ſes Peuples. Neanmoins aprés tout cela il manqueroit beaucoup à la mienne, ſi je n'avois aſſez de conduite pour me conſerver la grace que vous me faites de me vouloir vn peu de bien, & de croire que je ſuis paſſionnément,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXXI.

MONSIEVR,

Ie suis ravi que ce brave Cavalier dont je vous ay donné la connoissance, vous ait paru si divertissant & de si bonne compagnie. D'abord, MONSIEVR, vous l'avez estimé pour l'amour de moy. Mais je puis esperer qu'à cette heure vous m'estimerez vn peu davantage pour l'amour de luy. Vous luy avez fait grand honneur d'avoir trouvé ses Idylles plus agreables que les Cascades de Liencour que vous avez veuës dans vostre voyage. Ie me souviens d'vn honneste homme de l'antiquité qui en eust dit je pense tout autant que vous, s'il eust esté en vostre place, puisqu'il disoit autrefois sur vn sujet assez semblable (Car c'estoit aussi de quelque Idylle qu'il parloit)

Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona?
Nam neque me tantum venientis sibilus Austri,
Nec percussa juvant fluctu tam littora, NEC QVÆ
SAXOSAS INTER DECVRRVNT FLVMINA VALLES.

Au reste, MONSIEVR, je trouve vostre critique

tres-ſpirituelle & tres judicieuſe, & les trois remarques que vous faites valent à mon gré toutes celles de l'Hypercritique Monſieur de Leſcale. I'abandonne donc en cette occaſion mon Ami le Cavalier de là les Monts, quelque grand témoignage que je vous aye rendu de ſon merite, & me ſers là-deſſus de cet avis d'vn fort ſage Courtiſan,

Qualem commendes etiam atque etiam aſpice, ne mox
Incutiant aliena tibi peccata pudorem,
Fallimur, & quondam non dignum tradimus, ergo
Quem ſua culpa premet, deceptus omitte tueri.

Neanmoins, MONSIEVR, il paroiſt bien par ce qu'il vous plaiſt de m'en écrire, que les fautes de cet Auteur ne vous ont pas dégouſté de luy; & il me ſemble que vous pouriez faire le meſme jugement de cet Italien, que voſtre Quintilien a fait d'vn Eſpagnol qui le valoit bien. *Iam robuſtis & ſeveriore genere lectionis ſatis firmatis legendus, vel ideo, quòd exercere poteſt vtrimque judicium.* I'y pourois ajoûter ce qui ſuit, *Multa enim probanda in eo, multa etiam admiranda ſunt: eligere modò curæ ſit: quod vtinam ipſe feciſſet.* Les fauſſes pointes que vous condamnez ſont proprement *caſuri ſi leviter excutiantur floſculi.* Vous vous ſouvenez bien de ces mots là, MONSIEVR, & de ces autres auſſi, *Minutæ inventiunculæ, quæ inventæ facie ingenii blandiuntur, excuſſæ riſum habent.* Mais ce *riſus* là n'appartient pas à tout le monde comme à vous,

& tous les Rieurs ne rient pas ni de ſi bonne grace ni ſi à propos, & ce que j'en eſtime davantage, c'eſt que vous avez encore des qualitez bien plus ſolides & plus eſtimables que celle-là, & qui m'obligent bien d'vne autre ſorte au reſpect, à l'eſtime & à la paſſion que conſervera pour vous tout le reſte de ſes jours,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXXII.

MONSIEVR,

Depuis avant hier j'ay la teſte ſi pleine de belles eſperances & d'agreables imaginations, que j'ay paſſé deux nuits ſans dormir & deux jours ſans eſtudier, *noctes duas inſomnes, dies duos illiteratos traduxi : Deus bone quàm longos !* Ie voy beaucoup de raiſons de bien eſperer du ſuccés de voſtre

affaire. Mais j'en voy davantage encore de bien esperer de vostre courage & de vostre resolution quoiqu'il arrive de vostre affaire. Vos Amis sont puissans, fideles & passionnez ; & d'ailleurs la voix des Peuples en vostre faveur, & les vœux de tous les honnestes gens de la Cour sont de bons presages ; & quand ce ne seroient pas des augures infaillibles de vostre fortune, ce sont des signes indubitables de vostre vertu ; & à le bien prendre, quelque chose de plus grand que les mitres & que les tiares. Ie me fais vne violence extréme de ne m'aller pas rendre auprés de vous & de laisser perdre l'occasion du Carosse que je vous renvoye. Il n'est point de plus cruelle agitation que de languir icy dans vn repos aussi profond que celuy des Morts, pendant que vous estes dans le trouble & dans les inquietudes d'vn evenement de telle importance.

Roges tuum, labore quid juvem meo
Imbellis ac firmus parum:
Comes minore sum futurus in metu,
Qui major absentes habet.
Vt adsidens implumibus pullis avis,
Serpentium allapsus timet,
Magis relictis : non vt adsit auxilî
Latura plus præsentibus, &c.

Mais, MONSIEVR, il faut obeïr, à l'exemple de celuy qui parloit ainsi, & qui ne bougea pourtant de Rome pendant que Mecene estoit à la

guerre, & à vne guerre qui devoit ruiner ou achever sa fortune. Il ne faut pas ajoûter au malheur que j'ay de vous estre inutile, celuy de vous estre incommode. Ie vous prie seulement, MONSIEVR, de vous souvenir que selon l'avis de vostre Montagne *il y a des non-faires plus penibles, plus cruels & de plus grand merite à le bien prendre, que les actions les plus laborieuses de la vie.* Mettez, s'il vous plaist, mon *non-aller* en ce rang-là. Si nos souhaits reüssissent je me prepare à jouïr du plus beau de tous les spectacles, c'est à dire à voir heureux & en estat d'en faire d'autres (qui est la mesme chose pour vne ame comme la vostre) l'homme du monde qui m'est le plus cher & le plus considerable de toutes façons.

Spectaculorum pulcherrimum felix amicus.

C'est la traduction d'vn vers Grec comme vous savez. Que s'il arrive que le Ciel, ou plustost l'Enfer s'oppose à la felicité de vostre Province, encore m'imaginai-je quelque satisfaction à vous pouvoir témoigner qu'en quelque lieu de la terre que vous soyez, je me tiendrai toûjours heureux d'estre le compagnon de vostre malheur, si je ne puis estre le témoin de vostre bonne fortune. C'est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV

AV MESME.

LETTRE LXXXIII.

MONSIEVR,

I'éprouve avec vne cruelle douleur la verité de ce mot que vous ſavez, *Invidia feſtos dies non agit.* I'avois crû que cette Envie furieuſe & déchaiſnée feroit ſon Iubilé, & que les jours de ſtations ne ſeroient pas pour elle des jours ouvriers. Mais à ce que je voy elle ne chaume point les Feſtes quelque ſolemnelles qu'elles puiſſent eſtre: *Et per ſabathum etiam operantur, qui operantur iniquitatem.* Cependant, MONSIEVR, cet eſtrange Sabat qu'ils ont fait ſera vn bruit vain qui ſe diſſipera dans l'air, & le ſifflement horrible de ces ſerpens, n'empéchera pas l'Aigle de s'élever juſqu'au Ciel, *Non deſeret alta*; C'eſtoit vne des deviſes de feu Monſieur le Cardinal. Vous aurez la gloire d'avoir défait toutes les puiſſances de l'Enfer & d'avoir triomphé de la plus forte, de la plus artificieuſe & de la plus opiniaſtre Calomnie qui fut jamais. A la verité, il euſt mieux valu n'eſtre point obligé de la combattre. Mais on ne choiſit

pas ſes Ennemis, & la Fortune n'a pas cette complaiſance pour nous, de nous battre par l'endroit que nous aimerions le mieux, & où nous avons pris plus de ſoin de nous bien fortifier. Neanmoins, MONSIEVR, avec tout ce beau raiſonnement, je n'en ay pas mieux dormi ni mangé de meilleur appetit depuis huit grands jours. La Philoſophie eſt bien fanfarone, il faut l'avoüer, & ſes armes ſont plus dorées & plus luiſantes qu'elles ne ſont fortes. Tous ces grands mots de Seneque ne ſont que des Rodemontades d'vn Eſpagnol qui eſtoit long temps devant Rodomont. I'attens demain de meilleures & de plus ſolides conſolations de vos lettres que des ſiennes. I'eſpere que mon attente ne ſera pas fauſſe. Et puiſque je ne me ſouſtiens plus que par cette ſeule eſperance, je la favoriſerai le plus qu'il me ſera poſſible, afin qu'elle vous conſerve le plus paſſionné & le plus fidele de vos tres-humbles & tres-obeïſſans ſerviteurs,



AV MESME.

LETTRE LXXXIV.

MONSIEVR,

I'eſpere que le voyage de Ruel vous ſera auſſi favorable que celuy de Fontainebleau vous le devoit eſtre. Ie me promets quelque choſe d'heureux pour vous du Genie de ce beau lieu, où il me ſemble que les Manes glorieuſes du grand Armand qui preſident encore à cette Maiſon, inſpireront au grand Iules, le deſſein d'achever voſtre fortune que ſon Predeceſſeur avoit commencée. Monſieur du *** m'a dit qu'il vous avoit écrit vne nouvelle lettre où il vous parloit fort de mes petits intereſts. Ie crains bien, comme il a vn zele qui n'eſt pas ſelon la ſcience, & principalement ſelon la ſcience du monde, qu'il n'ait rien fait ni pour luy ni pour moy. Ie le deſavouë, MONSIEVR, s'il vous a déplû, & vous demande cette ſeule grace de pardonner à l'indiſcretion d'vn homme qui ſait aimer quoiqu'il ne ſache pas vivre. On luy avoit à demy perſuadé que j'avois contribué quelque choſe à l'injure qu'il avoit re-

ceuë. Mais je l'ay convaincu du contraire, & il me croit à cette heure aussi peu coupable de son déplaisir que de l'embrasement de l'échelle du Temple, ou du vol & du meurtre de Luxembourg. Ie connois l'Ennemi caché qui tasche à m'en susciter d'autres de toutes parts. En vn autre temps vne méchanceté si opiniastre m'auroit blessé jusques au vif. Maintenant, MONSIEVR, je ne sens plus que vos maux, soit que les plus grandes douleurs estouffent les plus petites, soit qu'on s'endurcisse à la fin aux coups de la Fortune, ou, pour parler plus Chrestiennement, que Dieu nous abatte le courage d'vne main & le releve d'vne autre. Quoiqu'il en soit, je me trouve assez de force pour me resoudre à pardonner à tous mes Calomniateurs, & à ne m'en venger jamais que par la honte & par les remords que leur donnera la conduite de ma vie. Ie me promets, MONSIEVR, que vous m'en estimerez davantage, & que vous m'en jugerez plus digne de l'honneur de vostre amitié. Si cela est, je n'en dois pas pretendre tant de recompense en l'autre monde, j'en seray déja trop payé en celuy-cy. C'est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXXV.

MONSIEVR,

On me bat où je ne ſuis pas, & l'on me careſſe où je ſuis. Si j'eſtois auſſi ſenſible aux loüanges que je le ſuis peu aux injures, je vivrois icy avec d'extrémes ſatisfactions. Mais les contentemens que j'ay perdus & que je n'eſpere pas recouvrer ſitoſt, jettent tant de fiel & d'abſinthe parmy les douceurs de ma vie preſente, que je la traine preſque auſſi malheureuſement que le pouroient ſouhaiter mes ennemis. I'en ay de la confuſion quand je voy avec quel eſprit & combien agreablement vous me faites l'honneur de m'écrire malgré toutes vos traverſes. Il s'eſt trouvé des hommes qui ont ry à la queſtion & à la torture. Mais il n'y a que vous, MONSIEVR, qui puiſſiez y dire de jolies choſes & ſonger à y faire paroiſtre la beauté de voſtre imagination. *O te beatum, cujus ingenium non frangit moræ, & ſollicitæ expectationis tormentum ingens!* Ce *tormentum* ſignifie *torture*, & non pas ce que nous appellons *tour-*

ment. Seneque a pensé dire quelque chose de grand de ces vertueux Esclaves de l'ancienne Republique : *In conviviis loquebantur, in tormentis tacebant.* Et en voicy mesme vn autre, qui croit que c'est beaucoup faire que de se taire dans les ardeurs de la fievre,

-----dum viscera febris
Exurit, res est magna tacere, Matho.

Qu'auroient-ils dit, MONSIEVR, en quels termes auroient-ils parlé de vous, qui dans vne extrémité plus grande encore, *omnium Poëtarum floribus spiras; omnium Oratorum fluminibus exundas?* Prendriez-vous cela pour estre de saint Paulin? Il en est pourtant, & j'ay envie de vous copier icy tout le passage. Il parle à vn Receveur des Tailles qui se plaignoit de n'avoir pas le loisir de vacquer au service de Dieu; & aprés ces mots que je viens de vous alleguer, il ajouste : *Philosophiæ quoque fontibus irrigaris; peregrinis etiam dives litteris, os Atticis favis imples, &c. vt istis occuperis, immunis & liber; vt Christum, id est sapientiam Dei discas, tributarius & occupatus es : vacat tibi vt Philosophus sis, non vacat vt Christianus sis. Verte potiùs sententiam, sis Dei Philosophus, esto peripateticus Deo.* Ce passage me paroist fort beau. Mais il ne vaut pas encore vostre tonneau de Iupiter si ingenieusement appliqué. Il est parlé dans les Pseaumes de David d'vn vase à peu prés comme ce tonneau du Maistre des Dieux : *Calix in manu Domini, &c. Ve-*

rumtamen fæx ejus non est exinanita; bibent ex eo omnes peccatores terræ. C'est de ce vin là, ou plustost de cette lie qu'a bû le pauvre Monsieur de ***. Si j'avois de l'affliction de reste j'en aurois pour cet accident; Mais je n'en ay que ce qu'il m'en faut pour m'attrister de mes propres maux, c'est à dire de ceux qu'on vous fait souffrir. Ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXXVI.

MONSIEVR,

En verité, c'est vne chose surprenante & capable d'effrayer les timides prevoyans, comme je le suis, de voir par toute la Chrestienté des revoltes si estranges. Elles ont commencé par l'air & par les saisons. L'Hyver s'est fait vsurpateur: Il a fait des entreprises sur ses voisins & a estendu son empire sur le Printemps & sur l'Esté, ausquels il estoit obligé de ceder par la plus ancienne de

toutes les loix. C'eſt ce déreglement qui a produit ceux des Eſprits ; & Dieu, qui gouverne les choſes par les cauſes moyennes, s'eſt ſervi de celles-là pour punir les hommes. Quand le mal eſt vniverſel, il faut que ce qui le fait naiſtre le ſoit auſſi, & la Medecine reconnoiſt des maladies qu'elle appelle endemiques & epidemiques, où elle remarque quelque choſe de divin & où elle eſt contrainte de recourir à la premiere cauſe, elle qui s'arreſte d'ordinaire aux ſecondes & aux prochaines. Mais je laiſſe aux Speculatifs, qui ont l'ame plus tranquille que je ne l'ay, à pouſſer plus avant ces belles reflexions. Ie ſuis ravi de vous voir dans les genereuſes reſolutions que vous avez priſes. C'eſt quelque choſe de plus grand qu'vn Eveſché que cette force extraordinaire d'eſprit qu'il vous plaiſt de me témoigner. Qui peut regarder à ſes pieds les mitres & les croſſes, trouve le moyen d'eſtre plus haut qu'elles. Ce n'eſt pas ce qui eſt au deſſus de nous qui nous fait plus grands, c'eſt ce que nous pouvons mettre au deſſous de nous. Le repos eſt plein de douceur à qui eſt bien deſabuſé de la Cour. Vn homme de voſtre nom, de voſtre naiſſance, de voſtre eſprit, de voſtre vertu ſe fait aſſez honnorer ſans Prelature. Le Sage & le Vertueux n'eſt jamais ſans dignité. Il eſt Magiſtrat ſans avoir aucune charge, & principalement quand il eſt né grand comme vous, & de la veritable grandeur. Avec ces coura-

courageuſes maximes, j'oſerois vous répondre de voſtre felicité, quand je ne ſerois pas aſſez hardi pour vous répondre de voſtre fortune. Et cependant, MONSIEVR, les deux particularitez que vous m'apprenez ne me laiſſent quaſi pas douter que je n'aye ſujet de vous dire dans peu de ſemaines,

Sed parvo fortuna viri contenta labore,
PLENA *redit.*

Si cela eſt, que j'ajoûterai de bon cœur ces vers de noſtre Malherbe:

Quand la Fortune à pleines voiles
Toujoûrs compagne de vos pas,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les eſtoiles,
Et remplir de voſtre grandeur
Ce que la terre a de rondeur:
Sans eſtre menteur je puis dire,
Que jamais vos proſperitez
N'iront juſques où je deſire,
Ni juſques où vous meritez.

Cette belle Stance n'eſt pas vne mauvaiſe paraphraſe du compliment ordinaire de tres-humble ſerviteur & de ſerviteur tres-humble.

AV MESME.

LETTRE LXXXVII.

MONSIEVR,

Quoiqu'on me témoigne bien de l'eſtime au lieu où je ſuis, qu'on m'y careſſe & qu'on m'y recherche, je ne fais pourtant qu'y languir, & je m'y trouve en vn eſtat violent hors de mon element & de mon centre. Si vn diamant eſtoit ſenſible à la joye & à la douleur, il aimeroit mieux demeurer dans la carriere d'où on le tire, que d'eſtre attaché à la couronne d'vn Souverain & d'eſtre à la teſte d'vn Monarque vniverſel. Ie liſois l'autre jour dans Maxime de Tyr, que les Perſes qui adoroient le Feu, comme vous ſavez, le mettoient dans vn foyer d'or, le nourriſſoient de bois de ſenteur, & luy faiſoient ce compliment, *Seigneur Feu, πῦρ Δέσποτα, repaiſſez-vous de ce bois.* Ce feu-là pourtant avec tout cet honneur qu'on luy rendoit, eſtoit en vne perpetuelle agitation, & euſt voulu de tout ſon cœur (s'il en euſt eu vn) pouvoir retourner à ſa ſphere. Vous eſtes ma ſphere, MONSIEVR, & ne trouvez pas ce

mot étrange, puisqu'vn Grec n'a point fait de scrupule de dire *que Dieu estoit spherique*, pour exprimer qu'il est parfait. Vous me demandez des nouvelles de Monsieur de ***. Il est en son Abbaye où il travaille à rendre son exterieur plus Ecclesiastique de jour en jour. Les cizeaux y ont fait presque tout ce qu'il y avoit à faire, & hors la soutane qui seroit tres-incommode à la campagne, je puis vous asseurer qu'il n'y manque rien. Mais ce qui est bien de plus grande consequence, c'est qu'il n'a pas imité ceux qui pour remettre vne horloge dereglée croyent que ce soit assez de tourner l'éguille & de la poser sur l'heure. Il a refait à la sienne des ressorts tout neufs & meilleurs que les premiers sans comparaison. Il a suivi l'ordre de la Nature, qui commence la formation de l'enfant par le dedans & par les parties nobles qui sont les principes & les sources de la vie. Enfin j'espere que son exemple me servira & me rendra plus digne de l'honneur que j'ay d'estre,

Zenon.

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME
Estant Evesque du Mans.

LETTRE LXXXVIII.

MONSEIGNEVR,

Enfin vostre affaire est faite ; & par consequent les miennes le sont aussi, quand je n'aurois jamais d'autre part à vostre prosperité que celle de l'extréme joye que j'en auray toute ma vie. Le jour que le Courier apporta cette heureuse nouvelle, fut vn jour de Feste dans vostre Province, & il s'en fit des réjouïssances particulieres en quelques endroits, dont les circonstances sont assez plaisantes. Sans mentir, MONSEIGNEVR, c'est quelque chose de beau & de grand d'estre l'Attendu & le Desiré des Peuples. Mais c'est quelque chose encore de plus merveilleux & de plus rare d'estre la folie des Sages. Ie vous expliquerai cette enigme vne autre fois ; Celle-cy je suis pressé de vous dire que ceux de nos Messieurs qui ont esté vous faire la reverence à Paris, en sont revenus charmez de vostre civilité. Ie me suis souvenu là dessus de ce qu'il vous plût

de me dire il y a quelques années, que lors que vous seriez en dignité vous redoubleriez vostre courtoisie, parce que les effets de cette agreable vertu sont bien plus puissans & plus efficaces quand ils se font de haut en bas, & quand l'inégalité est grande entre celuy qui les produit & celuy qui les reçoit. Vous l'entendiez bien, MONSEIGNEVR. Il est certain que ce n'est pas assez des qualitez essentielles & solides, & que l'esprit & le cœur que vous avez, quelque grands & bien faits qu'ils soient, ont besoin d'estre secourus & secondez de cette humeur caressante que les Anciens ont appellée *vn legitime artifice pour gagner les affections & les volontez*; *Artificium benevolentiæ colligendæ*. Et veritablement les caresses s'estendent sur tout le monde indifferemment, au lieu que les bienfaits s'arrestent à peu de personnes & ont des bornes plus estroites. Ceux qui comme vous, MONSEIGNEVR, persuadent avant que d'ouvrir la bouche, de leur seule bonne mine & de ce visage de grandeur & de felicité, qui les releve si fort au dessus des autres, ont sans doute en cela de merveilleux avantages, & s'ils ne les faisoient valoir, on les accuseroit d'vser bien mal des precieux dons du Ciel & de la Nature. A ce que je voy, MONSEIGNEVR, vous évitez ce reproche aussi soigneusement que vous faites tous les autres, & vous n'avez point de talens que vous n'ayez l'industrie de mettre à profit. Il court vn

autre bruit icy que vous estes resolu de * * * * * * * * * * * * * * *. Ie m'asseure que vous n'auriez point desagreable la liberté que je prendrois de vous écrire mes sentimens dans cette affaire, aprés vous avoir dit ce que disoit autrefois vn de vos Amis de l'Antiquité à vn des Seigneurs de la Cour d'Auguste,

Disce docendus adhuc, quæ censet amiculus, vt si
Cæcus iter monstrare velit, tamen aspice, si quid
Et nos, quod cures proprium fecisse, loquamur.

Mais je m'asseure aussi que vous n'aimez point les Donneurs d'avis, quand ils les donnent de si loin, & je me souviens du mot de Tacite, *Ex distantibus terrarum spatiis, consilia post res afferebantur.* Et puis, vous n'estes pas de ceux qui ne sont sages que de la sagesse de leurs serviteurs & de leurs amis; vous l'estes de la vostre propre, & avez au dedans de vous la source des bons conseils. Ainsi, MONSEIGNEVR, vous n'agirez jamais avec plus de prudence que lors que vous vous croirez vous mesme, pourveu qu'avant que de vous croire vous vous soyez consulté long temps. Les dernieres lignes de vostre billet m'ont comblé de joye, & je suis ravi d'apprendre que vous prestez l'oreille à tout le monde, & ne donnez creance qu'à peu de gens; que vous recevez les avertissemens sans recevoir les passions de ceux qui vous parlent; & que vous prenez vos seuretez contre cette jalousie & cette haine provinciale dont vous

estes si bien informé. Elle regne icy pour le moins autant qu'en vn autre lieu ; & le poison qu'elle prepare est plus dangereux & plus subtil. Vous connoissez ; MONSEIGNEVR, *Municipalium rubiginem dentium*, & savez que les dens Mancelles, lors qu'elles se meslent de mordre, ont des morsures plus venimeuses que n'auroient les Picardes ou les Poitevines. Mais nous n'avons point sujet de les craindre, puisque vous me répondez si affirmativement que vous apporterez icy vn esprit pur, franc, & net de l'animosité des Partis ; l'esprit d'vn Pere commun & d'vn Iuge des-interessé ; que vous pratiquerez l'art d'oubliance en faveur du bien public, & commencerez vostre gouvernement par vne amnistie generale. I'en louërai Dieu, MONSEIGNEVR, pourveu qu'en chassant de vostre memoire ce qui ne merite pas d'y estre gardé, vous y graviez plus profondement encore ce qui n'est pas indigne de cet honneur. Ie pretens par là que vous me ferez la grace de m'y conserver, & je ne pense pas qu'il y ait trop de presomption de l'esperer, estant au point que je le suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE LXXXIX.

MONSEIGNEVR,

Pendant que j'avois la fievre dans la teste, i'y avois plus avant encore la victoire que vous avez remportée (c'est ainsi qu'il faut appeller l'heureux succés de vostre derniere affaire). En verité, MONSEIGNEVR, je me confirme tous les jours dans l'opinion que j'ay prise il y a long-temps, que la Fortune est vne artificieuse, & qu'elle ne fait la difficile avec vous qu'afin de vous faire valoir sa marchandise & de vous donner la joye & la gloire de surmonter sa resistance. Et veritablement, je ne saurois plus douter que vous ne soyez du petit nombre de ces Hardis qui forcent cette bizarre & cette inégale à leur estre favorable. Ie vous souhaite toûjours le mesme destin, puisque la tranquillité est vn bien où vous n'estes pas sensible, & que le repos qui nous est si cher, vous semble estre le partage des Cimetieres, & la felicité des Morts. Vous me mandez trois nouvelles qui sont matieres à de longues reflexions. Monsieur

ſieur de * * * n'a pas conſideré que les grands hommes ne le ſont jamais davantage que quand ils ſouffrent les blâmes injuſtes pour n'en meriter point de veritables, & que l'Hiſtoire eſt toute pleine d'exemples de ces Impatiens qui ont tout gaſté pour ſe haſter trop de ſe juſtifier dans les Eſprits. Tacite met entre les grandes qualitez de Tibere, qu'il eſtoit *ſpernendis rumoribus validus* : Et dans Tite Live Fabius donne cette inſtruction à Paul Emile, qui alloit contre Annibal, *Cave ne te falſa infamia moverit, gloriam qui ſpreverit, veram habebit.*

Pour Monſieur de * * * il a eu grand tort de témoigner de la défiance de ceux qui juſqu'icy eſtoient demeurez dans le devoir, ou pour le moins avoient gardé les apparences du reſpect & de l'affection qu'ils luy devoient, s'ils n'ont point eu aſſez de courage ni aſſez d'adreſſe & de lumiere, ce n'eſt pas tout-à-fait leur faute. Qui ne veut avoir que des Amis parfaits ſe doit reſoudre à n'en avoir guere. Il faut que les genereux taſchent à ſouffrir la foibleſſe de ceux qui ne le ſont pas, qu'ils s'y accommodent, qu'ils s'y accouſtument, & meſme qu'ils la diſſimulent. Tel ne nous ſatisfera pas dans vne occaſion, qui nous contentera dans vne autre. Et aprés tout, en vn lieu où il n'y a pas ſi grande quantité d'Amis qu'il y en ait à changer, il vaut mieux ſe tenir à ceux que l'on a déja, & s'en ſervir comme vn excellent

Artiſan ſe ſert quelquefois de mauvais outils faute de meilleurs.

Monſieur *** a eu raiſon de vouloir chaſtier l'orgueil & l'inſolence de ſes mutins : Mais il euſt eu beſoin de voſtre flegme pour attendre & pour bien choiſir les occaſions favorables à ſon deſſein. Ceux qui donnent le nom de force à vne violence precipitée abuſent étrangement de la proprieté des mots. Les Latins l'ont bien mieux compris, puiſqu'ils l'appellent *impotentiam* : Car, à le bien prendre, c'eſt foibleſſe que de ne pouvoir reſiſter à l'impetuoſité d'vne paſſion aveugle, qui nous pouſſe devant le temps à vne vengeance inconſiderée, & qui eſt cauſe que nous nous briſons ſouvent contre ce que nous avons entrepris de renverſer. Le veritable Courageux eſt le patient, & ce mot de *longanimité* , qui eſt ſi ſouvent dans ſaint Paul, pour ſignifier *la patience*, marque vne vigüeur & vne fermeté de longue durée.

Sans mentir, MONSEIGNEVR, la Cour eſt vne belle Eſcole à ceux qui, comme vous, ont déja fait beaucoup de progrés dans celle de Zenon & de Chryſippe. Vous y faites de certaines eſtudes qui valent bien celles que vous feriez dans voſtre Chaſteau de Touvoye. Le mal eſt que je n'y puis avoir qu'vne fort petite part, & que voſtre ſatisfaction me couſte le déplaiſir que j'ay de ne vous voir point, & d'eſtre reduit à vous écrire de temps en temps ce que voſtre abſen-

ce m'oste le moyen de vous témoigner de meilleure sorte, que je suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XC.

MONSEIGNEVR,

Ie savois déja ce qu'il vous a plû de m'écrire de la conversation de Monsieur le Mareschal de Grammont avec son Eminence sur le sujet de mon livre. Vn de la Maison, qui fut témoin de cette conference, m'en a mandé plusieurs particularitez. Mais je suis fort aise que ces connoissances viennent jusqu'à vous, & que vous ayez la bonté d'en témoigner de la joye. Dans la douleur que j'ay de ne vous pouvoir suivre par tout & de vous estre entierement inutile, ce m'est quelque consolation que vous ayez le contentement de voir estimer ce qui est à vous. Ie me tiens bien-heureux de l'approbation de ce gene-

reux Mareſchal, qui ſait ſi bien perſuader les autres quand il eſt luy meſme perſuadé, & qui dans l'amour qu'il a pour les belles choſes prend plaiſir à ſe faire autant de Rivaux qu'il trouve de gens raiſonnables. Ie ne ſuis pas aſſez hardi pour luy écrire vne ſeconde fois & pour oſer le remercier de l'honneur de ſa protection; & cependant j'ay bien de la peine à retenir mes reſſentimens & à les empécher de ſe produire. Quand je n'en pouray plus, je les ferai éclater, & taſcherai d'en trouver bien-toſt quelque occaſion. Il me faſche fort qu'on veuïlle me faire perdre les bonnes graces de Monſieur l'Abbé de Chaſtillon, & qu'on explique ſi mal mes bonnes intentions. Puiſqu'on cherche de la malice & qu'on s'imagine appercevoir de la piperie dans mes paroles les plus innocentes, les plus candides & les plus ſinceres, il ſeroit dangereux de luy écrire & de luy faire de nouvelles proteſtations. Quelque opinion qu'on en ait, je ſeray toûjours le meſme pour cet ancien Ami. I'oublierai ſes nouvelles injures ſans oublier ſes bons offices paſſez; & de deux objets contraires, dont l'vn eſt bien fâcheux & l'autre fort agreable, je donnerai le meilleur à ma memoire & en éloignerai l'autre autant que je le pourrai. I'ay lû toute la Pucelle de Monſieur Chapelain, qui m'a ſemblé vn Ouvrage admirable, de grand art, de grande erudition, de grand jugement. les vers y ſont magnifiques, les penſées graves &

dignes d'vn Poëme Epique, les expreſſions tres-nobles. En vn mot, je ne croy pas que noſtre langue ſoit capable de rien qui ſoit plus ſublime & plus heroïque. S'il arrive que ce travail n'ait pas tout le ſuccés qu'il merite, je plaindrai la condition des hommes extraordinaires qui ont le malheur d'eſtre jugez par des gens qui n'entendent point les ſecrets & les myſteres de l'Art. Que ſi le malicieux quatrain qu'on a fait contre cet excellent Ouvrage eſtoit vne prediction veritable, l'Auteur & tous ſes Amis ſeroient reduits à ſe conſoler par l'exemple de tant d'autres Poëtes eloquens dont les écrits n'ont eſté des morceaux friands que pour les taignes, & ont plus paru dans les Cuiſines que dans les Bibliotheques.

Quàm MVLTI *tineas paſcunt blattáſque* DISERTI,
Et redimunt SOLI *carmina docta* COQVI.

Il faut ajouſter, MONSEIGNEVR, ce qui eſt en ſuite:

Neſcio quid certè eſt quod donat ſæcula chartis.

Il me vient vne penſée là-deſſus que vous ne trouverez peut-eſtre pas fauſſe. Il eſt de la Poëſie comme de la Muſique. Elle change ſelon les temps, ou, pour parler plus correctement, noſtre gouſt & noſtre jugement changent pour elle. I'ay vû qu'on n'aimoit que ces grands airs de Monſieur Boiſſet, qui ne pouvoient eſtre executez que par des voix de grande eſtenduë & par des per-

ſonnes tres-intelligentes en la ſcience de chanter. A cette heure on ne veut que de petits airs aiſez & faciles dont tout le monde preſque eſt également capable. Nous en pouvons dire autant des vers. Les Epigrammes nous plaiſent, les Stances, les Sonnets & les Elegies. Mais nous n'avons pas aſſez de patience pour les Ouvrages de longue haleine, & avons plus de peine à les écouter & à les lire avec l'attention neceſſaire pour y prendre plaiſir, que nous n'en aurions à les composer, quelque opinion qu'on ait eu juſqu'icy que noſtre langue eſtoit trop foible pour ſouſtenir la dignité d'vn Poëme Epique. Au pis aller, MONSEIGNEVR, le rare Eſprit dont nous parlons a dequoy ſe ſatisfaire. Il a eſté payé par avance de deux mille livres de penſion & d'vne belle reputation dont il a joui paiſiblement vingt ans durant. I'eſpere qu'il conſervera tous ces avantages tant qu'il vivra. Mais quand mes eſperances ſeroient trompeuſes, il ne ſeroit pas fort malheureux:

I'en connois de plus miſerables.

C'eſt la fin d'vn agreable Sonnet de Monſieur de Benſerade. I'attens les vers qu'il a compoſez pour le Balet, & ſuis aſſeuré qu'ils ſeront tres-galans & tres-agreables. Ie m'en rapporterai à ce que les autres en diront: Car j'ay tant de paſſion pour luy, qu'en tout ce qu'il fait je ne me fie point à mon jugement. Cet amour eſt bien auſſi legiti-

me que celuy que j'ay pour les grands hommes de l'Antiquité. Vous n'avez pas sujet, MONSEIGNEVR, de me le reprocher comme vous faites, puisque je n'entretiens connoissance avec eux que pour me rendre moins indigne de vostre conversation & du bonheur que j'ay d'estre,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR COSPEAN Evesque & Comte de Lizieux.

LETTRE XCI.

MONSEIGNEVR,

Ie vous envoye la suite du Discours dont vous avez vû le commencement. Ce n'a pas esté sans vn grand combat, que j'ay vaincu la honte que j'avois de vous presenter des choses si peu dignes de vostre esprit. A moins que d'vn commandement absolu qu'il vous plût de m'en faire en partant d'icy, j'avouë, MONSEIGNEVR, que

je n'eusse pû m'y resoudre, & je vous supplierai tres-humblement de croire, qu'aprés cette preuve de mon obeïssance, il n'en est point que vous ne deviez attendre de moy. Ne me faites pas ce tort, MONSEIGNEVR, de prendre mes paroles pour des complimens & pour des effets d'vne fausse modestie, il n'en fut jamais de plus veritables. Ou je ne me connois pas assez, ou la presomption jusqu'à cette heure n'avoit pas esté le plus grand de mes defauts: Mais il faudroit qu'elle fust extréme, si aprés avoir eu l'honneur de vous entendre parler, je ne l'avois toute jettée à vos pieds, & s'il m'en demeuroit encore quelque chose en l'ame. Cependant, MONSEIGNEVR, ce n'est pas la moindre merveille de vostre eloquence, qu'en me preschant la vanité (Car il ne vous déplaira pas que je vous face souvenir de vos mesmes mots) vous m'en ayez gueri si parfaitement; & qu'en me donnant des loüanges, vous m'ayez fait naistre des sentimens d'humilité. Cela témoigne bien, MONSEIGNEVR, que vos paroles ont des proprietez occultes, & que passant par vostre bouche, elles y prennent je ne sai quelle vertu secrete, qui gagne les ames aprés avoir vaincu les esprits. Mais ce discours me meneroit plus loin que je ne me suis proposé: Ce n'est pas mon intention de vous faire icy vn Panegyrique; l'entreprise d'vn si haut dessein seroit vne mauvaise preuve de ce que je vous disois de
ma

ma modeſtie. Ie reviendrai donc au ſujet que j'avois quitté, pour vous proteſter, MONSEIGNEVR, que vous ne ſauriez ſouhaiter vne plus parfaite reſignation que celle de ma volonté à toutes les voſtres, & qu'autant de fois que vous me l'ordonnerez, je ne manquerai point, quelque repugnance que j'y trouve, de vous rendre compte de mes eſtudes, & de vous faire part de tout ce qu'elles produiront. Et peut-eſtre que cela ne ſera pas tout-à-fait inutile à vous délaſſer l'eſprit des fortes meditations où vous l'appliquez, comme j'ay vû ſouvent d'excellens Orfevres, aprés avoir travaillé toute vne matinée à former de belles figures & à hiſtorier vn œuvre avec le burin & le cizeau, ſe remettre les yeux ſur le premier verd qu'ils rencontroient, auſſi bien que ſi c'euſt eſté celuy d'vne belle émeraude ou d'vn riche émail. Si mon travail ſert à cet vſage, je le tiendrai heureuſement employé, ſinon, ce m'eſt aſſez que vous le voulez ainſi, puiſque j'ay fait vœu de vous rendre toute ma vie les ſoûmiſſions qu'exige de moy la qualité *de fils* qu'il vous a plû de me donner, & celle que j'oſe prendre,

MONSEIGNEVR,

De voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XCII.

MONSEIGNEVR,

Il y a déja quelque temps que Madame la Mareſchale de Brezé me fit voir dans vne de vos lettres de glorieuſes marques du ſouvenir dont il vous plaiſoit de m'honnorer. Ie les receus avec d'extrémes reſſentimens, & ſi je manquai de vous les témoigner dés lors, ce ne fut que de crainte de ne m'en pouvoir acquiter d'aſſez bonne grace, & de peur qu'vn ſi mauvais compliment ne me fiſt juger indigne de la faveur qui m'obligeoit à le faire. Ie crûs qu'il valoit mieux ne paroiſtre pas ſi ſenſible à cette obligation, que de vous faire voir par les meſmes paroles que j'euſſe employées à la reconnoiſtre, combien peu je la meritois. Mais à cette heure, MONSEIGNEVR, que vous avez voulu que je ſceuſſe encore vne fois, que le temps ne m'avoit point effacé de voſtre memoire, & que vous ne vous laſſiez point de dire du bien de moy au lieu d'où j'en pouvois attendre, vous ne devriez pas me le pardonner,

ſi la reputation de mon eſprit m'eſtoit plus chere que l'intereſt de ma conſcience, & ſi je ne me ſentois obligé de vous proteſter icy, MONSEIGNEVR, qu'aprés cela je me tiendrois le plus ingrat homme de la terre, s'il y en avoit jamais vn qui cruſt vous devoir davantage & qui fuſt plus à vous que je le veux eſtre toute ma vie. Ie n'en excepte point tant de nobles Creatures que vous avez faites, & que nous voyons aujourd'huy dans les premiers rangs de l'Égliſe, puiſque je ne trouve rien de plus glorieux dans les bienfaits, dont vous les avez comblez, que le principe qui les a produits. C'eſt, MONSEIGNEVR, la faveur de voſtre bienveillance & de voſtre approbation. Vous avez eu agreable de m'en aſſeurer; ce que je me puis promettre au delà ne dépend plus que de la Fortune, qui ne doit avoir nulle part aux obligations que je vous auray, comme elle n'en a point à la parfaite veneration en laquelle j'ay toûjours eu voſtre incomparable vertu. C'eſt,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR DE RVEIL Evesque d'Angers.

LETTRE XCIII.

MONSEIGNEVR,

Ie n'ay qu'vne nouvelle à vous mander ce voyage, mais je pense qu'elle suffit à vous payer toutes celles que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Monsieur *** arriva hier de la Cour en extréme diligence. Ce n'est pas que ses affaires le pressassent ou qu'il eust impatience de revoir son pere; Mais il vouloit prevenir Monsieur Renaudot & faire trouver vieille la Gazette du Samedy. Il fut devant que de se déboter en trois ou quatre lieux de vostre connoissance, où vous savez qu'il s'est estabili depuis quelque temps vn commerce de Curieux & de Causeurs. C'estoit pour y debiter des affaires d'Allemagne & d'Italie ce qu'on luy en avoit appris & ce qu'il en avoit inventé : Mais vne personne qui s'y rencontra par hazard m'a dit, que du plus loin qu'on l'apperceut, chacun prit la fuite & se sauva du mieux qu'il pût. Il n'attrapa que deux ou trois bonnes

gens qui ne pouvoient aller si viste que les autres, & vn honneste homme qui ne le connoissoit pas encore, & qui aprés l'avoir vn peu souffert, aima mieux renoncer à la reputation de sa courtoisie que d'estre plus long-temps persecuté de l'entretien de cet Importun. Celuy qui m'a conté ces particularitez m'en a fait de grands sermens. Sans cela j'eusse crû qu'il eust voulu sous ce nom là faire le portrait du *Causeur* aprés Plutarque & Theophraste. Mais quand j'ay vû ce matin le personnage dont je vous parle si melancolique & si pensif, j'ay crû que ce pouvoit estre cette disgrace qui l'affligeoit. Et de fait, si tost que par complaisance je luy ay demandé ce qu'on disoit à la Cour, & que j'ay fait semblant de l'écouter attentivement, il a commencé à se derider le front, à s'adoucir les yeux & à me faire des caresses. De vous mander ce qu'il m'a dit, c'est, MONSEIGNEVR, ce que je ne saurois faire; Car durant tout ce temps là, mon esprit faisoit avéque vous le voyage de Touraine, & pendant qu'il tuoit force gens qui s'en portent bien graces à Dieu, je vous voyois en vostre gloire; Ie jouïssois de la veuë de ce visage qui me peut rendre heureux tout seul sans que la Fortune s'en mesle: Ie recevois de grandes demonstrations de vostre bonne volonté, & vous renouvellois les asseurances de mon tres-fidele service. Mais, MONSEIGNEVR, riez s'il vous plaist de ce fou

là dans le Cabinet, & vous souvenez que le meilleur Ami qu'il ait est auprés de vous. Ie say qu'il est parfaitement sage & je ne luy disputerai jamais cette qualité qu'il a receuë de la voix publique dés la sortie de son enfance; Mais je say bien qu'il a demeuré long-temps avec Monsieur * * * c'est à dire avéque le plus grand ennemi que le silence & le secret ayent jamais eu; & qu'ainsi il n'a pû sans miracle se garantir d'vne humeur si contagieuse: Car je le dis de mon meilleur sens, je ne croy pas qu'vn Escolier de Pythagore eust pû se défendre de devenir Causeur, s'il eust hanté huit jours vn homme fait comme le nostre. Et ce Dieu que les Anciens peignoient le doigt sur la bouche eust esté contraint, s'il eust oui son caquet, de retirer sa main de là pour la porter à ses oreilles. Neanmoins aprés tout cela, si mon histoire vous plaist, je ne saurois m'en repentir, quand j'en devrois avoir vne querele ou vn procés, puisqu'elle me donnera lieu de vous témoigner avec quelle passion je suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XCIV.

MONSEIGNEVR,

I'avois la Fievre, la Goutte & toutes les fâcheuſes ſuites de ces maux-là, quand je receus la lettre dont il vous a plû de m'honnorer. A la verité, elle n'eut pas la force de me guerir; mais elle fit quelque choſe de plus merveilleux, puiſque ſans me rendre la ſanté elle me donna la joye, & qu'elle me fit heureux malgré la douleur. Il faut avouër, MONSEIGNEVR, que cette Venus qu'vn galant homme de l'Antiquité inſpiroit dans tous ſes tableaux, eſt infuſe dans toutes vos actions & dans toutes vos paroles; & que celles meſmes qui ſont comme mortes ſur le papier & qui n'ont pas l'avantage d'eſtre animées des charmes inévitables de voſtre prononciation & de voſtre bonne mine, ont des vertus admirables pour gagner les ames & pour vous rendre maiſtre de tous les eſprits. Ce miel qui couloit de la bouche du ſage Vieillard dont vous me parlez, n'avoit point ſans doute les douceurs du voſtre, & n'operoit point dans les cœurs des Grecs les miracles que vous avez produits dans le mien. Contentez-vous, MONSEIGNEVR, de ces

rares & divines qualitez. Ne desirez point l'agilité d'Achille comme vous faites, & vous souvenez s'il vous plaist, que celuy qui fut appellé *le Roy des Rois*, ne souhaitoit point *dix Achilles*, mais *dix Nestors* pour estre le Conquerant de toute la Terre & l'Arbitre de toutes les Nations. C'est vn point decidé dans le Portique & dans le Lycée, que la bonne teste est absolument necessaire pour la felicité de la vie, mais que les bonnes jambes y servent de peu, & que les Basques n'ont en cela qu'vn fort mediocre avantage au dessus du reste des hommes; particulierement depuis l'invention des chaises de Monsieur de Souscarriere, sans parler des Bidets, des Lictieres & des Carosses. A la verité, MONSEIGNEVR, Zenon, Cleante & Chrysippe ne connoissoient pas autrement ni les Basques ni Monsieur de Souscarriere, & je vous ay dit là vne chose sans y penser, qui n'est guere moins fausse que *l'extrait Baptistaire de vostre Borgne*, qui me fait plus vieux que mon pere. Mais cette menterie est moins criminelle que les siennes; & tant que je ne mentirai que de cette sorte, j'ose me promettre que vous ne m'en tiendrez pas moins veritable quand je vous protesterai que je suis plus que je ne le fus jamais, c'est à dire plus que tout le monde ensemble,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XCV.

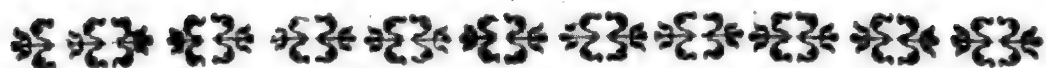
MONSEIGNEVR,

Il y a long-temps que je medite vn compliment pour vous, & plus long-temps encore que je sçay que je vous en dois de fort grands. Mais en verité je m'y trouve bien empesché, & je pense que vous le feriez vous mesme avec tout vostre grand esprit, si vous estiez en ma place; car depuis huit ans pour le moins je n'ay seu faire vn seul compliment où ces mots de *souffrir* & de *bonté* ne soient entrez, & ce sont mots, MONSEIGNEVR, que vous avez excommuniez & dont vous m'avez defendu l'vsage. Cependant, encore que je n'aye pas la temerité d'appeller de vos Ordonnances, je ne saurois m'empescher de vous faire souvenir que nous disons tous les jours dans nostre Breviaire, *Bonitatem fecisti cum servo tuo, Domine, secundùm verbum tuum :* où vous voyez, MONSEIGNEVR, qu'vn Prince qui estoit selon le cœur de Dieu & qui ne parloit qu'estant inspiré, se sert d'vn des deux termes que

vous condamnez. Neanmoins je ne gagnerois rien à cela, & quand vous me laisseriez la liberté d'vser de toutes ces paroles d'*esclavage* & de *servitude*, les ayant tant de fois employées pour d'autres, elles ne seroient pas bonnes pour vous; & ainsi je serois toûjours dans la mesme peine. Il vaut donc mieux, MONSEIGNEVR, que je vous supplie d'ajoûter aux faveurs que vous m'avez faites, celle d'imaginer vous mesme les ressentimens qui m'en demeurent, sans exiger de moy les efforts inutiles que je ferois pour vous les dire. Il ne faut pour cela que vous souvenir de quelle grace vous obligez, & quels charmes vous meslez parmi vos bien-faits. Ils sont tels, MONSEIGNEVR, qu'ils pouroient rendre reconnoissant l'homme du monde qui seroit né le plus ingrat. Ie n'ay pas vne si malheureuse naissance, & quand je l'aurois euë, la nourriture que j'ay prise auprés de vous l'auroit corrigée; d'où il s'ensuit en bonne Logique, qu'à moins que de me croire tres-lasche, vous ne sauriez vous defendre de me croire tres-parfaitement,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR L'ARCHEVESQVE DE ***

LETTRE XCVI.

MONSEIGNEVR,

I'ay passé plusieurs bonnes heures à songer à l'obligation que je vous avois des favorables témoignages qu'il vous a plû rendre de moy. Mais aussi j'en ay passé ce matin de bien mauvaises à chercher par où je commencerois le remerciement que je vous en dois. Il est estrange, MONSEIGNEVR, que lors que nous avons à traiter avec vous autres Heros,

Car il est des Heros d'vne douce maniere,
Il en est de Iustice, il en est de Breviaire,

nous ne saurions nous empescher de vouloir mieux dire que nous ne pouvons. Nous mettons à la torture nos pauvres esprits, comme s'ils nous cachoient leurs thresors, & qu'ils nous refusassent ce qu'ils ont de plus beau & de meilleur : Et cependant, j'ay souvent éprouvé que d'vn esprit mis à la gesne, nous n'en tirons rien d'ordinaire qui nous satisface. Il est vray,

MONSEIGNEVR, qu'à le bien prendre il n'est point necessaire en cette occasion que je sois satisfait de moy-mesme, c'est assez que vous le soyez ; & il me semble que ce n'est pas vne chose bien malaisée, car le Magnanime n'est pas fort difficile en remerciemens & les premiers venus valent mieux pour luy, parce qu'ils viennent le plus droit du fond du cœur. Le vostre, MONSEIGNEVR, est vn des meilleurs qui se soient faits de memoire d'homme, & je ne say rien au monde qui luy soit comparable que vostre esprit. Si vous croyez que j'aye bien compris ces veritez-là, je croy aussi que vous comprendrez sans beaucoup de peine jusqu'où vont mes ressentimens, puisque l'admiration produit presque toûjours l'amour, & que l'amour ne doit jamais de reconnoissance qu'elle ne la rende à grande mesure. Continuez, MONSEIGNEVR, d'estre bon & genereux, & de prendre la protection d'vne innocence persecutée : & soyez asseuré que vous defendez vne cause qui est déja bonne, & que je rendrai meilleure de jour en jour. Que si vous n'en estes pas assez payé par vos propres mains, c'est à dire par les voluptez que les belles ames prennent à bien faire, je m'offre, MONSEIGNEVR, de vous en payer par ma bouche & par ma plume, & de publier par tout où je pourai parler & écrire, que je n'ay pas moins de sujet d'avoir de la tendresse, de la passion, & du zele pour vostre

chere personne, que du respect & de la veneration pour les eminentes vertus que vous possedez & qui vous rendroient vn grand homme, quand mesme vous ne seriez pas vn grand Archevesque. *Det tibi Deus ætatem quam mereris, & servet animum quem dedit.* Ce sont les vœux de toute la France, & vous me ferez bien l'honneur de croire que je les fais avec toute l'ardeur dont je suis capable, estant au point que je le suis pour toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR D'ESTREE Evesque & Duc de Laon, & Pair de France.

LETTRE XCVII.

MONSEIGNEVR,

Si vous ne m'aviez declaré hautement que vous ne vouliez point de mes Panegyriques, je

n'aurois pû m'empescher de faire le vostre, & de louër cette longue, cette belle & cette agreable lettre qu'il vous a plû me faire l'honneur de m'écrire. C'est elle, MONSEIGNEVR, qui me dédommage entierement de la pension qu'il m'a fallu donner à cet homme d'Angoulesme, pour l'obliger, comme vous dites, à se sacrifier pour ma reputation. On ne sauroit croire combien couste vne victime de cette sorte, en vn temps comme celui-cy, où toutes choses sont rencheries; & il y a eu des Romains qui ont immolé quelquefois à moins de frais cent bœufs des plus gras & des plus blancs qui fussent en Italie. Et ainsi, MONSEIGNEVR, je commençois d'avoir regret à mon argent, quoique j'eusse receu des complimens de tous costez sur le sujet de ma victoire, & quelques-vns mesme de fort grand prix. Mais puisque j'ay eu le bonheur de vous divertir dans ce combat, & que je trouve en vostre seule approbation celle d'vn Evesque, d'vn Duc & Pair, & d'vn bel Esprit, je ne saurois plus condamner vne dépense qui m'a produit vne estime & vne bienveillance si glorieuse. Seulement voudrois-je bien savoir par quelle invention vous avez pû deviner vne chose que j'avois cachée à tout le monde si soigneusement. Car ce seroit offenser vostre pieté, de s'imaginer que vous eussiez vn petit Demon à vos gages aussi intelligent & aussi bien informé que ce fameux *Or-*

thon, qui, au rapport du bon homme Froiſſard, venoit entretenir tous les matins le Comte de Coraſſe, de tout ce qui s'eſtoit paſſé de plus ſecret par toute la terre. Il vaut mieux dire ſelon le Proverbe Grec, qu'il n'eſt point de meilleur devin qu'vn homme de bon jugement. I'entens d'vn jugement ſubtil & delié, tel qu'il en ſort de l'Eſcole de Monſieur le Mareſchal d'Eſtrée, & de Monſieur de Senneterre, qui vaut bien celle de Tacite, & du Politique Florentin. En verité, MONSEIGNEVR, vous eſtes plus fin que je ne le ſuis ; & ſi aprés la charmante converſation que vous allez avoir avec vos Fermiers de Long-pont, vous daignez vous abaiſſer juſqu'à celle de Monſeigneur du Mans, & la venir chercher icy comme il vous a plû le luy promettre, je leverai le maſque de mon ironie dont vous me faites reproche, pour reprendre mon viſage naturel, & je vous ferai confeſſer qu'il n'eſt point de plus grande franchiſe ni de plus parfaite ſincerité que la mienne ; ſur tout quand je vous proteſterai que je ſuis voſtre Admirateur tres-zelé, & que je conſerve dans mon cœur pour tout le reſte de mes jours vne paſſion violente de vous pouvoir témoigner que je ſuis veritablement,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XCVIII.

MONSEIGNEVR,

Vos reproches & vos plaintes ſont des civilitez obligeantes dont je vous dois de tres-humbles remerciemens. I'avouë que je ne m'eſtimois pas aſſez conſiderable pour les meriter, & que jamais je n'euſſe penſé que vous m'euſſiez trouvé à dire dans la foule de vos Serviteurs & de vos Amis qui vous ont témoigné la part qu'ils prenoient à voſtre diſgrace. Lors que je l'appris, Monſieur *** qui eſtoit icy & qui a l'honneur d'eſtre connu de vous, vous dira quelque jour, MONSEIGNEVR, que j'en fus percé juſqu'au fond du cœur, & que j'en eus de grandes & de longues inquietudes. A la verité, je n'oſai vous en rien écrire, ne m'imaginant pas que je pûſſe eſtre remarqué parmi tant de perſonnes de qualité qui vous rendoient leurs complimens : & voilà, MONSEIGNEVR, la veritable cauſe de mon ſilence. Ie vous ſupplie tres-humblement de croire que je ſuis plus admirateur de voſtre vertu

&

& de vostre esprit que je ne suis *bon Courtisan*, & que d'ailleurs je ne saurois me persuader que ce soit faire vne faute contre ma fortune, que de vous asseurer icy, MONSEIGNEVR, que je sens vos déplaisirs comme je ferois les miens propres, & que je ne m'en consolerois pas, si je n'esperois qu'ils ne dureront plus guere & que vostre innocence sera bien tost reconnuë. Il n'est rien que je souhaite avec plus de passion : & si vous en connoissiez la chaleur vous confesseriez que je suis à vous autant que m'y oblige vostre rare merite & l'affection dont vous honorez,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE XCIX.

MONSEIGNEVR,

Pour vous monstrer que je ne suis pas du tout si *bon Courtisan* que vous me l'avez reproché, vous vous souviendrez s'il vous plaist que je me suis

donné l'honneur de vous écrire dans vostre disgrace, & que depuis que la Fortune est revenuë à vous à pleines voiles, je me suis contenté de m'en réjouïr au fond de mon cœur & d'en faire vne Feste domestique sans bruit & sans faste. Cependant, MONSEIGNEVR, enfin aprés quatre grands mois, voicy mon Livre qui sort des mains de l'Imprimeur, & qui commence à se produire au grand jour. Il a ordre de se presenter devant vous & de vous rendre vn hommage qui vous est deu, non pas en qualité d'Evesque & de Duc & Pair, mais en qualité d'vn des plus beaux & des plus agreables Esprits du Royaume. Ie ne doute point, MONSEIGNEVR, qu'il ne soit receu de vous avec beaucoup de courtoisie & que vous ne soyez vn de ses plus ardens & plus zelez Defenseurs. Quand j'aurois perdu quelque chose de l'honneur de vostre bienveillance, vous ne laisseriez pas de le proteger par vne pure generosité; Mais, MONSEIGNEVR, je ne serois pas satisfait s'il n'entroit dans cette action vn peu de bonne volonté pour moy. I'ose dire que je n'en suis pas indigne estant touché comme je le suis de vostre charmante vertu, & n'ayant guere de plus violens desirs que de vous obliger à me croire,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE C.

MONSEIGNEVR,

Vn Livre qui s'appelle mon Apologie ne sauroit estre mal receu de vous. D'abord le nom qu'il porte vous le rendra recommandable : Et puisque vous vous estes declaré si hautement pour le Defenseur de feu Monsieur de Voiture, il est impossible, suivant vos genereuses maximes, que vous abandonniez sa protection en vn temps où il est reduit à la defense de soy mesme. A la verité, il est fort asseuré du merite de sa cause : Mais il a encore plus de confiance en vostre faveur, & au grand credit que vous avez dans nostre Parnasse : Et mesme je doute qu'il aimât mieux devoir sa justification à son innocence qu'au zele & à la chaleur qu'il vous plaira de luy témoigner. Et veritablement, MONSEIGNEVR, j'ay visiblement reconnu combien les favorables témoignages que vous avez rendus de moy, m'ont fait d'honneur dans le monde, & j'ay éprouvé que la reputation d'avoir part en

vos bonnes graces avoit extrémement accreû le nombre de mes Partiſans. Neanmoins, MONSEIGNEVR, je vous ſupplie tres-humblement de croire que la cauſe de mon bon-heur me touche plus ſenſiblement ſans comparaiſon que tous ſes effets, quelque avantage que j'en tire & quelque gloire qu'il m'en revienne. On a dit de la Vertu, que c'eſtoit ignorer ſa juſte valeur que de la rechercher pour autre choſe que pour elle meſme: I'en dis autant de voſtre approbation & de voſtre bienveillance; & ſi je n'eſtois parfaitement convaincu de la verité de ce ſentiment, je me croirois indigne de la grace que vous m'avez accordée de prendre la qualité,

MONSEIGNEVR,

De voſtre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR DE LA RIVIERE Evesque & Duc de Langres, & Pair de France.

LETTRE CI.

MONSEIGNEVR,

Il est impossible que vous n'aimiez pas la memoire de feu Monsieur de Voiture, puisque vous avez cheri sa personne. Il y a quelques années qu'vn Critique chagrin se laissa emporter à écrire contre ses Ouvrages, ne pouvant resister à la tentation qui luy en estoit venuë de son mauvais Ange. Ie pris resolution de defendre mon cher Ami contre ses attaques, & je puis dire sans presomption, que ce dessein me reüssit mieux que je n'avois droit de me le promettre. Neanmoins, MONSEIGNEVR, cet impitoyable Ennemi, quoique tout estropié & tout déchiré de coups, n'a pas laissé de revenir à la charge & de me reduire à la necessité de le rebattre encore vne fois. I'ose vous convier, MONSEIGNEVR, en faveur des Manes du pauvre Defunt, de vouloir estre le Spectateur de nostre combat. Ie voy

bien qu'il y a de la temerité de m'exposer au jugement d'vn des hommes de France, qui sans contredit a l'esprit le plus beau, le plus fleuri & le plus charmant. Ie say, MONSEIGNEVR, que vous avez dans l'imagination vn fonds inépuisable d'agreables choses, & j'ay toûjours crû que si vos bons mots & la belle maniere que vous avez de vous exprimer, vous donnoient autant de plaisir qu'en reçoivent tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher, vous seriez infiniment heureux en dépit de la Fortune, qui vous a fait vn lasche tour, & qui n'ayant pas eu le courage de vous favoriser jusqu'au bout, vous a contraint à vous contenter d'estre vn grand Evesque & vn Duc & Pair. Toutefois, MONSEIGNEVR, il se poura faire qu'on vous presentera mon Livre au sortir d'vne conversation chargeante, où vous n'aurez pas eu le cœur d'ouvrir la bouche, & où vous aurez passé deux ou trois heures sans vous escouter vous mesme. Dans cette favorable rencontre, je ne desespere pas que mon Ouvrage ne vous desennuye & qu'il n'aide à vous délasser. Si cette felicité m'arrive, quel regal pour moy, quel plaisir & quelle gloire! Sinon, MONSEIGNEVR, j'auray du moins cette legere satisfaction d'avoir trouvé lieu de vous pouvoir dire vne fois en ma vie, que j'estime infiniment vostre rare merite, & que je n'ay guere de plus haute ambition que de me rendre digne en

quelque sorte de la grace que je vous demande de m'avouër,

MONSEIGNEVR,

Pour vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR DE REVOL Evesque & Comte de Dol.

LETTRE CII.

MONSEIGNEVR,

I'eusse bien voulu qu'il se fust trouvé quelque difficulté dans le premier commandement dont il vous a plû m'honnorer, afin que mon obeïssance eust plus de merite & qu'elle pûst m'aider à reconnoistre tant de civilitez & de courtoisies que j'ay receuës de vostre bonté dans le peu de temps qu'il m'a esté permis d'estre auprés de vous. Mais vous m'ordonnez vne chose qui est si fort selon mon cœur, qu'estant obligé de la faire pour l'amour de moy, le desir que j'ay de vous plaire n'y peut pas ajouster beaucoup. Et ainsi, MONSEI-

GNEVR, donnant en cela presque tout à mon inclination, ce ne sera pas pour cette fois que je vous témoignerai, comme je le desire, l'absolu pouvoir que vous avez sur mes volontez. C'estoit bien assez que le Reverend Pere que vous me recommandez, nous dist d'abord qu'il avoit part en vos bonnes graces pour le mettre icy dans l'estime de tous les honnestes gens: Mais comme c'estoit la plus grande preuve de ce qu'il valoit, il n'a pas voulu que ce fust la premiere, & l'a reservée aprés mille témoignages qu'il nous a donnez de deux qualitez qu'on ne voit guere ensemble, & qui sont en luy dans vn haut degré, d'vne profonde humilité, & d'vne erudition qui ne l'est pas moins. De sorte, MONSEIGNEVR, que vostre approbation venant là-dessus, ne sert pas davantage à faire estimer son merite qu'à faire admirer vostre jugement & l'amour que vous avez pour la Vertu. Ce qui me touche le plus en cela, & où je trouve mon interest, c'est que je voy par cet exemple de vostre bonne volonté, combien je suis heureux de ne vous estre pas tout-à-fait indifferent, & de me pouvoir dire,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A

A MONSEIGNEVR DE LA GVIBOVRGERE
Evesque de Xaintes.

LETTRE CIII.

MONSEIGNEVR,

I'ay sceu de beaucoup d'endroits l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moy & d'en parler avec quelque estime. Ie n'aurois pas manqué de vous en aller rendre de tres-humbles remerciemens, si vne compagnie que nous attendons icy depuis deux mois, me permettoit de m'en esloigner. Cependant, MONSEIGNEVR, je vous supplie de croire dés à cette heure que j'en ay des ressentimens extrémes, & que je connois bien le prix de la grace que je reçois. Ie say que vos opinions sont suivies de tous les honnestes gens, que vostre approbation en produit vne generale, & qu'vne de vos loüanges fait vn homme illustre. Neanmoins, je vous proteste que j'ay plus de joye de vostre seul témoignage que de toute la gloire qui m'en reviendra, & que je songerai toûjours avec plus de plaisir d'où elle

ſera partie qu'où elle ſera parvenuë. En effet, la Fortune a quelquefois la meilleure part aux grandes reputations; mais elle n'en a point aux affe-ctions & aux jugemens des perſonnes qui vous reſſemblent; & ce ſont des biens que l'on ne ſauroit avoir ſans les meriter. Cela eſtant, MONSEIGNEVR, n'ayant pas la liberté de croire qu'vn eſprit ſi éclairé que le voſtre ſe puiſſe tromper, il faut que j'aye dorénavant de meilleurs ſentimens de moy. Au milieu de ces deux extrémitez, il me ſemble qu'il y aura plus de modeſtie de me laiſſer tomber dans la derniere, & qu'il ne m'en ſauroit arriver tant de mal que j'en tirerai d'avantage dés aujourd'huy, quand je vous dirai, MONSEIGNEVR, que ſi je vaux plus que je ne croyois, vous eſtes auſſi plus riche que vous ne penſiez, puiſque vous ne poſſedez rien qui ſoit plus à vous, que le ſera toute ſa vie,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CIV.

MONSEIGNEVR,

Ie n'attens qu'vn peu plus de force que je n'en ay encore pour vous aller rendre mes devoirs, & vous faire les complimens de Monsieur l'Abbé de Lavardin, qui a esté si pressé de partir d'icy pour vn voyage de quelques semaines, qu'il n'a pû prendre congé de vous ni recevoir vos commandemens. En attendant, vn de ses Religieux se va presenter à vostre examen pour estre receu Sousdiacre, si vous l'en jugez capable. Ie souhaiterois pour l'amour de luy qu'il entendist aussi bien le Latin comme il le chante, & qu'il seust sa Theologie comme il sait sa Gamme. C'est pourtant, MONSEIGNEVR, vn habile Clerc dans nostre Village, & de memoire d'homme il n'y en a point eu de si lettré. Il est mesme l'arbitre de deux ou trois Curez de Monseigneur de Mallezais dans tous les differens qu'ils ont pour les cas de conscience; & ses Confreres, jusqu'à son Prieur, ne font point l'office solemnellement,

qu'ils ne le consultent sur les accens. I'espere, MONSEIGNEVR, que vous aurez égard à cela, & qu'en cette consideration vous n'vserez pas contre luy de toute la severité de vostre jugement. I'ose vous en supplier tres-humblement, & me promettre encore vne autre grace de vostre bonté, qui me touche vn peu de plus prés. Il vous presentera les provisions de deux des plus petits benefices qui ayent jamais donné la qualité de Prieur & de Chapelain. Celuy qui en est pourveu est à moy, & l'assistance qu'il me rend icy ne luy permet pas de vous aller faire la reverence, & de vous demander luy mesme vostre *Visa*. Ayez agreable, MONSEIGNEVR, que je vous le demande pour luy, & que le Docteur qui vous va trouver vous en face souvenir. Il est malaisé que j'ajoûte quelque chose à la parfaite admiration que j'ay pour vos grandes qualitez: Mais si vous m'accordez cette faveur, il me semble que je seray encore avéque plus de passion que je ne l'ay jamais esté,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME

LETTRE CV.

MONSEIGNEVR,

I'envie à ce Porteur le contentement qu'il aura de vous faire la reverence. Il vous témoignera la douleur que j'ay qu'il ait sur moy vn avantage que j'estime tant, & vous dira la resolution que j'avois faite de le prevenir, si la Goutte l'eust bien voulu. Mais, MONSEIGNEVR, c'est vne Barbare que cette Deesse Podagre, qui n'a ni courtoisie ni humanité, & qui selon Lucien n'a point d'autels ni de sacrifices non plus que la Mort, parce qu'elle est inexorable. Si elle craignoit les exorcismes, & si on les employoit contre les grandes douleurs, comme l'on faisoit en la primitive Eglise contre les grandes passions, j'implorerois vostre assistance, & peut-estre que ce ne seroit pas en vain. Puisque je ne saurois me la promettre en cette occasion, & que d'ailleurs il faut marcher droit devant vous, ayez agreable, MONSEIGNEVR, que j'attende à vous aller rendre mes complimens quand je ne feray plus

boiteux. Cependant je m'asseure que pour estre plus digne de vostre compassion, vous ne jugerez pas que je le sois moins de la faveur de vostre estime & de l'honneur de vos bonnes graces. Monseigneur de Lizieux a bien trouvé vn Canon qui porte expressément, *Si quis dixerit Episcopum podagrâ laborare, anathema sit.* Mais cela ne s'estend pas sur les simples Clercs comme je le suis ; & ce mal n'est point vn reproche qui vous doive empescher de trouver bon que je me die,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CVI.

MONSEIGNEVR,

On est fort persuadé dans tout ce voisinage de la part qu'il vous a plû de me donner en l'honneur de vos bonnes graces. Vous l'avez dit à tant de gens, & j'ay trouvé tant de gloire à m'en vanter, que je ne connois personne qui ne

le ſache. Ce Porteur eſt vn de ceux qui le croit plus fermement, & qui s'eſt imaginé que je luy rendrois vn grand ſervice, ſi je prenois la hardieſſe de vous dire qu'il eſt de mes amis, & que je luy ay de particulieres obligations. Il eſt troublé dans ſon benefice par vn de vos Archipreſtres, & comme il m'a conté ſon affaire c'eſt injuſtement. On deſireroit bien tirer quelque argent de luy: Mais je vous avouë, MONSEIGNEVR, qu'il a cette petite imperfection de n'en avoir jamais guere, & que meſme il eſt ſujet à ne garder pas long-temps le peu qu'il en a. Ie m'aſſeure que pour vn defaut ſi leger & ſi commun vous ne le jugerez pas plus indigne de voſtre protection, & que vous ne permettrez pas qu'il ſoit opprimé par vn plus puiſſant que luy. I'oſe meſme me promettre quelque choſe au delà de cette exacte & ponctuelle juſtice que vous gardez ſi religieuſement à tout le monde; & quand il implorera voſtre autorité, peut-eſtre vous plaira-t-il de vous ſouvenir que celuy qui vous a ſupplié de le vouloir favoriſer, eſt plus que tous les hommes du monde,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CVII.

MONSEIGNEVR,

Le pauvre Prieur de Granzay a desiré que je joignisse mes tres-humbles supplications à la Requeste que l'on vous presentera de sa part. Il est si accoustumé à recevoir des graces de vous en ma consideration, que j'apprehende qu'il n'en devienne trop hardy, & qu'il ne se promette plus qu'il ne devroit de vostre bonté. Il eust esté luy mesme vous representer ses droits & implorer vostre protection & vostre faveur, s'il n'eust fait conscience de me laisser si long-temps sans yeux & sans mains, & de me priver de l'assistance qu'il me rend dans mes estudes. J'ose esperer, MONSEIGNEVR, que la raison qui l'a empesché de vous aller faire la reverence ne luy nuira point auprés de vous, & que vous ne l'en jugerez pas plus indigne de l'effet qu'il attend de vostre generosité. Neanmoins, MONSEIGNEVR, aprés tout cela si l'affaire recevoit plus de difficulté que nous ne pensons, je vous supplie de croire que je

je ne pretens pas vous faire vne priere incivile, & que j'ay trop de veritables respects pour vostre personne, pour ne recevoir pas comme je devrai vos graces & vos refus. I'ay tort pourtant de me servir d'vn mot si rude. je ne croirai jamais estre refusé ; & je m'asseure que vous aurez la bonté d'oublier que je vous aye demandé ce que vous jugerez que je ne devois pas desirer de la bienveillance dont vous m'honnorez. Cette faveur ne sera pas moindre que la premiere, & de quelque façon que vous en disposiez, je seray toûjours de toute mon ame,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR DE LINGENDES nommé à l'Evesché de Sarlat.

LETTRE CVIII.

MONSEIGNEVR,

Le Roy a fait beaucoup pour moy de vous avoir fait Evesque. Sans cela, quelque interest

que j'eusse de me conserver vos bonnes graces, je n'avois pas le courage de vous écrire. I'avois dépit de ne vous pouvoir traiter d'*Illustrissime*, & quoiqu'il y allât de plus de la moitié de mon bien, & que je courusse fortune de perdre à la fin la place que vous m'aviez donnée dans vostre cœur, je ne pouvois obtenir sur moy de me faire vne si grande violence. C'est bien pis, MONSEIGNEVR, je croy vous le pouvoir avouër à cette heure en toute seureté, je taschois de ne songer point à vous, & d'effacer de mon souvenir vn des plus aimables hommes qui fut jamais. Et ce que je vay vous dire vous semblera assez bizarre. I'ay toûjours méprisé la Fortune & sans l'avoir jamais recherchée pour moy, j'ay passé jusqu'icy vne des plus commodes & des plus douces vies du monde. Mais cependant, ce mesme esprit, je ne say si je dois dire paresseux ou moderé, a esté ambitieux pour vous, & a senti des inquietudes, des impatiences & des chagrins. Ie me suis quelquefois demandé la raison d'vn effet si extraordinaire. Mais aprés y avoir resvé bien long-temps, j'ay trouvé que ce n'estoit pas seulement l'amour de vostre vertu qui en estoit cause, mais que c'estoit aussi celle de ma Patrie & de mon Siecle. En effet, j'apprehendois qu'on ne luy reprochast quelque jour de n'avoir pas assez connu vos excellentes qualitez, & que l'on n'opposast cette faute à tant de grandes actions de ju-

gement & de generosité qui s'y sont faites. Ie n'en demeurerois pas là, MONSEIGNEVR, si je ne considerois que vous avez tant de complimens à rendre & à recevoir, qu'il y auroit de l'indiscretion de vous retenir davantage. Ie finirai donc avec deux petits mots de Latin que vous m'avez dit autrefois. I'alleguerai l'vn pour vous, *Carpe diem quam minimùm credule postero*; Et l'autre sera pour moy : *Dum privatus eras amici vocabamur.* I'espere aller voir à Sarlat si vous vous en estes souvenu, & si vous m'avez gardé dans vos bonnes graces le rang où vous aviez esleve,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CIX.

MONSEIGNEVR,

I'ay appris de Monsieur l'Abbé Tubeuf que vous me faisiez l'honneur de vous souvenir de moy, & que vous aviez desiré que je le sceusse.

I'en ay eu tant de joye & en ay passé de si bonnes heures, qu'il ne faut pas, ce me semble, que je fie à vn autre qu'à moy mesme les tres-humbles remerciemens que je vous en dois. En verité, MONSEIGNEVR, c'est vne grande douceur de recevoir des loüanges d'vne personne qui en reçoit de tous costez, qui peut mettre le prix aux choses & dont les jugemens sont suivis. Ie suis touché si sensiblement de la faveur de vostre estime, que je doute que vous l'ayez esté davantage de l'admiration où vous avez mis tout Paris cet Advent dernier. En effet, parmi le grand Peuple qui vous alloit écouter tous les matins, je ne say, si vous aviez vn Auditeur dont l'approbation vous fust aussi glorieuse que m'est la vostre. Neanmoins, MONSEIGNEVR, je vous prie de croire que ce n'est pas la reputation qu'elle me donne qui me flate le plus en cela; & que j'y estime beaucoup plus l'honneur de vostre amitié. Iamais vous ne m'avez paru vn plus grand homme, que quand vous vous estes abaissé jusques à moy, & que vous m'avez permis de vous considerer de plus prés. C'est lors que j'ay vû vne ame belle en tout sens, & par tout également forte; vne bonté vraiment genereuse; vne vertu pleine d'agreemens; & en vn mot, toutes les qualitez qui se font admirer & toutes celles qui gagnent les affections. Ie ne desespere pas, MONSEIGNEVR, de joüir quelque jour encore du

mesme bon-heur. puisque vous avez bien voulu pour l'amour de moy vous dépoüiller quelquefois d'vne partie de cet éclat d'esprit, que je ne pouvois soustenir & qui m'empéchoit de vous approcher, je m'asseure que vous n'aurez pas tant de peine à quitter pour vn temps celuy de vostre dignité, qui ne fait que vous environner & qui ne tient pas à vostre personne. I'attendrai ce contentement avec beaucoup d'impatience; & tout le temps qu'il faudra que j'en sois privé, je l'emploiray à m'en rendre digne, & à m'acquerir des lumieres & des connoissances qui me facent mieux meriter la qualité que je prens,

MONSEIGNEVR,

De vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CX.

MONSEIGNEVR,

Ie pense qu'au lieu de vous remercier, je me dois réjouir avéque vous des bons offices qu'il

vous a plû de me rendre en vne belle & illustre Compagnie. Si vous aviez receu du bien autant que vous en meritez, je serois obligé de vous en feliciter; & cependant je suis asseuré que vous estes touché plus sensiblement du bien que vous faites que de celuy que vous recevez. Puissiez-vous, MONSEIGNEVR, ne manquer jamais de ces honnestes plaisirs, & trouver toûjours de la matiere & de l'exercice à vostre humeur obligeante. Mais je voudrois fort n'éprouver plus au mesme prix vostre generosité, & qu'il plûst à la Calomnie de me laisser dans ce profond repos que je gouste icy. A la verité, je n'ay point fait vœu de passer au desert les tristes restes d'vne vie inutile & languissante; & quand je l'aurois fait, la passion de vous voir & de vous ouïr me le feroit rompre. Mais je vous puis bien protester, MONSEIGNEVR, que si quelque chose m'en tire & me force de tourner mes yeux & mes desirs du costé du monde, ce ne sera ni mon ambition ni l'inquietude de mon esprit. Le Reverend Pere de Lingendes, avec qui j'ay eu dans cette ville de longues conferences, m'a tellement affermi dans les bonnes resolutions, qu'il ne me semble pas que rien les puisse ébranler. Ie me suis fait valoir auprés de luy par l'honneur que j'avois d'estre connu de vous avec quelque estime. Il est de vostre bonté, MONSEIGNEVR, de luy témoigner aux occasions que je ne me suis pas

vanté à faux de ma faveur & de ma bonne fortune. Ie n'ay point receu de vos lettres depuis deux mois. Si celle dont vous avez parlé à Monsieur *** est de plus nouvelle date, il faut qu'elle se soit perduë necessairement, & avec elle vne des plus douces consolations de ma solitude. Ie n'oserois pas vous convier à prendre encore vne semblable peine, j'oserai seulement vous dire, que si vous avez crû que je la valusse, j'en suis encore moins indigne que par le passé, estant plus que jamais,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME Estant Evesque de Mascon.

LETTRE CXI.

MONSEIGNEVR,

Soyez le bien revenu de Mascon & du Masconois. Mais que ce soit, s'il vous plaist, pour

plusieurs années. Paris est fait pour vous, & vous l'estes pour Paris. Ie croy qu'il y fait plus beau depuis que vous y estes arrivé, & que si les jours de cette saison n'en sont pas plus longs, ils en sont moins vilains & moins ennuyeux. I'ay prié vn de mes Amis de vous y presenter mon Livre. Ie serois bien aise qu'il fust capable de vous réjouïr, & que je pûsse vous payer par là, de la seule façon dont je le puis, d'vne infinité de plaisirs que j'ay receus autrefois de vos Sermons admirables, & de vostre charmante conversation. Ie m'imagine, MONSEIGNEVR, que vous estes toûjours le mesme, & que de tous les grands hommes il n'y en a pas vn qui soit meilleur que vous, plus sociable, plus commode, plus agreable, plus divertissant, en vn mot plus antipode de ces tristes Sages qui rendent haïssable la Vertu par leur maigreur, par leur jaunisse, par la rudesse de leur esprit, & l'austerité de leurs mœurs. En verité, MONSEIGNEVR, je suis bien persuadé & bien touché de ce que je dis; & si vous pouviez voir de quarante lieuës le fond de mon cœur, je me répons que je m'avancerois extrémement dans le vostre, & que vous connoistriez peut-estre avec quelque satisfaction que je suis tout d'vne autre maniere que la pluspart de ceux qui vous font de semblables protestations,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV

AV MESME.

LETTRE CXII.

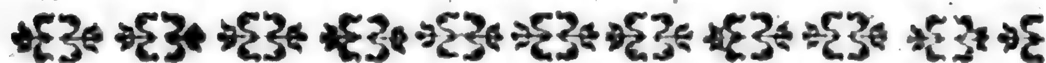
MONSEIGNEVR,

Ie vous envoye la derniere Apologie que j'avois promiſe au Public. Aprés avoir defendu mon Ami, encore falloit-il bien que je me rendiſſe à moy meſme vn pareil office ; & il y euſt eu de la baſſeſſe à ſouffrir ſans repartie les reproches injurieux d'vn inſolent Adverſaire. Que ſi je n'y ay pas gardé toute la moderation que vous auriez deſirée, conſiderez, MONSEIGNEVR, qu'il eſt malaiſé de donner de certaines bornes aux juſtes cóleres, & aux legitimes reſſentimens, & que dans l'ardeur d'vn combat où nous repouſſons la violence d'vn Aſſaſſin, il eſt preſque impoſſible de conter, de peſer & de meſurer nos coups avec autant de juſteſſe qu'en demanderoient des Spectateurs indifferens, qui en jugent de ſens froid, ſans émotion & ſans intereſt. Ie ſuis bien éloigné de me figurer que vous ſoyez de ce nombre, & que vous puiſſiez obſerver la neutralité en vne guerre où je ſuis attaqué par

vn cruel Ennemi que vous ne vîtes jamais. Au contraire, MONSEIGNEVR, je me persuade que d'abord vous avez pris mon party, & qu'aux occasions vous soustenez la justice de ma cause, avec cette mesme eloquence vive & animée, forte & courageuse, qui a esté si long-temps l'admiration de toute la France. Permettez moy, MONSEIGNEVR, de m'entretenir l'esprit d'vne pensée si agreable. Elle est absolument necessaire pour mon repos, & il est certain que je me verrois privé d'vne des plus sensibles douceurs de ma vie, si j'estois reduit à perdre la confiance que j'ay prise en l'honneur de vos bonnes graces. Aussi n'en suis-je pas menacé, & je vous ferois tort si j'apprehendois ce malheur. Autrefois, MONSEIGNEVR, vous m'avez donné des marques particulieres d'vne estime & d'vne bienveillance, que je n'avois pas meritées. Il me semble qu'il ne m'est rien arrivé depuis ce temps là qui me rende indigne de cet honneur, & qui m'oste le droit que je pense avoir de me dire par tout,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR GODEAV, Evesque de Vences.

LETTRE CXIII.

MONSEIGNEVR,

Quand je vous ay donné mes Livres, je n'ay pretendu qu'à vous rendre vn hommage qui vous appartient justement en qualité du plus bel Esprit de France; & j'ay pensé que tous ceux qui entreprennent d'écrire ne pouvoient vous refuser cette reconnoissance, sans vous frustrer de vos droits, & sans faire pis que de frauder la gabelle. Ainsi, MONSEIGNEVR, vous quittez les mots propres pour employer les plus obligeans, lors que vous appellez l'acquit, & le payement d'vne dete, le magnifique present de vostre dernier Ouvrage dont vous avez bien voulu me gratifier. Ie le reçois de vostre pure liberalité, & le regarde comme vn don si riche & si rare, qu'il n'y a que vous seul en tout le Royaume dont j'en puisse attendre de plus precieux. Quoique l'Illustre Mort que vous louëz si dignement, doive estre à l'avenir vn des principaux ornemens de

noſtre Hiſtoire, j'oſe dire pourtant qu'il n'y vivra pas d'vne ſi belle vie que dans vos écrits, & que voſtre Eloquence l'aſſeure mieux de l'immortalité de ſon Nom, que ne fait la longue ſuite de ſes actions heroïques. Vn Philoſophe a écrit que la Sageſſe donneroit bien plus d'amour ſi on la voyoit toute nuë: Mais il n'en eſt pas de meſme de la Verité, qui eſt bien plus charmante & plus admirable quand vous prenez la peine de la parer. Sans mentir, MONSEIGNEVR, vn excellent homme qui auroit lieu de ſe promettre de vous vn pareil honneur qu'en a receu *le grand Molé*, ſeroit quaſi excuſable d'avoir envie de mourir, & ne le ſeroit peut-eſtre pas s'il l'apprehendoit. Pour moy, qui ne ſuis pas du tout ſenſible à la gloire juſqu'à ce point-là, quand je pourois eſperer le meſme avantage, je vous avouërai, MONSEIGNEVR, que je ne ſerois pas tellement preſſé d'en jouïr, que je n'aimaſſe mieux vivre encore quelques années pour lire vos belles productions, pour gouſter à mon aiſe les fruits delicieux de voſtre loiſir, & pour chercher les occaſions de vous témoigner que je ſuis de toute mon ame,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME

LETTRE CXIV.

MONSEIGNEVR,

Ie ne ſaurois m'empécher de vous dire que vous vous eſtes eſtrangement oublié. Si cela n'eſtoit, vous ne vous aviſeriez pas de loüer d'autres ouvrages que les voſtres, & de me donner les eloges qui ne ſont faits que pour vous ſeul. Ce ſont, MONSEIGNEVR, des ornemens que je n'oſerois porter & qui me déguiſeroient ſans doute autant qu'ils vous parent. Neanmoins, quoiqu'ils ne ſoient pas à mon vſage, je ſuis pourtant reſolu de les garder precieuſement, comme des choſes rares & curieuſes dont il vous a plû de me regaler. C'eſt ainſi, MONSEIGNEVR, que les Riches & les Magnifiques, qui nous veulent gratifier de leurs liberalitez, ont accouſtumé de meſurer leurs preſens à la hauteur de leur fortune, pluſtoſt qu'à la mediocrité de noſtre condition. Il vous appartient, MONSEIGNEVR, de les imiter en cela. vous eſtes bien aſſeuré de n'en eſtre pas plus pauvre, & vous ne donnerez de voſtre

vie tant de loüanges qu'il vous en est dû & que vous en recevez de tous costez. Ie suis bien glorieux de ces marques de vostre estime. Mais je le serois bien davantage encore d'en meriter quelques vnes de l'honneur de vostre amitié ; & je pense que cette ambition seroit satisfaite, si je pouvois vous témoigner combien j'admire vostre esprit, à quel point je revere vostre vertu, & avec quelle passion je suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR L'EVESQVE D'AMIENS.

LETTRE CXV.

MONSEIGNEVR,

Quelques grands plaisirs que je reçoive tantost de vos bonnes fortunes, tantost de vos belles actions, & quelquefois mesme des effets avantageux de vostre estime & de vostre bienveillan-

ce, je doute qu'ils puissent égaler la satisfaction que j'ay trouvée dans les plaintes obligeantes que le bon Pere le Maire m'a faites de vostre part. En effet, elles me font connoistre que *Monseigneur l'Evesque d'Amiens* a conservé toute pure cette excellente bonté que j'admirois dans *l'Illustre Pere Faure*. Ouy, MONSEIGNEVR, je suis ravi de voir, que du haut lieu où vous estes élevé, vos anciens Amis, que vous regardez si loin au dessous de vous, ne vous en paroissent pas plus petits qu'auparavant ni plus indignes de vostre souvenir & de vos soins. Ie l'avois toûjours bien dit, MONSEIGNEVR, que la Fortune & la Cour avoient dequoy vous enrichir & vous agrandir, mais qu'elles n'avoient pas dequoy vous corrompre, & que la forte constitution de vostre ame estoit à l'épreuve de la malignité de tous leurs poisons. Dans cette confiance, & d'ailleurs estant persuadé que la memoire de Monsieur de Voiture vous estoit chere, jugez, MONSEIGNEVR, si j'ay manqué de donner ordre qu'on vous presentast la *Defense* que j'avois faite de mon pauvre Ami. I'ay bien fait du bruit à mon Libraire d'y avoir manqué, & j'auray bien de la peine à luy pardonner vne faute si importante. Il fait vne seconde edition de ce petit Ouvrage, & m'a promis que sitost qu'elle seroit achevée, vous en auriez les premices & la fleur. Neanmoins je suis resolu de ne m'en fier plus qu'à

moy meſme en toutes les occaſions où il ſera queſtion de vous témoigner que c'eſt toûjours avec le meſme zele, la meſme tendreſſe & le meſme amour que je ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXVI.

MONSEIGNEVR,

I'ay eſté fort ſurpris ce voyage d'apprendre qu'on vous avoit preſenté *la Suite de la Defenſe.* Ce n'eſtoit point mon intention, je vous le proteſte. Voſtre Monſieur de Girac y eſt ſi mal traité, & j'ay repouſſé ſi vigoureuſement ſes outrages & ſes impoſtures, que j'ay bien jugé que cette lecture ne vous pouroit eſtre que deſagreable. Ainſi, MONSEIGNEVR, mon deſſein eſtoit de vous ſauver ce déplaiſir, & de vous garder ce reſpect. Mais la Fortune, qui n'eſt qu'vne broüillonne, en a diſpoſé autrement. Ie vous prie, MONSEI-

GNEVR,

GNEVR, de ne me confondre point avec elle & de luy en vouloir mal & non pas à moy. C'estoit le moins que je pouvois faire que de me revancher, quoique contre vne personne qui vous estoit chere. Ce que je devois à vostre merite & à vostre dignité, c'estoit, MONSEIGNEVR, de ne le battre pas en vostre presence, & de n'offenser pas vos yeux par vn spectacle si déplaisant. En verité, je suis en peine de quelle sorte vous prendrez cette action, & je ne saurois me defendre d'en avoir de l'inquietude. Il est de vostre bonté, MONSEIGNEVR, de me rasseurer là dessus. Il vous est arrivé quelquefois de ne me faire point de réponse quand je me suis donné l'honneur de vous écrire : Dans cette occasion ce ne seroit pas paresse, ce seroit vne cruauté, & rien ne vous sauroit dispenser de cette petite corvée, quand mesme vous auriez autant d'affaires qu'en avoit en son temps *le Cardinal Ximenes*. Vous voyez, MONSEIGNEVR, avec quelle liberté j'entreprens de vous parler. Il paroist que je suis bien persuadé que la Cour ni tous ses enchantemens n'ont pas esté capables de vous gaster ni de vous corrompre, & qu'au milieu de la dépravation, quelque contagieuse qu'elle soit, vous avez conservé vostre bonté toute pure, vostre douceur, vostre sincerité, vostre moderation & vostre humeur bienfaisante. Cette opinion m'est si chere que s'il falloit que je l'arrachasse de ma teste, je me

ferois vne extréme violence. Et certes, j'ay grand intereſt à la conſerver, car je ſerois inconſolable, ſi n'eſtant plus vous meſme, vous ne me faiſiez plus l'honneur de m'aimer, & s'il ne me ſervoit de rien d'avoir conſervé pour vous tant de paſſion & tant de tendreſſe, & d'eſtre de ſi bonne ſorte que je le veux eſtre toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXVII.

MONSEIGNEVR,

Si vous avez encore la bonté de me vouloir racommoder avec Monſieur de Girac, comme vous témoigniez l'année paſſée d'en auoir envie, rien ne m'empéche plus d'executer vos commandemens, car vous verrez dans le Livre qu'on vous rendra de ma part, & que je vous ſupplie de recevoir favorablement, que je me ſuis ſuffiſamment ſatisfait, & que j'ay repouſſé avec aſſez de

vigueur les outrages que j'avois receus de mon ſuperbe Ennemi. Si vous terminez noſtre querelle, je penſe que vous luy ſauverez de grandes & de longues peines, qui apparemment luy produiroient fort peu de fruit. Pour moy, MONSEIGNEVR, j'y trouverois bien mon compte, quand je n'en tirerois que cet avantage de faire connoiſtre au monde les reſpects & les déferences que j'ay pour vous. Ie vous ay toûjours conſideré comme vn grand homme avant que de vous conſiderer comme vn grand Eveſque; & la veneration que je rens à cette heure à la dignité ſublime de voſtre ſacré caractere, je l'ay renduë il y a plus de vingt ans aux rares merites de voſtre perſonne. Ie vous conjure, MONSEIGNEVR, de vous en vouloir ſouvenir & de me diſtinguer vn peu du nombre de ceux qui n'aiment aujourd'huy que voſtre fortune. Ie voudrois de bon cœur qu'elle s'élevaſt auſſi haut que celle de Sixte IV. Vne Vertu ſi excellente ne ſauroit avoir trop de puiſſance & d'autorité. Neanmoins, quand ce bonheur arriveroit à la Chreſtienté, j'en ſerois plus aiſe & plus glorieux, mais je n'en ſerois pas plus que je le ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR ONDEDEI Evesque de Frejus.

LETTRE. CXVIII.

MONSEIGNEVR,

Lors que mes Amis me veulent donner du courage & de la joye, ils vous content entre les personnes excellentes qui m'honnorent de leur approbation. I'en suis touché, MONSEIGNEVR, comme je le dois, sachant par les témoignages des autres & par ma propre connoissance, que vous estes vn souverain Iuge en matiere de jolies choses, & qu'avec les grandes & solides qualitez vous possedez encore les agreables. Sur ce fondement, je prens la liberté de vous offrir vn Livre de ma façon, & j'ay la hardiesse d'esperer qu'il trouvera grace devant vos yeux, si vos importantes occupations vous permettent de les y arrester pour vn peu de temps. Il n'est guere de choses, MONSEIGNEVR, que je souhaite plus ardemment, car je suis asseuré que le bonheur de vous plaire seroit suivi de plusieurs autres, & que peut-estre mesme il pouroit bien me procu-

rer celuy de tous qui me paroiſt le plus deſirable: C'eſt, MONSEIGNEVR, de donner à mon magnanime Bienfaicteur la joye de voir approuver le choix qu'il a fait de moy, & les glorieuſes marques qu'il luy a plû me donner de ſon eſtime. Dans le rang où vos vertus vous ont élevé, je pourois reſſentir beaucoup de puiſſans effets de voſtre faveur, mais je n'en ſaurois recevoir qui ſoient davantage ſelon mon cœur: Et ſi vous daignez, MONSEIGNEVR, contribuer quelque choſe à vn honneur que je ne recherche que pour la gloire de ſon Eminence, vous me donnerez le plus beau & le plus juſte ſujet que je puiſſe avoir d'eſtre toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXIX.

MONSEIGNEVR,

Ie me contenterois de vous faire preſent de mon Livre, & ne prendrois pas la liberté de vous

écrire en vous l'envoyant, si vous estiez accoustumé à répondre regulierement à toutes les Lettres de civilité. Mais ayant reconnu que vous avez eu la force de vous mettre au dessus de ces petites loix de ceremonie, & qu'ainsi vn devoir de cette nature que je vous rendrai ne vous coustera presque rien, & ne vous emportera tout au plus qu'autant de temps qu'il en faut pour lire à la haste vn compliment de fort peu de lignes, je n'apprehende point que les miens vous importunent & que vous desapprouviez celuy que je vais ajouster icy. I'ay seu, MONSEIGNEVR, & je l'ay seu de plusieurs endroits, que vous aviez hautement loüé la maniere dont j'avois defendu la memoire de mon Ami. Aujourd'huy que je suis reduit à défendre ma propre personne, vous croirez bien que je n'ay pas gardé le pire pour moy, & qu'ainsi j'ay sujet d'esperer de vous la mesme approbation que j'en ay déja receuë. Neanmoins, MONSEIGNEVR, je vous supplie de croire que si je la desire, ce n'est pas simplement pour la gloire qui m'en reviendra, & que c'est plustost afin que vous me trouviez digne de travailler sur de plus belles matieres. Il n'en est point aujourd'huy de plus illustres dans le monde que la vie & les actions de son Eminence. Vous en estes, MONSEIGNEVR, le témoin perpetuel, & personne ne doute que vous n'ayez beaucoup de part à l'execution de ses grands

desseins. Cela estant, vous estes tout propre à me procurer le noble employ que je souhaite. I'ose dire, MONSEIGNEVR, que vous y estes interessé, puisqu'en me donnant le moyen de reconnoistre ce que je dois à nostre grand Cardinal, vous me donnerez aussi les occasions de faire des choses qui vous plairont peut-estre, & qui m'aideront à meriter la grace que je vous demande d'avoir agreable que je me die,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSIEVR ARNAVD Abbé de Saint Nicolas.

LETTRE CXX.

MONSIEVR,

I'ay esté sensiblement touché de vos déplaisirs, & vous ne me pouviez rien dire de plus obligeant que de m'asseurer, comme il vous plaist de faire, que vous le croyez. Ie n'ay vû personne icy qui ait oui parler de vostre maladie & de vostre

perte qui n'en ait témoigné des regrets extrémes. Aprés cela, MONSIEVR, si je n'en avois esté que demy affligé, il faudroit que j'eusse peu d'humanité & que tant de particulieres preuves que j'ay receuës de l'honneur de vostre bienveillance & de vostre estime, se fussent bien tost effacées de mon souvenir. Ie ne say, MONSIEVR, si les lettres m'ont fortifié l'esprit, mais je say bien qu'elles ne m'ont point endurci le cœur, & je sens en moy, que comme je n'ay que la compassion des Stoiques, pour ceux qui m'en font en quelque sens que je les regarde, aussi j'ay celle des ames les plus vulgaires & les plus molles pour les Vertueux affligez, en qui je trouve au milieu mesme de leurs malheurs, plus de sujet d'admiration que de pitié. Cela estant, MONSIEVR, si je suis si tendre au mal que vous souffrez, vous pouvez juger combien je le serois à celuy qu'on diroit de vous. C'est veritablement l'endroit par où je suis le plus foible, mais sachant bien que je suis couvert de ce costé là, de la grande estime que vous avez laissée de vous dans tous les esprits de la Province, je ne crains point qu'on m'y attaque. L'homme dont vous vous plaignez n'a eu que des commencemens de soupçons ; ceux qui l'approchent ne luy ont pas donné loisir de les former tout-à-fait & il les a estouffez sans resistance & sans regret. Monsieur de *** qui vous l'a mandé a esté le seul hors de la maison qui en ait eu connois-

connoiſſance, & encore par vne petite raillerie qu'vn Eſprit moins delicat & moins penetrant que le ſien n'euſt pas entenduë, ou n'euſt pas interpretée de la ſorte. Depuis ce temps là je vous aſſeure qu'il n'a eſté parlé dans ce chaſteau, de Monſieur l'Abbé de Saint Nicolas que comme on fait par tout ailleurs. Et ſans mentir, il faudroit qu'vn homme fuſt bien peu jaloux de ſes opinions, s'il témoignoit en avoir vne mauvaiſe de vous. Et ſur ce fondement, j'oſe dire, MONSIEVR, que celuy qui eſt le ſujet de cette lettre ne vous blâmera jamais, quand ce ne ſeroit que pour n'avoir pas la honte d'eſtre ſeul de ſon avis. De façon, MONSIEVR, que j'aurai ce bonheur de vous eſtre inutile auprés de luy, ſi je ne ſuis bon à quelque autre choſe qu'à repouſſer la médiſance & la calomnie. Ie prie Dieu auſſi que vos adverſitez ne me donnent plus d'occaſion de vous témoigner la part que je prens à ce qui vous touche, & que je ſois pluſtoſt reduit à ne vous faire paroiſtre de ma vie, que c'eſt du fond de l'ame que je ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXXI.

MONSIEVR,

I'ay appris depuis peu de jours avec beaucoup de douleur, que vous aviez condamné ma retraite & mon changement, & que vous aviez passé plus avant que tous les autres de qui j'ay l'honneur d'estre connu, qui se sont contentez de s'en estonner. I'avouë, MONSIEVR, que je pensois avoir eu beaucoup de raison & n'avoir pas fait inconsiderément vne chose que j'avois meditée deux ans durant. Mais puisque vous m'avez blâmé je me tiens coupable; & puisque mon action vous a déplû, quelque succés qu'elle ait eu jusques icy, & quelque contentement que j'en aye receu, j'en ay du regret & de la honte, & je m'en repens de bon cœur. Ie n'appellerai point de vous à vn autre; vous estes la personne du monde, dont j'estime davantage le jugement. Ie n'appellerai point aussi de vous à vous mesme, car je ne puis m'imaginer qu'vn esprit si sage se soit laissé prevenir, & vous n'estes point vn Iuge dont on puisse surprendre la religion. Ainsi,

MONSIEVR, *Ea demùm iustissima fulmina quæ etiam percussi colunt.* Et quand mesme je n'aurois pas cette parfaite déference à tout ce qui vient de vous, & que vous auriez esté capable de vous tromper vne fois en vostre vie, dans la reputation où vous estes, vos erreurs seroient suivies comme vos meilleurs sentimens & vos plus saines opinions, & il vaut autant avoir tort que d'avoir raison qui ne soit pas raison pour vous. D'autre costé, j'aime encore mieux perdre ma cause que de la gagner en la plaidant, & en de semblables occasions il y a moins d'infamie d'estre vaincu que de se défendre. Ie ne vous demanderai donc point qu'il vous plaise de m'ouïr & de revoir le procés. Ie ne vous representerai point que n'ayant rien fait jusqu'à cette heure qui ait paru bizarre & extravagant, il y a quelque apparence que je n'ay pas perdu tout d'vn coup le sens, & que je n'ay pas commencé à faillir par vne imprudence notable & vne lascheté extréme. Ie ne vous dirai point qu'il y a beaucoup de causes occultes en la Nature & beaucoup de raisons secretes dans la conduite des hommes; Qu'il faut quelquefois paroistre ingrat pour ne l'estre pas, & s'exposer aux reproches d'vne bassesse pour en éviter l'effet. Ie vous supplierai seulement, MONSIEVR, & avec toute l'affection qu'il m'est possible, de ne m'oster point pour cela vos bonnes graces, & de croire que je me tiendrois in-

digne de vivre ſi vous jugiez que je le fuſſe d'vn ſi grand honneur. Ie n'ay jamais vû de vertu plus ſociable & plus aimable que la voſtre, qui ſe ſentiſt moins de nos infirmitez & de nos foibleſſes, & qui ſeuſt mieux s'y accommoder. Vous haïſſez les vices ſans haïr les hommes, & quoique vous ne vous pardonniez rien, vous eſtes indulgent à nos fautes, comme ſi vous aviez beſoin que l'on vous fiſt grace. Voſtre vie eſt auſtere, mais elle n'a des épines que pour vous ſeul; & pour tout dire en vn mot, vous ne reprenez perſonne & vous reformez tout le monde. Enfin, MONSIEVR, ce n'eſt pas proprement voſtre vertu qui vous fait aimer de tous ceux qui vous connoiſſent, c'eſt pluſtoſt vous qui faites aimer la Vertu, tant elle eſt belle en voſtre perſonne & tant elle y a de charmes & d'agréemens. Cela eſtant, quelle affliction me ſeroit-ce ſi vous ne vouliez plus me ſouffrir auprés de vous & m'avouër,

MONSIEVR,

Pour voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXXII.

MONSIEVR,

Ie veux mal à ceux qui m'ont voulu faire croire que vous m'aviez condamné. Mais ce n'eſt que parce qu'ils vous ont déplû, car pour mon intereſt, quelques mauvaiſes heures qu'ils m'ayent fait paſſer, je ne ſaurois les haïr puiſqu'ils vous ont donné occaſion de m'écrire vne lettre ſi remplie de témoignages de bienveillance. Vous m'avez rendu, MONSIEVR, quelque choſe de plus que la vie, quand vous m'avez aſſeuré que je n'avois pas perdu l'honneur de voſtre amitié, & je ne vous ferai jamais de ſi juſtes remerciemens qu'aujourd'huy, ni qui ſoient plus du fond de l'ame. Il n'y a pas vn homme ſous le Ciel que j'honnore, que j'eſtime & que j'aime plus que vous, & je n'ay point vû ailleurs tant de vertus naturelles & acquiſes, intellectuelles & morales, ſans parler des Chreſtiennes qui couronnent toutes les autres. Vn des grands plaiſirs que j'aye eu depuis que je ſuis icy, c'eſt d'y avoir trouvé vne

personne qui me parle souvent de vous, & à qui je puis là dessus décharger mon cœur des apresdinées toutes entieres. C'est Monsieur de Neuïllant, que vous avez vû à Treve chez Monsieur le Marquis de Lezé, & qui s'en souvient avec vne joye extréme. Sitost qu'il a seu que j'avois quelque part en vos bonnes graces, il m'a receu dans les siennes sans m'examiner & sans que je fisse de Novitiat. Il me semble, MONSIEVR, que vous me devriez commander de l'en remercier pour vous, & qu'encore qu'il ne vous ait rendu en cela que ce qu'il vous devoit, ç'a esté pourtant d'vne façon si particuliere & si obligeante, qu'en vous payant vne déte il vous a fait en quelque sorte vn present. Il n'en sera, MONSIEVR, que ce qu'il vous plaira de m'en ordonner. Mais ce que je vous supplie tres-humblement de ne remettre point en deliberation, c'est la faveur que vous m'avez accordée de me garder en mon absence, quelque longue qu'elle puisse estre, la place que j'ay dans vostre esprit & peut-estre dans vostre cœur. Si je m'y retrouve à mon retour je saurai bien m'y maintenir. Ie la conserverai sans inquietude, comme si je ne la pouvois perdre; & avec toute sorte de soins, comme si j'en apprehendois la surprise; c'est à dire que j'aurai la satisfaction de ceux qui possedent, & l'ardeur de ceux qui poursuivent les grandes felicitez. Ie vous envoye vne lettre que j'ay écrite depuis peu

à vn Gentil-homme de cette Province sur vn sujet qui ne vous sera point desagreable. Ie n'en ay pas soustenu la force & la dignité & n'ay pas exprimé la moitié de mes sentimens. Neanmoins, parce que j'y traite d'vne de vos plus grandes & plus raisonnables inclinations, j'ay pensé que cela ne me nuiroit point auprés de vous, & que peut-estre vous en aimeriez encore davantage.

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME
Sur la mort de Monsieur de Feuquiere.

LETTRE CXXIII.

MONSIEVR,

Ie n'entreprendrai pas de vous consoler de vostre perte. Ceux qui ont l'honneur de vous connoistre, comme moy, sont si vivement touchez de vos déplaisirs, qu'ils ont besoin eux mesmes de consolateurs: Et d'ailleurs, ils savent

fort bien que ce que vostre raison n'aura pû faire, est impossible à la raison. Neanmoins, MONSIEVR, quelque inutile que je vous sois en cela, j'aurois honte que vous ne m'apperceussiez pas parmy la foule de vos serviteurs & de vos amis qui vous iront monstrer leurs larmes, ou qui vous témoigneront par leurs lettres la douleur que leur fait la vostre. La Nature vous en a donnez d'excellens, & vous vous en estes acquis de tres-aimables, & n'avez pas plus mal choisi que vous avez heureusement rencontré. Ce seroit trop presumer de moy que de me croire digne d'avoir quelque rang dans vne si belle & si noble compagnie; Mais il est vray pourtant qu'il vous a plû de m'y recevoir, & qu'il y a peu de personnes à qui vous ayez rendu des preuves plus solides de la faveur de vostre estime & de vostre bienveillance. Croyez moy, MONSIEVR, j'en connois le juste prix, & j'en ay les pensées & les ressentimens que je dois. I'ay long-temps estudié vostre vertu; & il est malaisé d'en avoir conceu vne plus haute admiration. Asseurez-vous qu'vn cœur où elle est imprimée bien avant, ne sauroit pas se défendre d'estre percé de vos disgraces & des traverses de vostre vie. Mon éloignement m'a empéché de savoir celle-cy plustost, mais il fera aussi que je la souffrirai plus long-temps; car si j'estois si heureux que de me trouver auprés de vous, peut-estre que l'exemple de vostre

vostre constance me fortifieroit : Au lieu qu'à cette heure, rien ne me soulage, je vous le proteste, sinon que je souffre pour vne bonne cause, puisque ce n'est que pour estre bon François, & parfaitement,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME estant Evesque d'Angers.

LETTRE CXXIV.

MONSEIGNEVR,

Ie ne saurois plus retenir mes ressentimens, & j'aime mieux les exprimer mal que de vous les cacher davantage. Quand le Roy vous a fait Evesque de la Province de France où vous estiez le plus aimé, parce que vous y estiez le mieux connu, je n'ay point publié l'extréme joye que j'en recevois & n'ay point voulu mesler ma voix parmy les acclamations publiques, croyant avé-

que raiſon qu'elle n'y ſeroit pas remarquée. Mais à cette heure que Monſieur voſtre Promoteur, qui n'eſt pas vn debiteur de menſonges obligeans, & qui meſme ne diroit pas ſans beſoin les veritez agreables, m'aſſeure pourtant que vous me faites l'honneur de vous ſouvenir de moy, & d'en parler favorablement en toutes rencontres, je ne puis plus garder le ſilence ſans me declarer indigne de mon bonheur. Cependant, MONSEIGNEVR, j'oſe me vanter que je ne le ſuis pas tout-à-fait, ſi c'eſt le meriter en quelque ſorte que de connoiſtre bien ce qu'il vaut & d'en eſtre touché comme je le dois. Il y a long-temps, MONSEIGNEVR, que je vous ay compris tout entier, quoique vous ſoyez, quand vous le voulez, le plus incomprehenſible de tous les grands Negotiateurs. Autrefois lors qu'on s'imaginoit que je ne ſongeois qu'à eſtudier Ariſtote & ſaint Thomas, c'eſtoit vous, MONSEIGNEVR, que j'eſtudiois avec le plus d'application. C'eſtoit lors que j'admirois cette ſageſſe conſommée, dont les commencemens avoient eſtonné la plus ſage nation du monde; C'eſtoit lors que je m'allois échauffer à voſtre feu & m'enflammer de l'amour de voſtre vertu, & que je faiſois de ſecretes comparaiſons de ſes charmes & de ſes agréemens avec l'auſterité farouche de celles qu'on me propoſoit en exemple. Depuis ce temps là je vous ay toûjours ſuivi de la penſée juſqu'au lieu où

vous estes maintenant, & vostre idée n'est presque jamais partie de devant mes yeux : Et ainsi quand je ne vous devrois que la joye qu'elle m'a donnée & les instructions que j'en ay receuës, toûjours vous devrois-je ce que les plus Riches & les plus Puissans ne vous peuvent rendre. Ie souhaite, MONSEIGNEVR, que vous puissiez faire longues années des Insolvables de cette nature, & répandre les belles & vives lumieres d'vne sainte vie sur vn païs aimé du Ciel & sur lequel il a versé ses plus douces influences. Disputez avec luy à qui luy en envoira de plus favorables, & recevez de vostre Peuple autant de benedictions que vous luy en donnerez. Si je ne puis estre le Spectateur de ces merveilles, & si les chaisnes qui m'attachent icy ne me laissent pas la liberté d'y aller prendre toute la part que je souhaiterois de tout mon cœur, pour le moins je puis esperer que la Renommée nous les apportera toutes pures devant qu'elles soient alterées par la distance des lieux, & que vostre vertu agissant plus efficacement de prés que de loin, j'en ressentirai les effets & deviendrai par vostre moyen moins indigne que je ne le suis de la grace que vous me faites de me croire,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXXV.

MONSEIGNEVR,

I'ay vn peu de honte de vous l'avouër, mais je ne puis pourtant m'empécher de vous le dire, je ne suis pas si bien gueri de la maladie de la gloire que je le pensois, & je me suis trouvé plus sensible que je ne devois à l'honneur que vostre billet m'a fait icy. Et veritablement, MONSEIGNEVR, il faudroit vne vertu plus confirmée que la mienne, pour resister à vne si forte tentation, & je le donne à ceux là mesme qui vivent sous vostre conduite & qui ont seu le mieux profiter de vos bons exemples. Quoiqu'il en soit, MONSEIGNEVR, je n'entreprens pas de vous remercier de cette nouvelle grace. Vous autres Genereux estes trop heureux quand vous faites du bien, & vous y prenez tant de plaisir, qu'à juger sainement, c'est à vous à nous savoir gré des faveurs que nous recevons de vostre bonté. Et puis, MONSEIGNEVR, je suis si gagné, si pris, si lié & si attaché à vous par mon inclination, que

quand vous m'auriez rendu la ſanté & la jeuneſſe, je ne croy pas que je pûſſe avoir des ſentimens plus tendres & plus obligeans que j'en ay dés à cette heure pour voſtre perſonne. Et aprés cela, ne ſeroit-ce pas vn deſſein bien fou & bien temeraire de les vouloir repreſenter par des paroles ? I'en défie les Balzacs & les ſucceſſeurs des Voitures. s'ils eſtoient en ma place ils ſeroient auſſi empéchez que moy à vous dire à quel point je ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXXVI.

MONSEIGNEVR,

Voſtre lettre a fait le voyage de Paris, d'où elle n'eſt revenuë que vendredy au ſoir auſſi ſale & auſſi crotée que le Courier qui me l'a renduë: Mais par bonne fortune tout le malheur n'eſt tombé que ſur l'inſcription du paquet & particu-

lierement sur mes qualitez d'Archidiacre & de Chanoine, qui sont en vn si piteux estat qu'elles n'en sont pas reconnoissables. Ie m'en console, MONSEIGNEVR, puisque les paroles obligeantes dont il vous a plû de me favoriser, ont esté sauvées de cette injure, & qu'à le bien prendre je n'ay sujet de me plaindre en cela que du retardement d'vn plaisir que je n'avois pas attendu. Celuy que Monsieur du Mans a receu des nouvelles preuves de l'honneur de vostre amitié l'a touché tout autant que vous le pouviez desirer; & il m'a donné charge de vous témoigner les ressentimens extrémes qui luy en demeurent. Il n'eust pas manqué, MONSEIGNEVR, de se rendre à luy mesme ce bon office, s'il n'eust mieux aimé suivre vostre exemple qui luy servira toûjours de regle dans ses actions. Ie n'ay point de plus ardent desir que d'en faire quelques-vnes qui puissent vous estre agreables, & qui vous obligent à croire que je suis plus que tous les hommes du monde,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXXVII.

MONSEIGNEVR,

On me fait faire des Livres malgré que j'en aye, & des Livres dont le ſujet eſt ſi peu digne de la gravité d'vn Archidiacre, que j'ay quelque honte de vous les offrir. Neanmoins, MONSEIGNEVR, je ne ſaurois m'en exempter & quelques raiſonnables excuſes que je pûſſe vous alleguer, vous auriez de la peine à les recevoir. Ayez donc agreable, MONSEIGNEVR, que mon petit Ouvrage demeure ſur la table de voſtre Cabinet, comme vn meuble qui n'eſt ni vtile ni precieux, & que là il vous face quelquefois ſouvenir de moy. C'eſt tout ce que j'en eſpere, car je n'ay pas la temerité de pretendre que vous vous abaiſſiez juſqu'à lire des choſes ſi vaines & ſi frivoles. Où en prendriez-vous le temps, MONSEIGNEVR, vous qui ne pouvez dérober vn ſeul moment qu'à de grandes & importantes occupations. Les autres hommes font ſucceder le plaiſir à la peine &

à la fatigue. vous estes le seul qui ne connoissez point d'autre moyen de vous délasser & de renouveller vos forces, que le changement de travail & la varieté de vos exercices laborieux. Conservez vous, MONSEIGNEVR, pour la felicité de vos peuples & pour le bien de vos chers amis qui ressentent en toutes rencontres les bons effets de vostre generosité. Monseigneur du Mans est de ce grand nombre. Ie ne doute point qu'il n'ait employé tous ses efforts pour vous témoigner son ressentiment; mais je doute qu'il ait pû se satisfaire, & que son cœur en cette occasion ait esté bien servi par son esprit. En verité, MONSEIGNEVR, vostre procedé dans cette affaire vous fait beaucoup d'honneur dans le monde, & vous en seriez dignement recompensé si vous estiez vn peu plus sensible aux loüanges que vous ne l'estes. Au moins, MONSEIGNEVR, ne pouvant empécher que vous n'en receviez de tous costez, taschez s'il se peut de ne vous en dégouster pas; autrement vostre condition seroit fort à plaindre, & quel dommage qu'vne si belle vie fust si ennuyeuse? Ie me promets, MONSEIGNEVR, que vous serez toûjours aussi content que vous estes sage, & pour mon particulier, encore que me regardant du haut de vostre vertu vous me trouviez fort bas au dessous de vous, vous ne laisserez pas, je m'asseure, de m'honnorer d'vn peu d'estime

d'estime, & de vouloir bien que je continuë de me dire,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXXVIII.

MONSEIGNEVR,

L'autre jour qu'vn de mes Amis vous presenta mon Neveu je me reposai sur luy du compliment que je vous devois, & m'asseurant qu'il m'en acquiteroit de bon cœur & de bonne grace, je crûs qu'il estoit plus respectueux d'en vser ainsi que d'interrompre vos saintes occupations par de vaines & d'inutiles paroles. Neanmoins, MONSEIGNEVR, quoiqu'aujourd'huy cette mesme consideration me dûst retenir encore, il est pourtant impossible que je me taise & que je cache au fond de mon ame les ressentimens que j'ay des nouvelles marques de bienveillance dont vous venez de m'honnorer. Oserai-je vous dire, MONSEIGNEVR, que vous ne sauriez com-

prendre tout le bien que vous m'avez fait en cela, & que ma joye est au dessus de vostre pensée? En effet, je ne m'en trouve pas seulement plus heureux, j'en deviens meilleur, & je sens que la honte d'estre indigne de vos faveurs allume en moy vne amour extraordinaire de la vertu, parce que je la regarde comme la seule chose qui soit capable de me faire meriter ma bonne fortune. Cependant, MONSEIGNEVR, j'éprouve bien qu'il n'est point au monde de plaisirs tout purs, puisqu'il est vray que plus j'ay de satisfaction d'estre estimé de vous, plus j'ay de douleur d'en estre éloigné & d'estre privé d'vn bonheur qui est possedé par tant de personnes qui n'ont pas sur moy l'avantage d'en connoistre mieux le prix & d'en estre touché plus sensiblement. Mais ces plaintes ne servent de rien & pechent en quelque sorte contre la déference que je dois aux ordres de la Providence. Ie ferai mieux de moderer mon ambition, de regler mes desirs, de me tenir à mon partage & de me contenter de l'honneur que vous me faites de trouver bon que je me die,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR L'ABBÉ TVBEVF.

LETTRE CXXIX.

MONSIEVR,

Il y a prés d'vn an que je suis sorti de Paris, & je vous proteste que je ne m'en suis guere apperceu que par le regret que j'ay de ne vous plus voir & de ne savoir point de vos nouvelles. Ce que je vous dis là vous en apprendra deux qui ne vous déplairont pas.: l'vne que je vis content icy, & l'autre que je vous honnore toûjours infiniment, c'est à dire autant que je dois. Ie ne m'amuserai point à vous faire des excuses d'avoir passé tant de temps sans vous écrire. Il faut estre extrémement paresseux pour avoir esté capable d'vne faute de cette importance. Mais il faut estre aussi parfaitement vostre serviteur, pour ne la pas continuer aprés l'avoir commencée; car c'est ainsi qu'on le pratique ordinairement. Et sans doute j'en vserois de la sorte si je ne vous regardois que comme le frere d'vn Intendant des Fi-

nances, & que comme vn homme à qui je devrai du *Monseigneur* vn de ces matins. Mais vous avez des qualitez que j'estime plus sans comparaison. Et quoique l'on mette à cette heure vos bonnes graces au nombre des biens vtiles, je continuë de les conter entre les biens agreables; & sans considerer tout l'honneur, tout l'appuy & tous les autres avantages que j'en tirerai jamais, c'est pour l'amour d'elles-mesmes que je me tiens heureux de les posseder. Aprés cette declaration, je m'en vais vous entretenir comme si j'estois encore au coin de vostre feu, vn de vos Boulonois sur mes genoux; ou bien à cette petite table ronde où nous faisions si bonne chere. I'estudie icy avec vn repos & vne douceur que je n'avois encore goustez qu'à demy. A la sortie du Cabinet, je trouve les esprits du monde les plus sociables, les plus aisez & les plus commodes. Nos promenades sont belles. Nous avons des Cours pour toutes les saisons de l'année, à qui il ne manque que beaucoup de Carosses & de differens visages: & je vous écris cecy auprés d'vne fenestre d'où je puis voir à cent pas de moy vn bois, vne riviere, & vne prairie qui dure vne lieuë. Nos voisines sont jolies & galantes, & nos voisins ne sont pas fascheux. Et afin que rien ne manque à mon divertissement il y a ceans vn Gentil-homme qui jouë admirablement bien du luth, & qui est si amoureux du plaisir qu'il voit que j'y prens,

qu'il ſe paſſe peu de ſoirs qu'il ne m'endorme avec vne Allemande, & peu de matins qu'il ne m'éveille avec vne Gigue. Voila nos petits plaiſirs de campagne, qui ne ſont pas ſi faſtueux ni ſi ſuperbes que ceux des villes, mais qui valent peut-eſtre autant, quoiqu'ils couſtent moins, & qui d'ailleurs n'ont pas des accompagnemens ni des ſuites ſi importunes. Trouvez bon, MONSIEVR, que je vous demande ce que vous faites pendant ce temps-là; & ſi vous n'avez point beſoin qu'on vous crie de fois à d'autres que la jeuneſſe & la ſanté ſont des biens fragiles & periſſables; & qui contre la nature des autres ne durent guere à ceux qui n'en vſent point. Pour moy, je plains voſtre fortune, ſi vous ne penſez qu'à la faire, & ſi vous eſtes grave aux flambeaux comme vous l'eſtes en plein jour. Vous ſouvient-il, MONSIEVR, comme Monſieur *** nous promettoit qu'il commenceroit à vivre dés qu'on luy auroit donné dequoy vivre, & qu'il ſe haſteroit tant qu'il paſſeroit tous ceux qui eſtoient partis devant luy. Ie l'ay ſommé depuis peu de ſa parole, & c'eſt le ſeul endroit de ma lettre à quoy il n'a point fait de réponſe. Ie ſerois bien marry que la crainte du faux Devot de ſon voiſinage l'empéchaſt d'executer vne ſi bonne reſolution. Quoiqu'il en ſoit, je vous ſupplie, MONSIEVR, de l'aſſeurer de mon obeïſſance, & de me conſerver l'honneur de ſon amitié. On m'a dit icy que

Monſieur Eſſelin avoit encore eſté en Italie depuis ſix mois pour la douze ou treziéme fois. Si cela eſt, vous n'eſtes pas ſi heureux que je le croyois de le trouver d'excellente compagnie, puiſque vous en eſtes ſi ſouvent privé, & que c'eſt vne perte qui n'eſt pas facile à reparer au milieu de Paris meſme. Ie voudrois que vous luy vouluſſiez dire combien je l'honnore, & la crainte que j'ay qu'il ne me reconnoiſſe plus à mon retour. Et à propos de luy, comment ſe porte Monſieur l'Abbé de *** Eſt-il toûjours de voſtre quartier? Eſtudie-t-il encore dix heures le jour? Et ce qui me touche de plus prés & dont j'ay le plus de curioſité, m'a-t-il oublié, ou s'il vous parle encore quelquefois de moy? Il m'a aimé que je ne le valois pas: ce ſeroit vne choſe eſtrange s'il ceſſoit à cette heure que je commence à le meriter. Il me ſemble, MONSIEVR, que je vous fais bien là des queſtions. Mais il eſt juſte que vous me permettiez de vous demander ce qu'il me plaira, & que je vous permette de ne me répondre que ce que vous voudrez : A condition pourtant que vous ne demeurerez pas muet quand je vous prierai de me dire ſi vous ne continuerez pas toûjours de me faire l'honneur de me tenir,

MONSIEVR,

Pour voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CXXX.

MONSIEVR,

Il est raisonnable que je vous réponde à mon tour & que je vous rende conte de ce que vous desirez savoir. Ce Saint Ligaire que vous n'avez point trouvé dans la Carte est à vne demie lieuë de Niort & à vne journée de Balzac. Ie vous parlerois bien de Poictiers ou de la Rochelle : Mais il me semble que les villages dont les Illustres des Siecles portent le nom , sont plus celebres que les Ports de mer & les Sieges des Evesques. A ce Saint Ligaire les jours y sont plus longs que les vostres, & il ne s'y en voit point sans Soleil. On m'a dit qu'il y pleuvoit quelquefois : Mais je pourois en douter si je voulois , & jusqu'icy je n'y ay vû que de la rosée. Dans le mois de Decembre où nous entrons, le temps y est si doux, que d'ailleurs n'appercevant de mes fenestres qu'vn bois de chesnes-verds d'vn costé , & de l'autre vne grande prairie je ne voy ni ne sens l'hiver : & mesme hors de la maison , si les arbres avoient

des fueilles, je croirois que l'Esté dureroit encore. Pour les personnes qui habitent vn si aimable païs, je me contenterai de vous dire, que c'est comme par tous les autres endroits de la terre. Il s'y trouve des sots qui sont bons ; & des méchans qui ne sont pas sots ; des rieurs & des ridicules ; de vrais & de faux eloquens, quelques beaux esprits, &, ce que vous estimerez peut-estre le plus, quelques beaux visages. Enfin, MONSIEVR, j'y vivrois avec beaucoup de satisfaction si je pouvois ne songer pas que je suis à cent lieuës de vous ; Et cependant il n'y a point d'apparence que je retourne sitost à Paris, & je suis trompé si vous ne jouïssez sans moy de la Comedie des Italiens & des autres divertissemens de cette saison. Ce qui me console, c'est l'esperance que j'ay de recevoir souvent de vos lettres. Si elles sont toutes comme la premiere, aussi obligeantes & aussi jolies, je vous laisserai rire tout vostre saoul du *Dottor* & de *l'Harlequin*. Mais avec tout cela je ne vous estimerai pas plus heureux que moy. En effet, MONSIEVR, vous m'avez surpris. Ceux qui ne se meslent que d'écrire, n'écrivent pas mieux que vous ni plus agreablement ; & vne personne qui ne vous connoistroit pas, s'imagineroit que vous passez dans le Cabinet & parmy ce qui s'appelle les belles choses, les matinées que vous employez à faire vostre Cour, à demander pour vos Amis & à recevoir leurs

leurs remerciemens. Voilà comme la Nature donne aux vns ce que les autres achetent si cher, & qui leur couste tant de veilles & tant de mauvaises heures. Il faut avouër que comme les loix ne sont point faites pour les Vertueux, les regles de l'art ne sont point necessaires aux grands esprits. La probité regnoit dans le monde, que la Iurisprudence n'estoit pas connuë; & l'Eloquence manioit les cœurs comme il luy plaisoit, que la Rhetorique estoit encore dans l'Idée des choses. Mais je m'engage là dans vn long discours, & je m'apperçois que je suis plus serieux qu'à l'ordinaire. Ie ne say si ce n'est point la nouvelle que vous m'avez mandée de Monsieur de *** qui m'a mis dans cette humeur. C'est le troisiéme de mes Amis que la devotion a rendu de mauvaise compagnie, ou plustost qu'elle a retiré des bonnes. Il me semble pourtant que la vraye Vertu ne fuit ni ne se cache point, & que l'amour de Dieu ne devroit point produire le mépris des hommes. La charité est sociable & officieuse; La contemplation est le partage de l'autre vie, & l'action l'est de celle-cy. Ce sera dans le Paradis que nous converserons avéque les Anges; Mais en terre, il faut que les Philosophes Chrestiens s'approchent des vicieux, comme les Medecins cherchent les malades. Monsieur l'Evesque de Lizieux au sortir des Carmelites & du Calvaire va visiter les Princesses; & on le trouve presque

aussi souvent dans les plus belles ruelles de Paris que dans les Eglises & les Monasteres. Et cependant nous l'invoquerons quelque jour, & il ne s'en faut que la mort que ce ne soit vn de nos Saints. Aprés vn si illustre exemple, je croy que nous pouvons mener icy bas vne vie vn peu plus humaine que n'est celle des *** & ne laisser pas de pretendre là haut à vne vie Angelique. Ie n'aurois qu'à ajouster où nous conduise, &c. & ce seroit la fin d'vn sermon : Mais ce sera celle d'vne lettre en y mettant ce que vous souhaite dans cinquante deux ou trois ans,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME estant Evesque de Saint Pont.

LETTRE CXXXI.

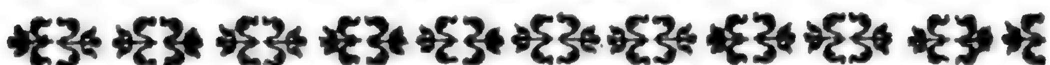
MONSEIGNEVR,

La belle & obligeante lettre dont il vous a plû de m'honnorer me payeroit toute seule de

mon travail, si déja je n'en avois esté payé par la satisfaction que j'ay euë de pouvoir rendre ce que je devois à la memoire de mon cher Ami, & la venger des injures qu'elle avoit receuës. Ie suis ravi, MONSEIGNEVR, que vous approuviez également en cela mon adresse & ma resolution. De toutes les loüanges qu'on m'a données là dessus il n'y en a point qui m'ayent esté tout droit au cœur comme ont fait les vostres. Aussi n'est ce pas d'aujourd'huy que vous en savez le chemin, & ce seroit quelque honte pour vous & pour moy, si vous l'aviez oublié. Quoique je face jamais, MONSEIGNEVR, je me proposerai toûjours vostre divertissement, & me souviendrai de vostre bon goust, non seulement parce qu'il s'accordera avec celuy de toutes les honnestes personnes, & qu'avoir vostre estime ce sera en meriter vne generale : mais parce que je n'ay que ce seul moyen de me conserver auprés de vous en mon absence, & de me rendre digne en quelque façon de la grace que vous me faites de me croire depuis tant d'années,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSEIGNEVR DE VAVTORTE Evesque de Lectoure.

LETTRE CXXXII.

MONSEIGNEVR,

Ie vous envoye mon Livre selon l'ordre que vous m'en aviez donné : Mais je ne m'attens pas qu'il face bon voyage & qu'il soit aussi heureux à Laval qu'il a esté à Paris. S'il vous eust trouvé dans cette tranquillité d'ame qui vous est si ordinaire, peut-estre, MONSEIGNEVR, qu'il eust esté capable de vous divertir : Mais arrivant mal à propos en vn temps d'affliction, je n'en espere rien de favorable pour luy. En effet, je le tiens vn fort mauvais Consolateur ; & moy mesme je n'en serois pas vn meilleur, car ne pouvant pas me défendre d'estre sensiblement touché de vos déplaisirs, je serois moins en estat de donner du soulagement à vostre douleur que d'en demander à la mienne. C'est là, MONSEIGNEVR, vne triste preuve de la passion que j'ay pour vous, mais c'en est aussi vne veritable qui ne

vous permet pas de douter que je ne ſois de bonne ſorte,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A LA REINE CHRISTINE DE SVEDE.

LETTRE CXXXIII.

MADAME,

Ayant appris que voſtre Majeſté avoit donné ordre qu'on luy envoyaſt mes Livres à Rome ſitoſt que le dernier ſeroit achevé, j'ay crû qu'il eſtoit de mon devoir de prendre moy meſme cette commiſſion, & de ne laiſſer pas à vn autre la gloire d'executer vn de vos commandemens dont je me tenois aſſez capable, & où j'avois le principal intereſt. I'avouë franchement, MADAME, qu'à moins que voſtre Majeſté ſe fuſt declarée là deſſus, jamais je n'aurois eu l'aſſeurance de luy offrir des choſes ſi mediocres, & ſi éloignées de la derniere perfection qui leur ſeroit neceſſaire pour n'eſtre pas indignes de paroiſtre devant

elle. Tous ceux de noſtre Cour qui ſe connoiſſent en eſprit ne ceſſent de publier qu'il n'en eſt point aujourd'huy d'vn ſi haut ordre que le voſtre, & que le Monde n'a rien de ſi grand, de ſi beau ni de ſi rare. Cela eſtant, MADAME, j'ay bien de la peine à comprendre comment voſtre Majeſté qui eſt accouſtumée aux admirables diſcours qu'elle ſe fait à elle meſme quand il luy plaiſt, peut ſe reſoudre à ſouffrir les noſtres & à donner quelques loüanges à nos penſées, elle qui trouve ſans effort dans l'inépuiſable fecondité de ſa riche invention, tout ce qu'il y a de plus magnifique & de plus ſublime, de plus fin & de plus ſubtil en toutes ſortes de matieres. Vous avez lû, MADAME, que dans les ſuperbes Palais des Seigneurs de l'ancienne Rome, il y avoit toûjours vne petite chambre ſeparée des autres, qui s'appelloit *la chambre du pauvre*, où ils ſe retiroient de temps en temps & où ils ſe faiſoient traiter à peu prés comme les gens de la lie du peuple, afin que cette abſtinence les remiſt en appetit, & leur fiſt mieux gouſter en ſuite les plaiſirs de la bonne chere. N'eſt ce point, MADAME, pour quelque ſemblable deſſein que voſtre Majeſté s'abaiſſe juſqu'à nos Ouvrages & qu'elle témoigne de les deſirer? Quoiqu'il en ſoit, il faut luy rendre aveuglément la ſoûmiſſion qu'elle ſouhaite & qui luy appartient legitimement. Il luy a eſté libre d'exempter les Suedois de l'agreable neceſſité d'eſtre

ſes Sujets ; Mais il n'eſt pas en ſon pouvoir d'exempter tout ce qu'il y a ſur la Terre d'hommes raiſonnables d'eſtre du nombre de ſes ſerviteurs. Encore qu'elle ne regne plus par le droit des gens, elle regnera toûjours de droit naturel ſur toutes les ames bien nées, & ne ſortira jamais des païs de ſon obeïſſance, quelque lointain voyage qu'elle entreprenne, à moins que d'aller au fond de la Barbarie, où la raiſon & l'humanité ne ſont point connuës. Cet Empire, MADAME, eſt inſeparablement attaché à voſtre perſonne. Il vous ſuivra neceſſairement par tous les endroits de l'Vnivers qu'il vous plaira d'honnorer de voſtre preſence : Et à juger ſainement, celuy que vous avez genereuſement donné ne le valoit pas. En faiſant preſent d'vne Couronne vous vous en eſtes reſervée vne autre bien plus indépendante & plus glorieuſe ; ſans parler de celle qui vous attend infailliblement dans le Ciel, & qui ſera la recompenſe d'vne magnanime action qui a réjouï les Anges, & augmenté de quelques degrez la beatitude eternelle des Bienheureux. Depuis ce temps là, MADAME, tous les jours de voſtre illuſtre vie ſont des jours de conqueſte & de triomphe. Voſtre Majeſté ne va nulle part qu'elle n'y gagne tous les cœurs & n'y raviſſe tous les eſprits : Et il ſemble qu'elle ne ſoit volontairement deſcenduë du Troſne, qu'afin que les yeux les mieux éclairez ne la meſurant plus avéque ſa

baze (pour vſer de ce mot du Philoſophe Romain) remarquaſſent plus viſiblement ſa veritable grandeur. Elle eſt telle, MADAME, que les Amalazontes & les Zenobies, & generalement toutes les Heroïnes des Hiſtoires & des Fables ſont petites en comparaiſon. Tout le Monde Chreſtien attend des miracles de voſtre inſigne pieté. Vous en ferez, MADAME, je n'en doute point, mais je ſuis aſſeuré que vous n'en ferez pas vn qui ne ſoit moins extraordinaire que les divines qualitez qui éclatent en voſtre belle ame. Ie prie Dieu de tout mon cœur que voſtre Majeſté les poſſede longues années, & qu'eſtant *l'Eſtoile du Nort*, à plus juſte titre que cette Reine d'Angleterre que ſes Flateurs nommerent ainſi, elle puiſſe durer autant que les Aſtres & ne finir qu'avec toute la Nature. Que s'il faut concevoir des vœux plus modeſtes; au moins que ce ſoit vn autre Siecle que celuy qui vous a vû naiſtre, & dont vous eſtes l'ornement, qui raviſſe aux hommes les biens infinis dont le Ciel les a comblez en vous donnant à la Terre. C'eſt, MADAME, au nom de tous les Admirateurs de la ſupreme Vertu que je fais des ſouhaits ſi juſtes : Mais j'oſe dire que perſonne ne les ſauroit faire avec plus d'ardeur que moy qui ſuis,

MADAME,

De voſtre Majeſté,

Le tres-humble, &c.



A MADEMOISELLE.

LETTRE CXXXIV.

MADEMOISELLE,

Il y a quelques mois que je vis dans vne lettre de vostre Altesse Royale à Madame la Marquise de Lavardin, des choses si obligeantes pour le Defenseur de feu Monsieur de Voiture, que je me suis fait vne violence extréme de me contenter jusqu'icy de posseder en secret vne si bonne fortune, sans laisser rien paroistre de mon émotion & de mon transport. Encore aujourd'huy, MADEMOISELLE, je continuerois de dissimuler l'excés de ma joye, de crainte d'en dire trop, & de n'en dire pas assez. Mais ne pouvant me dispenser avec honneur de vous presenter mon dernier livre, je ne saurois justifier la hardiesse que je prens, qu'en vous faisant souvenir que ce nouvel ouvrage est la suite de deux autres que vostre Altesse Royale a jugez dignes de son approbation & de ses loüanges. Cependant, j'apprehende fort qu'elle n'y trouve pas les charmes qu'elle a rencontrez depuis peu dans

l'Histoire d'Alexandre, & que la petite fille de Henry le Grand, toute magnanime & toute brave, qui est penetrée jusqu'au vif de la gloire militaire des Heros de l'Antiquité, & de ceux de nostre Siecle qui les representent, ne daigne presque abaisser les yeux sur nos petits combats de plume, & ne regarde avec mépris les foibles efforts de deux personnes desarmées. Neanmoins, MADEMOISELLE, je m'apperçois que ma peur n'est pas raisonnable, puisqu'en vn temps où vostre Altesse Royale avoit déja escaladé les murailles d'vne ville, & obscurci par ses nobles & fameux exploits l'éclatante reputation de la Pucelle d'Orleans, elle a bien voulu prendre connoissance de mon démeslé, & fortifier mon party de sa protection & de sa faveur. I'ose me promettre que l'envie ne luy viendra pas de retirer de moy cette favorable protection, & que l'ame du monde la plus constante & la plus ferme dans tous ses desseins, ne changera pas celuy qu'elle a fait d'employer aux occasions les belles lumieres de son esprit, à éclaircir mon bon droit, à dissiper les tenebres volontaires des Opiniastres, & à mettre en veuë les fausses subtilitez de la Chicane & de l'Imposture. Et certes, MADEMOISELLE, qu'y a-t-il de plus magnifique à vne Princesse Royale, qui est destinée à porter vn Sceptre & vne Couronne, que de faire regner la Verité par la puissance de ses paroles & de ses raisons,

en attendant qu'elle soit en estat de faire regner la Iustice par l'inviolable autorité de ses loix & la douce force de ses exemples. Puissay-je bientost voir ce bien-heureux jour, qui doit combler de felicité le reste des miens, qui renouvellera la face de la Chrestienté & recommencera de faire briller par tout ce precieux or, qui composoit le premier âge du Monde, & dont il ne s'est conservé que fort peu de grains semez çà & là en quelque coin de la Terre esloignez de nostre commerce. Il n'est point en France d'honnestes personnes qui ne conçoivent les mesmes vœux pour vostre grandeur, & j'ay vne douleur contre laquelle la Medecine ni la Philosophie n'ont point de remedes; c'est d'estre reduit à n'avoir que ce seul moyen si commun & si inutile, de produire au dehors ma reconnoissance, & de vous témoigner avec quels profonds respects & quelle violente passion je suis,

MADEMOISELLE,

De vostre Altesse Royale

Le tres-humble, &c.

A MADAME
LA DVCHESSE DE CHEVREVSE.

LETTRE CXXXV.

MADAME,

On m'a dit l'honneur que vous m'avez fait de vous souvenir de moy, & les belles paroles que vous avez bien voulu employer à m'en donner des asseurances. Il me fasche fort, MADAME, que je ne sache pas vous rendre d'aussi bonne sorte les tres-humbles actions de graces que merite vne si grande faveur, comme je say la recevoir avec des respects infinis & des ressentimens extrémes. Mais je voy bien que je ne dirai jamais là dessus tout ce que je pense, & que je ne puis éviter que mon esprit en cette occasion ne trahisse mon cœur & ne me face estimer ingrat faute de pouvoir exprimer jusqu'où va ma reconnoissance. Toutefois, MADAME, s'il vous plaist, lors que j'en auray dit vne partie d'en imaginer le reste, vous me sauverez cette confusion. Les moyens en sont bien aisez & ne peuvent pas vous estre desagreables. Il ne vous faut seulement

que ſonger à vos divines qualitez, & vous connoiſtrez auſſi-toſt combien je me ſens heureux que vous m'ayez jugé digne de vos ſoins & de l'honneur d'avoir quelque place en voſtre eſprit; c'eſt à dire, MADAME, en la plus belle choſe du monde, au moins ſi ce que les yeux découvrent de vous ne luy diſpute cet avantage. Et aprés cela que faudroit-il que je fuſſe, ſi je n'eſtois comme je ſuis,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXXXVI.

MADAME,

Puiſque vous m'avez ſouhaité du bien, vous m'en avez fait aſſez. Quand la Fortune vous auroit rendu juſtice, quand elle vous auroit aſſujeti autant de peuples que la Nature a mis d'eſprits au deſſous du voſtre. Cela veut dire, MADAME, quand vous ſeriez Reine de toute la terre, que pourois-je eſperer de vous dont je dûſſe eſtre plus glorieux que de l'honneur de

vostre souvenir & des témoignages de vostre estime ? Il se trouve assez de personnes dans le rang que vous tenez en France, dont je ne recherchcrois la bienveillance que pour les bienfaits qu'elle produiroit : Mais vous, MADAME, vous estes de celles dont je n'aimerois les liberalitez que pour estre les marques de leur approbation. Les autres avantages que j'en tirerois ne borneroient pas mes desirs ; ce seroit dans la seule faveur de vostre jugement que je trouverois ma derniere fin. Et en effet, MADAME, je ne voy pas que vous y pussiez rien ajouster que des choses que vous jugez indignes de vostre courage, pour lesquelles vous auriez honte d'avoir fait des vœux & dont il vous souviendra s'il vous plaist que vous m'avez parlé avec vn extréme mépris. Cela estant, MADAME, j'oserai vous prier de ne dire plus que c'est vne marque de vostre peu de pouvoir de ne m'avoir donné que des loüanges, puisqu'elles sont du prix des plus grandes actions, & que ce sont les seuls biens dont vous faites cas. Et veritablement, c'est plustost vne preuve de ce que vous pouvez, que ne m'ayant donné que des paroles vous ne m'ayez rien laissé à desirer. Et si je vous avois representé ce qu'elles ont fait en moy, vous avouëriez, MADAME, que celles mesmes dont la Magie compose ses charmes, ont des vertus moins admirables. Faites moy l'honneur d'en juger par les ser-

mens que je vay vous faire, qu'aprés avoir receu cette grace de vous tant que j'auray la memoire bonne je ne me plaindrai jamais de ma mauvaiſe fortune & me tiendrai toûjours aſſez heureux, pourveu que je n'oublie point vn ſi glorieux ſouvenir. Ie m'arreſte là, MADAME, ſans paſſer à ce qu'il vous plaiſt de m'écrire en ſuite, puiſqu'auſſi bien je ne pourois y répondre que par ce beau compliment dont vn de vos Adorateurs vous a perſecutée tant de fois : *Ie ne veux plus avoir mauvaiſe opinion de moy de peur de vous contredire* : & j'aime bien mieux ne vous écrire point de ſi beaux mots, & employer le temps que vous me permettez de vous entretenir à vous mander des nouvelles de Madame la Ducheſſe de ****. Elle eſt icy depuis lundy. Elle m'a dit qu'elle s'y eſtoit fait apporter pour ſe faire traiter plus commodément d'vne fievre lente. Mais ſelon que j'en ay jugé, je croy qu'on trouveroit de meilleurs remedes pour elle dans voſtre Seneque que ſes Medecins ne feront dans leur Galien ; & que ſi elle avoit la force de voſtre eſprit, elle n'auroit pas ſujet de ſe plaindre de l'infirmité de ſon corps. Elle a amené avec elle vne grande fille des mieux faites que je vis jamais : Mais elle parle ſi mal & d'vn ton ſi inſupportable, que Monſieur de **** dit *que ſa langue luy nuit plus qu'elle ne fait aux plus grands cauſeurs, & que ſitoſt qu'elle ſe dénouë elle rompt mille nœuds en vn meſme temps, & met en liberté tous*

ceux que ses yeux ont mis à la chaisne. Pour moy, MADAME, je me contenterai d'ajouster à ces paroles magnifiques, que comme il est impossible de la voir sans l'aimer, il est bien difficile de l'ouïr sans la detester, & qu'il seroit à desirer pour son bien que tous ceux qui l'approchent fussent sourds, ou pour le leur qu'ils fussent aveugles. Mais le Ciel en ordonnera comme il luy plaira. Si j'avois des vœux à faire, vous pouvez bien juger, MADAME, que ce ne seroient pas ceux là dont je serois le plus pressé. I'ay trop de choses à souhaiter où vous n'estes pas, ou plustost je n'ay rien à souhaiter que l'occasion d'vn promt retour auprés de vous, qui me donne lieu de meriter l'honneur que vous me faites de me croire,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXXXVII.

MADAME,

Ie ne meriterois point d'excuses si je perdois jamais le ressentiment de celles que vous avez bien

bien voulu me faire. I'avois crû long-temps que vostre esprit ne recevoit point de comparaison dans le monde : mais je me suis desabusé. I'y ay trouvé vne chose qui l'égale & qui comme luy approche de l'infiny : C'est vostre bonté, MADAME, je le publierai toute ma vie. Vous ne vous lassez point de m'en donner des témoignages ; & afin que ce qui m'honnore le plus ne me charge pas, vous prenez plaisir de les appeller *inutiles*. Ils le sont en vn sens, MADAME ; C'est qu'en effet tant de preuves sont superflues en vne verité si visible & si generalement consentie. Mais autrement je ne puis me défendre de vous contredire vn petit, ni souffrir que vous mettiez entre les choses inutiles celles qui servent tant à me faire heureux, comme les belles paroles que vous employez à me témoigner que je ne vous suis pas tout-à-fait indifferent. Nous ne souhaitons les biens de Fortune, que parce qu'ils aident à nostre felicité, & si vous me voulez du bien, la mienne est parfaite, & je me puis vanter que j'ay la fin sans les moyens, pour le moins sans les ordinaires que l'avarice & l'ambition choisissent pour y arriver. Ie pourois tirer de là bien des consequences qui vous feroient connoistre combien j'ay profité de vos instructions. Mais elles m'emporteroient trop loin. Ie me contenterai d'en tirer vne, qu'on ne sauroit me contester, c'est qu'il est impossible aprés cela tant que

j'auray l'vsage de la raison, que je ne sois avec vne passion extréme,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXXXVIII.

MADAME,

Le Gentil-homme de Lunebourg qui a eu la bonté de témoigner à vostre Altesse l'admiration où je suis de vos divines qualitez, & la passion que je conserve au fond de mon cœur pour vostre tres-humble service, m'a fait plus de bien qu'il n'a crû, & a mieux reconnu qu'il ne pensoit l'estime particuliere que je fais de sa vertu. Vous ne saurez jamais, MADAME, toute la joye que j'ay receuë de la belle & obligeante lettre dont il vous a plû de m'honnorer, & je pourai dire qu'il y aura eu quelque chose sous le Ciel que le plus grand esprit du monde n'aura pas comprise. Cependant, MADAME, j'ay beaucoup

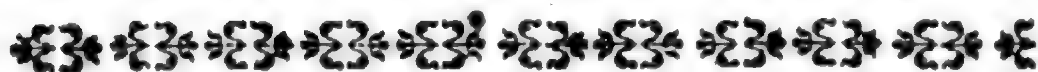
d'interest que vous connoissiez pour le moins vne partie de mes sentimens là dessus, & que vous taschiez de vous representer en quelque sorte le bonheur où m'ont eslevé les agreables marques de vostre souvenir & de vostre approbation. Iusqu'icy je n'ay rien fait qui me rende digne de cet honneur : Mais je vous puis bien protester aussi que je ne ferai rien de ma vie qui m'en rende indigne, & que si j'ay la honte d'estre inutile à vostre Altesse, j'éviterai celle de luy estre ingrat. Ie croirois l'estre plus que tous les hommes de la terre, s'il y en avoit quelqu'vn qui desirast plus ardemment de meriter sa bonne fortune. Peut-estre, MADAME, que la vostre à l'avenir s'accordera mieux à nos vœux & à nos souhaits, & que vostre vie commencera d'estre aussi tranquille qu'elle a esté glorieuse jusqu'à cette heure. I'ay toûjours crû, que le Ciel n'avoit permis tant de fois vostre éloignement de cette Cour, qu'afin de faire voir vn de ses chefd'œuvres & de ses miracles à plus de nations differentes; & qu'aprés vous avoir monstrée à l'Espagne, à l'Angleterre, à la Flandres & à tant d'autres Estats de l'Europe, enfin il vous rendroit à la France & luy redonneroit en vostre personne la plus aimable & la plus adorable de toutes les choses. Ainsi, MADAME, vous & la Paix reviendrez bientost nous combler de felicité; & c'est en ce temps là que je ne desespere pas de vous pouvoir témoigner les ressenti-

mens extrémes qui me demeurent de vos generositez, & des obligations que vous avez acquises sur moy, qui suis,

MADAME,

De vostre Altesse,

Le tres-humble, &c.



A MADAME LA PRINCESSE DE GVEMENE.

LETTRE CXXXIX.

MADAME,

Ie ne saurois plus retenir davantage les treshumbles actions de graces que je vous dois, quoique les restes de mon mal ne me laissent qu'vne partie de mon esprit, & que je ne croye pas en avoir assez de tout pour vous bien exprimer mes ressentimens. Les moindres preuves de l'honneur de vostre souvenir me combleroient de gloire & de joye, & il vous a plû, MADAME, que j'en re-

ceusse vne des plus agreables marques que je pouvois jamais m'en promettre. Le livre qu'on m'a envoyé icy par vostre commandement, est le plus beau que j'aye vû de toute ma vie sur des matieres de Religion; & c'est vn avantage que je ne connois personne qui luy puisse oster, si ce n'est peut-estre son Auteur mesme. Encore ne croy-je pas, MADAME, qu'il puisse vaincre vn Invincible, ni surpasser ce qui me semble ne le pouvoir estre. Ie prie Dieu de tout mon cœur qu'il conserve à l'Eglise vne si grande lumiere & qu'il rende nostre Siecle digne d'en estre éclairé longtemps. Ie dois, MADAME, à cet excellent Ouvrage les commencemens de ma guerison, & je ne desespere pas de luy devoir vn jour quelque chose de plus important. Ainsi, MADAME, vous serez la premiere cause de tout ce bien ; & aprés m'avoir honnoré des témoignages de vostre estime, vous aiderez à m'en rendre moins indigne, & vous m'attirerez des benedictions du Ciel, qui me feront meriter en quelque sorte que vous continuyiez à m'avouër,

MADAME,

Pour vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXL.

MADAME,

Puiſque vous doutez de la verité de mes loüanges, je ne doute plus de celle de voſtre devotion, & je voy bien que les avis qu'on me donne icy ne ſont pas mauvais. A moins que d'eſtre fort avant en grace auprés de Dieu, vous ne pouriez pas vous méconnoiſtre de la ſorte, ni vous oublier juſqu'à ce point là, & la plus aimable perſonne du monde ne ſe ſeroit pas tellement dépoüillée de ſon amour propre, ſi ſes affections n'eſtoient dans le Ciel & ſi elle n'avoit de hautes pretentions aux grandeurs de l'autre vie. Ie confeſſe, MADAME, que voſtre humilité m'a ſurpris, & que c'eſtoit la derniere des vertus dont je vous tenois capable. En effet, on ne la voit guere qu'elle ne ſoit toute ſeule ou pour le moins mal accompagnée, & ce n'eſt qu'en vous qu'elle ſe rencontre avec vne beauté pleine de charmes & d'agréemens, vn eſprit brillant de lumieres, & vne generoſité égale à voſtre naiſſance. Neanmoins à

le bien prendre, puiſqu'elle veut toûjours demeurer cachée, il me ſemble qu'elle ne ſauroit eſtre logée plus ſeurement que parmy tant de qualitez pompeuſes & éclatantes : Car on ne s'aviſera pas de la venir chercher là, & on ne ſe défiera point qu'elle ſoit dans voſtre cœur, quand on verra cette majeſté de Reine qui jette le reſpect dans l'ame de tous ceux qui vous approchent. Cependant, MADAME, je ne ſay pas qui eſt voſtre Directeur. Mais ayez agreable s'il vous plaiſt que je prenne la liberté de vous repreſenter tres-humblement, que ce n'eſt pas eſtre bien humble, & qu'il y a pluſtoſt quelque ſorte d'ingratitude de deſavoüer comme vous faites les graces que Dieu a verſées ſur vous à pleines mains, & les avantages qui vous relevent ſur toutes les femmes. Le premier degré de reconnoiſſance, c'eſt de ſe ſouvenir des bienfaits receus, d'en conſiderer la valeur & de les publier par tout autant que le ſouffre la bienſeance. Nous ſommes obligez de nous regarder par le plus bel endroit, auſſi bien que par nos defauts, & celuy à qui nous adreſſons nos vœux ne ſe plaiſt pas moins à nos remerciemens qu'à nos prieres. Ce n'eſt point vous, MADAME, qui vous eſtes fait les yeux ni l'eſprit, c'eſt la meſme main qui a fait les Anges & qui a formé le Soleil & les Eſtoiles. Cela eſtant, s'il y a quelque choſe ſur la terre que vous eſtimiez plus que vous, vous faites injure au Createur, & vous luy

dérobez la gloire du plus hardi & du plus achevé de ses ouvrages. Ie vous supplie, MADAME, de ne point negliger ces bons avis, & d'en conferer avec le Pere qui gouverne vostre conscience. I'ay crû que la mienne en seroit chargée, si l'apprehension de vous déplaire m'empéchoit de vous les donner. Ie say que les oreilles des Princesses sont delicates & bien aisées à blesser; que ceux qui ont l'honneur de les approcher, ne se servent jamais que de paroles de soye; ne leur disent que les veritez agreables & les entretiennent plus volontiers de ce qu'elles peuvent que de ce qu'elles doivent faire. Peut-estre que d'abord vous condamnerez ma hardiesse, & que mes remonstrances, quelque respectueuses qu'elles soient, vous offenseront. Mais j'espere, MADAME, qu'avec le temps vous approuverez mon zele, & que vous reconnoistrez, que puisque la consideration de vos interests est plus puissante sur moy que la crainte de vous fascher, il n'y a point de si grand peril où je ne m'exposasse sans consulter, pour vous témoigner que je suis veritablement,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A

A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOÜILLET.

LETTRE CXLI.

MADAME,

Mes autres livres n'avoient que faire de lettres de recommandation auprés de vous. Ce n'est pas par la mesme raison qui fait que les belles personnes n'en ont point besoin en quelque lieu que la Fortune les puisse jetter ; c'est qu'ils portoient en teste le nom de Monsieur de Voiture, & que vos rares vertus y estoient hautement loüées. Ce dernier, MADAME, que j'ose vous presenter manque de ces deux avantages, & si vous n'accordez à mes très-humbles supplications la grace que je vous demande de le recevoir favorablement, peut-estre le jugerez-vous indigne d'vn si grand honneur. Cependant, MADAME, il ne sauroit se passer de la faveur de vostre approbation & de vostre estime : Et comme j'ay apprehendé qu'il n'eust pas dequoy la gagner legitimement, je me suis resolu de la mendier pour luy, & de vous conjurer de vouloir soustenir sa reputation par quelqu'vn de ces menson-

ges officieux qui avec l'aide d'vn petit destour d'intention & de pensée deviennent si legers qu'ils ne pesent rien aux consciences les plus delicates. Neanmoins, MADAME, je m'apperçois que je ne say pas autrement ce que je desire: Car ces loüanges mal acquises ne me profiteroient point dans vostre esprit, & c'est là principalement que j'ay l'ambition de me mettre bien. Vsez en donc, MADAME, comme il vous plaira: Condamnez mon ouvrage s'il le merite, pourveu que la rigueur de cette sentence ne passe pas jusqu'à l'Ouvrier, & qu'elle n'aille point jusqu'à mépriser la passion avec laquelle je veux estre toute ma vie,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.



A MADAME LA MARQVISE DE SABLE'.

LETTRE CXLII.

MADAME,

Ie ne leus jamais rien avec tant de transport que les quatre lignes qu'il vous a plû de m'écrire

de vostre main. Ce n'est pas que je me tienne beaucoup favorisé d'avoir esté preferé à Madame de *** ni que j'estime que vous ayez vsé d'vne fort grande courtoisie d'avoir mieux traité vn fidele serviteur, que vous n'avez fait vne fort méchante Amie, & d'avoir donné à mon affection ce que vous avez refusé à la naissance & à la qualité d'vne personne qui n'a que cet avantage au dessus de moy. Mais, MADAME, c'est qu'en me faisant cette grace de m'asseurer vous mesme de vostre parfaite guerison, vous ne me laissez plus la liberté d'en douter, & m'arrachez vne épine qui me déchiroit le cœur. Pour juger de l'obligation que je vous en ay & des ressentimens qui m'en demeurent, il faudroit que vous pûssiez imaginer les inquietudes que j'ay euës depuis trois semaines. Sans mentir, MADAME, elles m'ont bien fait dédire de la maxime que je tenois auparavant, & que j'ay si souvent defenduë en vostre presence, que les maux de l'ame estoient plus supportables que ceux du corps. Vne triste experience m'a bien appris le contraire, & j'ay visiblement reconnu dans cette rencontre que les douleurs les plus aiguës estoient moins penetrantes que les passions. I'ay appellé mille fois durant ce temps là la migraine & la sciatique au secours de mes déplaisirs, & si j'eusse esté exaucé, les remedes de la Medecine m'eussent esté plus necessaires que ceux de la Philosophie. Mais les

plaintes maintenant ſont hors de ſaiſon. Les malheurs paſſez ſont à le bien prendre des felicitez preſentes, & il ne faut plus ſe ſouvenir qu'ils ont eſté, ſi ce n'eſt pour ſe réjouïr de ce qu'ils ne ſont plus. Et certes, MADAME, puiſque vous n'avez plus aucun ſentiment de voſtre maladie, elle eſt auſſi éloignée de vous que la fievre quarte que vous eutes il y a dix ans à la ſortie de voſtre enfance. Ie ſay bien que les marques en paroiſtront quelque temps encore, & que ce parfait mélange de blanc & de rouge, qui compoſoit le plus beau teint du monde, ſera troublé quelques mois peut-eſtre. Mais je ſay bien auſſi qu'au pis aller vous en ſerez quitte pour vous priver du plaiſir que vous donnoit voſtre miroir, & pour la ſujetion de garder la chambre en vne ſaiſon dans laquelle auſſi bien vous ne verriez dehors que des neges & de la glace. Vous pouvez vous conſoler avéque vne partie de la Nature, qui eſt à cette heure dépoüillée de tous ſes ornemens, & vous devez eſperer que le Printemps en nous ramenant les roſes & renouvellant toute la face de la terre, fera encore de plus beaux changemens ſur voſtre viſage. Il n'y a que les breches que font les années qui ſoient abſolument irreparables. Ce qu'elles emportent tous les jours à voſtre voiſine ne reviendra plus. Mais ce que la maladie vous a oſté, la gueriſon vous le rendra ſans doute avec avantage. Ie ne quitterois pas ſitoſt

vn ſi agreable ſujet ſi je n'eſtois preſſé par voſtre Lacquay, & ſi d'ailleurs je n'avois ſeu le genereux mépris que vous avez fait de voſtre beauté, & la reſiſtance que vous avez apportée en cela aux ſupplications de Monſieur le Marquis, & aux larmes de Mademoiſelle de Boiſd'amour. Cela fait bien paroiſtre, MADAME, que vous vous connoiſſez vous meſme, & que vous eſtes perſuadée que la meilleure partie de ce que vous valez n'eſt pas ce que nous en voyons, & qu'aprés cette perte, s'il eſtoit poſſible qu'elle arrivât, il vous reſteroit encore vn cœur qui vous gagneroit tous les autres cœurs, & vn eſprit qui vaincroit tous ceux qui auroient peut-eſtre ſeu ſe défendre contre vos yeux. Ce fut luy ſeul qui me prit tout entier dés la premiere fois que j'eus l'honneur de vous approcher, & qui alluma vne paſſion dans mon ame, qui ne s'eſteindra jamais qu'avec ma vie. C'eſt celle que j'ay de vous témoigner que je ſuis avec toute ſorte de reſpect,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXLIII.

MADAME,

Ne me plaignez-vous pas bien d'avoir passé quinze jours sans vous écrire ? C'estoit le seul divertissement qui pouvoit me rendre vostre éloignement supportable, & je n'ay pû me le donner. Voilà que c'est d'estre en faveur, toutes mes heures sont à vn autre & il n'est plus en moy d'en faire ce que je veux. Le contentement qu'on reçoit de mon assiduité me prive de tous mes plaisirs, & on me veut tant de bien que je m'en veux mal, puisqu'il m'en couste ma liberté. Vous pouvez, MADAME, ajouster ce notable exemple à tant d'autres qui vous ont persuadé qu'il n'y avoit guere loin d'vne amitié indiscrete à vne haine declarée, si on en consideroit les effets, & que ces deux choses avoient beaucoup de conformité, quoiqu'elles portassent vn visage ennemi & qu'elles parussent contraires. Au reste, la Fortune m'a toûjours traité de la sorte : elle fait semblant de vouloir finir mes miseres, & elle

ne fait que les changer & leur donner de plus beaux noms. Ce qui me console vn peu, c'est qu'aussi bien je ne pouvois me promettre d'estre heureux ne vous voyant point, & que j'ay sujet d'esperer que ma servitude ne durera pas davantage que mon absence. La Province me rendra ce que Paris m'a dérobé, & je m'attens d'y aller bientost changer cette importune sujetion en vne agreable obeïssance, dont je vous supplie de trouver bon que je vous renouvelle encore vne fois les vœux & les protestations en qualité,

MADAME,

De vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXLIV.

MADAME,

Ie voy bien qu'il n'y a nulle apparence de laisser partir d'icy vostre Gentil-homme sans me donner l'honneur de vous écrire. Mais cela n'empéche pas que je n'y aye bien de la peine, & je

doute ſi je vous dois dire l'extravagante penſée que j'ay là deſſus. Croiriez-vous, MADAME, que dans la bizarrerie où je ſuis, ces rares & incomparables qualitez, que tout le monde adore en vous, me ſemblent moins dignes d'envie que le bonheur que vous avez d'eſtre ſujete à la migraine. Sans mentir, c'eſt vn grand don de Dieu, & que vous ne devez pas oublier dans les actions de graces que vous luy faites tous les ſoirs. Au moins vous n'écrivez que quand vous voulez, & vous en eſtes quitte pour nous faire dire par Mademoiſelle de Boiſd'amour, *Madame avoit la migraine.* Mais moy je ſuis ſi malheureux que je n'ay mal ni à la teſte ni aux dens, & ma pareſſe eſt née ſous vn aſcendant ſi contraire, qu'elle ne trouve jamais rien qui la favoriſe ni qui l'excuſe. Bien loin de cela, on la calomnie, on luy fait des reproches & on luy dit des injures. Au lieu d'accuſer mon temperament on s'en prend à ma volonté, & ce qui n'eſt que negligence on l'appelle mauvais naturel, inconſtance, inégalité. Encore ſi c'eſtoit vne autre je le ſouffrirois. Ie ne m'eſtonnerois point ſi on me diſoit de voſtre voiſine qu'elle euſt pris du cuivre pour de l'or, ou vn morceau de verre pour vn rubis à trois pas d'elle. Mais vous, MADAME, qui avez les yeux ſi bons & le jugement ſi clair, qui liſez mieux mes intentions & mes penſées au fond de mon cœur, que vous ne faites mon écriture, comment vous

vous pouvez-vous tromper dans mes actions, que ce ne ſoit par voſtre faute; & comment vous eſt-il échapé ce mot, *la façon dont vous me traitez à cette heure me fait bien voir que je ſuis de ces perſonnes qui vous font repentir d'en avoir eu d'abord une ſi bonne opinion.* Hé bien, MADAME, il y a repreſaille: Vous n'aurez pas toûjours la migraine, & alors j'aurai ma revanche, & vous verrez ce que je dirai de voſtre pareſſe, puiſque vous donnez à la mienne de ſi mauvais ſens. Quoique vous faciez pourtant je ſay bien que c'eſt pour toute ma vie que je ſeray,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXLV.

MADAME,

Ie viens d'apprendre la mort de Madame la Marquiſe de *** Ie n'entreprens pas de vous en conſoler à cette heure; car ſi ce coup vous a bien

blessé, il est encore trop tost, & il faut du temps pour vous resoudre à souffrir que l'on vous traite. C'est luy qui doit mettre le premier appareil sur vostre playe & commencer l'operation, autrement les remedes aigriroient le mal au lieu de le soulager. Que si la Fortune en cela ne vous a seulement qu'esfleuré la peau, la Philosophie viendroit trop tard pour vous guerir d'vne piqueure. Vostre raison ne luy auroit rien laissé à faire deux heures aprés, & les marques en paroistroient aussi peu dans vostre humeur, que celles de vostre petite verole sur vostre visage. En effet, MADAME, vous n'avez pas moins de force que de tendresse, de constance que d'amitié. Vous avez le sentiment delicat; mais vous n'avez point l'imagination malade, & il n'y a que les veritables douleurs qui vous font crier. Cela estant, je ne say ce qui vous pouroit affliger en cette occasion. Plaindriez-vous la condition d'vne personne qui est guerie pour jamais des miseres de la vieillesse & de celles de la pauvreté, & qui n'a guere perdu en mourant qu'vn flux hepatique & la fievre? L'estimez-vous malheureuse pour estre en vn estat que vous souhaiteriez vous mesme, si on pouvoit estre morte sans mourir, & si sans quitter cette vie on pouvoit joüir de l'autre? Pour ce qui regarde vos interests, vous n'aurez plus le plaisir de la voir: mais vous n'aurez plus aussi le chagrin que vous donnoient ses maladies conti-

nuelles. Sa compagnie vous estoit fort chere: mais sa felicité vous le doit estre davantage. Elle vous aimoit parfaitement : mais vous ne sauriez jamais estre pauvre de ce bien là, & vous gagnez tous les jours tant de cœurs, que la perte d'vne Amie vous est fort peu considerable. Vous savez l'art d'en faire d'autres, &, quelque paresseuse que vous soyez, vous n'avez point de peine à vous laisser voir, & c'est assez. Enfin, MADAME, puisqu'il arrive à toutes les heures tant de sujets de pleurer, soyez bonne ménagere de vos larmes. Reservez les pour les traverses que la Fortune donne à Mademoiselle de ***, & pour les accidens qui troubleront peut-estre vn de ces matins le repos de Madame de ***. Ne gastez pas les plus beaux yeux de la terre, & vous souvenez qu'il n'y en a point au monde, si ce ne sont ceux de la jalousie, qui n'ayent interest à la conservation des vostres, & qui ne pleurassent de vous voir pleurer. Et ne vaut-il pas mieux ne vous affliger point, que d'affliger tant de gens, & particulierement,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXLVI.

MADAME,

A mon retour j'ay encore trouvé icy vostre Lacquay, qui me donne assez de loisir pour vous rendre compte de mon voyage. Il a fallu changer tout mon compliment, car Monsieur le Marquis de * * * n'a pas voulu savoir la mort de sa mere, qu'il ne fust sur le chemin de Paris. Encore a-t-il defendu qu'on luy en parlast devant qu'il se mist au lict. Il veut bien la pleurer, mais il veut que ce soit à son loisir & à sa commodité. Mademoiselle de X. que vous connoissez fort bien demandoit l'autre jour à ses amies, si elle devoit se fascher contre vn faiseur de chansons qui l'avoit mise dans vn pasquin fort mal à propos. Ie trouvois cette sagesse extrémement plaisante de ne vouloir pas seulement se mettre en colere que par avis de conseil. L'action dont je vous parle a du rapport à celle là. Sans mentir, vn homme de cette humeur est au dessus de la Fortune. Il estoit venu chez luy pour voir son

Buiſſon, pour ſe donner le plaiſir de la chaſſe & ſe délaſſer de la Cour, cette trouble-feſte a voulu rompre ce deſſein, par vn accident qui euſt ébranlé la conſtance de tout autre que de luy. Mais il luy a bien monſtré qu'elle n'en eſtoit pas capable & que ſon cœur eſtoit armé à l'épreuve contre tous ſes traits. Veritablement s'il eſtoit auſſi invulnerable aux mouſquetades & aux coups d'eſpée, je n'admirerois pas tant que je fais, les hazards où il ſe mit à Caſtelnaudari & à Veillane. Cette experience m'a fait connoiſtre que vous aviez grande raiſon de * * * * * * * * * * * * & je me ſouviendrai toute ma vie des belles choſes que vous m'avez dites là deſſus. C'eſt,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXLVII.

OVY, MADAME, l'eſperance que vous me donnez vaut bien que je faſſe tous mes efforts pour en meriter l'effet; & quand elle ne ſe-

roit jamais qu'esperance, encore ne croirois-je pas pouvoir payer de ma vie les agreables imaginations dont elle entretient mon esprit. Mais je doute que mes lettres ne fussent plustost capables de ruiner ce bonheur, que de l'avancer : Car si elles sont mauvaises, vous jugerez de ma conversation par cet essai & vous n'aurez pas sujet de la desirer; & si elles sont bonnes, que say-je si elles ne vous consoleroient point trop de mon éloignement, & si elles n'empécheroient point que vous ne me trouvassiez à dire ? Neanmoins, MADAME, les plus fortes raisons du monde ne le sont pas assez pour resister à la passion que j'ay de vous plaire. Vos contentemens me doivent estre plus chers que mes interests, & comme il y a plus de douceur à faire du bien qu'à estre obligé, il est certain aussi qu'en vous donnant du plaisir, j'en reçois davantage par reflexion, que je n'en aurois de celuy qui me viendroit directement de vostre bonté. Cela estant, voicy la derniere fois que vous vous plaindrez de ma negligence avéque raison. Vous ne me reprocherez plus que vostre paresse m'a fait paresseux, & n'aurez plus sujet de me dire qu'il ne faut imiter les personnes que l'on aime qu'en leurs bonnes qualitez. Mais à propos, MADAME, à cette heure que je considere cette maxime de plus prés, elle m'oste toute esperance de l'honneur de vos bonnes graces : Car s'il faut ressembler pour estre

aimé, & si cette condition est si necessaire qu'on le dit, à quelles extremitez me reduisez vous? Vos bonnes qualitez sont inimitables; & la seule dont l'imitation me seroit aisée vous est odieuse. Il me semble pourtant que j'ay tort. Quelque disproportion qu'il y ait entre vous & tous les hommes de la terre, je me puis vanter de vous égaler en celle de vos perfections qui sert le plus à vous rendre heureuse. C'est, MADAME, en l'amour que vous avez pour vous mesme. Ie say bien que vous y avez pour rivaux tout ce que la Cour a d'honnestes gens: Mais je m'asseure aussi que Monsieur *** mesme ne me disputeroit pas la gloire de les surpasser tant qu'ils sont; & s'il avoit vû mon cœur, comme il a vû vostre visage, il avouëroit que les deux choses les plus approchantes de l'infini ce sont vos merites & la passion avec laquelle je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXLVIII.

MONSIEVR de KK m'est venu voir, & je suis demeuré parfaitement satisfait d'vne conference de trois heures que j'ay euë avéque luy. Sans mentir, MADAME, le Ciel fait tout pour le mieux. Avéque vn petit d'orage il m'a jetté au port où il falloit que je me rendisse & où peut-estre j'eusse eu de la peine à me conduire, s'il eust fait beau : De sorte que je suis obligé de mon salut à la tempeste & aux vens qui l'ont excitée. Ie croy, MADAME, que vous m'entendez bien sans que je m'explique, & qu'on vous aura dit que ces embaras que j'ay eus depuis vn an avéque vostre voisine m'ont donné le sujet & le moyen de me dégager entierement & de rompre tous les nœuds qui m'attachoient encore à elle. Ainsi ce que Monsieur de K K luy a confessé avant que d'avoir receu vostre lettre ne me sauroit nuire. Vostre paresse ne m'a point fait de mal ; Et puisque je me suis tiré pour jamais du chemin & de la rencontre de cet aspic, je n'ay plus que faire de contrepoison pour me garantir de ses morsures & de son venin. Au reste, je ne puis

puis m'empécher de vous dire icy vne de mes meditations. La Fortune vous blesse aussi souvent qu'elle fait les autres personnes, & ne vous épargne pas davantage : Mais il semble qu'elle s'en repente aussi tost, & qu'elle vueille guerir par miracle les playes qu'elle vient de faire. Elle vous porte plusieurs coups : mais ils sont tous favorables, & on diroit qu'vne plus haute puissance luy retient le bras : vn peu plus avant le cœur ou le foye en eussent esté offensez : il ne s'en faut rien que l'artere ne soit coupée : vous voilà pourtant debout vn moment aprés ; ou plustost vous n'en gardez pas seulement le lict. La fievre quarte vous fait la taille : la petite verole ne vous gaste point le teint ; & on ne jugeroit pas que vous l'eussiez euë, si on ne s'appercevoit que vous la craignez vn peu moins que vous ne faisiez. Et pour venir à ce qui me regarde : En apparence n'estoit-ce pas vn grand malheur que cette lettre qu'il vous avoit plû d'écrire en ma faveur, ne fust pas portée avéque la diligence qui estoit necessaire pour produire son effet? Mais l'evenement a monstré qu'il falloit que les choses arrivassent de la sorte, & que le hazard est quelquefois plus sage que toute nostre prevoyance : De mesme en cette derniere occasion & en cent autres dont je me souviens, j'ay reconnu visiblement que Dieu benit vos bonnes intentions & ne veut pas que vostre paresse en

ruine le merite & en empéche la recompense. Continuez, MADAME: vivez la plus heureuse femme du monde, & me faites l'honneur de croire que vous voyant si respectée de la Fortune & si aimée du Ciel, ces considerations generales me forceroient de vous adorer, quand je n'en aurois point de particulieres qui me contraignissent, à moins que de passer pour le plus ingrat homme de la terre, d'estre plus que tout le monde ensemble,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXLIX.

MADAME,

Ie ne saurois plus me defendre ce que je n'avois pû me commander depuis quelque temps. Il faut que ma paresse se rende; elle a trop combatu mes bonnes intentions: Vne plus longue resistance seroit criminelle. Et veritablement,

aprés les témoignages de l'honneur de vostre souvenir & de la faveur de vostre jugement, que vous avez voulu que j'apprisse de tant d'endroits, je serois vn ingrat si je me contentois de ne l'estre pas dans mon cœur, & si ma bouche & ma plume ne rendoient publics, autant qu'elles le pouront, les ressentimens que j'en ay. Ils sont extrémes, MADAME : Ie n'aurai guere de peine à vous le persuader, s'il vous plaist de vous souvenir combien je me tenois glorieux de vostre estime, lors mesme qu'elle estoit secrete, qu'elle n'avoit point de témoins & qu'elle estoit tout-à-fait hors des occasions de se faire suivre. Vous m'estiez toute la Cour & tout le grand monde, & si vostre approbation eust dû faire ma fortune, je ne l'eusse pas recherchée avec plus d'inquietude, ni receuë avec plus d'émotion. Qui eust vû les transports de ma joye, eust crû que vous m'aviez donné veritablement tout ce que vous veniez de dire que je meritois, & qu'absolument vous m'aviez procuré le bien que vous n'aviez fait que me desirer. De sorte que je vous demeurois obligé des plaisirs mesmes que vous receviez de moy, puisque le contentement qui me revenoit de vous avoir plû me combloit de felicité. Iugez par là, MADAME, que si j'ay toûjours aimé avec tant de dereglement les loüanges que je recevois de vous, lors qu'elles ne passoient pas vostre ruelle & qu'elles n'estoient tout

au plus écoutées que de vos Femmes, il est impossible que la gloire que vous me donnez à cette heure au lieu où vous estes, ne me touche bien davantage sans comparaison. Maintenant où vous parlez ce sont tous Echos. Il ne sort pas vn seul bon mot de vostre bouche qui ne tombe dans quelque oreille qui en soit digne: Et si mon nom y est en estime il sera bien tost dans la memoire de tous les honnestes gens. Ceux mesmes qui ne me veulent pas de bien s'en voudront mal en leur ame, ou au pis aller ne s'oseront découvrir. Pour le moins me puis-je promettre que Monsieur de Voiture ne s'opposera point à cette bonne opinion que vous voudrez donner de moy, & que Madame la Comtesse de Maure, qui si souvent se rencontre avec vous dans les mesmes songes, ne sera pas en cette occasion d'vn avis éloigné du vostre. Enfin, MADAME, de l'approbation de tant de personnes rares il s'en fera sans doute vne generale, & ma reputation ira bien loin, puisque vous l'avez entrepris. Faites moy pourtant l'honneur de croire que je serai toûjours plus aise de songer d'où elle sera partie qu'où elle sera parvenuë, & que je me tiendrai plus glorieux de son principe que je ne ferai jamais de sa fin, quelque heureuse qu'elle puisse estre. Vous m'entendez bien, MADAME: je vous l'ay dit plus d'vne fois: I'aime mieux qu'on me laisse à l'ombre, pourveu seulement que je ne m'y

morfonde pas, que si l'on m'exposoit au grand jour où il faudroit que je souffrisse d'avoir le Soleil dans les yeux, moy qui les ay si foibles & si tendres. Il ne me déplairoit pas tant d'estre dans la foule, pourveu qu'on ne m'y pressast point, que si j'estois placé honnorablement en vn lieu où tout le monde eust la veuë sur moy, & où chacun controllât ma contenance & mes actions. Cela estant, MADAME, quoique j'aye dit auparavant, si je me réjouïs des bons offices que vous me rendez, c'est presque plus pour l'amour de vous que ce n'est pour mon interest : Car je m'imagine que vous gagnerez autant de cœurs que vous me gagnerez d'esprits, & qu'il n'y aura point d'homme bien né qui ne face tous ses efforts pour meriter d'estre à vous, quand il saura par mon exemple quel avantage c'est de se pouvoir dire comme moy,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CL.

MADAME,

Ie croy qu'il n'y a que moy qui face si bien tout le contraire de ce que je veux : Car il est vray qu'il n'y a personne au monde que j'honnore plus que vous, & j'ay tant fait qu'il est quasi impossible que vous le puissiez croire. Comme si j'avois eu dessein de me rendre indigne de vostre souvenir & de vostre approbation, depuis huit mois que je suis parti de Paris, voicy le premier compliment que je vous rens. Sans mentir, MADAME, cela me fait paroistre si coupable, que si c'estoit toute autre que vous j'aimerois mieux l'estre en effet que d'entreprendre vne chose si difficile que de m'en justifier. Mais, MADAME, je me sens si innocent dans mon ame, & j'ay tant de respect, d'estime & d'affection pour vous, qu'il me semble que vous la devez connoistre à plus de cent lieuës d'icy, quand je ne vous en dirois pas vn mot. En conscience, MADAME, avez-vous bien reconnu en lisant cela

que c'eſtoit vne de vos lettres que je copiois, ou ſi ſeulement vous avez crû que je m'eſtois fait l'eſprit en Poitou? Vous auriez bonne opinion de noſtre air & de noſtre ciel, & vous feriez grand honneur à cette Province. Mais cependant, il me ſemble que mon invention n'eſt pas trop mauvaiſe, & que j'ay trouvé là vn excellent moyen pour vous obliger à me pardonner ma faute. En effet, MADAME, comment vous en défendrez vous s'il vous plaiſt? I'ay failly aprés vous; vos meſmes raiſons, hors le rheume & le mal de dens dont vous parlez en ſuite, ſont toutes pour moy. Et puis j'en ay vne de plus qui ne ſera jamais pour vous, c'eſt qu'aprés avoir leu cette lettre de voſtre façon, il me ſemble que ce n'eſt pas trop d'vn an pour ſe reſoudre à vous écrire, & que je ſerois excuſable quand j'attendrois encore trois mois. Neanmoins, MADAME, j'ay peur que Mademoiſelle de Chalais ne die que cette crainte eſt bien frivole & qu'il n'y a point de honte de n'avoir pas tant d'eſprit que vous, mais qu'il y en a beaucoup à manquer de reconnoiſſance, ou au moins à ne rien faire pour la témoigner. Ie penſe que Mademoiſelle de Chalais a raiſon, & ſi je puis obtenir que vous oubliyez le paſſé, à l'avenir je ne m'arreſterai pas à de ſi petites conſiderations; je ferai mieux mon devoir & ſeray plus exact à vous rendre compte de mes actions. Dés aujourd'huy, MADAME, je

m'en vay vous entretenir de toutes mes bonnes fortunes. N'apprehendez point que je vous sois ennuyeux, je vous les auray bientost dites. I'ay veu à demie lieuë d'icy Mademoiselle de Dampierre. En verité, MADAME, c'est vne excellente personne. Ie luy ay trouvé tant d'esprit, tant de douceur & tant de bonté que j'en suis ravi. Depuis que je ne vous entens plus parler, je n'ay rien ouï dire si agreablement que ce qu'elle dit, & je ne vis de ma vie juger plus sainement de toutes choses, & avec plus de modestie tout ensemble. I'ay reconnu dans toutes nos conversations la passion qu'elle avoit pour vous, & le plaisir qu'elle prenoit de vous mesler dans tous ses discours. Vous luy avez vne obligation que vous ne savez pas encore, c'est que pour l'amour de vous, elle m'a extrémement bien receu & m'a crû honneste homme avant que de me connoistre. Ie vous supplie, MADAME, de l'en vouloir remercier quand vous la verrez, & de la confirmer dans l'opinion qu'on luy a donnée que je ne vous suis pas tout-à-fait indifferent. Elle m'a appris que vous aviez esté malade, mais que vous vous portiez fort bien à cette heure. Monsieur de Voiture ne m'en avoit rien mandé, & il a pensé qu'il me devoit épargner vne affliction si grande & si inutile que m'eust esté celle-là. Ie me réjouïs infiniment de vostre parfaite guerison. Ie m'asseure qu'elle vous aura rendu tout ce

que

que la Fievre vous avoit osté. En ce cas là, MADAME, elle vous a redonné de belles choses, & j'espere qu'aprés en avoir senti la perte, vous saurez en jouïr dorenavant avec plus de joye. C'est proprement renaistre que de relever d'vne maladie. Souvenez-vous donc s'il vous plaist de ménager cette seconde vie & de n'en laisser pas échaper les moindres momens. Vivez la plus heureuse femme du monde, comme vous estes la plus aimable & la plus digne d'estre adorée. Ie suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLI.

MADAME,

Mon bon Ange m'a bien assisté de m'avoir inspiré de vous écrire le premier, aprés vn silence de plusieurs mois. Ie ne say pas ce qui en fust arrivé, si vous m'eussiez prevenu, & si vous m'eussiez fait la surprise que vous meditiez. Ie ne pen-

se pas, MADAME, que j'eusse pû vous répondre, & je croy qu'aprés y avoir tasché inutilement & avoir passé fort mal dix ou douze jours à ne faire qu'effacer de mauvaises excuses, enfin je me fusse resolu de prendre la poste & de m'aller rendre entre vos mains, pieds & poings liez. A ce que je voy, MADAME, vous n'estes plus paresseuse. Ayez agreable s'il vous plaist que je vous demande comment ce mal vous a passé & ce que vous y avez fait ? Ce doit estre vne excellente recepte que la vostre, & il me semble que ce qui vous a guerie de la paresse, gueriroit bien vne autre personne de la lethargie. Aprés cet exemple je ne tiens plus de maladie incurable, & il ne se fera guere de changement dans le monde qui m'estonne davantage. Quoy, MADAME, vous faites à cette heure réponse comme vne autre quand on vous écrit, & on reçoit ponctuellement de ces jolies lettres qui venoient autrefois si tard & qui me coustoient tant d'inquietudes & d'impatiences, quand je n'estois qu'à dix lieuës de vous & que *Saupiquet* me les apportoit ? Ie m'attens qu'vn de ces jours on me mandera que vous allez à Saint Germain tous les mois, & toutes les semaines au petit Luxembourg & à l'Hostel de Condé ; que mesme vous n'apprehendez plus le tonnerre ni tout ce qui tue, & qu'il ne vous reste plus rien de vous que la beauté, l'esprit, & la generosité. Voilà peut-estre vn des plus grands

bonheurs qui nous pouvoient arriver à tant que nous sommes qui avons l'honneur d'estre connus de vous, & qui avons quelque goust des bonnes choses. Et ce que j'estime presque autant, c'est, MADAME, que vous n'en estes pas plus severe, & que ne vous pardonnant plus rien vous ne laissez pas de me pardonner mes fautes, tout de mesme que si vous en faisiez encore comme auparavant. A la verité, vous me témoignez que vous y avez eu de la peine, & que vous avez consulté devant que de m'accorder ma grace & de me la signer par *vn tres-parfaitement vostre servante.* Mais je ne vous en demeure que plus obligé, & si je l'eusse obtenuë plus aisément, je le serois moins. Pour ce qui est de l'amende à laquelle vous me condamnez, encore que j'aye esté assez puni d'avoir perdu cinq ou six lettres que vous m'eussiez fait l'honneur de m'écrire, & que ce soit vn chastiment qui suffiroit pour vn plus grand crime que n'est le mien, neanmoins, MADAME, je n'en appellerai point, je vous supplie seulement de me faire credit & de me donner quelque delay pour y satisfaire. Depuis que je suis icy j'ay beaucoup leu & n'ay rien écrit qui merite que vous le lisiez. Ie n'ay songé qu'à devenir ce qui s'appelle bien savant, & n'ay guere fait autre chose que de me rendre capable de disputer quelque jour en vostre presence contre Monsieur de ***, de quel-

ques points de Philoſophie, ou de la plus fine Theologie. Nous dirons des mots eſtranges & nous aurons bien de la peine à nous empécher de parler Latin, ou à expliquer le François que nous aurons fait. Mais ſur tout, je m'imagine que ce vous ſera quelque divertiſſement de nous voir aux priſes Monſieur *** & moy dans voſtre petite chambre. Il en ſuera à groſſes gouttes, je vous en répons, MADAME: Il changera vingt fois de place: Il criera bien haut, & frapera meſme du pied. Monſieur de Voiture ſera là qui ſe moquera de noſtre jargon, & qui dira là deſſus de plaiſantes choſes. Il fera ſemblant de nous vouloir accorder, & je ſuis trompé s'il ne gaſte tout. Vous en rirez de bon cœur avec Mademoiſelle de Chalais. Ce ſera en verité le plus grand plaiſir du monde. Ie voudrois déja y eſtre, quand j'en devrois eſtre enroüé quinze jours durant. I'acheterois encore bien plus cher le plaiſir qu'il y a de vous voir & de vous ouïr; & je m'aſſeure que vous n'en douterez point, puiſque vous me donnez voſtre parole que je n'ay point perdu l'eſprit en Poitou. Pour vous, MADAME, ou vous en avez plus que quand vous eſtiez à Sablé, ou le jugement m'eſt venu depuis ce temps là. Tout m'a plû dans voſtre lettre: Mais il y a deux ou trois endroits qui m'ont ravi & dont j'ay eu de la jalouſie. Il y a plus de deux mois que je n'ay receu de nouvelles de Monſieur de Voiture. Si

ſes affaires, c'eſt à dire ſi ſes plaiſirs, l'empéchent de m'écrire, il vous deuroit ſupplier d'écrire pour luy à cette heure que vous n'eſtes plus pareſſeuſe. Ie vous aſſeure que j'y ſerois attrapé, & que je n'y remarquerois aucune ſorte de difference. Aprés cela, MADAME, jugez ſi je ne ſuis pas autant que jamais, c'eſt à dire plus que tous les hommes enſemble,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLII.

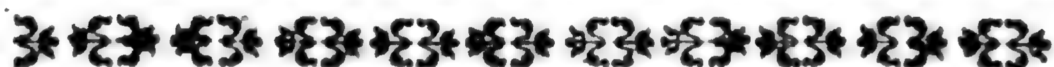
MADAME,

Quoique Mademoiſelle de Loriere vous ait fait mes complimens, & que je ſois aſſeuré qu'ils ſont plus beaux que s'ils eſtoient de ma façon, il me ſemble pourtant que je ne dois pas m'en tenir là, & qu'il n'eſt pas juſte que je reçoive vne grace ſi particuliere de voſtre bonté & que je laiſſe à vne autre le ſoin de vous en remercier. Et en

effet, MADAME, je pense qu'il n'y a personne qui sache mieux que moy ce qui se passe dans mon cœur, & qui puisse plus fidelement vous en rendre compte. Ie vous dirai donc, MADAME, que vous y regnez toûjours absolument, & qu'il n'y a que cette seule difference que vostre regne est plus doux, plus paisible & plus tranquille qu'il ne l'estoit autrefois. Ce n'est pas à la verité que lors que j'ay veu que vous negligiez vn si petit Empire, je n'aye bien souvent fait dessein de vous l'oster. Mais cependant il vous est toûjours demeuré faute de pouvoir trouver quelque chose qui vous valust, & qui meritast de remplir la place que vous occupiez si dignement. Cela estant, MADAME, vous pouvez juger si à cette heure qu'il vous plaist de me témoigner que vous voulez y estre reconnuë, je ne vous y ferai pas rendre toute sorte de respects & d'obeïssance. Vous n'aurez qu'à commander, vostre volonté sera faite; Et déja sachant vos grandes & vos belles inclinations, je suis resolu de ne souffrir plus rien en ce lieu là qui soit capable de vous déplaire. Cela veut dire, MADAME, que je tascherai de me rendre meilleur & plus vertueux, pour vous obliger à trouver bon que je me die toute ma vie,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.



A MADAME LA MARQUISE DE LAVARDIN.

LETTRE CLIII.

MADAME,

Ie n'ay jamais eu l'honneur de vous voir ni de vous ſervir, & je vous dois déja de tres-humbles actions de graces. Des complimens d'vne ſi excellente perſonne à vn homme inconnu & inutile comme je le ſuis, ſont ſans-doute quelque choſe de plus que des complimens, & je n'en connoiſtrois pas aſſez la valeur, ſi les reſſentimens que j'en ay n'eſtoient qu'ordinaires. Ie vous ſupplie de croire, MADAME, que j'en ſuis touché tres-ſenſiblement, & que peut-eſtre je le dirois mieux ſi je l'eſtois moins. Et veritablement, aprés les grands témoignages que j'ay ouï rendre à Monſieur l'Abbé de Lavardin de voſtre vertu & de voſtre eſprit, ſans parler de tant d'autres qualitez aimables que vous poſſedez, il eſt impoſſible que je ne me tienne heureux d'vn ſi particulier témoignage de la faveur de voſtre approbation. Si je m'eſtime beaucoup, je trouve en

cela dequoi satisfaire ma vanité parfaite
si je m'estime peu, j'ay sujet d'admirer v
vilité, & l'obligation que je vous en a
tréme. De quelque façon que ce soit, j
rois me défendre d'estre toute ma vie a
coup de respect & d'affection,

MADAME,

Vostre tres-hu

A LA MESME.

LETTRE CLIV.

MADAME,

Ma modestie court grand' fortune, & si elle se sauve du peril où vous la mettez, elle en échapera bien d'autres. Il y a dix ans que j'avois perdu le goust des loüanges, que je n'y estois plus du tout sensible & que je me trouvois si fortifié, ou plustost si endurci de ce costé là, que je ne croyois pas qu'il y en eust d'assez belles pour me tenter ni pour emporter seulement sur mon esprit vn premier mouvement d'amour & de complaisance.

roist bien, MADAME, que je ne con-
les vostres & que je n'avois pas é-
nbien leurs charmes estoient puissans
pas inevitables aux humilitez les plus
Me voilà donc comme resolu d'a-
toute la mienne & de perdre vne
des choses qui me semblent plus ai-
lus attirantes qu'elle. A la verité, je
s trop asseuré de les posseder long-
e suis en danger de ne les conserver
que je seray sans rentrer dedans moy
ans y reconnoistre le peu que je vaux.
N'importe, MADAME: quitte pour ne rentrer jamais chez moy; aussi bien je me trouve mieux dehors, & il faudra necessairement que j'en sorte par l'admiration & par le ravissement, toutes les fois que je me donnerai la satisfaction de penser en vous. Qu'il me tarde, MADAME, que mes yeux n'ayent part à vn bonheur qui n'est à cette heure que pour mon esprit, & que je ne dois qu'à la bonté de mon imagination & de ma memoire. C'est vne felicité que je n'attendrai pas toûjours inutilement. I'en jouïrai bientost: & dans peu de semaines les vœux que j'ay faits avec le plus d'ardeur seront exaucez. Vous me l'avez promis, MADAME, & je n'en puis douter sans crime aprés le commandement que vous me faites de vous croire veritable en tout. Si cela est, je suis le plus glorieux des hommes.

Mais vous aurez le plaisir de voir ce Superbe humilié à vos pieds & vous y protester qu'il n'y a personne sur la terre qui soit de meilleure sorte que luy,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLV.

MADAME,

Vous m'accusez d'estre avare de mes lettres, & je pensois que vous me dûssiez louër d'estre bon ménager de vostre temps & de ne vouloir pas abuser d'vne chose si precieuse. C'est vn vilain vice que l'avarice & le reproche en est bien honteux aux honnestes gens. Mais cependant les Sages en reconnoissent vne qui n'est pas moins loüable que la liberalité; c'est, MADAME, celle d'vn loisir employé comme le vostre, aussi vtilement & aussi agreablement. Ie faisois grande conscience de vous en faire rien perdre, moy qui

ay lû en trois ou quatre langues que *c'est le seul de tous les biens dont la perte est irreparable.* Neanmoins, MADAME, puisque vous appellez *bons entretiens* ce que j'appellois de *mauvais & d'inutiles complimens*, je ne veux pas m'opiniastrer à conserver vne opinion qui est si contraire à la vostre, & j'aime mieux estre vn peu moins humble que de contredire plus long temps la personne du monde la plus complaisante. Ie n'attendrai donc plus ni Epistres Burlesques, ni Stances ni Elegies de nos beaux Esprits. Si elles viennent à mon secours pour vous divertir, à la bonne heure; sinon je me presenterai tout seul devant vous pour vous dire en cinquante mille façons que je suis autant de fois plus que tout le reste du monde,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLVI.

MADAME,

Ie ne say si je dois ajouster icy aux nouvelles generales les miennes particulieres, quoique vous

me l'ayiez expressément commandé : Car vous m'avez promis d'y prendre plaisir, & ainsi ne pouvant me tenir vostre parole, il semble que je sois dégagé de la mienne. En effet, MADAME, ce ne vous sera pas vne grande joye de savoir que j'ay la goutte & que je cours fortune de l'avoir long-temps & de payer bien cher les bonnes heures qu'elle m'a laissées depuis cet Hyver. En cet estat là, MADAME, je pense continuellement en vous, & ne saurois chasser de fascheuses pensées par vne plus agreable. Si je vous prie de me plaindre vn peu, je croy que vous ne m'en refuserez pas, ni mesme quand je joindrai à cette priere celle de me croire veritablement,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLVII.

MADAME,

Ie ne saurois mieux vous remercier des excellentes lettres Italiennes qu'il vous a plû de m'en-

voyer, qu'en vous faisant part, comme vous m'avez témoigné de le desirer, du profit que j'ay fait en cette agreable lecture. Leur Auteur a vne merveilleuse facilité de s'accommoder à toute sorte de sujets & de personnes. Où il se pare, ses ornemens sont sans afeterie; où il se neglige, il n'est pas sans grace; où il est fort, il n'est ni trop rude ni trop tendu; & par tout son stile est si rempli de lumiere, que quand il ne brille pas, pour le moins il luit. Ce qu'il dit des Suisses me semble bien dit, *que les Alpes sont faites pour eux & qu'ils sont faits pour les Alpes. L'Alpi son per gli Suizzeri, e gli Suizzeri all'incontro per l'Alpi.* En effet, vn peuple si sauvage estoit digne d'vn païs si rude, & ne meritoit pas vn ciel plus doux. Ie me souviens là dessus de ces vers du Tasse sur le sujet des Habitans du Blesois & de la Touraine:

Non è gente robusta, ò faticosa;
Se ben tutta di ferro ella riluce.
La terra molle, e lieta, e dilettosa
Simili à se gli habitator produce.

Les païs delicieux produisent des hommes qui leur ressemblent, qui aiment les delices & qui sont mal propres aux fatigues & aux perils de la guerre. Sur ce fondement on peut dire que si les hommes cultivent les païs, en échange les païs cultivent les hommes, adoucissent leurs mœurs & polissent leur esprit. Cependant ces

Suisses dont nous parlons s'ennuyent quelquefois en France & dans la Toscane. Ils regretent leurs neges & leurs glaces. Il leur prend des impatiences extremes de retourner à leurs Landes & à leurs Montagnes ; Iusque là que si on leur refuse ce contentement, ils en tombent dans vne maladie mortelle qu'ils appellent entre eux *la maladie du logis*. Cet exemple confirme bien ce mot d'vn ancien Grec, *que la fumée de chez nous, nous paroist plus claire que ne fait le plus beau feu des païs estranges*. Et quoique les Sages ayent écrit, que les honnestes gens trouvoient leurs païs par tout où ils rencontroient les commoditez de la vie, & que tout le monde estoit leur patrie,

Per tutto è buona stanza, ou' altri goda,
Et ogni stanza al valent' huomo è patria.

Neanmoins il est certain que la Nature nous donne pour le lieu de nostre naissance je ne say quelle amour secrete qui ne meurt jamais dans nos ames, & qui mesme n'est pas sujet à vieillir ni à s'affoiblir par le temps.

Che diè Natura, al nascimento humano,
Verso il caro paese, ou'altri è nato,
Vn non sò che di non inteso affetto,
Che sempre vive, e non invecchia mai.

Mais c'est vn peu trop s'égarer. Ie reviens aux Suisses, dont vostre Auteur dit encore *qu'ils vendent le service de leurs personnes aux Estrangers : Mais qu'ils retiennent pour eux la liberté de leur païs & de*

leur Estat : Vendono il servitio de' corpi ad altri, mà ritengon la libertà del paëse per loro. Il ajouste que ce n'est pas seulement à leur courage & à leur force qu'ils doivent vn si grand bien, mais aussi à l'avantage de leur situation & à la nature du lieu qu'ils habitent, également pauvre & inaccessible. Et puis il poursuit ; *Onde chi vorebbe provarsi ad espugnar l'Alpi ? E chi vorebbe desiderar di signoreggiarle ? Qui seroit si hardi que d'entreprendre de forcer les Alpes, ou si extravagant que d'avoir envie de les posseder ?* La difficulté de l'entreprise oste l'esperance d'y reüssir, & son peu de fruit en fait perdre le desir. Neanmoins on disoit des Romains qu'ils desiroient avec pareille ardeur les richesses & la pauvreté ; que les peuples riches excitoient leur avarice, & les pauvres leur ambition ; & qu'ainsi ils trouvoient par tout des sujets d'estendre leurs victoires & leurs conquestes.

Aprés avoir parlé des autres montagnes des Alpes, il dit de celle de Saint Godard, *qu'elle porte ses neges jusque dans le Ciel, & qu'elle luy a fait voir l'Hyver au fort de l'Esté : San Gotardo sopra di tutte ; che porta le nevi in Cielo ; e ch'à me hora hà fatto vedere l'inverno di mezza state.* Cette pensée est de celles qui plaisent sans estonner, qui ont quelque chose de beau & qui n'ont rien de surprenant. Remarquez, s'il vous plaist, MADAME, qu'il n'vse pas du mot de *sentir*, mais seulement de celuy de *voir*. Et veritablement, il y a du plaisir

de voir l'Hyver & de n'en sentir pas la rigueur & la rudesse. Et c'est presque vn enchantement de découvrir de la glace d'vn costé & de la verdure de l'autre. Le Tasse décrivant la montagne où estoit assis le Palais d'Armide, nous la represente en mesme temps couverte d'herbes & de neges. Il dit que c'estoit vne teste dont le menton estoit blanc & les cheveux verds ; & que là on remarquoit avec admiration que la glace gardoit inviolablement la foy aux lys & aux roses, & que ces deux contraires se maintenoient toûjours en vnion & en bonne intelligence:

------Fin là, di nevi, e di pruine,
Sparsa ogni strada, ivi hà poi fiori ed herba.
Presso al canuto mento, il verde crine
Frondeggia, e'l ghiaccio fede à i gigli serba
Et à le rose tenere, &c.

Mais que dites-vous, MADAME, de cette façon de parler sur le sujet d'vn malade: *Non gli resta altro di vita che la lentezza, con che fà il suo offitio la morte. Il ne luy reste autre chose de la vie que la lenteur avec laquelle la Mort fait son devoir & sa charge.* Ie m'asseure que si cette imagination vous estoit venuë vous l'auriez mieux exprimée, & que vous auriez dit : *Ce qui luy reste de vie il le doit à la lenteur de la mort qui semble ne se haster pas tant pour luy qu'elle fait pour les autres hommes.* Mais comme l'Auteur l'a tournée, elle n'est pas plus supportable, que si nous disions d'vne personne : *Il ne luy reste de bien* que

que la longueur des formes de la Iustice avec lesquelles les Juges voyent son procés.

Ce compliment amoureux ne me semble pas mauvais, *Nous sommes separez par des rivieres & par des montagnes. Et que seroit-ce si nos plumes n'avoient point de langues, & si nos pensées n'avoient point d'aisles pour converser ensemble malgré la distance des lieux? E che sarebbe se non havessero lingua le nostre penne, & ali i nostri pensieri, per conversare insieme anche in questa distanza?* Ie voudrois pourtant que l'Auteur se fust arresté à *pensieri*, & qu'il n'eust pas ajousté *per conversare insieme*: Car des aisles pour converser l'vn avec l'autre sont, ce me semble, d'estranges choses. S'il eust dit, *pour nous raprocher malgré cette longue distance & pour nous entretenir ensemble quelque éloignez que nous soyons*, ne croyez-vous pas, MADAME, qu'il eust parlé plus correctement & qu'il eust mieux attribué aux aisles & aux langues leur vsage naturel?

Cecy me paroist meilleur: *Il a fallu que nostre Ami commun ait pressé vostre Grandeur de m'écrire, & qu'à la fin il luy ait tiré cette lettre des mains, plustost que du cœur. E ch' egli alfin le rapisse più dalle mani, che d'alla volontà la lettera scrittami.*

I'ay trouvé beau ce qu'il dit au Marquis de Spinola, *E per nobiltà di sangue, e per eminenza di merito portò seco in Ispagna il Grandato V. E. anche prima di conseguirlo. La grandeur de vostre naissance & celle de vostre vertu, vous avoit fait Grand d'Espagne devant que de l'estre.*

Il adjouste : *Et veritablement, on peut douter qui en recevra plus de joye, ou l'Italie qui vous a donné à l'Espagne, ou l'Espagne qui vous a fait cet honneur, ou la Flandre qui vous a fourni les occasions de le meriter. E veramente si può stare in dubbio, qual sia per sentirne maggior piacere, ò l'Italia, che diede V. E alla Spagna; o la Spagna che conferisce in lei quest' honore ; ò la Fiandra che le hà somministrata la materia principalmente da meritarlo.*

Parlant des avantages qu'eurent les Espagnols contre les Protestans en Allemagne, il dit : *qu'ils porterent sur le bout de leurs lances & de leurs piques, & dans la bouche de leurs mousquets & de leurs canons, l'execution des commandemens que l'Empereur faisoit aux Heretiques. Sòpra le lancie e le picche, & in bocca dè moschetti e cannoni si portava l'esecutione del mandato Imperiale contro gli heretici.* Voilà vne estrange façon de parler, *porter l'execution des commandemens du Prince dans la bouche*, &c. On diroit bien, *porter les commandemens dans la bouche*, car on se sert de la bouche pour commander : Mais je ne pense pas qu'on y puisse souffrir *l'execution des commandemens*. S'il eust mis *l'explication des volōtez de l'Empereur*, le sens eust esté beau : car en ces occasions là les Princes s'expliquent & font entendre leur volonté par la bouche des canons. Toutefois je ne connois pas assez le Genie de la langue Italienne pour juger s'il n'y a point quelque grace secrete dans cette expression qui nous paroist insupportable. I'ay envie d'en dire autant de ce qui est en suite. *La reputation en a volé*

par tout sur les aisles du bruit public. N'è volata la notitia sù l'ali del grido publico. En François cela s'appelleroit estre Poëte en prose. C'est à peu prés comme il dit ailleurs, *Dimani m'imbarco sù l'Adice, e spero in un giorno e mezzo, di volar sù le ali di questo rapidissimo fiume a Verona. I'espere voler à Verone sur les aisles de cette rapide riviere.* Les Poëtes donnent à la verité des cornes aux fleuves pour exprimer comme ils se divisent en plusieurs bras: Mais je ne me souviens pas qu'ils leur ayent jamais donné des aisles. Ils se sont contentez d'appeller de ce nom les voiles des vaisseaux: Et pour representer que Dedale les avoit inventées, & qu'il s'en estoit servi le premier, les fables disent qu'il se fit des aisles. Mais pour les riuieres on leur peut donner des pieds, puisqu'on dit qu'elles courent, & vne langue puisque leurs eaux murmurent; mais aussi puisqu'elles ne volent point, à quel propos leur donner des aisles? Pour les pieds voicy mon autorité:

In quella parte, apunto,
De l' anno giovinetto,
Ch'el Sol, con dolce e temperato raggio,
Scioglie, in liquida fuga, a i pigri fiumi,
Dai ceppi di cristallo, IL PIE' D'ARGENTO.

Vous voyez, MADAME, que les fleuves *ont des pieds d'argent* qui sont attachez par des chaisnes de crystal pendant la mauvaise saison.

Pour la langue, voicy mon texte:

L'acque mute, (non altro)
In suo rauco idioma
Con LINGVA *di cristallo,*
Mormoravano solo, &c.

Il appelle la nege, la glace, les vens & les pluyes, *l'horrible famille de l'hyver ; l'horrida famiglia dell'inverno.* En effet, ce sont les enfans que produit l'hyver, dignes enfans d'vn tel pere. Mais je trouve vn peu plus hardi ce qu'il dit ailleurs, qu'il a vû, en retournant à Rome, le Mont Senis tout couvert de nege, *ayant encore sa chevelure d'hyver qui luy appartenoit en qualité de pere de la famille des Alpes. Con chioma tutta ancora d'inverno come apunto conveniva al padre dell' Alpina famiglia.* Il y a là deux choses dignes de remarque ; Que les montagnes changent de cheveux selon les saisons, comme les hommes changent d'habits : Et puis qu'entre elles les plus petites sont les filles des plus hautes. Au reste, cette façon de parler si estrange & si bizarre en apparence est familiere aux Poëtes Italiens. Elle se voit dans le Cavalier Marin en sa Proserpine, où parlant du Dieu Vertumnus il dit :

Cui, de le roze piante, in guardia, è data
La frondosa famiglia.

Et dans le Tasse au Chant seiziéme de sa Hierusalem,

E tutta la frondosa ampia famiglia.

Que direz-vous, MADAME, de cette hyperbole

ſur le ſujet d'vn Predicateur, *Quante volte m'è riſonata all' orecchie la canora tromba de' ſuoi ſermoni ? allora più brevi, che ſono più lunghi.* Comment vous pouvez-vous imaginer que des ſermons, quelque beaux qu'ils puiſſent eſtre, ne ſoyent jamais plus courts que lors qu'ils ſont les plus longs ? Vn Ancien a bien dit des harangues d'vn Orateur Grec, que les plus longues eſtoient toûjours les meilleures : Mais il ne s'eſt pas aviſé de dire qu'elles eſtoient les plus courtes. L'hyperbole eſt vne figure qui mépriſe la verité, mais qui ne mépriſe pas la raiſon, ou pluſtoſt, comme a dit vn Rheteur celebre, qui entreprend d'arriver à la verité par le menſonge, mais non pas par vne apparente contradiction.

Ce qu'il ajouſte eſt tres-beau. *Ses ſermons ne ſont jamais plus pleins de douceur que quand ils menacent & qu'ils effrayent davantage. Pieni di dolcezza più allora, che più vibran fulmini di ſpavento.*

Il dit de bonne grace au Cavalier Marin ſur le ſujet de l'Adonis (qui comme vous ſavez, MADAME, fut tué à la chaſſe par vn Sanglier) : Sur tout ſouvenez vous de purifier ce Poëme de toutes ſortes de laſcivetez & d'ordures, afin qu'il évite les Cenſures d'Italie ; & *qu'Adonis ne ſoit pas reduit à mourir encore vne ſeconde fois & plus cruellement qu'il n'eſt mort la premiere dedans vos Fables. Ch'egli non habbia da morir più infelicemente, al fine, la ſeconda volta, con queſte ferite, che non fece la prima con quelle*

altre, che favolosamente da voi sarranno cantate.

Et sur ce que ce Poëte avoit fait vne longue Apologie contre ses Calomniateurs, il luy parle en ces termes : *Vous avez trop ravalé en cela vostre vertu & avez trop fait d'honneur à l'envie de vos ennemis. Le plus rigoureux supplice pour les fautes de cette nature, c'est le mépris. On a beau tirer des fleches contre le Ciel, elles ne portent point jusque là. Troppo havete abbassata la vostra virtù, e troppo honorato il livore de' vostri malevoli : All' invidia, il maggior castigo è il disprezzo ; e mai saetta non ferì il Cielo.* Tout cela me semble magnifique. Et ce qui suit aussi ; *Chi è giunto alla vostra eminenza non deve far caso alcuno di quattro ò sei ombre vane, che non concorrono a' communi applausi di tutto il theatro. Des theatres entiers vous applaudissent, & vous vous offensez de trois ou quatre bizarres qui ne battent pas des mains aveque les autres.*

Voicy vne comparaison sur vn sujet fort commun qui cependant a quelque chose d'assez nouveau : *Come chi hà superato mille scogli, e tempeste in mare, non può dire d'haver navigato felicemente, se prima non giunge in porto ; cosi frà l'onde, e le procelle de' casi humani, alcun non si vanti del viuere, sino all' esito del morire. Quoique nous ayions évité mille écueils & mille tempestes, nous ne saurions pourtant nous vanter d'avoir fait vne heureuse navigation que nous ne soyons arrivez au port. Il en est de mesme de nostre vie, ce n'est qu'aprés la mort qu'on peut juger de son bonheur.*

Estant eslevé au Cardinalat, il fait ce beau

compliment au Cardinal Infant. *La promotion de vostre Altesse au Cardinalat ayant comblé de gloire le sacré College, ceux qui entrent en cette compagnie, comme je fais, ne doivent rien desirer plus ardemment que de pouvoir servir vn Prince qui l'a renduë si illustre. La promotione di vostra Altezza al Cardinalato, colmò d'honore il sacro Collegio. Onde chi entra in quell' ordine non può desiderar cosa più, che di servire un Prencipe, che l'hà tanto illustrato.*

Il commence vne lettre ainsi, & assez plaisamment à mon gré : *Prima d'ogn' altra cosa, per amor di Dio. V. E. mi lasci doler del caldo.*

Il adjouste : *O che caldo crudele ! o che caldo di fuoco! vn caldo in somma, c'hà trasportato il Cielo di Spagna in Francia, e Siviglia à Turs.* On n'auroit peut-estre pas grand tort de trouver cette derniere pensée vn peu trop hardie. En effet, c'est le Ciel qui apporte le chaud & non pas le chaud qui transporte le Ciel d'vn endroit de la terre à l'autre. Monsieur de Balzac ou Monsieur de Voiture se contenteroient de dire, *Cet extreme chaud nous fait trouver l'Espagne en France, & Seville à Tours.*

Cecy est joli : *Passerà questa furia alfine che ben sà V. E. quanto le passioni quà etiandio de gli elementi medesimi, son fuggitive. Cette fureur passera, & ce ne sont pas seulement les passions des hommes qui sont changeantes & passageres en France, celles des elemens le sont aussi.*

Voilà, MADAME, vn compte assez fidele de

la lecture de vostre livre. I'y ay pourtant remarqué encore vn bon mot, qui me servira à finir ce volume; *Nell' haver io continouato a scrivere tanto a lungo mi vò pur' accorgendo che scrivo. Ingannato dal gusto, parevami non di scrivere, mà di parlare à V. S. Illma.* Il me prendroit bien d'avoir l'imagination assez forte pour cela : Car en verité, MADAME, j'ay beaucoup de peine à vivre esloigné de vous; & les belles paroles que vous employez à m'en consoler me font encore mieux sentir ce que je pers en vostre absence, & quel malheur c'est d'estre reduit à ne vous pouvoir dire que de quarante ou cinquante lieuës, que je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLVIII.

MADAME,

Sans m'amuser à d'inutiles complimens que vous n'aimez pas, & sans vous faire de preface qui ne serviroit qu'à retarder le contentement que

que vous ſouhaitez de moy, je viendrai d'abord à l'éclairciſſement des doutes que vous m'avez propoſez ſur la premiere Paraphraſe de noſtre Malherbe. Vous me demandez, MADAME, pourquoy le Poëte fait la *Sageſſe* eternelle la cauſe de toutes les choſes, & pourquoy pouvant employer le mot de *puiſſance* il a preferé celui-cy,

O Sageſſe eternelle à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers,
Qu'on voit également ſur la terre & ſur l'onde.

C'eſt, MADAME, parce que l'Ecriture dit que la *Sageſſe* eſt l'ouvriere & l'artiſane generale de toutes choſes ſans exception. Et de fait, la Theologie enſeigne que la ſageſſe & la ſcience de Dieu déterminée par ſa volonté, eſt la cauſe vniverſelle de tous les effets que nous voyons. Produire & connoiſtre ne ſont en Dieu qu'vne meſme choſe. *Il a dit & toutes choſes ont eſté faites.* Ce ſont les propres termes des ſaintes lettres lors qu'elles parlent de la creation; & qu'eſt-ce que la bouche de Dieu, ſi ce n'eſt ſon entendement: Qu'eſt-ce que ſa parole, ſi ce n'eſt ſa conception & ſa volonté?

Vous avez raiſon, MADAME, le mot *d'infini* qui eſt en ſuite ne ſignifie que *tres-grand*, & celuy de *miracles* ne ſignifie que *merveilles*. Car il eſt certain que le nombre des creatures n'eſt pas infini à parler proprement & à la rigueur des termes; puiſque la Philoſophie & la Theologie s'accor-

dent en ce principe, qu'il n'y a point d'infini dans la Nature; & que ſi la puiſſance de Dieu eſt infinie, ce n'eſt pas pour avoir produit d'infinis effets, mais parce qu'on n'en ſauroit concevoir vn ſi grand nombre, ni s'imaginer en eux vn ſi haut degré de perfection, que la puiſſance de Dieu ne s'eſtende encore au delà; de ſorte que ne pouvant recevoir de limites ni de bornes, elle eſt veritablement infinie.

Pour ce qui eſt des miracles, à parler en Theologien, ce ſont des effets de la puiſſance extraordinaire de Dieu, qui n'eſtant point ſujet aux loix de la Nature, les viole quelquefois pour faire éclater ſa gloire & la grandeur de ſon nom: comme quand il rend la veuë aux Aveugles, & meſme la vie aux Morts. Mais dans la creation il n'a rien fait de ſemblable. Il a ſeulement vſé de ſa toute-puiſſance: & on ne peut pas dire qu'il ait enfraint les loix de la Nature, puiſqu'il ne luy en avoit point encore impoſées, & que ce n'eſt qu'aprés avoir produit les choſes qu'il leur a donné l'ordre & le cours que nous leur voyons inviolablement obſerver. Cela eſtant, il faut dire que noſtre Auteur employe icy le mot de *miracle* au meſme ſens qu'il fait en la page 193.

Henry, ce grand Henry, que les ſoins de nature
Avoient fait vn miracle *aux yeux de l'Vnivers.*

& en la page 115. où parlant d'Achille il dit,

Ie veux du meſme eſprit que ce miracle *d'armes,*

Chercher en quelque part vn ſejour écarté.

Ie vous avouë, MADAME, que cette ſeconde Stance n'eſt pas ſans difficulté, & qu'elle a beſoin d'Interprete:

Quelques blaſphemateurs, oppreſſeurs d'innocens,
A qui l'excés d'orgueil a fait perdre le ſens,
De profanes diſcours ta puiſſance rabaiſſent.
Mais la naïveté,
Dont meſmes au berceau les enfans te confeſſent,
Cloſt-elle pas la bouche à leur impieté?

Vous voulez ſavoir pourquoy le Poëte joint enſemble ces trois vices, *l'orgueil, l'injuſtice* & *l'impieté*. C'eſt parce que l'orgueil eſtant ennemi de l'égalité & ne la pouvant ſouffrir, produit vn deſir déreglé de s'eſlever au deſſus des autres; ce qui ne ſe peut faire qu'en mépriſant l'obligation que nous avons de rendre à chacun ce qui luy eſt deu; & cette injuſtice, quand elle eſt extréme, & qu'elle va juſqu'à l'oppreſſion des innocens, aboutit enfin à la profanation, à l'impieté & à l'atheïſme. Car ces Libertins ayant à deſirer qu'il n'y ait point de Dieu pour venger leurs crimes, & chacun ſe flatant aiſément en ce qu'il deſire, ſe portent inſenſiblement à nier la Divinité, & tombent dans le plus prodigieux de tous les aveuglemens.

Mais comment eſt-ce que les enfans au berceau confeſſent leur Createur? C'eſt de la meſme ſorte que les Cieux annoncent ſa gloire & pu-

blient ſa grandeur à tous les peuples. Cela veut dire, que les merveilles que Dieu opere dans les enfans, la ſtructure admirable de leur petit corps, l'affection que ſa divine providence inſpire aux meres pour vne maſſe de chair ſi peu aimable & qui leur a tant couſté de douleurs, & vne infinité d'autres merveilles, font connoiſtre que Dieu eſt grand, qu'il eſt puiſſant, qu'il diſpoſe ſouverainement des choſes & qu'il ſe fait parfaitement obeïr par la Nature.

Vous me faites deux objections tres-ingenieuſes ſur cette troiſiéme Stance:

De moy toutes les fois que j'arreſte les yeux
A voir les ornemens dont tu pares les cieux,
Tu me ſembles ſi grand, & nous ſi peu de choſe,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te diſpoſe,
A nous favoriſer d'vn regard ſeulement.

Vous dites premierement, que Dieu paroiſt bien plus grand dans l'homme que dans les Cieux, & que c'eſt vne creature bien plus parfaite, plus relevée & plus ſublime. Il eſt vrai, MADAME, & j'ajouſte que comme il eſt appellé le petit monde, parce que c'eſt vn racourcy & vn abregé où Dieu a mis en petit toutes les perfections qu'il avoit répanduës dans l'Vnivers; on le pouroit nommer le grand monde à plus juſte titre ſelon Saint Gregoire de Nazianze, parce que les qualitez des autres creatures ſont en luy d'vne manie-

re plus grande, plus haute & plus noble sans comparaison. Mais cependant, le Psalmiste & nostre Poëte aprés luy n'ont pas eu tort de s'accommoder aux sentimens populaires & aux opinions des esprits communs, qui ne jugeant des choses que par les yeux, ne s'imaginent rien de plus beau que la lumiere, ni de plus grand en perfection & en dignité que ces globes celestes, en comparaison desquels la terre ne paroist qu'vn point, ou, pour parler avec Monsieur de Racan,

N'est qu'vn petit amas de poussiere & de bouë,
Dont nostre vanité fait tant de regions.

Vous dites en suite fort agreablement, qu'il faut que la veuë d'vn bel objet nous dispose à l'aimer devant que son amour nous oblige à le regarder favorablement, & qu'ainsi le Poëte a renversé l'ordre dans ces mots,

----Quelle amour te dispose
A nous favoriser d'vn regard seulement.

Ie répons, MADAME, que Malherbe s'est expliqué en Theologien fort intelligent. Car il faut que Dieu nous aime pour nous regarder, & non pas qu'il nous regarde pour nous aimer. L'Amour divin est la cause de la beauté, au lieu que l'amour humain en est l'effet. Nous aimons les choses parce qu'elles sont aimables, & Dieu les rend aimables parce qu'il les aime. Et certes, aimer n'est autre chose que faire du bien; & le

premier comme le plus grand des biens, c'est l'estre & l'essence que Dieu donne à toutes les choses. Et ainsi Dieu a commencé à les aimer devant qu'elles fussent, puisqu'il est certain qu'elles n'eussent point esté du tout, s'il ne les eust aimées auparavant, & delà il s'ensuit necessairement qu'il les a aimées devant que de les regarder.

Le Poëte poursuit:

Il n'est foiblesse égale à nos infirmitez:
Nos plus sages discours ne sont que vanitez:
Et nos sens corrompus n'ont goust qu'à des ordures;
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te sommes si chers, qu'entre tes creatures,
Si l'Ange est le premier, l'homme a le second lieu.

Il vous semble, MADAME, que ce que Malherbe dit là de nostre foiblesse, de nos faux raisonnemens & de la dépravation de nos sens, fait quelque sorte d'injure à la sagesse de Dieu, & luy reproche d'avoir mal placé ses affections, & de n'avoir pas dispensé ses graces avec cette justice parfaite qui reluit dans toutes ses actions. Mais je vous prie de considerer, MADAME, que selon les principes que nous avons establis, l'amour de Dieu ne supposant pas le bien en l'objet aimé, & au contraire l'y produisant selon qu'il luy plaist, il peut aimer avec justice les plus imparfaites de ses creatures, parce qu'il les peut relever au dessus des autres & les rendre dignes de sa bienveillance. Ce qui me choque davanta-

ge dans cette Stance, c'eſt que l'Auteur n'exprime pas la penſée du Prophete bien nettement. Car il dit ſeulement que l'homme tient le ſecond lieu dans l'ordre des creatures ; ce qui pouroit eſtre vrai, encore qu'il y euſt vne extréme diſtance entre luy & l'Ange ; & David pretend que nous ne ſommes qu'vn peu inferieurs à ces eſprits purs, qui n'ont rien de materiel & de terreſtre. Monſieur de Graſſe a bien mieux ſuivi l'intention du Pſalmiſte : Car voicy comme il traduit ce paſſage,

Tu l'as fait preſque égal aux Anges,
Le faiſant par ſon ame immortel comme ils ſont.

Neanmoins peut-eſtre que le mot de *ſecond* emporte reſſemblance & proximité. Et veritablement dans le Latin il a cette ſignification : & vn Poëte Romain dit de Iupiter qu'il n'a point de ſecond : mais que Pallas pourtant merite aprés luy les premiers honneurs. Nous diſons quelquefois d'vn homme excellent qu'il eſt ſans ſecond, pour marquer que perſonne n'approche de luy, & que ceux qui le ſuivent ne le ſuivent que de fort loin. Selon cette façon de parler, avoir le ſecond lieu ce ſeroit eſtre preſque égal, & ainſi Malherbe auroit eu raiſon. Vous ajouſtez, MADAME, qu'il a eu tort d'écrire,

Il n'eſt foibleſſe égale à nos infirmitez,

puiſque les autres animaux ſont plus imparfaits que nous ne le ſommes. Mais il ne s'agit pas icy d'imperfection, il s'agit ſeulement de foibleſſe

& de misere. Or il est constant, que Pline a dit de l'homme, *que c'estoit celuy des animaux qui estoit en mesme temps le plus miserable & le plus superbe.* Et certes, son corps devant servir aux operations d'vne ame raisonnable & intelligente, demande des organes plus delicats, & vn temperament plus exquis : & ainsi l'harmonie de sa constitution est plus aisée à troubler & à déregler. D'ailleurs les avantages que sa raison luy donne au dessus des bestes, luy coustent quelquefois plus qu'ils ne valent, & ont des accompagnemens incommodes & des suites bien fascheuses. Ce qui nous rend actifs, nous rend inquiets : ce qui nous rend prevoyans multiplie nos déplaisirs & nous fait miserables des maux à venir : au lieu que les autres animaux ne le sont que des seules douleurs presentes.

Vous avez bien jugé, MADAME, que dans ce vers,

Et nos sens corrompus n'ont goust qu'à des ordures,

le mot de *goust* signifioit plaisir & volupté, au mesme sens que nous disons quelquefois, que nous goustons vne chose, pour exprimer qu'elle nous est agreable. N'est-ce point, MADAME, que les plaisirs du goust estant les plus sensibles, ou pour le moins ceux qui le sont le plus generalement, tout le monde en estant capable, on ait transporté ce mot de sa signification ordinaire, pour l'estendre à toutes les voluptez des sens,

sens, & mesme à celles de l'esprit?

Vous dites vray, MADAME, si l'homme est le Lieutenant de Dieu sur la terre selon la pensée de nostre Poëte,

Luy que jusqu'au Ponant
Depuis où le Soleil vient dessus l'hemisphere,
Ton absolu pouvoir a fait son Lieutenant,

il n'est guere de Commandant dont l'autorité soit moins reconnuë que la sienne l'est. Aussi ne doit-on entendre cela que de l'estat d'innocence, pendant lequel l'homme tenoit sur terre la place de Dieu. Il estoit luy mesme vn petit Dieu visible, & il n'est point à cette heure de Prince si absolu sur ses Sujets qu'il l'estoit sur toute la Nature generalement. C'est le sentiment des Peres, qu'il y avoit sur le visage de nos premiers parens certains caracteres de grandeur & d'autorité que les bestes reconnoissoient & qui leur imprimoient le respect & l'obeïssance. Ils veulent dire, que ces animaux avoient vn secret instinct & vne impulsion interieure qui les portoit à honorer & à reverer l'homme comme leur Maistre. Et la façon de parler dont ils se servent approche de celle d'Aristote, qui disoit que les belles personnes portoient sur le visage des lettres de recommandation. Il pouvoit adjouster qu'elles estoient écrites de la main mesme de la Nature, & qu'elles estoient lisibles à tous les peuples quelque different langage qu'ils eussent.

La Stance ſuivante eſt magnifique à voſtre gré & au mien auſſi, MADAME,

Si toſt que ſon beſoin excite ſon deſir,
Qu'eſt-ce qu'en ta largeſſe il ne trouve à choiſir?
Et par ton reglement l'air, la mer & la terre
N'entretiennent-ils pas
Vne ſecrete loy de ſe faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ſes repas?

Dieu ne s'eſt pas contenté de nous fournir de quoy ſatisfaire groſſierement à noſtre beſoin, il nous a donné dequoy ſatisfaire à noſtre luxe, afin de faire éclater ſa magnificence & de rendre plus glorieuſe en meſme temps la temperance de l'homme. Car il eſt plus loüable d'eſtre ſobre dans l'abondance, & cette vertu n'eſt en ſon luſtre que dans les riches. Cette grande largeſſe nous donne lieu de glorifier Dieu par deux differentes manieres, par l'vſage moderé de ſes biens, & par vne vertueuſe abſtinence des meſmes biens.

Vous me demandez, qu'eſt-ce que cette ſecrete loy ſi bien entretenuë dans l'Vnivers. Cette loy, c'eſt l'eſſence & la proprieté de chaque choſe en particulier, qui ne manquent jamais & qui ſont plus inviolables ſans comparaiſon que toutes les loix les mieux obſervées. Le Poëte appelle cette loy *ſecrete*, parce qu'elle n'eſt pas écrite non plus que la loy naturelle, qui eſt gravée dans le cœur de tous les hommes ſans exception, c'eſt à

dire qui est née avec eux & qu'ils ont receuë de la mesme main qui les a formez.

Ie ne say, MADAME, si vous serez satisfaite de mes réponses autant que je le suis de la subtilité de vos questions. Mais au moins j'espere que vous le serez de ma prompte obeïssance, & que vous connoistrez par là que vous avez raison de me croire parfaitement,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLIX.

MADAME,

I'accepte le party qu'il vous plaist de me proposer de ne répondre rien à vos remerciemens & à vos loüanges, pourveu que je réponde exactement à vos questions. Par ce moyen je m'exemterai d'vne peine qui vous donneroit peu de plaisir, pour en prendre vne autre qui sera plus selon vostre cœur & selon le mien.

Ces mots de la seconde Paraphrase vous ont arrestée,

I'estois dans leurs filets : c'estoit fait de ma vie ;
Leur funeste rigueur, qui l'avoit poursuivie,
Méprisoit le conseil de revenir à soy.

Vous me demandez ce que c'est *qu'vne funeste rigueur qui ne veut pas revenir à soy*, & vous dites que quand elle y seroit retournée, le Malheureux qui s'en plaint n'en seroit pas mieux. Mais je vous répondrai, MADAME, que cette façon de parler est figurée, & que la *funeste rigueur* en ce lieu là signifie, *les funestes & rigoureux ennemis*, qui se portoient aux dernieres extremitez contre le Prince dont Malherbe est le Truchement. Voicy donc le sens de ces paroles où vous avez trouvé de l'obscuri-
» té : La fureur de mes ennemis n'avoit ni borne ni
» mesure : leur colere n'estoit point vne folie de
» courte durée, comme les Anciens ont appellé
» cette passion. Ils rejettoient les bons avis & les
» sages conseils de la raison qui les exhortoit de
» ne s'emporter pas si loin & de revenir à eux. La
colere est vn mouvement impetueux qui jette la Maistresse hors de la maison. Mais les Sages qui ont souffert d'abord cette violence ne l'endurent pas long-temps & rétablissent bien tost la raison dedans son trosne.

Tant que nous sommes hors de nous mesmes, nous ne songeons qu'à l'injure qu'on nous a faite. Quand nous rentrons dedans nous mesmes,

nous ne ſongeons qu'à la faute que nous faiſons, & alors nous éteignons le feu qui s'eſtoit allumé dans noſtre ame, nous remettons toutes choſes en leur rang & en leur place, au lieu du deſordre & de la confuſion que nous y avions trouvez.

Au reſte, MADAME, cette façon de parler, qu'il ſemble que vous condamniez, ſe peut juſtifier par pluſieurs exemples. Car c'eſt ainſi que dans la page 152. noſtre Auteur dit s'adreſſant à ſes penſées :

Complices de ma ſervitude,
Penſers où mon inquietude
Trouve ſon repos deſiré.

Conſiderez cette expreſſion, *Mon inquietude trouve le repos, qu'elle deſire, dans mes penſées.* Pour dire, *Ie n'ay point d'autre ſoulagement dans mes inquietudes, que de m'entretenir avec mes penſées, de l'aimable ſujet qui eſt la cauſe de mes peines.* A le bien prendre, l'inquietude ne ſauroit trouver de repos, car elle ceſſeroit d'eſtre inquietude ſi elle pouvoit ſe repoſer; comme le vent, qui n'eſt rien qu'vn air agité, n'eſt plus vent, ſi toſt que l'agitation a ceſſé. Mais c'eſt vne *metonymie* de l'effet pour la cauſe, comme on parle en Rhetorique; & *mon inquietude* ſignifie là *mon eſprit inquiet & agité* par la violence de mon amour.

En la page 121.

Le dernier de mes jours eſt deſſus l'horiſon:

Celle dont mes ennuis avoient leur guerison
S'en va porter ailleurs ses appas & ses charmes.

Guerir des ennuis ou des maladies, est vne semblable figure, puisqu'à parler proprement, ce qui est vn remede pour le malade, est vne mort pour la maladie ; & ainsi à la rigueur des termes il faudroit dire que la veuë d'vne belle personne *nous guerit de nos ennuis*, & non pas *qu'elle guerit nos ennuis*; qu'vn Medecin *nous a gueris de nostre fievre*, & non pas *qu'il a gueri nostre fievre*.

En la page 36.

L'astre dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde.

Ce n'est pas le cours du Soleil, qui voit tout le monde ; c'est le Soleil mesme, qui faisant tous les jours le tour du monde voit aussi tous les jours tout ce qui s'y passe. Il en faut necessairement dire autant sur ces vers de la page 41, où le Poëte s'adressant à ce mesme astre luy parle en ces termes,

Tu dois ta flame à tout le monde ;
Et ton alleure vagabonde,
Comme vne servile action
Qui dépend d'vne autre puissance,
N'ayant aucune connoissance,
N'a point aussi d'affection.

Ce que Malherbe attribuë à *l'alleure vagabonde du Soleil*, ne se peut entendre que du Soleil mesme, qui est veritablement vn allant & vn vagabond.

Ie me ſouviens encore d'vn autre endroit où *le Diſcours* eſt pris pour *le Diſcoureur.* C'eſt en la page 39.

Que direz-vous races futures,
Si quelquefois vn vray diſcours,
Vous recite les aventures
De nos abominables jours?

Vn diſcours qui recite ; vne alleure ſans connoiſſance & ſans amitié ; vne courſe qui voit ; des ennuis qui ſe gueriſſent ; vne inquietude qui ſe repoſe ; & vne funeſte rigueur qui ne veut pas revenir à ſoy, ſont toutes façons de parler libres & hardies d'vne liberté & d'vne hardieſſe à peu prés égales.

Ie ſuis de voſtre gouſt, MADAME, & je m'en tiens fort glorieux. Ce ſentiment eſt beau & ne pouvoit s'exprimer plus noblement :

La gloire des méchans eſt pareille à cette herbe,
Qui ſans porter jamais ni javelle ni gerbe
Croiſt ſur le toict pourry d'vne vieille maiſon;
On la voit ſeche & morte auſſi toſt qu'elle eſt née,
Et vivre vne journée,
Eſt reputée pour elle vne longue ſaiſon.

Mais je ne ſay pourquoy l'Auteur n'a pas rendu toute la penſée de David, & pourquoy il a laiſſé ce qu'il y avoit de plus poëtique: Car voicy tout le paſſage : *Ils ſeront ſemblables à cette herbe qui croiſt ſur les toits, qui eſt pluſtoſt ſeche qu'elle n'eſt fleurie. Qui ne remplira jamais ni la main du Moiſſonneur qui ſcie le bled, ni le bras de celuy qui porte & qui aſſemble les*

gerbes. Et ceux qui passeront auprés ne diront point, Que le Seigneur vous benisse : Nous vous benissons au nom du Seigneur.

Monsieur de Grasse a tout compris en ces trois belles Stances, que vous serez bien aise de lire icy :

Ils brillent d'un éclat superbe:
Mais cet éclat ressemble à l'herbe
Que sur les toits on voit fleurir.
Pour quelque temps elle peut croistre,
Mais le Soleil qui la fait naistre
La seiche au lieu de la meurir.

Il ne faut point qu'une famille
Pour elle appreste de faucille.
L'espoir de la moisson est vain,
Et ceux qui dans les champs se lassent
De tant de gerbes qu'ils entassent,
N'en peuvent pas remplir leur main.

Aux passans on n'entend point dire :
Le Seigneur par qui tout respire
Veüille vos travaux couronner,
Et par sa clemence propice
Pour vous enrichir il benisse
Les biens qu'il vous fait moissonner.

Mais outre ce peché d'omission, dont on pourroit blâmer nostre Malherbe, vous avez, MADAME, judicieusement remarqué, que cette locution est estrange, *une herbe qui ne portera point de gerbe ni de javelle*, pour marquer qu'elle ne durera pas jusqu'à

jusqu'à la moisson & qu'on n'en fera point de gerbes ni de javelles. En effet, on pouroit bien dire de la terre qu'elle ne portera point de javelles, mais je doute qu'on le puisse dire de l'herbe; Et si cette façon de parler si hardie a eu bon succés, il faut avouër qu'il n'y a point de temeritez qui ne puissent estre heureuses quand il plaist au Demon des Lettres. Le Poëte employe en d'autres lieux le mot de *javelle* bien plus modestement & plus regulierement, comme en la page 183.

Et la belle Ceres en javelles feconde.

Et en la page 31.

Les champs se fussent vestus
Deux fois de robbe nouvelle,
Et le fer eust en javelle
Deux fois les bleds abbatus.

Toutefois on trouveroit dans le Latin & dans le Grec, & mesme dans les langues modernes plusieurs expressions aussi bizarres que celle que vous condamnez, & que l'vsage plus facile & plus indulgent que vous, n'a pas laissé de recevoir.

Pour la troisiéme Paraphrase qui commence,

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde,

vous me faites grand plaisir de la trouver admirable, & je l'ay toûjours si passionnément aimée, que j'ay eu quelque dépit que vous m'aiyez ouvert les yeux pour me monstrer vne petite faute que vous aviez apperceuë dans ces premiers vers.

N'esperons plus mon ame aux promesses du monde.
Sa lumiere est vn verre, & sa faveur vne onde,
Que toûjours quelque vent empéche de calmer.

Ie vous confesse, MADAME, que ce verbe *calmer* est au nombre de ceux que nous appellons *reciproques*, & qui signifient vne action qui retourne sur la chose qui agit; & qu'ainsi il a necessairement besoin d'vn pronom possessif, & que nous ne pourions pas dire, pour le moins en prose, *On ne vit jamais cette mer calmer*, pour signifier *qu'elle ne se calme jamais.* Nostre Poëte tombe souvent dans ces sortes d'omissions, & neglige ces petites regles de Grammaire. Nous voyons en la page 25. vn malheur *qui glisse* parmy les hommes, au lieu de *s'y glisser* tout doucement,

Vn malheur inconnu glisse *parmy les hommes*
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes.

Ailleurs les mots de *menacer*, de *plaindre* & d'*evanouïr* sont traitez de mesme, & l'Auteur ne fait point de conscience de les dépouïller de leur possessif.

En la page 30.

Enfin aprés les tempestes
Nous voicy rendus au port;
Enfin nous voyons nos testes
Hors de l'injure du sort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler nostre bonace

En la page 82.

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaistre nos pleurs.

En la page 147.

Depuis que le Soleil est dessus l'hemisphere,
Qu'il monte, ou qu'il descende, il ne me voit rien faire,
Que plaindre *& souspirer.*

En la page 204.

Pourquoy donc si peu sagement,
Démentant vostre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de vostre saison,
Aimant mieux plaindre *par coustume,*
Que vous consoler par raison?

En la page 30.

Nos peurs sont évanouïes,
Sedan s'est humilié.

Au contraire il fait quelquefois reciproques des Verbes qui ne le sont pas, comme en la page 91.

Ie say bien quel effort cet ouvrage demande;
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Resiste à mon audace & me la refroidit,
Voy-je pas vos bontez, &c.

Que répondrai-je à cela, MADAME, sinon, que les licences ont esté de tout temps permises aux Maistres de l'art, & que ce sont des privileges dont ils jouïssent paisiblement, sans que personne ait droit de les y troubler?

La difficulté que vous me proposez en suite sur ces mots,

Quittons ces vanitez, lassons nous *de les suivre*, est bien plus aisée à resoudre, quelque subtile qu'elle me paroisse. Il est vray, comme vous dites, MADAME, qu'il semble d'abord qu'il y ait de l'extravagance de convier quelqu'vn à se lasser de la vanité, de l'ambition, & generalement dequoi que ce soit, puisque la lassitude n'est pas volontaire & que c'est vn effet naturel qui dépend d'vne cause agissante necessairement. Et certes, si tost que les esprits qui servent aux mouvemens sont épuisez par l'excés du travail, nous nous sentons lassez en dépit que nous en ayons, quelque chemin qui nous reste à faire, & quelque grand besoin que nous ayons de nos forces. Cela estant, on ne peut pas nous commander, ni nous prier, ni nous solliciter de nous lasser, non plus que de nous rendre plus robustes, plus agiles & plus dispos que nous ne sommes. Cependant en la page 192. le Poëte ne laisse pas de dire:

Composez vous sur eux, ames belles, & hautes;
Retirez vostre humeur de l'infidelité;
Lassez vous *d'abuser les jeunesses peu cautes,*
Et de vous prevaloir de leur credulité.

Quand il a dit en la page 207.

Ne te lasse *donc plus d'inutiles complaintes;*
Mais sage à l'avenir,
Aime vne ombre comme ombre, & des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

Se lásser en ce lieu là signifie *se travailler, se tour-*

menter, & la façon de parler est ordinaire.

Quand il dit en la page 150.

Que n'estes-vous lassées
Mes tristes pensées
De troubler ma raison?

il s'explique fort proprement, & c'est à peu prés comme les voluptueux dans la Sagesse de Salomon se plaignent de *s'estre lassez* dans le chemin des voluptez injustes & illegitimes, qu'ils avoient recherchées avec tant de soin : Mais il employe icy & en l'autre lieu que j'ay rapporté le mot de *lasser* d'vne façon bien differente. Neanmoins, MADAME, puisque l'vsage a autorisé cette expression, *Ne nous lassons point de bien faire*, pourquoy ne dirons-nous pas, *lassons nous de faire mal, de suivre les vanitez, les vices & les plaisirs defendus*; pour dire, faisons tous nos efforts pour estouffer en nous ces mauvaises affections; representons-nous tout ce qui sera capable de nous en dégouster & de nous en donner de l'aversion & du mépris?

C'est vn compliment receu, *Ie vous prie de m'aimer*, quoiqu'à le prendre à la rigueur il semble que cette priere soit aussi ridicule que si nous priyons quelqu'vn de nous trouver aimables, de juger que nous avons du merite & toutes ces bonnes qualitez qui nous acquerent des amis. Nous disons aussi, *Ie vous prie de me croire*; ce qui semble estre dit avec aussi peu de raison que le premier. Mais nous ne demandons en tout cela

que ce qui se peut demander avec justice, & nous savons bien que ceux de qui nous desirons de l'amitié & de la creance, considereront plus nos bonnes raisons & nos bonnes qualitez que nos prieres. Nous voulons donc seulement qu'ils ne resistent point à ce que nous souhaitons, & qu'ils y apportent toutes les dispositions possibles: soit en détournant les yeux de nos defauts, & les arrestant sur ce que nous avons de meilleur; soit en appuyant nos raisons & en les faisant valoir; ou quelque autre chose de semblable.

Vous faites, MADAME, de sages & de spirituelles reflexions sur les Stances qui suivent:

En vain pour satisfaire à nos lasches envies,
Nous passons prés des Rois tout le temps de nos vies
A souffrir le mépris & ployer les genoux.

Sans doute vous avez raison. A juger sainement, les Ambitieux sont des lasches, puisque s'attachant à la terre ils n'ont pas le courage d'aspirer au ciel, qui est la recompense des veritables Magnanimes. Mais c'est qu'ils ne comprennent pas bien la noblesse & la dignité de leur ame, & la grandeur des biens qui sont proposez à la vertu. Ainsi ils n'ont que des desirs bas: Ils n'ont que de petites ambitions indignes de leur origine & de leur naissance:

Ils passent prés des Rois tout le temps de leurs vies
A souffrir le mépris & ployer les genoux.

Vn vieux Courtisan du regne de l'Empereur

Claude répondit à quelques-vns de ses amis qui s'estonnoient qu'il eust pû vieillir dans des Cours si corrompuës, & échaper tant de perils où avoient esté exposez les gens de vertus. *Je me suis conservé comme vous voyez, parce que j'ay seu recevoir des outrages & en rendre des remerciemens.*

Pour s'élever aux dignitez, ce n'est pas assez de s'en rendre digne, il faut pouvoir souffrir des indignitez. Il faut pouvoir faire des bassesses si l'on se veut tirer de celle de sa condition & de sa fortune.

Pour parvenir aux honneurs, il faut savoir endurer des mépris & des injures.

Tacite dit de l'Empereur Othon, que pour acquerir l'Empire il faisoit beaucoup d'actions serviles. C'estoit faire le valet pour se faire le Maistre de tous les hommes.

On parloit au Duc de Lerme fort avantageusement d'vn Gentil-homme Espagnol, qu'on luy proposoit pour entrer dans le Conseil de son Roy. *Vous m'avez parlé*, dit-il, *de ce qu'il est capable de faire, mais vous ne m'avez point appris ce qu'il estoit capable de souffrir.*

Cela me fait souvenir d'vn bel Esprit de ma connoissance, que l'on convioit de venir faire sa Cour à vn de nos Princes. Il s'en excusa sur ce qu'il ne se sentoit pas ce jour là en disposition de souffrir qu'on le méprisast, & qu'on le regardast de haut en bas.

Ce qu'ils peuvent n'est rien------

L'Auteur veut dire qu'ils peuvent tout, à la verité, mais qu'à le bien prendre ce tout là n'est rien. En effet, ce qui est inutile pour nostre fin, ne doit pas estre conté pour quelque chose; & tout ce vain fantosme d'honneur & de grandeur aprés lequel courent les ambitieux, est moins vne aide qu'vn obstacle à la veritable gloire où doivent tendre tous nos vœux. Nostre Poëte dit en la page 51. parlant des fils de Henry le Grand:

Mais estant fils d'vn pere où tant de gloire abonde,
Pardonnez moy, Destins, quoiqu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez RIEN *s'ils n'ont chacun vn monde.*

La raison de cette pensée, c'est que de n'avoir pas ce que l'on merite, c'est n'avoir rien. Et que sont-ce que les biens du siecle à qui peut se rendre digne d'vne felicité qui n'a ni fin ni comparaison?

En la page 158.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,
Soient toûjours de nectar nos rivieres comblées;
Si Chrisante ne vit, & ne se porte bien,
Nous ne vous devons RIEN.

Pourquoy? Parce qu'à celuy qui desire vne chose avec ardeur, tout le reste n'est de nulle consideration. Et quelle autre passion doit avoir vn Chrestien bien persuadé, que celle d'vne immortalité glorieuse?

Non

Non seulement les Rois ne peuvent rien pour nous, à parler proprement, mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent rien pour eux mesmes dans les choses qui sembleroient dépendre de leur pouvoir ; & c'est la plainte que fait le grand Alcandre en la page 141.

Mais quoy ? ces loix, dont la rigueur
Tiennent mes souhaits en langueur,
Regnent avec vn tel empire,
Que si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je desire,
Ce n'est RIEN *que de pouvoir tout.*
--------Ils sont comme nous sommes
Veritablement hommes,
Et meurent comme nous.
Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'éclat orgueilleux estonnoit l'Vnivers ;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

En effet, la Mort ne fait point de distinction entre les premiers & les derniers des hommes. Elle les égale tous indifferemment & confond le Noble avec le Roturier, & le Souverain avec le Sujet & le Serviteur. En voicy vn illustre exemple en la page 193.

Henry, ce grand Henry, que les soins de Nature
Avoient fait vn miracle aux yeux de l'Vnivers,

Comme vn homme vulgaire eſt dans la ſepulture,
A la mercy des vers.

Ayez agreable, MADAME, que je vous face ſouvenir là deſſus de ces beaux vers de noſtre Poëte. En la page 209.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.
Le Pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix;
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend point nos Rois.

Et en la page 214.

Mais, ô loy rigoureuſe à la race des hommes,
C'eſt vn point arreſté, que tout ce que nous ſommes
Iſſus de peres Rois & de peres Bergers,
La Parque également ſous la tombe nous ſerre:
Et les mieux établis au repos de la terre,
N'y ſont qu'hoſtes & paſſagers.
Tout ce que la grandeur a de vains equipages,
D'habillemens de pourpre, & de ſuite de Pages,
Quand le terme eſt eſcheu,
N'allonge point nos jours;
Il faut aller tout nuds où le deſtin commande;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande
C'eſt qu'il faut laiſſer nos amours.

Pour revenir à la magnifique Stance que vous avez tant loüée, il ſeroit à deſirer, comme vous

l'avez observé, MADAME, que l'Auteur se fust expliqué plus nettement lors qu'il dit,

Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

De la sorte qu'il s'exprime, je vous avoue qu'il sembleroit que ces ames demeurassent encore dans leurs tombeaux & qu'elles y fussent assises comme dans leur trosne avec autant de pompe & de majesté; ce qui est contraire à nostre Theologie, & qui ne s'accorde pas mesme avec celle des Payens. Mais je pense que cette particule *encore*, ne signifie pas *à cette heure, aprés leur mort*, & qu'elle ne signifie seulement que *mesme*, & qu'ainsi le sens est, *Dans ces superbes Mausolées que les Princes font bastir durant leur vie, & dans la structure desquels il font éclater encore le prodigieux excés de leur orgueil, ils y sont pourtant mangez des vers comme des personnes vulgaires.*

Neanmoins, je ne say que répondre à ce que vous ajoustez, MADAME, qu'il y a une equivoque fascheuse dans ce mot *encore*, & qu'elle fait vn grand embarras en ce lieu-là. Avant que de finir, je ne saurois m'empécher de vous rapporter icy, à propos de ces pompeux Mausolées dont nous parlons, ce que j'ay leû depuis peu, dans vn Dialogue de Lucien, où vn certain Philonide ayant demandé à Menippe revenu des Enfers tout nouvellement, si les Grands qui avoient

ces magnifiques tombeaux enrichis de statuës, de colomnes & de superbes inscriptions, n'estoient pas plus estimez là bas que ceux de la lie du peuple : ce Philosophe luy répond : O *que ta demande est badine ! Si tu avois vû Mausole avec son Mausolée, il te prendroit envie de rire. Il est jetté là en vn trou, comme les autres, & ne gagne rien à son tombeau si somptueux que d'estre accablé sous sa pesanteur; car lors qu'Eaque fait le partage des places, il ne donne pas plus d'vn pied à chacun des Morts, & il faut retirer ses jambes & s'y accommoder comme on peut.* En ce cas-là, MADAME, nostre Malherbe a raison de dire

Là se perdent ces noms de Maistres de la terre,
D'Arbitres de la paix, de Foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre ils n'ont plus de flateurs;
Et tombent avec eux d'vne cheute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

Je suis,

MADAME,

Le vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLX.

MADAME,

Ne vous estonnez pas s'il vous plaist d'avoir trouvé tant de fautes dans le Poëme que nostre Malherbe a composé sur les larmes de Saint Pierre. C'est vn ouvrage qu'il avoit fait dans sa premiere jeunesse & qu'il ne voulut jamais se donner la peine de corriger. Et de fait, il y a laissé ce vers dont la cesure est insupportable,

Ie n'aurois comme j'ay de vous la connoissance.

& cet autre où il n'a pas évité vne rencontre de voyelles, qui est fort choquante, & dont on ne voit plus d'exemples que dans la vieille Poësie,

Ie demeure en danger que l'ame qui est née, &c.

Ie ne m'arresterai donc que sur quelques endroits de cette piece dont vous desirez l'éclaircissement. Et puisque vous le voulez ainsi, je ne m'assujetirai ni à la suite ni aux liaisons, & je vous ferai cette lettre en forme de Commentaire.

Henry, de qui les yeux & l'image sacrée

Font vn visage d'or à cette âge ferrée,

Ne refuse à mes vœux vn favorable appuy,

Ce Henry, c'est Henry troisiéme. Peut-estre que l'Auteur veut dire que la bonne mine de ce Prince donnoit à vn siecle de fer l'image d'vn siecle d'or, & qu'elle rappelloit le souvenir de cet âge bien-heureux où les peuples choisissoient les plus beaux hommes pour en faire leurs Rois & leurs Maistres.

L'*image sacrée* signifie non seulement le visage, mais aussi toute la personne, & cette façon de parler ressemble à celle du Peuple, qui dit quelquefois qu'vn homme est de belle representation, pour dire qu'il est bien fait & qu'il a quelque air de noblesse & de grandeur. *Sacrée* signifie *divine* & *inviolable*, qui a quelque chose de plus qu'humain; qui imprime le respect & l'amour, & mesme vne telle crainte, qu'vne mine comme celle là peut toute seule defendre vn Prince des outrages de ses ennemis, ou des attentats de ses sujets.

En la page 43. il parle d'vn visage comme celui-là, quand il dit de Henry quatriéme,

Le Roy vit, & ce Miserable
Ce Monstre vrayment déplorable,
Qui n'avoit jamais épreuvé
Que peut VN VISAGE D'ALCIDE,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Vous avez vû, MADAME, dans Plutarque, &

possible mesme dans le Valere Maxime de Monsieur Claveret, comme la bonne mine de Caius Marius le sauva des mains d'vn Assassin qu'on avoit envoyé pour le tuer, & qui en sortant de la chambre l'épée à la main, s'écria, *Ie ne saurois tuer Caius Marius.*

Vn jeune Gentil-homme de Capouë ayant resolu de poignarder Hannibal dans vn festin, son pere, auquel il avoit découvert son dessein, luy fait cette remonstrance dans le Poëme de Silius: *Tu te trompes si tu penses le trouver à table tout nud & tout desarmé. Tant de batailles gagnées, tant de grandes & illustres actions, arment ce grand Capitaine d'vne eternelle majesté qui est inseparablement attachée à sa personne, & qui ne le quitte jamais. Lors que tu arresteras les yeux sur luy, les journées de Cannes, de Trebie & de Thrasymene se representeront à toy si visiblement, que la frayeur saisira ton ame; & sur tout, quand tu verras paroistre l'ombre du grand Paulus Emilius, témoignant par sa défaite & par sa mort l'invisible courage de ce formidable ennemi.*

Fallitte mensae inter quod credis inermem: Tot bellis quaesita viro, tot caedibus armat Majestas aeterna ducem. si admoveris ora, Cannas & Trebiam ante oculos Thrasymenáque busta, Et Pauli stare ingentem miraberis umbram. lib. 11.

Neanmoins, ni cette *image sacrée*, ni ce *visage d'Alcide* ne pûrent garantir nos deux Henris d'vne violente mort par la main de deux Demons sortis des abysmes d'Enfer, pour vser des termes de nostre Poëte.

Font vn visage d'or à cette âge ferrée.

Il appelle *vne âge ferrée* ce que nous appellons communément *vn âge de fer*, comme il a dit en la pag 186.

Hastons le voyage,

LE SIECLE DORÉ

En ce mariage
Nous est asseuré.

En la page 76.

Que vivre au siecle de Marie,
Sans mensonge & sans flaterie,
Sera vivre AV SIECLE DORÉ.

C'est par la mesme figure qu'en la page 96. il donne à l'Hymen vn habit doré,

Tu menois le blond Hymenée,
Qui devoit solemnellement,
De ce fatal accouplement,
Celebrer l'heureuse journée.
Iamais il ne fut si paré ;
Jamais en SON HABIT DORÉ
Tant de richesses n'éclaterent ;
Toutefois les Nymphes du lieu,
Non sans apparence douterent,
Qui de vous deux estoit le Dieu.

Cet *habit doré* est tout d'or en la page 195.

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoye,
Hymen EN ROBE D'OR *te la vint amener.*

La foy qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes,
Est le permier essay de tes premieres armes.

Il veut dire qu'vne foy pareille à celle qui estoit dans le cœur de Saint Pierre, fut le sujet des premiers exploits de guerre que fit ce Prince victorieux, dont il parle, à Iarnac & à Mont-contour.

Mais,

Mais, comme vous l'avez remarqué, MADAME, cela eſt exprimé d'vne ſorte qu'il ſemble qu'il veuïlle parler, non pas d'vne Foy ſemblable à celle de cet Apoſtre, mais de la meſme qui eſtoit veritablement dans ſon cœur; ce qui ne ſauroit pas eſtre, car chaque Fidele en particulier a ſon habitude de Foy differente en nombre, de celle des autres.

C'eſt ainſi qu'en la page 27. dans la priere qu'il a faite pour le Roy Henry le Grand, il dit,

La Foy de ſes Ayeux, ton amour & ta crainte,
Dont il porte dans l'ame vne eternelle empreinte,
D'actes de pieté ne pouront l'aſſouvir.

Neanmoins il ſemble qu'en ce dernier lieu l'Auteur ne laiſſe pas tant d'ambiguité, car nous avons accouſtumé de dire, la Religion de nos peres & la Foy de nos parens, pour dire vne ſemblable Foy & vne ſemblable Religion qu'avoient nos peres & nos parens. Mais quand il a écrit en la page 176.

Nos faſtes ſont pleins de lauriers
De toute ſorte de guerriers:
Mais hors de toute flatterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait Marie,
Pour le ſalut des Fleurs de lys?

cette façon de parler ne ſemble pas ſupportable, & nous nous garderions bien de dire, *l'Hiſtoire des autres regnes n'a jamais parlé des merveilles que fait*

le Roy; pour dire d'aucunes merveilles qui approchaſſent de celles que fait le Roy.

Sur le ſujet des Rebelles qui furent défaits en deux batailles par ce jeune Prince, il dit,

Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abatus,
Paſles ombres d'Enfer, pouſſiere de la terre,
Ont connu ta fortune, & que l'art de la guerre
A moins d'enſeignemens que tu n'as de vertus.

Le ſens eſt : Les ennemis connûrent que tes vertus ſeules ſans art, ſans precepte, ſans experience, eſtoient au deſſus de toutes les regles & de tous les enſeignemens de la ſcience militaire; & qu'ayant eſté inſtruit en ce noble meſtier d'vne façon particuliere, & toute ſurnaturelle, tu n'avois que faire de diſcipline ni d'apprentiſſage. Mais, MADAME, c'eſt avec beaucoup de fondement que vous accuſez l'Auteur de ne s'eſtre pas expliqué avec toute la clarté qu'il ſeroit à deſirer.

De ſon nom de rocher comme d'vn bon augure
Vn eternel eſtat l'Egliſe ſe figure.

Le ſens eſt, que le nom de Pierre marque ſtabilité, fermeté, durée, & que c'eſt vn preſage que l'Egliſe eſtant fondée ſur le roc & non pas ſur le ſable, ne finira qu'avec le monde, ou pluſtoſt ne ceſſera jamais d'eſtre Egliſe, mais ſeulement d'eſtre Egliſe militante.

Il ajouſte,

Et croit par le deſtin de tes juſtes combats,

Que ta main relevant son épaule courbée,
Vn jour, qui n'est pas loin, elle verra tombée,
La troupe qui l'assaut & la veut mettre bas.

Vous ne croyez pas, MADAME, qu'il soit à propos de donner des épaules à l'Eglise, & cette metaphore vous semble dure. Mais je pense que vous ne la trouverez pas si estrange, lors que je vous auray dit que Saint Chrysostome écrit quelque part, *que la charge des ames est vn si pesant faix, qu'il est redoutable* aux épaules *mesmes des Anges.*

Parlant des puissans effets que produisirent dans l'ame de Saint Pierre les regards de nostre Seigneur, il dit

Ses yeux furent les arcs, les œillades les fleches,
Qui percerent son ame & remplirent de breches,
Le rampart qu'il avoit si laschement gardé.
Cet assaut comparable à l'éclat d'vne foudre,
Pousse & jette d'vn coup ses défenses en poudre.

Cette metaphore est fort noble & me fait souvenir de ces vers de la page 32.

Et les éclairs de ses yeux,
Estoient comme d'vn tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fasché les cieux.

Quoique vous en disiez, MADAME, cette façon de parler, *pousse & jette d'vn coup ses défenses en poudre,* me semble heureusement hardie, pour signifier, *jette par terre, brise en mille pieces toutes ses defenses, & les reduit en poussiere.* C'est comme nous voyons

en la page 31.

Les champs se fussent vestus
Deux fois de robbe nouvelle,
Et le fer eust en javelle
Deux fois les bleds abatus.

Abatre des bleds en javelles, & jetter les défenses d'vne ville en poudre, ce sont locutions semblables.

Au reste par le mot de *défenses*, il entend la dureté de cœur, l'insensibilité qui empéche la douleur d'entrer dans l'ame d'vn pecheur qui s'est rendu coupable d'ingratitude & d'infidelité.

Vous voulez, MADAME, que je face quelque reflexion sur ces mots,

D'vn homme qui tout nud de glaive & de courage.

A la verité, cette expression n'est pas ordinaire, mais permettez-moy de ne l'en trouver pas plus mauvaise. Vn homme de cœur est toûjours armé de resolution contre le peril, quoique d'ailleurs il soit desarmé; Au defaut des armes artificielles, il se sert des naturelles; & le Tasse dit d'vn de ses Braves, *qu'il estoit armé de sa propre personne, aussi bien que de son espée & de son escu.*

Ei di sine armi, e di se stesso armato.

Nostre Poëte en la page 208. parle de Priam dénué de ses enfans; comme il parle icy d'vn homme dénué de son glaive & de son courage,

Priam qui vit ses fils abatus par Achille
Dénué de support.

Vn Prince privé de ses enfans, est comme tout nud, car ses enfans sont ses armes & sa defense. Si ce n'est que l'on pouroit ajouster que ce sont des armes que l'on ne manie pas comme on veut, & qui se tournent quelquefois contre celuy qui s'en veut servir & qu'elles deuroient défendre.

Ces beaux yeux souverains qui traversent la terre,
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur juste couroux,
Entrent victorieux en son ame estonnée,
Comme dans vne place au pillage donnée,
Et luy font receuoir plus de morts que de coups.

Cette Stance est parfaitement belle. Ces yeux souverains, c'est à dire qui disposent souverainement des ames, qui d'vn seul regard font dans les cœurs tous les effets qu'ils desirent, qui en fondent la glace, qui en brisent la dureté, qui les estonnent, qui les épouvantent, qui les changent comme il leur plaist : *Qui traversent la terre,*
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre.

La terre est de crystal aux yeux de Dieu. Il ne voit pas seulement comme le Lyncée de la fable les racines les plus profondes des arbres, & les mines qui se forment dans les entrailles de cette commune mere, *Car de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée, il en a de meilleurs*, pour vser des termes de nostre Auteur, parlant de Monsieur le Cardinal de Richelieu.

Monsieur de Grasse a dit dans la Paraphrase du Pseaume 138.

Seigneur, mon ame en vain t'opposeroit des voiles,
De ton trosne élevé plus haut que les étoiles,
Tu perces clairement l'abysme de mon sein,
Ie ne puis à tes yeux cacher aucune chose,
Tu me vois quand je marche & quand ie me repose,
Et tu lis dans mon cœur mon plus secret dessein.

Et plus bas,

Seigneur, la nuit pour toy n'a point d'obscuritez,
Et tes yeux où reluit la splendeur de ta gloire,
Dans le iour le plus pur, dans l'ombre la plus noire,
En tout temps, en tous lieux, ont de mesmes clartez.

Entrent victorieux en son ame étonnée,
Comme dans vne place au pillage donnée;
Et luy font receuoir plus de morts que de coups.

Il eust esté bien meilleur de suivre l'allegorie & de parler de feu & de sang plustost que de coups. Ce feu eust signifié l'amour divin, dont ces yeux embraseroient vne ame; & ce sang les larmes, qui sont veritablement autant de gouttes de sang sorties d'vne playe amoureuse. En effet, ce qu'il dit là que ces yeux font receuoir à l'ame repentie de ce Saint Apostre, plus de morts que de coups, n'est pas du tout si elegant que le reste de la Stance; & vn coup d'œil ne se lit guere nulle part au sens où il est icy. On trouve quelquefois donner vn coup d'œil à quelque chose, pour dire y jetter les yeux legerement. Mais cela ne signifie pas faire des blessures.

Neanmoins dans vn Idylle du Marin, le chesne fait à Orphée vn parasol de feuïlles contre *les coups du Soleil*

L'elce negra, &c.
Gli fè sù'l fil del mezo giorno estivo,
CONTRO I COLPI DEL SOL, *frondoso scudo.*

Si l'on peut dire *des coups de Soleil*, on peut bien dire des coups d'œil, puisque le Soleil est appellé *l'œil du monde*, & que les yeux sont ordinairement comparez à ce bel astre. Au reste, ces coups d'œil devoient estre bien redoutables, puisque dans l'Histoire Romaine ceux de Narses l'estoient si fort, que le Capitaine Fulcar ayant engagé temerairement les troupes qu'il commandoit, répondit à ceux qui le conseilloient de se retirer & qui luy en monstroient le moyen : *Ie suis resolu d'y perir : Car comment seroit-il possible qu'aprés cette faute je pûsse soustenir les regards, & la presence de Narses?*

------Et toûjours il luy semble,
Que des yeux de son maistre il entend ce propos :
Et bien, où maintenant est ce brave langage?
Cette roche de foy? cet acier de courage?

Les yeux sont de grands parleurs. Ils disent souvent des choses que la bouche ne pouroit pas exprimer; & ce qui est de commode, c'est que quelquefois ils parlent en chiffre pour tous les autres, & ne se font entendre que de ceux à qui leurs paroles s'adressent. Pour *cette roche de foy*, & *cet acier de courage* qui vous semblent plus durs que roche

& acier; il eſt vray, MADAME, que cette façon de parler eſt bien rare & bien figurée; quoiqu'on die ordinairement *vn courage d'acier*, & que l'on puiſſe dire par la meſme raiſon *vne foy de roche.*

Vn Poëte Latin a dit pour repreſenter vn courage qui ne connoiſſoit point la peur, *Cet homme a trois plaques de bronze à l'entour du cœur.* Les Grecs ont appellé vn homme fort laborieux, *vn homme aux entrailles d'airain.* Mais tout cela ne juſtifie pas bien nettement cette roche & cet acier dont noſtre Poëte compoſe la foy & le courage de Saint Pierre.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeuneſſes,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuſes vieilleſſes,
En fuyant le trépas au trépas arriver;
Et celuy qui chetif aux miſeres ſuccombe
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe
N'ayant qu'vn jour à vivre il ne peut l'achever.

Ie ſuis de voſtre avis, MADAME, cette Stance eſt tres-belle, & ſur tout le dernier vers en eſt admirable.

Deſportes dit auſſi de la Mort quelque choſe d'approchant, qu'elle reſſemble à l'ombre qui nous ſuit quand nous la fuyons, & qui nous fuit quand nous la ſuivons. Il la compare encore au Chaſſeur qui ſuit conſtamment ſon gibier, & qui ne prenant jamais le change, entreprend de forcer le Cerf qu'il a détourné, mépriſant ceux qui s'offrent à luy & qui ſemblent eſtre de facile priſe.

Hele-

Helene dit dans Seneque le Tragique ſur le ſujet d'Andromaque revenuë de ſon évanouïſſement, & qui n'eſtoit point morte comme on l'avoit crû, à la nouvelle du ſacrifice que les Grecs vouloient faire de Polixene ſur le tombeau d'Achille : *Tout le monde & toutes choſes abandonnent les affligez, & la mort eſt la premiere qui leur refuſe ſon aſſiſtance.* Et c'eſt vn mot de Boëce : *La mort eſt ſi cruelle, que lors qu'elle voit des yeux qui ne ſont ouverts qu'aux larmes, elle ne veut jamais les fermer.* Mais toutes ces penſées ne valent pas à mon gré, *N'ayant qu'vn jour à vivre, il ne peut l'achever.*

Prima mors miſeros fugit.

Et flentes oculos claudere ſæva negat.

Parlant des Saints Innocens, il dit,

Ce furent de beaux lys, qui mieux que la Nature,
Mélans à leur blancheur l'incarnate peinture,
Que tira de leur ſein le couteau criminel,
Devant que d'vn hyver la tempeſte & l'orage
A leur teint delicat puſſent faire dommage,
S'en allerent fleurir au printemps eternel.

Cette metaphore eſt fort bien ſuivie. Mais vous me faites voir, MADAME, que ces mots, *qui mieux que la Nature Mélans à leur blancheur,* &c. laiſſent beaucoup de choſes à entendre que le Poëte n'exprime pas. Car il veut dire, que ces beaux lys mélans de l'incarnat avec leur blancheur, avoient mieux reüſſi que la Nature qui n'a point fait ce mélange dans les ſiens, & il ſemble d'abord qu'il veüille dire ſeulement qu'ils ont mieux mélé ces deux couleurs que n'avoit fait la Nature ; ce qui

seroit visiblement faux, puisqu'il n'est icy question que des lys qui sont tout blancs, & qui à cause de leur parfaite blancheur representent l'excellente pureté de ces bienheureux enfans.

C'est comme en la page 23. il dit sur vne image de Sainte Catherine,

L'Art AVSSI BIEN *que la Nature,*
Eust fait plaindre cette peinture;
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cause est belle,
La gloire d'vne ame fidelle
Est de souffrir sans murmurer.

Cet *aussi bien* fait vne equivoque qui ne se peut excuser. Car la Nature ne peut pas faire plaindre vn portrait, ce qu'il semble que ces paroles veuïllent dire. *L'Art eust fait plaindre cette peinture, aussi bien que la Nature*; au lieu que le sens est, *L'art du Peintre estoit assez merveilleux pour faire plaindre cette peinture s'il eust voulu, comme la Nature fait plaindre les personnes qui souffrent & qui endurent quelque tourment.* Au reste, MADAME, cette façon de parler est belle,

S'en allerent fleurir au printemps eternel.

Ce ne sont pas seulement les enfans qui sont comme des fleurs dans le Paradis. Dante appelle generalement tous les Bienheureux, *des roses eternelles, Sempiterne rose.* Et ailleurs, *perpetui fiori de l'eterna letitia, des fleurs qui ne cessent jamais de fleurir d'vne joye toûjours durable.* Et en vn autre endroit il appel-

le la felicité de l'autre vie, *primavera sempiterna.*

Il ne faut pas soy-mesme éteindre son flambeau.

Ie trouve avec vous, MADAME, que cette façon de parler est belle, pour exprimer que nous ne sommes pas maistres de nostre vie, & que la disposition n'en appartient qu'à celuy qui nous l'a donnée. Ce souverain Maistre veut que ce flambeau luise, & qu'il éclaire le monde jusqu'au temps qu'il a resolu de l'éteindre.

C'est vn mot de Platon, que Dieu a mis nostre ame en nostre corps, comme vn General d'armée met vn Soldat dans vne place. Si ce Soldat en sort sans son congé, il commet vn crime qui ne se pardonne point dans la guerre.

Parlant des plaintes, & des souspirs de Saint Pierre il dit,

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent,
Ses souspirs se font vents qui les chesnes combattent.

Ie vous avouë, MADAME, que voilà vn exemple d'vne mauvaise hyperbole qui est au delà de toute moderation, & non seulement au delà de toute creance. Mais je ne saurois condamner celle qui suit, ni confesser qu'elle aille jusqu'à vn excés vicieux,

Et ses pleurs, qui tantost descendoient mollement,
Ressemblent vn torrent, qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Vnivers ne soit qu'vn element.

Et de fait, MADAME, ne disons nous pas ordi-

nairement vn torrent de larmes ? Et noſtre Auteur ne compare-t-il pas les pleurs de la feuë Reine Mere aprés la mort de Henry le Grand, au débordement de la Seine,

L'image de ſes pleurs, dont la ſource feconde
Jamais depuis ta mort ſes vaiſſeaux n'a taris,
C'eſt la Seine en fureur qui déborde ſon onde
Sur les quais de Paris.

Ne dit-il pas encore d'Artemiſe en la page 203. qu'aprés la mort de Mauſole, elle ſe noya le viſage de pleurs?

Ainſi quand Mauſole fut mort,
Artemiſe accuſa le ſort,
De pleurs ſe noya le viſage.

Neanmoins je ne ſay que répondre à ce que vous ajouſtez que dans cette comparaiſon la proportion n'y eſt pas gardée; que l'Auteur devoit parler des campagnes éloignées, & non pas ſeulement des campagnes voiſines, & que c'eſt trop peu pour ce qui ſuit : *Veut que tout l'Vnivers ne ſoit qu'vn element.* Car vn débordement qui reſſemble tout au moins à vn Deluge vniverſel ne ſe contenteroit pas de noyer les terres qui ſont ſur ſes bords. Le mot de *voiſines*, eſt employé plus à propos dans vne ſemblable deſcription qui eſt en la p.31.

Tel qu'à vagues épanduës
Marche vn fleuve imperieux,
De qui les neges fonduës
Rendent le cours furieux;

Rien n'eſt ſeur en ſon rivage;
Ce qu'il trouve il le ravage;
Et traiſnant comme buiſſons
Les cheſnes & leurs racines,
Oſte aux CAMPAGNES VOISINES,
L'eſperance des moiſſons.

Et qu'attend plus de nous-ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat la ſeule conſcience
Doive eſtre le couſteau qui le face mourir?

C'eſt avec raiſon, MADAME, que ce ſentiment vous paroiſt fort beau. Il eſt certain qu'vn Ingrat qui n'eſt pas confirmé dans ſon vice, s'il reconnoiſt que par ſon ingratitude il s'eſt attiré le reproche, le blâme, la malveillance ou pluſtoſt la déteſtation & l'horreur de tout le monde, eſt puni plus cruellement par ſes remords qu'il ne le ſauroit eſtre par toute ſorte de ſupplices. Vn Poëte Latin a dit, *que pour dire en vn mot toute ſorte d'injures à vn homme, il ne falloit que l'appeller ingrat.* *Publius Mimus.* Celuy qui ſera tombé dans cette extremité & qui comprendra bien l'enormité de ſon action, de combien de remords, de combien de troubles aura-t-il l'eſprit agité; quel repos, quelle douceur peut-il eſperer en la vie?

C'eſt vn mot de Platon, que ſi l'on pouvoit voir le cœur d'vn Tyran, on le verroit tout couvert d'vlceres, tout percé, tout déchiré, tout meurtri de coups, & qu'on connoiſtroit qu'il

ſouffre plus ſans comparaiſon qu'il ne fait ſouffrir : l'Ingrat n'eſt pas mieux traité, & ſa peine n'eſt pas plus legere.

En la page 50. il eſt parlé d'vn remords qui rend ceux qui en ſont touchez plus morts que s'ils eſtoient morts,

Et le funeſte remors,
Que fait la peur des ſupplices,
A laiſſé tous ſes complices
Plus morts que s'ils eſtoient morts.

Celuy d'vn Ingrat n'eſt pas moins cruel ni moins meurtrier. C'eſt vn bourreau qui n'eſt pas moins ingenieux ni moins inventif que le ſont les autres.

Tandis la nuit s'en va, ſes lumieres s'éteignent,
Et déja devant luy les campagnes ſe peignent
Du ſaffran que le jour apporte de la mer.

Vous me demandez, MADAME, où Malherbe a eſté querir ce ſaffran, je penſe qu'il l'a rapporté des voyages qu'il a faits à la vieille Rome. En effet, tous les Poëtes Latins donnent à l'Aurore des habillemens de ſaffran. Ils l'appellent *ſaffranée*, & donnent cette meſme qualité au lict de ſon vieux Tithon, dont elle ſort pour donner le jour. Parmy eux le ſaffran eſt vne eſpece de parfum, mais parmy nous il n'eſt pas du tout ſi precieux ni en ſi grande recommandation, & je ne ſay, non plus que vous, ſi ce mot repreſente aſſez bien l'or & les roſes, & generalement cette

riche effuſion de couleurs qui paroiſſent à la naiſſance du jour.

On voit bien, MADAME, que vous vous connoiſſez en Stances admirables, puiſque vous donnez cette loüange à celle cy,

L'Aurore d'vne main, en ſortant de ſes portes,
Tient vn vaſe de fleurs languiſſantes & mortes:
Elle verſe de l'autre vne cruche de pleurs,
Et d'vn voile tiſſu de vapeur & d'orage
Couvrant ſes cheveux d'or, découvre en ſon viſage
Tout ce qu'vne ame ſent de cruelles douleurs.

Mais comment cette cruche de pleurs que verſe l'Aurore, & ce voile tiſſu de vapeur & d'orage, dont elle couvre ſes cheveux d'or, s'accordent-ils avec ce qui eſt auparavant, *que les campagnes ſe peignoient de ſaffran?* Car lors que l'Aurore eſt pleureuſe, & qu'elle couvre ſa teſte d'vn voile noir, elle laiſſe repoſer ſon pinceau, & n'a pas le courage de s'en ſervir. Et puis elle a icy les deux mains empéchées, & il faudroit qu'elle en euſt vne troiſiéme pour tenir & manier le pinceau. Ie m'eſtonne que cette petite faute ait trouvé moyen de s'échaper de voſtre veuë ſi ſubtile & ſi penetrante.

Le Soleil qui dédaigne vne telle carriere,
Puiſqu'il faut qu'il déloge, éloigne ſa barriere;
Mais comme vn criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,
Il marche lentement & deſire qu'on ſache,

Que si ce n'estoit force il ne le feroit pas.

Trouvez bon, MADAME, que je vous face des questions à mon tour. Aprés avoir dit que le Soleil marchoit ce jour là comme vn Criminel que l'on meneroit au supplice, est-ce dire assez que ce qu'il ajouste,

Monstrant que dans le cœur ce voyage le fasche.

Ne le monstroit-il pas en son visage, aussi bien que l'Aurore dont il vient de nous asseurer *qu'elle découvroit en son visage Tout ce qu'vne ame sent de cruelles douleurs?*

Et puis dequoy s'avise le Poëte de faire icy marcher le Soleil plus lentement qu'à l'ordinaire? L'Histoire sacrée nous apprend bien que le Soleil s'eclipsa le jour de la Passion, mais elle ne dit point que ce jour fust plus long que les autres jours.

Dans la Fable le Soleil saisi d'horreur de la cruauté d'Atrée *recula vers le matin*, pour vser des termes de nostre Auteur. Mais il ne s'arresta pas, ni ne marcha plus lentement,

O Soleil ô grand luminaire,
Si jadis l'horreur d'vn festin,
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'vn émerveillable change,
Tu couchas aux rives du Gange.

Neanmoins pourquoy ne sera-t-il pas permis à Malherbe de faire marcher le Soleil plus lente-

ment,

ment, puiſque la Metamorphoſe a eu le credit de le faire reculer & retourner en arriere?

Parlant du meſme Soleil il dit,

Sa lumiere paſlit, ſa couronne ſe cache,
Auſſi n'en veut-il pas cependant qu'on attache
A celuy qui l'a fait des épines au front.

Cette imagination eſt fort belle. Le Soleil ne veut point avoir de couronne de rayons pendant que les Bourreaux en attachent vne d'épines à ſon Createur & à ſon Maiſtre. Mais c'eſt dommage, comme vous dites, MADAME, que cette vieille diction *cependant* pour *pendant* vienne gaſter cette agreable penſée. Toutefois il ſe ſert encore de ce mot en la page 71.

Mais doit-il vouloir que pour luy
Nous ayons toûjours le teint bleſme,
Cependant *qu'il tente luy meſme*
Ce qu'il peut faire par autruy?

Et en la page 84.

Grand Henry, grand foudre de guerre,
Que cependant *que parmy nous*
Ta valeur eſtonnoit la terre,
Les Deſtins firent ſon époux.

Il ſe contente de dire *qu'il cacha ſa couronne*: Ovide paſſe plus avant, car il la luy fait quitter lors que Phaëton approche de luy.

Il y a apparence qu'il cacha cette couronne d'vn voile ſemblable à celuy dont l'Aurore avoit couvert ſes cheveux d'or:

Et d'vn voile tissu de vapeur, & d'orage,
Couvrant ses cheveux d'or, &c.

Au point accoustumé les oiseaux qui sommeillent,
Apprestez à chanter dans les bois se réveillent;
Mais voyant ce matin des autres different,
Remplis d'estonnement ils ne daignent paroistre,
Et font à qui les voit, ouvertement connoistre
De leur peine secrete vn regret apparent.

Cette fiction est jolie, & il me fascheroit de ne pouvoir satisfaire aux objections que vous faites là dessus. Vous dites, MADAME, qu'au temps de la Passion les bois estoient muets, & que l'Escriture marque expressément qu'il faisoit grand froid. Mais je répons que ce froid estoit hors de saison; & que peut-estre dés le lendemain il fit chaud comme il arrive quelquefois sur nostre climat, où, comme vous l'avez lû dans le Cardinal Bentivole, *l'inconstance des elemens est aussi grande que celle des hommes.* Et veritablement il n'y a point de doute, que le Printemps ne vienne bien plus tost en Iudée qu'en France, & en toutes ces contrées plus approchantes du Nort.

Ie trouve bien plus de difficulté à ce qui suit sur le sujet de Saint Pierre,

Il voit de tous costez qu'il n'est veû de personne,
Toutefois le remords que son ame luy donne,
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.

N'est-il pas vray, MADAME, que ce n'est pas le

remords qui témoigne le mal que ſent vn coupable, & que c'eſt pluſtoſt quelque marque exterieure qui témoigne ſon remords? Et puis, ſi cet Apoſtre penitent *n'eſt veû de perſonne*, à qui témoigne-t-il ſa douleur ſecrete? Car ſi l'Auteur parle de Dieu, le mot de *témoigner* eſt impropre, puiſque Dieu n'a point beſoin d'aucun témoignage pour connoiſtre ce qui ſe paſſe dans nos cœurs.

En recompenſe la derniere Stance de ce Poëme eſt excellente,

Auſſi l'homme qui porte vne ame belle & haute,
Quand ſeul en vne part il a fait vne faute,
S'il n'a de jugement ſon eſprit dépourveû,
Il rougit de luy meſme, & combien qu'il ne ſente
Rien que le ciel preſent & la terre preſente,
Penſe qu'en ſe voyant tout le monde l'a veû.

Ce ſentiment eſt fort beau. Vn homme qui a la conſcience bonne eſt plus touché des reproches qu'elle luy fait, qu'vn Criminel endurci ne le ſeroit des reproches de tout le monde. Les Latins diſent *que la conſcience vaut mille témoins*. Si cela eſt, vn homme qui a de la conſcience ne ſauroit pecher en ſecret. Il arrive quelquefois que perſonne ne ſait le crime qu'il a commis, mais c'eſt aſſez qu'il le ſache luy meſme pour en eſtre puni à toute rigueur. Toutefois, à moins que d'eſtre fort ſenſible à l'honneur, nous n'avons pas des ſentimens ſi tendres, & ſi delicats. Car il n'y a que fort peu de gens que la ſeule connoiſſance

de leur faute ſoit capable de chaſtier & de corriger, tant il eſt rare que nous ayons pour nous meſmes aſſez de crainte & de reſpect.

Penſe qu'en ſe voyant tout le monde l'a veû.

Au contraire vne Bergere dans la Filis de Scyre ayant eſté dépoüillée toute nuë par vn Satyre, ſe ferme les yeux, s'imaginant que pourveu qu'elle ne ſe viſt point elle meſme, perſonne ne la verroit. Quelqu'vn de nos Poëtes a ainſi traduit les vers Italiens,

I'abaiſſay mes regards ne pouvant autre choſe,
Et crûs innocemment que ma paupiere cloſe
Me ſerviroit de voile, & couvriroit alors,
Auſſi bien que mes yeux, le reſte de mon corps.

Si vous avez la curioſité de voir cette penſée dans ſa propre langue, je ne manquerai pas, MADAME, de vous l'envoyer à lettre veuë. Ie voudrois qu'il me fuſt auſſi aiſé de faire les autres choſes qui me pouroient ſervir à vous obliger de me croire,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXI.

MADAME,

Quoique vous en puissiez dire, j'aimerois mieux savoir faire des nœuds comme vous, que de les savoir défaire comme je fais. Mais ce n'est pas à moy à choisir, & en vous obeïssant je ne cherche que la seule gloire de vous divertir. Pourveu que je la trouve je me consolerai sans beaucoup de peine du peu de force, & du peu d'adresse que je vous témoigne en défendant l'honneur du Poëte que vous appellez *mon Favory*. Les petits defauts cachez que vous découvrez en luy si finement, ne m'empécheront pas de l'aimer toûjours; & l'admiration où je suis de la delicatesse, & de la penetration de vostre esprit, ne ruinera point celle que j'ay de la grandeur, & de la beauté du sien. I'apprens avec beaucoup de joye que les Stances spirituelles qui sont de son invention ne vous plaisent pas moins que les autres, & qu'à vostre gré ses originaux sont du merite de ses copies. Vous approuvez particulierement cette premiere,

Loüez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains.

Pour confirmer vostre opinion, je vous dirai, MADAME, qu'vn Poëte Latin a dit que les hommes entendant tonner ont crû que Iupiter regnoit dans le Ciel; & j'ajoûterai que si c'est le tonnerre qui a fait croire vn Dieu, ce n'est pas le tonnerre qui le fait louër. Et certes sa foudre n'est pas tant vn sujet de loüange que d'estonnement & de crainte, puisque nous ne loüons proprement que les qualitez bien faisantes, & les puissances qui s'employent à establir, & à proteger, & non pas celles qui ne s'occupent qu'à ruiner & à destruire.

Malherbe ajouste,

Mais pource que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautez qui reluisent au monde,
Sont les ouvrages de ses mains.

Dieu est loüable en qualité de Createur. Toutes les choses du monde luy doivent des loüanges parce qu'elles luy doivent tout ce qu'elles sont, parce qu'il les a tirées de l'abysme du neant, & qu'il leur a donné toutes les perfections dont leur nature estoit capable. Cependant Aristote dit que Dieu n'est pas loüable, mais qu'il est adorable; Et sa raison est, qu'à le bien prendre, la loüange ne se doit donner qu'à ce qui est bon & vtile pour quelque fin, & qui tient lieu de

moyen pour y arriver. Ainsi nous loüons vne maison ou vne terre, parce qu'elle est propre à la fin que nous nous proposons; à nostre subsistance, à nostre nourriture, à nostre entretien, & generalement aux commoditez de la vie. Mais Dieu est la fin derniere à qui tout se rapporte, & qui ne se rapporte à rien. Neanmoins, l'vsage l'a emporté au contraire, & nous ne faisons pas grande distinction entre louër, & admirer. Tous les Poëtes Grecs, & Latins sont pleins d'Hymnes à la loüange de leurs Dieux, & rien n'est si ordinaire dans les saintes lettres que le commandement de louër Dieu.

Vous souhaiteriez, MADAME, que l'Auteur eust employé quelque autre mot que celuy de *gloire*, dans l'expression de sa pensée; Et vous dites là dessus fort à propos que Dieu n'est pas loüé parce qu'il a de la gloire, mais qu'au contraire il a de la gloire parce que toutes les bouches chantent ses loüanges. Il est vray, MADAME. Aussi le mot de *gloire*, ne se prend pas là au sens ordinaire pour le bruit, & pour l'éclat que font les belles, & les grandes actions. Il signifie perfection glorieuse par cette figure qui est de vostre connoissance, qui s'appelle en Rhetorique *metonymie*, & qui donne quelquefois aux causes les noms, & les qualitez qui appartiennent à leurs effets. C'est ainsi que nostre Poëte s'en est servi en beaucoup d'autres endroits. En la page 40. parlant de Henry IV.

Et qui peut nier qu'aprés Dieu,
Sa gloire *qui n'a point d'exemples,*
N'ait merité que dans nos temples
On luy donne le second lieu?

En la page 67. parlant de la Reine Mere,

La voicy peuples, qui nous monstre
Tout ce que la gloire *a de prix.*

En la page 73.

Quand son Henry de qui la gloire
Fut vne merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire,
Le nectar avéque les Dieux.

En la page 84.

Et quiconque fera l'Histoire,
De ce grand chefd'œuvre de gloire,

Il parle de Marie de Medicis.

En la page 210. il fait dire à vn Gentilhomme de ses amis qui mourut âgé de cent ans,

N'atten passant que de ma gloire
Ie te face vne longue histoire.

En tous ces lieux là *gloire* signifie action loüable, admirable, & digne de gloire.

La seconde Stance est du prix de la premiere,

Sa providence liberale
Est vne source generale,
Toûjours preste à nous arrouser;
L'Aurore, & l'Occident s'abreuvent en sa course,
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse,

Et

Et rien ne la peut épuiser.

I'avouë que cette façon de parler est assez hardie; *l'Aurore* pour exprimer les peuples de ces regions qui sont du costé du Ciel où l'Aurore paroist toûjours. C'est à dire ceux du Levant. *Le matin* signifie la mesme chose en la page 36.

Et ne tien point ocieuses
Ces ames ambitieuses,
Qui jusques où le matin
Met les estoiles en fuite,
Oseront sous ta conduite
Aller querir du butin.

Et en la page 41.

O Soleil ô grand luminaire;
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin.

Il s'exprime plus modestement en la page 92.

Que tarde ma paresse ingrate,
Que déja ton bruit nompareil
Aux bords du Tage, & de l'Eufrate,
N'ait vû l'un & l'autre Soleil?

Pour dire, les Peuples qui sont aux deux bouts du monde, où le Soleil se leve, & où il se couche.

Vous l'accusez de ne s'estre pas expliqué bien proprement dans ces vers,

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice,

Dont nous l'offensons chaque jour.

Il est fascheux à sa bonté, dites-vous, de voir le nombre, & l'enormité de nos crimes, mais non pas à sa justice qui semble se devoir réjouïr de trouver quelque matiere à s'exercer. Et veritablement, le juste comme juste prend plaisir à punir, parce que c'est vne action de vertu, & d'vne vertu qu'il possede. Et s'il est fasché d'avoir occasion de chastier, ce n'est seulement que comme bon & pitoyable. Neanmoins, MADAME, il y a trop de subtilité dans vostre remarque. Cette façon de parler a vne infinité d'exemples, & si vous la condamniez on vous blâmeroit de trop de rigueur. I'approuve davantage ce que vous ajoustez sur cette suite de la mesme Stance,

Mais comme nostre pere il excuse nos crimes,
Et mesmes ses courroux tant soient-ils legitimes,
Sont des marques de son amour.

I'avouë que de la maniere dont le Poëte s'explique, il sembleroit que les coleres injustes seroient plustost des marques d'amour que les coleres legitimes. Et cependant nous éprouvons le contraire. Ceux qui nous déplaisent, & dont nous avons de l'aversion, ne font presque rien qui ne nous choque, au lieu que nous ne nous faschons guere contre les personnes qui nous sont fort cheres, que nous n'en ayons de grandes raisons.

Ie pense donc que *courroux legitimes*, en ce lieu là ne signifie que de grands courroux, parce qu'en

Dieu ils ne ſont grands qu'à proportion de ce qu'ils ſont legitimes, ſa colere ſe meſurant toûjours à nos offenſes, & cette meſure eſtant la plus juſte du monde, & la plus exacte. Or il eſt certain que quelque grande que ſoit la colere de Dieu envers le pecheur, c'eſt vn témoignage infaillible qu'il ne le mépriſe pas, qu'il ne l'a pas abandonné, & qu'il le veut ramener à luy; car la colere en Dieu n'eſt autre choſe que punition, comme l'amour n'eſt autre choſe que bienfait, & il ne nous chaſtie que pour nous corriger, & pour nous rendre meilleurs. Ariſtote appelle *remedes*, les peines ordonnées par la juſtice des hommes; elles meritent encore mieux ce nom quand elles ſont impoſées par la juſtice de Dieu. Il dit au pecheur par la bouche d'vn de ſes Prophetes. *I'ay retiré mon affection de toy: A l'avenir tes crimes ne me mettront plus en colere, & je les verray ſans émotion.* D'où il s'enſuit que la penſée de noſtre Auteur eſt veritable, & que la colere de ce ſouverain Seigneur eſt vn témoignage de ſon amitié paternelle, au lieu que ſon indifference eſt vne marque de l'extréme haine qu'il conçoit de nos pechez.

Ailleurs nous voyons encore *des courroux legitimes* de Dieu; mais ils ſont employez d'vne ſorte qu'ils n'ont pas beſoin de commentaires. C'eſt en la page 157.

Certes vous eſtes bons, & combien que nos crimes

Vous donnent quelquefois des courroux legitimes,
Quand des cœurs bien touchez vous demandent ſecours,
Ils l'obtiennent toûjours.

Noſtre Poëte finit ainſi,

Nos affections paſſageres,
Tenant de nos humeurs legeres,
Se font vieilles en vn moment,
Quelque nouveau deſir comme vn vent les emporte:
La ſienne toûjours ferme, & toûjours d'vne ſorte,
Se conſerve eternellement.

L'ignorance où nous ſommes du vray bien nous porte à le chercher dans tous les objets. Mais ne trouvant en pas vn d'eux le repos, & la felicité que nous nous eſtions promiſe, nous changeons continuellement, & l'inquietude de nos recherches ne ceſſe jamais.

On peut dire auſſi que le changement de nos affections vient de celuy de noſtre temperament, qui eſt en vn mouvement, ou pluſtoſt en vn flux perpetuel, ſelon le ſentiment de ce Philoſophe qui comparoit noſtre conſtitution à vn fleuve qui eſt toûjours le meſme, & qui n'eſt jamais le meſme.

Vous demandez, MADAME, comment ces affections ſont paſſageres puiſqu'elles vieilliſſent, ou comment elles vieilliſſent puiſqu'elles ſont paſſageres. Ie vous prie de conſiderer que l'Auteur ne dit pas qu'elles ſont *anciennes*, mais qu'elles ſe font *vieilles*, *& vieilles en vn moment*, pour

marquer qu'elles s'affoiblissent, qu'elles s'alterent, & qu'elles se corrompent en peu de temps.

La vieillesse de l'amitié, c'est sa langueur, & son refroidissement; comme c'est le propre de cet âge de refroidir. En la page 54.

Reservez le repos à ces vieilles années,
Par qui le sang est refroidi.

Or vne affection qui se refroidit est bien preste de s'éteindre, principalement quand ce froid vient hors de saison, & lors que l'affection est toute formée; car il est de cela à peu prés comme des fruits, ou comme des fleurs à qui le froid de l'Hyver est avantageux, & qui ne sont endommagées que de celuy qui survient lors qu'elles sont sorties du sein de la terre, & qu'elles sont fort avancées.

Aussi suis-je vn squelette;
Et la violette,
Qu'vn froid hors de saison,
Ou le soc a touchée,
De ma peau sechée
Est la comparaison.

Il n'est donc rien de plus inconstant que la volonté de l'homme dont les desirs sont passagers, & n'ont qu'vne violence de peu de durée. Il n'en est pas de mesme de celle de Dieu,

La sienne toûjours ferme, & toûjours d'vne sorte,
Se conserue eternellement.

La volonté de Dieu est immuable comme son

essence, car elle est son essence mesme ; Et comme l'enseigne la Theologie, il n'y a rien en Dieu qui ne soit Dieu veritablement. Seneque a dit là dessus ce mot admirable : *Il est necessaire que les mesmes choses plaisent toûjours à celuy qui ne peut se plaire qu'aux excellentes.* En effet, on ne change que pour estre mieux, & qui trouve le mieux tout d'vn coup ne peut pas se resoudre au changement. Sur ce principe vous pouvez vous asseurer que je seray toûjours,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXII.

MADAME,

Ie vous supplie de ne prendre point contre moy le party de vostre douleur, & d'avoir agreable qu'aprés l'avoir inutilement flattée plus de trois semaines, je commence à la quereler, & à

quitter la complaisance que j'avois pour elle. Et veritablement, il n'est pas possible que je souffre davantage qu'elle déchire vn cœur qui doit estre tout entier à l'Illustre Mort que vous regretez. Cependant, MADAME, quelque cruelle qu'elle vous soit, on diroit que vous l'aimez presque autant que luy, & que vous qui aviez logé si hautement vos affections, les abaissiez à cette heure à vn sujet indigne de vostre courage. En effet, MADAME, qu'y a-t-il qui merite moins d'occuper dans vostre ame la belle place que Monsieur le Marquis de Lavardin y remplissoit si dignement, qu'vne passion si foible, & si molle, & qui luy est si odieuse selon toutes les apparences? Et certes, MADAME, il faut necessairement choisir, ou de chasser la tristesse de vostre esprit, ou de consentir qu'elle en chasse l'aimable idée que vous voulez y garder eternellement; & si vous ne trouvez moyen de vous rendre agreable la pensée de l'excellent homme dont la possession faisoit tout vostre bonheur, à la fin vous serez obligée de fuir sa peinture qui renouvellera vos larmes. Pour la mesme raison vous éloignerez de vostre memoire le souvenir de ses belles actions: Malgré l'amour que vous avez pour sa gloire, les loüanges qu'on luy donnera vous deviendront insupportables, & vous imiterez l'exemple de cette Princesse Romaine sœur de l'Empereur Auguste, qui pour trop songer à

sa perte, se mit en estat de ne pouvoir plus songer à l'aimable fils qu'elle avoit perdu; & qui pour n'avoir pas eu la resolution d'étouffer sa douleur dans son ame, fut contrainte d'y étouffer Marcellus. Ce seroit, MADAME, vn dereglement estrange de conserver si soigneusement vostre affliction, & de ne vous conserver point vous mesme pour le portrait animé de la personne du monde qui vous estoit la plus chere; Ie veux dire pour ce precieux gage de son amour, pour ce fils vnique, où je me promets que la Nature n'ayant pû sauver le pere, aura sauvé tout ce qu'il y avoit en luy de plus glorieux, de plus noble, & de plus grand. Pendant la vie de ce genereux Marquis, je vous ay vû souhaiter avec ardeur de trouver occasion de faire pour son contentement quelque chose de tres-difficile qui luy pûst témoigner l'excés de vostre amitié; imaginez vous, MADAME, que vous avez rencontré ce que vous cherchiez alors; Et puisqu'il n'est rien maintenant qui vous paroisse plus difficile que d'arrester vos souspirs, & de moderer vos plaintes, rendez luy cette belle preuve d'affection. Sur tout pour avoir trop de tendresse, n'ayez pas cette dureté de luy refuser la derniere grace qu'il a desirée de vous en mourant. La religion, & l'honneur vous obligent d'accomplir sa derniere volonté, & il vous l'a declarée solemnellement dans le billet qu'il vous écrivit du Camp

de

de Gravelines, où je me souviens d'avoir lû ces propres mots : *Ie viens d'estre blessé à mort, & en cet estat je pense plus à vous que je ne pense à ma blessure. Adieu*, MADAME, *songez à vos affaires, je vay songer à mon salut; & si vous aimez ma memoire consolez vous, & consolez mes amis.* Vous voyez, MADAME, la haute opinion qu'il avoit de vostre constance, & de vostre force; & comme il estoit persuadé que vous en aviez assez pour en faire part aux autres. Il ne vous demandoit que cette seule marque d'amour, de rendre bien tost le repos à vn esprit où il vouloit demeurer toûjours. Si vous ne luy accordez ce bien & cet avantage, je ne dois pas esperer de le pouvoir obtenir par mes tres-humbles supplications, & il me seroit inutile de vous asseurer icy, que celuy qui vous les fait sera toute sa vie,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXIII.

MADAME,

I'appris hier de tres-bonnes nouvelles dans la lettre qu'il vous a plû d'écrire à Monsieur l'Abbé de Lavardin. Depuis que je n'ay plus l'honneur de vous voir, je n'ay rien vû avec tant de joye, & si je pouvois vous la bien témoigner comme je voudrois, je m'asseure, MADAME, que vous m'en voudriez quelque bien, & que vous jugeriez que je ne serois pas indigne de l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moy. Il y a peu de choses au monde que je ne fisse de bon cœur pour meriter cette grace, comme il n'y en a guere aussi dont je connoisse mieux la valeur, & que je mette à vn plus haut prix. Si vous en doutez, MADAME, je ne dois pas me promettre de vous pouvoir jamais rien persuader, car je ne vous dirai jamais rien où il y ait plus d'apparence. Ie me souviendrai toûjours combien j'ay passé auprés de vous d'agreables heures, & combien vous m'avez toûjours paru spirituel-

le, raiſonnable, & genereuſe. Ayant connu le fond d'vne ſi belle ame, je ne ſaurois de ma vie deſirer rien plus ardemment, que de m'y voir quelque jour dans le rang de vos tres-fideles, & tres-humbles ſerviteurs. Aprés vous avoir dit cela de l'abondance du cœur, & pour le ſoulager vn peu de ce qui le preſſoit le plus, je vous rendrai compte de la commiſſion dont vous m'honnorates en partant d'icy. Ie vous promis, MADAME, de vous envoyer tout ce que feroient nos beaux Eſprits: Mais par bonheur je ne vous promis pas qu'ils feroient beaucoup de choſes; & ainſi ne m'eſtant engagé qu'à ce qui dépendoit de moy, je ne cours point de fortune de vous manquer de parole. En effet, MADAME, je ne ſay rien de nouveau qui ne ſoit mauvais, ni rien de bon qui ne ſoit vieux. Il y a dans noſtre voiſinage vn petit Gaſcon qui va faire imprimer des lettres qu'il intitule, *Lettres Heroïques aux Grands de l'Eſtat, & aux Illuſtres du Siecle*. Il m'en a donné vne qu'il a faite pour Monſieur ***, qui vous ſemblera plaiſante. Il a trouvé moyen de l'obliger en ſe moquant de luy, parce qu'il s'en eſt moqué en le loüant. Vous en jugerez, MADAME, & ſi je ne me trompe vous en rirez. Et afin que vous ne mépriſiez pas ce nouveau Secretaire, ſachez s'il vous plaiſt qu'il a gagné depuis ſix mois cinq cens piſtoles à ce meſtier là; & qu'ainſi ſi les choſes valent d'ordinaire ce qu'elles

couſtent, ſes ouvrages ne ſont pas indignes d'eſtre eſtimez. Si Monſieur l'Abbé de Lavardin le veut, il ſera vn des Heros de ce nouveau Secretaire, & il ne luy en couſtera tout au plus que ſix piſtoles. Mais je m'imagine qu'il ne veut pas acheter la gloire non plus que la dérober, ayant de ſi beaux moyens d'en gagner par les bonnes voyes. Vous verrez vn Sonnet qui a eſté fait pour luy, & qui luy promet en bref vne Prelature conſiderable. Aprés l'avoir lû vous conclûrez peut-eſtre auſſi bien que moy, que l'Auteur ſera meilleur Prophete qu'il n'eſt bon Poëte, & que s'il ne merite la loüange de bien dire, il meritera quelque jour celle d'avoir bien predit. Ie ne ſay, MADAME, ſi je dois ajouſter à vn travail ſi ſerieux, des Stances folaſtres qui ont eſté faites pour Mademoiſelle Bertaut, dite Socratine. Elle avoit * * * * * *
* * * * * *
La Poſterité pouvoit bien ſe paſſer de ſavoir cet accident de Mademoiſelle Socratine, & quand meſme cette particularité manqueroit à l'Hiſtoire de noſtre Siecle, on ne la trouveroit pas fort à dire. Neanmoins puiſque le Poëte l'a voulu je n'examine point s'il a eu raiſon. Quoiqu'il en ſoit, je croy que j'en ay beaucoup de vous envoyer tout ce qui poura vous divertir, & vous faire connoiſtre que je ſuis veritablement,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

Ie croy que cette lettre vous sera renduë à Vernye, & que vous n'aurez point desagreable que Madame la Comtesse de Tessé y lise les asseurances de mes tres-humbles services. I'ay seu qu'elle est à cette heure mere de quatre filles. Elle n'en sauroit trop avoir si elles luy ressemblent. Ce n'est pas vne petite gloire de peupler le monde de belles personnes, & ce que j'en estime le plus, c'est qu'elle les enrichira sans s'appauvrir, & qu'elle ne perdra rien de sa beauté pour la leur donner.

A LA MESME.

LETTRE CLXIV.

MADAME,

La passion que j'avois de vous envoyer les vers médisans que vous m'aviez demandez, m'a empéché de faire plustost réponse à cette jolie lettre qu'il vous a plû de m'écrire. Cependant, MADAME, aprés les avoir attendus plusieurs jours on n'a pas voulu me les confier, & leur Auteur a témoigné que la crainte du baston avoit plus de force sur luy que tous ses amis ensemble, & qu'il

avoit moins de peur de leur déplaire en les refusant que d'offenser des ennemis qui le pouvoient perdre. Ie l'en estime plus sage, mais je m'en tiens aussi plus malheureux, de n'avoir pû contenter en cela vostre curiosité & vous donner le divertissement que vous desiriez. Neanmoins, MADAME, je pense avoir dequoy vous raquiter de cette perte, puisqu'en matiere de Poësie vous aimez encore plus les douceurs que les haut-gousts, & les loüanges que les Satyres. En effet, vous verrez dans ce paquet des Stances de Monsieur de Benserade, & les y verrez sans doute avéque plaisir. I'apprens, MADAME, que vous n'en avez pas à changer au lieu où vous estes, & je ne say si j'oserois vous dire que je n'en suis qu'à demy fasché. Si ce que je vous dis là vous déplaisoit vous seriez injuste, ou vous prendriez mal mes intentions. Ni l'vn ni l'autre ne peut estre, & il arrivera bien des changemens dans le monde devant que vous cessiez d'estre vne des meilleures, & des plus spirituelles personnes qui furent jamais, & moy par consequent d'estre pour toute ma vie,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXV.

MADAME,

Il y a huit jours que je vous dois vne réponse, mais il y a huit jours aussi que je suis dispensé de faire ce que je dois. I'ay eu vne longue fievre qui est venuë à la suite d'vn grand rheume, & d'vne fluxion sur les yeux, & quoique je sois à demy gueri de tous ces maux, je ne le seray de long-temps des remedes qui m'en ont gueri. I'avois supplié Monsieur l'Abbé de Lavardin de prendre la peine de vous le mander. Il ne s'en est pas souvenu, & je ne m'estonne point qu'en vous entretenant il n'ait pû penser à d'autre chose qu'à vous; & qu'en vn temps où vous occupiez sa memoire, il n'y ait point eu de place pour moy. Cependant, MADAME, tant de fâcheux effets de l'Hyver dont je viens de vous parler, sont de fort mauvaises choses, mais elles sont aussi de bonnes excuses, & vous manqueriez bien de bonté, si aprés les avoir sceuës vous ne croyiez plustost me devoir plaindre que vous devoir plaindre de moy. Vous n'en aurez plus

sujet, MADAME, & puisque vous avez mal expliqué le respect qui me faisoit taire, je le perdrai dorénavant en cela pour ne le perdre jamais qu'en cela. Ie laisse à Monsieur vostre Frere à vous reveler les secrets des Cercles, & des Cabinets; car il ne fut jamais si bon Hermite qu'il est à cette heure bon Courtisan. Quant à moy, MADAME, il y a longues années que je ne m'estois mis sur mon quant-à-moy. Ie ne puis vous dire de nouvelles que du Parnasse. L'incomparable Monsieur Corneille fit jouër la semaine passée son *Veritable*. Cette Comedie n'eut pas l'approbation que son *Menteur* avoit euë, & ne fut pas traitée selon son merite, & selon les pretentions de son Auteur; soit que la Fortune dispose aussi bizarrement des succés des pieces de Theatre, qu'elle fait des evenemens qui leur servent de sujet; soit que de tout temps la verité ait esté plus mal receuë que n'est le mensonge. Il a fait vne Theodore qui est veritablement admirable pour dire beaucoup en vn mot, elle est digne du lieu d'où elle est sortie, & ne fera pas moins d'honneur à son pere qu'elle en a receu de graces & de beautez. Ie suis extrémement aise que vous en ayez trouvé beaucoup dans les Stances de Monsieur de Benserade. On vous aura mandé que la Reine l'envoye en Suede, & qu'il part d'icy dans huit ou dix jours. Il se morfondoit fort à Paris, je ne say s'il se dégelera à *Stokolm*,

&

& si l'air du Nort sera plus favorable à sa fortune que n'a esté celuy de la Cour. Ie m'asseure que tout le froid du Septentrion, & que toute la nege, & la glace du païs de la Bise ne seront pas capables d'éteindre ce beau feu qui l'anime, & que la presence de la plus brave, & de la plus spirituelle des Reines luy inspirera des choses dignes d'estre conceuës sous vn meilleur Ciel, & sous vn climat plus doux. De ce feu là, MADAME, les estincelles en voleront jusqu'icy; & si cela est, vous aurez le plaisir d'en voir la lumiere au lieu où vous estes, & moy la satisfaction de vous donner cette petite preuve du soin que je prens de vous témoigner en toute rencontre que je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A MADAME LA COMTESSE DE LA SVZE.

LETTRE CLXVI.

MADAME,

Prenez s'il vous plaist vne promte & forte re-

ſolution de ſupporter conſtamment les loüanges que l'on vous donne de tous coſtez. Car afin de vous parler franchement, & ſans vous flater, ſi cette averſion vous dure, je ne connois point de perſonne en France qui ſoit plus à plaindre que vous, ni qui coure plus de fortune d'eſtre perſecutée des honneſtes gens. Conſolez vous en, MADAME, le mieux qu'il vous ſera poſſible, & conſiderez, je vous ſupplie, qu'il faut rougir en ce monde ou d'vne façon ou d'autre. La pluſpart des femmes rougiſſent de leurs defauts. Vous rougiſſez du bien que l'on dit de vous : encore eſtes-vous la mieux partagée. I'eſpere, MADAME, que vous gouſterez ma raiſon, & qu'elle produira dans voſtre bel eſprit le bon effet que je ſouhaite de tout mon cœur. Si j'apprens que voſtre mal s'opiniaſtre contre mon remede, je prierai Monſieur Chapelain, & Monſieur de Peliſſon de vous en chercher d'autres qui ayent plus de force, & plus de vertu. Ce ſont d'excellens Medecins pour les maladies qui ſe gueriſſent par les bons & ſages diſcours. Il eſt vray que la voſtre eſt ſi nouvelle, que n'en ayant jamais traité de ſemblables, je ne ſay de quelle façon ils s'y pouront prendre. I'en ay de l'inquietude, MADAME, je vous le proteſte, & je ſuis bien honteux, que vous admirant, & vous honnorant au point que je fais, je n'aye que ce ſeul moyen de vous témoigner que je ſuis, avec

tout le respect & toute la passion dont je suis capable,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXVII.

MADAME,

En vous donnant mon dernier livre, comme je m'y sens obligé, j'aurois presque envie de vous prier de ne le pas lire. En effet, j'apprehende que vous n'y trouviez pas la force, & la delicatesse que vous avez loüées dans les autres : Et aprés ces favorables témoignages, j'avouë que je me suis rendu si necessaire la faveur de vostre approbation, que je ne say comment je ferois pour me consoler de sa perte. Ainsi, MADAME, il y aura plus de prudence de ne la point mettre au hazard & de m'en tenir où j'en suis. Ie pense que vous n'aurez pas beaucoup de peine à m'accorder ce que je demande : vous, MADAME, qui n'ai-

mez pas trop à lire, qui estes venuë au monde toute instruite, & toute savante, & qui n'avez que faire de chercher ailleurs les belles choses, parce qu'elles naissent en vous d'elles mesmes; semblables à ces riches moissons que les terres de l'âge d'or produisoient sans estre semées. Neanmoins, MADAME, quoique j'en die, encore faut-il bien que vous preniez au moins quelque legere connoissance du merite de ma cause, afin de me pouvoir defendre contre *ce formidable Ennemi de la Cabale; ce terrible Fleau des Muses*, comme autrefois Attila l'estoit de Dieu; *ce fameux Exterminateur des Tyrans*, qui vouloient vsurper l'Empire sur les Esprits, & changer l'Estat des Lettres, qui doit necessairement estre populaire, en vn Gouvernement de peu de personnes. Et certes, MADAME, à moins que d'estre à couvert sous vostre protection, je cours fortune d'estre percé des pointes de cinq ou six Epigrammes satyriques, & de finir mes jours d'vne façon lamentable. Sauvez moy s'il vous plaist de ce malheur, & conservez vn homme qui ne veut vivre que pour vous admirer plus long-temps, & ne cesser pas si tost d'estre,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.



A MADAME LA COMTESSE DE TESSE.

LETTRE CLXVIII.

MADAME,

Quand j'eus l'honneur de vous voir, il me ſouvient que vous me demandates quelques Stances de Monſieur de Voiture dont je vous avois dit le commencement. Depuis ce temps là, voicy la premiere fois que j'ay pû vous les envoyer, quelque deſir que j'en euſſe. Vous me ferez bien la faveur de le croire, & je penſe, MADAME, que lors que vous ſongerez à ce que vous eſtes, vous n'aurez point de peine à vous imaginer qu'il n'y a guere de plus grand ſupplice à vn honneſte homme qui vous a veuë, que de ne pouvoir faire ce qui vous plaiſt. L'Auteur de ces vers les a faits pour vne Dame qui valoit beaucoup. Mais s'il vous voit jamais à la Cour, je m'aſſeure qu'il aura honte de ſon idolatrie, & qu'il avouëra qu'il n'y a que vous ſeule qui les meritiez, ou pluſtoſt qu'il n'y a que vous dont ils ſoient in-

dignes. Auſſi le connoiſſant, comme je fais, je vous répons pour luy, MADAME, qu'il euſt eu des penſées bien plus nobles, & plus relevées, s'il euſt eſté inſpiré par vne perſonne auſſi belle que vous l'eſtes, & auſſi pleine de toute ſorte de charmes, & d'agrémens. Ie ne deſeſpere pas d'en voir quelque jour de ſa façon dont vous ſoyez le ſujet, car je m'imagine qu'à voſtre retour à Paris, il n'y aura point de cœurs bien faits ni de beaux Eſprits qui ne vous rendent des hommages, & que toutes les bouches eloquentes s'emploiront à vous donner des loüanges, & à témoigner leur eſtonnement. Encore que je ſois à cent lieuës de ces belles choſes, je ne laiſſerai pas de me réjouïr de voſtre gloire, & de faire des vœux pour la conſervation d'vne beauté qui eſt l'ornement de mon Siecle. Ie les ferai ſi haut, que le bruit en poura bien aller juſqu'à vous. Et ſi cela eſt, peut-eſtre que vous m'en ſaurez gré, & que je pourai me promettre d'obtenir la grace que je vous demande de m'avoüer,

MADAME,

Pour voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXIX.

MADAME,

Vous me faites plus d'honneur que je n'en merite de vous plaindre de mon silence. Ie vous dois des remerciemens pour vos reproches, & je ne m'entendrois guere en paroles obligeantes, si je ne donnois ce nom là aux vostres, & si je ne les prenois pour des complimens que vous avez voulu déguiser en plaintes, afin de les rendre plus jolis, & plus surprenans. En effet, MADAME, je ne suis pas assez vain pour me figurer que vous ayez trouvé mes lettres à dire, & que vous m'accusiez serieusement d'avoir manqué à vne chose que vous ne vous estiez pas souvenuë de m'ordonner, & que je n'ay pas dû entreprendre sans commandement. Il est vray qu'il y a trois semaines & quelques jours que nous sommes au lieu où se font les nouvelles, & ce qu'on appelle les belles choses. Mais je sçay que vous les recevez d'ailleurs, & d'vne main dont vous ne recevez rien qu'avéque plaisir, qui enrichit tout

ce qu'elle donne, & qui en releve le prix. De sorte, MADAME, que j'estois reduit à ne vous écrire que les respects infinis, & la parfaite estime que j'ay pour vous ; & je n'eusse satisfait en cela ni vous ni moy, car asseurément j'en aurois moins dit que je n'en pense, & peut-estre vn peu plus que vous n'en voudriez entendre. Et puis, quand mesme je me croirois capable de vous donner quelque sorte de divertissement, je ne say si je ne devrois point faire conscience de vous desennuyer hors de Paris, & si par là je ne m'attirerois point la malveillance d'vne infinité d'honnestes personnes qui vous desirent icy, & qui voudroient que vous vous déplussiez où vous estes, autant qu'il seroit besoin pour haster vostre retour. Neanmoins, MADAME, vos interests doivent passer devant ceux des autres, & quoique j'en aye dit, si je pensois que cette sorte de soins vous pûst plaire, vous liriez tous les voyages les protestations tres-veritables que je vous renouvelle aujourd'huy, d'estre toute ma vie & de toute mon ame,

MADAME,

Vostre tres-humble &c.

A

A LA MESME.

LETTRE CLXX.

MADAME,

Quand je vous promis de me donner l'honneur de vous écrire, je m'estois promis aussi que nos Beaux Esprits m'en donneroient le sujet, comme vous m'en donniez la permission. Mais par malheur ils ont esté encore plus paresseux que je ne le suis, & s'ils ne sont devenus sterils, pour le moins ils n'ont point vsé de leur bien-heureuse fecondité. De sorte, MADAME, que la parole leur ayant manqué, j'ay esté reduit à manquer à la mienne, & à vous tromper, ayant esté trompé le premier. C'est à vous à voir, MADAME, si vous estes resoluë de me haïr pour l'amour de nos Poëtes, ou de haïr nos Poëtes pour l'amour de moy. Le premier seroit bien injuste, & le dernier ne seroit pas seur. Et que say-je s'il ne s'en trouveroit point, qui eussent oublié l'exemple de ce malheureux, qui fut puni d'vn aveuglement pour avoir fait des vers contre vne excellente beauté, quoiqu'elle eust

eſté cauſe de l'embraſement de Troye, & de la ruine de toute l'Aſie. Ie m'aſſeure donc, MADAME, que vous trouverez quelque temperament à cela, & que vous vous contenterez de me plaindre, & de vous plaindre vn peu de nos Beaux Eſprits. Ie ne ſuis pas le ſeul qui ait cette confiance en voſtre bonté. Monſieur de *** n'y en a pas moins, & vous verrez par le billet qu'il me vient d'envoyer ce qu'il attend de voſtre protection. Vous connoiſſez mieux que moy combien il en eſt digne, & aprés les témoignages que vous m'avez rendus de luy, je croy que mes tres-humbles ſupplications ſont peu neceſſaires où il y va de ſes intereſts. Mais je n'ay pû les luy refuſer, ni m'empécher de vous dire que je croirai avoir receu tout le bien que vous luy ferez, & que vous ne ſauriez guere obliger plus ſenſiblement qu'en ſa perſonne,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXI.

MADAME,

Quand vous estiez icy, je me voulois mal de vous faire si peu de Cour, & de laisser perdre tant de bonnes heures que je pouvois employer à vous voir, & à vous oüir. Maintenant que vous vous estes lassée de Paris pour vous aller desennuyer à la campagne sept ou huit mois seulement, je trouve que je n'ay pas eu trop de tort de m'accoustumer à me passer des douceurs de vostre conversation, & de ne m'estre pas rendu si necessaire vn bien que je devois perdre, & qui m'eust dégousté de tous les autres, qui valoient moins à la verité, mais qui estoient plus durables & plus asseurez. Où en serois-je, MADAME, si je n'eusse seu me moderer en cela, puisqu'avec toutes ces belles precautions, il n'y a guere que nostre excellente Marquise qui me puisse consoler de ce que je pers en vostre éloignement. Elle me fait l'honneur de me venir prendre presque tous les soirs pour me mener à vn Cours que

l'on appelle le Cours des Infirmes, des Prudes, & des Affligées. Ie croy, MADAME, qu'il a le bonheur d'estre connu de vous, & que vous m'avouërez qu'il meritoit vn plus beau nom. Quoiqu'il en soit, c'est en cet aimable lieu, où si je n'ay la joye de vous voir, j'ay pour le moins le soulagement d'ouïr parler dignement de vous avec toute l'estime, & toute l'affection que vous meritez. Ie pourois, MADAME, vous écrire beaucoup de nouvelles; mais Monsieur l'Abbé de Lavardin ne veut pas que j'entreprenne sur ses droits, & il est si jaloux de cet employ, qu'il ne peut se resoudre à le partager avéque personne, si ce n'est peut-estre avec Madame sa Belle-sœur. Ie suis donc reduit à manquer souvent de sujet d'entretien, ou à vous redire toûjours les mesmes choses du zele, & de la passion avec laquelle je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXII.

MADAME,

L'aimable personne dont vous parlez, n'empêchera point que ma premiere, & ma plus forte passion ne soit celle que j'ay de vous obeïr toute ma vie. Tout mon temps est encore à moy, & ainsi, MADAME, il est encore tout à vous. Afin que cette Belle disposast absolument de toutes mes heures, il faudroit qu'elle m'en fist passer de meilleures que je ne l'y vois resoluë. Et puisque vous avez la bonté de vous interesser dans les choses qui me regardent, & d'apprehender pour moy l'engagement, & la misere que traine aprés soy la captivité, je prendrai, MADAME, la liberté de vous dire que depuis que j'ay passé vingt-huit ans, mon amour n'a point ressemblé à celuy d'vn Prince que vous avez connu dans le Tasse, & dont il est dit,

--------Amor di breve vista,
Che si nudre d'affanni, e forza acquista.

Non, MADAME, ce n'est point moy dont on dira jamais,

Ama & arde il misero, e si puoco
In tale stato, che sperar gli avanza
Che nodrisce nel sen l'occulto foco
Di memoria via più che di speranza.

Sur ce fondement, MADAME, puisqu'il me faut beaucoup d'esperance pour avoir beaucoup de passion, je suis assez en seureté de ce costé là, & si vous me voulez faire l'honneur de me plaindre, plaignez moy s'il vous plaist pour d'autre sorte de maux. Les lettres que vous avez veuës sont lettres de pure galanterie, où l'esprit a toute la part que vous croyez que le cœur y ait. Celle qui en est le sujet est allée à la campagne pour tout cet Esté, & je vous proteste, MADAME, que contre vn tel accident qui est assez considerable quand on aime bien, je n'ay besoin que d'vne partie de mes forces. Mais j'aurois besoin de les employer toutes entieres, si vous ne vouliez plus m'honnorer de la qualité,

MADAME

De vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXIII.

MADAME,

I'aurois bien de la peine à vous repreſenter toute la joye queme donne celle qu'il vous plaiſt de me témoigner. Ie vous en remercie tres-humblement pour ma part. Quelque petite qu'elle ſoit, je ſay à quoy elle m'oblige, & ce devoir eſt ſi fort ſelon mon cœur que je ſuis aſſeuré de n'y manquer pas. Vous dites, MADAME, que je verrai voſtre contentement ſur voſtre viſage : c'eſt me promettre plus que vous ne penſez. Quand j'y verrois de la colere, & du chagrin, dont je ſerois cauſe, je penſe que je ne pourois pas m'empécher de le regarder encore avec plaiſir. Iugez aprés cela, MADAME, du bonheur que vous me faites eſperer, & combien il ajouſtera à la paſſion que j'ay déja de vous témoigner à quel point je ſuis,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXIV.

MADAME,

Ayez agreable que je vous diſe que vous ne ſavez ce que vous demandez quand vous ſouhaitez mon eſprit. Vous me faites ſouvenir de ces Princes qui ſe dégouſtent de l'abondance, & de la grandeur, & qui portent envie aux petits plaiſirs du peuple. En verité, MADAME, celà eſt eſtrange de vous meſconnoiſtre ſi fort. Ie pardonne aux perſonnes ordinaires de ſonger à toute autre choſe pluſtoſt qu'à ſoy, & de chercher ailleurs la ſatisfaction qu'elles ne peuvent trouver en elles-meſmes. Mais celles qui vous reſſemblent ont grand tort, ſi elles ne paſſent vne partie de leur vie à s'eſtudier, & à ſe connoiſtre. Neanmoins, MADAME, je penſe qu'il vaut mieux laiſſer le monde comme il eſt. Car peut-eſtre que ſi vous vous eſtiez bien conſiderée, vous ne me conſidereriez pas tant que vous faites. A la verité, j'aimerois mieux devoir vn ſi grand bien à voſtre bon jugement qu'à voſtre erreur, & à mon merite qu'à ma

ma fortune. Mais puiſque je ne le ſaurois gagner juſtement, j'aime mieux le dérober que de m'en paſſer. Et veritablement en bonne conſcience le larcin ceſſe d'eſtre larcin, & d'obliger à la reſtitution quand on ne vole que les choſes abſolument neceſſaires à la vie : Et il eſt certain, MADAME, que je ne ſaurois vivre ſans l'honneur de voſtre eſtime, & de voſtre bienveillance. Ie ſerois ravi de la meriter par des ſervices plus importans, ſi ce n'eſt que bien ſouvent les agreables l'emportent ſur les vtiles, & que ceux que je vous rens eſtant ſelon voſtre gouſt, il ne m'appartient pas d'eſtre plus difficile à contenter que vous l'eſtes. Vous trouverez icy la ſuite des lettres qui vous ont plû, & ces méchans vers de *** . Lors que je vous les promis la premiere fois, je croyois vous promettre quelque choſe plus digne de vous, & plus capable de vous divertir. Ie ſuis en quelque façon bien aiſe d'y avoir eſté trompé, & de n'eſtre point obligé de trouver bon ce qui a eſté fait contre vne Princeſſe ſi accomplie, & de qui vous eſtes parente. Outre ces méchans vers, je vous en envoye d'autres qui ne ſont pas nouveaux ; mais qui le ſeront peut-eſtre pour vous, comme ils l'ont eſté pour moy : & je ſerai ſi heureux ou que vous ne les aurez jamais vûs ou que vous les aurez oubliez. Au pis aller, quand ils n'auroient pas la grace de la nouveauté, ils en ont

d'autres qui vous les rendront agreables ; & je pense, MADAME, que vous n'estes pas de l'humeur de ceux qui aimeroient mieux vne épine nouvelle qu'vne vieille fleur. C'est,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXV.

MADAME,

Vous me faites tant d'excuses de vostre paresse, que j'ay sujet de craindre de n'en pouvoir trouver pour la mienne. Car si c'est vne faute en vous, c'est vn crime en moy ; & si vous avez raison de me demander pardon, je n'en ay point d'en esperer de vostre bonté. Neanmoins, MADAME, ce n'est pas seulement ma negligence qui m'a obligé de me taire si long-temps, c'est la honte que j'ay euë de ne vous dire jamais que les mesmes choses, & de vous les dire toûjours inutilement. Ie ne saurois plus mesme pretendre

de vous les exprimer avec quelque grace. I'ay si souvent, & en tant de diverses façons employé pour vous ces mots de *respect*, d'*estime*, & d'*affection*, que je ne puis éviter vne importune redite, à moins que de vous protester en termes fort communs, que personne n'est plus que moy, & persuadé, & touché de vostre rare merite, & qu'il m'est impossible de n'estre pas toute ma vie de meilleure sorte que tout le reste des hommes,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXVI.

MADAME,

Ie suis presque d'avis de reprendre ma vanité de vingt & vn an, & d'essayer à regagner vne maladie dont j'ay eu tant de peine à me guerir. Et veritablement je pers beaucoup de ne l'avoir plus, car si j'avois conservé cette passion, vostre lettre l'auroit mise au comble de son bonheur, & me

A LA MESME.

LETTRE CLXXVII.

MADAME,

Ie suis bien fasché que la saison ait esté si contraire aux belles Roses de Monsieur de la Menardiere, & qu'elles vous ayent esté presentées en vn temps, où mesme de plus belles qu'elles, s'il y en a dans le monde, n'eussent pas esté capables de vous réjouïr, & de vous plaire. Ce n'est pas pour l'honneur de ces Roses ni pour celuy du Rosier qui les a produites, quoique je l'aime extremément, que je sens ce déplaisir, c'est pour l'interest de l'excellente personne à qui je les avois envoyées. Ie ne me mesle point, MADAME, de faire là dessus le Consolateur. Ie prens tant de part à toutes vos afflictions, & en suis touché si sensiblement, que je ne suis guere propre à cet office. Mais quand j'y pourois reüssir; je croy que le remede viendroit aprés la guerison, & que ce seroit la chose du monde la plus superfluë. I'ay grande opinion, MADAME, de la tendresse de vostre cœur, mais je l'ay bien meilleure

encore de la force de voſtre eſprit : & je ſay peu d'accidens & peu de traverſes de la Fortune qui puſſent tenir bon trois ſemaines durant contre vne ſi puiſſante raiſon que la voſtre, & contre vn amour ſi juſte, & ſi legitime que celuy que vous avez pour voſtre repos. Conſervez le cherement, MADAME, & vivez toûjours auſſi heureuſe que vous eſtes ſage. Si cela eſt, je défie la Fortune de rendre tout-à-fait malheureux,

MADAME,

Voſtre tres-humble &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXVIII.

MADAME,

Toutes les fois que vous n'expliquerez pas mes paroles à voſtre avantage, vous ne les expliquerez point ſelon mon intention, car je n'en aurai jamais que de parler, & de juger favorablement de vous. Ie penſois m'eſtre fait entendre aſſez clairement : Et aprés avoir dit que vous aviez

encore l'esprit plus fort que vous n'aviez le cœur tendre, je n'apprehendois pas que vous me pûssiez soupçonner de vous avoir accusée de manquer de sentiment. Les ames les mieux faites sont les plus capables des belles affections, & les divines femmes sont les plus humaines. Ie l'ay toûjours crû, MADAME, & ce ne sera pas par vous que je commencerai d'en douter. Vous estes bonne, vous estes genereuse; & si vous estes la personne du monde que vous aimez davantage, au moins n'estes-vous pas la seule que vous aimez. Tout ce qui est hors de vous ne vous est pas indifferent; vous observez de l'ordre dans vos amitiez, & aprés avoir satisfait à la nature, & au sang, il reste encore plusieurs degrez où les honnestes gens peuvent pretendre de s'eslever, & d'estre receus chacun en son rang. Ie parle de rang, MADAME, car je say qu'il est bien gardé dans vostre cœur, & que comme vous n'y laissez point entrer la foule, il n'y a point aussi de confusion ni de desordre. Le Mort que vous regretez meritoit d'y avoir quelque place pour l'amour de luy, & sans considerer les interests de la Famille, au moins si cet honneur se peut meriter par beaucoup de respect, d'estime, & d'affection. Mais il n'estoit pas digne ni luy ni tous les hommes du monde de troubler long-temps vostre repos, ni d'empécher les plaisirs de vostre esprit. Si les derniers vers que vous avez veus ont

ont esté capables de le réjouïr, je me promets quelque chose de plus de ceux que je vous envoye. On les donne au * * *, mais il refuse ce present autant qu'il le peut, ne croyant pas qu'il puisse le recevoir sans perdre plus qu'il n'y gagneroit, puisque la reputation de Bel Esprit ne vaut pas les bonnes graces de trois ou quatre belles Dames qu'il a toûjours honorées parfaitement. Quelques-vns ont voulu accuser Monsieur de Voiture d'avoir fait cette piece. C'estoit faire grand honneur aux vers, & grande injure à leur Auteur pretendu. N'importe, MADAME, de qui ils soient pourveu qu'ils vous plaisent, & qu'ils me donnent lieu de vous témoigner, par le soin que je prens de vostre divertissement, la passion avec laquelle je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXIX.

MADAME,

N'apprehendez point, s'il vous plaist, que les

divertissemens que je vous cherche, diminuent les miens. Ie souhaite de tout mon cœur que vous n'ayez jamais de crainte plus juste que celle là, & que j'aye occasion de vous témoigner vn jour qu'il n'y a guere au monde de plus grand plaisir pour moy que de contribuer quelque chose au vostre. Tant que mes soins vous seront agreables, que faudroit-il que je fusse, MADAME, si je les trouvois incommodes? S'il n'y a que le doute que vous en avez qui soit capable de troubler vostre joye, rien ne l'empéche d'estre toute pure, & cette amour propre dont vous me parlez, ne vous fera point faire d'injustiçe. Ie me répons, MADAME, que vous le croirez, & quelque chose de plus que ce que j'en dis, si vous vous souvenez des jolies & obligeantes lettres que vous m'écrivez. Elles me payent par avance de tous les services que je vous rendrai jamais; Et quand ce bien là seroit le seul que je deusse recevoir de vostre bonté, toûjours auriez vous raison de m'asseurer, comme vous faites de si bonne grace, que mes liberalitez m'acquerent davantage, qu'elles ne me coustent, & qu'elles sont plus propres à m'enrichir qu'à me ruiner. Cependant, MADAME, vostre generosité ne s'est pas arrestée là. Ces belles paroles ont vn sens dont je suis bien plus glorieux, & qui m'oblige bien à des ressentimens plus particuliers. Ie les conserverai tels que je dois au fond de

mon cœur, & je ne ſerai guere heureux s'ils y demeurent toûjours cachez, & ſi vous n'en appercevez quelque choſe dans mes actions. Au reſte, MADAME, les loüanges que vous donnez à Monſieur de Benſerade luy donnent beaucoup de courage, & à moy beaucoup de gloire, puiſque j'ay eu l'honneur de me rencontrer avéque vous dans tous les jugemens que vous faites de ſon ouvrage. Ie ſuis bien aiſe que vous ayez rî de ces priſonniers d'Eſtat. Autrefois il en falloit pleurer, ou pour le moins il les falloit plaindre: mais à cette heure que les vns ſe ſont mis en liberté, & que les autres ont la clef de leur priſon, & ſont bien prés d'en ſortir, on en peut rire ſans cruauté, & ſans déplaire à perſonne. Ce que vous dites en ſuite me fait voir, MADAME, que vous n'oubliez ni ne pardonnez le mal qu'on vous fait, & que ſi l'Hymen & l'Amour vous euſſent eſté auſſi infideles qu'à quelques-vnes de vos Parentes, leur paix avéque vous euſt eſté plus malaiſée à faire que n'eſt celle des deux Couronnes. Ils y ont bien pourveû, MADAME, & leur faveur a ſecondé voſtre prudence de bonne ſorte. Vous avez grande raiſon de dire que nous ſommes dans le temps des femmes hardies. Mais aprés voſtre exemple, j'en ay beaucoup auſſi de dire que nous ſommes dans celuy des femmes Sages. I'ajoûterai des bon-

nes, & des genereuses, si vous m'avoüez toûjours,

MADAME,

Pour vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXX.

MADAME,

Quoique vous m'accusiez de mauvais ménage, je voudrois avoir sujet de le continuer: il y a apparence que vous m'en sauriez quelque gré & que si je me ruinois ce ne seroit pas auprés de vous ni dans vostre esprit. Ie vous plaindrois bien, MADAME, si le trouble dont vous me parlez estoit veritable, & si aprés les offres qu'il vous plaist de me faire de l'honneur de vostre bienveillance, vous croyez me devoir encore quelque chose pour les petits services que je vous rens. Car il paroistroit par là que vous ne vous connoistriez pas, & j'ay pitié des excellentes personnes qui ne savent pas ce qu'elles valent; par-

ce qu'elles ſont privées du plus juſte, comme du plus grand de tous les plaiſirs, qui ſeroit ſans doute la parfaite ſatisfaction d'elles meſmes. Monſieur de Voiture eſt bien glorieux de voſtre approbation, & aprés l'aſſeurance qu'il en a, il ne croit pas eſtre indigne des loüanges que l'on donne à ſon Ouvrage, & ne s'en défend plus que par bienſeance. Ie vous envoye aujourd'huy vne piece qu'il n'y a guere que moy qui vous puiſſe envoyer : Elle eſt, MADAME, de Monſieur de * * *. Ie ne veux point prevenir voſtre jugement; car je ſay qu'on peut bien le prevenir, mais qu'on ne le ſauroit tromper, & ainſi je ne ferois rien pour mon Ami. Ie vous ſupplie ſeulement, MADAME, de conſiderer ce que vous en verrez comme les premiers efforts d'vn jeune Eſprit, qui n'a pas encore pris toute ſa croiſſance, & dont le feu que vous trouverez peut-eſtre encore meſlé de quelque fumée, ſe poura rendre plus beau & plus clair avéque le temps. Ayez agreable, MADAME, que pour vous ſauver la peine de deviner, je vous éclairciſſe quelques endroits de cette piece. * * * * * * * * * * * *

I'ay mis à la marge tout ce qui ſemble avoir beſoin de quelque explication. Ce ſoin ſeroit peut-eſtre ſuperflu pour vn eſprit éclairé comme le voſtre : mais j'ay crû, MADAME, qu'il eſtoit abſolument neceſſaire pour les perſonnes de la Province à qui vous voudrez faire part de cette

lecture. Quoiqu'il en soit, quand cette peine seroit tout-à-fait inutile, je m'en consolerai, pourveu que celles que je prendrai toute ma vie pour vous plaire, ne le soient pas, & que vous ayez toûjours la bonté de me croire,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXXI.

MADAME,

Il y a trois semaines que je ne me suis donné l'honneur de vous écrire. Quand j'aurois pris tout ce temps là pour mediter vne réponse à vostre belle & obligeante lettre, je ne m'y serois pas encore preparé suffisamment. Vous mesme, MADAME, avec tout vostre bel esprit y seriez bien empéchée. Et si vous estiez en ma place, & qu'vne autre personne aussi aimable que vous l'estes, vous eust promis vn des premiers rangs dans le cœur du monde le meilleur, & le mieux fait,

je doute si vous trouveriez des paroles qui vous contentassent. Ce seroit donc pour moy, MADAME, vne folle entreprise que d'en chercher. Il vaut mieux employer mes soins à trouver les occasions de vous servir, & de vous plaire. Ie vous envoye vne lettre de Monsieur des *** qui a esté icy l'entretien des compagnies. Vous y trouverez tant de feu, & tant de bile, ou plustost tant de soulfre, & de salpestre, que vous aurez de la peine à vous imaginer qu'vn homme de quatre-vingts ans en soit l'Auteur; au moins si son esprit est de mesme âge que son corps, & s'il n'a trouvé quelque invention pour le garantir de la vieillesse. Les Vieillards ordinaires retombent en enfance, mais il n'y a point pour eux de seconde jeunesse; celui-cy semble avoir eu quelque privilege particulier, & avoir découvert le secret de se renouveller par la plus noble partie de luy mesme. Representez-vous, MADAME, quel homme c'estoit à vingt-cinq ans, & quels embrasemens allumoient la colere, & l'amour dans vne ame si aisée à prendre feu comme celle là. On me vint monstrer hier vne Satyre qu'on a faite contre luy, qui m'a semblé effroyable; Mais comme vous estes plus hardie que moy, j'espere que vous ne ferez que rire de ce qui m'a fait peur; ainsi je ne craindrai point que vous la voyez si tost qu'elle sera visible. Médire de cette sorte, c'est ce qu'vn Italien a appellé *armar*

di veleno gli strali & le saëtte, empoisonner les traits, & ne se contenter pas de les aiguiser, & de les rendre bien perçans, & bien penetrans. Ie m'asseure, MADAME, que vous n'approuverez point cette cruauté, particulierement contre vn frere, & qu'vne si horrible depravation de nature vous fera horreur. Neanmoins je me souviens là dessus d'vn mot de vostre Tasse,

Bello in si bella vista anco è l'horrore.

Ie suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXXII.

MADAME,

Il n'est plus temps d'entreprendre de vous consoler. Vne consolation est bien prompte si vous ne la prevenez; & pour vous rendre bien à propos ces sortes d'offices il faut se haster. C'est à dire, MADAME, que vos blessures se referment quasi toutes

toutes ſeules, que vous avez de ſi bons remedes dans vous meſme, que les eſtrangers ne vous ſont point neceſſaires; & que voſtre eſprit vous guerit ſi toſt, que vous n'avez que faire de celuy des autres. Ie croy pourtant, MADAME, ce qu'il vous plaiſt de me mander, que Madame la Marquiſe de Lavardin a eu beaucoup de part à vne ſi belle cure, & que la douceur de ſa converſation a bien ſecondé la force de voſtre raiſon. Ie la croy capable encore de quelque choſe de plus, & je ne doute point de la vertu des remedes qu'vne telle main a preparez. Il y a peu de déplaiſirs ſi touchans qui puiſſent durer longtemps en ſon aimable preſence, & reſiſter aux charmes de ſon entretien. En verité, MADAME, cette excellente perſonne eſt bien digne de voſtre amitié, & il n'y a guere que vous auſſi qui meritiez toute la ſienne. Vivez toutes deux heureuſes, & ſachez moy vn peu de gré de la joye que j'ay de voſtre felicité. C'eſt vne grace, MADAME, que je ne vous demanderai pas inutilement, puiſque vous m'en faites tant d'autres, & que vous avez la bonté de vous ſentir obligée de mes petits ſoins. I'en ay pris d'extrémes pour recouvrer vn Paſquil qui valoit bien ceux qui vous ont plû: Mais tous ces ſoins n'ont ſervi de rien, & ma peine ſeroit perduë ſi je n'avois la ſatisfaction de l'avoir priſe pour vous, & ſi je n'en eſtois bien payé par là. En recompenſe,

MADAME, je vous envoye des vers de Messieurs de *⁎*, qu'ils ont faits pour vostre belle Cousine *la Reine de Pologne & de Suede, Grande Duchesse de Lituanie, &c.* Ie ne vous dirai point, MADAME, ce que l'on juge de ces deux ouvrages, mais je dirai icy ce que vous en aurez jugé. I'espere que vous me ferez entendre la fin du Sonnet, vous qui savez l'art de deviner, & qui m'en avez donné depuis peu de si belles preuves. Ie voudrois que vous eussiez aussi celuy de voir dans les cœurs, afin que vous vissiez dans le mien, le respect, l'estime & l'affection que j'y conserve pour vous, & les raisons particulieres que vous avez de me croire d'vne autre sorte que tous les autres,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXXIII.

MADAME,

Ie souhaite que vous n'ayez point de craintes plus justes, & qu'elles soient toutes aussi obli-

geantes qu'eſt celle que vous me témoignez avoir pour moy. Il y a long-temps que j'ay connû la verité de ce mot Italien, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : *Ch'il crudo Amore ſi paſce ben, mà non ſi ſatia mai di lagrime e di pianti.* Et j'ay eu plus d'vne fois en ma vie ſujet de dire,

Ahi, laſſo!
Ch'Amor ſatello è del mio pianto homai,
Et ſolo ha ſete del mio ſangue.

Mais à cette heure, MADAME, je vous puis aſſurer qu'il mourroit de ſoif s'il n'avoit rien à boire que mes larmes & que mon ſang. Autrefois, quand on parloit des autres plaiſirs qui ne viennent point de cette folle paſſion, je m'écriois, *Inſipidi diporti veramente & inſipida vita.* Maintenant, MADAME, je hai les engagemens & les embarras : j'aime la vie douce & aiſée, & je la trouve dans les agreables converſations, dans les bons livres, dans les belles promenades, & dans tous ces petits plaiſirs qui ne ſont ni ſi vifs, ni ſi penetrans que ceux de l'Amour ; mais qui ſont auſſi ſans troubles, ſans agitations, ſans inquietudes, & ſans toutes ces miſeres inévitables qui aſſiegent les avenuës & les iſſuës des grandes felicitez. Ie parois, MADAME, plus jeune que je ne le ſuis, & ſuis mieux gueri des folies de la jeuneſſe que je ne parois.

----- Io che non fanciullo,
Se ben ho volto fanciuleſco, & atti

Voglio dispor di me.

Ie veux pouvoir disposer de moy, & je le veux de si bonne sorte, si resolument & si efficacement, que ce ne sera pas, je m'asseure, en vain. Avoüez, s'il vous plaist, MADAME, qu'vn homme qui tient & qui observe ces maximes, se donne bien entier quand il se donne, & qu'ainsi si je valois quelque chose, ce vous seroit quelque avantage que je fusse comme je le suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXXIV.

MADAME,

Vous me demandez d'abord par quelle invention, & par quelle subtilité je puis accorder ces deux contraires, de me donner tout entier, & de ne laisser pas de me reserver encore l'absoluë disposition de moy mesme. Ie n'ay point, MADAME, de secret pour vous : voicy toute la finesse

que j'y entens. Ie ne me donne que par amitié, & l'Ami eſt maiſtre de ſon amitié, comme l'Amant eſt eſclave de ſon Amour. Nous ne prenons pas la paſſion, à proprement parler, elle nous prend comme fait la fiévre, la migraine & la ſciatique. Mais les affections reglées ne nous prennent pas, c'eſt nous qui les prenons, & plus ou moins ainſi qu'il nous plaiſt : la raiſon qui en fait les nœuds les lâche, les délie, & les rompt meſme, s'il en eſt beſoin,

Annoda e ſnoda queſti lacci come biſogna.

Au reſte, MADAME, il n'y a point de don plus entier que celuy qui ſe fait en ces occaſions-là. L'Amant qui ſe donne donne vne choſe qui n'eſt plus à luy, *Conquiſtato regno non ſi da al vincitore:* Mais l'Ami qui ſe donne ſe poſſedoit parfaitement, il diſpoſoit de ſon eſprit & de ſon cœur, il jouïſſoit paiſiblement de ſa liberté. Aprés cela, MADAME, vous auouërez, je m'aſſeure, que j'ay pû dire *voglio diſpor di me*, & adjouſter deux pages aprés que je me donnois tout entier à vne excellente perſonne, que vous connoiſſez bien, & que vous devez aimer plus que tout le reſte des choſes. Ie m'aſſeure auſſi que vous ne conſerverez pas plus long-temps la mauvaiſe opinion que vous avez du pouvoir que l'abſence a ſur l'Amour. Ce que vous dites, MADAME, eſt fort vray, *In van ſi fugge quel che nel cuor ſi porta.* Mais il eſt vray auſſi, *Non in van ſi fugge beltade che ſempre fà nove piaghe.*

Les mesmes Poëtes qui ont donné des fléches à l'Amour, en ont aussi donné au Soleil; & prenez garde, s'il vous plaist, MADAME, qu'elles ont vne vertu toute semblable. Ces traits de lumiere & de chaleur que jette le Soleil chassent le froid & les tenebres, mais si tost qu'il cesse d'en tirer de nouveaux, le froid & les tenebres reviennent & regagnent l'avantage qu'ils avoient perdu. Il en est de mesme de la beauté quand elle est éloignée, & que ses coups ne portent plus jusqu'à vn cœur; les playes qu'elle y a faites n'estant plus rafraichies se referment avec le temps, & ne laissent plus à la fin que d'honnorables cicatrices, *Quasi d'honor vestigi degni, di non brutte ferite impressi segni.* A la verité, il y a de mauvaises chairs qui sont difficiles à reprendre, mais aprés tout il n'y en a point qui ne se reprenent. Il se voit des effets qui pour estre conservez n'ont que faire de la presence de la cause qui les a produits. La lumiere & l'Amour sont d'vne autre sorte: ce qui les a faits les doit conserver; & sur ce fondement j'oserai vous soûtenir, MADAME, qu'*Amarillis* a plus de raison que *Mirtille*, quand elle dit, *Salda la lontananza ogni gran piaga.* Il ne me reste plus, MADAME, qu'à vous expliquer la pensée du Tasse qui vous a choquée d'abord, & qui vous a parû moins raisonnable que la pluspart de ses autres sentimens. Il fait grande difference entre Venus & l'Amour, & dit qu'on peut gouster les douceurs de l'vne sans les

amertumes de l'autre. Il me ſemble encore qu'il a raiſon ; & je me ſouviens là deſſus d'vne Ode de Ronſard, qui eſt imitée d'vn Poëte Grec, où parlant des fléches d'Amour, il dit,

Venus les trempoit dans du miel,
Amour les trempoit dans du fiel.

Petrarque appelle ce petit Dieu, *il Rè ſempre di lagrime digiuno, vn Roy alteré du ſang de ſes Sujets:* (car vous ſavez que les larmes ſont le ſang d'vn cœur amoureux). Et certes il n'a pas tort d'aimer tant les larmes, puiſque c'eſt vne eau qui donne la trempe à ſes traits, comme il ſe voit dans l'Adonis du Marin, où l'Amour meſle avec vne fléche que luy faiſoit Vulcain, quelques larmes d'Amans infortunez, qu'il conſervoit precieuſement dans vne fiole:

E, di ſua propria man, vi ſparge ſopra,
Del' humor d'vn' ampolla, al quanti ſpruzzi,
Piena diſtille di dogliosi pianti,
Di ſfortunati, e diſperati Amanti.

Dans le meſme Poëme, Venus reproche à ce Tyran, qu'il ne s'endort qu'au bruit que font les larmes des Amans infortunez:

Tu ch'el ſonno interrompi, a i meſti Amanti
Dormivi, forſe al mormorar de pianti.

Ie liſois encore avant-hier dans vne Comedie de Ceſar Cremonin, que la Ialouſie accuſoit l'Amour de l'avoir retirée des bords de l'Acheron, où elle eſtoit confinée, pour luy donner entrée

dans les Maisons Royales, dans le cœur des Princes, & dans les plus belles & plus nobles ames. Rien de tout cela ne se doit dire de Venus, qui est vne divinité benigne, douce & favorable; toûjours riante & enjoüée. Et vous ne voulez pas, MADAME, que je die aprés vn illustre Auteur,

I diletti di Venere non lascia
L'huom, che schiva l'amor : ma coglie, e gusta
Le dolcezze d'amor, senza l'amaro.

Trouvez bon que je vous desobeïsse vn peu, & que je m'opiniastre dans vn sentiment qui m'asseure la possession de moy-mesme, & me laisse la liberté de me donner plus entier à vous, & de vous pouvoir protester avec plus de verité, que je suis de toute mon ame,

MADAME,

Vostre tres-humble &c.

A LA

A LA MESME.

LETTRE CLXXXV.

MADAME,

Faites moy l'honneur de croire que je suis serviteur tres-humble de la Verité, ou, pour parler avec plus de respect d'vne si grande Deesse, que je suis son Adorateur tres-religieux. Si je me suis jamais revolté contre elle, & si je l'ay combattuë, c'est sans doute que je l'ay prise pour son ennemie, & que je me suis laissé piper à son air & à sa mine : car comme vous savez, MADAME, la verité se travestit quelquefois, & c'est vn de ses artifices & de ses plaisirs de se cacher sous les habits du mensonge. Ce qui est le plus vray n'est pas toûjours le plus vrai-semblable, & au contraire ce qui est le plus vrai-semblable n'est pas toûjours le plus vray. Cela estant, MADAME, si vos raisons estoient aussi fortes qu'elles sont belles, & si elles valoient autant d'elles-mesmes que vous les faites valoir par l'avantage que vostre esprit a sur le mien, je pourois avouër sans beaucoup de honte, que jusqu'icy j'ay defendu de bonne foy

VVu

vne mauvaiſe opinion contre vous : mais trouvez bon s'il vous plaiſt que j'oſe vous dire encore que le Taſſe & moy ſommes obligez de demeurer dans nos premiers ſentimens, & que toutes les injures que vous avez ramaſſées dans vos Poëtes Italiens avec tant de memoire & de jugement, ne ſont bonnes que contre cette Venus écervelée, qui eſt également fole & méchante, & qui fait la pluſpart des deſordres qui ſont dans le monde, & non pas contre la Venus dont nous parlons, qui eſt ſage, modeſte, poſée, qui a les mœurs auſſi douces, & la reputation auſſi bonne que la Venus Maritale ; & enfin qui inſpire le deſir des voluptez legitimes & reglées, permiſes par les Magiſtrats, autoriſées par la Temperance meſme, & recherchées par les Philoſophes de l'Antiquité, qui eſtoient les Carmes déchauſſez, & les Capucins de leur Siecle. Et c'eſt pour cette Divinité que de belles Nymphes dans l'Adonis du Marin chantent vn Hymne qui commence ainſi,

------ O Dea beata
O bella vniverſal madre, e nutrice
Con l'iſteſſa Natura a vn parto nata.

C'eſt elle qui appelle l'Amour *Morbo de' ſenſi*, *Ebrietà de' cori* : Et ailleurs, *homicida del ſenno ; empio appetito*. C'eſt elle qui dit de luy, *Et gli altri affetti de l'alma, a pena entrato ſcaccia, e s'vſurpa quel, che non gli è dato*. Tous ces reproches que Venus fait à

l'Amour, témoignent assez qu'elle est exempte des mauvaises qualitez que vostre Guarini luy attribuë. Aprés tout, la distinction que j'ay establie termine nostre different & vuide nostre procés. I'en ay eu deux ou trois depuis deux mois, qui m'ont empéché de répondre plustost à vos excellentes lettres. I'en vis avant-hier vne de Madame de ***, qui me sembla fort spirituelle & fort galante. Mademoiselle de *** luy avoit mandé que le Prince de Gales s'estoit declaré à Fontainebleau pour *les Brunes* contre *les Blondes*, & la prioit de prononcer sur cette question ; elle luy répond qu'elle n'est pas si hazardeuse que d'oser juger ce different, & qu'autrefois pour vne dispute de moindre consequence vn des grands Empires du monde avoit esté entierement détruit. Elle ajouste qu'il paroist bien que le Prince de Gales n'a plus rien à perdre, puisqu'il avoit dit si étourdiment son sentiment là dessus. Monsieur d'Avaux a écrit icy que si l'on desiroit l'avancement du Traité de Paix, il falloit renvoyer querir Madame de Longueville, & que les Deputez perdoient tout leur temps à la contempler. C'est vne belle chose, continuë-t-il, de voir que dans vne si grande diversité de Religions, de langues, de coustumes & de loix ils soient tous conformes en l'adoration qu'ils ont pour elle. Il ajouste qu'il n'y a que ce seul point dont on soit bien d'accord à

Munster. Ce sont là, MADAME, toutes mes nouvelles. Ce n'en est pas vne que de vous asseurer que je suis parfaitement,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXXVI.

MADAME,

Quelque consideration qui vous oblige à me ceder si tost dans nostre petite dispute, elle n'empeschera pas que je ne reconnoisse franchement, que si vos raisons ont esté moins bonnes que les miennes, le fonds dont vous les tirez n'ait esté plus beau & plus fertile sans comparaison que celuy de ma science que vous loüez tant. A la verité, MADAME, j'ay au dessus de vous ce que vous seriez bien marrie d'avoir au dessus de moy, vingt ou vingt-cinq ans pour le moins, qui m'ont acquis des connoissances que vous estimez. Mais qui, à juger sainement, ne valent pas ce qu'ils

m'ont volé. Neanmoins, MADAME, je ne ſuis point reſolu de me plaindre icy de mes pertes, puiſque le temps ne m'a point oſté ce qui eſtoit le plus capable de vous plaire en moy, & que vous me témoignez que mon eſprit a encore d'aſſez beaux reſtes pour meriter quelques-vnes de vos loüanges, & pour eſtre employez au divertiſſement du voſtre. Vous me jugerez peut-eſtre bien ſimple de vous croire auſſi ſincere dans vos complimens, que vous l'eſtes dans les actions les plus ſerieuſes de voſtre vie, & vous pouriez me blâmer avec raiſon de prendre ſi fort à la lettre tout ce que vous dites de mes lettres. Et à n'en point mentir, je voy bien plus d'apparence de vous eſtimer en cela la femme du monde la plus civile, que je n'en ay de vous eſtimer la plus veritable. Cependant, MADAME, pour peu d'effort que vous y faciez encore, je penſe que je me laiſſerai perſuader tout ce que vous voudrez, quand ce ne ſeroit que pour ne perdre pas le plaiſir que j'aurai de m'imaginer que je ne ſuis pas tout-à-fait indigne de mon bon-heur, c'eſt à dire de la grace que vous me faites de me croire,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXXVII.

MADAME,

Ie me donne l'honneur de vous écrire au fort d'vne fiévre quotidiene, qui depuis huit jours s'est venuë joindre à la goutte pour lasser ma patience, & renverser toute ma Philosophie. En cet estat là, MADAME, au lieu de m'amuser à me plaindre de mes maux, je songe seulement à ne vous donner point lieu de vous plaindre de mon peu de soin. Monsieur de Voiture a fait vne Ballade, qui a esté estimée la plus jolie qui se soit veuë depuis le bon Marot. Cette raillerie a eu tout le succés auprés de Son Eminence, que l'Auteur pouvoit s'en promettre. Ie serois ravi qu'elle vous pûst donner quelque divertissement. Pour le moins vous fera-t-elle connoistre que ce ne sont pas mes plaisirs, comme il semble que vous me le reprochiez, qui m'empéchent de vous envoyer les jolies choses qui se font icy. Ce n'est pas moy, MADAME, qui fais la fertilité & la sterilité des Esprits, & ce n'est pas ma faute, si depuis vostre

depart il a esté mauvaise année de Sonnets, d'Elegies, de Stances, & d'Epigrammes. Si mes lettres toutes seules estoient vn assez grand regal pour vous, vous en recevriez toutes les semaines : Mais je ne suis pas assez vain pour le croire, comme je ne suis pas assez insensible à vostre rare merite, & aux bontez que vous avez toûjours euës pour moy, pour n'estre pas de toute mon ame,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CLXXXVIII.

MADAME,

Ie pense que sur la fin de cette semaine je pourrai bien partir pour l'autre monde, & que la fiévre qui ne me quitte point ne me souffrira pas davantage dans celui-cy. Il me fâche fort que cela m'empéche d'aller à vendange avéque vous, comme il vous avoit plû de me l'ordonner, &

c'eſt avec beaucoup de douleur que je me voy vendangé moy-meſme devant ce temps bienheureux. I'eſpere pour le moins, MADAME, que vous me le pardonnerez, & que vous qui jugez toûjours ſi bien de mes intentions, ne vous aviſerez pas de croire que je me ſois laiſſé mourir pour vous fâcher, & pour manquer à ma parole. En l'eſtat où je ſuis reduit, j'oſe, MADAME, vous demander vne grace que vous ne me devez pas refuſer, puiſqu'il y va du repos & de la paix de ma pauvre ame. C'eſt que j'avois fait vœu de vous honnorer, de vous eſtimer & de vous aimer trente ans durant plus que toutes les femmes du monde. Puiſque je ne ſeray pas en eſtat d'accomplir ce vœu, ayez agreable, MADAME, que je vous ſupplie de m'en acquiter, & de faire cela pour moy. Ie ne vous en prierois pas ſi c'eſtoit vne choſe mal-aiſée ; mais je ſuis aſſeuré qu'eſtant aimable au point que vous l'eſtes, je ne vous oblige à rien que vous ne fiſſiez volontairement & ſans ma conſideration. Ie ne ſay où je ferai mon Purgatoire, ce me ſeroit vne merveilleuſe conſolation ſi l'on vouloit que ce fuſt dans voſtre Chambre. I'aurois tant de joye de vous voir ſi belle, ſi ſpirituelle, & ſi raiſonnable, qu'il me ſemble que je ne ſentirois mon mal qu'à demy. Ce n'eſt pas, MADAME, qu'il ne fiſt là bien chaud pour moy, & avec cela je m'imagine que ce me ſeroit vn eſtrange ſupplice d'eſtre

obligé

obligé de me taire, & de ne vous dire point combien vous seriez selon mon cœur. Car je me persuade qu'en l'autre vie comme en celle-cy, j'aimerai à dire les veritez obligeantes, & que je souffrirai beaucoup quand je ne pourrai contenter vne si loüable inclination. Neanmoins, MADAME, n'ayez point de frayeur de moy : je ne vous ferai point de peur : mon ame sera vne ame douce & pacifique, & si elle conserve quelque chose de ce qu'elle avoit sur la terre, vous pouvez vous répondre qu'elle ne perdra pas le respect qu'elle a toûjours eu pour vous, & qu'elle redoublera encore la crainte qu'elle auoit de vous déplaire. Quand j'auray expié mes fautes, j'espere de la misericorde de Dieu qu'il me mettra dans son Paradis, & c'est là que je verrai si les Anges ont plus de beauté & d'esprit que vous. Si j'en apprens quelque chose digne de vostre curiosité, je le viendrai dire à Mr de la Chevroniere ; qui est plus hardi que vous, comme de raison, & il prendra son temps de vous en entretenir lors que vous n'aurez point d'autre divertissement. Au reste, MADAME, je ne pretens pas que quand je seray defunt vous preniez la peine de me conserver dans vostre esprit & dans vostre cœur. Ce sont de trop bonnes & de trop belles places pour moy, & il n'y a point de Mort qui merite de posseder long-temps cet honneur. Ie seray trop content si aprés que je seray passé vous me mettez dans vostre me-

moire, & si vous vous souvenez de moy, comme d'vn homme qui estoit presque d'aussi bonne compagnie que Monsieur de *** & Monsieur de ***, sans leur faire tort, & qui vous adoroit plus que tous les vivans, & que tous les morts ensemble. Ie vous en dirois bien davantage, si à la veille d'vn voyage qui ne doit pas estre d'vn jour, je n'avois bien des adieux à dire, & des affaires à terminer. Ie prendrai donc congé de vous brusquement de peur de vous attendrir, & me contenterai de vous protester que de toutes les ombres de là bas, sans excepter celles d'vn million d'Adorateurs que vous y avez envoyées, il n'y en a pas vne qui soit plus que la mienne,

MADAME,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssante servante.

Si vous voyez jamais M. ou quelqu'vn qui luy ressemble, gardez-vous bien de luy monstrer tout cela. Ces Messieurs là n'entendent point raillerie; & nous avons nous autres Morts nostre honneur & nostre reputation à conserver aussi bien que vous. Ie vous supplie, MADAME, d'asseurer Monsieur le Comte de Tessé, que je meurs son serviteur, avec vn extréme regret de n'avoir pas encore trente ou quarante ans à vivre, pour

avoir le loisir de reconnoistre en quelque sorte les bontez particulieres dont il luy a plû de m'honnorer.

A LA MESME.

LETTRE CLXXXIX.

MADAME,

Ma fiévre est morte, & je vis encore. Voilà la vicissitude des choses humaines, & vn bel exemple pour confirmer cette verité de Monsieur de Scudery, *Que les apparences sont le plus souvent trompeuses*. Cependant, MADAME, je suis si affoibli de ma victoire, que je n'ay pas seulement la force de m'en réjouïr, quoi que le bien me soit venu avec la santé, ainsi que vous l'avez seu. Cela me console vn peu de n'estre point mort, encore que j'aye quelque regret d'avoir perdu l'occasion de mourir si galamment, & que je craigne de ne la trouver pas si favorable vne autre fois. Neanmoins, MADAME, je considere qu'il faut se défaire de toutes ces vanitez, & s'attacher à l'avenir à quelque chose de plus solide. Ie m'en corrigerai donc, MADAME, mais je proteste en

mesme temps, que quand il y auroit de l'excés dans la passion avec laquelle j'honnore vostre vertu, je ne pourois pas m'en corriger. Bien me prend que les extrémitez qui sont blâmables en toute autre chose soient loüables en celle-cy, & que la violence & le desordre de mon amitié vaillent mieux que ne vaudroient sa regle & sa moderation, puisqu'il ne m'est pas libre depuis quelques lustres d'estre mediocrement,

MADAME,

Vostre tres-humble &c.

A LA MESME.

LETTRE CXC.

MADAME,

Vivons donc tant que nous pourons, puisque tel est vostre plaisir, & qu'à vous ouïr parler les aigreurs mesmes & les amertumes de la vie ne sont que sucre, & que Marmelade, en comparaison des morts les plus douces. Il ne m'appartient pas, MADAME, d'estre plus sage que vous

l'estes, & de juger des choses plus sainement. Et ainsi, au lieu de m'amuser à disputer là-dessus avéque vous, il vaut bien mieux me resoudre à vivre jusqu'au bout, & à estre plustost miserable qu'à n'estre plus, voyant bien que si je ne puis vous empécher de haïr les Morts, je ne pourois éviter en cet estat la haine de la plus aimable personne qui vive. Vous pouvez croire, MADAME, que je dirois la plus adorable, si je n'apprehendois que vous crûssiez encore que c'est le mal qui me le fait dire. Oüy, MADAME, c'est le mal : mais ce n'est pas celuy de la fiévre. Il est vray que j'ay tort d'appeller maladie vne passion si juste & si sage, que celle que je me sens pour vostre charmante personne. Cette ardeur redouble tous les jours, je vous en asseure, & principalement à cette heure que je vous trouve plus d'esprit depuis que vous estes à ***. Seroit-ce, MADAME, qu'y trouvant moins de personnes raisonnables, vous avez de plus longues conversations avéque vous mesme, & que cet entretien éveille vostre vivacité, & allume ce beau feu que vous laissez quelquefois couver sous la cendre, & que vous ne faites luire qu'aux bonnes occasions ? Ou bien n'est-ce point que vous ressemblez à ces fleurs, que l'on nous dit qui sentent meilleur, & jettent des vapeurs plus douces & plus fortes, quand elles sont plantées auprés des aux & des oignons ? Cela soit dit, MADAME, sans offenser les Nobles du voisinage

de *,*, & ſans les vouloir traiter de puans. Quoi qu'il en ſoit, voſtre derniere lettre m'a ſemblé jolie, & pour en recevoir ſouvent de ſemblables, s'il ne tenoit qu'à cela, je me déferois volontiers de la pareſſe que j'ayme tant. Neanmoins, MADAME, j'y ay remarqué deux choſes dont je ne ſaurois demeurer d'accord. La premiere, c'eſt quand vous dites que ce voyage de l'autre monde à quoi je m'eſtois reſolu, eſt trop grand & trop difficile pour vn Gouteux : vous n'aviez pas ſongé, MADAME, que quelque long qu'en ſoit le chemin on ne le fait jamais qu'avec de mauvaiſes jambes ; & que ſi on les avoit bonnes on le trouveroit bien plus rude & plus incommode. L'autre, c'eſt où vous me ſouhaitez de ne mourir point que je n'aye perdu la raiſon cinq ou ſix ſemaines devant. Hé quoy, MADAME, eſt-ce que vous voulez avoir le plaiſir de me voir fou durant ce temps-là ? Voilà ſans mentir vn joli divertiſſement & bien digne de voſtre douceur ! Mais qui vous a répondu que je ſerois vn fou gay & recreatif, & que je n'en ſerois pas vn melancolique, & *plus Saturnien que Saturne meſme ?* Ne nous mettons point, s'il vous plaiſt en ſi grand hazard : changez de deſir je vous en ſupplie : ſouhaitez que je meure en mon bon ſens ; pour le moins vous ſerez aſſeurée que je mourrai parfaitement,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXCI.

MADAME,

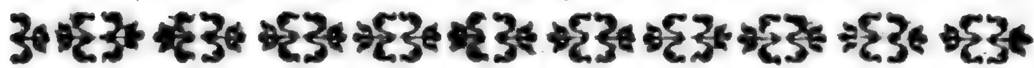
Il n'eſt pas juſte que je me taiſe dans vne ſi belle occaſion de parler, & que je vous laiſſe toûjours en repos, vous qui venez troubler le mien. En effet, MADAME, j'entens dire de tous coſtez, & je ne l'entens pas ſans beaucoup d'émotion, que dans la maladie de Monſieur le Comte de Teſſé, vous luy avez rendu d'auſſi grandes, & d'auſſi extraordinaires preuves d'vne heroïque amitié, qu'il en euſt pû recevoir de la generoſité meſme, ſi la generoſité s'eſtoit aviſée de ſe reveſtir d'vn beau corps, & qu'elle fuſt vne excellente femme qu'il euſt épouſée. Vous pouvez croire, MADAME, que ſi je ſuis touché juſqu'au fond du cœur de tout le bien qui vous arrive, je le dois eſtre plus ſenſiblement encore de celuy que l'on dit de vous par tout où je me rencontre, puiſque voſtre vertu eſt plus à vous que voſtre fortune, & qu'elle eſt plus eſtimable ſans comparaiſon. Et puis, MADAME, je ſuis obligé à

ces ſoins extrémes de la conſervation d'vne ſanté qui m'eſt ſi precieuſe & ſi importante, & qui me redonne vn homme pour qui j'ay tout le reſpect, & toute l'eſtime dont je ſuis capable. Il me fâche ſeulement d'apprendre que vos veilles & vos inquietudes vous ayent fait perdre vne partie de cet embonpoint, qui vous avoit rendu l'éclat & le brillant de *Mademoiſelle de Lavardin*. Mais, MADAME, le plaiſir eſt vn grand refaiſeur de teint, & repare merveilleuſement les ruines que la maigreur a faites ſur vn viſage. Et outre le contentement infini que vous apporte la gueriſon de Monſieur le Comte, celuy que vous recevez de voſtre conſcience, & des loüanges de tout le monde, eſt encore capable d'vn effet plus rare & plus admirable. Peut-eſtre que vous en jouïſſez deſia, & que je regrete vne perte dont vous vous eſtes raquitée avec avantage. Quoi qu'il en ſoit, quand vous en ſeriez vn petit moins belle, tous ceux qui en ſçauront la cauſe vous en trouveront plus aimable, & ce qui diminueroit en vne autre occaſion le nombre de vos Adorateurs, l'augmentera dans celle-cy. Et pour ne répondre que de moy, je vous jure auec verité que cette conſideration ajouſte extrémement à la paſſion reſpectueuſe avec laquelle je ſuis depuis tant de temps,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A



A MADAME DE TUCE.

LETTRE CXCII.

MADAME,

Depuis que je n'ay plus l'honneur de vous voir, je n'ay point eu de grand plaisir que celuy que m'a donné la lettre qu'il vous a plû de m'écrire. Quand mesme ceux qui le peuvent m'auroient fait tout le bien que vous me voûlez, je ne croy pas que j'en eusse tant de joye que des seuls témoignages de vostre bonne volonté. Vous me mandez que vous estes bien aise de n'estre plus jeune pour avoir plus de liberté de me dire toutes les tendresses que vous avez pour moy. Ie vous proteste, MADAME, qu'encore que je perde en cela la veuë d'vne des plus belles choses du monde, je ne laisse pas pourtant de m'en consoler en quelque sorte, & pour vne raison semblable à la vostre. En effet, si vous aviez encore ce que vous regretez si peu de n'avoir plus, il faudroit que je cachasse la meilleure moitié de mes sentimens; & aprés vous avoir parlé de respect & d'estime,

je ſerois reduit à éviter tous les mots qui ſignifient *affection* ; Mais à cette heure il m'eſt permis de les employer ; je puis dire ma paſſion, je la puis écrire & en entretenir tout le monde. Et veritablement, je ne ſay pas ſi en ce temps-là j'en euſſe eu beaucoup davantage. Ie penſe que je n'euſſe eſté ſeulement que plus ébloüi & plus eſtonné, & que meſme je ne vous euſſe pas ſi bien veuë au milieu de tant de rayons, & dans vn ſi grand éclat. En conſcience, MADAME, aviez-vous dés lors toute cette bonté, cette douceur & cette generoſité que j'ay reconnuë en vous ? Ie m'aſſeure bien que vous aviez l'eſprit auſſi beau, & qu'il n'eſtoit pas moins agreable ; mais eſtoit-il deſia ſi plein de lumieres ? Eſtoit-il ſi fort, ſi conſtant, & ſi reſolu parmy tous les biens de la Nature & de la Fortune, les cajoleries de toute la Cour, & l'adoration de tous les Braves du ſiecle ? Ie vous demande congé d'en douter vn peu : Mais quoi qu'il en ſoit, j'oſe vous jurer que tous vos Galans enſemble n'ont jamais eſté de ſi bonne ſorte que je le ſuis, & que je le ſerai toute ma vie,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXCIII.

MADAME,

Vous estes trop bonne de vouloir apprendre comme j'ay porté mes maux & mes déplaisirs, & vostre curiosité est si honneste & si obligeante, que si je ne prenois soin de la satisfaire, je m'en declarerois indigne, & meriterois de tomber dans cette redoutable indifference, qui est pour moy quelque chose de plus horrible & de plus affreux que la haine mesme. Ie vous dirai donc, MADAME, que ma maladie a esté courte, & qu'elle n'a pas esté violente ; mais que mon affliction a esté extréme, & que j'ay lieu d'apprehender qu'elle n'ait point de fin comme elle n'a point eu de mesure. Neanmoins, si je recevois souvent de semblables consolations à celles que m'ont apportées les asseurances de l'honneur de vostre amitié, je ne perdrois pas l'esperance d'en guerir vn jour, ou pour le moins d'oublier quelquefois ma douleur sans en oublier jamais le sujet. En effet, j'estime tant vostre esprit, & les beaux

ſentimens de vertu, d'honneur & de generoſité que je vous ay toûjours vûs, qu'il me ſemble que vous eſtes toute propre à faire paſſer vne partie du regret qu'apporte la perte d'vn Ami incomparable comme le mien. I'oſerai vous dire, ſans vanité, que je vaux la peine que vous entrepreniez ce bon œuvre, puiſqu'il n'y en a point (c'eſt de peine que je parle) que je ne priſſe avéque joye, pour vous témoigner que je ſuis parfaitement,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A MADEMOISELLE DE LA VERGNE.

On la nommoit ordinairement *l'Incomparable.*

LETTRE CXCIV.

MADEMOISELLE,

Puiſque vous n'avez pas voulu vous fier à Monſieur Ménage meſme, du compliment dont

vous vouliez m'honnorer, il n'eſt pas juſte que je me fie à Monſieur Girault, des tres-humbles actions de graces que je vous en dois. Ie parle plus proprement que vous ne penſez. Ceux qui donnent des loüanges ne donnent rien du leur ordinairement : Mais quand vous m'appellez *Incomparable*, je reçois de voſtre courtoiſie vne qualité qui vous appartient ; que les juſtes Diſtributeurs de la reputation & de l'eſtime vous ont affectée, & qui ne vous eſt pas moins propre à cette heure que voſtre nom. Cela eſtant, MADEMOISELLE, je ſuis obligé de vous remercier d'vne façon particuliere, & je ne m'acquiterois qu'à demy ſi je n'avois qu'vne reconnoiſſance commune pour vne faveur ſi extraordinaire. Neanmoins ce qui diminuë vn peu la joye que j'en avois ſentie d'abord, c'eſt qu'aprés m'eſtre examiné ſoigneuſement là-deſſus, j'ay découvert que ce beau titre dont il vous avoit plû de me relever, vous eſtoit demeuré à vous ſeule ; qu'il n'eſtoit point paſſé juſqu'à moy, & qu'il n'empéchoit pas que je ne fuſſe encore vn homme vulgaire. Cependant, MADEMOISELLE, il y va de mon honneur de faire valoir voſtre preſent ; & puiſque vous avez prononcé que j'eſtois *Incomparable*, il faut que je le devienne de la ſorte que je le pouray. Ie n'oſe pretendre de l'eſtre jamais en la paſſion que j'aurai toute ma vie de vous ſervir & de vous plaire ; ni en l'admiration que je con-

ſerverai toûjours pour voſtre excellente perſonne. Car il y auroit de la temerité de vouloir emporter cet avantage ſur tant de beaux Eſprits qui ont le bonheur de vous approcher, & ſur tant de cœurs bien faits qui ſe ſont donnez à vous: & il faudroit pour cela que je me creuſſe plus éclairé, & plus genereux qu'ils ne le ſont tous. Mais il me reſte encore vne invention bien aiſée de vous faire trouver veritable : c'eſt MADEMOISELLE, de m'eriger en *Incomparable* parmy ceux qui vous adorent de loin, & qui vous ſacrifient en eſprit comme à vne Divinité inconnuë. Ayez agreable que je tienne le premier rang dans cet ordre & dans ce nombre, & que je publie par tout qu'entre tant d'honneſtes gens il n'y en a point qui me puiſſent diſputer la gloire d'eſtre d'vne façon *incomparable*,

MADEMOISELLE,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXCV.

MADEMOISELLE,

Il eſt vray que vous avez eſté bien hardie d'entreprendre de m'écrire comme il vous a plû de faire ; car vous vous eſtes miſe au hazard d'eſtre trop eſtimée d'vn homme que vous ne connoiſſez guere que ſur le rapport d'autruy, & peut-eſtre que vous n'en avez pas preveû les ſuites & les conſequences. Ie connois de belles perſonnes qui ſe ſont repenties d'avoir parû trop aimables à certaines gens, & de ne leur avoir pas caché vne partie des agréemens de leur eſprit & de leur humeur. Hé que ſavez-vous, MADEMOISELLE, ſi je ne ſerai point du nombre de ces fâcheux, & ſi voſtre lettre ne vous en attirera point des miennes bien plus que vous n'auriez deſiré. Nous autres Provinciaux ſommes fort ſujets à nous ſervir mal de noſtre loiſir, & ſur tout à nous laiſſer tenter à la gloire qu'il y a de pouvoir monſtrer pluſieurs réponſes jolies & obligeantes, des perſonnes extraordinaires qui ont l'approbation

de la Cour, & de ce que nous appellons le beau monde.. Neanmoins, MADEMOISELLE, afin de ne vous allarmer pas davantage, & vous tirer de l'inquietude où je vous mets, je vous donne ma parole que je ne ferai ni indiscret ni importun, & que je saurai mieux moderer mon ambition & mon amour propre. Et veritablement, puisque vous m'asseurez que vous estes bonne il ne me seroit pas pardonnable que j'abusasse de vostre bonté, & je me croirois indigne de l'honneur que vous me faites de me demander mon amitié, si aprés cela la vanité avoit plus de pouvoir sur moy que le soin de vostre repos, & si dorénavant j'avois le courage de faire jamais passer mes interests devant les vostres. Ie vous supplie de croire, MADEMOISELLE, que je ne ferai jamais de faute de cette sorte, & qu'à l'avenir vos bonnes actions & vos bonnes fortunes, seront le sujet de mes plus sensibles joyes. Des sentimens si tendres ne seroient que des effets ordinaires de vostre beauté, de vostre vertu & de vostre esprit, si je pouvois esperer le bonheur de vous voir souvent : Mais estant reduit à passer ma vie à quatre journées de vostre charmante personne, il me semble que d'avoir les pensées que je vous dis, c'est vne chose presque aussi rare que vous, & je vous avouë que ce m'est quelque consolation dans mon malheur de ce qu'il me donne vn moyen si particulier de reconnoistre en

quel-

quelque façon la grace que vous m'avez accordée de me dire par tout,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXCVI.

MADEMOISELLE,

I'aurois fait vn' beau chef-d'œuvre de Magie si je vous avois charmée, vous qui vous meslez de charmer tout le monde, & qui vous en démeslez si heureusement. Ie n'ay point eu de si hautes pretentions, & mes plus ambitieux desseins ont esté plus modestes & plus mesurez: j'ay tâché seulement, MADEMOISELLE, de vous faire bien remarquer sur mon visage, & dans toutes mes actions l'extréme joye que je recevois de vous voir si belle, si spirituelle, si raisonnable, &, pour tout dire en vn mot, si semblable à l'excellent portrait que l'on m'avoit fait de vous. Graces à ma memoire & à mon imagination, ce

mesme plaisir me dure encore, & je sens bien que je ne suis point capable d'en avoir à l'avenir qui me touchent plus au cœur que ceux dont vous serez le sujet : & dés à cette heure je m'interesse de telle sorte à tout le bien que vous ferez, & à tout celuy qui vous arrivera jamais, que je ne m'imagine pas que rien puisse contribuer davantage à la felicité de ma vie. Cela estant, MADEMOISELLE, ne dites point, s'il vous plaist, que je me mesle d'vne chose dont je n'ay que faire, quand je prendrai la liberté de vous demander si vous goustez bien dans vostre solitude le contentement que vous avez de posseder la plus precieuse chose du monde, en vous possedant vous mesme tout à vostre aise, & en pleine liberté : Si vous jouïssez paisiblement de la chere compagnie de vos pensées, & de celle de Monsieur & de Madame de Sevigny : Comment vous vous accommodez des Nobles de vostre voisinage ; s'ils ne vous trouvent point plus aimable qu'il ne seroit necessaire pour vostre repos ; si vous avez trouvé l'invention d'attirer leur estime & leur bien-veillance, sans attirer leurs importunitez, & leurs visites trop assiduës ; & enfin si vous avez pû sauver & mettre à couvert de leurs persecutions, assez de loisir pour l'employer à lire les belles choses, à cultiver vostre esprit, & à prendre autant de soin de luy, qu'il en a pris de vous rendre la plus sage & la plus heureuse fille qui

vive? Voilà, MADEMOISELLE, les ſeules curioſitez qui me ſont reſtées depuis que j'ay ſatisfait celle que j'avois de vous voir, & de vous ouïr; comme la ſeule paſſion qui m'eſt demeurée, c'eſt celle de vous pouvoir témoigner que je ſuis avec toute ſorte de reſpect,

MADEMOISELLE,

Voſtre tres-humble &c.

A LA MESME.

LETTRE CXCVII.

MADEMOISELLE,

I'ay bien de la joye que mon livre vous ait plû, car il n'y a guere de perſonnes au monde à qui j'aye plus d'ambition de plaire. Mais à la verité, pour ces raviſſemens, & ces exclamations dont vous me parlez, vous me pardonnerez, MADEMOISELLE, ſi je ne le croy pas ſi toſt, & ſi j'attens pour cela vn ſecond ordre, & vn commandement plus exprés. Au moins ſi vous aviez ces ſentimens, je vous conſeillerois pour l'inte-

reſt que j'ay à voſtre belle reputation, de les cacher ſoigneuſement au fond de voſtre eſprit, & de ne ſouffrir pas qu'ils en ſortiſſent que bien à propos. Autrement, MADEMOISELLE, j'apprehenderois que ceux qui ne trouvent rien à dire en vous, ſinon que vous avez la bouche trop petite, & que vous écrivez aux Beaux Eſprits, n'y remarquaſſent des defauts bien plus importans. Et certes, il ſeroit fort eſtrange qu'vne perſonne que l'on appelle *Incomparable*, qui dans la premiere fleur d'vne excellente beauté ſe paſſe ſi aiſément de Paris, & n'eſt point enchantée de la Cour, euſt découvert en mon petit Ouvrage quelque choſe capable de la ſurprendre, & de luy donner de l'étonnement. Ie croy bien plus veritables les ſouhaits que vous faites quelquefois de pouvoir approcher Champiré du Mans, ou le Mans de Champiré. Quel bonheur pour moy, MADEMOISELLE ? Quels efforts ne ferois-je point pour meriter vne des premieres places dans vn ſi bel eſprit que le voſtre, & pour vous témoigner de bonne ſorte qu'on ne ſauroit eſtre ni plus perſuadé, ni plus touché de vos rares qualitez, que l'eſt,

MADEMOISELLE,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CXCVIII.

MADEMOISELLE,

A voir la lettre qu'il vous a plû de m'écrire, il paroiſt que ma bonne fortune m'eſt venuë d'vn coſté que vous ne l'attendiez pas, & que vous n'en eſtes guere plus aiſe que vous en eſtes ſurpriſe. Cependant, MADEMOISELLE, ce que mon Bien-faicteur a fait pour moy eſtant vn coup de Maiſtre en matiere de liberalité, il y a bien de l'apparence que ce n'eſt pas vn coup d'eſſay, & que le Genereux qui m'a obligé n'a pas commencé par moy à exercer vne vertu qu'il poſſede ſi parfaitement. En verité depuis que l'on donne, il ne s'eſt peut-eſtre rien donné d'vne plus belle maniere. La joyë qu'en témoigne Madame de Sevigny, & ſon *Incomparable* Fille, augmente de moitié mon contentement. Mais il ſeroit extréme, ſi la grace que j'ay receuë me donnoit moyen de vous faire paroiſtre à toutes deux à quel point j'honnore vos excellentes qualitez,

& avec quelle passion je veux estre toute ma vie,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME, *estant Madame la Comtesse de la Fayette.*

LETTRE CXCIX.

MADAME,

Il y a de la seureté de se réjouïr avec vous de vostre heureux mariage : car on doit estre également persuadé qu'il est de vostre choix, & que vous ne sauriez faire que de bonnes élections. Et puis, il est presque impossible que vous ne soyez aussi satisfaite dans cette nouvelle condition que vous l'avez esté dans la premiere, puisque vous ne cesserez jamais d'estre vne des meilleures, des plus vertueuses, & des plus raisonnables personnes qui vivent. C'est, MADAME, ce que j'estime bien plus en vous que toute vostre beauté, vostre esprit & vos rares connoissances. I'ay vû des Belles, des Spirituelles, & des Savan-

tes, qui ne tiroient de toutes ces qualitez que des avantages fort mediocres pour la felicité de leur vie. Mais, MADAME, vostre douceur, vostre moderation, vostre sage & judicieuse conduite, produiront infailliblement dans vostre ame des plaisirs tranquilles, & des contentemens tout purs qui ne vous cousteront que ce qu'ils valent, & qui n'auront point de fâcheuses suites. Avec leur aide vous destournerez vne partie des accidens qui troubleroient vostre repos; & si vous ne pouvez éviter toutes les disgraces, & toutes les afflictions; au pis aller, vous en émousserez la pointe, & les rendrez moins penetrantes. Vous en corrigerez l'amertume & le mauvais goust, vous les prendrez du bon costé, & par l'endroit qui blesse & qui offense le moins. Et en vn mot, vous les ferez servir à vostre reputation, ou mesme à quelque chose de plus important, que l'excellent Pere le Boux vous diroit bien mieux que moy. Ce sont là, MADAME, les pensées les plus agreables dont je m'entretienne, & je m'y arresterois davantage si je ne jugeois qu'il faut que mon compliment face place à tant d'autres que vous recevrez d'vne infinité de lieux. Ie vous supplie pourtant, MADAME, de le separer vn peu de la foule, & de le considerer à part, comme venant de l'homme du monde qui est de meilleure sorte,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CC.

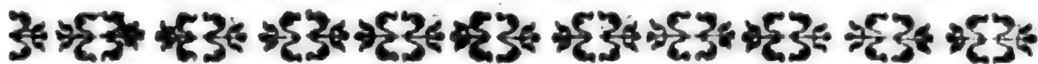
MADAME,

I'honnorois à vn point Madame de Sevigny, & j'avois receu tant de marques de la faveur de sa bien-veillance, que mon propre interest m'obligeoit de plaindre la perte que nous en venons de faire. Mais je vous prie de croire, MADAME, que vostre consideration l'a bien emporté sur la mienne, & que j'ay senti jusqu'au profond de mon ame le contre-coup de vostre douleur. Cent fois j'ay souhaité vn Pere le Boux auprés de vostre aimable personne, lors qu'on vous annonça vne si cruelle nouvelle ; & quelque confiance que j'eusse en vostre excellente vertu, je n'ay pû m'empescher de craindre que la Nature ne fust la plus forte, & que la tendresse de vostre cœur ne secondast mal la fermeté de vostre constance. Ie serois bien aise, MADAME, que ma peur qui m'a si souvent trompé aussi bien que mon esperance, ne fust pas plus veritable en cette occasion. Quelque fier que je sois

ſois naturellement, je n'aurois point de peine à vous demander pardon d'avoir jugé ſi peu favorablement de la force de voſtre eſprit, & je m'imagine, MADAME, que ſans vous faire violence vous me feriez grace fort volontiers, conſiderant que ces ſentimens quelque foibles qu'ils ſoient, ſont de fortes preuves de la paſſion que j'ay pour voſtre repos, & de l'ardeur avec laquelle je ſuis,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR D'ELBENE.

LETTRE CCI.

MONSIEVR,

Vne autre fois je vous parlerai de l'admiration où je ſuis de l'excellent Poëme de Monſieur des Mareſts: Mais aujourd'huy je ne vous ſaurois parler d'autre choſe que de l'extréme joye que j'ay de l'avoir receu de vous. N'ayant l'honneur

d'en eſtre connu que par quelques-vns de mes Amis, ou tout au plus par quelques-vns de mes livres, il faut neceſſairement que ce beau preſent ne ſoit pas le premier que vous m'ayiez fait, & qu'avant que de me donner *la France Chreſtienne*, vous m'ayez donné beaucoup de part en voſtre eſtime, & en voſtre bien-veillance. Ie ſay, MONSIEVR, que vous contez *des Peres Conſcripts* entre vos Ayeux, que vous avez cinquante mille livres de rente pour ſouſtenir la dignité de voſtre illuſtre naiſſance; & ce que je conſidere ſans comparaiſon davantage, c'eſt que tous les Patriciens de voſtre race, quoi que *magnanimes Neveux de Remus*, ne valoient pas mieux que vous; que voſtre cœur eſt grand de la veritable grandeur, & voſtre eſprit vn des plus beaux qui ſe voyent, vn des plus ſains, des plus forts, & des mieux remplis de toute ſorte d'agreables connoiſſances. Ce que je vous dis là, MONSIEVR, n'eſt pas pour faire voſtre eloge, cette entrepriſe eſt au deſſus de mes forces, c'eſt ſeulement pour m'épargner la peine que je prendrois inutilement de vous exprimer juſqu'où vont les reſſentimens qui me demeurent, de la particuliere faveur dont il vous a plû de me prevenir. En effet, MONSIEVR, ſans me tourmenter à chercher des façons extraordinaires de m'expliquer là deſſus, il me ſemble qu'il ſuffit que vous ſoyez perſuadé de la haute opinion que j'ay de voſtre rare merite, pour croire qu'il eſt

impossible que je ne me tienne pas extrémement glorieux des particulieres marques de vostre approbation, & que je ne sois pas de la meilleure sorte du monde,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS DE IARZE'.

LETTRE CCII.

MONSIEVR,

Et comme vostre serviteur, & comme Costar, vous n'avez point sujet de m'apprehender ; & si j'avois vn nom à vous faire peur j'en changerois tout à cette heure. Et veritablement, il seroit bien estrange que vous commençassiez par moy à craindre quelque chose : vous, MONSIEVR, qui connoissez fort bien le peril, & qui ne connustes jamais la crainte. Neanmoins, pour vn homme hardi, je trouve que vous vous défiez

trop de vos forces, & du pouvoir absolu que vous avez sur toutes mes volontez. Vous savez, MONSIEVR, que je vous dois tout, & vous ne me demandez que fort peu. Ainsi je ne serois pas satisfait de vous obeïr ponctuellement, & de me contenter de ne point nuire à vne personne que vous honnorez de vostre amitié. Il faudroit pour cela qu'vne partie de l'ardeur que j'ay toûjours euë pour vos interests, se fust refroidie, ou plustost esteinte; & je pense, MONSIEVR, que vous me ferez bien l'honneur de croire, que si le Benefice dont on m'a gratifié depuis quelques mois, m'avoit esté donné à condition de diminuër tant soit peu du respect, de l'estime & de la passion que j'ay pour vous, je refuserois le bien pour les charges. Si vostre bonté ne me rasseuroit de vostre esprit, je ne pourois jamais me resoudre à vous écrire si à la haste, & si en desordre. Voilà, MONSIEVR, beaucoup de *si* en huit ou dix lignes. Mais si faut-il que vous en souffriez encore vn ou deux tout au moins, & que vous trouviez bon que j'ajouste que personne ne fut jamais si persuadé de vostre rare merite, ni si parfaitement & de si bonne sorte, que je le serai toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCIII.

MONSIEVR,

Ie vous envoye mon livre bien plus tard que je ne voulois. Ie ne ſay quel embarras ſurvenu dans l'impreſſion, a retardé le contentement que je me promettois de vous rendre vne prompte obeïſſance que vous m'aviez témoigné de ſouhaiter. Il y a quelques mois que ſi vous euſſiez tenu ce petit Ouvrage, dans l'humeur où je vous voyois, vous l'euſſiez aſſeurément devoré tout entier avec vne avidité extréme. A cette heure il ſe poura faire que voſtre appetit en ſera paſſé, & que vous l'aurez mis en quelque autre choſe de plus delicat. Quoi qu'il en ſoit, MONSIEVR, tant pour l'vn que pour l'autre, ſi vous m'en croyez, vous ne vous amuſerez à cette lecture, que lors que vous ſerez las de parler, & que vous ne trouverez plus d'oreilles qui meritent que vous vous en donniez la peine : car en verité vous dites à tout moment plus de jolies choſes, ſans meditation & ſans effort, que nous ne faiſons

nous autres beaux Esprits en suant sang & eau, & en nous distillant la cervelle sur nos papiers. Vous en ferez ce qu'il vous plaira, MONSIEVR; Aprés cet avertissement ma conscience en est déchargée. Ie la trouverois en mauvais estat, si je ne faisois continuellement des vœux pour obtenir du Ciel que la Fortune soit contrainte de vous faire bien-tost reparation d'injures, & de se reconcilier de bonne foy avec vostre aimable vertu. Si elle s'opiniastre dans la haine, elle achevera de se décrier dans le monde; & quoi que j'aye bien affaire d'elle, je sens bien que je ne pourrai pas m'empescher de pester hautement contre son aveuglement & son injustice. Quand elle se devroit venger cruellement contre moy, je m'en consolerai sans peine, pourveu que vous me faciez l'honneur de m'en aimer davantage, & de me croire autant que je le suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCIV.

MONSIEVR,

Si j'osois je me plaindrois de vostre procedé: vous ne me commandez jamais que des choses si aisées à executer, qu'il semble que vous ne vouliez pas que j'aye la gloire de rien faire de difficile pour vostre service. Et puis vous m'en priez toûjours d'vne maniere si galante, qu'il se trouve que c'est à moy à vous en remercier, & que je vous dois bien plus pour vostre lettre, que vous n e sauriez me devoir pour l'obeïssance que je vous rens. Mais, MONSIEVR, puisque vous le voulez ainsi, il est juste que je m'accommode à vostre humeur, & que je modere le mieux que je pourrai l'ambition que j'avois de vous témoigner vne passion extréme en tout ce qui regarde vos interests. Cette passion ne va pas pourtant jusqu'à vouloir satisfaire la curiosité que vous me faites paroistre : car je vous declare, MONSIEVR, que vous ne saurez jamais ce que vous feriez si je manquois à mon devoir envers vous,

c'est vne chose qui m'est absolument impossible. Ie vous prie donc, MONSIEVR, de n'attendre point cette satisfaction de moy, & de ne vous imaginer pas que j'en sois moins,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSIEVR LE PRESIDENT BRIÇONNET.

LETTRE CCV.

MONSIEVR,

I'apprens qu'vn petit travail qui ne s'estoit proposé que la satisfaction de ma conscience, & de mon devoir, a eu le bonheur de vous plaire, & de m'acquerir sans y penser l'honneur de vos bonnes graces. Ie say, MONSIEVR, quelle gloire c'est d'estre approuvé d'vn homme d'aussi bonne condition, & d'aussi bon goust que vous l'estes, & je suis touché autant que je le dois, d'vne bonne fortune si peu attenduë. Mais je suis fort

ſort en peine de quelle maniere je vous témoignerai mon reſſentiment, & j'apprehende que tous les efforts que je ferai pour cela ne demeurent inutiles. En effet, MONSIEVR, avec les autres qualitez excellentes que vous poſſedez, vous avez en perfection celle du plus ardent Ami que la chaleur du ſang, & l'amour de la vertu ayent jamais produits; Et ainſi j'ay ſujet de craindre que je ne paſſe auprés de vous pour intereſſé, en voulant paſſer pour reconnoiſſant, & qu'il ne vous ſemble que je ne vous remercie de cette premiere faveur, que pour m'en attirer d'autres de voſtre bonté. Iugez-en, MONSIEVR, plus favorablement, je vous en ſupplie: Et s'il m'arrive quelquefois d'implorer voſtre credit & voſtre authorité aux occaſions d'importance, aſſeurez-vous, s'il vous plaiſt, que ce ſera pluſtoſt pour donner de la matiere & de l'exercice à voſtre humeur bien-faiſante, & pour accroiſtre voſtre belle reputation, que pour tous les autres avantages qui m'en pourront revenir. Et veritablement voſtre eſtime & voſtre bien-veillance toutes ſeules m'en donneront d'aſſez grands & d'aſſez conſiderables pour contenter mon ambition, & pour m'obliger d'eſtre tant que je vivrai,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCVI.

MONSIEVR,

Depuis la belle lettre qu'il vous a plû de m'écrire, mon méchant corps m'a donné tant d'affaires, & de si fâcheuses, que ce n'est que d'aujourd'huy seulement qu'il me permet de respirer. Ie croirois ménager mal les premiers momens de loisir & de liberté qu'il me laisse, si je ne les employois à vous témoigner combien je me sens heureux que mon dernier Ouvrage vous ait satisfait. Si cela est, MONSIEVR, j'ay touché le but où je visois, & me voilà dignement payé de toute ma peine. Les loüanges que vous donnez particulierement à la chaleur égale & constante, que j'ay fait paroistre pour la memoire d'vn Ami mort, sont des marques veritables de la generosité de vostre ame, & les puissans offices que vous rendez continuellement à Monsieur Ménage, sont de solides effets de cette excellente qualité. I'en suis penetré, MONSIEVR, jusqu'au plus vif & au plus profond de mon cœur, & avec la

parfaite eſtime que je conſerve pour voſtre rare merite, j'ay encore vne amour pour voſtre perſonne, qui me rend digne en quelque ſorte de la faveur que vous me faites de me croire,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCVII.

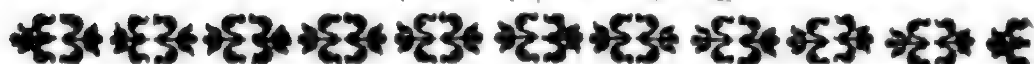
MONSIEVR,

Ie ne ſai plus comment faire pour reconnoiſtre ce que je vous dois. Plus je penſe m'acquitter envers vous, & plus je m'engage. Quand je vous fais vn petit preſent, vous m'en remerciez avec des termes ſi beaux, ſi polis, & ſi obligeans, que c'eſt encore vne debte toute nouvelle que vous ajouſtez aux premieres. En cela, MONSIEVR, le pis que j'y voy, ce n'eſt pas de vous devoir extrémement ; car il n'y a pour moy que de l'honneur & du profit. Mais j'apprehende qu'à l'avenir vous n'alliez vous imaginer que les com-

plimens que je vous rendrai, ne soient interessez, & que je ne les face que pour m'attirer vos réponses, & en prendre de la vanité. Cependant, MONSIEVR, je vous supplie de croire que quelque amoureux que je sois de la gloire, qui me peut venir de vous, je le suis bien davantage de vostre excellente vertu, & que c'est principalement pour l'amour d'elle que je serai toute ma vie passionnément,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS DE VILAINES.

LETTRE CCVIII.

MONSIEVR,

N'ayez plus de peine à vous resoudre de m'écrire quand vous me jugerez digne de cet honneur. En quelque temps que ce soit, vous savez aussi bien dire que vous savez faire ce que vous

dites ; & si vous vous monstrez homme de parole, vous ne vous monstrez pas moins homme de belles paroles. Et ainsi, MONSIEVR, quand l'affliction ne vous auroit laissé qu'vn tiers de vostre esprit, & ne se seroit pas contentée de vous en oster la moitié comme vous vous en plaignez de si bonne grace, il vous en resteroit encore assez pour ravir le mien, & pour l'empécher bien fort, si j'avois l'ambition de vous répondre aussi joliment que vostre lettre le merite. Mais je suis asseuré que vous ne desirez point cela de moy ; que lors que vous donnez, ce n'est pas pour recevoir, & que vos liberalitez ne sont point interessées. Et puis, MONSIEVR, j'ay quelque chose de plus pressé & de plus agreable à vous écrire que des complimens. Monsieur le Marquis vostre parent a moins d'inquietude de son affaire que vous n'en avez, il chante dans sa prison *Les gens que le Seigneur de Turene mene.* Vn Gentilhomme de mes amis qui l'a vû depuis peu, le trouva qu'il en repetoit le refrain. N'est-ce pas là vn brave homme ? la Fortune peut bien le rendre pauvre, banni, prisonnier ; mais elle ne sauroit le rendre triste long-temps, ni luy faire rien apprehender ; & veritablement l'on ne croit pas qu'il en ait grand sujet. Madame de *** qui a fait merveille en cette occasion, m'a mandé qu'elle n'avoit jamais vû d'amis si chauds, ni si bouïllans, que ceux de ce Prisonnier. Vous voyez

par là, MONSIEVR, que s'il y a des miseres qui ostent les amis aux affligez, il y en a aussi qui les leur conservent, & qui leur en acquerent d'autres. Monsieur de *** est à Paris où je luy ay envoyé vostre lettre. Ie suis demeuré icy, où je ne demeurerois guere sans ma mauvaise disposition qui m'a fait revenir de Veruge fort à la haste, & fort allarmé d'vne grande & furieuse fiévre, qui avoit toutes les marques de ces pestes blanches qui courent dans nostre Province. Graces à Dieu ses menaces ont esté fausses, & quoi que le mesme mal m'ait encore repris depuis mon retour, neanmoins le Medecin qui me traite, a juré sur son Hippocrate, & sur son Galien, que j'en serois quitte pour la langueur & pour la foiblesse qui me reste. Cependant, MONSIEVR, je ne m'y fie que de bonne sorte, & suis bien resolu à me tenir prest à partir quand mon heure sonnera, & à pourvoir à mes affaires. Il semble que Dieu m'y veuïlle preparer, en défaisant tous les jours quelques nœuds des plus pressans qui m'attachoient à la vie, & en m'ostant de tous costez mes chers & intimes amis. Neanmoins, MONSIEVR, j'aurois mauvaise grace de m'en plaindre devant vous, & j'aurois tort de les regreter si fort dans le temps que je reçoy des preuves d'vne affection si precieuse & si importante que la vostre. Conservez-la moy, MONSIEVR, si vous voulez

que je vive, & que je puiſſe encore me dire quelques années,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

Ie ſuis bien conſolé d'apprendre que Monſieur de Haqueville eſt à la Fleche. Iouïſſez bien de la douceur d'vne ſi charmante compagnie, & n'oubliez pas ceux qui ſont ſeuls, ou qui ſont pis que ſeuls. N'aviez-vous pas de peur que je fermaſſe cette lettre ſans vous parler de noſtre cher Monſieur Deſbois ? En verité j'en aurois grand' honte. c'eſt toûjours vn des hommes du monde dont je me ſouviens avec le plus de plaiſir, & avec qui j'aimerois mieux paſſer ce qui me reſte de vie.

AV MESME.

LETTRE CCIX.

MONSIEVR,

Soyez le bien revenu. Le Ciel vous benisse & vous face prosperer d'avoir eu la bonté de m'écrire vous mesme vne si agreable nouvelle, & de me confirmer avec tant de belles & obligeantes paroles les asseurances de l'honneur de vos bonnes graces. En verité il faut que vostre esprit soit plus penetrant que n'estoient les yeux de Lyncée, (vous ne connoissez autre asseurément) pour voir comme il fait au fond de mes entrailles la respectueuse affection que j'ay pour vous. Car sans cela estant inutile autant que je le suis, il n'est point de teint de fille de quarante ans plus effacé, que je le serois de vostre memoire : ou bien, MONSIEVR, c'est qu'ayant pris à tasche de m'obliger six mois durant, & en estant venu à vostre honneur si heureusement, vous ne voulez pas laisser perir vostre ouvrage, & ne pouvez cesser d'aimer en moy vos bienfaits. Aussi à n'en point mentir ils sont les plus aimables du monde,

&

& jamais perſonne ne les accompagna de plus de grace ni de plus de civilité. Vne vertu ſi bienfaiſante eſt vne grande rareté en ce temps-cy, & Dieu la conſerve longues années en voſtre belle ame, & me donne les moyens & les occaſions de meriter que vous preniez plaiſir de l'exercer toûjours en moy. Il eſt vray, MONSIEVR, ce qu'on vous a dit que je me ſuis fait en voſtre abſence Chanoine, Archidiacre, & quelque autre choſe, mais il eſt vray auſſi que je ne ſuis rien à ſi bon titre,

MONSIEVR,

que voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCX.

MONSIEVR,

Ma fiévre m'a emporté toute ma force, tout mon appetit, & toute ma joye, & m'a laiſſé en s'en allant tant de foibleſſe & tant de langueur, que je n'ay pas preſque aſſez de reſolution pour

vous dire que je vis encore. Toutefois, MONSIEVR, à moins que d'estre mort, & mort de trois ou quatre jours, je ne pourois pas m'empécher de vous tirer des inquietudes obligeantes que vous témoignez avoir de ma miserable santé. I'espere, MONSIEVR, qu'elle se restablira dans la fin de la semaine prochaine, & que je serai bien-tost en estat de vous témoigner de meilleure sorte, que vos soins tendres & officieux n'effleurent pas seulement le dehors de mon cœur, mais qu'ils vont jusqu'au fond s'y graver si profondément, qu'ils ne s'effaceront jamais que je ne sois cendre & poussiere. Dieu veuïlle, MONSIEVR, que ce ne soit de long-temps, de peur que je ne meure de la plus vilaine des morts, & que je ne sorte de cette vie, ingrat & méconnoissant de tant de charmantes bontez dont vous comblez continuellement,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXI.

MONSIEVR,

Quand je vous paye ce que je vous dois, c'eſt aſſez de m'en donner vne quittance en bonne forme; & c'eſt trop de me faire des complimens, & de me choiſir les plus beaux que vous ayez dans voſtre riche magazin de belles paroles. Le don que je vous fais n'eſt pas digne de l'excés de vos loüanges : Mais j'oſe vous dire que le donneur eſt digne de quelque choſe de plus. Cela eſtant, MONSIEVR, ne liſez point mon livre, ſi vous ne voulez, mais faites moy la grace de m'aimer vn peu, & la juſtice de croire que je ſuis avec vne affection auſſi chaude que je le puiſſe ſouffrir,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble &c.

AV MESME.

LETTRE CCXII.

MONSIEVR,

Enfin je vous envoye mon livre, qui par je ne ſay quel malheur n'a pas eſté moins de cinq mois entre les mains de l'Imprimeur. Il me fait bien de l'honneur à Paris ; mais il me fera bien plus de plaiſir à la Fleche, s'il vous divertit, & s'il vous fait ſouvenir agreablement de moy. Il y a long-temps, MONSIEVR, que j'attendois cette occaſion pour me renouveller dans voſtre eſprit, & pour rafraichir les vieilles idées que vous en conſerviez en voſtre memoire. Ie craignois qu'elles ne mouruſſent de vieilleſſe, & que le temps ne les vſaſt comme le reſte des choſes mortelles & periſſables ; & je n'avois eſperance qu'en ce petit ouvrage que j'attendois de jour en jour. Quoi qu'il traite d'vn ſujet de guerre, je le tiens fort propre à faire ma paix avec vous, tant qu'il n'y aura que ma pareſſe qui ſoit le ſujet de voſtre mécontentement. Ie n'apprehende pas, MONSIEVR, qu'il y en ait jamais d'autres, & je ne

me ſens pas capable de manquer de reſpect, d'eſtime, & d'affection pour vne perſonne qui m'eſt ſi chere & conſiderable, & de qui je ſuis avec tant de paſſion & de tendreſſe,

MONSIEVR,

Le tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXIII.

MONSIEVR,

Ce n'eſt pas pour me ſouvenir de vos bontez & de vos qualitez aimables, qu'il me faudroit faire des efforts de memoire comme vous dites. Toutes les obligations que vous vous eſtes acquiſes ſur moy ſont gravées dans le marbre & ne ſont pas écrites dans le ſable, comme la pluſpart des autres bienfaits. Vous avez ſeu, MONSIEVR, prendre toutes vos ſeuretez, & vous ſervir d'vne merveilleuſe invention, pour faire que ce que vous avez imprimé dans mon cœur duraſt autant que luy-meſme. C'eſt, MONSIEVR,

vn avantage qui est particulier aux personnes qui possedent comme vous l'art d'obliger, & qui en savent le secret. Mais voulez-vous que je vous avouë vne verité qui vous surprendra ? Il y a de certains momens que je voudrois pouvoir défaire les charmes dont vous m'avez enchanté, & rompre les chaisnes dont je me sens si estroitement lié. Cette envie me prend toutes les fois que je pense que je suis incapable de meriter l'honneur que je reçois de vous, & que n'ayant pû jusqu'icy rien contribuer à vostre divertissement, je pourois bien à la fin me ruiner de reputation, & passer pour vn ingrat parmi ceux qui ne regardent que le dehors des choses, & qui ne voyent pas ce qui se passe au fond de mon ame. Cela estant, MONSIEVR, je vous supplie de publier de temps en temps pour ma décharge, que je conserve en ce lieu-là toute la reconnoissance que doit avoir vn homme de bien à qui vous témoignez si souvent & de si bonne grace tant d'estime & tant d'amitié. Par ce moyen, MONSIEVR, vous empécherez les médisances & les mauvais bruits, & vous protegerez vn Innocent qui est avec toute sorte de respect & de passion,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXIV.

MONSIEVR,

A la fin j'ay trouvé les vers que vous m'aviez demandez, & je vous les envoye dans ce paquet. Mais ne vous imaginez pas qu'ils soient du prix & de l'ordre de ceux de Madame la Comtesse de la Suze, qu'il vous a plû de me faire voir. Ceux-cy coulent d'vne source plus belle & plus noble; & il paroist que l'excellente personne qui les a faits estant si relevée par son illustre naissance, & par tous les avantages de la Nature, reçoit bien de plus prés les influences du Ciel ; & mesme on peut juger par là qu'Apollon est vn Dieu Galant & Courtisan tout ensemble, qu'il aime la grandeur & le beau sexe, & qu'il garde pour les Dames de ce rang-là ses plus hautes & ses plus divines inspirations. C'est, MONSIEVR, cette incomparable Comtesse qui meriteroit le titre *de la dixiéme Muse*, qui fut donné autrefois à vne femme de Grece ; ou plustost elle seroit digne d'estre appellée la premiere, & de preceder les

neuf sœurs, quoi qu'elles soient filles de Roy, & d'vn Roy qui fait & défait les autres. Que vous estes heureux, MONSIEVR, de pouvoir approcher quand vous voulez vne personne qui ne voit rien qui approche d'elle, & qui voit tous les esprits au dessous du sien : Mais aussi je ne say point d'homme qui soit plus digne d'vne semblable fortune, qui en sache mieux le prix, & qui la gouste de meilleure sorte. Ie seray satisfait de la mienne si vous me conservez l'honneur que vous me faites de me vouloir vn peu de bien, & de croire que j'en ay tous les ressentimens que je dois. C'est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXV.

MONSIEVR,

Puisque vous estes si aise de mon avancement, j'y veux songer plus que je n'ay fait, & ce que ne

ne ferois pas pour ma fortune, je le ferai pour voſtre contentement. Tout de bon il m'eſt ſi cher, que pour l'augmenter je me reſoudrois à devenir ambitieux, & en vn beſoin à faire vœu de me rendre Cardinal, comme cet autre dont vous avez oui parler : Mais je vous proteſte, MONSIEVR, que ce ſeroit plus pour eſtre en eſtat de vous témoigner l'eſtime infinie que je fais de vos excellentes qualitez, que pour tous les autres avantages qui m'en reviendroient. Ie vous ſupplie tres-humblement de n'en douter point, ou ſi vous en doutez, de vous en éclaircir bien viſte, & de me donner promptement les occaſions de meriter l'honneur que vous me faites de me vouloir tant de bien. Car je ſuis preſſé de vous faire paroiſtre qu'il n'y a perſonne au monde qui ait pour vous plus de veritables reſpects, & plus de tendreſſe, qu'en aura toute ſa vie,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXVI.

MONSIEVR,

Ie penſe que je ſuis deſtiné à eſtre eſtourdi toutes les fois que je me donne l'honneur de vous écrire. L'autre jour je l'eſtois du grand coup d'Eſtat qui s'eſtoit fait au Palais Royal; auiourd'huy je le ſuis du caquet de trois fâcheux, & d'vn entre autres dont la langue & le ton de voix eſt ennemi de toutes les oreilles & de toutes les teſtes ſujetes à la migraine. Mais, MONSIEVR, encore leur pardonnerois-je celle qu'ils m'ont donnée, ſi d'ailleurs ils ne m'avoient volé vn temps que j'avois mis à part pour vous, & que vous deviez avoir tout entier, ſans le partager avec perſonne. Pour ſauver le reſte & pour en eſtre bon ménager, je me haſterai de vous dire que je vous envoye tous les Iobelins, que vous ne trouverez pas *Iobelins bridez ;* & quelques Scaronades reveuës, corrigées & augmentées par l'Auteur. La petite Comedie eſt d'vne fille de mes Amies, & qui meriteroit bien d'eſtre des

vostres, estant aussi sage que si elle ne faisoit point de vers, & faisant des vers comme si elle n'estoit pas sage (vous savez, MONSIEVR, de qui est ce mot.) Il est parlé dans la lettre de Madame de * * * d'vn esprit de divination qui vous donneroit peut-estre à deviner, si je ne vous avertissois qu'on loue cette Dame d'estre Devine quand mesme elle n'est pas judicieuse, ou, pour parler mieux, quand elle ne se veut pas servir de son jugement. Il y a quelque chose dans ce qu'elle écrit, qui vous poura sembler embarassé, mais le reste vous paroistra galant & joli. Ie parle, MONSIEVR, en homme qui connoist bien vostre esprit. En vne autre occasion je vous témoignerai que je connois bien vostre cœur, & qu'il est si fort selon le mien, que je ne saurois manquer d'estre de toute ma force pour tout le reste de mes jours,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXVII.

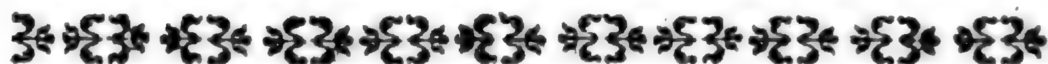
MONSIEVR,

Il me fâche extrémement que vostre appetit ne soit pas si bon que je le voudrois, & que vostre estomach vous refuse, comme il vous plaist de me l'écrire, l'obeïssance & le service qu'il vous doit. Il y a de la revolte par tout, & ce qui me desespere, c'est qu'on ne sauroit chastier les Rebelles, & qu'ils se mettent en tous lieux en estat de donner des loix à leur Maistre. Neanmoins, MONSIEVR, en ce qui vous regarde, j'espere tout de vostre prudence & de vostre sage conduite. Ce Mutin dont vous vous plaignez, se contentera que vous luy relâchiez quelque chose de ses charges ordinaires : Et puisque le poisson luy est plus ennemi & plus contraire que toutes les maltostes ne le sont au peuple, vous en vserez comme font les bons & les sages Souverains. Ie voudrois de tout mon cœur que vous vous portassiez aussi bien à proportion que vous savez juger des vers. Il ne se peut rien de plus raisonnable

que les ſentimens que vous avez eus de ceux que je vous ay envoyez. En toutes choſes je m'apperçois que vous avez le gouſt tres-bon & tres-delicat ; Et ſi je me pouvois répondre d'eſtre ſelon ce gouſt-là, je croirois valoir beaucoup, & ne vous avoir pas fait vn petit preſent quand je me ſuis donné à vous, & que je vous ay proteſté comme je fais de nouveau, que je ſuis parfaitement,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DV CHASTELET Conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué.

LETTRE CCXVIII.

MONSIEVR,

Ie vous envoye ce petit travail que j'ay entrepris par voſtre ordre. Ie l'ay fait avec grand ſoin: mais je n'ay point donné de temps à le polir, & vous n'y trouverez aucune ſorte d'ornement.

Aussi n'ay-je pas crû que ce fût vn ouvrage que vous desirassiez de moy, mais seulement des materiaux à qui vne main plus adroite & plus ingenieuse que n'est la mienne, donneroit l'ordre, l'embellissement & la forme. Et dans cette opinion je me suis imaginé que tant plus je les amasserois à la haste, tant plus me loüeriez-vous de m'estre hasté de vous plaire, & que si cette promtitude vous donnoit peu de satisfaction de mon esprit, elle vous en donneroit beaucoup de mon zele à vostre service. Vsez-en, MONSIEVR, je vous en supplie, & particulierement en des rencontres comme celle-cy, où j'ay trouvé tant de plaisir à vous obeïr que je conterai toûjours entre vos bienfaits l'emploi que vous m'avez donné. Il n'appartient qu'à vous d'estre l'Apellés de nostre Alexandre : mais encore faut-il que quelqu'vn vous aide à broyer les couleurs, & à vous preparer la palette, de draperie pour le moins. Si vous m'en jugez capable, je me tiendrai favorisé d'estre preferé à tant d'autres qui se sentiroient honnorez de cette commission. Il n'y a point de ministere si bas, qui ne soit glorieux dans vn si noble dessein, & il n'estoit pas jusqu'aux Manœuvres qui servirent à la construction du Temple de la Minerve d'Athenes, que la pieté publique ne consacrast en quelque sorte, & que le Peuple ne regardast avéque veneration. Mais sans considerer les avantages qui m'en re-

viendront, asseurez-vous, MONSIEVR, que par tout où il ira de vos interests & de vostre contentement, je sacrifierai de bon cœur les miens, & ne me proposerai point d'autre recompense, que celle d'estre reconnu,

MONSIEVR,

Pour vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXIX.

MONSIEVR,

Quand j'aurai plus de loisir je répondrai ponctuellement à tout ce qu'il vous a plû de m'écrire de nos affaires : Mais aujourd'huy trouvez bon, je vous en supplie, que j'employe tout ce qui me reste de temps à vous parler d'vne chose qui me presse bien davantage, & qui me touche plus sensiblement. Vous me mandez que je n'ay pas perdu les bonnes graces de Monsieur d'Andilly ; vous pouvez juger aprés ce que je vous ay toûjours dit de luy, que ce n'a pas esté sans

émotion, que j'ay receu cette bonne nouvelle, & que je n'en pouvois attendre de plus agreable du lieu où vous estes. C'est vn homme extraordinaire, & qui est adoré partout où il est connû. Vous devez croire, MONSIEVR, sachant mes inclinations comme vous faites, que sa vertu ne produit pas dans mon ame de moindres effets que dans celles du commun. Outre ces considerations generales, j'en ay encore de particulieres qui m'obligent d'estre passionnément son treshumble serviteur, & de souhaiter la faveur de sa bienveillance. Cela estant ; je me fusse estimé bien malheureux de luy avoir déplû en vne chose que je ne pouvois m'imaginer qui le regardast, & dans laquelle je ne m'estois proposé d'autre fin que de contenter vn de mes Amis. Ayez la bonté, MONSIEVR, de l'asseurer de mon obeïssance à la premiere occasion, & de luy témoigner le regret extréme que j'ay que ces miserables papiers qui n'avoient esté faits que pour vn seul, ayent passé par tant de mains, & qu'aprés avoir bien couru ils soient venus tomber dans les siennes. Vous savez les precautions dont je me servis pour empécher cette disgrace que je n'ay pû éviter. Vous savez les sermens que je tiray de Monsieur *.* de ne les monstrer à personne, & la resistance que j'apportai aux supplications qu'il me faisoit d'y consentir. Mais il faut avouër que toute la prudence humaine est

inutile

inutile à vn malheureux, & il semble que la Fortune qui favorise souvent les imprudens, qui par leur mauvaise conduite luy donnent le plus de prise, se plaise à punir rigoureusement les premieres & les plus legeres fautes de ceux qui passent pour sages. C'est, je pense, qu'elle craint de perdre vne occasion qu'elle ne trouve que rarement, de faire paroistre au monde la puissance qu'elle a sur leurs actions, aussi bien que sur celles du vulgaire. En effet, je connois des gens qui dans la conversation font voir leur cœur au premier venu avec toutes ses passions & ses vlceres, qui ne reservent rien à leurs Confesseurs, & qui produisent les sentimens qu'ils ont de toutes les choses, avec vne liberté extrémement inconsiderée ; & cependant ce qui leur échape de la bouche, échape aussi de la memoire de ceux qui les ont écoutez ; Cela tombe à terre, & il ne se trouve personne qui le releve pour l'emporter hors de la compagnie. Et moy, qui suis toûjours en garde comme si je vivois incessamment parmi des Espions & des Ennemis, & qui approche quasi plus du dissimulé que de l'indiscret, s'il m'arrive de rire vne fois en deux ans d'vne personne confisquée à la raillerie publique, & de qui chacun pense avoir droit de faire vn bon conte, je ne manque point d'avoir vne querelle & de payer pour tous les autres. Vous savez bien, MONSIEVR, ce qui me fait parler de la sorte,

& je ne croy pas que vous ayez oublié la broüillerie que j'eus l'année passée auec φ. φ. Et aujourd'huy n'est-ce pas vne chose estrange? I'ay naturellement vne crainte de déplaire, qui est presque puerile & qui tient quelque chose de la foiblesse. Il n'y a personne qui souffre avec moins de repugnance les reputations injustes. Quand il est question de blâmer & de reprendre, c'est vn personnage que je laisse faire aux autres; & ordinairement je ne dis mot d'vne chose, dont je ne puis dire du bien sans faire condamner mon jugement. I'ay horreur de m'enrichir de dépoüilles & de m'élever sur des ruines. La vertu qui donne au peuple de la jalousie ne me donne que de l'amour, & quand j'apperçois vne lumiere fort éclatante, je m'en approche pour en estre éclairé, & ne m'y oppose pas pour luy faire ombre. Ceux qui me connoissent savent bien que je dis vray, & m'ont souvent oüi dire que je ne pretens point qu'on me doive loüer de ces bonnes qualitez, parce que je les ay receuës de la Nature, & que je ne les ay pas faites; que c'est mon humeur & ma complexion, comme à vous d'estre sanguin, ou à vn autre d'estre bilieux. Et cependant avec tout cela je cours fortune de voir mes intentions mal interpretées, & d'estre convaincu de malignité & d'envie. Ie vous jure que cette pensée m'afflige sensiblement, & que j'ay de la peine à m'en consoler. Pour le moins, MON-

SIEVR, taſchez d'obtenir de Monſieur d'Andilly qu'il deſabuſe Monſieur l'Abbé de Saint Nicolas, & qu'il le prie de ne commencer point à juger de mon eſprit ni de mon humeur par le diſcours qu'on luy a monſtré. C'eſt vne marque de reprobation de n'eſtre pas au gouſt d'vne perſonne qui l'a excellent comme luy, & d'eſtre haï d'vn homme qui aime tant les bonnes choſes. Faites, ſi vous pouvez, que ce déplaiſir ne m'arrive pas, & j'en ſerai s'il ſe peut encore avec plus de chaleur que jamais,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXX.

MONSIEVR,

Les témoignages que vous me rendez de Monſeigneur le Cardinal me raſſeurent tout à-fait l'eſprit. I'ay toûjours bien jugé que ce n'eſtoit que de vous ſeul que je devois attendre ce qu'il

falloit que je crûsse là dessus. L'homme que vous savez, m'a écrit depuis trois semaines tant de galimatias, que pour démesler l'embarras de ses paroles & en trouver le bon bout, comme à ces coques de vers à soye qu'on veut dévider, il y faudroit vn soin & vne attention qui suffiroit aux meilleures choses. Ie ne m'en donnerai pas la peine, & me contenterai d'avoir appris de vous que j'ay évité le coup de cette main toute-puissante dont on m'avoit menacé, & qu'au lieu de la foudre que j'en avois apprehendée, je puis esperer d'en recevoir quelque jour des graces. Au moins, quelque mauvaise opinion que j'aye de moy-mesme, j'ose me répondre que je saurai mieux les meriter que mes ennemis. Ie ne suis ni lâche, ni fanfaron, & mon humeur est éloignée en pareil degré de l'insolence & de l'extrémité qui luy est contraire. Trouvez bon, MONSIEVR, que je die avec le Poëte qui est devenu vostre Favori, aprés l'avoir esté de Mecenas & d'Auguste mesme:

------ O pater & rex
Iuppiter ! vt pereat positum rubigine telum,
Nec quisquam noceat cupido mihi pacis. At ille
Qui me commôrit meliùs non tangere clamo,
Flebit : & insignis tota cantabitur vrbe.

Si ces Messieurs sont bien conseillez, ils me laisseront en repos, & considereront que j'ay beaucoup de temps à perdre, & peu de reputa-

tion à hazarder. Mais je tarde trop à vous rendre compte de ce que vous m'avez commandé en partant d'icy. Ie vous dirai donc, que si tost que je vous eus envoyé les papiers que vous receutes à Fontainebleau, je me mis selon vostre ordre à revoir vostre excellent livre, où je vous proteste que je remarquai encore de nouvelles graces aprés la dixiéme fois. C'est la narrative la plus belle, le raisonnement le plus fort, les sentimens les plus delicats, la conduite la plus adroite, les railleries les plus fines, & l'elocution la plus noble, & si j'ose dire, la plus genereuse qui furent jamais. Ie me suis donné le soin de l'examiner avec toutes les rigueurs imaginables. Iamais Aristarque ne fut plus cruel à Homere, ni Scaliger à toute l'Antiquité ; Et cependant je n'y ay rien trouvé hors les deux premieres pages que de legeres omissions, & de petites fautes de Grammaire, qui ne sont à proprement parler que comme ces ordures que le cizeau d'vn excellent Orfevre laisse incarnées dans les échancrures des pieces les plus façonnées, & que le Garçon enleve avec la houppe de fil d'archal. Ie rens raison de tous les changemens que j'y ay faits, & c'est ce qui m'a le plus cousté. Si j'eusse eu l'honneur d'estre auprés de vous, j'eusse plus avancé en vne apresdisnée que je n'ay fait en dix jours entiers que j'y ay donnez sans relâche. Il ne me reste plus qu'à vous conjurer icy de me faire la faveur de

croire que je n'oublirai de ma vie les infinies obligations que je vous ay, & que celuy qui m'a cautionné envers vous ne sera jamais en peine d'avoir répondu pour moy. Le pouvoir que vous avez sur mes volontez ne reçoit point de bornes, & je ne me tiendrai jamais plus heureux que quand il vous plaira d'en tirer quelque preuve. Commandez seulement, & vous connoistrez qu'on ne sauroit estre plus que je le suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble &c.

AV MESME.

LETTRE CCXXI.

MONSIEVR,

Vous trouverez dans ce paquet les papiers que je vous avois promis. Si j'estois bien sage vous n'y trouveriez que cela, car j'ay peur de gaster par vn mauvais compliment tant d'excellentes choses que je vous envoye, & de diminuer le prix du present que je vous fais, au lieu de vous le rendre

plus considerable. I'apprehende mesme quelque chose de pis, & je crains avec raison que ma liberalité ne me ruine auprés de vous d'vne façon bien extraordinaire, & que pour estimer trop le don, vous n'en estimiez moins le Donneur. S'il venoit de mon esprit aussi bien que de mes mains, & si c'estoit de mes biens & non pas de ceux d'vn autre dont je vous fisse des largesses, je ne serois pas dans cette peine; mais je ne suis pas si riche de mon propre fonds. Au pis aller, MONSIEVR, si vous estes juste, ce que je perdrai dans vostre esprit je le regagnerai dans vostre cœur, & sans doute vous m'en aimerez davantage quand vous considererez le hazard où je me mets pour vous plaire, & vous croirez mon affection à toute épreuve, quand vous songerez que pour vostre seul contentement, je consens de perdre vne partie de la bonne opinion que vous aviez prise de moy. I'attens là dessus vne réponse d'importance pour vostre gloire & pour la mienne. Ie la ferai voir à ceux qui connoissent ce que vous valez, pour me mettre par là en la haute reputation où vos bonnes graces mettent toutes les personnes qui les possedent, & qui en peuvent faire voir quelque preuve avantageuse. Ie la monstrerai aussi à ceux qui ne vous connoissent pas, pour justifier les grands témoignages que je rens de vous en toutes rencontres, & afin que tous les honnestes gens avouënt que vous estes au dessus

des loüanges, & qu'il n'y a guere de choses au monde plus grandes que vostre merite, si ce n'est la passion avec laquelle je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXXII.

MONSIEVR,

Si vous estiez aussi dissimulé dans vos desirs, que vous l'estes dans vos craintes, j'aurois sujet de me défier de ceux que vous témoignez avoir pour moy. En effet, vous ne sauriez me faire croire que vous apprehendiez tout de bon que les grands témoignages que je rens de vous en toute rencontre, ne tentent vostre modestie, & ne vous gastent l'esprit, comme il vous plaist de me l'écrire. Si les loüanges estoient capables d'vn si pernicieux effet, je ne connois point d'homme au monde plus corrompu que vous le seriez ; & vous

vous en avez receu de tant de bouches, que si vostre humilité n'en a souffert aucun dommage jusqu'à cette heure, il y a de l'apparence qu'elle est a l'épreuve des miennes, & qu'elle ne sauroit plus courir de fortune. Rasseurez-vous donc, MONSIEVR ; n'ayez point de peur que mes paroles vous facent oublier ce que vous estes. Elles vous persuaderont bien plustost de vous en souvenir toûjours, & d'opposer cette pensée qui ne vous peut donner que du plaisir, à tant d'importunes & de fâcheuses qui s'offrent à toutes les heures pour troubler vostre repos. Et veritablement, si j'avois l'honneur de vous ressembler, je n'aurois point de satisfaction plus grande que de rentrer souvent chez moy, de me considerer, & de me connoistre; & je ferois comme vostre belle voisine que j'ay veuë mille fois se consoler dans son miroir, de sa mauvaise fortune, & y trouver plus de raisons pour arrester ses larmes & ses plaintes, que ne fait nostre divine Mareschale dans la continuelle lecture de Seneque & d'Epictete. Ie ne doute point que ce ne soit vous mortifier que de vous parler de la sorte, & je m'attens bien d'en recevoir vne reprimende au prochain voyage. Mais je m'y resous, & si j'ay fait vne faute en cela, elle est de la nature de celles dont la punition est moins cruelle que la violence qu'on se feroit de s'en empécher. Cela estant, ne pensez pas que je m'arrestasse-là, si le temps ne

me pressoit de passer aux autres points de vostre lettre. Vous parlez en suite de la piece que vous avez veuë de moy, mais c'est d'vne sorte que je m'apperçois bien que vostre dessein n'est pas tant de me persuader que de dire de belles choses. En quoy certes vous ayez si bien reüssi, que par les mesmes paroles que vous employez à me donner l'avantage sur tous les Esprits du siecle, vous l'emportez sur eux & sur moy. Par vn artifice inconnu jusqu'à cette heure, en me donnant vne loüange vous me la faites perdre, & me ravissez l'honneur que vous me rendez. Ainsi vos profusions sont d'vne autre nature que les communes: elles enrichissent le prodigue, & celuy qui les reçoit en devient plus pauvre. Mais quelque perte que j'y face, il me restera encore assez de cette sorte de bien, puisque vous m'asseurez que j'ay l'approbation d'vne Princesse qui est encore plus élevée au dessus du commun par les avantages de son esprit, que par ceux de sa condition & de sa naissance. Ie say que c'est à elle qu'il appartient de mettre le prix aux belles choses, qu'on n'appelle point de ses jugemens, & qu'elle est en cela Souveraine sans contredit. D'ailleurs il ne m'est pas libre de reprocher les témoignages qu'il luy a plû de rendre de moy: les loix de l'humilité mesme m'obligent à croire le bien qu'elle en dit. Ce seroit estre trop vain de faire en cela le modeste, & de soupçonner de flaterie la personne du monde

la plus genereuse, & qui peut-estre ne se fust pas tant de fois lassée de la Cour, si son courage eust esté moins ennemi de cette bassesse. Que vous estes heureux, MONSIEVR, de la pouvoir approcher quelquefois : il n'est point de tristesse qui puisse durer long-temps en sa presence, ni d'inquietudes & de craintes qui ne se perdent dans les divertissemens d'vne compagnie si pleine de charmes. L'autre jour que j'estois à Tours, dans le peu de temps que j'y demeurai, je l'estudiai avec tout le soin qu'il me fut possible. Iamais je n'eus tant de plaisir, & c'est la premiere fois que je compris bien que la contemplation toute seule pouvoit estre nostre felicité parfaite. Que je luy entendis dire d'agreables choses ! Que de lumieres & de feux ensemble ! Ie ne concevois pas qu'on pût courir si viste & si juste en mesme temps, & je ne pouvois m'imaginer que le jugement qui ne va d'ordinaire qu'au petit pas pûst suivre vn esprit si promt, & dont les mouvemens sont si rapides. C'est tenir déja de la nature des Anges, il ne s'en faut que le corps. Mais tous ceux qui ont des yeux sont bien aises que cette conformité soit defectueuse en cela, & que cette grande Princesse ne soit inferieure à ces natures divines, que de ce qui la releve au dessus de toutes les femmes, & qui la rend la plus belle chose du monde. Et c'est cette incomparable personne qui a donné tant de loüanges à mon ouvrage, qui m'a fait

l'honneur de prendre ma protection & de s'interesser dans mes petites querelles. Souffrez, MONSIEVR, que je ne passe pas plus outre, j'en suis si transporté, que dans l'excés de mon émotion je dirois peut-estre quelque chose qui vous feroit avoir honte de m'avouër,

MONSIEVR,

pour vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS DE ROSTAING.

LETTRE CCXXIII.

MONSIEVR,

I'ay déja receu de plusieurs personnes de condition beaucoup de civilitez obligeantes sur le sujet de mon livre, & je m'apperçois que sa bonne fortune & la mienne sont bien au dessus de nostre merite. Mais, MONSIEVR, rien de tout cela ne m'a touché si sensiblement que l'honneur que vous venez de me faire, & je trouve dans la

ſeule ſatisfaction de vous avoir plû, dequoy me payer ſuffiſamment de toute ma peine, & dequoy contenter mon ambition. Celle de vous eſtre agreable & de meriter la faveur de voſtre approbation, a toûjours eſté grande en moy. Elle eſt née des bontez & des courtoiſies dont vous avez bien voulu me gratifier dés le moment que j'ay eu le bonheur de vous approcher. Elle s'eſt conſervée toute entiere dans mon abſence, & ſi elle peut encore croiſtre, je ſens bien que cette derniere grace ne l'augmentera pas mediocrement. Dans le contentement que j'ay des marques agreables de voſtre eſtime, vne ſeule choſe m'empeſche de les gouſter parfaitement : Et quand je me ſouviens que vous avez eſté de pluſieurs Cours extrémement rafinées, & particulierement de celle de Monſieur le Comte pere du dernier, dont vous aviez la confidence ; je ne ſaurois me defendre de me défier vn peu de la ſincerité de vos loüanges. En effet, MONSIEVR, j'ay ſujet de craindre, que vous n'ayez fait habitude de cette diſſimulation qui eſtoit vne des vertus de ce temps-là; & qui obligeoit tous les Grands d'alors de ſe joüer des paroles dont nous nous ſervons à cette heure aux occaſions les plus ſerieuſes. Ils mettoient à tous les jours ces mots de *Bel Eſprit*, d'*homme rare*, de *grand perſonnage ;* & la profuſion de ſemblables eloges faiſoit vne partie de leur liberalité, & ils l'appelloient *vne magnificence qui ne couſte rien, & que*

l'on peut hardiment exercer sans courre fortune d'incommoder ses affaires. En ce cas là, MONSIEVR, je me serois vn peu trop flaté, & vous vous moqueriez de moy, comme d'vn de ces Niais & de ces Dupes, qui prennent à la lettre tout ce qu'on leur dit de favorable, & s'imaginent que vous autres *Messeigneurs*, estes aussi consciencieux dans vos complimens, que vous estes religieux dans les actions importantes de vostre vie. Neanmoins, MONSIEVR, au pis aller, ce me seroit toûjours tant de gloire que vous eussiez pris la peine de me piper de la sorte, & de repeter pour moy vos anciennes leçons de cette delicate & artificieuse tromperie, qui estoit la galanterie des regnes que vous avez vûs pendant la fleur de vostre credit; Ce me seroit, dis-je, tant d'avantage que sans considerer l'interest de ma reputation, la connoissance de vostre adresse & de vostre habileté redoubleroit encore mon estime, & ajousteroit quelque chose à la passion que j'ay depuis tant d'années, de vous témoigner que je suis auec toute sorte de soûmission,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXXIV.

MONSIEVR,

Il y a quinze jours que je ſuis malade, & que j'en ay beaucoup de honte, principalement depuis l'excellent livre qu'il vous a plû de m'envoyer, & la belle lettre dont vous l'avez accompagné. En effet, MONSIEVR, vn ſi grand honneur auroit eſté capable de reſſuſciter vn mort, pourveu qu'il euſt eſté ſenſible à la gloire autant que le doit eſtre vn cœur bien fait. Et il me ſemble qu'on ne devroit pas pardonner à vn homme qui n'avoit que la fiévre & la goutte, de ne s'eſtre pas gueri tout ſubitement, aprés vne grace qui devoit combler ſon eſprit de ſatisfaction & de plaiſir. Neanmoins, MONSIEVR, j'oſe me promettre que vous ne m'en voudrez pas plus de mal, ſi je vous confeſſe qu'il me reſte encore beaucoup de langueur & de foibleſſe, & que je n'ay pû reduire mon malheureux corps à obeïr à mon ame, & à ſuivre ſes mouvemens. Dans le cours de voſtre longue & ſage vie vous

avez tant d'exemples de revoltes contre les Puiſſances legitimes, que celle-cy ne vous ſemblera pas eſtrange. Anſi, MONSIEVR, je puis eſperer que vous aurez la bonté de l'excuſer, & que vous ne jugerez pas que ce defaut me rende plus indigne de la faveur de voſtre eſtime, & de voſtre bienveillance. Ie n'en douterai jamais que vous ne m'ayez expreſſément défendu de m'en aſſeurer. Mais c'eſt vn malheur que je n'apprehende point, ſachant que vous ſerez toûjours juſte, & que je ſerai toûjours auſſi auec autant de ſoûmiſſion que de conſtance,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE HERES Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, Intendant de la Iuſtice, Police & Finances, en Anjou, Touraine & Maine.

LETTRE CCXXV.

MONSIEVR,

Ie viens de recevoir vne lettre de Monſieur le Surintendant qui m'ordonne de vous faire tenir celle que vous trouverez dans ce paquet. Aprés l'avoir leuë je penſe, MONSIEVR, que vous ne vous repentirez pas de la grace que vous m'avez faite, & que meſme vous ſerez bien aiſe d'avoir prevenu vne recommandation de ſi grand poids. Cependant, MONSIEVR, il m'eſt bien glorieux qu'il vous ait plû conſiderer mes intereſts pour l'amour de moy, & que vous ayez voulu que je dûſſe à voſtre ſeule bonté, ce que je n'eſperois devoir qu'à celle d'vn autre. En ces deux bonnes heures que j'ay eu l'honneur de paſſer auprés de vous, & de vous entendre parler de voſtre ſage conduite, j'ay découvert en voſtre eſprit & en voſtre cœur tant d'excellentes qualitez, qu'il n'y

GGgg

a point là de si petite place qui ne me semble fort honnorable. Si j'avois, MONSIEVR, autant de fortune que d'ambition, j'y entrerois bien avant, & peut-estre n'en suis-je pas tout-à-fait indigne, estant si parfaitement que je le suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSIEVR DE FONTENAY HOTTEMAN Conseiller du Roy en ses Conseils, Intendant de la Iustice, Police & Finances en Anjou, Touraine & Maine.

LETTRE CCXXVI.

MONSIEVR,

I'avois assez de confiance en la genereuse bonté de Monsieur Colbert, pour esperer qu'il me donneroit quelque accés auprés de vous, & qu'il vous prieroit de m'honnorer de vostre protection: Mais j'avouë que je n'eusse osé me promettre de

ſi promts effets de ſes favorables offices, & que je ſuis demeuré ſurpris des offres obligeantes que Monſieur Iacques m'a faites de voſtre part. Ie connois bien par là, MONSIEVR, que mes Amis de Paris qui m'avoient fait voſtre peinture, ne m'ont point trompé, & que la grandeur & la beauté de voſtre ame ſont encore au deſſus de la haute opinion que j'en avois priſe ſur leur parole. Ie m'en réjouïs, MONSIEVR, & je vous proteſte que ce n'eſt pas ſeulement pour mon intereſt, & que la conſideration de voſtre gloire fait la meilleure partie d'vne joye ſi juſte. En effet, puiſque ma perſonne ne vous eſt pas indifferente, voſtre reputation me doit eſtre infiniment chere: & quand je ne vous ſerois jamais obligé que du plaiſir que je recevrai de vos bonnes actions, je ne me croirois pas capable de vous témoigner ma reconnoiſſance, & de vous faire voir comme je voudrois à quel point je ſerai toute ma vie,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXXVII.

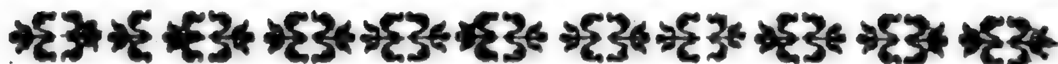
QVò tu, quò liber ociose tendis,
Cultus sindone non quotidiana?
Numquid Parthenium videre tentas?
Vadas & redeas inevolutus.
Libros non legit ille sed LIBELLOS:
Nec Musis vacat, aut suis vacaret.
Ecquid te satis æstimas beatum,
Contingunt tibi si manus minores?

On diroit, MONSIEVR, que ces vers de Martial ont esté faits pour vous & pour moy. Celuy qui en estoit le sujet avoit vne charge auprés de Domitien qui revenoit à celle de premier Gentilhomme de la Chambre de nos Rois. Il estoit de plus *Maistre des Requestes*, ou quelque chose de semblable ; & il écrivoit excellemment en Latin. Ie ne voudrois pas jurer, MONSIEVR, que ce fut aussi bien & aussi purement que vous : car dés ce temps-là, comme vous savez, la langue de l'Empire commençoit à se corrompre. Quoi qu'il en soit, je m'asseure que cette comparaison ne vous sera point odieuse, si ce n'est que vous ayez

de l'averſion de ce nom de *Parthenius*, qui approche pourtant de celuy de *Parthenias*, qui fut donné autrefois à vn grand homme, dont les œuvres ſont vos delices. Pour revenir aux vers que je viens de vous alleguer, liſez ou ne liſez pas mon livre, cela dépendra, MONSIEVR, de voſtre loiſir ou de voſtre humeur. Mais toûjours eſt-il de mon devoir de vous en faire preſent, & de vous témoigner par là ma reconnoiſſance de la ſeule maniere que je le puis. I'ay ſupplié Monſieur Colbert de vouloir mettre ſur ſes comptes les graces que vous m'avez faites en ſa faveur. C'eſt à le bien prendre, *Debitores tibi Deos delegare* : aſſigner voſtre payement ſur les Dieux, ou du moins ſur ceux qui les approchent de plus prés, & qui en ſont les Favoris. Ce n'eſt pas, ce me ſemble, vne mauvaiſe aſſignation, & ce procedé vous fera connoiſtre que je ſuis vn Debiteur d'aſſez bonne foy. Neanmoins, MONSIEVR, quand ce genereux Ami, ou, pour mieux parler, quand ce puiſſant Protecteur, m'acquiteroit envers vous de ce coſté-là, je devrois encore tant d'eſtime & de veritables reſpects aux belles qualitez que vous poſſedez, que je ne ſaurois jamais manquer d'eſtre toute ma vie avec vne chaleur extréme,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR LE COMTE DE BVRY.

LETTRE CCXXVIII.

MONSIEVR,

A la fin vous en ferez tant que je ne pourai plus m'en taire. I'avois tenu bon depuis trois ans, & quoi que durant ce temps-là il vous soit arrivé quelques bonnes choses, & que vous en ayez fait quantité de belles, je n'ay pas laissé de tenir ma gravité, & de m'empécher de dire ce que j'en pensois. Mais à cette heure, MONSIEVR, que vous venez de vous signaler dans vn combat dont l'Histoire fera du bruit, je suis d'avis d'en faire vn petit aussi, & de vous dire hautement que je suis glorieux de la gloire que vous vous estes acquise dans cette derniere occasion, & qu'encore qu'elle vous couste vn peu de sang, je n'y ay pas beaucoup de regret. Il y a bien des Braves qui voudroient avoir autant d'honneur à ce prix-là, & qui envieroient vostre bon marché. Ce qui me plaist le plus en cela, c'est qu'il

y a grande apparence qu'aprés avoir rendu vostre vie plus illustre, elle vous deviendra plus chere, & que vous la conserverez plus precieusement à l'avenir : Ie vous en prie, MONSIEVR, & vous declare franchement, que s'il en vient faute aprés cette supplication, je ne vous prierai jamais de rien, & ne vous dirai plus que c'est de toute mon ame que je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXXIX.

MONSIEVR,

Il n'est point de reconnoissance égale à la vostre, & je ne say que vous qui donne au payement d'vne dete l'honnorable nom de present, & qui en remercie mesme avant que de l'avoir vû. N'est-ce point, MONSIEVR, que vous n'avez pas voulu vous hasarder de le voir, de peur de le trouver bien loin au dessous du grand

compliment que vous aviez envie de me faire? C'est vne invention nouvelle pour n'offenser ni les loix de la courtoisie, ni celles de la conscience, & je croirois bien si je voulois que vous en avez vsé dans cette rencontre. Mais, MONSIEVR, j'aime beaucoup mieux me tromper volontairement, que de me priver du plaisir que j'ay à m'imaginer que vous approuverez mon ouvrage, & qu'il aidera à me conserver la part qu'il vous a plû de m'accorder en vos bonnes graces. Il n'est guere de biens dont je sois plus jaloux que de celuy-là ; & c'est presque en estre digne que de l'estimer autant que je fais. Que si vous jugez, MONSIEVR, que ce ne soit pas assez, donnez-moy, s'il vous plaist, les occasions de le meriter vn peu mieux, & si je ne les embrasse de tout mon cœur, condamnez mon ingratitude ; & pour la punir à toute rigueur, ne souffrez plus que je me die,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR L'ABBÉ COLBERT.

LETTRE CCXXX.

MONSIEVR,

Vous portez vn nom qui vous fait beaucoup d'honneur, & à qui vous en faites beaucoup aussi. Ie suis obligé de le respecter & de le cherir par tout où je le trouverai, & principalement quand il sera soustenu d'autant de merite que vous en avez. I'attendois, MONSIEVR, l'occasion favorable de vous asseurer de cette verité, & je l'eusse peut-estre attendu long-temps ; mais Monsieur vostre Frere vient de l'avancer en m'offrant de son chef la faveur de vostre estime & de vostre bienveillance. I'espere, MONSIEVR, que vous ne l'en dédirez pas ; & de mon costé je m'engage à faire tous mes efforts pour meriter cette bonne fortune, & pour vous convier de trouver bon que je me die,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR L'ABBE' AMELOT Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement.

LETTRE CCXXXI.

MONSIEVR,

I'avois pris la liberté de vous écrire pour vous demander vne grace, & j'apprens que vous me l'avez faite devant que ma lettre ait pû vous estre renduë. Ce procedé est tout de vostre maniere & de vostre air ; & si on m'avoit conté cette action sans vous nommer, je la reconnoistrois entre mille pour estre des vostres. Ie ne saurois donc pas en estre surpris. Mais je vous asseure, MONSIEVR, que j'en suis touché comme on est ordinairement des contentemens qui surprennent. Tout ce que je vous puis dire, c'est que si dans l'accommodement que vous entreprenez, vous travaillez pour mon repos avec autant de succés que d'affection, il me sera plus cher venant de vous, & que je ne l'emploirai qu'à des choses

qui peut-estre me rendront plus digne de l'honneur de vostre amitié, & qui meriteront bien que vous ayez agreable que je continuë de me dire,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXXXII.

MONSIEVR,

Ie viens d'apprendre de Monsieur l'Abbé Quillet les bonnes pensées que vous avez pour Monsieur Girault. Ie vous supplie de croire, que si c'estoit pour moy que vous les eussiez, je n'en serois pas touché plus sensiblement. C'est vn Ami que le Ciel m'a donné pour la consolation de ma vie & pour adoucir le chagrin de ma solitude ; c'est ainsi que j'appelle mon éloignement de Paris. L'exil & la prison me seroient doux en sa compagnie ; & en vn mot, MONSIEVR, il n'est pas au monde vn meilleur homme, plus

genereux, plus commode & mesme plus agreable à toutes les heures. Ie ne pense pas que vous puissiez jamais loger mieux & plus seurement vos bienfaits qu'en vne ame si reconnoissante. Neanmoins, si vous jugez qu'il leur faille plus d'vn cœur pour les contenir, je vous offre le mien, MONSIEVR, pour en conserver vne partie. Il est tout bruslant de zele & de passion pour vostre personne, & j'espere qu'en sa consideration seule, quand d'ailleurs je n'aurois rien auprés de vous de recommandable, vous ne me trouveriez pas entierement indigne de l'honneur que vous me faites de me croire,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR L'ABBE' DE L'AVBESPIN.

LETTRE CCXXXIII.

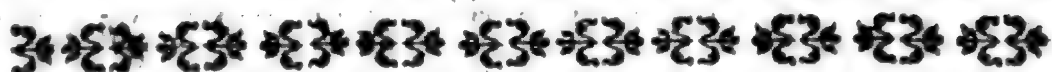
MONSIEVR,

Ie suis bien glorieux que mon livre vous aide à tuër le cruel temps qu'il fait à cette heure, &

qu'il ſoulage vn peu le déplaiſir que vous avez de l'éloignement des perſonnes qui vous ſont cheres. N'attendez pas pourtant, MONSIEVR, quelque cauſeuſe que ſoit naturellement la joye, que j'aille icy vous faire vn ennuyeux entretien. A moins que d'avoir perdu le ſens il ne m'arrivera pas d'augmenter le nombre des Fâcheux qui vont troubler vos plaiſirs, & qui vous donnent la migraine. Ie ſay que les faiſeurs de complimens inutiles ne vous ſont guere moins odieux, que les faiſeurs de viſites à contre-temps. Mais, MONSIEVR, je n'ay pû m'empécher de vous dire que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire la choſe du monde la plus plaiſante & la plus jolie, quand vous me mandez, *Il n'eſt rien que je ſouhaitaſſe davantage que de voir quelque beau livre de Morale de voſtre façon. Ie ſerois ravi d'apprendre à bien vivre d'vn Maiſtre ſi agreable. Mais on ne le doit pas eſperer à moins que voſtre Adverſaire ne s'aviſe de reprocher à Monſieur de Voiture d'avoir mal veſcu, comme il luy a reproché d'avoir mal écrit.* En verité, MONSIEVR, ce mot tout ſeul vaut vn livre tout entier, & je ne l'oublirai jamais, non plus que les raiſons que j'ay de vous honnorer, de vous eſtimer, & d'eſtre toute ma vie,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



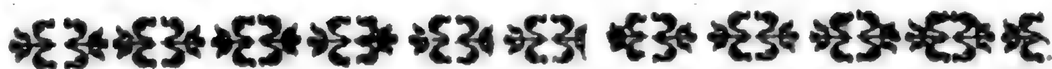
A MONSIEVR L'ABBE' DE CHAMBON Official du Mans.

LETTRE CCXXXIV.

MONSIEVR,

Il vous a plû autrefois de me promettre beaucoup d'amitié, en consideration de feu Monsieur vostre frere qui m'honnoroit de ses bonnes graçes. Depuis ce temps-là, je ne vous en ay point fait souvenir, & quelque interest que j'eusse à ne perdre pas vn si grand bien, je n'ay point pris de soin de le conserver, & je m'en suis fié à vostre generosité. Cependant, MONSIEVR, je suis devenu Provincial, & d'vne Province où vous tenez vn des premiers rangs. Il y a tant d'honneur à estre aimé de vous, & tant de honte à n'en estre pas connu, principalement à vn homme qui fait profession des lettres, que je n'ay pû me défendre de dire en beaucoup d'endroits que je ne vous estois pas indifferent. I'apprehende, MONSIEVR, qu'on ne m'ait crû trop veritable, & que dans cette opinion, quelques-

vns de mes amis ne m'employent auprés de vous. Ce me seroit vne grande douleur si vous les desabusiez, & s'ils reconnoissoient que je m'estois vanté à faux. I'ay donc jugé, MONSIEVR, que la premiere recommandation que je vous ferois, devoit estre pour moy-mesme, & qu'il falloit que j'apprisse de vous d'abord comment j'estois en vostre esprit. Il est si beau, qu'il y a peu d'honnestes gens qui ne taschent d'y entrer, & qu'il n'y a point de si petites places qui n'y soit bien disputée. Mandez-moy, s'il vous plaist, MONSIEVR, celle que vous avez agreable que j'y tienne, & ce que m'a valu la faveur des Morts, & le bonheur peut-estre d'estre approuvé de quelque autre personne que vous estimez. La meilleure raison que j'aye de bien esperer, c'est qu'il me semble que je suis le mesme que j'estois quand vous me témoignastes la premiere fois de la bonne volonté, & que vous me fites la faveur de me recevoir pour vostre tres-humble serviteur.



A MONSIEVR ESPRIT Conseiller du Roy en ses Conseils, & premier Medecin de Monseigneur le Duc d'Anjou.

LETTRE CCXXXV.

MONSIEVR,

Estant aimé de Monsieur de Chantelou, comme je le suis, il est impossible que je vous sois indifferent, & que le livre qu'il vous donnera de ma part ne vous soit pas agreable. Mais, MONSIEVR, ce n'est pas assez, il faut s'il vous plaist, que vous le mettiez en credit, & que par vostre moyen il face vn bruit dans la Maison de Son Eminence, qui vienne jusqu'à ses oreilles, & qui puisse luy donner quelque sorte de plaisir. Ie n'ay pas la temerité de pretendre que mon Ouvrage ait sa part des petits restes de loisir que luy laisse la conduite de la France. Mais si vous m'honnorez de vos bonnes graces, & si vous prenez l'affaire à cœur, je puis esperer sans presomption que Monseigneur le Cardinal apprendra

dra de vostre bouche & de plusieurs autres que son Pensionnaire n'est pas estimé tout-à-fait indigne de son bonheur. C'est l'vnique ambition qui me reste, & qui a succedé à l'amour que j'avois pour mon repos. Ie pense que vous l'approuverez, & qu'elle ne me sera pas inutile pour obtenir la faveur que je vous demande, de vouloir bien que je me die,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXXXVI.

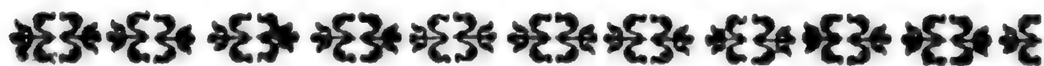
MONSIEVR,

Mon livre vous dira force choses dont vous n'avez pas beaucoup affaire, mais il ne vous dira pas vn mot de la façon particuliere dont j'honnore vostre vertu, ni de la passion que j'ay de meriter vos bonnes graces. Cependant vous avez vn peu plus d'interest d'estre instruit de tout cela, & de mon costé j'ay grand besoin que vous le sa-

chiez, afin que si je ne puis arriver à vostre bienveillance par le chemin ordinaire de l'estime, au moins j'arrive à vostre estime par celuy de la bienveillance, qui est le plus court & le plus aisé. Si la chose dépendoit de moy, je vous confesse, MONSIEVR, que j'aimerois mieux de l'amitié sans loüanges, que des loüanges sans amitié: Mais dans la necessité où je me trouve il ne m'appartient pas de faire le delicat; & pour le peu que je vaux, c'est assez que vous m'approuviez autant qu'il vous est necessaire, pour estre bien aise que je sois aussi parfaitement que je le serai toûjours,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE LA THIBAVDIERE.

LETTRE CCXXXVII.

MONSIEVR,

Ie l'avois toûjours bien jugé que vos bonnes graces seroient suivies de toute sorte de bonheurs. Il est donc vray que Monsieur de Balzac

m'estime, & qu'il vous prie de luy gagner vistement mon cœur. Vous n'y aurez point de peine, MONSIEVR, il y a déja quinze ans qu'il a gagné mon esprit, & que je ne conçois rien de si grand ni de si beau que le sien. Le premier voyage qu'il fit à la Cour, je courus comme les autres voir le miracle ; & sans vn mot d'Aristote que j'avois appris depuis peu, que la disproportion & l'amitié ne se trouvent point ensemble, & qu'à bien parler, les Rois ne sont point amis de leurs Sujets, ni les Dieux amis des hommes, je ne me fusse pas contenté de l'avoir vû, & j'eusse fait toutes choses pour me rendre digne d'en estre regardé favorablement. A la fin pourtant je ne say si mon ambition ne l'eust point emporté sur ce sage avis. Mais mon malheur voulut que bientost aprés il se sentit incommodé de la foule que le bruit de son nom attiroit chez luy, & qu'il aima mieux aller joüir de soy-mesme, que de joüir davantage à ce prix-là d'vne si belle reputation. Depuis ce temps-là je n'ay pû me trouver à Paris avec luy. Toutes les fois qu'il y est venu j'en estois à soixante lieuës, & j'ay esté reduit à l'adorer en esprit, & à ne le pouvoir admirer que dans ses ouvrages. Aussi je puis dire que je n'ay presque fait autre chose ; que ç'a esté mon plus ordinaire employ, & qu'au moins je luy ay rendu ce service que rend à Dieu le Contemplatif des Stoiques, *Præstiti ne tanta vnquam opera sine teste fuerint.* Cela estant,

MONSIEVR, ne luy dois-je pas les plus douces heures de ma vie; & si j'ay aquis quelque connoissance des beautez de nostre langue, n'est-ce pas de luy que je releve tout ce bien, & saurois-je manquer sans felonnie à luy en rendre mes hommages? Il faut avouër genereusement la verité; ce n'est point Isocrate ni Demosthene, Ciceron ni le jeune Pline, à qui nous sommes obligez de l'eloquence de ce siecle, & ceux qui n'ont suivi qu'eux, n'ont esté suivis de personne: Ils ont rampé par terre de peur de tomber; ils ont esté boufis ou décharnez; ou effeminez ou farouches; ou affetez ou sans ornemens: C'est aux Lettres & au Prince de Balzac que nous sommes redevables de cette noble facon d'écrire si heureusement hardie, & de cette diction virile, majestueuse, &, pour dire ainsi, toute teinte en sens, comme Zenon la souhaitoit à son Sage. Tous ceux qui savent parler n'en doutent non plus que moy, & je jurerois que s'ils font semblant de le condamner, ils ressemblent à ces ingrats, *qui argumentum nihil debentium odio quærunt*. Oüy, MONSIEVR, ils ne l'ont persecuté que pour le voler plus impunément, & ils n'ont tasché de le décrier qu'afin de cacher leurs larcins. *Le Prince des Fueilles* mesme, & tous ses Confederez, dans la cruelle guerre qu'ils luy ont faite, s'ils ont doré leurs armes, & s'ils les ont parfumées en quelques endroits, ce n'a esté que de l'or & des parfums qu'ils luy avoient pris. Que je

trouvai à propos ce que me dit vne fois Monsieur l'Evesque de Lizieux me parlant de ce grand homme & des traverses de sa vie : *Catonem sæculum suum parùm intellexit !* Ie remarque pourtant entre luy & Caton, cette difference parmi plusieurs autres, que la vertu de ce Romain fut plus aimée qu'elle ne fust suivie, & que la sienne est plus suivie qu'elle n'est aimée. En effet, je n'en voy guere qui ne s'estudient à l'imiter, qui est la plus belle façon de louër, si nous en croyons vn Poëte Grec. Et cependant par vne prodigieuse injustice, ceux là mesmes le blâment & se declarent ses ennemis. Il est vray qu'à le bien prendre nous ne devons pas nous estonner qu'ils le haïssent, & qu'ils disent des injures à vne personne aprés laquelle ils courent de toute leur force, & qu'ils ne sauroient atteindre. Aprés tout, MONSIEVR, ce mauvais destin est celuy des Heros, des Legislateurs, & des Inventeurs des choses. Et ce Demy-dieu qui défit cette Hydre épouventable, & qui nettoya la terre de tant de monstres, reconnut que s'il avoit domté les autres par sa valeur, l'Envie en estoit vn d'vne autre nature, qui ne pouvoit estre domté que par la mort de celuy qui le combatoit. Si l'Ostracisme estoit encore en vsage, Monsieur de Balzac eust couru la fortune des Themistocles & des Aristides, & il se fust trouvé des Melancoliques qui ne luy eussent non plus pardonné le titre *Del vnico Eloquente*, qu'à ce dernier celuy de *Iuste*, qu'il

auoit receu de la voix du Peuple. L'Ostracisme n'est plus, mais l'Envie publique, qui a pris sa place, durera toûjours, & ce sera eternellement le supplice de ces illustres Criminels qui seront convaincus de s'estre élevez au dessus des autres hommes. I'avois esperé que ses maladies & ses disgraces expieroient cette sorte de crime, & qu'elles seroient à peu prés comme ces figures defectueuses que les plus excellens Ouvriers des Grecs mettoient en veuë sur leurs Boutiques, pour destourner ce qu'ils appelloient *fascination*, & appaiser ces divinitez malignes qu'ils croyoient ennemies de toutes les qualitez eminentes & extraordinaires. Mais au contraire ses miseres mesmes ont parû trop glorieuses aux Phylarques, & il leur a semblé que c'estoit triompher de la Fortune, & de tous les maux de la vie, que de s'en plaindre si eloquemment. Vn Prince dans Xenophon devint amoureux d'vne Reine qu'il vit pleurer de bonne grace, & son cœur qui avoit resisté à de si beaux yeux, ne pût tenir davantage contre de si belles larmes. Celles de Monsieur de Balzac devoient avoir le mesme succés. il n'en fut jamais de plus justes ni de plus aimables; & cependant elles ont esté des sujets de haine; elles ont esté les sources d'vne partie de ses malheurs. Neanmoins, MONSIEVR, il a dequoi se consoler. Qu'il se souvienne s'il luy plaist que les Anciens ne faisoient pas tous leurs Sacrifices avec ce qu'ils nommoient *Euphemie*, c'est

à dire avec des hymnes, des acclamations & des prieres, & que ces peuples de l'Isle de Rhodes qui n'honnoroient Hercule que par des imprecations & par des blasphemes, ne témoignoient pas moins sa divinité que ceux qui chantoient ses victoires & ses aventures. Peut-estre aussi que les murmures des Envieux, & la rage de la Calomnie, contribuent quelquefois autant à l'Immortalité de la supreme vertu, que tous les applaudissemens de ses plus grands admirateurs. Et certes s'il y a eu autrefois des Africains qui faisoient mourir subitement tout ce qu'ils loüoient, & à qui je pourois appliquer bien justement ce mot de Tacite, *Pessimum inimicorum genus laudantes*, ne pouvons nous pas nous promettre que les injures de tant de jaloux produiront vn effet contraire? Quoi qu'il en soit, MONSIEVR, ceux qui ne se proposent que leur Siecle à surmonter, ont perdu toutes leurs veilles & leurs travaux, s'ils n'en acquerent l'approbation generale. Mais vn homme qui s'efforce de vaincre tout le passé, doit regarder tout l'avenir, & ressembler à cet Empereur, *Cui non perinde curæ gratia præsentium, quàm in posteros ambitio.* C'est donc de la posterité qu'il doit attendre justice. C'est elle qui luy rendra selon ses œuvres, & qui fera restitution à sa memoire, de ce que nous avons dérobé à sa personne. Et veritablement puisqu'il fait profession de travailler pour l'Eternité, il n'appartient qu'à elle

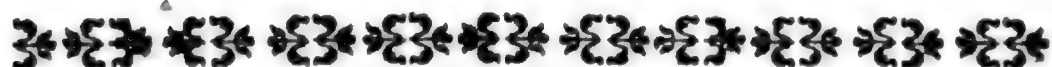
ſeule de le reconnoiſtre. Ses ouvrages ſeront bientoſt traduits en toutes les langues, & il aura quelque jour la gloire d'avoir rendu la noſtre vniverſelle, & de l'avoir portée par la force de ſon eſprit, où la Latine eſtoit parvenuë par les conqueſtes des Romains. Ce ſera là proprement le fruit de ſon art. Mais quand il n'en gouſteroit jamais les douceurs, ce luy eſt toûjours vne felicité incomparable de joüir comme il fait de ſon art meſme; & je ne ſay ſi Apellés travaillant à ſon Alexandre, n'avoit pas de plus grands tranſports à conſiderer les beautez & les delicateſſes de ce qu'il faiſoit, qu'il n'en eut de ſa propre recompenſe, quoi qu'elle paſſaſt vn million d'or. Que ſi Monſieur de Balzac aprés les raviſſemens que luy donnent les productions de ſon eſprit avoit encore beſoin de quelque choſe de dehors pour achever ſon contentement, quand il ne ſeroit pas, comme il eſt, l'admiration de tous ceux qui ſavent juger, je le tiendrois heureux de la ſeule amitié de Monſieur de la Thibaudiere. Vous pouvez connoiſtre par là quelle eſt l'eſtime que je fais d'vn grand bien, & quels reſſentimens j'ay de la part que vous avez voulu m'y donner. Achevez, MONSIEVR, ce qu'il vous a plû de commencer. Rendez graces pour moy de la faveur que j'ay receuë, puiſque c'eſt vous qui me l'avez procurée. Répondez de mon zele & de ma fidelité. Offrez tout ce que je puis, &

je

je vous asseure que vous n'offrirez rien qui ne soit à vous, car il est impossible d'estre plus que je le serai toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE BALZAC Conseiller du Roy en ses Conseils.

LETTRE CCXXXVIII.

MONSIEVR,

Quand j'emploirois tout ce beau papier dont vous m'avez regalé, à vous écrire de tres-humbles remerciemens, je ne me satisferois pas. Tant de circonstances obligeantes accompagnent vostre présent, qu'il n'y a rien de si petite valeur, qu'elles ne missent hors de prix. Tout ce que donnent les Illustres donne de la gloire, la moindre chose devient grande quand elle sort de leurs mains, & ils ne font point de liberalitez qui ne soient des magnificences:

Et majestatem, res data, dantis habet.

Ceux qui sauront qu'avant que d'aller à Balzac vous rendre mes complimens, vous m'avez honnoré de vos bienfaits, & des marques de vostre estime, ne me croiront pas vn homme ordinaire ; & par tout je seray receu bel Esprit sans faire de preuves. Neanmoins, MONSIEVR, puisque les souveraines felicitez sont des fins dernieres qui se recherchent pour elles mesmes, & qui terminent nos desirs ; je vous supplie de croire, que quand vos bonnes graces viendroient toutes seules, & qu'elles n'auroient point de suite, elles ne laisseroient pas de m'estre plus cheres que la plus belle reputation, & que tous les avantages dont je vous parle. La passion des lettres est celle qui regne en mon ame, & qui me défend de la tyrannie des autres ; & vos ouvrages sont les seuls objets capables de la remplir. En quelque estat que je me trouve, ils me font heureux, & tant que je les lis je n'ay hors delà ni desirs ni craintes, & j'oublie qu'il y ait d'autres plaisirs dans le monde. Ce n'est pas la seule Histoire de Quinte-Curce qui a eu la gloire de rendre la vie à vn Roy, desesperé de tous ceux qui le traitoient: je croy que vostre Prince n'a pas fait de moindres miracles, & si tous les malades estoient de mon goust, il en auroit plus gueris que les Princes mesmes des Arabes, qui estoient les Medecins de leurs Peuples, aussi bien que leurs Peres & leurs Pasteurs.

En effet, MONSIEVR, ou le corps qui prend part aux afflictions de l'esprit, n'en a point du tout à ses joyes, ou il n'y a point pour luy de remede plus excellent qu'vne lecture si charmante. C'est là, & generalement en tout ce qui part de vous, que l'on rencontre vne incomparable abondance de rares pensées, vne multitude avec choix, vne diversité sans confusion, la delicatesse & la force, la douceur & la majesté. C'est là que tout est precieux, que tout brille d'invention, qu'il ne s'y voit que de l'or & des diamans, & où les cizeleures & les graveures surpassent encore la richesse de la matiere. Ailleurs, quelquefois l'éclat des paroles nous empéche de voir le sens, ou n'en découvre point qui soit digne de leur beauté, semblable à cette grande émeraude de Neron, dont il se servoit au theatre pour soulager la foiblesse de sa veuë, & au travers de laquelle il ne regardoit que des combats de Gladiateurs. Mais vostre diction, quelque noble qu'elle soit, exprime encore des sentimens plus relevez qu'elle, & c'est proprement nous faire voir, par vn crystal bien net, des perles en poire, & des pierreries de grand prix. Dans la peinture, ceux qui n'ont pas les yeux savans, n'en jugent que par la gayeté & la vivacité des couleurs, & prisent davantage ce qui est peint sur de l'ébene, que ce qui ne l'est que sur de la toile, & les tailles douces que les meilleures tailles de bois, où l'histoire est

quelquefois mieux entenduë, la perſpectiue plus exactement obſervée, & les traits beaucoup plus hardis. C'eſt de meſme dans l'eloquence, peu de gens s'apperçoivent de la juſteſſe & de la ſolidité d'vn raiſonnement, de la conduite d'vne piece, des liaiſons, des mouvemens, des naïvetez, & des autres ſecrets de l'art. Le peuple ſe contente qu'on flate ſes oreilles, ou meſme qu'on les rempliſſe, *Genus orandi ad implendas populi aures, latum & ſonans.* C'eſtoit ſans doute le ſtile des Orateurs dont parle Cyrus, quand ſon Hiſtorien luy fait dire, *Qu'on ne devenoit point Muſicien à ouïr chanter vn air de methode & ſelon les regles; & que l'on n'apprenoit point à eſtre juſte ni vaillant, pour entendre les beaux diſcours qui ſe faiſoient de la Vertu:* Comme s'il diſoit, que ce qui s'appelle belles paroles ne laiſſe rien aprés ſoy non plus qu'vne belle voix, & que les ſons harmonieux & meſurez ſe perdent en l'air auſſi bien que tous les autres. A voſtre avis, MONSIEVR, ce ſage Miniſtre, qui par la force de ſon eſprit fut quarante ans Souverain dans vn Eſtat libre, & qui s'y conſerva vne autorité de Roy, n'avoit-il qu'vne eloquence de cette nature, luy de qui l'on a rendu ce témoignage, *qu'il laiſſoit des aiguillons dans l'ame de tous ceux qui l'écoutoient?* Que dites-vous auſſi de ce Philoſophe à qui Seneque donne cet eloge, *Qu'il a écrit pour les cœurs pluſtoſt que pour les oreilles?* Aſſeurément l'vn & l'autre remuoit, comme vous, les affections,

Animis ſcripſit non auribus. *Seneca de Fabiano.*

travailloit à la conqueſte de l'homme entier, n'eſtoit agreable que pour eſtre vtile, & ne ſe propoſoit pas pour fin d'arranger des mots en vne juſte cadence, & d'arondir des periodes. Continuez, MONSIEVR, de nous faire des exemples, & de nous donner l'idée de la perfection que les hommes cherchent. Inſtruiſez tous les ſiecles à venir, & ne vous laſſez point de travailler pour la gloire du noſtre, dont vous eſtes l'ornement. Vengez-nous du mépris des Eſtrangers, & ſur tout de l'orgueil de ces Superbes qui nous appelloient *Barbares*, & portez auſſi loin la reputation de nos Eſprits que l'a eſté celle de noſtre valeur & de nos courages : *Salue facundiæ Gallicarúmque literarum parens, omnium triumphorum lauream adepte maiorem, quanto plus eſt, ingenii Gallici terminos in tantum promoviſſe, quàm imperii.* Ce ſont à peu prés les meſmes mots de Ceſar à Ciceron, & jamais il n'eut plus de raiſon de les dire, que j'en ay de les alleguer pour vous. C'eſt vne verité que je publieray par tout, & ce ne ſera guere qu'à cet vſage que je me ſervirai du papier qu'il vous a plû de me donner. Cependant, MONSIEVR, trouvez bon que j'en attende d'autres de vous, tirez des Regiſtres du celebre Totyla, que Monſieur de la Thibaudiere a déja leus, & qu'il m'a fait eſperer de voſtre bonté. I'ay bien appris de Martial, que c'eſt vn grand preſent

que du papier blanc quand il vient de la main d'vn Poëte, & que s'il avoit écrit dessus il seroit moins considerable :

Non sunt munera, quæ putes pusilla,
Cùm donat vacuas Poëta chartas.

Mais sans examiner le sens de cette Epigramme, je me contenterai de vous dire que cela ne fut jamais vray pour les excellens Orateurs. Si tost que vos Ouvrages seront imprimez, tous ceux qui parlent François, ou seulement qui l'entendent, ou mesme qui se le peuvent faire expliquer, les auront aussi bien que moy, & il est juste que j'aye quelque chose plus que le commun, puisque je suis le plus zelé de tous vos admirateurs, & autant que tout le monde ensemble,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE LA THIBAVDIERE.

LETTRE CCXXXIX.

MONSIEVR,

Il me ſemble qu'il y a bien plus de huit jours que je n'ay eu l'honneur de vous voir, & je n'ay point encore receu ce qu'il vous avoit plû de me promettre. Ie m'aſſeure que vous aurez agreable que je vous en face ſouvenir, & que vous ne condamnerez pas mon impatience. Vous ſavez, MONSIEVR, qu'on n'attend point les grands plaiſirs ſans inquietudes, & que ceux qui aiment les belles choſes, comme nous faiſons, content toutes les heures, quand on leur fait eſperer des Lettres de Monſieur de Balzac. Acquitez-vous donc de voſtre parole, je vous en ſupplie, & pour vous y convier, je vous envoye vn remerciement que je viens de luy écrire. Si je n'apprehendois de vous priver trop long-temps de la compagnie de Tite-Live, je vous en demanderois voſtre jugement. Mais il vaut mieux que je

perde tout le fruit que je tirerois de vos bons avis, que d'interrompre vn entretien de cette importance. Peut-estre que dans le moment que mon lacquais entrera chez vous pour vous rendre mon paquet, vous assisterez à vne deliberation du Senat, ou à vn conseil de guerre; que vous aurez peur de l'issuë d'vne bataille; que vous tremblerez pour le party que vous aurez pris, ou que vous conspirerez avéque les autres contre vn Tyran; ou que vous serez en colere contre vn peuple ingrat; ou enfin que vous pleurerez vne genereuse mort dont vous aurez envie de voir la vengeance. Dans toutes ces rencontres, où le meilleur Ami du monde & le plus agreable passeroit pour vn fâcheux, je doute que ma lettre reçoive tout l'accueil qu'elle se pouroit promettre de vostre civilité, ne venant pas si à contretemps. Neanmoins, MONSIEVR, je ne suis pas quelquefois trop malheureux. Il se poura faire que le combat sera fini, que le Tyran sera tué, que vostre apprehension sera passée; & qu'ainsi vous aurez besoin de vous délasser l'esprit. En ce cas là je ne desespere pas d'apprendre de vous ce que je dois croire de ce que vous allez voir. Ne m'épargnez point, MONSIEVR, exercez contre moy vostre Critique à toute rigueur. Ie sai mieux recevoir les censures, que je ne sai les éviter. Ie ne hai pas les veritez obligeantes; mais j'aime parfaitement celles qui instruisent,
&

& je vous jure que j'en ſerai encore avec plus de paſſion,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR L'ABBE TVBEVF.

LETTRE CCXL.

MONSIEVR,

Voſtre lettre m'apprend deux choſes qui me réjouïſſent extrémement : l'vne, que vous avez la force de dire à vos amis toute ſorte de veritez; & l'autre, que vous me croyez capable de les écouter, & de les recevoir de bonne façon. D'ailleurs je ne penſois pas avoir ſi bien reüſſi, que dans quatre fueilles, on n'y pûſt trouver que quatre petites fautes. Si dans toutes les deux pieces j'euſſe penſé qu'il y euſt eu autant de beaux endroits, je les euſſe eſtimées tres-excellentes.

Triginta toto malá ſunt epigrammata libro,

Si totidem bona sunt, Lause, liber bonus est.

I'ay vne déference entiere au jugement que ces Messieurs en ont fait, parce que je suis asseuré qu'ils n'y ont point apporté de passion, & qu'ils y ont apporté beaucoup de lumiere. Mais il me fâche que je ne puisse profiter de leurs bons avis, & qu'ils n'y ayent point ajousté de raisons qui me convainquent & qui me tirent de mon erreur. Ce mot, *briller d'esprit & d'invention*, sur le sujet d'vne piece d'eloquence, ne me sauroit encore déplaire, quoi que j'aye tâché de m'en dégouster pour l'amour de vos amis. Le *briller* convient à la lumiere; & la lumiere se prend pour l'esprit. On dit, *Il a beaucoup de lumiere*, pour dire, *il a beaucoup d'esprit*. Cette metaphore a toutes les qualitez de celles qui sont approuvées. Elle est modeste selon le precepte, *Verecunda debet esse translatio*; c'est à dire, elle n'est point éloignée. Et puis elle est noble & relevée, & ne represente rien à l'imagination qui ne soit beau. Ce que je dis de l'esprit s'estend aussi à l'invention.

Ie suis d'accord avéque vous que le crystal ne fait pas mieux voir les pierreries qu'il couvre, & qu'on les verroit encore plus distinctement s'il n'y avoit rien entre deux: Aussi est-il certain que la connoissance est bien plus distincte & plus nette parmi les Anges qui ne se servent point de paroles comme nous, & qui voyent immediatement dans leurs esprits les pensées les vns des autres,

quand ils se les veulent communiquer. Mais puisque ce nous est vne necessité d'vser de mots & de dictions, & que nous n'avons point d'autre voye pour nous faire entendre (au moins qui soit plus commode) il me semble que je ne pouvois mieux les comparer qu'à vn crystal bien net qui n'altere point l'objet qu'il represente, & qui en rend tres-fidelement l'image.

L'Emeraude de Neron estoit taillée de façon qu'elle luy tenoit lieu d'ochiale, & il y a de l'apparence qu'elle n'estoit pas de moindre prix que celle qui est à Prague, ou cette autre qui se voit à Magdebourg, qui sont l'vne & l'autre d'vne prodigieuse grandeur. Neron regardoit au travers, &, si je l'ose dire, il ne faisoit qu'y passer la veuë pour l'arrester sur des objets moins nobles & moins excellens sans comparaison. Il me semble que cela ne represente pas mal vne diction pompeuse & figurée qui ne découvre que des pensées froides & des sentimens vulgaires.

Ie n'avois pas crû que les tailles douces & les tailles de bois que j'avois employées dans vne de mes comparaisons la dûssent gaster., & c'estoit vn secret de l'art que j'avois appris d'vn des premiers Peintres de France, qui à mon gré estoit là dans son vray lieu. Et de fait, cet endroit n'a pas semblé des moins beaux à quelques-vns du mestier ; & vn Esprit, d'ailleurs assez delicat, & qui approche du dégousté, n'y a rien trouvé qui ne

luy ait plû, & l'a particulierement remarqué entre les autres. Il y a de la grace à dire vne chose commune d'vne façon extraordinaire, & d'y adjouster des circonstances & des embellissemens qui la facent trouver nouvelle. Quelquefois en estendant vne pensée on en dissipe la force, & d'autrefois aussi elle ne paroistroit pas tant si elle estoit ramassée.

I'ay pensé oublier ce que vos Messieurs ont jugé obscur dans les vers Latins de mon cher Ami. En verité, MONSIEVR, j'ay tasché de ne l'entendre pas, & je ne l'ay pû. Aussi n'appartient-il qu'à ceux qui ont de meilleurs yeux que je n'en ay, & qui se servent de lunettes de Galilée, à découvrir des taches & des obscuritez dans les Astres; & je croirai ce qu'ils m'en disent comme beaucoup de choses que je ne voy pas.

Ie suis bien glorieux que la lettre à Monsieur de la Thibaudiere ait semblé la meilleure, car c'est la plus longue. Et puis,

Illa, vel hæc mea sunt, quæ meliora putant.

Aprés tout, MONSIEVR, qu'ils ayent raison ou non, vous n'en aurez ni plus ni moins de m'aimer comme vous faites, puisque cela n'empéchera pas que je ne sois toûjours autant que jamais,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR SEVRHOMME Chanoine de l'Eglise, & Chancelier de l'Vniversité d'Angers.

LETTRE CCXLI.

MONSIEVR,

C'est vn homme qui a bien de l'esprit que ce Monsieur de G. dont vous m'avez envoyé la lettre, je dirois, & bien du jugement, s'il n'eust jugé trop favorablement de ce qu'il avoit vû de moy. Puisque j'ay reconnu son goust, si je luy écris jamais, je m'empécherai bien de rien alleguer & d'offenser en cela sa delicatesse. Ie ferois pour ne luy déplaire pas, des choses bien plus difficiles que ne me sera celle-là. En recompense je le prie de trouver bon que dans le commerce que j'ay avec Monsieur de Balzac, & quelques autres de mes amis qui ne sont pas tout-à-fait de son opinion là dessus, je continuë ce mesme stile qu'ils ont témoigné approuver, & dont ils m'ont donné l'exemple. Il n'en sera point importuné que je puisse, & si par malheur quelques-vnes de ces let-

tres luy tombent entre les mains, je luy déclare dés à cette heure que ce sera contre mon dessein, & que je desavouërai celuy qui les luy aura monstrées. Il est certain, MONSIEVR, que les ornemens estrangers déguisent souvent au lieu d'embellir, & que les allegations cachent quelquefois ce qu'elles veulent couvrir & parer. C'est ainsi que Neron gasta l'Alexandre de Lysippe qu'il fit dorer: Pour le vouloir rendre plus riche il en diminua le prix & luy osta toute sa grace, *Pretio, periit gratia artis.* I'avouë que cet amas confus de passages, & cette vaine affectation de grande lecture qui paroissoit dans les harangues de Monsieur de ***, & qui se voit encore dans les plaidoyers de Monsieur de ***, estoit fort contraire à l'eloquence & à la politesse des Anciens, & qu'ils nous seroient de plus heureuse memoire s'ils ne l'eussent pas euë si bonne durant leur vie, ou s'ils n'eussent pas eu l'ambition de la faire tant paroistre. Mais quoy? si l'on vouloit nous défendre l'vsage de toutes les choses dont les hommes ont abusé, il faudroit nous oster celuy-mesme de la parole. Il s'est trouvé vn de nos Auteurs qui en dépit des mauvaises comparaisons, a fait vn livre où il n'y en a point du tout; son ouvrage pourtant n'en est pas plus incomparable. Vn autre a pris le *Car* en haine, & dans deux volumes assez gros n'a pas laissé entrer vne seule fois cette pauvre conjonction, & a donné le rang qu'el-

le meritoit à *dautant que*, & à *parce que*. Le bruit de la disgrace du *Car* courut incontinent par toute la France, & on crût long-temps qu'il avoit esté relegué dans les écrits de Mademoiselle de Gournay pour y faire compagnie à *jaçoit* & à *pieça*. Il en est relevé pourtant, il a triomphé de ses ennemis, &, comme dit agreablement Monsieur de Voiture, *on le voit encore tous les jours glorieusement paroistre à la teste de la raison.* Mais pour quitter la raillerie, n'est-il pas vray, MONSIEVR, que ces deux exemples justifient bien la verité de ce mot,

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt?

Ceux qui manquent de jugement fuyent vne extrémité par vne autre, & pour éviter vn vice, ils courent tout d'vne haleine jusqu'à son contraire, au lieu de s'arrester au milieu qui est le siege de la perfection & de la vertu. Ce n'est pas seulement dans la guerre que les retraites sont dangereuses, si elles ne sont conduites avéque prudence; c'est aussi dans la Morale, & dans toute sorte d'arts :

In vitium ducit culpæ fuga si caret arte.

Et les Latins ont vn proverbe, qu'il ne faut pas en fuyant passer sa maison, qui est vn lieu de refuge & de seureté, *Ita fugias ne præter casam.* Cela estant, MONSIEVR, il me semble que Monsieur de G. a quelque raison pour les pieces d'eloquence ; Mais s'il me le permet, je croirai encore que les Epistres de Ciceron à Atticus, à Cesar,

& à beaucoup d'autres, n'en ſont pas moins polies pour eſtre ſavantes, & pour eſtre pleines d'ingenieuſes applications de pluſieurs vers d'Homere, d'Euripide, & de Menandre. C'eſt,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE BALZAC Conſeiller du Roy en ſes Conſeils.

LETTRE CCXLII.

MONSIEVR,

J'ay charge de vous dire de la part de Monſieur l'Abbé de Lavardin, que jamais Grec ni Latin, ni François meſme ne luy ont fait paſſer de ſi bonnes heures que voſtre excellent Diſcours à la Reine. Outre la majeſté de voſtre ſtile, la pompe de voſtre diction, & cet air noble qui paroiſt dans tous vos écrits, & qui eſt reconnoiſſable à tout le monde, ſans eſtre imitable à perſonne, il a particulierement admiré cette fine & delicate maniere que vous avez de dire les veritez aux

Teſtes

Testes couronnées, & à leurs Ministres, de mettre ensemble la liberté & le respect, de plaire sans flater; &, pour me servir de vos termes, *d'éviter les precipices sans vous détourner du droit chemin*. Sans mentir, MONSIEVR, le Peuple est vn ingrat, s'il ne vous envoye des Deputez de toutes les Provinces du Royaume, pour vous faire des remerciemens publics; & si vous ne recevez que des loüanges de la Cour, ce sera quelque reproche au Gouvernement present. Quoi qu'il en arrive, vous avez dequoy vous estimer le plus heureux homme de la Terre, si vous recevez autant de contentement de vos ouvrages que vous en donnez à tous les honnestes gens, & à ceux mesmes qui n'ont autre part à vostre gloire que celle qu'y doivent prendre tous ceux qui sont nez en France. Mais quoi, l'Arabie heureuse & les Isles fortunées ne sont heureuses ni fortunées que pour ceux qui les habitent, & si elles estoient capables de sentiment, elles auroient peut-estre plus de sujet de se plaindre que les deserts de la Thebaïde, & les landes de Bordeaux. Vous avez vos déplaisirs & vos chagrins comme nous, & tant de gloire, d'acclamations, d'applaudissemens *ne vous empéchent pas d'avoir de mauvaises nuits & de petites traverses*. Consolez vous en, MONSIEVR, les grands Favoris de la Nature aussi bien que ceux de la Fortune ont de fascheuses heures comme le vulgaire. *Nulle teste n'est privilegiée, Empereurs, & Rois, Con-*

seil & Ministres, tout se ressent de la foiblesse de l'humanité. Le Roy des beaux Esprits n'est pas *le Roy des Rois* des Stoiques ; & pour estre reveré de tout le Monde, intelligent & raisonnable, il n'est pas mieux obey au dedans de luy. Ie vous dirai le reste dans la fin de la semaine prochaine, où je me promets de vous aller rendre vne visite de cinq ou six jours, je vous garde toutes mes paroles pour ce temps-là ; Aujourd'huy je ne me trouve point assez d'esprit pour vous exprimer les ravissemens où je suis des divines Poësies, dont vous avez accompagné vostre admirable Discours. Ie les ay apprises par cœur, & en trouve ma memoire si parée, qu'il n'est point de Cabinet dont je prise davantage les ornemens. Plûst au Ciel que toutes les heures de vostre vie ressemblassent à celles que vous avez faites ; & que tous vos jours fussent aussi beaux que ceux que vous décrivez icy !

Et fictas splendere rosis mirabimur horas,
Hîc nitidas antiquo auro componere luces.

I'ay ri, & ce me semble bien à propos, de vostre *aviam Cytheræam*. Ie pense que vous estes le premier des Poëtes qui avez donné à Venus la qualité de *Grand mere* ; & je me persuade que vos predecesseurs nous ont representé l'Amour petit & enfant, pour gratifier sa mere, & afin de luy sauver la honte qu'elle eust euë d'avoir toûjours aprés soy vn fils qui eut de la barbe.

L'Antithése qui est dans ces mots, *Vmbras sydera*

factas, m'a extrémement plû. *Des ombres dont on a fait des estoiles*, c'est à dire des sources eternelles de lumiere & de splendeur.

Pour vos Epigrammes de Luxurius, *Aut hoc risit Amor*, me paroist vn peu trop hardi, & il me semble plus supportable de dire avec les Grecs *parler des roses*, qu'avec Luxurius *rire des roses*. I'ay vû souvent feu gros Guillaume, de plaisante & de ridicule memoire, rire de la farine, & en couvrir tout le casaquin de Gautier. Mais je ne comprens pas ce que c'est que *rire des roses*. Neanmoins vn Poëte Italien a dit,

Par, che produca ad ogni riso vn fiore.

Voyez si cette autorité peut justifier la licence de vostre Auteur.

Bon jour, MONSIEVR. je voy bien que j'abuse de la liberté que vous m'avez donnée de vous écrire negligemment. Mais vous me le devez pardonner aujourd'huy ; car je vous jure que j'ay la teste si pesante, que si je pensois devoir toûjours porter ce fardeau, je me la ferois couper pour m'en décharger. Il arriveroit ce qui pourroit du reste, vous n'y perdriez que le plus stupide, comme le plus humble, & le plus obeïssant de vos serviteurs.

Ie ne suis nullement satisfait du témoignage que je vous ay rendu de Monsieur l'Abbé de Lavardin. Ie vous puis asseurer qu'il vous admire

presque autant que vous estes admirable, & que si vous aviez esté témoin de son estonnement & de ses transports, ce ne vous seroit pas vne petite satisfaction. Pour moy, MONSIEVR, ce m'en est vne tres-grande de le voir juger si sainement & si finement du prix des choses, & vous pouvez croire que je n'oublie pas là dessus ce mot de Latin, *Multùm se profecisse sciat, cui Cicero valdè placebit.*

AV MESME.

LETTRE CCXLIII.

MONSIEVR,

Si j'avois le loisir de vivre depuis six semaines que je suis icy, j'en aurois eu assez pour faire l'action la plus agreable de ma vie, c'est à dire pour vous écrire & pour vous entretenir. Mais c'est vne estrange chose que Paris aprés cinq ans de solitude & de retraite dans la Province. Quelle cheute, MONSIEVR, ou quelle élevation! La teste m'en tourne encore, & n'en sera remise de bien long-temps. Mais mon cœur n'en a point changé de place, vous y tenez toûjours vostre

rang & y regnez en bon Souverain. Monsieur de Campagnole vous l'aura pû dire; Monsieur Chapelain vous l'aura mandé ; & au besoin, tout le beau monde de ce petit monde vous en rendroit témoignage. I'entens, MONSIEVR, par le beau monde les Chapelains, les Voitures, les Conrards, les Ménages & leurs pareils, s'ils en ont. Le dernier m'a prié de vous répondre de son admiration & de son zele. Ie ne hazarde rien d'estre sa caution pour cela ; car au pis aller je payerois pour luy, & je suis si riche de cette sorte de bien que je ne craindrois pas d'en incommoder mes affaires. Nostre *Victurus* & moy avons appris vos Epigrammes pour *Borbonius*, & vostre Apologie à Amynte ; & je voudrois que vous vissiez *ut divinos illos versus magna voce sonamus manúque tota*. Monsieur Scaron m'a donné charge de vous envoyer ses vers burlesques, & a crû que si vous les receviez par mes mains ils vous en seroient encore plus agreables, *Speravit sales suos salsiores fore*. Ie voudrois bien qu'il ne se fust point trompé en cela, & que vous eussiez la bonté de luy faire quelque douceur dans la premiere réponse que vous me ferez, ou à moy, ou à vostre *Atticus Atticissimus*. Ce cher Ami est sur l'Estat de la Maison de la Reine, en qualité de son Malade. C'est vne charge de nouvelle erection, dont les fonctions sont rheumatismes, sciatiques, migraines, coliques, & le reste. Il s'en acquite par-

faitement bien, & si les autres Officiers de sa Majesté en faisoient autant à proportion, elle en seroit servie plus fidelement. Ie vous dis cecy, MONSIEVR, afin que vous admiriez qu'vn homme de cette sorte songe plustost à faire rire qu'à faire pleurer, & à donner de la joye que de la pitié. Il luy reste encore quelque rayon d'esperance ; & parce qu'on luy a dit qu'vn Ingenieur avoit entrepris de faire aller des Carosses sans chevaux par je ne say quels ressorts, il s'imagine qu'il s'en trouvera qui le feront marcher sans jambes. Au reste nostre Monseigneur l'Archevesque a interdit le Pere *** , pour avoir parlé des questions de la Grace contre son expresse defense. Cet exemple a tellement effrayé nos Predicateurs qu'ils n'oseroient seulement dire, Par la grace, ni, avéque la grace de Dieu, & qu'il semble mesme qu'ils craindroient d'encourir l'indignation de leur Prelat, s'ils parloient de quoi que ce soit avec quelque grace. Ce scrupule va si avant, que celuy qui presche en nostre Paroisse n'osa l'autre jour en vne compagnie, nommer l'Evesché de Monsieur Godeau. On a pressé Monsieur de *** de se declarer sur cette matiere, & sur quelques autres du temps. Mais il s'est tiré de cette presse fort adroitement, & est tres-resolu de maintenir la neutralité en cette guerre civile, puisqu'elle est permise en la Republique des Lettres, & que les loix de Solon qui la défen-

doient dans la sienne n'y sont pas receuës. Ainsi, MONSIEVR, il sera du nombre de ceux qu'vn Sage autrefois n'estimoit pas des plus fous ni des moins heureux. Il sera le spectateur des tournois, des foires & des marchans. Il y fera quelquefois emplette; mais il se gardera bien d'y déplier ni d'y estaler ses marchandises. I'ay envie de l'imiter & de me persuader que c'est à moy que celui-cy parle,

Mercetur alius grande & insanum sophos,
Miserere tu fœlicium,
Veróque fruere non superbus gaudio,
Dum Sura laudatur tuus.

Ce *Sura*, MONSIEVR, c'est Monsieur de ***, Monsieur ***, & vous le premier. I'ay appris depuis peu que la bonne Deesse *Quies*, n'avoit point de temple dans l'enceinte des murailles de Rome. Si j'eusse esté de ce temps-là, j'eusse esté faire souvent mes devotions aux fauxbourgs; car c'eust esté ma Patrone & ma Divinité favorite. I'ay vû icy beaucoup d'Auteurs & beaucoup de Bibliotheques, mais je n'ay pas encore vû vn seul Livre comme il faut, *Ita obrigui & congelavi otio.* Si tost que je me serai dégelé je travaillerai chaudement à la besogne que je vous ay promise. Mais je crains que ce dégel ne soit pas plus beau que ceux de Paris. N'y a-t-il point en cela, MONSIEVR, tant soit peu du ψυχρὸν de Longin? Ie le croirois bien: mais au pis aller

c'est vn froid qui n'est pas si incommode que celuy qu'il fait icy. Il m'a extrémement enrheumé, m'a enflé & rougi les yeux, m'a reduit à la calote, &, qui pis est, il est cause qu'il faut que je vous donne le bon soir plustost que je n'eusse fait. Adieu, MONSIEVR, jouïssez bien de vos tiedes hyvers d'Angoumois, & continuez de posseder la plus precieuse chose du monde, en vous possedant vous mesme, pourveu que vous ne méprisiez pas vos moindres possessions, & que vous conserviez quelque estime pour vn homme qui sera toute sa vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXLIV.

MONSIEVR,

Ne meslons rien d'amer dans les douceurs de nostre entretien ; chassons de nostre commerce tout ce qui sent la douleur, la plainte, voire mesme la consolation, tous les

les termes qui signifient quelque mauvaise chose, ou qui representent quelque laide image. Il y a vingt ans que tout le monde vous imite, & moy pour faire quelque chose de plus que les autres, j'entreprens de vous copier ; car c'est le seul moyen qu'il y ait au monde de parler aussi bien que vous. Vous voulez, MONSIEVR, que nostre confiance paroisse dans la negligence de nos entretiens. Vostre volonté soit faite, & Dieu soit beni de vous en envoyer de si commodes & de si indulgentes à ma paresse. Ie me réjouïs que mes Observations sur les belles Stances de nostre Menandre vous ayent satisfait. Ie suis bien aise mesme pour l'amour de luy que vous ayez trouvé que je n'avois pas raison par tout. I'ajouste, & pour l'amour de moy, puisque cela vous a donné occasion de m'apprendre beaucoup de choses. Neanmoins, MONSIEVR, j'ay trouvé bien des gens icy, mais des gens capables de faire Secte, & dont les voix se pesent, & ne se content pas seulement, qui ne sont pas de meilleure humeur que moy pour l'*Artisan des naufrages.* Ils disent que dans tous les exemples que vous rapportez, le mot d'*Artisan* est mieux en sa place que dans le lieu où nostre Ami l'avoit mis ; qu'Vlysse, Perille, Mars, les Ingenieurs sont de veritables *Artisans*, qui ont leurs regles & leurs preceptes ; que la mort mesme & la maladie défont avec ordre & avec quelque sorte d'art, les nœuds qui attachent les ames au corps ; mais que

Borée n'a que de la fougue & de l'impetuosité. Ils ajoustent qu'il seroit plus supportable de dire qu'il est *Artisan des tempestes, & de l'agitation des flots.* Aprés tout, MONSIEVR, vostre autorité nous est plus considerable à eux & à moy, que toutes celles que vous alleguez de Lucrece, de Virgile, & des Tragedies d'Euripide & de Sophocle ; & si nous recevons cet Ouvrier parmi les autres, nous voulons que ce soit pour l'amour de vous seulement, & desirons, s'il vous plaist, que vous nous en ayez l'obligation toute entiere. Ie vous renvoye vostre Harangue Italienne de *Monsignore della Casa*, aprés l'avoir reveuë fort soigneusement. Monsieur Chapelain m'a esté en cela *Magnus Apollo.* Il a corrigé mes corrections, & m'a appris que ce que j'estimois des fautes estoit des figures & des delicatesses de la langue Toscane, *Schemata esse, quæ vitia essent si non peterentur, sed acciderent.* Monsieur l'Abbé de Lavardin les compare à ces traits hardis d'Architecture, qui sont des miracles de l'art pour les yeux savans, mais qui paroissent des defauts à ceux qui ne savent pas juger ; comme est par exemple le clocher de Sienne qui est si penché qu'il semble qu'il aille tomber à toute heure, qui menace toûjours d'vn mal qu'il ne fait jamais, qui donne l'effroy à ceux qui le voyent la premiere fois, & de l'estonnement à ceux qui l'ont vû toute leur vie, *Ruiturá-que semper stat (mirum) moles.* Vous trouverez dans

ce paquet vne lettre de Monſieur Scarron ; il a eſté ſix mois à conſulter s'il devoit entreprendre de vous la faire, & il en a employé ſept & demy à executer vne ſi perilleuſe entrepriſe. Ie ſouhaiterois que tous ceux qui vous écrivent de belles lettres euſſent vne crainte auſſi reſpectueuſe que la ſienne, vous joüiriez plus à voſtre aiſe de ce beau repos dont le monde ſe trouve ſi bien. Ie ne parle pas pour moy, MONSIEVR, car il vous a plû de me permettre de vous entretenir *moroſa ſine cogitatione*, ce ſont vos meſmes termes ; & je ne ſuis point du nombre de ceux qui (pour vſer du mot de Monſieur Scarron) broüillent beaucoup de papier quand ils vous écrivent. Ie ménage mieux celuy que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & encore que vous m'en ayez donné aſſez pour en pouvoir faire des profuſions, je me garde bien d'en abuſer de la ſorte ; & pour vous le monſtrer je ne recommencerai point vne autre page, & finirai celle-cy par les veritables proteſtations, d'eſtre toute ma vie,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXLV.

MONSIEVR,

Bona verba, Vous dites toûjours de belles paroles, mais vous n'en dites pas toûjours de bonnes. Quoi, vous auriez le cœur de n'écrire plus, & de punir tout le genre humain pour la faute de trois de vos Amis, & pour vne faute d'inconsideration & de promtitude ? Il me semble que je voy ce Dieu dont l'Histoire dit, *Lucémque odit, séque ipse diémque. Dátque animúm in luctus & luctibus adjicit iram,* OFFICIVMQVE NEGAT MVNDO. Dans le mesme lieu ceux qui sont menacez de cet accident, *Adstant* NEVE VELIT TENEBRAS INDVCERE TERRIS *Supplice voce rogant.* I'en fais autant, MONSIEVR, & je me promets que vous vous laisserez fléchir aussi bien que ce pere affligé; car il avoit perdu vn fils, & vn fils qui estoit *Progenies haud inficianda parenti ;* & vous, MONSIEVR, vous n'avez rien perdu. Cet Ami mutiné qui s'estoit emporté si loin est revenu à vous, si tost qu'il est revenu à luy. Il est vostre adorateur comme auparavant. Il est aussi zelé &

aussi passionné qu'il le fut jamais. Il m'a chargé tres-expressément de vous en asseurer de bonne sorte, & de vous supplier de vouloir considerer que vous ayant toûjours plus honnoré & plus aimé que tout le reste du monde, vous ne pouviez luy faire vn plus grand outrage que de l'accuser d'avoir preferé ses interests à vn Ami si excellent & si illustre que le grand Monsieur de Balzac. Il a crié bien haut, mais vous l'aviez blessé dans le plus vif & le plus douloureux de son ame ; mais vous luy aviez dit toutes les injures qui se peuvent dire selon cette regle :

Dixeris maledicta cuncta, cùm ingratum hominem dixeris.

Il se fut declaré indigne d'vn si grand bon-heur, qu'est celuy de vostre estime & de vostre affection, *Non satis honorem judiciorum cælestium intellexisset*, s'il n'eust eu que des ressentimens ordinaires de vos reproches. Que s'il a passé plus outre qu'il ne falloit, & s'il ne s'est pas arresté dans les bornes où il devoit demeurer, souvenez-vous, MONSIEVR, de ces mots d'vn sage Prince :

E se l'oltraggiatore à morte ei pose
Chi è, che meta a giust' ira prescriva?
Chi conta i colpi, ò la douuta offesa,
Mentre arde la tenzon, misura, e pesa?

Aprés tout, il vous conjure d'oublier ce qui vous a déplû de luy, & vous en conjure par la memoire de tout ce qu'il a jamais fait qui vous ait

esté agreable. Il vous dit par ma bouche (je pense qu'il faudroit dire par ma plume) *Si vnquam vllum fuit tempus, quum ego voluptati tibi fuerim, dictus amicus tuus tua voluntate, obsecro, eius vt memineris.* Pour Monsieur * * *, veritablement il me semble aussi bien qu'à vous qu'il a esté trop ponctuel. Vn homme qui rend compte comme cela de point en point de tout ce qui se dit contre son Ami, *Non omne tulit punctum.* Il faut pour meriter cette loüange, *miscere vtile dulci.* Quand vous eussiez eu besoin de remedes, toûjours vous en falloit-il choisir de plus doux. C'estoit avec des fleurs & des parfums qu'il vous falloit guerir ; au moins, *Aspera remedia, molli manu lenienda erant.* Neanmoins, MONSIEVR, ce rude ami est vn fort ami, il est genereux, il est inébranlable, & le Sage a dit, *Meliora vulnera diligentis*, vous savez le reste. Pour moy, je ne pensois pas avoir eu grand tort d'avoir monstré à Monsieur de Voiture ce que vous me mandiez de luy. Ie croyois que s'il estoit coupable il meritoit les reprimendes que vous luy faisiez, & que je ne devois pas laisser vne si grande faute impunie : Que s'il estoit innocent, je m'asseurois qu'il me donneroit charge de vous representer son bon droit, & de vous rendre compte de son procedé. Mais quoi, les malheureux ne sont guere moins odieux que les coupables. Ie ne vous demande donc point justice, je vous demande grace, & j'espere de la recevoir

de vostre bonté. I'ay appris par cœur les beaux vers de vostre billet, & je n'ay rien dans ma memoire que j'y conserve plus precieusement. Ie vous ordonne (C'est en Medecin que je parle) de les relire trois fois. Si vostre melancolie est vn mal qui se puisse guerir par des paroles, l'honneur de cette belle cure est deu à celles-là. *Sunt verba & voces quibus hunc lenire dolorem Possis, & magnam morbi deponere partem.* Ie souhaite qu'elles facent bien tost ce bon effet, & je le souhaite avec tant de passion, que si vous la connoissiez vous ne douteriez jamais que je ne fusse autant que je le dois,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXLVI.

MONSIEVR,

Vostre lettre ne me fut renduë qu'hier à onze heures du soir. I'en passai prés de deux à la lire.

& à apprendre par cœur vos excellens vers. Aprés vne si charmante lecture, j'ay eu la meilleure nuit du monde. Mais le mal est qu'elle ne vient que de finir presentement, & qu'ayant à partager entre Dieu & vous vn matin fort court qu'elle m'a laissé, je n'aurai pas le loisir de vous faire vn long entretien. Ce cruel Ami, ou plustost ce cruel Amant, dont vous vous plaignez, a bien justifié ce mot de Lopez de Vega, *que l'Amour se venge en vilain*. Il est à Fontainebleau depuis huit jours. (Ce n'est pas de l'Amour que je parle). A son retour je le veux faire pleurer de joye & de tendresse en luy monstrant les belles & agreables marques de vostre genereuse amitié. Vostre *Oraculum Iulii*, est le plus bel Oracle qui se soit jamais rendu. Le *Carmen ad Montosidem* est conduit avec vn artifice admirable, & ce que vous avez ajousté à l'Epigramme pour feu Monsieur le Marquis de Pisani y ajouste beaucoup de prix. I'espere que Monsieur de Voiture lira toutes ces choses avéque le mesme transport que j'ay fait. Luy & moy estions en peine l'autre jour si l'on pouvoit dire, *Iámque habitat superas nobilis Vmbra domos*. Et certes les Ombres des Anciens estoient certains corps formez d'vne substance subtile comme l'air, & qui avoient toute la figure des veritables corps que les Morts avoient eüe durant leur vie. Ces Ombres n'habitoient que les Champs Elysiens, & n'estoient pas receuës dans le Ciel ; de sorte qu'il sem-

sembleroit que ce ne seroit pas parler selon la doctrine des Payens, & moins encore selon la doctrine Chrestienne qui ne met dans le Ciel que les ames seules. Toutefois, Monsieur le Marquis de Montosier n'a pas gousté nos raisons, & nous en a tant dit de bonnes pour les détruire, qu'il nous a fait changer d'avis. Au reste ce que vous avez fait pour le Roy de Suede, n'est pas moins inimitable à nostre gré que ce Prince estoit invincible. C'est vn sentiment que je défendrai jusques à la mort, c'est à dire tant que je serai,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXLVII.

NON, MONSIEVR, je ne vous ay point oublié comme Monsieur de Perarede me l'est venu dire de vostre part. I'oublirois aussi tost jusqu'à mon nom mesme, aussi bien que ce malheureux Orateur de Pline. Si cela m'arrive jamais, *obli-*

vioni detur dextera mea: ou ſi vous trouvez que cette imprecation ſoit plus propre pour quelque Brave qui die avec le Caſtillan, *Ie ſuis le fils de mon bras; mon bras & moy ſommes meilleurs & plus nobles que vous ne l'eſtes*, je me contenterai de dire, puiſſay-je devenir *litterarum oblivio*, aprés l'Orbilius d'Horace. Ie ne ſaurois dire davantage, ſi je n'ajouſte *tuarum*. En effet, MONSIEVR, j'aimerois autant qu'on m'euſt oſté la memoire tout-à-fait, que ſi par quelque ſecret de la magie noire on en avoit effacé vos divines lettres. Ie les ay leuës avec vn extréme raviſſement, & n'en parle jamais qu'avec les meſmes tranſports que j'avois en les liſant. Voſtre Libraire me les a données, & a donné à ſon preſent toute la recommandation & tout l'embelliſſement qu'il eſtoit capable de recevoir. Vous devez luy en vouloir quelque bien, & avoir agreable que je vous ſupplie de vous charger de cette debte, & de l'acquiter à voſtre commodité. Ie ſerois bien affligé ſi cette preuve d'affection vous couſtoit autant que m'a couſté celle que je vous ay renduë depuis ſix ſemaines dans la cruelle perte que vous avez faite. I'ay connû mon cœur en cette occaſion. Ie vous en puis répondre en toute ſeureté. Il eſt autant à vous que jamais. Il eſt aſſeurément ſelon le voſtre, & il n'eſt pas indigne de l'incomparable Eloquent à qui je l'ay donné pour toûjours. C'eſt,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

A MONSIEVR GIRARD
Archidiacre d'Angoulesme.

LETTRE CCXLVIII.

MONSIEVR,

On me mande ce voyage que Monsieur de Balzac se porte mal. Ayez la bonté je vous en conjure de me tirer de l'inquietude où j'en suis. Quand je me laisse emporter à mes réveries, je ne bastis pas des Chasteaux en Espagne comme autrefois, mais je bastis vne petite hutte dans le valon de nostre Heros, afin d'estre plus prés de son illustre personne, & de luy rendre des soins & des assistances que j'envie à ses voisins. Plûst au Ciel, MONSIEVR, qu'il pûst changer d'heroïsme, & qu'ayant esté jusqu'icy Demy-Dieu, par la grandeur & par la force de son esprit, il le pûst devenir à cette heure par la vigueur & par l'impassibilité de son corps. Il s'accommoderoit mieux de quelques erreurs & de quelques passions, qu'il ne fait de tant de sortes d'infirmitez & de maladies, *Non impudenter vita quod reliquum est petit, Cùm fama, quod satis est habet.* Et n'a-t-il pas plus de reputation en

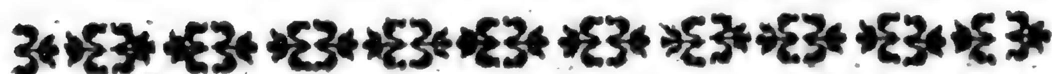
long & en large *latiorem & majorem*, que les Cicerons & les jeunes Plines ? Aussi bien il ne luy servira plus de rien de travailler, & il me prend envie de luy dire comme cet autre au bon Godefroy :

E se ben acquistar puoi novi imperi,
Acquistar nuova gloria indarno speri.

Puisque je luy donne ce conseil, il paroist bien que je suis fort desinteressé, car si je ne considerois que moy, n'aurois-je pas sujet de souhaiter qu'il achevast de ruiner sa santé, & qu'il continuast d'instruire le monde, & de me donner des plaisirs que je ne saurois recevoir que de luy seul ? I'attens de vos nouvelles là-dessus, & vous supplie de ne me vouloir point de mal des corvées que je vous donne, puisque ce sont des marques de ma confiance, & que pour en vser si librement avec vous, il faut bien que je me sente d'vne façon particuliere,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR MENAGE.

LETTRE CCXLIX.

MONSIEVR,

Faites moy quelque signe que vous m'aimez encore vn peu, & que vostre affection que je pourois croire morte, n'est qu'endormie & languissante. Aprés la perte que j'ay faite de mon pauvre Ami *, qui m'estoit vn thresor inestimable, je suis resolu de chercher & de ramasser de tous costez, tout ce qui me reste de bien. Au moins quand j'auray vû ce que j'ay de fonds devant moy, je tâcherai d'en vivre tout doucement, & d'en jouïr en paix & en repos autant que je le pourai. Dites-moy donc, MONSIEVR, mais au dernier mot, ce que vous vous trouvez pour moy d'inclination & de tendresse, afin que je face mon compte là-dessus, & que je n'aille pas me repaissant de chimeres, & de vaines pretentions. Il y a vingt ans, MONSIEVR, que j'estois vostre Favori, & que je voyois mes Rivaux bien loin au dessous de moy. A mon grand

* *Monsieur de Voiture.*

regret les choſes ſont fort changées depuis ce temps-là. Ie ſuis décheu de la meilleure partie de mon credit, & de nouveaux venus, qui meritoient peut-eſtre mieux cette bonne fortune, ſe ſont ſaiſis de la belle place que je tenois dans voſtre cœur, & que je n'ay pas pû défendre contre eux, eſtant abſent & inutile. Ie ne pers pas courage pourtant, quoy que j'aye perdu mon rang. Ie ſervirai ſous eux ſans murmurer & ſans me plaindre. Ie ſauverai ce qui me reſte, & le ferai profiter avec tous les ſoins & toute l'induſtrie dont je pourai m'aviſer. Il me ſemble que cette moderation merite bien que vous m'aidiez à vn deſſein ſi juſte & ſi raiſonnable, & qui d'ailleurs vous fait bien voir que je n'en ay point de plus grand que de vous pouvoir témoigner que je ſuis parfaitement,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCL.

MONSIEVR,

Il n'y a pas encore huit jours que j'eusse juré hardiment, moy qui ne suis guere affirmatif, que Iob & Vranie ne s'estoient jamais ni vûs ni connûs, non plus qu'Isaac & Chrysolite, Abraham & Alcidiane. Cependant, vous m'apprenez qu'ils ont ensemble vn grand démeslé, & que leur querelle partage tous les beaux Esprits, & met la division dans le Parnasse. En verité, MONSIEVR, cette aventure est fort bizarre, & quoi que la Fortune ait bien fait des siennes depuis vn an, & que nous ayons vû en petit tous les caprices, & toutes les legeretez dont elle est capable, je doute que dans cette prodigieuse diversité d'estranges evenemens, il s'en trouve vn plus surprenant que l'est ce dernier. Ce qu'il vous plaist de m'écrire en suite ne l'est guere moins, que Monsieur le Prince de Conty ait seu mon nom, & qu'il veuïlle absolument que je sois vn des Arbitres de ce different, qui exerce aujour-

d'huy la Critique de tous ceux qui s'entendent aux belles choses. Sans mentir, me voilà bien attrapé. Ie suis vn Obscur qui fais ce que je puis pour m'obscurcir encore davantage, afin de pouvoir en paix & sans trouble joüir à la faveur des tenebres, de la douceur & du repos qu'elles apportent ordinairement avec elles, & jusqu'icy le monde a esté pour moy vn Theatre, où je n'ay voulu estre ni Acteur ni Iuge, & où je me suis caché dans la foule des Spectateurs. Et tout cela m'est inutile, son Altesse m'en veut tirer pour m'exposer au grand jour, & me mettre le Soleil dans les yeux, moy qui les ay si foibles & si tendres. C'est à vous, MONSIEVR, à luy representer, s'il vous plaist, ce que j'écrivois l'autre jour à Monsieur Chapelain, que l'on nous donne icy à nous autres Messieurs les Archidiacres le titre de *Circomspects*, & qu'ainsi je craindrois de ne l'estre pas, & de déroger à cette belle qualité, si je prenois parti contre vn Frere & vne Sœur qui sont du sang des Dieux, & qui le seroient eux-mesmes s'il s'en faisoit encore comme au temps passé. Et d'ailleurs je courrois fortune d'offenser la memoire d'vn illustre Mort que j'ay plus aimé que moy-mesme, ou la reputation d'vn homme fort en vie & fort éveillé qui est extrémement selon mon cœur, & pour qui j'ay bien de l'estime & de la tendresse. Neanmoins, MONSIEVR, je m'imagine que vous me direz que ce n'est là qu'vne

qu'vne fausse modestie, & vne fausse prudence, & que la raison veut que j'obeïsse à mes Maistres, c'est à dire à ceux qui le pouroient devenir, & qui meriteroient de l'estre de toute la Terre, comme ils le sont déja de toutes les ames bien faites. Et veritablement, à cette heure que je me suis rasseuré, je ne voy point de hazard à suivre l'Oracle que Monsieur le Prince a prononcé, qui, à parler sincerement & sans flaterie, est plus certain & plus infaillible que n'estoient ceux que rendoit autrefois le Dieu de la Lumiere, de la Poësie, & de la Divination. Ie dirai donc aprés son Altesse:

Les deux Sonnets n'ont rien de comparable;
Pour en parler bien nettement,
Le grand est le plus admirable,
Le petit est le plus galant.

En effet celuy d'*Vranie*, est vn des plus beaux & des plus achevez qui furent jamais, & le sixain tout seul vaut tout ce qui s'est fait de meilleur en nostre Langue. Et d'autre costé celuy de *Iob* est tout-à-fait joli, & la negligence mesme qui paroist dans la diction, ajouste quelque chose à sa grace, & ne diminuë rien de son prix. Mais, MONSIEVR, est-il supportable que ce Gagneur de batailles, ce Preneur de villes, ce Prince qui regne dans les Conseils, sache encore avec tout cela juger si finement & si delicatement de la Poësie & de l'Eloquence, & y découvrir des secrets que

les Maistres mesmes du mestier n'y auroient pas apperceus ? Que ne se contente-t-il de la gloire d'Alexandre, qui aux vertus militaires avoit ajousté vne legere teinture des Lettres & de la Philosophie d'Aristote ; & qui d'ailleurs s'entendoit si mal aux beaux vers, qu'il admiroit ceux de *Cherilus*, & que comme le dit vn Poëte de la Cour d'Auguste & du siecle de la parfaite politesse, *il avoit le goust aussi mauvais en cela, que s'il eust esté né sous le Ciel des Beotiens.* Pour moy, si j'estois bel Esprit, j'en enragerois de bon cœur, & je ne say comment vous en estes vous autres Messieurs. N'allez pas monstrer tout cecy ni à l'Hostel de Condé, ni à l'Hostel de Longueville, je vous en supplie ; & s'il arrive qu'on vous y demande encore mon avis, prestez moy les plus belles de vos paroles pour m'expliquer, & je vous promets d'employer les meilleures & les plus veritables des miennes pour vous en remercier, & pour vous protester que je suis toûjours autant que jamais,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

Dites le vray, MONSIEVR, eussiez-vous crû que sur vn sujet de Critique, j'eusse pû me passer d'alleguer cinq ou six fois *Castelvetro*, *Picolomini* & *Victorius* : & que j'eusse perdu l'occasion

de dire ce qu'Averroes ſur Ariſtote dit ſubtilement de la comparaiſon, qu'elle ne ſe fait jamais entre les choſes de different genre, & qui ſont heterogenées & diſparates, comme ſont *les Iobelins & les Vranins* ? Peut-eſtre que ſi j'avois penſé que Madame de Longueville eut dû voir cette lettre, je ne me ſerois pas empéché d'vſer de ces grands mots, pour la faire ſouvenir du ſtile & de l'entretien ſi divertiſſant de Meſſieurs *Vulteius & Lampadius*.

AV MESME.

LETTRE CCLI.

MONSIEVR,

Ie n'en croirai point voſtre modeſtie, Ie preſent qu'il vous a plû de me faire eſt ſi beau qu'il n'y a que vous en France qui en puiſſiez faire vn plus beau. Ie ne vis jamais tant d'excellentes choſes en tant de differentes langues.

Stupiron quei, che favellar l'vdiro,
Et in diverſe lingue eſſer ſi preſto.

Vous ſavez le reſte. Mais je doute, MONSIEVR, que vous ſachiez aſſez bien, qu'il n'eſt rien de plus

ſavant, de plus fin, de plus ſubtil que voſtre Critique ; rien de plus enjoüé, ni qui brille de plus d'eſprit que voſtre burleſque, rien de plus regulier & de plus poli que vos vers François : que les Latins ont le vray caractere de Tibulle ; que les Grecs paroiſſent du crû d'Attique, & du meſme terroir d'où venoit le meilleur miel de toute la Grece ; Et ce que j'eſtime preſque autant, il ne faut pas eſtre trop Grec pour les bien entendre ; & on peut dire d'eux en termes de Martial, *qu'ils plaiſent aux Grammairiens ſans avoir beſoin des Grammairiens.* Pour voſtre Proſe Latine, elle eſt veritablement de Rome, & de Rome libre encore, ou pour le moins triomphante & Maiſtreſſe des Nations. Aprés tout cela, MONSIEVR, il eſt vray, & je vous l'avouërai, puiſqu'auſſi bien vous l'avez déja deviné, qu'en liſant ce bel Ouvrage, j'ay eu quelque commencement de jalouſie contre quelques-vns de vos Amis, & que j'euſſe fort deſiré de trouver mon nom parmy les autres. Mais je vous puis jurer auſſi que m'eſtant ſoigneuſement examiné là deſſus, j'ay découvert que ce mouvement-là n'eſtoit pas tant d'ambition que d'amitié, & que ſans aſpirer à l'honneur d'avoir rang parmy les Illuſtres, je me fuſſe contenté qu'on l'euſt remarqué dans le nombre de vos Amis, pour qui vous avez de la tendreſſe, & qui vous touchent le plus au cœur. Cependant les douceurs de voſtre lettre ont parfaitement gueri

cette playe d'Amour, *& in hoc pectore cùm ingens vulnus fuerit, cicatrix non est.* Nostre cher Monsieur Girault vous dira le reste, car il connoist tous mes sentimens, & il y a long-temps que personne n'est entré si avant dans le lieu où se forment mes plus secretes pensées. Il se donnera la peine de copier quelques-vnes de mes lettres qu'il jugera les plus propres à divertir Mademoiselle *l'Incomparable;* c'est ainsi que Monsieur de Marigny m'a dit que s'appelloit cette jeune Merveille, dont j'ay admiré l'enfance, & qui a si merveilleusement répondu à de si grands commencemens. I'en estime infiniment la mere & le beaupere, & tout ce qui luy appartient, & vous mesme, MONSIEVR, en estes encore mieux dans mon esprit, de ce que le sien vous plaist si fort, & je sens vn redoublement de chaleur toutes les fois que j'y pense. Ie parle de cette chaleur avec laquelle je suis depuis quelques lustres,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLII.

MONSIEVR,

La lettre de recommandation que vous m'avez procurée est venuë vn peu trop tard, parce que Monsieur de Heres nostre Intendant est venu vn peu trop tost. Cependant il m'a favorisé, & je luy en ay obligation. Dorenavant je tâcherai de prevoir la tempeste de plus loin, afin que vous ayez le loisir de la conjurer en ma faveur. *Sic quodcunque minabitur Eurus Fluctibus Hesperiis, Venusinæ Plectentur sylvæ, me sospite.* Ie pense que je pourois ajouster bien à propos ce qui est tout de suite, *---- multáque merces Unde potest, tibi defluet æquo Ab Iove.* Vous voyez, MONSIEVR, comme j'attens toute sorte de bons offices de vostre amitié, & comme je vous les demande aussi hardiment que si c'estoit vous remercier d'vne grace que de vous solliciter d'vne autre. Vous m'en avez faite vne singuliere de m'avoir envoyé vostre Idylle Italien. Ie défie tous les Toscans originaires d'en faire vn qui soit du merite de celuy-

là, qui ſoit ſi mignon, ſi delicat, ſi elegant, ſi tendre & ſi paſſionné. Ie ne ſay comment voſtre eſprit peut ſans magie ſe changer en tant de formes, tantoſt en Poëte Latin, tantoſt en Poëte Grec, tantoſt en François, tantoſt en Italien, *es vn Demonio* par ma foy. Ce qui me plaiſt davantage en cela, c'eſt que ſous toutes ces differentes formes vous ne laiſſez pas d'eſtre toûjours vous meſme, le meilleur Ami qui vive, & le plus officieux. Pareſſeux en Diable à la verité, mais ne manquant jamais aux importantes occaſions. Aprés cela jugez combien je ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLIII.

MONSIEVR,

I'eſpere que vous verrez les ceriſes & les raiſins meurs de l'an mil ſix cent quatre-vingt.

Réjouïssez-vous seulement, & songez plus à conserver vostre belle vie qu'à rendre vostre Nom plus immortel qu'il ne l'est déja. Deux ou trois ans de vigoureuse santé vous vaudront mieux que la gloire d'estre encore Auteur de deux ou trois excellens Livres, qui vous brusleroient le sang. La lettre que Monsieur de Servien m'a fait l'honneur de m'écrire est la plus belle du monde, & elle ne m'a pas moins touché qu'elle m'a ravi. Ie vous supplie, MONSIEVR, de luy presenter ma réponse, & d'y ajouster ce que j'y aurois mis encore, si j'avois autant d'esprit que vous en avez. I'ay receu vos trois Madrigaux, ils m'ont extrémement plû, & je ferois sagement d'imiter ce galant homme d'Aristippe, à qui l'on donnoit le choix de trois belles filles, & qui s'avisa de les prendre toutes trois. Neanmoins, MONSIEVR, puisque vous voulez absolument que je me déclare, je vous dirai franchement, quoi qu'il m'en puisse arriver, que le Madrigal François me paroist fort doux, fort tendre, fort touchant & fort bien tourné. Mais que celuy du Guarini me plaist vn peu davantage; & celuy du Tasse beaucoup plus que celuy du Guarini. Le Tasse expose d'abord le sujet de son mécontentement, & represente naïvement l'estrange aversion que la jeune *Iole* a de son amour:

Questa bella d'Amor Nemica e mia,
La mia tenera IOLE,

A

A le prime parole,
Che d'amor muovo, torce fiera il guardo,
E, leve più che pardo,
Fugge.

Par ce recit il éleve peu à peu dans son ame vn mouvement de dépit & de colere, qui l'emporte à ces reproches,

Dura più che le Selve,
Cruda più che le Belve.

Et puis il ajouste tout de suite vne pensée tres-amoureuse, qu'il entrecoupe judicieusement d'vne exclamation vehemente:

Ahi dolorosa sorte!

& qu'il fortifie par cette violente repetition, *vedi, vedi*; sans parler de l'opposition d'*entendre* & de *voir*, qui n'est pas sans beaucoup de grace.

Del tuo fido Pastore,
S'udir non vuoi l'amore,
Ahi dolorosa sorte!
Vedi, vedi la morte.

Il n'est rien à mon gré de plus naturel, ni de mieux suivi, & la Nature mesme ne s'expliqueroit pas mieux. Dans le Madrigal du Guarini cet admirant,

Voi mi negate aita!

ce mauvais presage qu'il tire de ce refus,

Questi son ben de la mia morte i segni.

ce beau transport de desespoir,

Non più speme ò conforto:

& cet interrogant,

------ a che più tardo?

tout cela, dis-je, exprime admirablement l'agitation & le trouble d'vne ame passionnée. Mais puisque les beaux yeux de sa Maistresse avoient esté autrefois sa vie & les doux soustiens de son cœur :

Occhi, vn tempo mia vita,
Occhi, di questo cor dolci sostegni,

il falloit necessairement que le changement dont il se plaint vinst de l'inconstance ou de la colere de cette jeune Dame, & non pas de la repugnance qu'elle eust de se voir adorée ; car elle ne ressembloit pas à la jeune *Iole*, qui estoit l'ennemie jurée de l'Amour. Cela estant, au lieu de ces mots,

------ a che torcete il guardo?
Forse, per non mirar come v'adoro?

j'eusse mieux aimé que le Poëte eust dit, *Pourquoy destournez-vous les yeux : Ie ne demande pas que vous me regardiez pour me favoriser comme auparavant, mais seulement afin que vous ayez le plaisir de voir mourir tout à l'heure un coupable qui vous a déplû.* En effet, ce doute vous semble-t-il raisonnable :

Forse per non mirar come v'adoro?

Cet Amant ne savoit-il pas bien que sa Deesse, quoi qu'elle aimast l'adoration, haïssoit la sienne en l'estat où ils se trouvoient ensemble ?

Vous en jugerez, MONSIEVR, & souveraine-

ment, comme vous en avez le droit & l'autorité. Si mon opinion est contraire à la vostre, & si vous la desapprouvez, ayez la bonté de la supprimer; Sur tout, si vous connoissez qu'elle me puisse brouïller avec Monsieur de Rincy, dont j'estime l'esprit & le genie, & de qui je rechercherois ardemment les bonnes graces, s'il m'estoit permis en mon âge d'avoir encore vne ambition dereglée. Ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLIV.

MONSIEVR,

Vos Poësies Italiennes ont esté leuës dans la petite famille, ç'a esté avec vn plaisir sensible. Si je m'y connois, il n'est rien de plus pur & de plus chaste que vostre elocution; rien de plus fin & de plus subtil que vos pensées, & rien de plus harmonieux que la structure de vos vers. Vous

inventez tres-heureusement, & vous imitez avec vn pareil succés. Vos Originaux meritent d'estre copiez en toutes les langues, & vos Copies passeront quelque jour pour Originaux, tant je leur trouve de naïveté, de genie & de hardiesse. Enfin, MONSIEVR, ce que vous venez de publier poura donner de la jalousie à vos Confreres de l'Academie *della Crusca*. Feu Monsieur de Nancel m'a conté qu'estant à Rome, vn de ses Amis l'avertit de ne faire plus de si bons vers Italiens, & que s'il continuoit, il savoit de bonne part que les beaux Esprits de ce païs-là estoient resolus de le poignarder. Prenez, MONSIEVR, vos mesures là-dessus, & que cet exemple vous face sage si vous allez jamais à Florence. Mais je vous prie, ne partez pas avant que d'avoir fait vostre affaire. I'en attens le succés avec plus d'inquietude que vous mesme, car je ne suis pas si Philosophe, & j'ose dire que je vous aime pour le moins autant que vous vous aimez. Si ce mot est trop libre en voicy le correctif, je vous proteste que je suis vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur. Monsieur Girault qui entre presentement dans ma chambre veut que je le mette de moitié avec moy, & comme je puis répondre de son cœur je n'en fais point de difficulté. I'oubliois à vous dire que ce que vous avez mis de Petrarque au commencement de vostre *Volumetto* est si admirablement fait pour vostre sujet, & appliqué avec vne si mer-

veilleuse justesse, que j'ay crû d'abord que vous en estiez l'Auteur, & que vous vouliez tromper le Public comme vous m'aviez trompé l'autre jour, quand vous me fites passer vn de vos Madrigaux pour estre du Tasse. En ces sortes de tromperies il n'y a que du plaisir pour la Duppe, & de la gloire pour le Fourbe. *Absit verbo invidia.*

AV MESME.

LETTRE CCLV.

MONSIEVR,

Ie l'avois bien jugé, que mon affaire reüssiroit infailliblement en de si bonnes mains que les vostres. Vous savez prendre ce temps heureux & favorable que les Latins appelloient *dextrum & molle tempus*, & qui est auprés des Grands, ce que l'heure du Berger est auprés des Dames. D'ailleurs, vous mettez admirablement en vsage vne certaine violence discrette & considerée, semblable à celle qui emporte le Paradis de vive force, & à qui le Ciel mesme ne resiste pas. Neanmoins, MONSIEVR, vous n'en avez eu que faire auprés de Monsieur de Servien, selon que vous me l'é-

crivez. I'ay toûjours eu grande confiance en sa genereuse bonté. Mais je vous avouë que cette confiance estoit comme celle que la Religion nous ordonne d'avoir en Dieu ; qu'elle estoit humble, respectueuse & vn peu tremblante. Puisqu'il luy a plû de me promettre sa faveur, j'espere que j'en verrai promtement l'effet, & qu'il se souviendra, que si les Prieres sont boiteuses, selon Homere, les Graces ne le sont pas, & qu'au contraire ce sont Divinitez qui se plaisent à marcher viste, & à qui vn pas lent & grave ne sied pas bien. I'ay pensé dés aujourd'huy luy faire mes remerciemens : mais j'ay crû qu'vn remerciement qui precederoit l'execution de sa promesse, pouroit passer auprés de luy pour vne sorte de priere reiterée, dont il se sentiroit plus importuné qu'obligé. Au reste, MONSIEVR, pour vous témoigner combien j'ay de déference à tous vos conseils, vous trouverez dans ce paquet vne lettre pour la Reine de Suede. Vous m'obligerez particulierement de la luy faire tenir à la premiere commodité. Il n'y aura point de mal qu'elle parte quelque temps devant mes livres, & qu'elle prepare sa Majesté à leur faire bon accueil, si vos favorables témoignages avoient encore laissé quelque chose à faire de ce costé-là. Si vous avez la curiosité de voir ce que je mande à sa Majesté Suedoise, je ne manquerai pas de vous en faire part, si tost que la lettre luy aura esté renduë, &

mesme plustost si vous me le commandez. Mais je ne veux point qu'elle coure les ruës, comme font ordinairement semblables choses malgré qu'on en ait. Les * * * se détacheroient contre moy, & quoi que je ne les apprehende pas, il me fâcheroit de leur donner ce contentement. C'est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

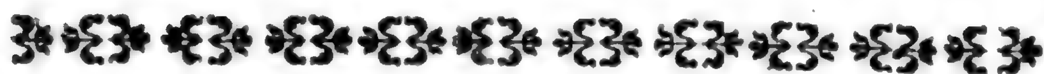
AV MESME.

LETTRE CCLVI.

ENFIN, MONSIEVR, il y va de vostre conscience & de vostre honneur, de me laisser si long-temps dans l'inquietude où je suis de vostre santé, & de l'estat de vostre affaire. Tant que vous n'avez esté que paresseux, je l'ay souffert patiemment ; mais à cette heure que vous allez devenir cruel, je ne saurois l'endurer. Ie ne vous demande point de lettre ajustée. Ie ne me soucie point que vos periodes ayent leur quadrature parfaite, & soient accomplies de tous leurs nombres. Ie ne prens point garde si vous y observez

exactement les regles de Monſieur de Vaugelas. Ecrivez ſeulement ces trois mots, *Ie me porte bien, & je vous aime*; & me voilà le plus ſatisfait des hommes. A la verité il ne ſera pas mauvais que vous ajouſtiez, *Ie me ſouviendrai des memoires que vous m'avez demandez.* Toutefois ſi c'eſt trop, contentez ſeulement mon amitié, & quand vous ne contenteriez pas ma curioſité, je ne laiſſerois pas d'eſtre de toute mon ame voſtre tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-paſſionné ſerviteur.

Ie vous envoye des vers qui ont eſté faits pour vous, l'Auteur eſt vn Chanoine de noſtre Egliſe, qui s'appelle Monſieur Godefroy, & avec qui je me ſuis lié d'vne amitié fort eſtroite. Ie n'ay que faire de vous dire qu'il a l'eſprit parfaitement beau; dans vn moment vous le ſaurez mieux que moy: Mais ce que vous pouriez ne ſavoir pas, c'eſt que ſon cœur eſt digne de ſon eſprit, & que tant que j'aurai le bonheur & l'adreſſe de me conſerver ſes bonnes graces, je ne ſerai pas trop à plaindre d'eſtre éloigné de Paris.



A MONSIEVR CHAPELAIN
Conseiller du Roy en ses Conseils.

LETTRE CCLVII.

MONSIEVR,

Il n'y a pas vn mot dans vostre lettre, qui n'ait touché mon cœur, & qui ne m'ait donné vne extréme passion d'entrer bien avant dans le vostre. Il est si bon & si genereux, & vous m'en avez dit & persuadé tant de merveilles, que vous ne sauriez m'y avoir accordé vne si petite place, que je ne croye vous en devoir de tres-humbles remerciemens. Ie vous les rens, MONSIEVR, avec toute l'affection dont je suis capable ; & si vous voyïez les ressentimens que j'en ay, vous ne vous trouveriez pas trop mal payé de vostre present. Mais, MONSIEVR, je suis à cent lieuës de vous, & il n'y a pas apparence que je m'en rapproche si tost. Pouray-je esperer de me conserver bien auprés d'vne personne dont je suis si éloigné, & mon absence ne me fera-t-elle point perdre tout le bien que vous m'avez fait? En verité, j'en ay de

l'inquietude. Il y a quinze mois que je suis hors de Paris ; & quoi que j'y aye laissé tout ce que j'ay de plus cher au monde, je m'en suis pourtant consolé, & n'ay pas eu besoin pour cela de toute ma force. Mais depuis que vous m'avez receu en vos bonnes graces, je vous jure que je sens des commencemens d'impatience, & que j'apprehende qu'à la fin ce que j'appellois estre en liberté & en repos, ne me paroisse vn exil & vne prison. Pour empécher ce malheur, ayez agreable que je vous face quelquefois souvenir de moy, & que je vous demande de vos nouvelles. Ordonnez moy d'avoir soin de vous écrire, & de n'en apporter guere en vous écrivant, c'est à dire de tascher plustost à vous découvrir le fond de mon ame, qu'à vous faire paroistre que j'ay de l'esprit. Sur tout, ne me faites point faire de Novitiat, & traitez moy comme s'il y avoit dix ans que je fusse à vous. A la verité, si cela estoit, j'en serois & plus poli, & plus vertueux, & je n'aurois pas tiré peu de profit de la lecture de vos ouvrages, & de l'exemple de vostre vie : Mais je ne say si j'aurois plus de zele & plus de ferveur ; & de vostre costé vous n'auriez pas eu vne si belle occasion de témoigner vostre generosité. Si vous voulez, MONSIEVR, m'en rendre encore vne grande preuve, envoyez moy quelque chose de vostre façon, & ne rejettez pas la tres-humble supplication que je vous en fais. Ce n'est pas seulement pour avoir

le plaisir de voir les plus beaux vers qui ayent jamais esté faits en nostre langue, que je vous demande cette grace ; c'est aussi pour me mettre en reputation dans cette Province, & pour me pouvoir vanter à tous nos honnestes gens, qui vous estiment, comme l'on fait par tout ailleurs, vn des premiers hommes du siecle, que je ne vous suis pas indifferent, & que vous me tenez,

MONSIEVR,

Pour vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLVIII.

MONSIEVR,

La part que vous prenez à ma joye, la devoit augmenter selon toutes les apparences ; & cependant je m'apperçois qu'elle est venuë la troubler, & que depuis cette nouvelle preuve de l'honneur de vostre bienveillance, je voy avéque douleur que mon establissement est loin de Paris, & qu'il y a beaucoup de méchans chemins, & de mau-

vais gistes entre vous & moy. Neanmoins, MONSIEVR, si cette longue distance ne me permet pas de gouster à toutes les heures les fruits de vostre excellente amitié, elle ne sauroit m'empécher de m'en estimer bien-heureux, & d'en tirer de la reputation & de la gloire, & mesme d'autres avantages plus considerables & plus solides. En effet, MONSIEVR, cette faveur me fera naistre l'envie de m'en rendre digne, & ce que je ne ferois peut-estre pas pour l'amour de la vertu, je le ferai pour l'amour de vous. Vous m'estes il y a long-temps ce *vir aliquis*, dont parle vn Philosophe que vous aimez: *Habeat aliquem animus quem vereatur, cujus authoritate etiam secretum suum sanctius faciat.* Il dit en suite, *qui sic aliquem vereri potest, citò erit verendus.* Si cela est, MONSIEVR, je serai bientost *reverend* & *venerable*, & l'on ajoustera cette qualité à celle de *Circomspect*, que l'on nous donne icy à nous autres Archidiacres. Il ne tiendra pas à moy que l'Ami que vous me recommandez n'ait quelque jour vn si beau titre; & vous ne devez point douter que je n'employe tout ce que j'ay de credit pour servir vn homme qui est si fort selon vostre cœur, & pour meriter en cette occasion la faveur que vous me faites, de me croire,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSIEVR CONRART Conseiller du Roy en ses Conseils, & Secretaire de sa Majesté, Maison & Couronne de France.

LETTRE CCLIX.

MONSIEVR,

Il y a si peu d'apparence à ce que je vay vous dire, que je doute si vous me croirez. Vous n'estes pas à connoistre combien j'aime les bonnes choses, & vous jugez bien que je ne suis pas insensible aux loüanges qui me viennent d'vn homme qui en reçoit de tous costez comme vous. La lettre qu'il vous a plû de m'écrire en est toute pleine, & cependant, je suis presque fâché de l'avoir receuë. Ouy, MONSIEVR, il s'en faut bien peu que je ne m'en offense tout de bon, tant j'ay de honte que n'ayant appris que par mes amis la peine que j'ay soufferte de vostre mal, vous ayez bien voulu me témoigner vous mesme le gré que vous m'en savez. Vous aviez déja sur moy tous les autres avantages; je m'estois conservé celui de l'affection,

& vous me l'oſtez. Il faut que je vous l'avouë, je vous en aime moins de m'aimer tant que vous faites, & c'eſt tout ce que je puis que de vous pardonner de ſi grandes demonſtrations de bonne volonté, puiſqu'elles me confondent en m'honnorant, & qu'en me donnant vn bien elles font paroiſtre que j'en ſuis indigne. Et certes, ſi dans les amitiez celuy qui eſt le moins aimable n'a le plus d'amour, il ne merite pas la bonne fortune dont il jouït. Il monſtre le defaut de ſon eſprit ou de ſon cœur. Il manque de connoiſſance, ou il n'eſt pas aſſez genereux. Et voilà le blâme où m'expoſent vos courtoiſies. Vous plaiſt-il, MONSIEVR, que je vous confeſſe ma foibleſſe; je croy la pouvoir avouër ſans courir fortune : Sach z donc que ſi je ne ſuis de l'humeur de ceux qu'vne petite debte oblige, & qu'vne grande rend ennemis, pour le moins ſuis-je toûjours bien aiſe de ne devoir qu'autant que je puis payer, & je ſouffre avec beaucoup de peine de me voir abſolument hors d'eſperance de m'acquiter. C'eſt pourtant l'eſtat où vous m'avez reduit aujourd'huy, pour avoir ſeu vous prevaloir de ma pareſſe, qui ne ceſſera jamais de reſiſter à mes bonnes intentions, & d'empécher le fruit des bons mouvemens qui me viennent. Ie m'aſſeure que ce ne ſont pas là les remerciemens que vous attendiez de moy. Que vous dirai-je là deſſus ? Si ces plaintes & ces reproches vous ont

déplû, faites m'en autant aux occasions. Vengez vous en de la sorte, & ne craignez point que j'en sois moins,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLX.

MONSIEVR,

Comment vous rendrois-je ingrat à force de vous obliger ? Tous les services dont je suis capable valent-ils les presens que vous me faites, & tant de grandes qualitez que vous me donnez toutes les semaines ? Le mal est que lors que je veux entrer en possession d'vn bien que je pensois qui m'appartînt, aprés l'avoir receu de vostre liberalité, je ne le trouve plus en moy, & m'apperçois que je suis aussi nud & aussi pauvre que je l'estois auparavant. Ainsi ce que j'appellois des loüanges ne sont que des souhaits & des vœux, & ce que je pensois qui fust mon portrait, n'est

qu'vn tableau fait à plaisir. Mais je viens de m'aviser de vostre artifice. Que vous estes adroit, MONSIEVR ! vous avez crû que pour m'humilier c'estoit vn moyen trop rude de me presenter vn miroir qui me monstrast ma laideur, & vous avez jugé plus à propos d'employer toutes vos couleurs à me peindre l'image de la Perfection & de la Vertu, afin que je connusse mieux par comparaison les manquemens & les defauts qui m'en éloignent. Ainsi vous me corrigez en me loüant, & me faites rentrer dans les sentimens de ma bassesse, en faisant semblant de m'élever. Continuez, MONSIEVR. il y a plusieurs remedes pour guerir la vanité d'vn esprit qui s'emporteroit peut-estre, & il n'y en a point dont je n'aye besoin toutes les fois que je songe à l'honneur que vous me faites d'aimer si tendrement,

MONSIEVR,

Vostre tres humble, &c.

AV

AV MESME.

LETTRE CCLXI.

MONSIEVR,

Quelques asseurances qu'on m'eust données de vostre entiere guerison, je n'estois pas encore assez hardi pour m'en réjouïr avant que d'avoir receu la lettre qu'il vous a plû me faire l'honneur de m'écrire. Vous ne saurez jamais tout le contentement qu'elle m'a donné, car je n'espere pas vous le pouvoir dire assez bien. Ie vous en souhaite d'aussi grands, mais je serois fâché qu'ils vous coustassent autant. Conservez, MONSIEVR, je vous en conjure, vostre precieuse santé, puisqu'elle n'est pas moins le bien d'vne infinité d'honnestes gens, que le vostre propre. Plust à Dieu que je pûsse faire vn semblable compliment à nostre pauvre Monsieur de Balzac! Il est vray que c'est nous qui sommes les pauvres, & non pas luy. Ie vous avouë que j'ay pleuré sa mort avec les larmes les plus ameres que j'aye répanduës depuis long-temps, & je ne manquerois pas de rendre ma douleur publique, si je la

pouvois consacrer dans quelques vers François ou Latins, qui fussent dignes d'vn si beau sujet. Ie me reserve pour vne autre occasion, & si je me puis resoudre à imprimer mes lettres, le monde connoistra les veritables sentimens que j'avois de ce grand homme. Mais j'ay des raisons particulieres, outre mon insuffisance, pour refuser en cette rencontre de mesler ma voix parmy celles des Cygnes de nostre Parnasse. Vous verrez par le gros paquet que je vous envoye, le soin que j'ay pris de contenter tous ceux qui m'ont fait l'honneur de me donner quelques avis sur *la Defense*. Ie pense, MONSIEVR, que vous serez assez satisfait de ma sincerité & de ma candeur. Ie pouvois grossir, & mesme embellir cette petite réponse, mais j'ay envie de vous faire le mesme compliment que font quelquefois ceux qui traitent : *Ie vous aurois fait meilleure chere, mais il m'en eust cousté davantage.* Et certes je suis devenu extrémement paresseux depuis quinze jours, & mon esprit épuisé ressemble à ces terres qui se reposent. Ie ne saurois pourtant finir ce billet sans vous apprendre que Monseigneur le Cardinal, aprés avoir leû mon Livre, m'a donné de son propre mouvement, & sans en estre sollicité de personne, vne pension de cinq cens escus, & mesme qu'il a pris soin qu'on me la fist toucher icy, & que celuy qui m'en apporteroit l'argent, me choisist les plus belles especes, & embellist ce present de

toutes les honneſtetez qu'il pouroit. Avoüez, MONSIEVR, que c'eſt là vne ſorte d'approbation de mon Ouvrage, qui vaut pour le moins celle des Docteurs, & que cette maniere de donner eſt des plus belles que le monde voye. Iuſques icy je n'ay guere aimé le bien, & j'ay plus employé de temps & de peine en la ſcience qui apprend à s'en paſſer, qu'en celle qui apprend à en acquerir. Mais cependant s'il venoit toûjours par de ſi honneſtes voyes, je luy donnerois vn des premiers rangs parmy les choſes deſirables, & changerois les maximes de ma Philoſophie en de plus populaires & de plus commodes. Ie vous ſupplie, MONSIEVR, de m'aider à publier de tous coſtez la liberalité de Son Eminence. Faites que par voſtre moyen je reconnoiſſe de la ſeule façon dont je le puis, vne faveur ſi peu attenduë, & ſi fort au deſſus de ce que je vaux. Comme je vous connois, je ſuis aſſeuré que vous m'accorderez cette grace de fort bon cœur, & que vous ſerez bien aiſe de me donner ce nouveau ſujet d'eſtre parfaitement,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXII.

MONSIEVR,

Il y a cinq jours que je suis au lict. De cent remedes que j'ay essayez, je n'en ay trouvé qu'vn qui ait soulagé ma douleur. C'est, MONSIEVR, cette excellente lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ie l'ay releuë trois fois avéque transport, & je ne demanderois à mon mal qu'autant de relasche qu'il m'en faudroit pour vous témoigner combien elle m'a touché, & pour répondre aux loüanges dont elle est pleine. Quoi que je die pourtant, je ne croy pas que je le pûsse faire dans la plus grande liberté de mon esprit, car j'ay éprouvé que quand on me chatoüille, encore qu'on me face mal, je ne saurois y resister, & n'ay pas seulement la force de mettre la main au devant. I'en suis de mesme quand on me loüe: Quoi que je n'y consente pas, je ne puis pourtant m'en defendre. Et certes, il me semble que lors qu'vn homme se trompe de la sorte, ce n'est pas à moy à luy dire qu'il s'égare, & à le remettre en son

chemin, puisque je me trouve fort bien de son erreur, & qu'elle ne luy fait point de tort; & particulierement si c'est vne personne qui m'aime avec quelque sorte d'obligation, je fais conscience de luy monstrer que je ne suis pas si aimable qu'il pensoit, & de luy ouvrir les yeux, afin seulement qu'il me voye plus laid qu'il ne croyoit, & qu'il s'estime plus malheureux d'avoir si mal logé son affection. Sont-ce pas là, MONSIEVR, de pertinentes raisons pour me dispenser des complimens que je vous dois aujourd'huy? Si elles ne suffisent, recevez celle de ma fiévre que je sens qui me va reprendre, pourveu que vous croyïez en mesme temps qu'elle est bien capable de m'exemter de vous écrire plus amplement ce voyage, mais qu'elle ne l'est pas de m'empécher de vous servir, au moins si vous n'avez que faire de mes bras, & que vous n'ayez besoin que de la teste & du cœur,

MONSIEVR,

De vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXIII.

MONSIEVR,

Il avoit écrit à l'Auteur: *Puisque vous n'avez pas compris d'abord le vray sens de mes paroles, elles ne meritent pas que je vous les explique. Il faut qu'vn discours soit bien mauvais, quand vn bon esprit ne le peut entendre.*

Quand j'avouërois ce que vous dites de mon esprit, toûjours ne pourois-je estre d'accord des consequences que vous en tirez. Les lumieres trop brillantes troublent les especes, comme l'obscurité les cache. La nuit n'empesche pas plus la veuë que le trop grand jour; & ceux qui sont éblouïs, n'ont pas beaucoup d'avantage sur les aveugles. Parmy tant de feux que jette vne opale, il est malaisé de connoistre le si en propre, & parmy tant de beaux sens que vos paroles pouvoient recevoir, je puis confesser que je n'ay pas compris d'abord vostre intention, & ne dire rien pourtant qui ne soit à vostre avantage. Les petits ruisseaux sont d'ordinaire extrémement clairs: Mais plus vne riviere est profonde, & plus elle est noire. On voit distinctement au travers d'vn crystal de Venise; mais vn crystal de roche n'est pas transparent, quoiqu'il ait plus de pureté que l'autre, qu'il soit plus net & plus precieux sans comparai-

ſon. I'ajouſte que les Oracles ſont communément ambigus, & qu'ils s'expliquent en pluſieurs ſortes, dont encore il n'y en a qu'vne qui ſoit favorable. Mais en quelque façon qu'on interprete ces belles paroles qui ont produit celles-cy, elles me ſont toûjours avantageuſes. Si c'eſt pour moy que je les dois prendre, les careſſes d'vne perſonne ſi aimable me ſont tres-cheres ; & je ne ſuis pas inſenſible à des loüanges ſi judicieuſes. Que ſi l'autre explication que je vous ay dite eſt la veritable, j'y trouve toûjours mon compte. Car m'ayant fait l'honneur de me donner vos bonnes graces, plus vous vous eſtimerez, & plus dois-je eſtre glorieux du preſent que vous m'aurez fait. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis fort aiſe de cette equivoque, puiſqu'elle vous a fait dire tant de belles choſes. En effet, MONSIEVR, voſtre lettre eſt raviſſante, il y a trois ou quatre penſées tres-rares & tres-illuſtres, que Monſieur du Mans a admirées, & que nos beaux Eſprits n'ont pû m'entendre lire ſans faire de grandes exclamations. Si je mens je ne veux pas que vous me croyïez jamais, & je conſens que vous preniez pour des cajoleries les proteſtations que je vous fais, d'eſtre de toute mon ame,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXIV.

MONSIEVR,

Ie ſerois plus réjouï qu'il n'eſt bien ſeant de l'eſtre dans vne ſemaine comme celle-cy, qui eſt deſtinée à la douleur, & qui s'appelle *peneuſe*, ſi en receuant la belle & obligeante lettre qu'il vous a plû de m'écrire, je n'apprenois en meſme temps que le Courier m'en a déja perdu vne autre. Si ce déplaiſir ne fuſt venu troubler ma joye, je n'aurois pas eu la force de la moderer, & je me fuſſe laiſſé emporter à vn excés que mon Confeſſeur euſt deſapprouvé, & qui m'euſt peut-eſtre attiré vne penitence fort rigoureuſe. En vne autre rencontre je penſe, MONSIEVR, que cette conſideration auroit eſté capable de me conſoler. Mais en verité il n'y a point de jeuſne ni d'auſterité que je n'aimaſſe mieux, que d'eſtre privé des aſſeurances que vous me donnez de ſi bonne grace de la faveur de voſtre eſtime, & de voſtre affection. I'ay vn peu ſur le cœur de voir que je n'en ſuis pas ſi digne que vous le croyez, & je fais quel-

quelque ſcrupule de vous ſouffrir dans cette erreur. Neanmoins aprés y avoir bien reſvé, il me ſemble que je dois laiſſer les choſes comme elles ſont. En effet, vous ne vous en trouverez pas plus mal, & moy je m'en trouverai mieux. Ie ne ſuis point obligé en conſcience de vous détromper à mon prejudice, puiſque j'y ſerois trop notablement leſé, & que d'ailleurs il ne vous en reviendroit rien que la honte d'avoir mal jugé, & de n'avoir pas bien choiſi. Continuez donc, MONSIEVR, à m'eſtimer plus que je ne vaux : pourveu que vous croyïez auſſi que je ſuis bien plus que vous ne le ſauriez penſer,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXV.

MONSIEVR,

Ie vous envoye vne partie de mes *Entretiens*, que je vous avois promis à la Saint Martin. I'eſpere que vous aurez la bonté de vous charger du

ſoin de l'impreſſion, & qu'à voſtre priere Monſieur Ménage, Monſieur de Peliſſon, ou quelque autre de nos amis ſe donnera la peine de revoir le Latin & le Grec qui ſera dans cet ouvrage. I'oſerai vous dire que vous eſtes en quelque ſorte obligé à cette corvée, puiſque c'eſt vous qui eſtes la principale cauſe de ce travail. Il eſt plus grand, MONSIEVR, que vous ne penſez, car j'ay preſque tout refait de neuf & de fond en comble, ſinon qu'il m'eſt arrivé à peu prés comme à ceux qui entreprenant de baſtir regulierement & à la moderne, s'aſſujetiſſent à quelque vieux corps de logis qu'ils n'ont pas le courage de jetter par terre. Vous en jugerez, MONSIEVR, & je ſaurai de vous l'opinion que je dois avoir de ce nouveau Livre. I'ay lû les Sermons de Monſieur d'Aillé, & les ay trouvé tres-ſavans, tres-eloquens & tres-polis. Le Chancelier Bacon parlant des Ieſuites, leur applique ce mot d'vn Ancien, *Eſtant tels qu'ils m'ont parû, plûſt à Dieu qu'ils fuſſent des noſtres.* I'en dirois de bon cœur autant de Monſieur d'Aillé, & ne vous en déplaiſe, je ſouhaiterois bien de luy voir preſcher d'auſſi belles choſes en rochet & en camail. C'eſt,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXVI.

MONSIEVR,

Il ne tient qu'à moy que je ne vous entretienne d'vne maladie dont je ne viens que de sortir, & que je ne vous parle de ses fâcheux restes. Mais aussi il ne tient qu'à moy que je ne vous sauve cette importunité ; & ce seroit vne mauvaise marque de mon jugement, si ayant à choisir je prenois le pire. Disons donc premierement, MONSIEVR, que vostre belle lettre me fait beaucoup d'honneur, mais qu'elle vous en fera davantage encore à vous mesme, car je suis resolu de la garder precieusement comme vn titre autentique de vostre plus beau domaine. C'est ainsi que j'appelle la reputation de tres-bel Esprit, & de parfaitement honneste homme que vous possedez, & dont vous joüissez si paisiblement à Paris. Ie la monstrerai cette excellente lettre à quelques-vns de nos Provinciaux, qui ne connoissent peut-estre pas vostre rare merite, & qui pouroient douter de la verité des loüanges que je vous donne dans

l'Epistre liminaire de mes *Entretiens*. Vous n'aurez, MONSIEVR, que ces trois ou quatre lignes pour toute réponse à tant d'agreables, & d'obligeantes choses qu'il vous a plû de m'écrire. Aussi bien faut-il reserver les complimens inutiles pour ceux qui n'ont rien à faire, & qui ne sont pas si officieux que vous. Ie me contenterai d'ajouster icy, que puisque vous prenez soin de ma reputation, je m'en dois reposer sur vous, & ne vous faire pas ce tort que d'en avoir la plus petite inquietude. Il y aura toûjours dans le monde de la malignité, de l'envie, de l'ignorance & de l'injustice. Ce seroit vne fole entreprise que de se mettre en teste de corriger tous ces defauts. Il vaut bien mieux employer sa peine à se corriger soy-mesme, & à reduire dans vne loüable mediocrité l'amour des loüanges, & le desir de la gloire. Les chercheurs d'approbation vniverselle me paroissent encore plus extravagans, que les chercheurs de la quadrature du cercle. Il se rencontre toûjours quelques asnes qui viennent braire & troubler le concert que faisoient les honnestes gens. On en rit, & puis on se remet à chanter de mesme comme auparavant, & on n'en est pas moins d'accord. I'attens impatiemment les belles & curieuses remarques de Monsieur de Valois, & m'en promets beaucoup d'instruction. Il est de vostre bonté, MONSIEVR, de le remercier tres-humblement de ma part de l'honneur qu'il m'a fait de lire

avec tant de ſoin & d'application vn petit Ouvrage, que je n'oſerois dire indigne de luy puiſque vous l'avez approuvé, mais qui eſt fort au deſſous des excellentes choſes qu'il compoſe. Ie corrigerai dans mon Livre tout ce qui ne luy plaira pas, & je témoignerai au Public l'obligation que je luy aurai de ſes bons avis, à moins qu'il ne m'en face vne defenſe tres-expreſſe. Ne croyez pas, MONSIEVR, que je vous parle icy avec vne fauſſe modeſtie ni avec vne humilité contrefaite. Ie ne veux jamais paroiſtre devant vous que tel que je ſuis au fond de mon ame ; & de peur que cette veuë ne vous choque, & ne vous oblige à diminuer quelque choſe de l'amitié dont vous m'honorez, je ſuis reſolu de bannir de ce lieu, mais d'vn ban perpetuel, tout ce qui vous pouroit dégouſter de moy, & me rendre indigne de la faveur que vous me faites de m'avouër,

MONSIEVR,

Pour voſtre tres-humble, &c.

I'apprens avec vn extréme plaiſir que Madame la Marquiſe de Sablé a bien voulu s'abaiſſer juſqu'à lire mon ouvrage, & qu'elle ne l'a pas jugé indigne de quelque eſtime. I'ay vû que quand elle gagnoit vn procés, elle eſtoit preſque auſſi ſenſible à l'affliction de ſa partie qu'à ſa propre

joye. Cela me faisoit craindre qu'elle n'eust tant de pitié de mon Adversaire, que cette compassion ne luy donnast quelque dépit contre moy. Dieu soit loüé de luy avoir inspiré des sentimens plus favorables pour le plus zelé & le plus passionné de tous ses Admirateurs.

AV MESME.

LETTRE CCLXVII.

MONSIEVR,

I'oserai vous dire que je suis presque bien aise de vous avoir mis en colere, pourveu que cette colere ne vous face point de mal. I'avois besoin de l'éclaircissement que je vous ay fait pour bien connoistre que vous avez toûjours eu plus d'affection pour moy que pour mon Rival. Ie vous avouë, MONSIEVR, que je suis vn peu jaloux naturellement, & qu'il y a peu de choses au monde dont je le sois tant que de l'honneur de vos bonnes graces. Et vous savez, vous qui avez esté galant toute vostre vie, & qui l'estes encore de Mademoiselle de Chalais, vous savez, dis-je,

tout ce que fait dire la jalousie quand elle est maistresse des sens. Sans mentir, MONSIEVR, il est fort incommode d'estre éloigné les vns des autres, quand l'on s'aime avec chaleur, les lettres s'expliquent imparfaitement, & ne font pas toutes les reparties qui seroient à desirer. I'aurois cent choses à répondre à vos plaintes & à vos reproches. Mais je ne veux point de procés avec vous, & ce sera bien le plus court de passer condamnation. Ie ne vous apprendrai point les noms de ceux qui m'ont voulu mettre en mauvaise humeur. Si je revelois la confidence qu'ils m'ont faite je leur ferois vne injure signalée, & je ne vous ferois qu'vn mediocre plaisir. Pour vous estre complaisant je leur serois infidele. Il n'y va pour vous que d'vne legere satisfaction, & il iroit pour eux de la reputation de leur probité, ou du moins de celle de leur jugement. Il vous doit suffire, MONSIEVR, que je n'ay jamais crû leurs faux rapports, & que s'il m'estoit resté quelque petite erreur là-dessus, je l'abjure de tout mon cœur, avec protestation de n'y retomber jamais, & d'estre toute ma vie & de toute mon ame,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXVIII.

MONSIEVR,

Vous nous avez renvoyé Mademoiselle de Chalais avec plus d'embonpoint, de fraicheur & de gayeté qu'elle n'en avoit en partant d'icy. Il y va de nostre honneur de vous la rendre au mesme estat, & d'empécher, s'il est possible, qu'elle ne s'ennuye dans nostre Province. Ie ne saurois vous dire, MONSIEVR, avec quel plaisir elle parle de vous & avec quelle satisfaction je l'écoute là-dessus. Elle se promet que l'air de la Campagne vous remettra parfaitement, & que la Goutte dorénavant vous donnera beaucoup de relâche, puisque vous estes resolu d'en donner à vostre esprit plus qu'à l'ordinaire. Il n'est rien que je desire avec plus de passion, & je suis ravi d'avoir tant de sujet d'esperer ce que je desire. Pour moy, MONSIEVR, je n'ay quasi plus de santé, & neanmoins mon indisposition ne me rend pas encore entierement inutile, & je m'occupe toûjours vn peu pour tromper mon mal, & pour m'en-

m'entretenir de quelques pensées plus agreables que celles qu'il me donneroit si je l'en croyois. Mon Apologie est achevée, & depuis huit jours on commence à la copier. Ie souhaite de tout mon cœur qu'elle ait le bonheur de vous plaire, & je le souhaite presque autant pour vostre divertissement que pour ma reputation. I'ay receu l'excellent Livre de Monsieur Sarazin, où j'ay trouvé vne Preface de la façon de Monsieur de Pelisson, qui est sans exception la plus belle que je vis jamais. Sur tout il n'est rien de plus obligeant, de plus galant, ni de plus spirituel que l'endroit où il luy a plû de parler de moy. Ie luy en rens mille tres-humbles actions de graces. Tout ce que je voy de luy, & tout ce que l'on m'en dit icy me fait connoistre que c'est vn homme d'vn merite extraordinaire. Ayez agreable, MONSIEVR, que je vous demande quelque petite part en l'honneur de ses bonnes graces. Pour Monsieur d'Ablancourt, j'ay vû icy depuis vn an des Dames, des Abbez, & des Conseillers de la Cour, qui sont de ses parens, & de qui j'ay appris qu'il me faisoit la faveur de m'avoir en quelque estime. Connoissant comme je connois la delicatesse de son esprit & la probité de son ame, je seray toûjours sur mes gardes pour ne me laisser rien échaper, ni dans mes écrits, ni dans ma conduite, qui soit capable de le choquer. Faites-moy la grace d'asseurer Monsieur l'Evesque

de Vence de mon obeïssance & de mes respects; I'ajouste, & de l'admiration où je suis, de l'infinie estenduë de son esprit, également incomparable par tout où il veut s'appliquer. S'il daigne se donner la peine de lire ce que je fais, c'est sans doute la complaisance qu'il a pour vous qui l'oblige de porter patiemment cette fatigue & cette corvée; & vous devez, MONSIEVR, l'en remercier de vostre chef, & joindre vos ressentimens à ceux que j'ay de la gloire qui me revient de ses favorables témoignages. Ie vous conjure, MONSIEVR, d'ajuster ce compliment, & de l'embellir de vos plus belles couleurs. Vous n'avez pas esté le premier qui m'ayez appris l'honneur que me faisoit Madame de Rambouïllet. Il n'y a point de si grand service, qui ne fust dignement payé par de si belles & de si obligeantes paroles que celles qu'elle a eu agreable qu'on m'écrivist de sa part. I'ay esté bien aise d'avoir eu occasion de parler dans mon Livre de cette divine personne, & je dirois que j'en aurois esté ravi, si la honte de ne la pouvoir louër comme elle le merite, & comme je le desirerois, n'eust rabatu la meilleure partie de ma joye, & n'eust meslé quelque douleur parmy ce plaisir. Dans tout ce que j'écrirai je me proposerai sa particuliere satisfaction autant que celle du Public, & je ferai des efforts pour luy plaire, que je ne ferois peut-estre pas, si je n'avois à contenter que tout le reste du monde.

Ie n'ay plus qu'à vous demander ou justice ou grace pour Monsieur de ***. Ie luy ay toûjours vû tant de veneration pour vostre vertu, & tant de sensibilité pour vos maux, qu'il est presque impossible qu'il luy soit échapé vne seule parole capable de vous déplaire, à moins que quelque méchant esprit en ait corrompu le sens. Il est vray *qu'entre la poire & le fromage*, pour vser de vostre mot, il y a quelquefois de certaines choses qui luy pesent bien plus sur le cœur qu'elles ne feroient en vn autre temps, & qu'à ces agreables heures il est sujet à s'en décharger dans le sein de ses amis: Mais quand tout ce qu'il a dans le fond de l'ame luy seroit venu sur le bord des levres, je ne croy pas qu'on y pûst rien remarquer qui fust contraire au respect & à l'estime qu'il vous doit. Ie me souviens mesme que lors que j'estois jaloux de vous, il n'avoit pas pour moy toute la complaisance que j'eusse voulu, & me contredisoit quelquefois avec plus de force que ma foiblesse n'en pouvoit souffrir. Aprés cela, MONSIEVR, jugez s'il y a de l'apparence qu'il soit capable de la faute dont on l'a chargé devant vous: Au pis aller, quand nous aurions failli luy & moy, nous meritons bien que vous l'oubliïez, & je vous en supplie de tout mon cœur. Que si vous ne vous laissez flechir à mes soûmissions, songez qu'il est dangereux d'irriter cette Divinité malfaisante

qui chastie les Cruels, les Superbes & les Implacables. C'est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXIX.

MONSIEVR,

Ie ne suis plus responsable de Mademoiselle de Chalais, car elle nous a quitté pour aller passer à la campagne tout le reste du beau temps, & je n'ay pas eu l'esprit de la faire peser devant son partement, pour voir à son retour combien il y aura de déchet. Si elle revient en cette ville sur le commencement de l'hyver, comme il luy a plû de me le promettre, je ménagerai ce precieux temps le mieux qu'il me sera possible. I'auray bien du regret de m'enrichir de vos pertes, mais puisque je ne vous les cause pas, encore vaut-il mieux que ce soit moy qui en profite qu'vn autre qui ne

ſeroit pas tant voſtre ſeruiteur. En cette qualité, MONSIEVR, je vous promets que je ne ferai rien pour retenir cette excellente perſonne au delà du terme que vous luy avez accordé, & ce ne ſera pas ma faute ſi elle ne va vous revoir *avec les premiers zephyrs, & les premieres hirondelles* de l'année prochaine. En attendant il ne tiendra pas à moy que nous ne facions enſemble quelques bons repas. Si elle venoit fraichement d'*Aty*, je n'aurois garde d'entreprendre de la regaler, mais aprés le ſejour qu'elle aura fait à *Noyen*, je ne doute point que mon Faiſeur de potages & de ragouſts ne luy paroiſſe vn homme rare & digne des loüanges dont il a plû à l'illuſtre Monſieur de Saint Amant de le celebrer. Il a parlé de ce *Heros de Cuiſine*, pour me ſervir de vos termes, comme luy & les autres Poëtes Epiques parlent ordinairement de leurs Demy-dieux; & ſur vn petit fonds de verité il a dit de ce Fricaſſeur force choſes qui ne ſont que vray-ſemblables. Peut-eſtre que ce *Guille de Province* ſe rendroit digne de ſa reputation s'il travailloit à voſtre Cuiſine, & s'il avoit à ſatisfaire vn gouſt auſſi delicat & auſſi exquis que le voſtre. Ie ne deſeſpere pas, MONSIEVR, que vous ne jugiez quelque jour de ſa ſuffiſance. Il s'eſt découvert depuis peu vne fontaine qui fait des miracles pour les Paralytiques & pour les Goutteux. C'eſt dans la foreſt de Vaujour qui eſt en Anjou, dans le voiſinage du Lude.

Si le beau bruit qu'elle fait va jusques à vous, peut-estre qu'il excitera vostre curiosité, & que vostre Medecin vous conseillera d'y venir chercher du soulagement. En ce cas là, MONSIEVR, je m'asseure que vous seriez mon hoste en allant ou en revenant, & que j'aurois la gloire & la satisfaction de vous posseder quelques semaines. La pensée seule d'vn si grand bien me donne de la gayeté, & il y a long-temps que je n'ay fait de songe si agreable. Ie le ferai durer le plus qu'il me sera possible, afin d'éloigner de mon imagination le triste objet de la maladie du pauvre Monsieur Girault que j'ay pensé perdre. Il m'a donné des frayeurs mortelles, & cet accident m'a fait connoistre que je l'aimois de la moitié plus que je ne pensois, quoi que je seusse déja bien que je l'aimois autant que moy mesme. C'est vn Ami si chaud, si zelé, si constant & si agreable à toutes les heures, que si ce malheur me fust arrivé je l'eusse pleuré tout le reste de mes jours. Graces à Dieu, MONSIEVR, il est absolument hors de danger. Si tost qu'il aura repris ses forces, il vous témoignera combien il est touché de l'honneur que vous luy faites. Celuy que je reçois de vostre approbation est au dessus de tous mes remerciemens, car ce n'est pas seulement vn bien qui contente ma vanité, c'est vn bien solide qui m'acquiert ou qui me conserve l'affection de plusieurs honnestes personnes. Cependant, MONSIEVR, je vous avertis de ne

vous hazarder pas à publier la bonne opinion que vous avez prise de mon dernier Livre avant que de l'avoir vû. I'apprehende que vous ne le trouviez pas digne de la faveur que vous luy aurez faite par avance, & que vous ne vous sentiez obligé d'en retirer vostre protection, & de l'abandonner à la severité des Critiques. Son impression a esté retardée par je ne say quel embarras ; de sorte que j'apprehende qu'il ne soit pas prest pour la fin de cet Automne. Il le sera toûjours trop tost s'il vous déplaist ; & s'il merite vostre estime vous luy pardonnerez bien de vous avoir fait attendre. Dieu vous garde de plus grandes & de plus justes impatiences que celle-là : Elles ne valent rien pour la Goutte, & depuis qu'elle m'attaque plus souvent que d'ordinaire, j'observe de ne desirer plus guere de choses avec violence, si elles ne sont absolûment necessaires à la douceur & au repos de ma vie, comme le seront toûjours vos bonnes graces, que je vous conjure de me bien garder, & de vous souvenir que je ne possede rien dont la perte me fust plus sensible. C'est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXX.

MONSIEVR,

Ie voy bien que vous ne porterez pas voſtre chandelle à *Madame Sainte Fontaine de Vaujour*; C'eſt ainſi que nos Païſans l'appellent. Vous deviez me laiſſer cette fauſſe eſperance dont je me flatois. Elle euſt encore mieux valu que la fauſſe imagination dont vous voulez que je me repaiſſe. Mais la chimere n'eſt pas vne viande pour mon eſprit : il luy faut quelque choſe de plus effectif & de plus reel. Enfin, MONSIEVR, je ſuis condamné à ne joüir qu'en idée de voſtre charmante converſation. Vos lettres en ſont vne image qui me ſeroit infiniment chere, ſi elle ne me faiſoit connoiſtre ce que je pers en voſtre abſence. Mais toutes mes lamentations ne ſervent de rien. Mon Deſtin veut que je ſois toûjours éloigné de ce que j'aime le mieux, & que je ne poſſede mes amours que par fantaiſie. Quittons bruſquement cette penſée pour nous entretenir de quelque autre plus agreable. I'ay fait ce que vous avez

avez desiré, mais ce n'est peut-estre pas comme vous l'eussiez desiré. I'ay laissé vne infinité de graces dans le Latin qui n'ont pas voulu me suivre où je les voulois conduire, & qui ont dédaigné nostre Langue. Ie vous prie, MONSIEVR, que cette traduction ne soit que pour vous, & qu'elle ait vostre Cabinet pour prison. Monsieur de *** me fait trop attendre, les mains me demangeoient fort, mais cette demangeaison commence à me passer; & il se poura faire que quand il sera en humeur de me parler, je ne seray pas en humeur de luy répondre. Neanmoins vous aurez toûjours la disposition de mon esprit, & j'ay mis mon cœur entre vos mains avec toutes ses inclinations pour ne l'en retirer jamais, & ainsi vous en ferez à vostre fantaisie, & je n'en vserai que comme il vous plaira de me l'ordonner. Pour ma Paraphrase de Martial, j'en ay bien affaire, mais j'auray bien moins de peine à m'en passer qu'à vous en priver. Toutefois nous pourions partager le different, & il vous seroit aisé de me le renvoyer livre à livre à mesure que vous les auriez achevé de lire. Si vous trouvez cette priere juste accordez la moy, je vous en conjure: si elle vous déplaist effacez la de vostre memoire. I'ay leû le Lucien de Monsieur d'Ablancourt tout d'vne haleine, avec vn grand goust & vn tres-sensible plaisir. L'Ouvrage de Monsieur de Vence m'a semblé admirable; Celuy de Monsieur

de *,*, tres-digne de luy. Ie vous demande de favorables témoignages auprés des deux premiers; & vos officieux mensonges auprés du dernier. Adieu, MONSIEVR, je suis tout à vous. En relisant ce billet, j'ay eu quelque peur du mot de *mensonge*, qui pouroit me faire vne querelle mortelle, mais je me suis rasseuré si tost que je me suis souvenu que vous estiez l'homme du monde le plus discret. Ie suis de toute mon ame,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

I'allois fermer cette lettre quand on m'a rendu vne des vostres du treiziéme de ce mois. Si j'osois m'emporter en vostre presence (je voulois dire en vous écrivant, & au mesme temps que je vous ay present en l'esprit) je pesterois contre ce fripon de Courier. Bien me prend que le temps ne pourrisse pas les belles lettres, comme il fait les gelinotes. Quel dommage, si j'eusse perdu tant de jolies, de galantes, de spirituelles, & d'obligeantes choses. Ie n'ay ni assez de loisir, ni assez d'esprit pour y répondre, & me contenterai de vous asseurer que j'en suis touché jusqu'au fond de l'ame. Mademoiselle de Chalais est encore à la campagne, catechisant les Païsans, & passant toute sa vie à exercer les œuvres de charité. Enfin,

MONSIEVR, ce sera quelque jour vne de nos Saintes. Elle allongera sans doute nos Litanies, & je me promets qu'elle obtiendra du Ciel vostre conversion & ma confirmation en grace. Bon soir mon tres-cher MONSIEVR, pardonnez ce petit emportement d'affection que je n'ay pû retenir.

AV MESME.

LETTRE CCLXXI.

MONSIEVR,

Comment est-il possible que vous n'ayez pas encore repris vos forces, & que vous ayez déja recouvré toute vostre joye? Ie n'en vis jamais davantage que dans vostre lettre. Elle y brille de tous costez à l'envi de vostre eloquence & de vostre esprit, & si j'en avois autant quand je suis malade, je ne daignerois presque faire de souhaits pour ma guerison. Mais, MONSIEVR, me permettrez-vous de vous dire que vous estes trop poltron de vivre si long-temps sous l'empire d'vn Medecin importun, & de n'oser secouër vn si rude joug? Ie suis bien plus hardy que vous ne l'estes, & vous n'en douterez point quand je

vous auray conté de quelle maniere je me ſuis gueri cette derniere fois. Il y a bien ſix ſemaines que Monſieur l'Abbé *⁎* m'apparut vn matin dans vne petite chambre, où à force de chaſſis, de portes vertes, & de paravens, je m'eſtois admirablement retranché contre le froid. La fiévre ne m'avoit quitté que de la nuit precedente, & la Goutte me tenoit encore en pluſieurs endroits, & ne me laiſſoit quaſi rien de libre que la main dont j'ay accoûtumé de prendre mon verre. Neanmoins en ce deplorable eſtat, j'eu aſſez de courage pour retenir à diſner le Prelat dont eſt queſtion, & je fis ſi bien l'honneur de la maiſon & de la table qu'il en fut content, luy qui n'eſt pas trop facile à contenter là deſſus. Le lendemain je continuai avec vn pareil ſuccés, & m'eſtant fortifié par cet exercice, je ne ceſſai de diſner depuis en bonne & grande compagnie. Toutefois, MONSIEVR, je ne vous conſeillerois pas de m'imiter exactement en cela ; C'eſt aſſez que vous admiriez mon exemple, & que vous le ſuiviez de loin du mieux qu'il vous ſera poſſible. Pour vous y accouſtumer, ſi mon Correſpondant, qui eſt de dix lieuës d'icy, ne me trompe point, je vous envoyrai de nos Gelinotes au prochain voyage, & vous les recevrez ſur la fin de cette ſemaine. Vous les trouverez ſi jeunes que vous ne douterez point qu'elles ne ſoient Pucelles, & de ces Pucelles que l'on mange à belles dens, & de qui on ne court point

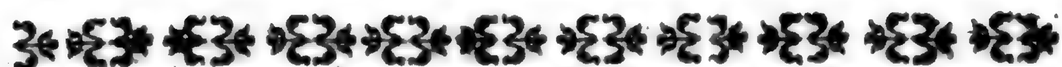
de fortune d'estre mangé, comme de ces autres dont vous me dites de si jolies choses. La nostre en verité est vne terrible Pucelle. Ie vous avouë, MONSIEVR, que je crains presque son retour autant que je le desire. Il n'est rien de plus vray que ce que je vous ay mandé de sa cruauté pour le Grand Cyrus qu'elle a condamné aux flammes. Aprés cela, quelque resolu que je sois en d'autres occasions, je ne me hazarderai pas de luy donner mon Apologie, si je ne suis asseuré qu'elle se soit reconciliée de bonne foy auec ces sortes de Muses qui ne sont pas tout-à-fait si prudes & si severes que celles de Port-Royal. A propos de mon Apologie, vous m'avez bien payé par vos loüanges exquises, de toute la peine qu'elle m'a donnée. Quoi que je ne merite pas les belles paroles que vous employez pour elle, je ne laisse pas de m'en parer & d'en estre fort glorieux, puisque si elles ne sont des marques de mon merite, elles le sont infailliblement de l'honneur de vostre amitié. Conservez-la moy je vous en supplie, MONSIEVR, elle m'est aussi necessaire que le bon air & la bonne chere.

AV MESME.

LETTRE CCLXXII.

SERAY-IE toûjours malade de vos maladies ou des miennes ? N'apprendrai-je jamais de meilleures nouvelles de vostre precieuse santé que celles que m'en dit quelquefois icy Mademoiselle de Chalais? Les vœux de tant de gens de bien demeureront-ils sans effet, & la part que nous prenons à vos maux ne sera-t-elle point capable de les diminuer vn peu ? Il y a deux mois que je me retiens de vous écrire les afflictions & les inquietudes que vous me causez, parce que je say qu'il ne faut point faire de bruit dans la chambre d'vn Malade. Mais enfin, MONSIEVR, je n'en puis plus, & il ne m'est pas possible de me commander davantage. Si j'avois le bien de connoistre l'honneste homme qui vous preste quelquefois sa main, je m'adresserois à luy & le prierois de m'instruire de ce que j'aurois à craindre ou à esperer de vostre Goutte ou de vostre rheumatisme. Car pour mes Amis ils ne sont pas en estat de me rendre ce bon office : Monsieur de Pinchesne a plus d'affaire qu'il n'en peut porter; Monsieur de Heurles est tombé dans vne hydro-

pisie qui met sa vie, & par consequent toutes les douceurs de la mienne en vn extréme danger; Mon Neveu est à la campagne auprés d'vne mere qui souffre depuis long-temps, & qui n'a de consolation que ce qu'elle reçoit de l'assistance de ce cher fils. Pour *le Compere Courbé*, il n'est pas toûjours exact, & ne s'explique pas avec toute la netteté qu'il seroit à desirer. I'ay appris ce voyage qu'on luy avoit mis entre les mains vne partie de mes Lettres. Avant qu'il en soit aux vostres (je veux dire à celles dont vous estes le sujet) j'espere que vous aurez le loisir de vous guerir parfaitement. La Sainte Chalais & moy en prions Dieu de tout nostre cœur. Ie ne l'appelle point *Mademoiselle*: Car vous savez, MONSIEVR, que *Mademoiselle* ne s'accorde point avec *Sainte*. Qu'elle vous aime & qu'elle est aimable! Ie vous laisse sur cette pensée. Arrestez-vous y, MONSIEVR, le plus que vous le pourez. Ie ne vous demande pas le moindre mot de réponse. Mais que vostre homme m'obligeroit s'il vouloit bien suppléer à vostre defaut! Ie vous baise vn million de fois les mains.



A MONSIEVR DE HEVRLES
Conseiller du Roy en ses Conseils, &c.

LETTRE CCLXXIII.

MONSIEVR,

I'ay seu le démeslé que vous avez eu avec le voisin de X. A ce que je voy il n'entend pas raillerie, & je m'en estonne, car l'on en fait tant de luy par tout où il va, & l'on s'en cache si peu en sa presence, que s'il n'avoit acquis la facilité d'y répondre, pour le moins devroit-il s'estre formé l'habitude de les souffrir; si ce n'est qu'il y a des gens si indisciplinables & si indociles, que l'vsage, l'exercice ni l'experience ne leur sont d'aucun avantage. Le bon mot que vous luy dîtes, & qui vous attira tant de mauvaises paroles, estoit dans les regles les plus estroites & les plus severes de l'art de railler. Il avoit sujet d'en rire avec le reste de la Compagnie, & n'en avoit point de s'en offenser. C'estoit vn trait qui ne perçoit point jusqu'au vif, jusqu'au tendre, & jusqu'au sensible d'vn homme d'honneur. Il ne touchoit que la peau comme vn simple chatoüillement, ou

tout

tout au plus il ne l'entamoit que comme vne legere piqueure, capable de l'éveiller, & non pas de le blesser ni de le faire crier si haut. Mais quoi, il y a des personnes plus promptes à la main qu'à la repartie, témoin ce Fat dont Cassius dit si plaisamment quelque part dans les Epistres de Ciceron : *Ie crains qu'il n'ait si peu de politesse & tant de rusticité, qu'il ne s'avise de vouloir répondre avéque l'épée à nos douces & innocentes railleries. Vereor ne nos rusticè gladio velit ἀντιμυκτηρίσαι.* Pour celuy dont nous parlons, il n'en a pas du tout vsé si cruellement, & il s'est contenté de sa grace de vomir contre vous vne heure durant toutes les injures dont il s'est pû souvenir, & de vous monstrer qu'il a seu profiter du voisinage des Halles, & qu'il n'a pas fait inutilement deux voyages sur la riviere de Loire. I'ay appris avec beaucoup de joye que vous ne luy répondites pas vn seul mot ; que durant cette tempeste & cet orage vous vous sauvates *dans le Port de Sigée*, pour parler avec cette galante femme dans Athenée, ou, pour m'expliquer plus humainement, & en termes qui ayent moins besoin du secours des Grammairiens & de l'vsage des Commentaires, que vous gardates vn profond silence. C'est vn vers Grec qui a passé en proverbe, que *le silence est la réponse des Sages*. Iamais ce proverbe ne fut plus vray qu'en cette occasion. Et à juger sainement il y a plus de solide gloire à savoir se taire comme cela, qu'à *savoir parler Balzac*

& Voiture. Et j'estime plus cette sorte de silence que celuy de l'Orateur Grec, à qui l'on donna vne fois cinq talens pour ne dire rien en vne cause d'importance. Saint Basile ne veut pas *que nous seruions de miroir à vn homme qui s'emporte de colere contre nous*. Il veut dire sans doute, qu'il ne faut pas que nous facions voir dans nos yeux estincelans, dans nostre visage enflammé, dans l'agitation violente de toute nostre personne, l'image naïve & naturelle des emportemens de ce Furieux ; que nous grincions les dents comme luy, que nous fermions les poings, que nous frapions du pied, & ainsi du reste. Selon ce precepte, MONSIEVR, vous ne voulutes pas estre l'*Echo* des vilaines paroles de φ. φ. non plus que le miroir de ses vilaines actions, & ne crûtes pas qu'il fust bienseant à vn Philosophe, & à vn Philosophe Chrestien, de dire aprés ce sage vieillard de la Comedie Latine, *S'il continuë de me dire tout ce qu'il luy plaist, il entendra de moy des choses qui je m'asseure ne luy plairont pas. Si mihi pergit quæ volt dicere, ea quæ non volt audiet.* Vous vous souvintes peut-estre du mot de cet autre Poëte Comique que vous aimez, (& qui malgré le mauvais Demon des lettres nous a encore laissé de fort beaux restes) que *c'est quereler vn absent que de faire des reproches à vn yvrogne :* Et vous considerates qu'il n'y avoit de pire yvresse que celle de la colere, ni de plus grande absence d'esprit que celle qu'elle causoit. Et veritablement, vn

Absentem lædit cum ebrio qui litigat. *Publius Mimus*.

homme en cet estat qui a mis le feu dans sa propre maison, tout estant plein de fumée au dedans de luy, tout y estant plein de bruit & de tumulte, n'est point capable de remarquer de soy-mesme la raison, ni de l'entendre de la bouche de ses amis; & ainsi ce seroit à contre-temps que l'on entreprendroit de le ramener à son devoir. D'ailleurs, il seroit encore plus mal à propos de repousser ses injures par d'autres injures, & ce seroit proprement imiter ces Sauvages du nouveau Monde, qui pensent estre obligez par honneur de remordre les bestes qui les ont mordus, jusqu'aux plus sales & aux plus petites. Au lieu de cela, MONSIEVR, pendant que vostre Furieux s'emportoit si loin hors de luy, vous jugeates plus raisonnable de rentrer au dedans de vous, & de voir si tout y estoit en ordre, si tout y estoit en sa place & en son rang, & vous eutes le plaisir de joüir d'vne parfaite serenité, & d'vne lumiere toute pure & sans nuage, que vous découvrites dans la supreme region de vostre esprit. Et en suite vous regardâtes d'vne veuë tranquille & rassise dans la personne de ce Brutal, l'horrible déformité de sa passion, afin de tirer d'vn si vilain spectacle, le mesme profit que tiroient les jeunes Gentilshommes de Sparte de la veuë de leurs Ilotes, noyez & ensevelis dans le vin. Avoüez, MONSIEVR, que vous n'aviez peut-estre gousté de toute vostre vie vne plus sensible joye, que lors que du haut de vostre esprit

vous apperceutes vostre ennemi si bas au dessous de vos pieds ; que lors que vous éprouvates que vostre ame estoit si haute, qu'elle estoit bien loin hors de la portée de tous ses coups ; qu'il se barbouïlloit inutilement les mains à vous jetter de la bouë qui ne venoit pas jusqu'à vous, & qui luy retomboit sur le visage ; Enfin que tous les traits de sa médisance & de sa calomnie, au lieu de vous blesser le cœur comme il pretendoit, ne vous frapoient tout au plus que les oreilles, d'vn son peu harmonieux à la verité, mais que vous n'aviez pas plus de peine à supporter, que le bourdonnement des mouches ; semblable en cela au premier & au plus grand des quarante-quatre Hercules, dont vn excellent Poëte Grec rend le mesme témoignage que je rens de vous. En ce cas là, MONSIEVR, vous aviez droit de dire avec ce riche & ce bien-heureux Mendiant, dont Alexandre admira la felicité, & qui ne trouva rien à envier dans la fortune d'Alexandre : *Cet insolent m'a outragé, & je ne sens pas son outrage.* Ce qui me fait souvenir d'vn mot d'vn Capitaine Escossois, qui estoit vn Philosophe d'espée, qui en valoit bien vn de robe longue : *On se moque de moy à ce que j'apprens, & moy je me moque d'*ON. Vous pouvez ajouster à cette genereuse bravade : *Un Brutal veut que je me fâche, & il ne merite pas que j'aye pour luy tant de complaisance que de faire ce qu'il desire. Si je m'affligeois,* disoit la feuë Reine Mere, en vne occasion

Amiot a traduit ainsi les vers de ce Poëte.
Il ne faisoit de paroles hargneuses,
Non plus de cas que de mouches fascheuses.

approchante de celle-cy, *je me rangerois du party de ceux qui me veulent mal : I'aiderois au dessein qu'ils ont de me rendre miserable, & j'employrois mes propres mains à enfoncer plus avant le poignard qu'ils me veulent mettre dans le sein.* Voilà donc, MONSIEVR, le premier dépit que vous devez faire à vostre ennemi, de luy monstrer bien qu'il ne vous en a point fait, qu'il n'est pas capable de troubler vostre repos ni vostre joye ; que jamais Ferragut, Roland ni Renaud, ni tous les autres Palladins des Amadis, ne furent plus invulnerables aux coups d'espée, que vous l'estes aux coups de sa langue, & qu'il appartient à la Philosophie aussi bien qu'à la Magie, de faire des cœurs fées, & des armes enchantées. Le second dépit que vous luy ferez, ce sera d'achever de vous rendre si honneste homme, si sage, si vertueux & si agreable, qu'il ait la rage de vous voir honoré, cheri, recherché de toutes les personnes raisonnables. Cette rage vous vengera bien de celle qui l'a emporté à vous offenser, & vous luy ferez le plus grand mal du monde en vous faisant à vous mesme beaucoup de bien. Mais la troisiéme vengeance qui l'attend infailliblement, & qui ne peut jamais manquer, c'est qu'asseurément l'impunité que vous luy aurez accordée, nourrira son insolence, & la fera croistre jusqu'à vn tel point, qu'il luy arrivera vn de ces matins, ou plustost vn de ces soirs, d'offenser quelque Provençal, ou

quelque Gascon de sa connoissance, qui aura la teste plus chaude, & ne l'aura pas si bien faite que vous l'avez : & alors vous aurez la satisfaction de voir punir ce coupable de son peché present, & de toutes ses fautes passées, *Dabit alteri pœnas quas tibi debet*. C'est la prediction d'vn Sage, dont les conjectures sont plus infaillibles que toutes les Centuries de Nostradamus. En attendant l'accomplissement de cette Prophetie, s'il se vante de son extravagance & de son emportement, ne vous opposez point à vne vanité si ridicule, qui le rendra l'opprobre & la risée de tous les honnestes gens, & mettra tous les Sages de vostre party, laissez-le triompher de sa mauvaise action, & qu'il vous suffise de savoir que le triomphe n'est pas dû à vn lâche qui s'est laissé vaincre & traisner honteusement captif au gré d'vne passion la plus vilaine de toutes, puisqu'elle est la plus ennemie de la raison : mais qu'il appartient à vn genereux, qui, comme vous, a gagné sur soy-mesme vne si belle & si glorieuse victoire. Que s'il arrive que dans quelque bon intervalle de sa folie, il offre de vous faire reparation d'honneur, refusez la fierement, & avec ce noble dédain qui n'est pas incompatible avec la pudeur & la modestie ; & dites hardiment qu'il s'est ruiné d'honneur par son procedé, mais qu'il n'a point fait de breche au vostre qui ait besoin d'estre reparée ; que vous ne voulez ni recevoir de satis-

faction de ses injures, ni prendre la peine d'en tirer raison, & que vous le tenez également indigne de vostre amitié & de vostre haine. La prudence veut, ce me semble, que vous luy parliez avec cette hauteur, & qu'aprés avoir signalé, comme vous avez fait, vostre sagesse par vn silence que toutes mes paroles ensemble ne sauroient dignement louër, vous en disiez quelques-vnes d'assez courageuses, & d'assez hardies, pour faire paroistre qu'il y a dans vostre ame vne fermeté & vne vigueur qui n'y est pas produite fortuitement par l'impetuosité desordonnée, & par la chaleur fiévreuse de la colere, mais par la force égale & constante de la raison bien conduite & bien éclairée. Autrement vous avez à vivre parmy des Esprits, qui ne sachans pas la langue du Portique ni du Lycée, appelleroient bassesse & foiblesse, ce qui s'appelle grandeur de courage en ce païs-là, où l'on connoist la nature des choses, & la proprieté des mots. De sorte qu'vne injure trop doucement, & trop paisiblement soufferte, seroit capable à la fin de troubler vostre douceur & vostre paix, & de vous attirer vn mépris qui est toûjours fâcheux, quoi qu'il soit injuste, & qui vous seroit incommode, encore qu'il ne vous blessât pas. Et certes, il n'appartient qu'à ceux qui en sont exempts par la grandeur de leur naissance, de leur condition, & de leur fortune, de dissimuler, & d'estouffer leurs ressenti-

mens en de pareilles occasions, parce que leur clemence & leur moderation fait perdre aux plus malfaisans, la volonté de leur nuire comme leur pouvoir absolu leur en oste le moyen, Et ainsi sans courre aucune fortune ils acquerent de l'honneur, de l'estime & de la reputation. Et en effet, il n'y a rien de plus glorieux, selon le sentiment de Seneque, qu'vn puissant Prince qui peut souffrir d'estre impunément offensé par ses Sujets; & c'est par là que les Antigones, les Philippes de Macedoine, & plusieurs autres Souverains, se sont rendus si illustres dans les Histoires, où l'on publie autant les médisances & les calomnies qu'ils ont souffertes de bonne grace, que les belles actions qu'ils ont faites, & les hautes entreprises qu'ils ont achevées. Et pour témoigner que la vieillesse du monde n'est pas si sterile ni si épuisée de vigueur, qu'elle n'ait encore assez de force pour produire de grands exemples de vertu, j'en veux rapporter quelques-vns icy qui sont à nostre propos. Nostre Louïs douziéme, qui merita le titre de *Pere du Peuple*, ne fut-il pas joüé en plein theatre dans sa bonne ville de Paris, & representé comme vn avare insatiable qui bûvoit dans vn grand vase d'or sans pouvoir estancher vne soif si deshonneste? Il en loüa l'invention, & s'en réjouït comme les autres, & peut-estre mesme fut-il bien aise que l'amour qu'il avoit pour les richesses, n'ayant jamais fait pleurer le moindre de

ses

ſes Sujets, leur donnât matiere de rire & de ſe divertir agreablement. A voſtre avis, MONSIEVR, celuy que l'Oracle jugea le plus ſage de tous les hommes, en fit-il davantage lors que par hazard allant à la Comedie, il ſe trouva juſtement à la repreſentation de celle qu'Ariſtophane avoit compoſée contre luy? Et n'eſt-ce pas vn miracle en Morale de voir vn Prince auſſi riche que Creſus, eſtre auſſi moderé que Socrate? Catherine de Medicis, quoy qu'elle fuſt d'vn païs où l'on dit *que Dieu s'eſt reſervé la vengeance pour ſoy, parce que c'eſt le morceau friand*, trouva pourtant plus de friandiſe à pardonner qu'à punir, lors qu'elle vit tout auprés de ſon caroſſe quelques Soldats qui diſoient d'elle toutes les ordures imaginables, ſans ſe contraindre pour ſa preſence, & ſans vouloir ſeulement ſe donner la peine de baiſſer vn petit leur voix; Car cette grande Princeſſe ne fit autre choſe que de mettre la teſte à la portiere, & de leur dire aprés avoir arreſté ſes yeux ſur cette canaille: *Compagnons, ſi vous n'allez plus loin médire de moy, je vous empécherai bien de faire roſtir l'Oye, & de la manger ſi à voſtre aiſe que vous le faites.* Le Cardinal de Lorraine vouloit qu'ils fuſſent pendus pour ſervir d'exemple. Mais elle aima mieux monſtrer à la Poſterité, qu'vne perſonne qui eſtoit tout enſemble femme, Reine & Italienne, pouvoit neanmoins commander à ſa colere, & reſiſter à la tentation de la volupté qu'elle euſt trou-

vée dans la vengeance. Ie pense que vous aurez ouï conter à quelque vieux Barbon du regne de Henry le Grand, de quelle sorte le Chancelier de Sillery se satisfit soy-mesme des injures que luy avoit dites vne femme qui venoit de perdre son procés au Privé Conseil. Quand il crût qu'elle s'estoit épuisée, ou qu'il vit pour le moins qu'elle reprenoit son haleine, il appella son mary qui s'estoit inutilement efforcé de la faire taire, & luy demanda s'il y avoit long-temps qu'ils estoient ensemble, & quel âge elle avoit bien. Cet honneste homme luy répondit fort humblement qu'il y avoit dix ans qu'il l'avoit épousée, & pour son âge qu'elle estoit encore plus jeune qu'elle ne paroissoit : *Ie vous plains, Monsieur*, luy répondit-il, *vous avez bien souffert, & n'estes pas encore à la fin.* Et vne autre fois vne Dame dont vous savez le nom & la maison, estant venuë luy demander pardon pour vn de ses fils qui s'estoit emporté contre luy sur vn semblable sujet, n'en pût tirer que cette réponse : *I'oserai vous dire, Madame, que vous estes vne fort mauvaise mere, vous avez pris tout le bon sens & toute la conduite pour vous, & n'en avez point laissé à vos enfans.* Il ne sera pas mal à propos d'ajouster à l'exemple d'vn Chancelier celuy d'vn Premier President de la Cour des Pairs. Vn Conseiller de ce Parlement soupçonné d'estre d'vne race de Iuifs, & mesme de ceux qui avoient crucifié Nostre Seigneur (car ce luy eust esté de

l'honneur d'estre descendu de Nicodéme ou de Ioseph d'Arimatie, ou de quelque autre de ces bons Israëlites) estant venu chez Monsieur de Harlay, tout exprés pour le fâcher, afin d'avoir lieu de le recuser en vne affaire dont il devoit estre Iuge, choisit toutes les paroles qu'il crût estre les plus propres à ce dessein; mais elles n'eurent point d'effet, & ce sage homme le reconduisit à la porte joignant les mains, haussant les épaules, & luy disant seulement *Iesus Maria.* Et sitost qu'il se fut défait de son Importun, il dit à ceux qui se trouverent auprés de luy, *Vous me blâmez peut-estre d'avoir eu trop de patience, & vous ne songez pas que je ne pouvois faire plus de dépit à vn Iuif que de luy parler souvent de Iesus & de Marie.* Voilà, ce me semble, vne belle maniere de se venger. Ces honnestes gens se possedoient bien parfaitement dans vn temps où les autres ne sont point à eux, & semblent estre possedez des mauvais Demons. Le feu qui leur montoit à la teste estoit vn feu sans fumée dont la flamme estoit toute pure & toute claire, qui les remplissoit de lumiere, & les échauffoit de cette belle chaleur qui est si favorable aux productions de l'esprit. Au reste, vne raillerie de cette sorte repousse mieux l'insolence que ne feroit l'aigreur d'vne reprimende, ou mesme la rigueur des peines portées par les Loix. Les bons mots, selon Aristote, sont des reproches offençans qui sont faits avéque art, avéque grace, &

avéque politesse. Ils ont vne certaine proprieté de s'attacher à la memoire de ceux qui les ont ouïs, quelque malheureuse qu'elle soit, & de leur brûler la langue s'ils ne les jettent vistement dehors. Ce sont des aiguillons qui penetrent quelquefois bien avant dans l'ame, & qui font des playes sujettes à se rouvrir bien souvent & à laisser des marques & des cicatrices qui défigurent, & qui ne s'en vont jamais. Aussi s'est-il trouvé des gens qui pour se guerir du mal & de la déformité de ces sortes de blessures, ont eu recours à vne mort volontaire. Vous connoissez ce Poëte inhumain, qui par ses Iambes sanglans reduisit vn malheureux homme qui l'avoit fâché, à la necessité de se pendre de desespoir. C'est vne chose digne de reflexion, que Socrate avec toute sa douceur en ait fait autant d'vne seule parole sans fiel & sans amertume. Ses Amis le blâmoient de n'avoir point demandé justice d'vn jeune fou qui luy avoit donné vn coup de pied devant tout le monde. *Hé quoy*, leur répondit-il, *si vn cheval avoit regimbé contre moy, seriez-vous d'avis que j'en poursuivisse la reparation devant les Iuges de l'Areopage?* Cette repartie se répandit aussi tost par toute la ville, & on en fit vne guerre si mortelle à celuy qui se l'estoit attirée, que pour avoir paix & patience, il se fit vn gibet d'vn arbre de son jardin, ou d'vne solive de sa chambre, je ne say pas bien lequel des deux, *nec scire fas est omnia.* Quoi qu'il

en ſoit, MONSIEVR, vous voyez par là que ce Patriarche des Philoſophes ne laiſſoit pas toûjours impunies les offenſes que l'on commettoit contre luy. Mais qu'il les puniſſoit à ſon aiſe & à ſa commodité, ſans ſe donner aucune peine, ſans s'expoſer à aucun danger, en prenant bien ſon temps, en obſervant l'ordre, la regle, & la meſure que la raiſon luy preſcrivoit; & en vn mot ſe propoſant pour fin de ſatisfaire à la juſtice, & non pas à ſa paſſion. Et pour cet effet au lieu qu'il ne mangeoit jamais qu'il n'en fuſt ſollicité par ſon appetit, au contraire il ne ſe vengeoit jamais que lors que ſon appetit de vengeance eſtoit paſſé, de peur de ſe ſaouler d'vne viande dont on ne peut vſer trop ſobrement, & qu'on ne doit prendre que comme vn remede dans le beſoin & dans la neceſſité. Ce fut cette conſideration qui luy fit dire à vn Eſclave qui l'avoit fâché, *Je te fraperois ſi je n'eſtois en colere:* Et ce fut peut-eſtre auſſi la veritable cauſe qui obligea Periclés de ſouffrir les paroles outrageuſes d'vn Extravagant qui le mena batant de la ſorte depuis la place publique juſqu'en ſon logis, ſans que ce grand Perſonnage en perdiſt ſa gravité, ſans qu'il daignaſt s'en haſter d'vn pas, ſans qu'il ouvriſt ſeulement la bouche que pour commander à vn de ſes gens de prendre vn flambeau, d'éclairer cet honneſte homme, & de ne le quitter point qu'il ne fuſt chez luy. Les Hiſtoriens qui rapportent cette action, l'attri-

buent à la magnanimité de Periclés. Ils croyent qu'il avoit trouvé ce que les Stoïques cherchoient, & qu'il estoit arrivé au souverain degré de cette impassibilité bienheureuse, qui est le dernier effort, & le grand œuvre de la sagesse consommée. Pour moy sachant que l'honneur du Magistrat appartient à la Republique, & qu'elle est offensée en sa personne, j'ay toûjours douté s'il luy estoit permis d'estre liberal de ses injures, & si ce n'estoit point faire des largesses d'vn bien qui n'estoit pas à luy seul. I'ay crû, &, ce me semble, avec quelque fondement, que le procedé de celui-cy eust merité de plus solides loüanges, quoi qu'il eust peut-estre fait moins de bruit, & qu'il n'eust pas eu tant d'éclat, si aprés avoir rendu vne preuve illustre de sa patience, il eust fait paroistre sa justice, & si d'vn sens froid, d'vn visage serein, d'vne ame tranquille il eust abandonné cet insolent à la severité des Loix. Par ce moyen il eust travaillé d'abord pour sa gloire particuliere, & puis il eust pourueu à la seureté publique, delivrant ses Citoyens de la fureur & de la rage de la plus impitoyable des bestes farouches (c'est ainsi qu'vn Ancien appelle le Calomniateur & le Médisant). Et certes, il luy eust esté d'autant plus glorieux de purger de ce monstre le païs Attique, qu'ayant mesuré ses forces avec les siennes, il n'avoit pas sujet d'en apprehender les dents ni les griffes: Car ce luy estoit vne occasion de témoigner à toute la Terre & à

tous les Siecles, qu'il avoit vne amour pour sa Patrie, pure & nette de tout interest, & qu'il ressembloit à ce Iupiter Olympien dont il avoit pris le nom, qui lançoit la foudre sur la teste des grands coupables, quoi qu'il ne receust aucun dommage de leurs attentats, de leurs violences & de leurs excés, & que son essence fust également eternelle & impassible. Cependant, au lieu d'en vser de la sorte, il traita fort civilement cet ennemi commun, & l'envoya reconduire en ceremonie. Qu'en dites-vous, MONSIEVR? Ne vous semble-t-il pas aussi bien qu'à moy, qu'il meritoit que quelques jeunes Gaillars d'Athenes le vinssent quereler de gayeté de cœur, toutes les nuits qu'il feroit obscur, & qu'ils se trouveroient sans flambeau? Pendant que Monsieur le Duc d'Orleans estoit à la Cour de Bruxelles, vn de ses Gentilshommes fit appeller le Duc de Marse, qui estoit alors auprés de l'Archiduchesse. Cet appel fit du bruit, & cette Princesse qui en eut connoissance les fit venir chez elle, & les fit embrasser en sa presence. Ce Duc pour témoigner qu'il n'avoit plus rien sur le cœur, & que comme bon Chrestien il s'estoit reconcilié de bonne foy, choisit le plus beau cheval de Naples qu'il eut dans son Escurie, & en fit present à ce Gentilhomme François. Vn de ses amis qui avoit envie d'en avoir vn de mesme, & au mesme prix, alla dés le lendemain faire vne querelle à ce liberal ennemi, & luy

dire qu'il le vouloit voir l'épée à la main. Ce qui en arriva ne fait rien à nostre propos, & vous croirez bien sans que je vous le dise, que l'affaire se passa sans effusion de sang. Mais je vous demande si vn homme de cette humeur eust esté du temps de Periclés, à vostre avis eust-il manqué de faire ce que je disois? Pour revenir à nostre sujet, aprés vne longue promenade, & pour conclurre ce discours, vous avez fait fort sagement, MONSIEVR, de mépriser les vains & ridicules efforts que vostre ennemi a faits pour vous offenser. Neanmoins quoi qu'il vous ait manqué, il est certain pourtant qu'il vous a visé & qu'il a tiré sur vous plusieurs coups, quoi qu'ils n'ayent pas faussé vos armes, & que mesme ils n'ayent pas porté jusque là. Ainsi la raison voudroit que son assassinat ne demeurast pas sans punition ; & si elle estoit en vostre puissance, je m'asseure que vous la feriez de la plus belle maniere que la prudence vous l'ordonneroit, & que vous tireriez du mal qu'il a fait, tout le bien qu'il se pouroit pour la seureté des honnestes gens, & pour leur instruction. Cela n'estant pas, contentez-vous, s'il vous plaist, MONSIEVR, de chastier ce coupable par la privation de vostre amitié. C'est vn thresor que vous luy osterez, dont il ne savoit ni l'vsage ni le prix, & dont il ne meritoit pas la possession. D'ailleurs, sa faute, à le bien prendre, sera vostre bonheur,
&

& vous aurez sujet d'en estre bien aise, puisqu'elle vous en donnera vn fort legitime de ne plus souffrir vn Sot de qui vous auriez eu beaucoup à souffrir, & de rompre toute societé & tout commerce avec vn Fou qui n'a point d'intervalles que l'on puisse appeller *bons*, qui est quelquefois fâcheux, & qui n'est jamais plaisant. Au reste, Monsievr, je ne vous ay rien dit icy qui soit contraire à la Morale de Iesus Christ, & aux maximes de l'Evangile, s'il est bien pris & bien entendu. L'Escriture Sainte reconnoist des haines parfaites & de sages inimitiez, & j'ay fait là dessus quelques observations dont je pretends bien vous entretenir vn jour agreablement. Pour aujourd'huy, il est temps, ce me semble (& je m'en avise bien tard) de vous laisser en repos & en patience. Je penserois estre obligé de vous demander pardon de l'avoir si fort exercée. Mais vn homme, comme vous, qui en a tant pour les injures, en aura de reste sans doute pour vne lettre vn peu trop longue: Et tant que je ne ferai que des fautes de cette sorte, vous ne m'en aimerez pas moins, & ne laisserez pas de croire que je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXXIV.

MONSIEVR,

Ce n'est pas à vn Goutteux à courre aprés la Fortune ; & quand j'aurois d'assez bonnes jambes, je croy que je les reserverois en d'autres occasions. Ceux qui ont le plus pratiqué cette folle divinité ont éprouvé que c'estoit vne bizarre, qui se déroboit presque toûjours de ses poursuivans, & qui nous recherchoit quelquefois lors que nous la dédaignons. Et puis, si les Grands se peuvent passer de l'honneste divertissement qu'ils me croyent capable de leur donner, pourquoy ne me passerai-je pas facilement des biens que je pourois recevoir de leur liberalité ? Ma moderation dépend de moy, mon avancement dépend d'eux. Ie n'ay garde de mettre en leur puissance plustost qu'en la mienne tout le repos, & toute la douceur d'vn petit nombre d'années qui me reste à vivre. Enfin, MONSIEVR, je ne veux point devenir Solliciteur en mon âge, j'aime mieux, pour vser des termes de vostre Horace, m'enveloper

dans ma vertu, & m'y tenir clos & couvert. Si on me tire de cet abry pour me loger plus commodément & plus à mon aise, je souffrirai constamment ma bonne fortune; & témoignerai que j'ay l'ame reconnoissante, & que personne ne sait si bien devoir qu'vn Philosophe qui ne sait pas demander. Au reste, c'est cette fois-cy tout de bon que je vai commencer de travailler au Livre que j'ay promis. I'ay honte de me laisser toûjours gourmander à ma paresse : Encore faut-il que je sois le Maistre à mon tour, & il me semble que j'ay toûjours quelqu'vn à mes oreilles qui me crie :

Contemnêre miser, vitanda est improba Siren
Desidia, aut quidquid vita meliore parasti,
Ponendum æquo animo.

Ce tintoin-là m'importune, & quand ce ne seroit que pour m'en delivrer, dés demain matin je mettrai la main à la plume, *Quod felix faustúmque sit.* Ce souhait me reüssira, si mon travail vous plaist assez pour vous obliger d'aimer davantage,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSIEVR
MARTIN DE PINCHESNE
Controlleur de la Maison du Roy.

LETTRE CCLXXV.

MONSIEVR,

L'admirable Consolatour que vous estes, & l'excellent secret que vous avez découvert pour adoucir vne douleur comme la mienne, & mesme pour la guerir, si quelque chose au monde le pouvoit faire ! Il n'appartient pas à beaucoup de gens d'inventer, ni, ce qui est plus important, d'employer avec succés vn remede de cette sorte. Il faut pour cela estre aussi honneste homme que vous l'estes ; & pouvoir donner vn thresor aussi precieux que vous m'en donnez vn, quand vous m'offrez l'honneur de vostre amitié, pour mettre en la place de l'*Illustre Mort*, que j'ay perdu, & que je pleurerai toute ma vie avec de veritables larmes. I'ay trouvé dans vostre lettre, non seulement beaucoup d'esprit & de politesse, mais, ce que je considere bien davantage que toutes les

paroles du monde les mieux choisies & les mieux placées, j'y ay vû vne noblesse d'ame dont je suis vivement épris. Il me tarde que je ne puisse aller prendre possession de vostre present, & vous témoigner qu'il me donne plus de joye que s'il devoit faire ma fortune, parce qu'il sera la principale partie de ma felicité, qui m'est plus chere que ma fortune. Mais, MONSIEVR, je suis arresté icy par la Goutte & par la Fievre, & quand elles me laisseront la disposition de ma personne, je suis obligé d'aller passer en Anjou & en Poitou le reste de mon Esté. I'espere pourtant que sur les commencemens de l'Hyver j'iray cueillir les excellens fruits de cette nouvelle affection qu'il vous plaist de me promettre, car ce sont des fruits à qui la rigueur de la saison ne fera rien perdre de leur douceur, ni de leur bon goust. Si je suis assez heureux pour estre au vostre, nous passerons ensemble de bonnes heures, & peut-estre en viendra-t il quelqu'vne où je pourai vous témoigner le ressentiment qui me demeure de la faveur que vous me faites, & la passion avec laquelle je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AU MESME.

LETTRE CCLXXVII.

MONSIEVR,

Vos plaintes ne sont guere moins injustes qu'elles sont eloquentes. Mais je ne hai pas cette sorte d'injustice, puisque c'est vn méchant effet qui vient d'vne bonne cause. N'attendez pas que j'employe beaucoup de paroles à me justifier de vos reproches: ce seroit vne mauvaise marque de mon innocence, & vn trop visible témoignage du peu de confiance que j'aurois en vous. Vous estes trop raisonnable, MONSIEVR, pour desapprouver l'estime que j'ay faite de vostre ouvrage, & le respect que j'ay eu de porter les yeux sur vos excellens fruits sans y porter les mains, & d'en gouster sans qu'il y parût, à peu prés comme les abeilles touchent aux fleurs, & tirent le suc de la rose & de l'œillet. Aprés tout, MONSIEVR, c'est vne chose fort ridicule de faire l'Aristarque de quarante lieuës loin. Les lettres ne savent point repliquer, ou pour le moins leurs reparties sont trop tardives & trop difficiles. Peut-estre que j'au-

j'auray quelque jour le bonheur de me trouver dans vostre Cabinet parmy vos livres & vos papiers ; & alors nous ferons ces longues collations que vous desirez, & je vous dirai en toute liberté le jugement que je ferai de toutes les friandises qui seront servies sur vostre table. Pour ce qui est de ma derniere lettre à Son Eminence, je n'avois pas bien compris vostre intention ; & d'ailleurs je vous avouë que je suis fort timide en ces rencontres, & que j'ay vne frayeur estrange qu'on ne s'imagine que je presume trop de mon credit, & que je n'abuse de l'accés que l'on me donne. Ie say qu'on se recule bien souvent quand on se veut avancer, & que si la Fortune aime les hardis, il n'en est pas de mesme des Grands qui veulent qu'on s'approche d'eux avec vne crainte respectueuse & tremblante. A l'avenir je me rasseurerai lors que je croirai qu'il en sera temps, & j'espere que je changerai vos plaintes en remerciemens, & vos reproches en loüanges. C'est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXXVIII.

MONSIEVR,

Ne pouvant estre le sujet de vos honnestes plaisirs, je suis ravi d'en estre l'occasion. Ayant l'honneur de vous connoistre comme je fais, je savois bien que ce vous seroit vn contentement extréme de voir *l'adorable* HENRIETTE DE COLIGNY. Mais gardez vous bien de croire que vous ayez reconnu dans vne seule visite toutes les divines qualitez qu'elle possede. Elle en a tant que les yeux les plus penetrans ne sauroient les remarquer tout d'vne veuë. Sachez, MONSIEVR, qu'elle a le cœur d'vne Reine, comme elle en a la majesté, & que les beautez de son ame ne cedent point à celles de son esprit & de son visage. Quelque insensible que je sois aux loüanges ordinaires, je suis tellement touché de celles qui me viennent de si bonne part, que j'en perdrois pour le moins la modestie & la gravité, si la joye qu'elles me donnent n'estoit temperée par la confusion où je suis de

meriter si peu ma bonne fortune. Asseurez, MONSIEVR, cette charmante personne de mon admiration, de mes respects & de mon obeïssance. Ie me contente de vous donner le texte ; c'est à vous à prosner & à prescher là dessus de tout vostre mieux. Quand vous verrez Monsieur de Saint Amant, dites luy, s'il vous plaist, que je luy demande la continuation de l'honneur de ses bonnes graces, parce que je suis persuadé qu'il n'aura point de peine à me l'accorder ; mais que je ne luy demande point qu'il m'écrive, parce que je say qu'il est aussi paresseux qu'il est bon, qu'il est constant, qu'il est genereux Ami.

Ie doute que vous connoissiez familierement Monsieur de Pelisson, mais je ne doute point que vous ne fussiez bien aise de le connoistre autant qu'il est connoissable. Il a fait vne Preface aux Oeuvres de Monsieur Sarazin, que j'ay quasi apprise par cœur à force de la relire. I'en ay écrit mon sentiment à Monsieur Conrart, mais si vous estes vn galant homme, vous m'aiderez à le remercier de la grace qu'il m'a faite de me l'envoyer. Qu'il a de feu, & qu'il le sait bien ménager ! Que d'imagination ! Que de jugement ! & surtout que son esprit me paroist bien fait ! Quelle felicité si j'avois vn voisin de son merite !

Mais ce bonheur est pour les Dieux,
Ma plume changeons de langage,
Tout beau.

Ces vers me donnent en mesme temps de tristes & d'agreables souvenirs, & vous donneront à vous mesme des pensées sur lesquelles je ferois mieux de vous laisser, si je n'avois à répondre aux autres points de vostre lettre. Vous l'avez bien deviné, je vous avois allegué force raisons pour m'exempter de vous envoyer la réponse dont Madame de Rambouïllet m'a honnoré, mais je vous avouë que je vous cachois la veritable cause de mon refus, & que je ne pouvois me resoudre à vous faire voir qu'vne Dame écrivoit cent fois mieux que moy, quoi qu'elle ne fust pas de la moitié si savante, & qu'elle n'eust peut-estre pas lû seulement vn mot de la Rhetorique d'Aristote, ni de celle de Quintilien. Mais à cette heure que me voilà découvert, & que mon secret est éventé, je ne gagnerois plus rien à supprimer cette belle lettre dont est question, & je ferai mieux de vous en donner la copie, à la charge, MONSIEVR, que vous aurez assez de pouvoir sur vous pour ne vous vanter de rien, & pour me garder la fidelité que je vous demande.

Au reste, ni le banquet de Platon, ni celuy des sept Sages de Grece, ne me plûrent jamais tant, que la description que vous me faites du vostre. En verité, MONSIEVR, vous estes vn galant homme, soit que vous ayiez la plume à la main, ou le verre, ou le Tüorbe. Que c'est vn agreable Esprit que vostre Monsieur Charpentier! Il parle

également bien la langue des Dieux & celle des hommes. Il est pour le serieux, & pour le plaisant. C'est vn Ami à tout vsage, & tel que je le souhaiterois passionnément, si je me laissois aller à desirer vn bien qu'vn absent ne peut meriter, & qui ne seroit dû qu'à de longs services. I'ay appris par cœur le Rondeau de Monsieur vostre Cadet, tant il est joli, & tant les cheutes en sont naturelles. Ie vous demande, MONSIEVR, quelque part en ses bonnes graces, & je vous la demande hardiment, car il me semble que je suis bien fondé d'y pretendre, & que ce n'est pas trop presumer de mon credit auprés de vous. Si Monsieur de Fontené a des commencemens de bienveillance pour moy, prenez le soin, s'il vous plaist, de les faire bien valoir par vos mains. I'en partagerai les fruits avec vous, sans oublier d'en rendre graces à mon Bienfaicteur. Ie ne vous dis rien des trois autres, dont je me répons comme de moy mesme. Vous voyez, MONSIEVR, comme je ne crains point de vous mettre à tous les jours, quelque precieux que vous me soyez. Pourquoy estes vous bon à toute sorte d'vsage? Si vous en estes importuné, prenez-vous en à vous mesme; & aprés vous estre vn peu dépité, ne manquez pas de m'en donner vn mot d'avis, afin que je m'en corrige bien viste, & que je ne face plus rien contre l'interest que j'ay de conserver vostre chere ami-

tié, & de vous témoigner que je ſuis toûjours parfaitement,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXXIX.

MONSIEVR,

Ie garderai ſoigneuſement voſtre derniere lettre entre mes papiers d'importance. Et veritablement rien ne ſauroit eſtre de plus grande conſequence pour moy, que d'avoir entre les mains dequoi contraindre, & dequoi faire condamner par Arreſt du Parlement tant d'excellens hommes à me défendre *envers tous, & contre tous.* A la verité, il vaudroit bien mieux les y pouvoir obliger par de bons ſervices, & par de bonnes qualitez. Mais de quelque façon que ce ſoit, c'eſt toûjours vn grand avantage de conter vn ſi grand nombre de perſonnes rares entre mes Alliez & Confederez. Toute la difficulté que j'y

voy, c'est, MONSIEVR, qu'il y a peut-estre lieu de douter si vn acte comme celuy-là, passé aprés plusieurs Brindes, & daté de chez le fameux Guille, sera valable en justice. Prenez la peine de consulter ce point là. I'ay impatience d'en estre éclairci. I'en ay pourtant bien davantage encore que ces Messieurs sachent par vous le ressentiment que j'ay de cette espece de donation qu'ils m'ont faite ; & quand mesme ils s'aviseroient de s'en faire relever, je ne laisserois pas d'estre fort glorieux des favorables pensées qu'ils ont euës pour moy deux ou trois heures durant, & principalement en vn temps où elles sont ordinairement veritables & sinceres. Puisque c'est vous, MONSIEVR, qui m'avez procuré cette gloire & cette bonne fortune, vous devez croire que je suis sensiblement touché d'vne si particuliere preuve d'amitié, & que j'en serai tant que je vivrai cinq ou six fois plus que je ne l'estois déja,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

Le Compliment de Monsieur Roses vaut vne lettre toute entiere. Ie ne manquerois pas d'y faire vne longue réponse si je ne croyois que c'est ménager mes interests auprés de luy, que de

ménager son loisir, & de n'abuser pas de la permission qu'il m'a donnée de luy écrire quelquefois. I'ay attendu long-temps l'honneur que m'a fait Son Eminence. Mais on ne sauroit trop attendre de si belles, & de si obligeantes choses.

AV MESME.

LETTRE CCLXXX.

MONSIEVR,

Vous voyez que j'avois raison de douter de la validité de vostre acte. Ie vous suis fort obligé du soin que vous avez pris de sa ratification, & à Monsieur de Chantelou aussi d'avoir bien voulu en faire les frais. Pour vous dire la verité, je ne pense pas que jamais present de chapons du Maine ait esté si dignement reconnu. Vous l'avez fait valoir admirablement. C'est vne marque de ce que vous valez vous mesme, & je connois par là quel avantage c'est de vous pouvoir plaire. Quand je vis la relation de vostre belle débauche, & que je considerai le grand nombre de santez que vous & vos illustres Amis m'aviez portées,

tées, je vous avouë que je ne crûs pas qu'il me restât assez de vie pour faire tant de raisons. Cependant Dieu y a pourveû, & dés le lendemain la fiévre me prit, qui me donna vne si grande alteration quinze jours durant que j'ay eu le moyen de boire des rasades d'aigre de cedre à toute la chere bande. De sorte, MONSIEVR, que je pense estre quitte de ce costé-là. Mais du costé de l'affection que tant d'excellentes personnes m'ont fait l'honneur de me promettre, j'avouë que je ne le suis pas. Ie vous prie, MONSIEVR, de leur témoigner que j'estime vn si grand bien tout ce qu'il vaut, & que je ne leur en devrois rien de reste si je savois le reconnoistre comme je say le ressentir. Prenez, s'il vous plaist, dans ces paroles toute la part que vous voudrez, vous n'en sauriez tant prendre qu'il ne vous en soit deû davantage. Car les soins & les bontez que vous continuez d'avoir pour moy, meriteroient des complimens qui fussent faits tout exprés pour vous. Mais devant que j'en eusse pris la mesure, que je les eusse taillez & ajustez à vostre fantaisie & à la mienne, vous estes si officieux qu'il m'en faudroit encore refaire d'autres tout nouveaux, & ainsi je ne finirois jamais. Il me prend bien de ce que vous estes vn Creancier tres-facile, & il vous en prend bien aussi puisqu'il est vrai que j'en suis tout autrement vostre tres-humble, & tres-passionné serviteur.

AV MESME.

LETTRE CCLXXXI

MONSIEVR,

Ie me réjouïs que vous ayez obtenu la ſurvivance de voſtre Charge pour vn de Meſſieurs vos freres: Mais c'eſt à condition qu'elle ne luy ſervira de long-temps. Vous devez ce bien-fait aux merites de vos ſervices, & à la memoire de feu Monſieur de Voiture. Si toſt que vous le voudrez, je témoignerai à Monſieur Colbert, qu'en vous obligeant il a fait vne nouvelle eſtrainte aux agreables liens dont il luy a plû de m'attacher inſeparablement à luy. Ie ne ſuis capable de rien qui ſoit plus ſelon mon cœur, que de faire valoir toutes les occaſions qui s'offrent à moy, de reconnoiſtre les bontez que je reçois continuellement de vos ſoins officieux. Mon Neveu m'a mandé les extrémes careſſes que luy avoit faites Monſieur Roſe en voſtre conſideration, & les choſes obligeantes qu'il luy avoit dites de moy. Aprés que vous vous ſerez remercié vous meſme du contentement que vous vous eſtes donné en me procu-

rant du bien, rendez, je vous prie, de tres-humbles actions de graces à vostre genereux Ami, & luy representez qu'il me doit savoir quelque gré de me retenir comme je fais, & de m'empécher de le fatiguer de complimens inutiles. Puisque Monsieur le Mareschal de Grammont me fait l'honneur de se souvenir de moy toutes les fois qu'il vous voit, je vous conjure de le voir le plus souvent que vous le pourez. Vous serez dignement payé de vostre peine, par l'extréme plaisir que vous prendrez à l'ouïr parler. S'il estoit vray, comme vous dites, que je fusse si heureux que d'estre dans son esprit, je serois dans vn des lieux du monde où je m'aimerois le mieux. Mais vous estes vn complaisant qui me voulez donner de la joye & du courage, sans vous soucier de ce que deviendra ma modestie, & si à moins que d'estre soustenuë de mon incredulité, elle aura la force de resister à vne attaque qui est d'autant plus rude qu'elle est plus douce. Quand vous ferez vostre Cour à Monsieur le Mareschal de Schomberg, asseurez-le, s'il vous plaist, qu'il n'a point d'admirateur plus zelé que moy, & qu'il n'a jamais eu plus de ravissement, & plus de transport de toutes les glorieuses entreprises qu'il a heureusement achevées pour le service de cette Couronne, que j'en auray toute ma vie de la faveur de son approbation. Mais c'est vne felicité dont je n'ose me vanter, de peur de m'attirer la jalousie

de quelques-vns de nos beaux Esprits ; Et veritablement je leur pardonnerois d'en avoir s'ils connoissoient ma bonne fortune. Que je la merite ou non, c'est dequoi je ne dois pas rendre compte. Il a esté dit, *Victoriæ rationem nemo reddit.* Qui m'empéchera de mettre *felicitatis*, en la place de *victoriæ* ? Ce ne sera pas vous, MONSIEVR, vous avez trop de douceur & de bonté pour vostre tres-humble serviteur.

AV MESME.

LETTRE CCLXXXII.

MONSIEVR,

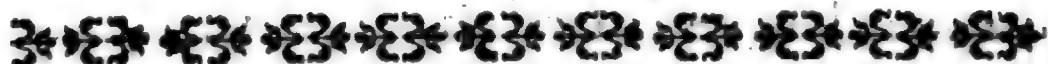
Ie vous plains, je me plains, mais que servent les plaintes ?

Consolez vous, je vous en prie ; Mademoiselle vostre mere est plus heureuse que nous ne le sommes, ni vous, ni moy ; & genereux comme vous estes, il seroit estrange que vous fussiez moins touché de sa felicité que de vostre perte. Vous avez eu tout loisir de la recompenser des soins particuliers qu'elle avoit pris de vostre education,

& de l'eſtabliſſement de voſtre fortune. Elle a eu des joyes longues & durables de vous voir eſtimer dans le monde comme vn homme d'eſprit, d'erudition & de vertu. Sa mort a eſté toute Chreſtienne, & elle eſt arrivée en vn âge où les perſonnes raiſonnables n'ont guere d'attachement à la vie, & obeïſſent ſans repugnance à la neceſſité de la loy commune. Aprés tout, MONSIEVR, ſi voſtre raiſon ne ſe haſte de vous guerir, le temps en aura la gloire. Il vous ſera plus honnorable de le prevenir, & ſi j'eſtois auprés de vous je taſcherois de vous y aider ; ou pluſtoſt j'aurois le plaiſir & l'avantage de profiter de voſtre exemple. Plûſt à Dieu que ma ſanté me permiſt de faire voyage, je ferois tout exprés celuy de Paris pour vous aller embraſſer, & vous témoigner que je ſuis veritablement,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE CHANTELOV Conseiller du Roy en ses Conseils, Maistre d'Hostel ordinaire de sa Majesté, & Intendant de la Maison de Monseigneur le Duc d'Anjou.

LETTRE CCLXXXIII.

MONSIEVR,

Il faut que je sois bien avant dans vostre cœur, puisque pour l'amour de moy vous ne l'avez pas voulu garder davantage contre Monsieur de * * *. I'en suis encore plus glorieux que je ne m'en sens obligé, car il n'y a point de si petites places dans vne si bonne & si belle ame que la vostre, qui ne me soit fort honnorable. Vous m'en offrez vne à laquelle je n'aurois jamais eu l'ambition de pretendre. Mais puisqu'aussi bien elle ne sauroit estre dignement remplie, il vaut autant que ce soit de moy que d'vn autre. Si vous m'élevez à cette fortune, je vous supplie de croire, MONSIEVR, que je l'estimerai selon son merite, c'est à dire infini-

ment au dessus du mien, & que je ferai toute chose pour ne me laisser pas reprocher d'estre tout-à-fait indigne de mon bonheur. N'allez pas vous imaginer, s'il vous plaist, que ce soient là de ces complimens de Cour, ni de ces paroles de faux or qui se debitent au lieu où vous estes. Décrions cette monnoye, je vous en conjure, bannissons-la de nostre commerce. Faites-moy cette grace, ou plustost cette justice, de prendre dans la rigueur de leur signification tous les mots que j'emploirai pour vous protester que j'estime infiniment vostre vertu & vostre esprit, & que je suis pour toute ma vie d'vne façon tres-particuliere,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXXXIV.

MONSIEVR,

Est-il possible que vous n'ayez pas reconnu Madame de *** à la peinture que je vous en

avois faite? A ce que je voy je ne fais pas si bien ressembler que le font Nocret & Champagne, ou c'est que l'idée de cette belle Dame n'est pas si vive & si fraiche en vous que je le pensois. Puisque cela est, sans perdre la complaisance, je puis quitter cet entretien, & vous parler d'affaires plus pressées, & plus importantes. Quelques beaux que soient les portraits qu'il vous plaist de me promettre, je les attendrai sans impatience, afin de ne rien faire d'indigne de la gravité d'vn Philosophe, & quelques chers qu'ils soient, je les payerai sans murmurer pour ne me déclarer pas vn injuste estimateur des belles choses, & vn froid amoureux des curiositez loüables.

Ie n'ay point encore veû l'argenterie que vous m'envoyez, & nostre Messager me fera peut-estre la cruauté de me la retenir long-temps. Mais puisque vous en estes satisfait, je puis bien dire, sans rien hazarder, que la façon en est admirable, & qu'il ne se peut rien de mieux. En effet, MONSIEVR, je connois la delicatesse de vos yeux, & je say que les Ouvriers mesmes ne découvrent pas mieux que vous ce qu'il y a de plus fin dans leurs Ouvrages. Vous estes *elegans formarum spectator*, en toutes façons, & quoi que vous disiez, vous n'avez pas pratiqué en ce qui est des arts, & des belles connoissances, le mot que vous m'alleguez si à propos, *Noli altum sapere*. Il me fâcheroit fort qu'il vous prist fantaisie de l'ob-

l'obſerver au ſens que vous dites, & de vous arreſter à mes paroles ſans approfondir mes plus ſecrets ſentimens. Car je vous proteſte que je n'en ay point, particulierement pour vous, que je n'aye grand intereſt que vous viſſiez à plein fond. Vous y apperceveriez vn reſſentiment parfait de tous vos ſoins officieux, vne eſtime ſinguliere de voſtre vertu, & vne extréme tendreſſe pour voſtre perſonne, & enfin vous avouëriez qu'on ne ſauroit eſtre avec plus de paſſion que je le ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXXXV.

MONSIEVR,

Il n'y a que vous au monde qui appelliez faveurs les ſoins & les peines que l'on vous donne, & qui receviez ce qui vous vient d'vn ſerviteur inutile, & meſme incommode, comme s'il vous venoit d'vne Maiſtreſſe. Benie ſoit mille fois

l'Estoile qui a fait en cela ma bonne aventure, & qui en vous rendant le plus officieux des hommes, vous a rendu aussi le plus intelligent en toute sorte de belles choses. Ie n'estime guere moins celles que vous m'écrivez que celles que vous m'envoyez, & le vers Espagnol que vous m'avez allegué ce voyage est si à propos, que ce seroit grand dommage que vous fussiez de l'humeur d'vn Bel Esprit de ma connoissance, qui depuis la rupture des deux Couronnes fait scrupule de lire & d'alleguer aucun Auteur Espagnol, croyant peut-estre qu'il en tuë autant qu'il en supprime, & que d'en vser d'autre sorte, ce seroit estre mauvais François. Mais, MONSIEVR, à propos de supprimer, je pense que quelque mauvais Farfadet en fait autant de mes lettres, & je crains que vous n'ayez encore perdu la derniere, où je m'expliquois nettement sur le sujet des Portraits que je vous avois demandez. I'ay receu celuy de Madame la Comtesse de Tessé, que j'ay trouvé admirable :

Manca il parlar : di vivo altro non chiedi,
Nè manca questo ancor s'à gli occhi credi.

Sans mentir, il meritoit vne meilleure fortune que d'estre relegué dans vne Province qui n'en connoistra pas le prix. Mais il n'en ressemble que mieux à l'excellente personne qu'il represente, & il n'a pas sujet de se plaindre, de n'avoir pas eu vn plus heureux Destin, & vn Ascendant plus

favorable. Vos quadres arriverent hier, & je les fis déplier tout aussi tost, *Per pascer gli occhi avidamente ingordi di queste cose pellegrine.* Ainsi, MONSIEVR, j'en ay passé ma grosse faim, mais je ne laisse pas encore d'en estre demeuré sur mon appetit, & je pretens bien d'en faire souvent de bons repas de cette nature. Ce ne sera jamais sans dire graces, & sans en rendre de tres-humbles à celuy qui me traite si delicatement, & avec tant de magnificence. C'est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXXXVI.

MONSIEVR,

I'ay grand dépit que ma lettre ne vous ait point esté renduë; car j'y ay perdu vne de vos réponses, qui aussi bien que toutes les autres m'eust fait connoistre vostre esprit en me témoignant vostre affection. Ie vous supplie de croire, MON-

SIEVR, que je m'en eſtime tres-glorieux (c'eſt de l'honneur de voſtre affection que je parle) & que rien ne me touche de plus prés au cœur, quoi que, ſans faire le vain, ce ſoit vne place que de fort aimables perſonnes regardent encore avéque deſſein. Ce n'eſt pas que je ne leur ouvriſſe volontiers les portes, ſi je croyois qu'elles y duſſent apporter la joye, & ces ſortes de plaiſirs qui ſeuls meritent ce nom, & en comparaiſon deſquels on a lieu de dire des autres, *Inſipidi diporti veramente, & inſipida vita.* Mais je crains qu'elles n'y veüillent entrer que pour y faire du ravage, que pour y mettre tout à feu & à ſang, & y regner aprés en cruels Tyrans, pluſtoſt qu'en Souverains pacifiques. Ie vous en demande voſtre avis, & en attendant, MONSIEVR, je ſuis reſolu de ſouſtenir vn long ſiege, & de défendre long-temps les dehors que la Philoſophie a regulierement fortifiez, aprés avoir pourveû la Citadelle de toute ſorte de munitions, comme vous pouriez dire, de raiſonnemens, de reflexions morales, d'exemples, & du reſte. Ces declarations ſi libres & ſi franches, ne ſont pas ſi hors de propos que vous le pouriez bien penſer, puiſqu'elles vous aſſeurent que je ſerai à vous tout entier, & que ſi vous avez à partager avec quelqu'vn, au moins ce ne ſera pas avec ces injuſtes & ces violentes Blondes ou Brunes, qui ſont ennemies de ſocieté, & de compagnie, & qui ſont

aussi insupportables dans vne pauvre ame, qu'vne Garnison dans vne ville. La promesse que je vous fais là, ne vous doit pas estre desagreable, & si vous la croyez veritable, comme je l'espere, je me puis répondre que ce ne sera pas inutilement que je me dirai,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXXXVII.

MONSIEVR,

Ayant appris dans la Gazette la mort de Monseigneur Mazarini, je n'ay point consulté si j'écrirois là dessus à son Eminence ; Mais j'ay deliberé quelque temps si je prierois directement Monsieur Colbert de luy vouloir presenter ma lettre : Et enfin je me suis resolu d'employer plûtost en cette rencontre vostre credit envers luy. I'ay apprehendé que d'abord mon paquet ne luy fist peur, & qu'il ne s'allast imaginer que je suis

de ces Fâcheux de Province, qui se trouvant tous les jours cinq ou six heures de reste, dont ils ne savent que faire, se lassent les mains à écrire de mauvais complimens de tous côstez. Cet excellent homme, MONSIEVR, est vn homme à ménager, pour me servir de vos mesmes mots. Ie le reserverai donc aux grandes occasions, & sachant l'importance & l'vtilité de ses emplois, je ne serai pas si peu respectueux que de les interrompre sans necessité. Ie me réjouïs qu'il soit dans le premier rang de vos precieux amis, & je m'en réjouïs pour vostre interest & pour le mien. En ce cas là j'ay droit d'esperer, qu'en vostre faveur il voudra bien prendre en sa protection mes Muses & moy, & qu'il choisira les heures les plus propres pour leur faire avoir audience, quand je la luy demanderai pour elles. Dites luy, s'il vous plaist, MONSIEVR, en la langue qui luy plaira davantage : *Nosti tempora tu Iovis sereni, Cùm fulget placidus suóque vultu, &c.* Ce sont des vers de Martial à vn Favori de Domitien, qui s'estoit chargé de son Livre pour le presenter à l'Empereur. *Vous connoissez*, luy dit-il, *le temps favorable où l'on voit paroistre sur le front de vostre Iupiter vne parfaite serenité, qui n'est troublée d'aucun nuage, où l'on voit luire doucement en ses yeux vne lumiere toute pure. En vn mot, où il se monstre en son visage naturel, & non pas en celuy qu'il emprunte quelquefois pour éloigner les Importuns, & chastier les Effrontez.* Ie suis

fort trompé, MONSIEVR, si mon Latin, ma Paraphrase, & ma tres-humble supplication, ne sont trois choses qui vous plairont. Ajoustez à ce compliment ce que vous verrez bon estre, & n'épargnez rien pour m'acquerir quelque part aux bonnes graces d'vne personne de qui l'amitié est entre les biens honnestes, vtiles & agreables tout ensemble, & par consequent desirables en mesme temps à ceux qui recherchent du bien, de la gloire & du plaisir, comme fait,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, *&c.*

AV MESME.

LETTRE CCLXXXVIII.

MONSIEVR,

Quoi que nos Amis en puissent dire, je suis resolu de ne rien demander de toute ma vie. Ie pense que vous qui avez approuvé ma moderation en d'autres rencontres, ne la condamnerez

pas en celle-cy. Si l'on me faisoit le bien dont vous me parlez, je le recevrois avec d'extrémes ressentimens. Mais je serois bien marry qu'on me pust reprocher de l'avoir sollicité au hazard, & à moins que d'estre asseuré d'vn infaillible succés. Ie croy que si je me resolvois de devenir Courtisan assidu sur la fin de mes jours, il ne me seroit pas impossible d'attraper vn peu de bien entre cy & cinq ou six ans. Mais ce terme est trop long pour moy; & je me souviens de ce vieillard à qui le Pape Gregoire quinziéme ayant dit pour le consoler du refus qu'il luy faisoit d'vn benefice, *Ie vous promets le premier vacant*, répondit plaisamment à sa Sainteté, *Vous & moy sommes si âgez qu'il y a apparence que nous vaquerons nous mesmes, devant qu'il vaque aucun benefice.* Et puis, MONSIEVR, quand je pourois esperer de faire durer plus long temps ma Goutte, il me semble qu'il seroit indigne de moy, de me voir dans la foule des Postulans, perdre, pour acquerir quelque fortune, vn temps que je trouve mieux employé à m'acquerir de la reputation; & ce qui est encore plus solide, de la bienveillance. C'estoit la pensée de celuy qui disoit autrefois,

-------- qualiacumque leguntur
Ista, salutator scribere non potuit.

Pour ces mots de *chere personne*, & de *tendresse*, qui ont parû vn peu trop familiers aux *Faiseurs de Notes*, je ne suis pas de leur avis. Cet Empereur

Ro-

Romain, qui dit à ſon Hoſte qui luy faiſoit mauvaiſe chere, *Vous me traitez vn peu trop familierement*, avoit ſans doute beaucoup de raiſon. Mais toutes les familiaritez ne ſont pas offenſantes ; & ſi les declarations d'amour ſont injurieuſes aux Dames, les declarations d'amitié ne le ſont pas aux Grands, & tous les termes qui ſignifient affection, ſeroient aſſez reſpectueux quand on les emploiroit pour des teſtes couronnées, pourveu que ces teſtes couronnées fuſſent bien faites, & que la raiſon pûſt entrer dedans. Il y a veritablement quelques adouciſſemens, & quelques correctifs à y apporter, mais je penſe les avoir ſuffiſamment obſervez, & ne croy pas que des gens de bon gouſt y puiſſent trouver à dire. I'ay ri des larmes de noſtre enfant de ſoixante & dix ans, & de ce que vous ajouſtez ſi plaiſamment là deſſus. Cela m'a fait rapprendre ces deux vers de Terence :

Pueri inter ſe ſe quàm pro levibus noxis iras gerunt !
Quapropter ? quia enim, qui eos gubernat, animus, infirmum gerunt:

& ces autres d'Horace,

Reddere qui voces jam ſcit puer, &c.
- - - - - - - *& iram*
Colligit ac ponit temerè, & mutatur in horas.

Cette inconſtance eſt pardonnable à vn enfant de ſept ou huit ans ; mais elle eſt bien ridicule en vn homme comme le noſtre, *In quo pueritia tranſ-*

iit, puerilitas remanet. Rions-en donc, MONSIEVR, car ces gens-là ne ſont faits que pour faire rire, & ne fruſtrons pas l'intention de la Nature qui les a formez tout exprés pour ce deſſein. Si Monſieur de *** a ſenti la piqueure que je luy ay faite, j'ay donné dans le but où je viſois. Il avoit offenſé de gayeté de cœur vne perſonne qui m'eſt fort chere. Ie vous avouë que je ſuis ſenſible à de ſemblables injures, & que j'ay oublié dans la Province la diſſimulation que j'avois autrefois appriſe à la Cour. Ie m'attirerai peut-eſtre par là quelques méchans vers burleſques. Mais ſoit qu'ils ſoient dignes de mépris, ou qu'ils ſoient dignes de réponſe, je ſaurai bien y répondre ou les mépriſer. Le bon homme Malherbe diſoit en vne pareille occaſion, ce qu'il avoit autrefois employé pour la feuë Reine Mere.

Si quelque avorton de l'Envie
Oſe encore lever les yeux,
I'exciterai contre ſa vie
L'ire de la terre & des cieux,
Et dans les ſavantes oreilles
Ie verſerai tant de merveilles,
Que ce miſerable corbeau,
Comme oiſeau d'augure ſiniſtre,
Banni des rives de Caïſtre,
S'ira cacher dans le tombeau.

Ie crains, MONSIEVR, que vous ne me trouviez bien fier. Mais quand je le ſerois autant

qu'vn Tigre affamé de ſang, je deviendrai doux comme vn mouton, dés le premier ſigne que vous me ferez de deſapprouver ma fierté. Ie ferois encore en moy des changemens bien plus difficiles pour vous obliger à trouver bon que je continuë de me dire,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCLXXXIX.

MONSIEVR,

Fuſſé-je auſſi ſain que vous eſtes ſage ! j'irois danſer à vos Noces, au hazard de faire jetter vn devolut ſur mes benefices. Au pis aller, ayant vn Ami comme vous, quiconque m'entreprendroit trouveroit à qui parler. Et puis j'alleguerois là deſſus les exemples des Cardinaux de Narbonne & de Saint Severin, qui danſerent à Milan dans vn bal public en la preſence de noſtre Louïs dou-

ziéme, ſans qu'il en fuſt autre choſe. Vous direz encore, MONSIEVR, que nous autres Faiſeurs de Livres avons toûjours en main dequoi autoriſer tout ce qui nous échape de dire ou de faire contre la couſtume. Quoi qu'il en ſoit, pour revenir au principal ſujet de ma lettre, connoiſſant comme je fais les excellentes qualitez de l'aimable perſonne avec qui vous voulez vous vnir inſeparablement, je ne ſaurois m'empécher d'en avoir toute la joye dont je ſuis capable. Ie vous ſupplie, MONSIEVR, de le vouloir croire, & de ne douter jamais que tous vos intereſts ne me ſoient plus chers toute ma vie, que ne ſeront ceux dont vous me promettez de prendre ſoin. je vous en conjure de tout mon cœur. C'eſt,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXC.

MONSIEVR,

Ie ne ſuis ni opiniaſtre, ni pareſſeux, ni Philoſophe Cynique. Ie ſay ce que vaut le bien, à quoi il eſt bon, & ce qu'il merite que l'on face pour l'acquerir. Mais j'ay vn corps fort vſé, fort changeant, fort incommode, & en vn mot fort mal propre à vn Courtiſan. Pour ſuivre le conſeil de Monſieur Roſe, & pour eſtre toûjours preſt aux occaſions, ce ne ſeroit pas aſſez de faire vn voyage à Paris, il faudroit m'y eſtablir; Et vous ſavez, MONSIEVR, que je puis vivre tres-honnorablement dans la Province, & que je ne ſaurois ſubſiſter au lieu où vous eſtes, où l'on ſe ruine en gelant de froid, & mourant de faim.

------ Illic
Eſt precioſa fames conturbatórque macellus.

Ie prens racines par tout où je ſuis, & ne ſuis pas comme les autres hommes qui peuvent ſe tranſporter, & ſe tranſplanter où ils veulent. Il

me sieroit mal en mon âge d'aller bien loin au devant de la Fortune, de courre aprés des esperances incertaines, & de me mettre au hazard comme cet autre malheureux:

------- di venir meno,

Trà le grandezze, & impoverir fra l'oro.

Pour Monsieur l'Abbé de la Mothe le Vayer, je n'ay point encore vû son Livre. Il y a longtemps que je suis tres-persuadé de l'excellence de son esprit & de sa vertu. Ie souhaite de tout mon cœur l'honneur de ses bonnes graces, & d'autant plus que je say qu'il n'y a pas vn homme au monde qui sache mieux aimer que luy. Vous avez, MONSIEVR, tant d'inclination à faire du bien, que j'espere que vous me procurerez celui-là, connoissant à quel point je l'estime, & avec quelle passion je le desire. Elle n'est guere moindre que celle avec laquelle je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR ROSTEAV Conseiller du Roy en ses Conseils, & Secretaire de Monsieur le Duc de Tresme.

LETTRE CCXCI.

IE suis fort empéché, MONSIEVR, & je ne say pas autrement à quoi me resoudre. I'estois fort tenté d'aller disner chez Monsieur de ***. Mais tout le monde m'avertit qu'il dit tant de mal de celuy que vous appellez *vn autre moy mesme*, que l'on pouroit trouver quelque chose à dire si je continuois à luy faire ma Cour. Neanmoins à le bien prendre, cette mesme consideration me devroit obliger à luy rendre encore plus souvent mes devoirs. Car estant civil & obligeant comme il est, j'ay sujet de croire qu'il épargneroit mon Ami en ma presence, & ainsi je luy sauverois toûjours quelques coups de langue, & ce seroit autant de gagné. Et puis, MONSIEVR, je trouve tant de charmes auprés du Seigneur, dont je parle, que je sens bien que quand il m'auroit fait des outrages à ma propre personne, je ne pourois pas me faire cette cruauté que de me refuser le contentement de le voir, & il me

semble qu'en bonne Morale, je ne dois pas estre plus sensible aux injures d'vn autre, que je le serois aux miennes, puisque l'amour que nous avons pour nous mesmes est toûjours la regle de toutes les autres, soit qu'elles soient d'inclination, ou qu'elles soient de devoir. Toutefois je doute si cette Philosophie n'est pas trop fine, ni trop delicate, & trop subtile pour le peuple, & si estant éloignée des sentimens ordinaires, elle seroit au goust de ceux de qui j'ay interest d'estre approuvé. Prononcez là dessus, MONSIEVR, & jugez-en souverainement, vous qui vous connoissez encore mieux en point d'honneur qu'en Point de Raguse, & qui savez si bien démesler la vraye generosité d'avec la fausse. De quelque sorte que vous en ordonniez, je serai tout à vous, & pour toute ma vie.

AV MESME.

LETTRE CCXCII.

MONSIEVR,

Il n'est point de galanterie comparable à celle de vostre lettre. C'est là que Monsieur le Duc de Tresme

Tresme auroit raison de s'écrier comme je l'ay ouï faire quelquefois, *Voilà du Rosteau*, Comment Diantre vous y allez? Si le pauvre Monsieur de Voiture savoit cela, il luy prendroit bien d'estre en vn lieu où l'on ne connoist point la jalousie. A ce que je voy, je n'ay pas esté mal conseillé de renoncer à la gloire d'écrire jolimènt & galamment, comme je m'y suis resolu depuis quelques mois. Ceux qui en sont à cette heure en possession n'en conserveront asseurément que ce qu'il vous plaira de leur en laisser; & c'est vn grand avantage pour eux, que vous ayez d'autres amusemens & d'autres occupations plus agreables. Aprés tout cela, je pense que vous ne pretendez pas que je vous réponde regulierement, & que vous vous contenterez que deux Dames des plus spirituelles de France, qui sont obligées à la mesme dete, payent pour moy en bonne & belle monnoye: Aussi bien je n'y estois que pour vn tiers. Il suffira donc, MONSIEVR, que je vous proteste que les amitiez que vous me faites en toutes rencontres, me touchent sensiblement où vous le pouvez desirer, & que vous estes bien avant dans vn cœur, qui se rend tous les jours de plus difficile accés, & qui ne s'ouvre plus que pour des personnes rares & extraordinaires. Ie vous mets en ce rang, soit que je considere vostre esprit, soit que je me represente vostre vertu, & vos autres qualitez aimables. Mais je vous

ſupplie de croire que voſtre affection toute ſeule eſt de ſi haut prix dans mon eſtime, que quand j'aurois pour vous toute celle dont je ſuis capable, je penſerois vous en devoir encore de reſte. Bon jour, MONSIEVR, je ſuis tout à vous.

AV MESME.

LETTRE CCXCIII.

MONSIEVR,

Ie ne ſuis plus ce Coureur dont vous avez dit de ſi agreables choſes. j'ay eſté quinze jours entiers ſans ſortir de mon lit, ou pour le moins de ma chaiſe ; & ce n'eſt que d'aujourd'huy que j'ay entrepris le long voyage d'vn bout de ma chambre à l'autre. Si Dieu m'avoit envoyé mon mal pour me punir de ne m'eſtre pas trouvé dans ce Chaſteau, quand il vous a plû d'y venir, je le ſouffrirois ſans doute avec plus de courage & de patience ; & quoi qu'il n'y ait en cela que du malheur, & que d'ailleurs le regret que j'en ay eu, & la perte que j'y ay faite m'en ayent aſſez chaſtié, je conſentirois pourtant de bon cœur à l'eſtre encore davantage, & je prendrois quel-

que plaisir à m'imaginer que vous en seriez le sujet. Il me semble, MONSIEVR, quece compliment est assez doux, & qu'il pouroit tenir sa place dans vn poulet. Ie n'ay pas encore tout l'esprit & toute la gayeté qu'il me faudroit pour répondre à vos belles railleries. Il faut attendre pour cela le retour de mon embonpoint, & de ce teint frais, & jeune dont vous riez de si bonne grace. Aujourd'huy, MONSIEVR, contentez vous, je vous prie, que je vous proteste que cette belle, ancienne & generale reputation dont vous m'asseurez que je jouïs paisiblement dans le monde, ne m'est pas plus agreable que l'honneur de vos bonnes graces ; & que je vous en demande la continuation aussi ardemment que je vous demanderois la santé & la jeunesse, s'il estoit en vous de me faire de ces sortes de presens. Mais je pense que quand vous m'auriez rendu de si grands biens, je n'en pourois pas estre davantage, & que je n'en serois seulement que plus long-temps vostre tres passionné serviteur.

AV MESME.

LETTRE CCXCIV.

MONSIEVR,

Ie ſuis ravi que vous & la paix ſoyez à Paris. Gouſtez les douceurs de ce lieu enchanté, je vous en ſupplie. Et puiſqu'à cette heure voſtre temps eſt tout â vous, rendez le digne de vous, c'eſt à dire bon & heureux autant que vous le pourez. De l'humeur dont je vous connois, ſi vous ne m'accordez cette grace, il n'y en a point que je me puiſſe promettre de voſtre amitié. I'accepte l'offre que vous me faites, & en vſerai aux occaſions ſi toſt que les chemins ſeront libres. Ie ne crains point de vous eſtre plus obligé que je ne le ſuis: vous m'avez pris, vous m'avez gagné, vous m'avez acheté, il ſeroit fort mal à propos de vouloir ménager vne liberté que je n'ay plus, & à laquelle meſme je ne puis avoir de regret. Bon jour, MONSIEVR, je ſuis tout à vous, & de la meilleure ſorte que vous le puiſſiez ſouhaiter. Plûſt à Dieu que la poſſeſſion de ce qui vous eſt le plus cher au monde vous fuſt auſſi aſſeurée.

AV MESME.

LETTRE CCXCV.

MONSIEVR,

Vous me ſauverez d'vne tres-grande peine, ſi vous voulez bien vous imaginer la joye que j'ay receuë de voſtre belle & galante lettre. Bon Dieu que vous m'avez eſté cruel, & que vous m'avez donné d'inquietudes ! N'y retournez plus, je vous en conjure. Ie n'oſerois entreprendre de vous perſuader la moderation dans vos plaiſirs & vos divertiſſemens ordinaires; il n'y a que le temps qui en puiſſe venir à bout, & le ſecours que j'en eſpere eſt ſi tardif, que devant qu'il vienne je m'en ſerai peut-eſtre allé. Au moins, MONSIEVR, rendez voſtre felicité vn peu plus ſûre, plus commode & plus tranquille, & ſi vous n'en daignez prendre le ſoin pour l'amour de vous, prenez-le pour l'amour de moy, & m'épargnez les déplaiſirs que vous me cauſez. Ie ne vous mande rien de la vie que je paſſe icy, elle ſeroit fort languiſſante ſi l'âge & les maladies ne m'avoient donné pour le repos la meſme ſen-

ſibilité que j'avois autrefois pour les plaiſirs. Ce repos n'eſt pas tout-à-fait ſemblable à celuy des Cimetieres. Ie vis encore, non pas par la plus grande, mais par la meilleure moitié de moy-meſme : Ie reçois plus d'honneur que ie ne vaux, & de ce coſté là il ne me manque rien que d'en eſtre vn peu plus touché. Ie le ſuis bien davantage de l'amitié des perſonnes excellentes qui me ſont cheres. Vous eſtes, MONSIEVR, vn de ceux qui ont trouvé moyen d'entrer le plus avant dans mon cœur, & ie vous y garderai la place que vous vous y eſtes acquiſe, quand vous ne prendriez aucun ſoin de la conſerver. N'en ſoyez pas pourtant plus negligent pour cela. Dites moy de temps en temps, *je vous aime encore*, & au lieu de ces mots *d'illuſtre* & *d'incomparable*, ſemez vos Lettres de ces autres bien plus doux & plus touchans, *mon tres-cher & vniquement aimé*. Bon ſoir, MONSIEVR, je vous embraſſe vn million de fois, & ſuis pour toute ma vie,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXCVI.

MONSIEVR,

Les belles confitures ſeiches, & les excellens parfums que vous m'avez envoyez, me font bien voir que c'eſt autant de perdu ; que toutes les remonſtrances que l'on vous fait ; que vous eſtes incorrigible, & qu'il ne ſeroit pas plus difficile d'arreſter le cours des torrens, que de moderer vos profuſions, & vous empeſcher d'eſtre magnifique. Soyez le donc de par Dieu tout voſtre ſaoul, je ne vous en dirai jamais rien. Continuez vos exceſſives dépenſes, & moy en échange, je commencerai à devenir plus épargnant, afin d'avoir dequoi vous nourrir lors que vous vous ſerez ruiné. Ie vous offre pour ce temps-là deux appartemens tres-commodes, & tres-agreables, l'vn d'Hyuer, & l'autre d'Eſté. Nous mangerons proprement, & à nos heures ; nous jouïrons d'vn profond repos, qui ne ſe gouſte qu'imparfaitement au lieu où vous eſtes ; & pourveu que vous ſoyez bien gueri de l'ambition, & bien

desabusé du faux éclat des choses de la Cour, & du grand monde, ie vous ferai confesser qu'on peut vivre delicieusement hors de Paris, & y pratiquer fort à son aise tous les preceptes de la belle Philosophie de Monsieur de Gassendi, bien prise, & bien entenduë. En attendant, MONSIEVR, ne souffrez pas que les belles personnes qui partagent vostre cœur touchent à ce petit coin privilegié, où il vous a plû de me mettre, & où vous m'avez promis que ie serois à couvert de toute sorte d'vsurpations, & de violences. Ie vous asseure qu'il n'est rien que je souhaite davantage. Tout ce qui me vient de vostre part redouble vne si juste & si loüable passion, & vos Lettres si jolies & si galantes me font mieux comprendre combien je perds à vivre esloigné de vous. Afin que la mort ne m'en esloigne pas encore davantage, je suivrai vostre avis, & ferai toutes choses pour conserver vne vie qui vous est chere, & pour n'estre pas si tost *au nombre des Demosthenes, des Cicerons, & des Balzacs*, dont vous parlez si plaisamment. Quoique vous en puissiez croire, j'ay vn extréme regret à ce dernier Eloquent, & quand il eust dû me vouloir autant de mal, que j'estois asseuré qu'il me vouloit de bien, je racheterois de bon cœur sa vie au prix de sa haine mesme, & de toutes les persecutions que j'en pourois recevoir. Vous m'avez fait vn singulier plaisir, de m'en-

voyer

voyer la Lettre de Monsieur le Mareschal de Schomberg : Ie l'ay trouvée admirable, & je souhaiterois passionnément qu'il me voulust donner congé de la faire imprimer pour la gloire de mon pauvre Ami. Ie suis persuadé qu'elle feroit bien plus d'honneur à sa memoire, que ne luy en fera, ni ma *Défense*, ni le Livre qui paroistra au jour dans peu de semaines, & que j'ay composé des *Entretiens* que nous avons eus ensemble. I'en ay tiré quelque chose que vous trouverez dans ce paquet, & qui vous fera connoistre l'estime infinie que je faisois de Monsieur le Mareschal de Schomberg avant que d'avoir appris le favorable jugement qu'il faisoit de moy. Ie vous prie, MONSIEVR, d'en faire part à Monsieur de la Mesnardiere, & de luy bien dire qu'il est vn des hommes du monde, dont je desire plus ardemment les bonnes graces. Ie ne le regarde pas seulement comme vn Esprit capable de tout, qui reüssit merveilleusement en Vers, en Prose, en Latin, en François, en Sciences speculatives, & en belles Lettres; mais comme vn Ami genereux, fidele, & constant. I'ay beaucoup de douleur de n'avoir pas si bien sceu toutes ces veritez, lors que j'estois à Paris. Si jamais j'y retourne, je fais de grands desseins sur son amitié, & je vous conjure, MONSIEVR, de me preparer les voyes, & de me faciliter l'entrée dans vn si bon cœur. Ie me promets de vous ce bon office, & vous devez

vous promettre de moy toute la reconnoiſſance que je dois à tant de faveurs dont vous me comblez. C'eſt,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXCVII.

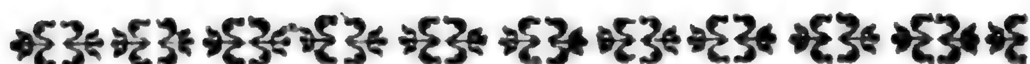
MONSIEVR,

Si vous aviez paſſé à écrire galamment vne partie du temps que vous avez employé à faire des galanteries, on diroit à cette heure *Roſteau Voiture*, & *Voiture Roſteau*, auſſi bien que *Rohan Laval*, & *Laval Rohan*. Ie ne me ſouviens pas d'avoir rien leû de plus joli que ce qu'il vous a plû de m'écrire, moy qui ay leû depuis peu avec ſoin tout ce qu'il y avoit de plus joli dans noſtre langue. A la verité, vous vous eſtes ſervi de quelques-vnes de mes paroles; mais je penſe que ce n'eſtoit ſeulement que pour me faire voir que vous aviez trouvé vne excellente ſorte de pierre

Philoſophale, & qu'entre vos mains le cuivre le plus commun ſe changeoit en or. Ie ſuis reſolu, MONSIEVR, de garder toute ma vie cette agreable lettre, & de la conſerver precieuſement dans la meſme caſſette où j'ay mis vos admirables parfums. Il n'en fut jamais de meilleurs; &, pour tout dire en vn mot, ces excellentes choſes ſont dignes de vous, & je ne ſuis pas digne d'elles. Ie vous en rends de tres-humbles actions de grace, & quoi que je rougiſſe encore vn peu de vous voir toûjours prendre tant d'avantages ſur moy, je commence neanmoins à n'eſtre pas du tout ſi ſenſible à la honte, & je m'y accouſtume petit à petit. Auſſi bien je n'ay que trop éprouvé qu'il eſtoit inutile de diſputer avec vous de courtoiſie & de liberalité, ou pluſtoſt de magnificence; & que de vous ceder en cela ce n'eſtoit que ſe laiſſer vaincre à vn Invincible. Ie ſuis donc à vous, MONSIEVR, par droit de conqueſte. Mais ſouvenez-vous, s'il vous plaiſt, que devant que vous m'euſſiez acquis par vos preſens, vous m'aviez déja gagné par vos belles & aimables qualitez, & que j'ay eſté d'abord & ſans conſulter,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE LA MESNARDIERE Conseiller du Roy en tous ses Conseils, & Maistre d'Hostel ordinaire de sa Majesté.

LETTRE CCXCVIII.

MONSIEVR,

En ce qui regarde vostre esprit & ses belles qualitez naturelles & acquises, je ne suis pas resolu d'en croire vostre modestie : Mais en ce qui regarde vostre cœur, j'en croy absolument vostre sincerité, & n'en veux point d'autres témoignages que ceux qu'il vous plaist de m'en rendre. Dans cette confiance il n'est rien que je desire à cette heure avec plus de passion que l'honneur de vos bonnes graces ; & il n'est rien aussi dont vous deviez vous asseurer davantage que de ma passion à vostre service. N'en doutez point, MONSIEVR, je vous en supplie, ou, au pis aller, hastez-vous de sortir de doute, & ne me faites attendre que le moins qu'il vous sera possible, les occasions favo-

rables où j'aurai moyen de vous convaincre d'vne verité si importante à mon repos. Cependant ayez agreable que j'implore vostre bonté en vne affaire pressante. La réponse de Monsieur le Mareschal de Schomberg, que vous avez pris le soin de m'envoyer, est la plus belle, la plus spirituelle & la plus galante chose que j'aye veuë de toute ma vie. Les actions les plus heroïques, & les ouvrages les plus divins, seroient dignement payez par vne profusion de loüanges si rares, si delicates, & venant de si bon lieu. I'en suis ravi, j'en suis charmé, j'en suis touché jusqu'au fond de l'ame. Mais ces sentimens y demeureront toûjours cachez si vous ne me prestez vos paroles, & si vous ne vous chargez de témoigner à ce brave Seigneur les transports d'admiration & d'amour que j'aurai toûjours pour luy. Ie vous en conjure, MONSIEVR, par vostre humeur bienfaisante, qui ne sauroit guere avoir vn plus agreable employ, s'il est vray que vous estimiez autant que vous voulez que je le croye,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCXCIX.

MONSIEVR,

Quelle perte & quelle affliction que la nostre! Quel coup de foudre! Quel accablement! Ie vous proteste que j'en suis penetré jusques au vif. I'ay sceu les bonnes paroles que Son Eminence vous avoit données, & j'en ay eu toute la joye dont mon ame est capable au miserable estat où elle se trouve. Mais ce qui m'a consolé bien davantage, c'est d'avoir appris que vous avez abandonné vos interests pour suivre vostre devoir; & pour rendre à nostre Illustre Mareschal les dernieres preuves de vostre zele, & de vostre fidelité: Ie ne suis point surpris, MONSIEVR, de vos bonnes actions, moy qui en connois le principe, & qui suis persuadé que le fonds qui produit de si rares fruits, est vn des meilleurs du monde, & des plus admirablement cultivez. Vostre excellent Livre m'a bien estonné d'vne autre façon, & j'ay eu de la peine à comprendre comment vne si merveilleuse varieté de choses galantes & doctes, for-

tes & delicates, ſerieuſes & enjoüées, avoient pû ſortir d'vne meſme teſte. Ie me ſuis fait lire ce bel Ouvrage tout entier en dépit de la maladie & de la douleur, & il a eu la gloire de charmer mon mal, & de m'en oſter quaſi tout le ſentiment. I'aurois honte de me plaindre à l'avenir de mes infirmitez ordinaires, ſi j'y trouvois toûjours des lenitifs auſſi agreables, & des remedes auſſi doux. Ie ſuis ravi de vous avoir cette obligation, & ce n'eſt pas moins pour voſtre honneur que pour mon ſoulagement; car en verité je ſuis de bonne ſorte,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCC.

MONSIEVR,

Pardonnez-moy ſi j'oſe vous dire avec la franchiſe qui m'eſt naturelle, & que vous témoignez deſirer de vos Amis, que l'Idylle de voſtre façon

qu'il vous plût de m'envoyer le dernier voyage, n'eſt pas la plus belle choſe que j'aye veuë depuis ce temps-là. En effet, MONSIEVR, Madame de Buade eſt plus belle à voir. Elle m'apparut Ieudy ſur les neuf heures du matin, mais ſi brillante, que je n'en pûs preſque ſupporter l'éclat. Quels yeux, MONSIEVR, quelle bouche, quelle blancheur, quelle taille, quels agréemens, ſans parler de ſon eſprit, qui eſt vn ouvrage achevé de la Nature & de vous. Ie luy avois fait preparer vn appartement dans ce Palais, & je pretendois bien de l'y regaler autant que la rudeſſe & la pauvreté de la Province le pouvoient ſouffrir. Ses affaires qui la preſſoient de partir, rendirent mes ſoins inutiles, & renverſerent tous mes deſſeins. La foibleſſe qui me reſte de ma maladie ne me permit pas meſme de la remettre dans ſon Caroſſe. Mais en ma place mon cœur la ſuivit, & la ſuivit ſi bien & ſi loin, que je ne m'apperçois point encore qu'il ſoit revenu. Vous eſtes bien-heureux, MONSIEVR, d'avoir l'amitié d'vne perſonne ſi adorable; & vous eſtes bien malheureux ſi elle demeure ſouvent à Caën, pendant que vos occupations vous arreſtent à Paris. Monſieur de Chantelou, qui n'eſtoit ni au Chaſteau du Loir, ni en cette ville, aura bien du regret & du dépit quand je luy dirai ce qu'il a perdu. Ce ſera, je penſe, dés aujourd'huy, car je ſuis trompé s'il ne vient diſner avec moy, où Dieu ſait comment

voſtre

vostre nom sera celebré. Ie remets à vn autre temps à vous entretenir particulierement de vos vers Latins, que j'ay lûs déja trois fois avec vn plaisir sensible, & que j'ay trouvé admirables. Ie vous prie, MONSIEVR, de prendre à la lettre ce que je vous dis, & ce que je vais ajouster aussi, que c'est à vostre mode, & de la maniere que vous le voulez que je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE SAINT AMANT, premier Gentilhomme de la Reine de Pologne.

LETTRE CCCI.

MONSIEVR,

Nostre Courier m'a gardé vostre lettre plus de quinze jours, & ce n'est que d'avanthier qu'il me l'a renduë. Il ne pouvoit guere me faire pis, & j'en serois en grande colere si je pouvois me fâcher

de quelque chose au mesme temps que je reçois de belles & d'obligeantes marques de l'honneur de vostre amitié. En verité, MONSIEVR, je n'en suis pas entierement indigne, vous honnorant, vous estimant, &, si vous souffrez que j'vse de ce mot de liberté, vous aimant au point que je fais. Le bien que vous dites de moy chez Monsieur le Chancelier, à l'Academie, à l'Hostel de Liencourt, & par tout ailleurs, ne me sauroit consoler de vostre absence. Et quoi que les loüanges que vous me donnez me mettent en reputation auprés des plus considerables personnes de France, tout l'avantage que j'en tire n'a rien que je trouve comparable aux charmes de vostre entretien. Nous en parlons à toutes heures dans nostre petite famille: vostre santé y est solemnellement celebrée dans tous nos repas. Nous vous souhaitons dans toutes nos promenades, & Madame la Marquise de Cogné vous peut témoigner que vous estes le principal sujet des conversations que j'ay avec elle. Ce qui soulage le déplaisir de vostre éloignement, c'est, MONSIEVR, la satisfaction que j'ay de vous savoir en vn lieu qui est fait pour vous, & pour qui vous estes fait. Puissiez-vous y vivre longues années, aussi heureux que le merite vostre vertu. Et au lieu de vos contentemens, souvenez-vous quelquefois d'vn pauvre absent, qui est touché jusqu'au fond de l'ame de vostre rare merite, &

qui ſera tout le reſte de ſes jours, plus que tous les hommes enſemble,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCII.

MONSIEVR,

Premierement permettez-moy de vous appeller *mon tres-cher Monſieur*. Secondement, croyez, s'il vous plaiſt, que j'ay querelé mon Imprimeur, d'avoir retardé de prés de trois mois l'edition de mon Livre, parce que j'avois impatience de vous le donner, & de me ſervir de cette occaſion pour vous renouveller le ſerment de mon zele, de ma ferveur & de ma paſſion pour voſtre perſonne. Car enfin, MONSIEVR, je ſuis encore tout plein de vous, & j'en parle à toute heure, en tous lieux, & à tout le monde. Voſtre eſprit, dont on ne peut aſſez loüer la grandeur & la beauté ; voſtre humeur ſi égale, ſi ſociable, ſi accommodante ; voſtre

bonté des temps heroïques ; vostre sincerité, vostre discretion, & sur tout vostre solide pieté, m'ont charmé de sorte, que je sens bien que ce charme durera, & qu'il ne finira qu'avéque ma vie. La vertu de cet enchantement s'est estenduë sur toute la famille sans exception. Nostre petit Marquis ne se lasse point de *churluper* la goutte à vostre santé. Il est admirablement secondé par Monsieur Pauquet, & avec vn peu moins de force par Monsieur Girault. Cette precieuse santé est celebrée solemnellement tous les jours de réjouïssance ; & toutes nos innocentes débauches retentissent de vostre nom. Il ne faut pas que j'oublie vne inviolable loy que je fais pratiquer rigoureusement: c'est, MONSIEVR, que quiconque est si hardi que de prendre la place que vous aviez choisie à ma petite table ronde, est contraint d'en sortir honteusement, ou d'en soustenir la dignité : Si ce n'est par de bons mots, & par de belles railleries, au moins par de frequentes brindes, & par des razades reiterées. Lisez si vous voulez, MONSIEVR, l'Apologie que je vous envoye, c'est vne chose qui vous sera libre, mais il me fâcheroit fort que vous ne lûssiez pas cecy, & les veritables protestations que *je vai*, ou que *je va* y ajouster, que je suis de toute mon ame,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR SCARRON Conſeiller du Roy en ſes Conſeils.

LETTRE CCCIII.

MONSIEVR,

Vous ſavez bien le compliment que le Cardinal d'Eſt fit à l'Arioſte, aprés avoir lû ſon *Orlando. Sier Lodovigo, d'u diavol avy trouvà tante coyonerie.* Ce qu'il luy dit en Piedmontois, j'ay grande envie de vous le dire en Manceau, en changeant *Lodovigo* en *Paul*, & ce vilain mot de *coyonerie* en celuy de *nigeries*. Ne croyez-vous pas, MONSIEVR, que *nigeries* vient de *nugæ*, & n'ay-je pas ſujet de croire auſſi que vous pouriez dire de vous plus juſtement que perſonne,

Ille ego ſum nulli nugarum laude ſecundus.

Mais afin que vous ne vous offenſiez point de voir ainſi nommer voſtre proſe, & vos vers qui ſont faits avec tant d'eſprit, je vous prie de vous ſouvenir que Catulle n'a point dédaigné de donner ce nom à ſes Poëſies, quoi qu'elles fuſſent les delices du ſiecle d'Auguſte, qui eſtoit vn regne de politeſſe auſſi bien que de juſtice. En

verité, MONSIEVR, vostre Roman est excellent en son genre, & ceux que vous appellez *les Pousseurs de beaux sentimens*, n'en ont pas toûjours de bons, s'ils ne l'estiment avec le Peuple, & avec la plus saine & la plus grande partie des Beaux Esprits. Ie n'aime pas moins qu'eux ce qui touche le cœur, mais j'aime aussi ce qui chatouïlle la rate, & sachant qu'il n'est pas plus propre à l'homme d'estre raisonnable que d'estre risible, & qu'il a besoin de plaisir autant que d'instruction, je cherche aussi souvent dans les Livres le plaisant & l'agreable, que le pompeux & le magnifique. Puisque j'ay commencé, il faut que je continuë à me declarer. Les Comedies de l'Arioste ont des attraits pour moy à toutes les heures du jour, & les Tragedies de *Torquato Tasso* ne piquent pas toûjours mon goust. Ie laisse aux graves & aux serieux à regreter les livres de la Vertu que Brutus avoit composez. Pour moy je trouve encore davantage à dire ceux que Cesar avoit faits des bons mots & des faceties. Ie sçay bon gré à Platon d'avoir choisi les farces de Sophron pour son livre de poche, & de chevet mesme, & d'avoir conservé cette affection jusques au lict de la mort, s'il est vray ce qui s'en écrit qu'on les luy trouva sous son oreiller. Ie suis bien aise aussi que Saint Chrysostome ait aimé Aristophane & Lucien, & qu'il ait inseré des Dialogues entiers de ce dernier dans quelques Homelies sur les Evangiles, si le Pere

Saint Iure ne m'a point trompé. Mais, MONSIEVR, pour revenir à vostre Roman, je suis prest de maintenir qu'il est écrit avec toute la grace que le sujet pouvoit recevoir, qu'il ne se peut rien de mieux conté que les Histoires de *Destin*, & de *l'Amante invisible*, & qu'vn galant homme nourri à la Cour, & qui entend la belle, la fine & la delicate raillerie, peut rire, sans se faire tort, des aventures de *Ragotin*, de celles du *Marchand du bas Maine*, & de cent autres semblables. Du temps que je tâchois à faire de belles lettres, j'aurois fait de grands efforts pour louër vostre ouvrage, & pour vous remercier de la bonté que vous avez euë de me le donner. Mais à cette heure vous vous contenterez, s'il vous plaist, MONSIEVR, que je vous asseure icy que c'est de mon meilleur sens que je vous ay parlé de vostre Livre, & que c'est du meilleur de mon cœur que je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCIV.

MONSIEVR,

Vous vous moquez de moy & de ma lettre. Celuy est trop d'honneur de vous avoir plû, mais si vous luy vouliez faire celuy de la donner au Public vous n'en recevriez que de la honte. Ce Public, MONSIEVR, ne m'aime pas depuis vingt ans, comme vous m'aimez, & je n'ay pas sujet d'esperer qu'il me fust si favorable & si indulgent que vous me l'avez esté. Mon nom est en sa vraye place quand il est tout au bas des lettres que je vous écris, & au dessous de *Vostre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur.* S'il avoit l'effronterie d'oser paroistre au commencement d'vn de vos Ouvrages, *Loco ignominiæ esset apud indignum dignitas.* Dieu garde Toussaint Quinet d'vn tel malheur; cela seroit capable de le ruiner malgré l'heureux Genie, que vous avez de faire la fortune de tous vos Libraires. Ie ne say qui estoit ce galant homme de Philosophe qui fit peindre la Deesse des fleurs, les Ris & les Graces, à l'entrée de

de ſon Ecole, vous prendriez, MONSIEVR, tout le contrepied. Car on peut dire de voſtre Roman:

Hîc Cytheréa choros ducit Venus imminente luna:
Iunctæque Nymphis Gratiæ decentes,
Alterno terram quatiunt pede....

Et cela eſtant, penſez-vous qu'il feroit beau voir Platon & Saint Chryſoſtome que j'ay alleguez, faire des gambades avec ces Divinitez folaſtres, & n'avoir point de honte de mener le branſle, *Reſtim ſaltantes ductitare*, afin de parler dans le meſme jargon que j'ay commencé? Tout de bon, MONSIEVR, c'eſt l'approbation des Balzacs, des Chapelains, & des Ménages qui donne le prix aux belles choſes; Ce ſont eux qui en ſont les Iuges & les Arbitres ſouverains: Nous autres Provinciaux ne ſommes que des Subalternes dont on caſſe tous les jours les jugemens, comme on fait les ſentences des petits Preſidiaux. Mais aprés tout cela, vous ferez, MONSIEVR, ce qu'il vous plaira de ma lettre, pourveu que vous faciez qu'elle plaiſe, & que vous y ajouſtiez les agréemens qui luy manquent. Mais je ne vous conſeille pas de l'entreprendre, quoi que juſqu'icy vous ayez tout entrepris avec ſuccés. Ce puiſſant Demon de la Renommée, par lequel Martial jure quand il veut faire vn ſerment inviolable, *Iuro potentis per genium famæ*, ſe laſſeroit peut-eſtre de vous favoriſer comme il a fait. Et

d'ailleurs, il vous sera plus aisé de faire encore trois ou quatre Livres des aventures de *Destin*, ou d'achever vostre Eneide, qui ne me semble pas moins divine comme vous l'avez travestie, qu'elle me paroissoit dans sa premiere pompe, & dans sa majesté naturelle. Et en effet, Momus & le Dieu du Ris, dont on celebroit si solemnellement la feste en je ne say quelle ville de Thessalie, & tous ces bons compagnons d'Immortels, qui souhaitoient d'estre en la place de Mars, quand ils le virent pris au filet avéque Venus, *Atque aliquis de Diis non tristibus optat Sic fieri turpis*, ne sont pas moins Dieux que la serieuse Minerve, & qu'Apollon mesme, lors qu'il exerce sa charge de President du Parnasse, ou qu'il rend des Oracles à Delphe. Mais je m'emporte trop loin, & si je m'engageois davantage, je n'arriverois d'aujourd'huy,

MONSIEVR,

à vostre tres-humble, &c.

Feu Monsieur de Vaugelas auroit fait vne vilaine grimace à la fin de cette Lettre, & se seroit plaint avec beaucoup de raison, de voir ses loix si mal observées dans le Maine. Nostre cher Monsieur de Rosteau s'y ennuye fort, dont je suis bien fâché pour l'amour de moy, & dont je suis bien

aiſe pour l'amour de vous. Vous eſtes cauſe que j'ay commencé à l'aimer avant que de le connoiſtre. Mais à cette heure que je ſçay comme il a le cœur & l'eſprit bien fait, je penſe qu'il ſera cauſe que je vous aimerai encore davantage, pour m'avoir donné vne ſi agreable connoiſſance. Ie pourois ajouſter, & ſi vtile, car il me comble de biens, & m'a donné de la poudre, de la pommade, des gands, des bourſes, des ſachets, & tout cela mieux parfumé que ne fut jamais *le linge de Dom Carlos chez la Princeſſe Porcia.*



A MONSIEVR DE LA CALPRENELLE Conſeiller du Roy en ſes Conſeils.

LETTRE CCCV.

MONSIEVR,

I'ay eu vne maladie & vn procés, & pardeſſus cela j'ay eu des vendanges à faire. Sans ces fâcheuſes & agreables occupations, je vous aurois dit pluſtoſt ce que vous allez voir icy. Sachant, comme je fais, de quel prix eſt voſtre approba-

tion, je me tiens tres-glorieux de l'avoir, & croy meriter par là toutes celles que j'ay receuës. Quand vous me demandez mon amitié, vous me demandez vne chose qui vous appartient. Il y a longues années que les deux plus belles Princesses du monde, Cassandre, & Cleopatre, m'ont obligé de vous la donner, & que deux heures de vostre conversation me firent connoistre que j'avois encore plus de raison que je ne pensois, de vous avoir fait ce present. Les nouvelles faveurs dont vous m'avez comblé, (I'appelle ainsi le bien que vous dites par tout de moy) ajoustent beaucoup de chaleur & de force à cette premiere affection, & je vous prie de croire, MONSIEVR, que je n'en ay guere qui soit digne de luy estre comparée, & que c'est pour toute ma vie, & de toute mon ame, que je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE ***.

LETTRE CCCVI.

MONSIEVR,

On me mande que vous dites tous les jours mille bons mots pour ma defense, & l'importance est que vos bons mots sont de bons offices, & qu'ils ne témoignent pas moins vostre generosité que vostre esprit. Il y a long-temps que je savois qu'il estoit le plus agreable du monde, & que vous aviez pris soin de l'embellir encore davantage de toute sorte de connoissances, & de l'enrichir par le commerce des livres & des nations differentes.

Veduto Vbaldo in giovanezza, e cerchi
Vari costumi havea, vari paesi, &c.
Et com' huom, che virtute e senno merchi,
Le favelle, l'vsanze e i riti appresi.

Mais je ne savois pas, MONSIEVR, que cet esprit fust aussi bienfaisant qu'il est bien fait, & qu'il eust toutes les qualitez à charmer le mien, & à me faire desirer qu'il vous plust de m'y recevoir. A cette heure que je l'ay connu en vne oc-

casion si favorable, je ferois toutes choses pour obtenir cette grace si je croyois la meriter, & si je vous pouvois donner quelque bien en échange, qui fust du prix de celuy que je souhaite. Il est vray, MONSIEVR, qu'il est naturel d'aimer ses bien-faits, & que c'est vn assez bon titre pour pretendre vne seconde grace, que d'en avoir receu vne premiere. Quoi qu'il en soit, quand mesme l'ambition que j'ay d'aspirer à l'honneur de vostre amitié seroit mal fondée, toûjours m'avez vous obligé de vous offrir la mienne, & de vous asseurer qu'honnorant déja vostre merite comme je faisois, ce qui est arrivé depuis me rendra pour toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCVII.

MONSIEVR,

N'ayez point de peur, je ne vous prendrai jamais pour *vn Margajat*, ni pour *vn Topinam-*

heur, comme vous craignez, il faudroit que je le fusse moy-mesme pour appeller ainsi vn homme *qui est Vbaldo ipso Vbaldior, & Athenis ipsis magis Atticus.* A la verité, MONSIEVR, il y a quelques mois que je me donnai l'honneur de vous écrire, & d'employer les plus obligeantes paroles que je pûs trouver, pour vous remercier des bons mots qu'il vous avoit plû de dire en ma faveur, & en ma défense. Mais en vous témoignant le ressentiment d'vne grace que j'avois receuë, je ne pretendois point vous obliger à vne seconde, ni vous demander vn present en vous payant vne debte. Et puis, MONSIEVR, quand ma reconnoissance auroit esté interessée, vn dessein n'est pas trop malheureux qui reüssit au bout de six mois, & il n'y a guere de recolte qui soit si promte. Les melons que nous mangeons en cette saison ont esté semez dés le commencement du Printemps, & je vous en parle, parce qu'on nous en a servi de tres-excellens à disner, & qui meritoient bien le titre de *Rufiani de la gola*, qu'vn de vos Auteurs a donné à ceux d'Italie. Ces *Rufiani* là, sans comparaison de qualitez, ne valent pas vos galantes lettres, & pour en avoir souvent, je renoncerois à tous nos sucrins, quoi que je n'en sois guere moins gourmand que cet Empereur, *Qui jejunus comedebat Hostienses melones decem.* Peut-estre que je me puis promettre ce bon-heur sans estre obligé de jeusner & de me priver de mes ap-

Iul. Capitol. in Clodio Albino.

petits, à cette heure principalement que vous estes devenu sage, que vous avez pendu la fronde au croc, & que vous n'estes plus occupé à la faire claquer avec art & avéque grace. Et veritablement il vaudra bien autant que vous employïez vos mains à écrire à vos Amis, qu'à souffleter ceux qui vous déplaisent. On ne se tire pas toûjours si glorieusement ni à si bonne condition, *dal gran negotio del mostaccino*, & je ne say que vous & le *Neratius* d'Aulugelle, qui en soient sortis à si bon marché. Puisque je condamne cette violence, il paroist que vous aviez bien jugé de croire que j'avois l'esprit doux, & que je n'aurois jamais approuvé que vous vous fussiez pendu de crainte de ne pouvoir trouver grace devant mes yeux. Cette pendrie ne m'a jamais plû; & quoi qu'vn grand & bon Prince ait autrefois choisi cette façon de sortir du monde, je ne laisse pas de la trouver fort mauvaise & fort vilaine, & absolument contre nature, *Laquei pœna præpostera*, &c. I'ay leû quelque part ce proverbe Grec : *Que ne te pens-tu, pour devenir Heros parmy les Beotiens ?* Mais Dieu mercy vous n'estes pas né *Bœotûm in crasso aëre*, & d'ailleurs vous avez de plus beaux moyens de parvenir à l'Heroïsme, si vous en aviez l'ambition. I'aurai toute ma vie celle de meriter la grace que vous me faites d'employer cinq langues à m'asseurer de l'honneur de vostre amitié. Quand j'en aurois cent, autant que les Poëtes en souhaitent,

Iul. Capitol. in Gordian.

haitent, je ne pourois pas vous exprimer combien je m'en sens glorieux, & à quel point je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

En relisant cette lettre, je me suis apperceu que ces *melones Hostienses* pouvoient bien n'estre pas des melons. Car c'est vne question si les Anciens ont connu cette sorte de fruit ; & les Savans trouvent plus d'apparence que les *melones*, ou *melopepones*, estoient vne espece de concombres.

AV MESME.

LETTRE CCCVIII.

MONSIEVR,

Ie brusle & meurs d'impatience d'avoir l'honneur d'embrasser le Supergalantissime *Signor Vbaldo*, ou pour parler plus efficacement & en vne

langue plus forte, *Disertissimum leporum, facetiarum, & venerum parentem.* Venez, MONSIEVR, nous apporter cette vive, belle & ingenieuse gayeté dont vous charmez tout le monde raisonnable; & nous donner les voluptez, si je l'ose dire, les plus sensuelles dont soient capables les ames friandes & delicates. Ie suis asseuré, MONSIEVR, que vous passerez de bien loin l'idée que je me suis formée de vous. Mais je doute fort que je puisse répondre à celle que vous vous estes figurée de moy. Quoi qu'il en soit, au defaut de ces qualitez incomparables que vous vous imaginez trouver en mon esprit, vous y découvrirez au moins quelque chose qui le sera, & qui ne devra pas vous estre moins agreable que ce que vous y chercheriez inutilement. Ce sera, MONSIEVR, l'amour & la passion avec laquelle je veux estre toute ma vie,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE MAROLES Abbé de Villeloin.

LETTRE CCCIX.

MONSIEVR,

A la fin j'ay receû vostre Lucrece, & ay déja passé dessus trois matinées toutes entieres. Ie vous en souhaite beaucoup de semblables, & quand je vous desire ce bien là, je pense vous desirer vne grande volupté d'esprit. En verité, MONSIEVR, vostre Ouvrage est excellent, & sans me mesler de dire sa bonne-aventure, je me contenterai de vous asseurer qu'il en merite vne tres-heureuse, & que les traductions qui ont le mieux reüssi dans ce siecle n'estoient pas plus dignes de leur bonne fortune, que celle-cy. Vous entrez dans l'ame de vostre Auteur, & quelquefois vous exprimez ses pensées avec plus de lumiere & plus de grace que luy mesme. Il n'a point de secret pour vous; vous dissipez toutes ses tenebres; vous faites vn beau jour où il a fait vne nuit obscure, & ses espines entre vos mains deviennent des fleurs. Ie vous en remercie tres-humblement pour le Public, que je

vous conjure d'aimer, d'honnorer & d'instruire toûjours, tout ingrat & méconnoissant qu'il est. Pour moy, MONSIEVR, puisqu'il vous a plû vous proposer dans vostre travail ma satisfaction particuliere, je vous en rends graces separément, & je le fais de tout mon cœur, où je conserverai cherement le souvenir d'vne si chere faveur, avec tous les ressentimens que vous devez attendre d'vn homme tres-persuadé de vostre rare merite, & touché sensiblement de la permission que vous luy donnez de se dire,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCX.

MONSIEVR,

Mon petit travail n'est pas digne des loüanges que vous luy donnez. Mais vous me faites bien d'autres faveurs que je ne merite pas mieux;

& depuis que vous m'honnorez de vos bonnes graces, je devrois estre accoustumé aux excez de vostre civilité. Monsieur Ménage est aveuglé de sa passion, & parle de mon Ouvrage plustost en Amant qu'en Ami. Ne craignez pas, MONSIEVR, que son erreur soit contagieuse, & qu'elle passe de son esprit dans le mien. Ie sauray bien m'en garantir, & opposer la connoissance que j'ay de moy-mesme à la grande opinion que luy & vne infinité de personnes illustres de toutes sortes de condition, ont entrepris de m'en donner. Sachant que vous estimez infiniment la vertu, & que la modestie n'est pas celle qui vous plaist le moins, je ferai tous mes efforts pour la conserver, afin de vous estre plus agreable, & de vous obliger à m'avouër toûjours,

MONSIEVR,

Pour vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXI.

MONSIEVR,

Malgré la Goutte, la Fiévre & toute leur ſuite, je viens d'achever l'agreable lecture de vos excellens *Memoires*. Ils ſont écrits avec toute la grace que le ſujet pouvoit recevoir. I'y ay trouvé de l'inſtruction & du plaiſir ; & j'y ay remarqué avec vne extréme joye tous les traits de voſtre belle ame, que vous ſeul eſtiez capable de nous repreſenter ſi au naturel. Cette peinture, MONSIEVR, me ſera d'vn merveilleux ſecours pour me conſoler de voſtre abſence : Et ainſi, j'ay plus de ſujet de vous en remercier que vos Amis de la Cour, & de Paris, qui ont accés auprés de voſtre perſonne, qui peuvent joüir de la douceur de voſtre converſation, & profiter de vos bons exemples : I'en dirois davantage ſi vous ne m'aviez appris que vous n'aimez pas les loüanges exceſſives, & principalement celles qui vont à l'excluſion. Cette conſideration, MONSIEVR, me donnera lieu de vous prier tres-humblement de ne vous en prendre

point à moy, & de ne me vouloir point de mal, s'il arrive que quelque Estourdi comme celuy dont vous parlez en la page 263. aille encore prosner trop hautement devant vous, & devant ce Brave du Canton de Berne, *La Suite de ma Defense*, ou quelque autre de mes Livres. En ce cas là, MONSIEVR, je le desavouë, & je suis prest à declarer devant Notaire, que je renonce à ces Eloges magnifiques, & que je me contente qu'on approuve le zele, & l'ardeur que j'ay témoignée pour mon cher Ami, sans aspirer à vne plus haute gloire. I'ay supprimé vne infinité de belles lettres que j'ay receuës depuis trois mois, des premieres personnes de France en condition & en merite, parce qu'elles estoient pleines de ces superlatifs que vous ne sauriez souffrir. Et veritablement, MONSIEVR, ces Faiseurs d'exclamations me font enrager, & quelques bonnes que soient leurs intentions, je n'ay guere de plus dangereux ennemis. Car pour quelque fumée de parfums exquis dont ils me repaissent, ils me mettent au hasard de m'attirer vostre malveillance, & de perdre vos bonnes graces qui sont mes plus solides biens. Ie vous demande justice, MONSIEVR, ne me punissez pas de leur erreur, & soyez également persuadé que je m'estime tres-peu, & que je suis d'vne façon extraordinaire,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXII.

MONSIEVR,

I'aimerois mieux avoir perdu tous mes papiers que la derniere lettre qu'il vous a plû de m'écrire. Ie la garde precieusement afin d'avoir entre les mains dequoi vous faire vostre procés, s'il arrive jamais que la chaleur immoderée de mes plus zelez Partisans vous donne pour moy le moindre refroidissement. Car encore vne fois, MONSIEVR, je vous declare hautement que je desavouë mes Faiseurs d'Eloges, & que je consens qu'on bannisse & qu'on extermine ces paroles choquantes de *nompareil*, & d'*incomparable*, dont ces Messieurs veulent me gratifier malgré que j'en aye. Ie ne say d'où cela me vient, mais il est vray que j'y suis plus malheureux que les autres, & que je n'ay point fait de Livre qui n'ait receu plus d'approbation mille fois qu'il ne luy en appartenoit. Qu'y ferai-je, MONSIEVR? Il seroit inutile de m'opposer à cette injustice du Public, & je pense que je ferai mieux de demander à Dieu

la

la force de souffrir ce mal doucement & sans perdre patience. A l'avenir il me sera moins insupportable que par le passé, puisque vous m'asseurez que vous ne me croirez point coupable de l'erreur de ceux qui sont si fous que d'aller publier dans les Compagnies, que *la Suite de la Defense est la plus belle chose du monde.* Le pis que j'y voy, MONSIEVR, c'est que la pluspart d'eux sont des gens qu'on n'oseroit démentir ; de sorte qu'vn homme aussi delicat que vous l'estes, & aussi aisé à blesser de ce costé là, s'y trouve bien embarassé. Vn Savant de ma connoissance & de vostre humeur entreprit vne fois le voyage de la mer Balthique pour se sauver d'vne semblable persecution, & pour éviter l'importunité de pareils discours. Il me fâcheroit fort que vous voulussiez imiter cette action. I'y perdrois trop si vous quittiez vn lieu d'où je puis avoir si souvent de vos nouvelles, & où je vous puis écrire commodément de temps en temps, que je suis parfaitement,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

LLIII

AV MESME.

LETTRE CCCXIII.

MONSIEVR,

Ie ne ſay par quel malheur l'Apologie que je vous envoye, & que je vous prie d'avoir agreable, eſt demeurée prés de ſix mois chez mon Imprimeur. Si j'euſſe employé autant de temps à la composer, elle ſeroit peut-eſtre meilleure & plus digne de vous eſtre preſentée. Telle qu'elle eſt, je me promets de voſtre civilité que vous la recevrez favorablement. Et pour vous y obliger davantage, je vous declare, MONSIEVR, que *ce n'eſt pas la plus belle choſe du monde*, & que ſi quelqu'vn eſt ſi hardi que de luy donner cette qualité *excluſive*, qui vous a toûjours déplû, je ſuis tout preſt à le démentir. Neanmoins ſi vous daignez y jetter les yeux, je penſe que vous jugerez que j'ay repouſſé avec quelque adreſſe, & quelque vigueur, les grands coups de mon Adverſaire, qu'on appelloit *des bottes franches*, & que je ſuis tres-innocent de la pluſpart *des Béveuës*, que ce cruel & injurieux Ennemi m'avoit reprochées.

De quelque façon que reüssisse ce petit travail, ce sera le dernier de cette nature, & si mes forces ne sont entierement vsées, je suis resolu dorénavant de les employer en de meilleures occasions. Mais quoi que je face, je me proposerai toûjours de vous satisfaire, & de me rendre digne de l'honneur que j'ay d'estre depuis tant d'années,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXIV.

MONSIEVR,

Gardez-vous bien, vous qui resistez si courageusement aux tentations, de vous laisser emporter à celle que vous avez de pecher contre vos maximes, & de dire *qu'il n'est rien de si beau que l'Apologie du Defenseur de feu Monsieur de Voiture.* Les loüanges que vous donnez à cet Ouvrage ne sont déja que trop au dessus de son merite. Demeurez-en là, s'il vous plaist : & si vous voulez plaire aux honnestes gens, souvenez-vous aussi, je vous em

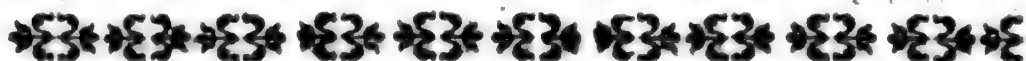
ſupplie, MONSIEVR, que ſi j'ay oſé écrire de ce Livre qu'il auroit quelque durée, je n'ay fondé cette prediction que ſur l'honneur qu'il avoit de porter en teſte vn Nom glorieux, dont il pouvoit raiſonnablement eſperer cet avantage, puiſqu'vn ancien Faiſeur de Panegyrique a dit, il y a je ne ſay combien de ſiecles, dans vne rencontre approchante de celle-cy, *Nec ſitis de operum veſtrorum perennitate ſolliciti, illa enim quam præſtare Nomini ſolebatis, à Nomine veniet æternitas.* Au reſte, MONSIEVR, ne me faites pas cette injuſtice de croire, que lors que je vous ay nommé *l'Illuſtre Monſieur l'Abbé de Villeloin*, & que je vous ay loüé d'eſtre *vn Traducteur exact & judicieux*, j'aye voulu renfermer dans vn ſi petit eſpace tous les eloges qui vous ſont dûs : Mais c'eſt qu'il n'eſtoit pas à propos de parler en ce lieu-là de vos autres belles & excellentes qualitez. Quelque jour je trouverai vne plus favorable occaſion de m'expliquer plus amplement là deſſus, & ſi j'y manque, faites-moy reproche de mon injuſtice ; Ne m'honnorez plus de vos bonnes graces ; & ce que j'apprehende plus que toutes les injures dont me menace Monſieur de Girac, ne ſouffrez pas que je me die davantage,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

Ie me ſuis apperceu en reliſant cette lettre, que

dans le passage que je viens de vous alleguer, qui est de Pacatus, de Mamertin, ou de quelque autre, il n'y a pas le mot de *Nomen*, mais celuy d'*Historia*. N'importe pourtant ; cela ne fait pas moins à mon sujet.



A MONSIEVR L'ABBE' DE TALLEMANT Conseiller & Aumosnier du Roy.

LETTRE CCCXV.

MONSIEVR,

Ie ne say si je dois vous dire que je me fusse bien passé de l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moy d'vne maniere si obligeante. Ie commençois à m'accoustumer à la Province, & à force de raisonnemens, j'estois presque parvenu à ne regretter plus Paris ; & vous estes venu troubler tout cela, & ruiner vn ouvrage qui estoit déja si fort avancé. Neanmoins, MONSIEVR, je ne saurois m'empécher de vous savoir beaucoup de gré d'vn mal que vous ne m'avez point fait à mauvais dessein, & que je ne souffre que

parce que vous estes fort honneste homme. Et veritablement, quoi qu'il m'en couste, je ne saurois trop acheter la joye que j'ay de me voir encore aimé d'vne personne si aimable, & pour qui j'ay toûjours eu tant d'estime & tant de tendresse. I'ay seu, MONSIEVR, les sujets que j'ay eus depuis nostre separation, de me confirmer dans ces sentimens, & Monsieur du Mans m'a appris avec quelle chaleur vous avez embrassé mes interests en toute sorte d'occasions. Ie vous supplie de croire que j'en ay tous les ressentimens que je dois, & qu'encore que mon Prelat m'attache icy par les plus belles chaisnes qu'il peut, je les trouve pesantes & incommodes toutes les fois que je pense qu'elles m'arrestent loin de vous, & qu'elles m'ostent les moyens de vous témoigner avec quelle passion je suis pour toûjours,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXVI.

MONSIEVR,

Ie suis bien mal satisfait de ma Fiévre & de ma Goutte, qui se sont jointes ensemble, pour m'empécher trois semaines durant de vous témoigner combien j'estois touché de vostre galante lettre. Ie voudrois qu'il vous plust me donner congé de la mettre à l'entrée de ma *Défense*, lors qu'il s'en fera vne troisiéme edition. Ie croy, MONSIEVR, que vous n'aurez pas manqué de garder cette precieuse lettre. Mais au cas que vous ayez esté assez negligent pour cela, je m'offre de vous en envoyer vne copie, & si en la relisant vous vous souvenez d'avoir rien vû de long-temps qui fust plus spirituel & plus joli, je consens que vous ne vous fiyez jamais à mon jugement. Ie vous avouë que j'ay esté fort surpris en voyant tant de loüanges pour mon Ouvrage. Il me semble qu'autrefois nous vous reprochions que vous en vsiez avec trop d'épargne, & on diroit à cette heure que vous n'en avez esté avare

jusques icy qu'afin d'avoir dequoi fournir à cette nouvelle profusion, & imiter ces Prodigues qui dépensent en vn jour ce qu'ils ont amassé en plusieurs années. Le mal que j'y voy, MONSIEVR, c'est que je n'en suis pas plus riche, & que ne pouvant me défendre d'estre tenté de la beauté de vos presens, je m'apperçois qu'ils ne sauroient jamais m'appartenir, & que je ne suis pas capable de les posseder. Ie m'en consolerai du mieux que je le pourai, pourveu que vous vouliez bien que je croye que si je ne suis pas digne du bien que vous dites de moy, je le suis en quelque sorte de celuy que vous m'avez toûjours voulu. Continuez je vous supplie, & ne m'abandonnez point en mon extréme necessité. I'ay besoin de vostre faveur auprés de Monsieur Roses, & je vous demande quelque part en l'honneur de ses bonnes graces. Si mon indisposition me permettoit d'aller à Paris, je me rendrois à moy-mesme ce bon office. Ce que je ne saurois devoir à mes soins, je le veux devoir aux vostres, & vous ne sauriez rien faire pour moy qui me touche plus au cœur, ni qui m'oblige plus estroitement d'estre toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXVII.

MONSIEVR,

Ie vous ſuis plus obligé de voſtre bonne volonté que je ne l'aurois eſté de ſon effet. Car il ne vous a rien couſté à me vouloir le bien dont vous me parlez, & il vous euſt couſté à me le faire; & Dieu ſait quelle peine m'auroit donnée l'imagination de la voſtre, & ſi je voudrois acheter les plus grands plaiſirs à ce prix-là. Vous vous ſouvenez de ce Sybarite qui *ſuoit d'ahan*, & qui ſe trouvoit tout rompu de voir vn Manœuvre qui travailloit en ſa preſence. Ie ſuis, MONSIEVR, vn vray Sybarite pour ceux que j'aime, & principalement quand ils ſont pareſſeux, comme je ſay que vous l'eſtes. Laiſſez donc, s'il vous plaiſt, à l'aimable Monſieur Girault, les commiſſions penibles dont il s'acquite ſi dignement, & d'vne maniere ſi obligeante, & contentez-vous de me faire ſigne de temps en temps que vous penſez quelquefois en moy, & que vous eſtes aſſeuré que je penſe ſouvent en vous avec vne joye ou vn chagrin qui vous doivent eſtre également

agreables. I'ay vû toutes les galanteries que la querelle de *Iob & d'Vranie* a produites. On a voulu que j'en aye dit mon ſentiment, & j'ay obey. Si vous voulez que je vous conſeille en ami, n'ayez point de ſi mauvaiſes curioſitez que de vouloir voir ce que j'en écris à Monſieur Ménage. Au reſte, MONSIEVR, ne vous imaginez pas que j'aille crier *au voleur* aprés luy pour vous avoir pris vne de mes lettres. Il n'en ſera pas plus riche ni vous plus pauvre. Il n'y aura ni perte pour vous, ni profit pour luy. Et puis il y a grande apparence que vous vous eſtes laiſſé voler. Car vous autres gens de Cour ne vous laiſſez pas déniaiſer comme cela, quand les choſes vous ſont cheres, & qu'elles valent la peine d'eſtre bien gardées. A ce que je voy je devrois écrire avec moins de negligence que je ne fais, puiſqu'on me lit en ſi bonne compagnie ; & avec plus de reſerve & de retenuë, puiſque c'eſt devant des Prelats qui ne trouveroient pas trop bon que des Archidiacres parlaſſent de beaux viſages, de charmes, d'agréemens, de ſervitude & de paſſion. Vous, MONSIEVR, qui avez defendu ma reputation en des occaſions plus importantes, ne ſouffrez pas qu'elle ſe perde en celle-cy, & ſouſtenez hardiment que je vis en bon Chanoine avec vne regularité exemplaire, & que la galanterie qui m'a quitté ne m'a prevenu que de quelques mois, & lors que j'eſtois preſt de luy donner ſon congé, & de m'en

défaire courageusement. Et bien, MONSIEVR, vous voyez de quelle sorte je vous entretiens. Serez-vous encore assez injuste pour vous plaindre que je vous traite avec trop de delicatesse. Il me semble que vous n'en auriez pas sujet, & que vous en auriez bien davantage de m'alleguer le *nimis familiariter* de cet Ancien. A vous ouïr parler, on diroit que j'accable le monde de fleurs de bien dire, que je ne dis que des fleurettes, que *je fais florés par tout*, comme le disoit autrefois le pauvre Monsieur de Voiture, & que je ressemble à ce badin de Prince qui estouffoit les gens sous des roses. Le temps n'en est plus, MONSIEVR : le Iardin où il m'en venoit quelquefois d'assez curieuses & d'assez rares n'en produit plus que de communes & de vulgaires, & mon esprit est devenu vn fonds infertile comme cette terre, dont il est dit *anus terra, imbecilla ad omnia, & infœcunda.* C'est à dire que j'ay employé tant d'années à le polir qu'il en est presque tout vsé. Il m'en reste pourtant assez pour connoistre que vous en avez extrémement, & pour croire qu'vne heure de vostre conversation tous les jours rallumeroit dans le mien des feux qui n'y sont pas encore tout-à-fait esteints. Ie chercherai les occasions de me procurer ce bonheur, & de vous obliger de venir quelquefois en vn lieu où vous estes parfaitement honnoré ; Vous m'entendez, MONSIEVR, & si Dieu m'exauçoit aussi bien à pro-

portion, vous connoiſtriez de bonne ſorte que je ſuis de toute mon ame,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXVIII.

MONSIEVR,

I'eſpere qu'on vous aura preſenté mon Livre. Mais je ne m'aſſure de rien aprés les plaintes que pluſieurs de mes Amis m'ont faites ce voyage d'avoir eſté oubliez. Monſieur de *** a charge de vous rendre de ma part ce témoignage de mon eſtime & de mon affection particuliere. S'il y avoit manqué il effaceroit par là vn million d'obligation que j'ay à ſes ſoins officieux. Car n'ayant que ce ſeul moyen de me renouveller dans voſtre ſouvenir, & d'empécher que l'idée qui vous en reſte n'acheve de s'vſer tout-à-fait, j'aurois vn ſenſible déplaiſir d'avoir perdu cette occaſion. Croyez-le, MONSIEVR, je vous en

ſupplie, & y donnez promtement ordre ſi vous jugez que la choſe le merite. Si vous la tenez indigne d'eſtre demandée, au moins n'ayez pas ce dédain pour moy; on ne trouve pas tous les jours des gens qui aiment ſi fort, & qui en rompent ſi peu la teſte aux perſonnes. Et ſans mentir, ce ſeroit vne méconnoiſſance horrible, ſi je vous eſtois devenu indifferent, moy qui ſuis avec autant de chaleur & de tendreſſe que jamais,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXIX.

MONSIEVR,

Puiſque la main vous tremble en m'écrivant le compliment de Madame de Rambouïllet, je craindrois que la mienne ne ſechaſt ſur mon papier, & ne devinſt paralytique, ſi j'entreprenois d'y répondre. Pour me ſauver ce malheur, je vous

prie, MONSIEVR, de m'assister de quelques-vnes de vos plus belles paroles. Vous en avez tant, que cet emprunt ne vous sauroit incommoder; & d'ailleurs je m'engage de vous les rendre à la premiere occasion. Dites donc, s'il vous plaist, à cette divine personne, & dites-le à vostre mode, que j'ay vn dépit extréme, qu'ayant à exprimer les sentimens extraordinaires que me donne son incomparable merite, il ne s'offre à moy que des termes vulgaires, qui sont les restes de tant de profanes qui en abusent tous les jours, & qui employent en des sujets tres-indignes les mots d'*estime infinie*, de *profond respect*, & de *parfaite veneration*. Asseurez-la que je l'ay presente en ma pensée toutes les fois que je travaille, que je l'invoque comme les Poëtes invoquent les Muses, & que si mon esprit estoit capable du beau feu & de la noble fureur qui anime les grands hommes, elle me viendroit sans doute de la passion que j'ay de luy plaire. Vous avez eu raison, MONSIEVR, de me celer la meilleure partie des loüanges qu'elle a données à mon Ouvrage. Vous avez jugé que la teste m'en tourneroit, & qu'en vn temps d'abstinence, vous me feriez courre fortune de m'enyvrer de ces douces & precieuses fumées. Ie vous rends graces tres-humbles de n'avoir pas voulu exposer mon ame au peril manifeste d'vne si violente émotion, & d'avoir épargné à ma modestie vne tentation si rude, Aprés ces nouvelles

marques d'affection, vous devez croire que je suis vivement touché de l'injustice que l'on vous rend, & que je deteste les sotes & les lâches maximes de ceux qui traversent vostre fortune. Vous en parlez si agreablement à vostre Ami, & vostre petite colere m'a paru tellement ingenieuse dans la lettre dont il vous a plû de me faire part, qu'il n'est pas aisé de vous plaindre sans vous envier. Au moins, quoi que vous en disiez, je ne puis vous estimer malheureux avec tant d'avantages de la Nature: vous possedez les solides biens; vous meritez tous les autres, & avez dequoi les attendre fort à vostre aise, avec vn bon benefice, vne belle charge, & cinquante mille écus de patrimoine dont vous joüissez. Il ne faut que trois ou quatre dracmes de Philosophie bien infusées là dedans, pour composer vn excellent antidote contre le chagrin & l'inquietude de l'ambition. Vsez-en, MONSIEVR, tous les matins, je vous en conjure, & ne negligez pas vn moyen si facile de rendre le repos à vn esprit qui en est digne, & qui a de telle sorte charmé le mien, qu'on ne sauroit estre plus que je le serai toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXX.

MONSIEVR,

Mon Livre vous parlera pour luy, mais je voudrois bien vous parler pour moy. Ie me répons que je suis encore bien dans vostre esprit. Car ce n'est pas vn lieu où l'on ne face qu'entrer & sortir, & où les choses que vous daignez y recevoir changent à toute heure de rang & de place. De mon costé, MONSIEVR, je puis vous asseurer que vous estes toûjours dans mon cœur comme de coustume, & que je me pique d'honneur de vous y conserver soigneusement, quoi que vous m'y faciez quelquefois assez de peine pour souhaiter que vous en fussiez dehors. En effet, MONSIEVR, les Sages ne reçoivent que du plaisir du souvenir qui leur reste du bonheur qu'ils ont perdu; Mais ceux qui ne le sont pas, s'en affligent & s'en tourmentent chantant pitoyablement,

Felicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée, &c.

Mes

Mes plaintes ne s'arresteroient pas là, si je ne savois que vous haïssez les plaintifs, & les malheureux, à moins qu'ils ne soïent d'ailleurs d'vne vertu extraordinaire. A propos de vertu, MONSIEVR, à quoi tient-il que la vostre ne reçoive la recompense qu'elle merite? Quand vous serez-vous Evesque de deçà Loire? faudra-t-il que j'attende encore bien long-temps la joye que je m'en promets? A quoi vous sert donc d'avoir tant d'esprit, tant de belles connoissances, tant de solide pieté; & ce que je n'estime guere moins, d'estre si agreable jusque dans vostre chagrin & dans vostre mauvaise humeur? A qui me dois-je prendre du retardement qui me fait languir? Il y a plus de seureté d'en accuser la Fortune: Car de tous les Grands qui s'en pouroient offenser, je n'en connois point qui s'appelle ainsi. Et pour cette bizarre Deesse, bien loin de se fascher de mes reproches, elle prend plaisir d'estre injuriée, selon ce mot que vous savez, *Cum convitiis colitur.* Dieu me garde d'estre obligé de luy rendre toûjours cette sorte de culte, & puissay-je devant la prochaine campagne luy devoir des loüanges, & des remerciemens pour l'amour de vous. A la charge, MONSIEVR, que quand vous serez *Monseigneur*, vous ne laisserez pas de m'aimer vn peu, & de faire quelque cas de la passion extréme avec laquelle je suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXI.

MONSIEVR,

Si vous me faites l'honneur de me croire, vous vous croirez toûjours vous mesme, & ne croirez que quelquefois le *charitable Prelat* dont vous me parlez. C'eust esté dommage que vous eussiez rejetté l'inspiration de vostre Apollon. En verité, MONSIEVR, vostre Sonnet m'a semblé fort beau, & vostre Epigramme fort jolie. Cependant, il faut que je sois bien equitable pour les louër, car ils m'ont estrangement rompu la teste durant vne fiévre de quinze jours dont je ne viens que de sortir, & je ne saurois vous dire la peine que j'avois dans mes réveries de trouver les mesures & les rimes que vous aviez si heureusement rencontrées. Ie suis encore si abbatu de mon mal, qu'il faut que je sois bien vivement touché de l'obligation que je vous ay, pour me haster comme je fais de vous en remercier dés aujourd'huy, & de vous protester que je suis plus que jamais,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE BOISROBERT METEL Abbé de Chastillon.

LETTRE CCCXXII.

MONSIEVR,

Si vostre Angelique a vn son de voix aussi doux que j'ay trouvé celuy de vos vers; Si ses cadences sont aussi belles, & si ses traits de gorge répondent à ceux de vostre plume & de vostre esprit, que je vous estime heureux de la pouvoir entendre quand vous voulez! En effet, MONSIEVR, vostre chanson m'a ravi, & outre la gentillesse de la conception qui est pour l'esprit, j'y ay remarqué des naivetez & des mouvemens qui agissent sur les cœurs; qui remuent les affections, & qui impriment en ceux qui les lisent, les mesmes sentimens que vous avez eus dans l'action que vous nous representez : Et c'est là à mon avis le plus noble effet de la Poësie, & sa plus haute perfection. Que cecy m'a plû!

Mais vous chantez à contre-tans,
Taisez-vous, j'entens Angelique.

Si j'eusse esté là, & que vous eussiez dit d'aussi agreables choses, j'eusse demandé silence à Angelique, comme vous le demandiez aux Rossignols. Pour cette pensée qui suit;

Voyez les amoureux Zephyrs,
Qui plus discrets que vous retiennent leurs soûpirs,

vous n'estes peut-estre pas le premier à qui elle est venuë. Mais vous vous la rendez particuliere par cette comparaison des Amans avec les Zephyrs, *Qui plus discrets que vous*. Celle par où vous finissez est veritablement excellente:

Les Echos mesmes de ces bois
N'en osent rendre vne parole:
Ils craignent de blesser nos sens,
Et de mal imiter de si divins accens.

Cela est parfaitement bien imaginé, & il n'est rien de plus delicat. Continuez, MONSIEVR, à me faire part de vos merveilles. Ie n'en suis pas tout-à-fait indigne, puisque je sçay bien les estimer ce qu'elles valent, & que j'en ay tous les ressentimens que vous en pouvez attendre. Ie me réjouïs du progrez de vostre fortune. Quelque grande qu'elle soit jamais, elle sera toûjours au dessous de vos merites & de mes desirs. Ie passe à ce qui me regarde. I'aurois bien de la peine à croire sur vne autre parole que sur la vostre, qu'on eust trouvé quelque chose à dire au passage que vous me marquez. C'est vn des endroits de tout le Discours qui me déplaisoit le moins, & qui me

ſembloit le plus à l'avantage de ſon Eminence *. Et certes les Rhetoriciens donnent pour precepte que dans les Panegyriques l'Orateur ne doit jamais manquer de répondre aux objections qui ſe font publiquement contre celuy qu'il a entrepris de louër ; au moins ſi elles ne ſont abſolument ſans replique, & que ce ne ſoient des coups qu'il ſoit du tout impoſſible de parer ou de détourner. Et la raiſon qu'ils en rapportent, c'eſt qu'autrement le Lecteur ne demeure pas tout-à-fait perſuadé. Il luy reſte quelque doute en l'ame; & ſi on ne luy leve cette mauvaiſe impreſſion, elle luy reviendra toûjours en l'eſprit, & il oppoſera ces defauts imaginaires à toutes les qualitez eminentes qu'on luy aura fait voir dans vn homme illuſtre. Tous ceux qui ont écrit contre le Siecle, ont fait cette plainte, qu'il n'y avoit qu'vne teſte qui gouvernaſt tout, & qui fuſt la ſource de tous les conſeils. Et je me ſouviens qu'vne fois dans vne compagnie où je me trouvai, vn Conſeiller de la Cour alleguant là deſſus ce mot des Proverbes, *Salus vbi multa conſilia*, fut bien ſurpris quand je luy fis voir que le Grec de Symmachus & de Theodoſion ne portoit pas ἐν πολλῇ βουλῇ, *vbi multa conſilia*, mais ἐν πολυβούλῳ, *vbi vir multi conſilij*. Cela eſtant, je croyois pouvoir écrire avec approbation ce que j'avois déja dit avec applaudiſſement. Et veritablement, je ne ſaurois m'imaginer que ce ſoit parler mal du Gouvernement, de dire que

* M. le Cardinal de Richelieu.

ceux qu'on a punis pour l'avoir voulu traverser, que les ennemis de l'Estat, que les Perturbateurs du repos public, y trouvent quelque chose à dire. Les Damnez maudissent Dieu, & blasphement contre son nom; & cependant il n'en est pas moins glorieux. I'aurois tort si l'objection estoit purement de mon esprit. Mais elle est aussi publique qu'elle est injuste. Ie serois coupable si je l'avois proposée sans la resoudre. Mais y ayant pleinement satisfait, comment peut-on m'en blâmer avec couleur? Ie m'asseure, MONSIEVR, que vous appuyerez mes raisons des vostres; & que vous soustiendrez courageusement le bon droit de vostre tres-humble serviteur.

AV MESME.

LETTRE CCCXXIII.

MONSIEVR,

Il y a long-temps que vous m'avez conquis tout entier, & que vous estes vn de mes Monarques Seigneuriaux, ou, pour parler plus proprement, vn de mes souverains Seigneurs. S'il vous

en ſouvient bien, en vn lieu où j'avois reſiſté aux charmes & aux agréemens d'vn beau viſage, vous me gagnâtes d'abord par ceux de voſtre eſprit, & de voſtre excellente compagnie; & depuis vous m'avez acquis encore plus abſolument par vne infinité de bons offices dont je pouvois tirer de ſolides avantages, ſi j'euſſe autant aimé ma fortune que je faiſois mes Livres & mon repos. Aprés cela, MONSIEVR, il faudroit que je fuſſe bien rebelle, bien felon & bien frondeur, pour manquer à vous honnorer tout le reſte de mes jours. I'ay grande obligation à Monſieur voſtre Neveu de vous avoir aſſeuré, comme il a fait, que j'avois pour vous des ſentimens bien plus tendres que n'en ſignifie le mot *d'honnorer*. Ce me ſeroit vn plaiſir extréme de pouvoir reconnoiſtre ce bon office en ſa perſonne, & je vous ſupplie de croire que je n'en perdrai nulle occaſion, & que ſi elle s'offroit je la regarderois comme vne des plus agreables que je pûſſe avoir de vous témoigner avec quelle chaleur, & avec quelle paſſion je ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXIV.

MONSIEVR,

Ie jurerois de bon cœur, ſi voſtre exemple ne me faiſoit peur. Vous eſtes vn des premiers à qui j'ay penſé dans la diſtribution de mon Livre, & j'eſtois reſolu de vous l'envoyer en quelque part de la France que vous euſſiez choiſie pour vous délaſſer de la Cour, ſi l'on euſt pû y ſouffrir davantage voſtre éloignement. Cependant, MONSIEVR, toutes mes bonnes intentions ſont demeurées inutiles, & j'apprens que vous murmurez contre moy. Et puis, dites que la prevoyance eſt de grand vſage à vn malheureux. I'avois donné cette commiſſion à Monſieur de Lelez, qui eſt l'homme du monde le plus exact. Comment eſt-il poſſible qu'il ait commencé par vne occaſion ſi importante à manquer à cette reguliere ponctualité dont il fait profeſſion? Mais, MONSIEVR, ſe peut-il faire auſſi que vous ayiez pû vous imaginer que je fuſſe capable de vous oublier, moy qui ne conſerve rien ſi cherement dans ma memoire

moire que l'idée de voſtre charmante converſaſation, le ſouvenir de tant de bontez que vous avez toûjours euës pour moy, & les proteſtations que je vous ay tant de fois renouvellées, de vouloir eſtre toute ma vie,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXV.

MONSIEVR,

Quand vous auriez ajouſté à voſtre lettre toute pleine de fiel & d'amertume, vne Satyre ſanglante comme on m'en avoit menacé, je ne répondrois à tout cela que par des civilitez & des complimens. Traitez-moy comme il vous plaira, je ſuis reſolu de ſouffrir de vous comme j'euſſe fait autrefois d'vne Maiſtreſſe, lors que j'eſtois jeune & galant. Ie ſay, MONSIEVR, qu'il n'y a pas vn homme au monde plus prompt que vous, & dont la bile s'enflamme plus viſte à la moindre

lueur de vray-semblance, qui vous fait entrevoir l'apparence d'vne injure. Mais je say bien aussi qu'il n'y en a point dont les entrailles soient meilleures, & qui ait vn plus grand fonds de bonté. Vingt-cinq ans durant vous m'avez voulu du bien, & il n'a pas tenu à vous que vous ne m'en ayiez procuré pendant vostre faveur auprés de feu Monsieur le Cardinal ; & lors que les Normans, comme vous l'avez écrit de si bonne grace, tenoient à gloire que vous fussiez de leur païs,

-------- Et les plus apparens
Payoient d'Osier pour estre vos parens.

Et veritablement, si j'eusse esté aussi bon Courtisan que vous estes bon Ami, je serois peut-estre à cette heure vn Prelat considerable, qui n'auroit pas le loisir de faire des Livres. I'ay dit, j'ay écrit, j'ay publié par tout les obligations que je vous avois. Vous savez, MONSIEVR, que je suis assez solidement establi en la reputation d'estre sensible aux bien-faits & en l'amitié : Et aprés tout cela, comment pensez-vous qu'on reçoive les reproches que vous me faites d'avoir commis contre vous vne lascheté, vne trahison, vn assassinat? Pretendez-vous persuader que je me sois joint à vos Persecuteurs pour achever de vous perdre, & pour vous donner le dernier coup ? En verité, vous entreprenez-là vne chose qui vous reüssira difficilement : le Diable mesme ne voudroit pas

faire pour rien vne action comme celle-là. Quel fruit en pouvois-je tirer ? voulois-je me venger d'vn homme qui est vne de mes plus cheres & plus anciennes inclinations, & de qui je recevois tous les jours des marques d'vne particuliere estime ? Me serois-je laissé emporter à la tentation de dire vn bon mot ? Celuy qui vous a blessé ne merite pas ce nom, & ces malheureuses lignes dont vous vous plaignez, ne contiennent qu'vne raison de ce que j'avois à prouver, & vne raison dont je me pouvois facilement passer, sans rien perdre de la suite & de la grace de mon discours. I'avois à monstrer que Monsieur de Voiture n'estoit pas blâmable pour s'estre proposé de divertir vne excellente Princesse par vn recit qui sentoit tant soit peu *le stile d'vn Comedien*, au jugement de mon Adversaire. Là dessus j'allegue Platon, qui a bien voulu quelquefois *faire le farceur*. I'allegue ce mot d'vn galant homme, *Ie joüe la Comedie pour l'amour de moy, & pour en estre le spectateur.* I'y ajouste l'exemple *d'vn agreable Abbé que j'honnore, que j'estime, & que j'aime cherement*, à qui vn bel Esprit a donné le nom *d'Abbé Mondory.* N'est-il pas manifeste, MONSIEVR, que je n'ay pas voulu deshonnorer la memoire de Platon, ni condamner le galant homme, & l'Abbé divertissant, & qu'il faut necessairement que je les approuve, puisque j'autorise par leurs exemples l'action de mon Ami que j'ay dessein de justifier ?

Ie ne nomme point cet Abbé. Ie fais profession de l'honnorer. Ie dis de luy ce qu'en avoit dit vne personne qui luy est chere, & ce que vous en avez dit vous mesme cent fois, non pas au Mans, mais à Paris dans des Compagnies où j'ay eu le bon-heur de me trouver avéque vous. Vostre Ami vouloit-il vous offenser ? Quand vous repetiez son bon mot, estiez-vous brouïllé avéque vous mesme, & aviez-vous intention de vous nuire ? Lors que j'ay écrit ce qui vous a déplû, vous estiez à la Cour, approuvé, estimé, cheri; & vostre éloignement de Paris n'est arrivé que depuis que mon Exemplaire a esté entre les mains de mes Amis & des vostres pour le revoir & l'examiner. Vous ne doutez point de l'affection & de la prudence de Monsieur de ***. Il a vû cet endroit qui vous a déplû, devant qu'on eust donné mes papiers à l'Imprimeur. S'il eust crû que vostre reputation y eust esté interessée, n'est-il pas vray, MONSIEVR, qu'il n'eust jamais manqué de m'en avertir, & de me conseiller de le supprimer? Faire quelquefois *le Mondory* en chambre, est-ce faire *le Iodelet ?* Mondory n'est-il pas parmy nous ce que *Roscius* estoit parmy les Romains, & ne m'avouërez-vous pas que chez les Latins, quand vn grand homme excelloit en quelque profession que ce fust, on disoit que *c'estoit vn Roscius en son art?* Confessez, MONSIEVR, que vous avez tort, & me laissez esperer que lors que vostre violent

accés de colere ſera paſſé, vous me ferez reparation d'injures. En attendant, peſtez & declamez tout voſtre ſoûl ; Ne vous en contraignez point; liſez dans toutes les Ruelles cette lettre Satyrique que vous m'avez envoyée, où vous me traitez de *Faiſeur de Turlupinade, de Railleur fade & ſans jugement ; de Ramaſſeur de bagatelles & de fatras, & de Grammairien qui ne ſait que la ſcience des points, des virgules & des parentheſes.* Ie conſens que vous vous purgiez la bile, & que vous vous déchargiez le cœur à mes dépens. Ie ne ſuis guere endurant de mon naturel : je ne manque ni de forces, ni de bonnes armes pour me defendre,

------Ferrúmque haud debile dextrâ
Spargimus, & noſtro ſequitur de vulnere ſanguis.

Mais, MONSIEVR, je ferois conſcience de me ſervir contre vos outrages, d'autres choſes que de la patience & de la douceur. Quelque loin que vous vous ſoyez emporté, vous en reviendrez bien-toſt, & quand vous n'en voudriez jamais revenir, je ne laiſſerai pas de demeurer ferme & conſtant dans la reſolution où je ſuis de ne violer de ma vie la religion de noſtre ancienne amitié, & d'eſtre malgré vous avec beaucoup de tendreſſe & de paſſion,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXVI.

MONSIEVR,

Ie l'avois toûjours bien jugé que vostre colere estoit vn feu qui passeroit viste, & qui en s'esteignant allumeroit encore davantage l'affection dont vous m'honnorez depuis tant d'années. Vous n'aurez pas desagreable que je vous compare à vn Abbé de dix mille écus de rente, qui estoit des principaux favoris du Cardinal de Ioyeuse, & qui dit de soy mesme,

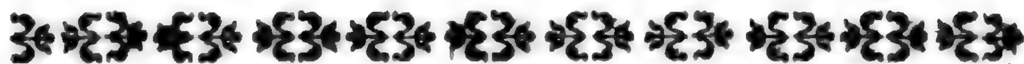
Ie n'ay rien de fragile en moy,
Que mes courroux qui sont de verre.

Le Ciel en soit loüé. Pour casser ce verre je n'ay eu besoin que de quelques paroles pleines de douceur & de veritable tendresse; & cet exemple a justifié la verité du Proverbe Hebreu, qu'vne douce réponse brise la colere, *Responsio mollis frangit iram.* On avoit voulu me faire peur de cet Esprit que vous appellez *dangereux*, & qui, à ce que j'entens, n'est pas moins agreable que certains poisons, ni moins beau que les serpens les plus dorez, & les plus azurez de toute l'Afrique. Mais

je vous jure, MONSIEVR, que je n'en ay point pris l'allarme, & que j'ay toûjours crû fermement que la malignité du venin le mieux preparé ne pouroit agir qu'inutilement contre la bonté de vostre naturelle constitution, c'est à dire contre la solidité de vostre jugement, & la constance de vostre amitié. Ie suis ravi de ne m'estre point trompé, & je n'en suis guere plus aise pour mon interest que pour le vostre. A l'avenir, MONSIEVR, si vous me faites l'honneur de me croire, vous prendrez vos seuretez contre ce galant homme, qui trouvant par tout dequoi rire, s'est avisé de vouloir que vous en fissiez les frais, & que sa joye vous coustast vostre repos, qui vous est sans doute plus precieux que vostre argent. Defendez l'vn & l'autre, je vous en supplie, de la piperie de ceux qui jouënt, & qui jouënt les personnes qui leur devroient estre cheres. Ie souhaite que la possession de ces biens là vous soit aussi asseurée que vous l'est celle d'vn ancien Ami dont l'affection se fortifie en vieillissant, & qui est resolu quand Monsieur des *** qui est destiné à crever de bonne chere, en devroit crever de rage, d'estre toute sa vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR SARASIN Conſeiller ordinaire du Roy en tous ſes Conſeils.

LETTRE CCCXXVII.

MONSIEVR,

Il eſt vray, ce qu'il vous a plû de m'écrire, qu'en vous demandant l'honneur de vos bonnes graces, je vous ay demandé vne choſe que je refuſerois de beaucoup de gens. Mais il eſt vray auſſi, qu'il y en a peu qui vous reſſemblent, & je ne déferois pas autant que je dois au jugement de cette incomparable perſonne que vous appellez *noſtre divine Preſidente*, ſi je vous croyois vn homme ordinaire. En huit apreſdiſnées qu'elle a eu agreable que je paſſaſſe auprés d'elle, je luy ay vû faire de ſi beaux portraits de vous, que quelque belle qu'elle fuſt, & quelques charmes que je viſſe en ſon entretien, il y avoit de certains momens que la poſſeſſion d'vn ſi grand bien ne me rendoit pas tout-à-fait heureux, & que je vous trouvois à dire pour achever ma felicité. Dés lors,

lors, MONSIEVR, je ſouhaitai de vous pouvoir mettre au rang de quatre ou cinq perſonnes qui ont partagé mon cœur entre elles, & qui me ſont tout le monde enſemble. Et veritablement il ne s'en falloit guere que vous n'y fuſſiez receu, puiſqu'il ne s'en falloit que voſtre conſentement que j'ay eu bien-toſt aprés. Vous me l'avez envoyé, MONSIEVR, dans la lettre la plus obligeante & la plus jolie qui fut jamais; & quoi que vous l'ayez faite ſans meditation & ſans eſtude, je n'auray de ma vie dequoi payer vne choſe qui vous a ſi peu couſté : la circonſtance meſme du lieu en releve le merite, & en augmente le prix. Pour l'amour de moy, en la preſence de Madame de *** vous avez pû faire autre choſe que la regarder. Au meſme temps que vous la voyïez vous avez daigné me conſiderer, & pour me faire ſavoir que vous receviez l'offre de mon amitié, vous avez bien voulu perdre quelques inſtans de ces bonnes heures qui ſe paſſent à l'ouïr parler? Aprés cela, MONSIEVR, l'obligation que je vous ay eſt infinie ; & ce qui me touche le plus, c'eſt que je ne deſeſpere pas de la pouvoir reconnoiſtre, puiſque m'eſtimant, comme vous voulez que je le croye, c'eſt aſſez pour ſatisfaire à tout ce que je vous dois, d'eſtre autant que je le ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE BENSERADE.

LETTRE CCCXXVIII.

MONSIEVR,

Ie viens d'apprendre dans vne lettre de Monsieur de Heurles, que vous avez embrassé ma défense avec toute la chaleur que je pouvois me promettre d'vn bon & genereux Ami. Ie n'en esperois pas moins aux occasions, d'vn Gentilhomme plein d'honneur & de probité, & qui fait vne particuliere profession de vertu. Mais cependant j'en ay eu tout autant de joye que l'on en reçoit d'ordinaire des contentemens qui surprennent, & qui ne sont pas attendus. L'admiration que j'ay toûjours euë de vostre esprit, le plus beau, & le plus brillant du monde, m'avoit déja donné beaucoup d'amour pour vostre personne ; & ce ne seroit pas assez d'appeller amitié l'affection que je me trouvois pour vous. Iugez, MONSIEVR, combien d'ardeur & de tendresse y ajousteront ces nouvelles preuves de vostre bonté. La persecution que l'on m'a faite si injustement, m'a dû estre estrangement sensible ; & c'est vn

des plus rudes coups que je pusse craindre. Neanmoins je vous puis dire avec verité qu'elle ne m'a pas donné de si mauvaises heures, que j'en passerai de bonnes à penser aux témoignages qu'il vous a plû de me rendre en cette rencontre, de vostre estime, & de vostre bienveillance. Soyez toûjours bon & genereux, MONSIEVR, & croyez, s'il vous plaist, que vous ne pouviez en rendre des preuves à personne qui en conservast plus long-temps le souvenir, & qui fust plus que moy du fond de son cœur, & pour tout le reste de ses jours,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXIX.

MONSIEVR,

Sans examiner si je suis digne de mon bonheur, je suis asseuré que vous m'avez gardé la part qu'il vous avoit plû de me donner dans vos

bonnes graces ; & je ne possede presque rien que j'estime tant, & qui tout ensemble me donne moins d'inquietude. Ainsi, MONSIEVR, je ne m'attens pas seulement que vous recevrez mon Livre avec vostre courtoisie ordinaire : mais je pretens que vous vous interesserez courageusement pour sa reputation, que vous vous declarerez son Protecteur à la Cour, & que si quelque *Sçavantasse* s'éleve contre luy, vous le battrez en ruine par vos bons mots, par vos ingenieuses railleries, & par la puissance invincible de vos raisons. I'ay souvent éprouvé qu'il n'estoit point d'opinion si vray-semblable que l'on pust conserver en dépit de vous, & ce souvenir me fait déja crier malheur sur les erreurs qui auront la temerité de vous resister & de combattre les sentimens avantageux que vous aurez conceus d'vne personne qui vous est chere. En verité, MONSIEVR, je merite bien cette felicité, car je vous proteste que je ne croy pas qu'il y ait personne qui estime plus vostre esprit, qui honnore davantage vostre vertu, qui face des vœux de meilleur cœur pour vostre fortune, & qui soit plus que moy,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXX.

MONSIEVR,

Tous les ans reglément vous avez de moy vn Livre nouveau accompagné d'vne lettre douce. C'est vne rente que je vous dois, dont, à mon grand regret, vous estes mieux payé que de vostre pension. A la verité, ce bien-là est de fort petite valeur, mais en recompense il n'est sujet à aucune charge, & ne vous engage à rien qu'à le recevoir comme vne marque particuliere d'estime & d'affection, que je n'ay pas la liberté de vous refuser. Neanmoins, MONSIEVR, je ne saurois estre si modeste que vous estes genereux. Vous me rendez mon present au double : Et sans parler de la reputation que vous me donnez, & d'vne infinité de bons mots que vous dites en ma faveur, qui nous défendent bien mieux mon Ouvrage & moy, que ne le pouroient faire tous les argumens en forme du Païs Latin ; vous m'envoyez de temps en temps des pieces de vostre façon, si ingenieuses, si delicates, & si galantes,

qu'en pensant m'acquiter d'vn devoir, il se trouve que j'exerce vn commerce & vn trafic où je m'enrichis. Toutefois, MONSIEVR, quoi que je face grand cas des richesses de cette nature, je suis encore touché plus sensiblement des témoignages qu'elles me donnent de l'honneur de vostre amitié. Conservez-la moy, je vous en supplie, soit que vous jugiez que je la merite, soit que vous vous souveniez seulement qu'il vous a plû de me la promettre. A quelque titre que ce soit il faut necessairement que je l'aye, & je sens bien qu'il m'est également impossible de m'en passer, & de n'estre pas toute ma vie avec vne chaleur égale & constante,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A MONSIEVR L'ABBE' PONCET.

LETTRE CCCXXXI.

MONSIEVR,

Si vous ne faites vn grand effort de memoire, je n'espere pas que vous puissiez jamais vous souvenir de mon nom. C'est pourtant celuy d'vn homme qui vous a donné ses premieres inclina-

tions lors qu'elles estoient pures & nettes de tout interest, & qui a commencé par vous à estimer & à aimer quelque chose. I'ay eu l'honneur d'estudier avec vous dans le celebre College, appellé vulgairement *Preslo-Bellovacum*, & ce fut sous le regne du redoutable Monsieur Granger, qui nous faisoit tant de peur quand il paroissoit devant nous avec son sceptre à la main, *Cum ferula tristi, sceptro Pædagogorum.* Peut-estre, MONSIEVR, que vous n'aurez pas encore oublié le bon homme *Maistre Marin*, ou autrement *Monsieur le Vasseur*, qui nous donnoit de si bon cœur de mauvais repas ; & son Neveu *Monsieur Moinet*, qui avoit pris pour sa devise vn moineau qui s'élevoit jusque dans les nuës, avec ces mots, *Tandem pertingam limina cœli.* Depuis ce temps-là, MONSIEVR, vous avez pris vn si haut vol aussi bien que le moineau de Monsieur Moinet, que je vous ay perdu de veuë. Vous vous estes fait Docteur de Sorbonne, &, ce que quelques gens de l'Vniversité & de la Cour mesme estimeront bien autant, vous vous estes fait Abbé, &, voicy qu'aprés quelques années (je ne veux pas dire combien, ni me mettre au hazard de vous déplaire si vous vous picquez de jeunesse) la Fortune veut que vous soyez la seconde dignité d'vne Eglise, où j'ay le bonheur d'estre en quelque consideration, & de tenir quelque rang. I'en louë Dieu, MONSIEVR; Et puisque cela est, je me reconcilie de bon cœur

avec Monsieur *Merlin*, & avec les *Harangeres des Halles*, à qui j'ay tant voulu de mal pour l'amour de vous. Car il y a apparence que si vous eussiez esté *Evéque de Saint Eustache*, vous ne seriez pas à cette heure Monsieur nostre Chantre. Ie vous proteste, MONSIEVR, que je ferois tout exprés le voyage de Paris pour vous aller embrasser en cette qualité, si je n'estois attaché icy par vne chaisne honorable que je ne puis rompre, qui est celle de l'assiduité que je dois à Monseigneur du Mans, à qui j'ay l'honneur d'estre depuis douze ans, & si je n'estois lié par d'autres nœuds encore vn peu plus pressans & moins glorieux, ce sont les *nodus* d'vne assez fâcheuse goutte qui m'a ravi vne partie de cette belle disposition que vous m'avez veuë autrefois, lors que nous joüions à *musca vadit*. Mais tout podagre que je suis, il s'en faut encore quelque chose que je ne sois *cul-de-jatte*; &, à parler selon le cours de la nature, j'ay encore d'assez beaux restes de vie pour vous estre offerts, & pour esperer que vous aurez agreable que je les employe à vous rendre toute sorte de services. Si j'y suis receu, je saurai mieux me prevaloir de ma bonne fortune que je ne faisois à douze ou treize ans, & vous connoistrez que je suis de meilleure sorte, & d'vne façon plus obligeante que je ne l'estois alors,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

A



A MONSIEVR DE ***.

LETTRE CCCXXXII.

MONSIEVR,

Il s'eſt trouvé des Princes qui ſe vantoient de donner penſion lors qu'ils payoient vn tribut. Vous faites tout le contraire, quand vous appellez hommage la liberalité dont vous m'honnorez. Ie vous en rends de tres-humbles graces, & confeſſe de vous eſtre tres-eſtroitement obligé de voſtre maniere de donner auſſi bien que de voſtre don. I'eſpere que j'apprendrai dans voſtre beau Livre dequoi me rendre plus digne de la faveur de voſtre eſtime, & de voſtre affection : mais je voudrois bien, MONSIEVR, y apprendre en meſme temps à reconnoiſtre vne partie de la grace que vous me faites. Ce n'eſt pas pourtant que je ſois preſſé de m'acquiter envers vous. Il y a de la gloire à vous devoir, & je n'auray jamais honte de me dire,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, & tres-obligé ſerviteur.



A MONSIEVR L'ABBE' BOIER.

LETTRE CCCXXXIII.

MONSIEVR,

I'attendois qu'il me vinst quelque joye pour répondre à l'agreable lettre qu'il vous a plû de m'écrire. Mais elle est trop long-temps à venir, & il y a bien de l'apparence que vous serez plustost remis de vostre *colera morbus*, que moy de l'extréme tristesse dont je suis accablé depuis la mort de Monsieur le Chantre de nostre Eglise. Neanmoins, MONSIEVR, vous estes vn excellent Consolateur, & s'il est vray que vous vouliez tout de bon m'accorder l'honneur de vostre amitié, comme il semble que vous me le promettiez, rien n'est plus capable de moderer le déplaisir de ma perte qu'vn acquest de cette importance. Ie devois le meriter devant que de l'avoir, & vn bien de si haut prix se devoit payer par avance. Puisque vous m'avez voulu faire credit & me prester sans prendre vos seuretez, je vous suis obligé au double, & vous avez trouvé le secret de faire

deux graces en ne faiſant qu'vn preſent. L'invention en eſt fort belle & fort jolie, & je voudrois en pouvoir découvrir vne auſſi bonne pour reconnoiſtre vne faveur ſi particuliere. Ie ne ſuis pas fort inventif de mon naturel. Mais l'Amour eſt vn admirable Ingenieur, & je ſens bien, MONSIEVR, que j'en auray beaucoup pour vous, & que je ſerai de bonne façon,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

A MONSIEVR L'ABBE' QVILLET.

LETTRE CCCXXXIV.

MONSIEVR,

Ie ſuis fort aiſe que vous ayez vû dans ma lettre à Monſieur Roſes combien je me ſens vivement touché des belles marques qu'il vous a renduës de ſa genereuſe amitié. Vous connoiſtrez en toutes occaſions que tous vos intereſts me touchent au cœur, & que je fais vne ſinguliere

estime de vostre vertu & de vostre esprit. I'ay lû & relû vostre excellent Poëme, & toûjours avec vn extréme plaisir. C'est à vous, MONSIEVR, qu'il appartient de celebrer les actions heroïques de nostre grand Cardinal; vous qui savez si bien parler le langage des Dieux, & qui vous exprimez si noblement en vne langue immortelle. Pour moy, qui n'écris qu'en prose, & encore en prose Françoise, je ne vous suivrai que de bien loin comme vn homme de pied peut suivre vn Cavalier monté sur vn Barbe. Neanmoins, MONSIEVR, quoi que je n'aille qu'au petit pas, j'espere pourtant arriver enfin où je me propose. Car je vous promets que je ne m'amuserai point par les chemins, & que les pierres que me jettera Monsieur de Girac, ne seront pas capables de m'arrester. Il en auroit vne *montjoye*, & feroit claquer continuellement sa fronde, que je n'en tournerois pas seulement la teste de son costé. Ie suis ravi de vous trouver en cela dans mes sentimens, & de voir que ce qui m'a semblé le plus facile & le plus commode, vous semble aussi le plus raisonnable & le plus honneste. Au reste, MONSIEVR, mon Apologie est achevée d'imprimer, & je pense qu'on vous la presentera de ma part aussi-tost que cette lettre. Faites-la bien valoir, je vous en supplie, pourveu qu'il ne vous en couste guere, & que la reputation de vostre jugement n'y soit que mediocrement interessée,

Et veritablement, MONSIEVR, vous ne la mettrez pas en grand peril. Car au pis aller qu'en dira-t-on ? ſinon, que vous me faites l'honneur de m'aimer avec vn peu de déreglement, & perſonne n'en ſera ſurpris quand on ſaura ce que je publiray par tout, que je ſuis de toute mon ame,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXXV.

MONSIEVR,

Ie ſuis devenu ſi delicat en loüanges que je ne puis preſque les ſouffrir, ſi elles ne me viennent des perſonnes intelligentes & ſinceres comme vous l'eſtes. Voſtre comparaiſon de mon Livre avec le bon vin de la *Ciutat* m'a tout-à-fait plû, & m'a donné en meſme temps deux agreables penſées : Car afin que vous le ſachiez, MONSIEVR, ſi j'aime l'approbation des hommes ra-

res, je n'aime guere moins le delicieux nectar dont vous me parlez. Que je voudrois en pouvoir boire avec vous sans vous éloigner de la Cour, & vous tirer de vostre centre ! On m'a envoyé de Paris vn pasté à la Royale, qui est fait d'vn admirable jambon de Mayence. I'ay de pleins mannequins de bigarades & de citrons ; quatre barils d'olives de Luques & de Veronne, & vne cave entiere d'incomparable rossolis. Nos chapons gras & nos gelinotes sont merveilleuses. Où estes vous, MONSIEVR, & que n'estes-vous icy ? Ie vous mangerois des yeux de bon appetit, & je vous boirois avidement des oreilles. Ces façons de parler sembleroient bizarres à d'autres qu'à vous, qui vous souvenez que Martial a dit,

Inspexit molles pueros, OCVLISQVE COMEDIT:
& Ovide, ou Properce,

Incipe, suspensis AVRIBVS *ista* BIBAM.

Ce que vous me mandez du mauvais dessein de mon nouvel Adversaire ne seroit pas capable de troubler la pureté de ma joye. Vous ne sauriez croire, MONSIEVR, combien je suis dur aux injures de cette sorte. Mais en revanche je suis extrémement tendre & sensible aux bienfaits & à l'amitié. Conservez-moy la vostre, je vous en conjure, par ce qui vous est le plus cher au monde. Vous seriez injuste si ce n'estoit vostre belle *Callipedie*, dont je suis tellement épris, que je ne saurois vivre vn moment sans elle. Si cela n'est,

ne me croyez jamais veritable, & ne souffrez plus que je me die,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXXVI.

MONSIEVR,

Ie souhaite impatiemment la belle saison, puisque vous me faites esperer de revenir icy, *cum Zephyris & hirundine prima.* Ie remercirai mon cher Prelat, d'avoir imposé à la faveur qu'il vous a promise, vne condition dont je me trouverai si bien. En attendant, MONSIEVR, je tascherai de soulager mon ennuy dans le Cabinet, & à table le mieux qu'il me sera possible. Il n'y a guere que ces deux lieux où je puisse recevoir icy quelque adoucissement aux maux de la vie. Hors les bons Livres & la bonne chere, il n'y a point de salut pour vn Provincial qui a le goust bon. Neanmoins je seray moderé en l'vn & en l'autre.

Ie ne passerai point les bornes que prescrit vne temperance gaye & réjouïe, *hilaris temperantia* : & enfin je vous conserverai soigneusement vn des hommes du monde qui vous honnore, & vous estime davantage, & qui est avec le plus de passion,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXXVII.

MONSIEVR,

Ie n'ay pas encore assez de santé pour oser gouster à vostre admirable vin *de Cassie*. Mais j'en ay assez pour vous en remercier de tout mon cœur, & j'aime mieux m'acquiter mal de ce devoir que d'estre trop long-temps à m'en acquiter. Ie me trouve si bien de vostre scrupule que j'ay envie de luy donner vn nom plus honnorable, & de l'appeller religion. C'est vne excellente qualité, & particulierement à vn Prelat, & aprés l'avoir reconnuë en vous en vn degré si eminent, je ne saurois

ſaurois m'empécher de vous regarder encore avec plus de veneration que je ne faiſois. Voſtre remarque ſur le nombre de ſept eſt vne fort belle choſe. Mais c'en eſt vne fort bonne que le nombre ſenaire de vos bouteilles de la *Ciutat*. Que vous rendrai-je, MONSIEVR, pour vn tel preſent? Nous n'avons rien icy qui ſoit de ſon prix. Pour le moins faudra-t-il que j'attende l'hyver prochain pour vous envoyer de certaines Gelinotes que j'ay découvertes à dix lieuës d'icy, & que Monſieur Roſes appelle *de gros Ortolans*. A propos de Monſieur Roſes, je fis réponſe à ſa longue & galante lettre devant que de tomber malade, & depuis ce jour-là, voicy la premiere fois que je prens la plume. Ie ne me ſens pas aſſez de force pour la tenir davantage, quelque paſſion que j'aye de vous entretenir amplement ; l'eſprit eſt promt, mais la chair eſt infirme. Ie tâcheray pourtant de faire durer cette infirmité quelques luſtres encore, afin d'avoir le loiſir de reconnoiſtre les bontez que vous avez pour moy, & de meriter la faveur que vous me faites de me croire,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXXXVIII.

MONSIEVR,

Vous ne m'avez pas prevenu que de peu de jours. Ie ne pouvois plus m'empécher de vous faire l'Eloge de voſtre bon vin de *Caßie*, & de reconnoiſtre par là l'honneur qu'il m'a fait cette ſemaine en trois grands repas que j'ay donnez à mes Amis pour me réjouïr avec eux de ma gueriſon. Vous connoiſſez, MONSIEVR, ce Polycarme de Martial, qui obligeoit toutes ſes connoiſſances à luy faire des preſens toutes les fois qu'il relevoit de maladie; ſur quoi ce Poëte dit agreablement à ſon ordinaire,

Nam quoties ſurgis Soteria poſcis amicos,
Sit pudor, ægrota jam Polycarme ſemel.

Pour moy, MONSIEVR, je me ſuis aviſé d'vne autre ſorte de *Soteria*, qui eſt moins incommode à ceux qui s'intereſſent à ma ſanté, & c'eſt en ces occaſions celebres que voſtre admirable vin s'eſt fort ſignalé, & qu'il a eu la gloire d'eſtre comparé à celuy que Thraſea & ſon Gendre bûuoient, lors

qu'ils feſtoient la naiſſance de Caſſius & des deux Brutes.

Quale coronati Thraſea Helvidiúſque bibebant;
Brutorum & CASSI *natalibus.*

Ne voudriez-vous pas bien, MONSIEVR, que ce fuſt de là que le vin de *Caßie* eut tiré ſon nom, & pouroit-il avoir vne origine qui fuſt plus noble & plus illuſtre? Que vous m'avez fait de plaiſir de m'avoir appris ce que dit Hippocrate de ce delicieux nectar! Puiſqu'il l'appelle *vn corps de cuirace pour la poitrine*, je n'apprehende plus les maux qui ſont funeſtes à la pluſpart des Goutteux que nous voyons ordinairement perir par vne debilité de cette partie. Ces armes dont nous parlons ne ſont point peſantes. Ie ne ſaurois eſtre ſi foible que je n'aye la force de les porter, & je m'engage de ne les quitter point qu'elles ne ſoient vſées. Obligez moy, MONSIEVR, de dire à noſtre genereux Monſieur Roſes, que je ferois dés à cette heure ce qu'il ſouhaite, ſi je ne m'eſtois engagé à vn travail de deux ou trois mois. Neanmoins, s'il le veut abſolument je quitterai tout pour le ſatisfaire, & n'attendrois pas vne ſeconde juſſion, ſi je n'eſperois que l'execution de mon premier deſſein luy donnera plus de plaiſir qu'il n'en ſauroit recevoir de la traduction qu'il demande, & que je luy promets encore de nouveau au premier loiſir dont je pourai diſpoſer. En cela, MONSIEVR, je me propoſerai voſtre contentement

avec le ſien, & ſerai ravi de faire vne choſe que vous témoignez deſirer, & qui vous obligera peut-eſtre d'augmenter vn peu l'amitié dont vous honnorez,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR L'ABBE COTIN Conſeiller & Aumoſnier du Roy.

LETTRE CCCXXXIX.

MONSIEVR,

Quand je vous ay donné mon Livre, je ne ſongeois qu'à vous donner vne marque de l'eſtime particuliere que j'ay toûjours faite de voſtre eſprit; & ſi je me propoſois quelque intereſt au delà, ce n'eſtoit que de tâcher d'obtenir quelque part en l'honneur de vos bonnes graces. Mais comme je ſuis heureux, j'ay trouvé ce que je ne cherchois pas, & mon petit preſent m'en a attiré

vn plus beau & plus riche sans comparaison. Ie vous parle, MONSIEVR, de mon meilleur sens. I'ay déja lû la moitié de vostre Livre. L'Avant-propos m'en a parû admirable, soit en la force du raisonnement, soit en la grace de l'expression. Tout ce que j'ay vû en suite est de mesme prix. Mais sur tout vos *reposoirs* (c'est ainsi que vous les nommez) m'ont parû si delicieux, que je n'avois pas presque le courage d'en sortir. La divine chose que les beaux vers employez en des sujets graves & serieux comme ceux que vous traitez ! Ie les veux apprendre par cœur ces vers magnifiques : ils seront le plus bel ornement de ma memoire, & je n'y conserverai rien avec plus de soin. Ie suis bien aise, MONSIEVR, que vous ne soyez pas moins satisfait de ma Morale que vous l'estes de ma Rhetorique, & que vous approuviez la hardiesse de mon compliment à son Eminence. Ie suis resolu de n'vser point lâchement de la liberté qu'elle me donne de luy écrire quelquefois ; & quoi que je face, je vous aurai toûjours devant les yeux, pour m'exciter à ne rien dire qui soit indigne du courage que doivent inspirer l'amour des Lettres, & l'estude de la vraye Philosophie. Estant contraint de vivre éloigné de vous, je n'osois pretendre à vostre precieuse amitié ; mais puisque vous me l'avez donnée liberalement, je saurai bien éviter tout ce qui pouroit vous obliger à vous repentir de

cette grace, & à rougir quelque jour de la permission que vous m'accordez de me dire toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



A MONSIEVR CHARPY Abbé de Sainte Croix.

LETTRE CCCXL.

MONSIEVR,

Dans l'embarras des affaires où je me trouve, je suis asseuré que vous me pardonneriez bien quand j'attendrois quelques jours encore à répondre à la belle & obligeante lettre dont vous m'avez honnoré. Mais, MONSIEVR, je n'obtiendrois pas ce pardon là de moy-mesme si aisément que de vous, & je vous confesse qu'il m'est impossible de renfermer davantage dans mon cœur l'extréme joye que me donnent les favorables offres que vous me faites de vostre excellente amitié. Ie la reçois, MONSIEVR,

comme je ferois les graces du Ciel qui ſont les cauſes de nos merites, & qui n'en ſont pas les effets. Benie ſoit la memoire de noſtre commun Ami, qui me procure ce nouveau bonheur. Ie me ſouviens bien de vous avoir vû chez luy, & je n'oublierai jamais combien je fus ſurpris d'abord de voſtre bonne mine, & des brillans de voſtre eſprit. Dés ce temps-là, MONSIEVR, je deſirai tres-ardemment l'honneur de vos bonnes graces, & j'euſſe fait infailliblement ce bel acqueſt ſi je me fuſſe trouvé dequoi payer. Vous pouvez juger par là avec quels reſſentimens j'accepte le preſent que vous m'en faites, & avec quelle chaleur je rechercherai les occaſions de m'en rendre digne, en vous témoignant que je ſuis de toute mon ame,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.



A MONSIEVR DE SORBIERE Conseiller du Roy en ses Conseils.

LETTRE CCCXLI.

MONSIEVR,

Vostre remerciement est si beau que j'ay honte de le meriter si peu. Ceux qui vous servent sont trop recompensez par la gloire qui leur en revient. Il n'en est guere, MONSIEVR, qui me fust plus chere, ni qui satisfist davantage ma vanité. A mon premier loisir je suis resolu de me réjouïr avec Monsieur l'Abbé de Tallemant, du bonheur qu'il a eu de vous pouvoir témoigner vtilement à quel point il vous honnore. La lettre que vous luy avez écrite est excellente, & je vous ay vne estroite obligation d'avoir eu la bonté de m'en faire part. Ie n'ay rien à vous rendre qui soit de la valeur de vostre present, & je serois presomptueux si je le pensois. Aussi ne suis-je point pressé de m'acquiter envers vous d'vne dete de cette nature; & bien loin d'en rougir je me vanterai toûjours que je vous suis redevable ; & qu'outre les raisons generales qui con-

contraignent tout le monde à reverer vostre rare merite, j'en ay encore de particulieres qui me forcent agreablement d'estre toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXLII.

MONSIEVR,

Les loüanges que vous me donnez sont fort au dessus de ce que je vaux, & je les trouve bien plus propres pour vous que pour moy. Ie ne m'y suis pas reconnu, je vous l'avouë. Mais j'y ay reconnu clairement la grandeur de vostre courtoisie, & la beauté de vostre esprit. Depuis avant-hier que l'on m'a rendu tout ce qu'il vous a plû de m'envoyer sur le sujet de vostre conversion, & des bienfaits de son Eminence, je l'ay lû deux fois avec beaucoup de plaisir, & j'espere en tirer encore plus d'instruction que de divertissement. Aprés cela, MONSIEVR, je vous prie de croire

que j'estime infiniment vostre merite extraordinaire, & que je suis parfaitement touché de la faveur que vous m'avez faite. Ie publiray par tout ces sentimens-là, & si cette sorte de reconnoissance, qui est la seule dont je sois capable, ne sert ni à vostre fortune, ni à vostre reputation, pour le moins elle m'aidera à meriter quelque part en l'honneur de vos bonnes graces. I'oserois, MONSIEVR, vous les demander, si pour m'en rendre digne, c'estoit assez d'estre veritablement, comme je le suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXLIII.

MONSIEVR,

Il a fait trois Discours Sceptiques sous le nom d'*Alethophile*, qui sont inserez dans la suite des Memoires de Monsieur de Marolles.

Vous avez raison d'aimer autant que vous mesme ce digne *Amant de la verité*, dont vous m'avez envoyé trois belles *Dissertations*. Il merite bien son bonheur, & j'avouë que je ne merite pas le mien, s'il est vray qu'il m'approuve au point que vous dites. Il y a long-temps, MONSIEVR, que

je n'ay rien lû avec vn plaisir plus sensible que ses trois Discours. Il raisonne le plus juste du monde, il a le jugement tres-fin, & tres-delicat. Sa science est d'vne vaste estenduë. Iamais personne ne seut mieux choisir, arranger, & mettre en son jour tout ce qu'il possede, &, en vn mot, s'exprimer avec plus de force, plus d'ordre, plus de grace, plus de politesse. N'en ayez point de jalousie, MONSIEVR : je n'ay pas moins d'admiration pour ce rare homme que pour vous, & je vous declare hardiment qu'*Alethophile* est aussi avant dans mon esprit & dans mon cœur, que l'excellent Monsieur de Sorbiere. On ne sauroit dire davantage, car je ne pense pas qu'on puisse estre plus que je le serai toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.

Comme j'allois fermer cette lettre, vn de mes Amis, qui m'est venu voir, m'a apporté vostre Epistre Latine à Monsieur de Ligniere. Ie vous rens mille tres-humbles graces des grands témoignages que vous y rendez de moy. Mais je vous supplie de croire, MONSIEVR, que quand je n'aurois point d'interest à la louër, je ne laisserois pas de publier par tout qu'on ne peut pas écrire plus elegamment, plus sagement, plus spirituellement, & enfin plus en galant homme.

AV MESME.

LETTRE CCCXLIV.

MONSIEVR,

I'avois déja vû & admiré voſtre excellente lettre au brave Monſieur de Ligniere. Vous m'y faites vn honneur qui eſt fort au deſſus de ce que je vaux, & qui m'attirera ſans doute beaucoup d'envieux. Mais je m'aſſeure, MONSIEVR, que vous ſaurez bien me maintenir dans le rang où vous m'avez élevé. Et puiſque vous avez intereſt à defendre vne reputation qu'il vous a plû de me donner, il me ſemble que je m'en dois repoſer ſur vous, & la poſſeder ſans inquietude. Voſtre compliment à ſon Eminence, eſt de la meſme force & du meſme prix que tout le reſte que j'ay vû de vous. Vous eſtes toûjours ſemblable à vous meſme, & ne voyez guere de perſonnes qui vous reſſemblent. Ie prie Dieu, MONSIEVR, qu'il vous conſerve à la France longues années, & qu'il me face la grace de porter patiemment la douleur que j'ay de vivre ſeparé d'vn homme ſi ſavant, ſi beau parleur, ſi bon, ſi commode, ſi ſo-

ciable; & ſur tout, ſi plein de beaux & de nobles ſentimens. Cette cruelle neceſſité m'empéche de pouvoir pretendre à l'honneur de vos bonnes graces, que je ne ſaurois meriter que par mes ſoins & par mes offices : Mais elle ne m'empéchera pas de vous reverer de loin, & d'eſtre de la meilleure ſorte du monde,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXLV.

MONSIEVR,

Que je vous ſay bon gré d'avoir gardé la copie de la belle lettre qu'il vous avoit plû de m'écrire, & qui s'eſtoit égarée chez mon cher Prelat! Quel dommage que tant d'excellentes penſées que vous aviez eu ſoin de fixer ſur le papier pour les empécher de s'évaporer, ſe fuſſent perduës miſerablement? A l'avenir, MONSIEVR, prenez toûjours, je vous en ſupplie, vne ſemblable precaution, & n'abandonnez point des choſes ſi precieuſes, au caprice de la Fortune, qui conſerve

quelquefois les fâcheux complimens d'vn creancier importun qui vient mal à propos nous demander de l'argent, & fait perir les sages Discours d'vn Philosophe qui nous instruit, & qui sait adroitement joindre le plaisir à l'vtilité. Vous estes, MONSIEVR, cet agreable Philosophe, qui debitez dans les termes les plus elegans du monde, les grandes découvertes que vous avez faites dans vos longs voyages, & dans vos profondes meditations, que vous appellez vos promenades d'esprit. Continuez-les, MONSIEVR, ces savantes promenades, qui a mon gré valent bien celles des premiers Peripateticiens, & de tous ceux qui les ont suivis. Que pouriez-vous faire de mieux, soit en attendant l'Abbaye qu'on vous a promise, soit aprés l'avoir obtenuë de la generosité de son Eminence. Ie veux croire que nos vœux ne languiront pas long-temps, & qu'vn si puissant Bien-faicteur, si tost qu'il aura vn peu exercé celle de vos vertus qui est la plus necessaire à vn Courtisan, ne differera pas davantage à recompenser & à reconnoistre toutes les autres. Quand ce bonheur vous arrivera j'en ferai vne feste domestique, & dés aujourd'huy si vous connoissiez la joye que me donne l'esperance prochaine que j'ay conceuë de voir luire vn si beau jour, vous avouëriez que je suis presque autant que je le dois,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c



A MADAME LA MARQVISE D'ESTISSAC.

LETTRE CCCXLVI.

MADAME,

Ie ne ſay ſi les trois lignes qu'il vous a plû me faire l'honneur de m'écrire au bas de la lettre de Madame de ***, ſont des marques de voſtre humilité comme vous le dites ; mais je ſay bien qu'elles me font perdre toute la mienne, & que je n'ay point de regret à cette perte, puiſque je la fais en cette occaſion. Ie me repreſente bien que tant de belles paroles ne ſont que de purs effets de voſtre courtoiſie, & que je les dois receuoir comme de la perſonne du monde la plus ciuile. Mais je ne puis auſſi m'empécher de ſonger que je reçois ces glorieux témoignages d'vne ſi belle main, & d'vn eſprit ſi plein de charmes, que je ſerois indigne d'vne telle grace ſi je pouuois me conſeruer aſſez de raiſon pour me defendre d'vne vanité ſi bien fondée. Vous n'avez rien écrit, MADAME, ſur ce bien-heureux pa-

pier que vous n'ayez gravé dans mon cœur. Ie vous demande congé de l'y garder precieusement au bas de vostre belle peinture que j'y conserverai toute ma vie. Ce sera avec vne gloire extréme si c'est de vostre consentement. Mais toûjours avec beaucoup de joye, quand mesme vous me le defendriez, & que vous ne voudriez pas me croire autant que je le suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.



A MADAME LA MARQVISE DE CASTENAV.

LETTRE CCCXLVII.

MADAME,

Ie vous donne avis qu'il ne seroit pas tant mal à propos que vous envoyassiez quelquefois apprendre de mes nouvelles. Sans vanité, je suis assez malade, & assez vostre tres-humble serviteur pour meriter ces petits soins. A la verité, ce pro-

procedé n'eſt pas autrement dans l'ordre, & c'eſt vne choſe aſſez ſurprenante & aſſez nouvelle que de mendier, comme je fais, des civilitez & des témoignages d'affection; mais, MADAME, puiſque j'ay bien pû vous demander de la *Ciutat* de Monſieur de Caſtelnau, il me ſemble que j'ay le meſme droit de vous demander vne partie de mes autres neceſſitez, & je vous puis jurer que celle-cy eſt tres-preſſante, & que je ne ſaurois plus vivre ſans recevoir quelque marque de voſtre eſtime & de voſtre bienveillance. I'avois crû m'en pouvoir paſſer bien plus aiſément. Mais ayant éprouvé le contraire, à l'avenir je m'efforcerai davantage de m'en rendre digne, & de vous obliger à devenir plus ſenſible aux maux de voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſerviteur.

A LA MESME.

LETTRE CCCXLVIII.

MADAME,

Vous eſtes ſi raiſonnable, que quand vous m'auriez tout-à-fait oublié, je croirois que vous

auriez raison, & encore que je n'en pûsse deviner la cause, & que je ne la trouvasse pas en moy, je ne laisserois pas de m'imaginer qu'il y en auroit vne fort bonne dans vostre esprit, & cela ne m'empécheroit point d'estimer parfaitement vostre vertu, & les qualitez aimables que vous possedez. Ie m'en suis entretenu aujourd'huy fort amplement, & fort agreablement avec la plus chere de vos Amies. Elle m'a tant seu de gré d'avoir pour vous des sentimens si obligeans, que si elle pouvoit les reconnoistre, elle le feroit de bon cœur. Mais il n'y a que vous, MADAME, qui ayez dequoi payer pour vous mesme, & qui puissiez acquiter des detes de cette nature. Cela ne vous coustera pas beaucoup, s'il ne vous couste beaucoup de me vouloir vn peu de bien. I'espere que vous n'y aurez point de repugnance quand je vous auray bien fait connoistre vne fois de quelle sorte, & à quel point je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.



A MADAME DE NOUVEAU.

LETTRE CCCXLIX.

MADAME,

Dieu vous benira ſans doute, & vous fera proſperer, comme il me ſemble qu'il n'a pas trop mal commencé juſqu'à cette heure. En effet, MADAME, vos bontez vous attireront les graces du Ciel, & je le prie pour le moins de vous conſerver longues années celles qu'il a répanduës ſi abondamment ſur voſtre belle perſonne. Car pour dire la verité je les eſtime ſans comparaiſon davantage que toute voſtre fortune. Ie ſerois merveilleuſement ſatisfait de la mienne, ſi elle me donnoit les moyens de reconnoiſtre l'honneur de voſtre ſouvenir, & les agreables marques qu'il vous a plû de m'en donner. Mais, MADAME, je ne puis vous rien offrir qu'vn cœur, que j'oſe dire qui n'eſt pas mauvais, puiſqu'il eſt en partie de ma façon, & que j'ay pris beaucoup de peine à le rendre bon & capable de reconnoiſſance. Il eſt vray que lors qu'il vous plaiſt, & lors meſme qu'il ne vous plaiſt pas, vous en gagnez tous les

jours de ſi bien faits, que le mien ne vous ſera peut-eſtre pas fort conſiderable. Et puis, ſi vous en aviez envie, comme je vous connois, vous l'auriez pris ſans le demander. Tout ce qui me reſte à vous dire, c'eſt, MADAME, que ſi cela eſtoit, je ne ferois aucun effort pour le retirer de vos belles mains, que je baiſe vn million de fois avec tout le reſpect & toute la ſoûmiſſion que vous doit,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

Ie prendrai la liberté de vous ſupplier de dire à Madame de Caſtelnau, qu'elle ne ſeroit guere moins ingrate que tout le monde la trouve ſpirituelle, ſi elle ne me faiſoit l'honneur d'avoir vn peu de bienveillance pour moy. Car je luy puis jurer, que quelque ſoin que je prenne de remplir ma memoire de bonnes choſes, je n'y conſerve rien plus cherement que le ſouvenir des agreables heures que j'ay paſſées dans ſa charmante converſation.

A LA MESME.

LETTRE CCCL.

MADAME,

Il y a plus de trois ſemaines que je receus vne lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire. Vous pouvez croire, que je vous y fis réponſe fort ſoigneuſement, & que pour manquer à vous remercier d'vne grace qui m'eſtoit ſi chere, ce n'euſt pas eſté aſſez d'eſtre pareſſeux, mais qu'il euſt fallu abſolument que j'euſſe eſté lethargique, & que j'euſſe perdu l'vſage de la main, & meſme de la parole. Depuis ce temps-là, je n'ay rien vû de vous que le pacquet que l'on me rendit hier, quoi qu'il fuſt de l'autre ſemaine, & qu'il ſe fuſt vſé & ſali dans la pochette du Courier, qui aſſeurément n'eſtoit pas de peau d'Eſpagne. Aprés cela, MADAME, ſi vous eſtiez de l'humeur d'vne excellente perſonne que j'ay connuë, qui n'avoit guere moins d'averſion d'vn malheureux que d'vn coupable, je ne pourois plus pretendre à recevoir jamais aucun témoignage de l'honneur de voſtre ſouvenir. Mais

ſachant que vous eſtes preſque auſſi bonne que vous eſtes belle & aimable, j'eſpere que vous ne vous rebuterez pas pour ma mauvaiſe fortune, & que vous n'aurez garde de ſouffrir qu'elle vous empéche de me faire du bien, & qu'elle commence par là à s'oppoſer à vos volontez. Ie vous en conjure, MADAME, par l'eſtime infinie que je fais de vos charmantes qualitez, & par tous les ſervices que j'aurois bien envie de vous rendre. C'eſt dire plus que je ne puis exprimer, & que vous ne pouvez penſer. Mais c'eſt dire encore moins que vous ne meritez. I'avois déja vû les vers que vous m'avez envoyez de Monſieur Scaron. Ie vous puis dire, ſans en dire trop, que je les ay trouvez plus jolis & plus agreables depuis qu'ils ont paſſé par vos belles mains, que je ne les trouvay quand ils me vinrent de celles de leur Auteur. Ie luy en donnerai avis, afin qu'il ſe ſerve dorénavant de cette invention pour donner plus de prix à ſes Ouvrages. Les troupes de Monſieur de *** n'ont fait aucun dégaſt dans la Province. Il n'y a pas meſme vne poule qui ait ſujet de s'en plaindre. Vous aurez ſeu, MADAME, qu'aprés avoir paſſé fort heureuſement la riviere de Loire, & traverſé beaucoup de païs avec le meſme ſuccés, enfin il a perdu quelques-vns des ſiens à vn certain défilé prés d'vne petite ville de la Guienne. Il en eſt demeuré cinq ou ſix ſur la place, & dix ou douze ont eſté faits pri-

ſonniers ; entre leſquels eſt le pauvre *** ſon Eſcuyer, qui a perdu ſa liberté, aprés y avoir perdu vn œil, qu'vn coup de piſtolet luy a crevé. Si vous le connoiſſez, tant pis pour vous, car vous en ſerez fâchée ; Si vous ne le connoiſſez pas, tant pis pour luy, car il n'aura pas l'honneur d'eſtre plaint de vous. Monſieur de *** a eſté dangereuſement malade. On croyoit que la Goutte luy eſtoit rentrée dans le corps. Mais grace à Dieu elle a fait vne ſortie ſur ſes pieds, & ſur ſes mains, & aprés y avoir fait quelque ravage elle s'en eſt retournée. Il fera tout ce que vous luy commandez, & autre choſe auſſi que vous ne luy commandez pas, mais à quoi vous obligez tous ceux qui vous voyent ; & encore plus que tous les autres,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CCCLI.

MADAME,

Il faut estre bon ménager de ces remerciemens avec vous, car je voy bien que l'on en a souvent affaire. Vous ne vous lassez point d'estre bonne, parce que vous l'estes par inclination, & non pas par interest, & vous n'avez point de serviteurs si inutiles qui ne vous paroissent dignes de quelques-vns de vos soins. Quand j'aurois fait pour vous le voyage de Nostre-Dame de Montsarat, ou de Saint Iacques en Galice, je vous devrois encore du reste, pour celuy que vostre Laquay a fait par vostre ordre de Fromont à Paris, tout exprés pour moy, & pour contenter ma seule curiosité. Les moindres graces, MADAME, quand elles viennent d'vne personne qui en est si remplie que vous, penetrent jusqu'à la la plus secrete partie de l'ame, & savent toucher de certains endroits du cœur qui sont plus tendres que les autres. Cela veut dire, MADAME, que les plus petites marques de vostre souvenir pro-

produisent là des ressentimens extrémes, & s'y gravent profondément pour ne s'en effacer jamais. Aprés cela entreprendre de payer vos bontez par ma reconnoissance, & vouloir disputer de generosité avec vous, c'est prendre plaisir à se faire battre, & monstrer que l'on est en mesme temps foible & temeraire, que l'on a peu de force, & beaucoup de presomption. Dés que j'eus l'honneur de vous voir, vous me pristes tout entier & sans en faire à deux fois. Vous voulez gagner legitimement ce que vous croyez avoir dérobé au premier abord. Vostre volonté soit faite: je ne resisterai point à ma bonne fortune, & recevrai vos faveurs comme celles du Ciel, où je prie Dieu de ne vous conduire pas si tost qu'il a fait depuis vn an quelques-vnes de vos belles & jeunes amies. C'est,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CCCLII.

MADAME,

Ie ne suis point né pour les grandes felicitez:

la Fortune me fait du pis qu'elle peut. Ne pouvant empécher vostre bonté, & n'ayant point de droit là dessus, pour le moins elle en retarde les effets, & débauche la fidelité de tous les Couriers. Encore ce voyage ils ne m'ont apporté vostre pacquet que six jours aprés les autres. Mais avec tout cela je la défie cette malicieuse Fortune de me rendre malheureux, tant qu'il vous plaira de prendre quelque soin de moy, & de vous en souvenir vn peu. Ce peu là, MADAME, afin que je m'explique, signifie, tant que vous penserez quelquefois que je pense perpetuellement en vous, non seulement comme à vne des plus belles & des plus charmantes personnes du monde; mais aussi comme à vne des meilleures & des plus genereuses qui vivent. C'est,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CCCLIII.

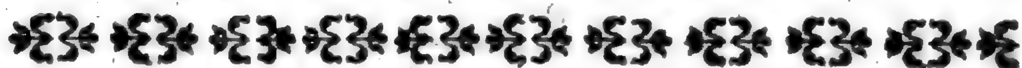
MADAME,

Il y a plus de six mois que je ne vous dis pas vn seul mot de la passion que j'ay pour vostre tres-humble service, & que je me contente de la tenir close, & couverte au fond de mon cœur, où elle ne fait que croistre & embellir malgré tout vostre éloignement & vostre silence. Ie ne say pas bien si j'ay eu tort d'en vser ainsi. Mais je suis asseuré que quand j'aurois fait en cela la plus grande faute du monde, vous ne sauriez vous empécher de me la pardonner aprés le plaisir que je vais vous faire. Ie suis fort persuadé, MADAME, qu'encore que vous soyez de toute façon la plus heureuse femme qui vive, vous ne l'estes jamais davantage que quand vous faites du bien, & je pretens de vous en donner vne belle occasion. Vn de mes Amis, qui m'est tres-considerable pour son grand merite, & pour la particuliere amitié qu'il a pour moy, demande à Monsieur de Nouveau pour vn de ses parens vne grace que vous luy

pouvez procurer fort aiſément. Quoi qu'à le bien prendre ce ſeroit à vous, MADAME, à me remercier de l'emploi que je donne à voſtre generoſité, je veux bien pourtant vous en avoir vne des plus grandes obligations que vous puiſſiez jamais acquerir ſur moy. Et de peur que vous ne penſiez que je doute de voſtre bonté, & que j'aye eu ſeulement là deſſus vn commencement de crainte, je n'ajouſterai rien icy pour tout compliment, que la proteſtation ordinaire que je vous renouvelle, d'eſtre de toute mon ame, & pour toute ma vie,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.



A MADAME DE SEVIGNY.

LETTRE CCCLIV.

MADAME,

On me mande ce voyage que Monſieur de Silhon m'a rendu de tres-bons offices auprés de ſon Eminence. Ie m'aſſeure qu'il eſt de vos plus

grands, & de vos plus precieux amis, parce que je me souviens qu'il en estoit autrefois, & qu'il est trop sage pour avoir changé ce qu'il avoit si bien choisi. Si cela est, MADAME, je vous supplie tres-humblement de m'aider à reconnoistre sa generosité, & de vouloir bien mettre sur vos comptes tout ce qu'il fera pour moy. Il ne vous en coustera pour cela que quelques témoignages d'estime & d'affection, & je croy que vous ne plaindrez pas cette dépense. Vous ne sauriez guere en faire de plus à propos, ni qui vous acquerre plus d'honneur; Mais, MADAME, quand vous n'y trouveriez pas vostre interest, je me répons que la consideration du mien suffiroit pour vous obliger à m'accorder la grace que je vous demande. Vous ne m'en jugeriez pas indigne si je pouvois vous faire paroistre de quelle sorte je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.



A MADAME DE LA POPELINIERE.

LETTRE CCCLV.

MADAME,

I'ay receu de vostre part des civilitez si extraordinaires, que je ne saurois jamais ni rien faire pour les meriter, ni rien dire pour vous en remercier comme je voudrois. Qu'vne si belle, si aimable & si charmante personne ait eu la pensée de me venir voir icy, c'est vne faveur qui est au dessus de tous mes services, & de toutes mes paroles. A la verité, MADAME, puisqu'on dit communément des Malades que Dieu les visite, il n'y eust point eu de presomption en l'estat où je me trouvois, de pretendre à la grace dont vous aviez voulu m'honnorer. Mais à cette heure que j'y pense, je croy que j'eusse acheté trop cher vn si sensible plaisir, & qu'en vn temps où j'avois la fiévre, j'eusse couru fortune de tomber de fiévre en chaud mal. Et veritablement, MADAME, selon que tout le monde dit que vous estes faite, on est sujet aprés vous avoir veuë à ne desirer rien

avec plus d'ardeur que de vous revoir, & à souffrir extrémement d'en estre privé. Ainsi, je m'imagine qu'il est plus commode & plus seur de vous adorer de loin comme ces divinitez inconnuës dont vous avez ouï parler quelquefois. Quoi que j'en die pourtant, MADAME, & quoi qu'il m'en puisse arriver, à vostre retour en nostre Province, je ferai tous mes efforts pour me traisner jusque chez vous, & pour vous aller protester que je veux vivre & mourir,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A MADEMOISELLE DE CHALAIS.

LETTRE CCCLVI.

MADEMOISELLE,

Si je n'écrivois qu'à Madame la Marquise de Sablé, je ne serois pas asseuré de recevoir de ses nouvelles, & je le serois de n'en avoir point des vostres. Et cependant, j'ay impatience d'en ap-

prendre de l'vne & de l'autre. I'ay esté long-temps icy que j'évitois toutes les occasions de songer à Paris, & à toutes les choses qui m'eussent dégousté de nostre Hermitage. Mais à cette heure j'y pense avec plaisir, & je n'ay point de plus douce, ni de meilleure esperance que celle de retourner en cet aimable lieu, pour n'en plus sortir. Vous estes vne des personnes que j'y ay toûjours le plus estimée ; & je vous empécherai bien d'en douter, si jamais je me retrouve en estat de vous en rendre des preuves. Ie vous supplie donc, MADEMOISELLE, que je sache ce que vous faites, & que je n'aye plus la honte de n'en pouvoir rien dire à Mademoiselle de Dampierre. I'ay eu l'honneur de la voir depuis quelques jours. Elle me parla long-temps de vous. C'est assez pour vous faire entendre qu'elle m'en dit beaucoup de bien, car on ne sauroit parler long-temps de vous, qu'on ne s'entretienne de vos bonnes qualitez, & si vous avez des defauts, c'est si peu qu'ils ne suffiroient pas pour vne longue conversation. Ie voudrois savoir si vous ne croyez pas aussi bien que moy, qu'elle a beaucoup d'esprit, & qu'elle n'en a point qui ne soit bon & agreable. I'écris à Madame la Marquise les sentimens que j'en ay. Ie suis trompé s'ils ne s'accordent avec les siens, & si elle n'est bien aise que j'en aye fait ce jugement. Elle doit estre à Paris sur la fin du mois prochain, & en revenir

au

au commencement de l'Automne. Iouïssez bien, MADEMOISELLE, d'vne si douce compagnie, tant que vous la possederez. Il faut que je prenne beaucoup de part à vos contentemens pour ne vous envier point celuy-là. Ie croy que Mademoiselle de *** est encore bien avéque vous. Car vous n'estes point inconstante en vos amitiez, & d'autre costé vous n'avez guere d'amies qui voulussent se resoudre à la perte qu'elles feroient de vous changer pour vne autre. Si cela est, MADEMOISELLE, faites luy, s'il vous plaist, vn grand compliment pour moy. Ie luy ay de l'obligation, & en suis bien aise ; Ce n'est pas, comme vous savez vne petite marque d'estime. Ie m'asseure que vous la luy ferez bien valoir, & que d'ailleurs vous jugerez, vous qui estes si penetrante, que puisque j'ay la hardiesse de vous donner de la peine, & de prendre avec vous ces sortes de privautez, il faut necessairement que je me sente, & que je me connoisse bien,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, &c.



A MADEMOISELLE ***.

LETTRE CCCLVII.

MADEMOISELLE,

Ie vous remercie tres-humblement du deshonneur & du dépit que vous m'avez fait de m'avoir entierement oublié depuis que vous estes partie d'icy. I'ay vû les plus jolies & les plus obligeantes choses du monde dans les lettres que vous écrivez à vos Amies, & parmy tout cela je n'ay pas apperceu vn seul mot pour moy, & vous n'avez pas fait le moindre signe qui pûst m'asseurer de la faveur de vostre souvenir. En verité, MADEMOISELLE, j'avois besoin d'vn procedé si méprisant, & d'vn traitement si injurieux que celuy-là pour me consoler vn petit de vostre absence; & le mal qu'elle me faisoit estoit trop violent pour se pouvoir guerir par vn remede plus doux. Aussi je pense pour moy que c'est par pitié que vous en avez vsé de la sorte, & que vous avez crû me faire misericorde de me tuër tout d'vn coup, & sans me laisser tant languir. C'est vne

courtoiſie qui ſe pratique ordinairement parmy les Damoiſelles d'Hyrcanie, qui eſt le païs d'où nous viennent les meilleures Lionnes, & les meilleures Tigreſſes. Mais je ne ſavois pas que la mode en fuſt encore venuë dans l'Anjou ni dans la Touraine. N'importe, MADEMOISELLE, puiſque vous jugez à propos que je meure, je me tiens pour mort, & ne me ſoucie pas de l'eſtre en effet, l'eſtant déja dans voſtre eſprit; qui eſt le plus beau lieu qui ſoit ſur la terre, & celuy de tous où je prenois plus de plaiſir de vivre, & où je m'aimois davantage. Seulement, ſauf voſtre meilleur avis, il me ſemble qu'il faudroit que je fiſſe courre le bruit que la Goutte m'a eſtouffé, ou quelque autre de ces fluxions malignes qui eſtranglent quelquefois les gens aſſez doucement, & aſſez promptement en moins d'vne demie heure. Car ſi on va découvrir ce qui en eſt, & ſi l'on apprend que c'eſt voſtre ingratitude qui m'a mis dans le tombeau, ſans doute les beaux Eſprits qui ſont preſque tous de mes Amis, feront des Epitaphes pour moy, qui ne ſeront pas des Eloges pour vous, & qui pouroient bien vous faire tort dans les bonnes compagnies. Vous voyez, MADEMOISELLE, que j'ay ſoin de voſtre reputation dans vn temps où vous n'en avez point de ma vie. Quoi que vous ayez tout ce qu'il faut pour faire beaucoup d'excellens amis, on n'en trouve pas d'auſſi commodes que moy à toutes les heures du jour; & peut-

estre que quand vous m'aurez perdu, vous songerez que je meritois bien d'estre conservé, & que deux lignes de vostre belle main n'eussent pas esté mal employées pour sauver vn homme, qui estoit avec tant de respect & de passion,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CCCLVIII.

MADEMOISELLE,

A ce que je voy il n'est rien tel que de vivre; autant seroit-ce si je m'estois laissé mourir de tristesse comme j'en avois fait dessein, & comme je vous l'avois écrit. On ne m'eust pas apporté vostre lettre en l'autre monde, & je serois sorti de celui-cy sans savoir que vous me faites encore l'honneur de vous souvenir de moy malgré toutes les apparences qui me persuadoient le contraire. Ce n'est pas, MADEMOISELLE, que je ne m'apperçoive bien par les excessives loüanges que vous me donnez, que vous avez oublié ce

que j'estois, & que vous me prenez pour vn autre. Mais n'importe, cette sorte d'oubliance ne m'offense pas tant que l'autre. Ie me trouve bien de vostre erreur, & vous ne sauriez jamais vous en trouver mal. Toûjours la devez-vous aimer, puisqu'elle est cause que vous m'avez écrit de si belles choses & de si jolies qu'il n'y a peut-estre que vous qui les puissiez dire, ni que vous aussi qui les puissiez meriter. Ayez donc agreable, MADEMOISELLE, que je vous les rende toutes, estant bien plus à vostre vsage qu'au mien, & qu'au lieu de ces grandes paroles d'*Illustre*, d'*ornement de la France*, de *la gloire de nostre Siecle*, je vous en demande de plus obligeantes, de plus agreables, & de plus douces. En effet, je ne saurois me contenter d'vne estime froide, seche & sterile, qui ne produise rien dans le cœur. Ie pretens que vous me devez vn peu d'amitié, & que ces superbes titres qui me chargent plus qu'ils ne me parent, ne vous acquitent pas de cette déte. Car pour vous parler franchement, MADEMOISELLE, je ne suis pas seulement vostre Admirateur, j'ay des tendresses extrémes pour vostre aimable personne. La douceur, le repos & la felicité de vostre vie sont mes plus grandes passions, & je suis touché de vos interests plus sensiblement que des miens. Aprés tout cela, Dieu vous punira, & ne permettra point que vous prosperiez si vous n'avez pour moy vn peu de bonne volonté, & si vous laissez

prendre à quelque nouveau venu la place qui n'est deuë qu'à moy. Ie ne le croirai jamais qu'à l'extrémité, & j'éloignerai soigneusement de mon esprit toutes les pensées qui se voudroient opposer à la resolution que j'ay faite, d'estre toute ma vie, & sans en excepter mesme *** plus que tous les hommes de la terre,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, &c.

Vous ne me dites pas vn seul mot de Madame la Marquise vostre mere. Il vaudroit bien mieux que vous m'eussiez donné deux ou trois loüanges de moins, & que vous eussiez eu la bonté de me rasseurer de la frayeur où je suis, de luy estre devenu tout-à-fait indifferent. Ce que je vous ay dit de *** n'est pas sans raison. I'ay seu la visite qu'il vous a renduë, & la bonne reception que vous luy avez faite. Ie n'en suis pas fâché, pourveu qu'il n'aille pas se faire mieux aimer que moy. Mais si cela estoit, j'aurois bien de la peine à le souffrir. Avertissez-le, MADEMOISELLE, de ne s'y jouër pas s'il est bien sage.

A LA MESME.

LETTRE CCCLIX.

MADEMOISELLE,

Voilà que c'eſt que d'ignorer l'vſage des choſes, & de ne ſavoir pas à quoi elles ſont propres. Ie vous avouë que je n'euſſe jamais crû que voſtre abſence me pûſt eſtre bonne à rien qu'à m'accabler d'ennuy, de chagrin, & de triſteſſe, & cependant j'ay ſujet de m'en louër. Elle m'a ſauvé des frayeurs & des inquietudes ſans nombre, & elle eſt cauſe que je n'ay appris les nouvelles de voſtre extréme maladie, qu'avec celle de voſtre entiere & parfaite gueriſon. Le Ciel en ſoit beni. Il n'eſt plus temps de m'allarmer d'vn peril dont je ſuis échapé, ni de m'affliger d'vn mal qui n'eſt plus. Mais pourtant je fremis encore d'horreur, quand je ſonge que j'ay penſé vous perdre, & avec vous la meilleure partie de mon bonheur que j'ay eſtabli en voſtre aimable perſonne. Quoi que je n'aye pas deſſein de m'enfoncer bien avant dans les reflexions morales, je ne ſaurois pas m'empécher de vous dire là deſſus qu'il y a peu de fermeté, & peu de certitude dans

les choſes de ce monde. Vous eſtes, MADEMOISELLE, dans la premiere fleur d'vne jeuneſſe la plus vive & la plus animée qui fut jamais. Qui n'euſt crû que j'avois bien pris mes ſeuretez d'avoir mis mon affection en vous, & que je ne la pouvois loger en vn ſujet moins periſſable ſelon toutes les apparences. Neanmoins je connois par ce que vous me mandez, que les meſures que j'avois priſes avec tant de circonſpection, ne laiſſoient pas d'eſtre fauſſes, & qu'il s'en eſt peu fallu que ma prudence & ma politique n'ayent eſté fort malheureuſes. Ie vous proteſte, MADEMOISELLE, que ſi j'eſtois à recommencer, je me garderois bien de rien aimer de tout ce qui eſt ſujet à la Fiévre, & que je ne donnerois mon cœur qu'à des choſes impaſſibles & immortelles. Mais il n'y a plus de remede, il n'y a plus de moyen de s'en dédire. Il faut neceſſairement, quoi qu'il m'en arrive, que je vous aime ſept ou huit fois plus que ma vie tout le reſte de ma vie. Ce qui me conſole, c'eſt que je ne ſuis pas reſolu de la faire longue, ſi vous ne vous conſervez mieux à l'avenir, & ſi vous ne me conſervez auſſi tant ſoit peu de bienveillance. Ie ne vous en demande, MADEMOISELLE, qu'autant que vous m'en pouvez donner ſans vous incommoder, ſans qu'il y paroiſſe, ſans que vous vous en apperceviez, & ſur tout, ſans prejudicier aux droits de ceux qui pretendent au meſme bonheur. Il me

ſemble

semble qu'vn homme dont l'ambition est si moderée n'est pas tout-à-fait indigne de la grace qu'il desire, estant d'ailleurs de la meilleure sorte que vous le puissiez souhaiter,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CCCLX.

MADEMOISELLE,

Malheur à la bonne cause que vous entreprenez de combatre. Ie pensois avoir du droit de reste, & à peine m'en trouve-je à cette heure autant qu'il m'en faut pour paroistre innocent devant vos yeux. Cela veut dire, MADEMOISELLE, qu'on ne sauroit avoir raison contre vous ni loin, ni prés, & qu'il est impossible de garder vne opinion contre laquelle vous vous declarez. Où en serois-je, si vostre absence ne me donnoit pas plus de moyen de conserver tant soit peu de liberté contre vos vsurpations

& vos entreprises ? Quoi que j'envie quelquefois à Monsieur le Marquis de *** le bonheur qu'il a de vous pouvoir rendre ses soins quand il veut, je le plains bien davantage de le vouloir trop, & d'estre tous les jours exposé aux dangers que l'on court auprés de vous. C'est estre perpetuellement au milieu des coups & du feu, & n'avoir jamais ni paix, ni treve. De tous les hommes à qui je dois beaucoup de respect, il n'en est pas vn dont le salut me soit plus important, & dont le repos me soit plus cher. Ne me l'allez pas tuer, MADEMOISELLE, conservez-le, & le traitez favorablement, je vous en conjure ; autrement je ne luy veux point survivre, & vous perdrez bientost,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, &c.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXI.

MADEMOISELLE,

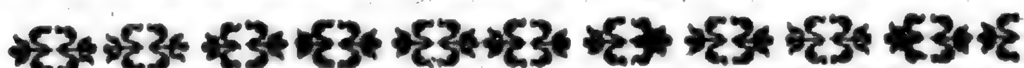
Vous n'avez rien fait pour moy, de me renvoyer si tost mon Livre. Quelque divertissement

qu'il me puisse donner, i'y perds plus que je n'y gagne, & il ne me sera pas si doux d'avoir du plaisir, qu'il me l'estoit de m'en priver pour l'amour de vous. C'est l'acheter plus qu'il ne vaut, puisqu'il vous en couste le vostre, & je ne voudrois pas à ce prix-là les plus grands & les plus sensibles de la vie. Quoi que la joye soit mon cinquiéme element, & que je l'appelle vn second esprit, j'aimerois mieux estre vn peu stupide sept ou huit jours durant, & demeurer quelque temps hors de mon element, que d'avoir vne gayeté qui vous coustast, & dont vous fissiez les frais & la dépense. Au reste, MADEMOISELLE, je conte l'aventure d'hier, entre les meilleures qui me soient jamais arrivées; & la part que vous y prenez l'augmente *seize fois plus d'vn seiziéme*, pour vser de vostre mot, & vous monstrer comme je profite avéque vous. I'espere que la violence de cette affection renouvellée sera durable; pour le moins vous puis-je asseurer qu'on fera toutes choses icy pour la conserver. Ie n'ay pû m'empécher de monstrer vostre lettre à Monsieur de * * *. Il en a esté touché comme il devoit, & l'a trouvée si jolie & si spirituelle, qu'il m'a dit qu'il y avoit long-temps qu'il n'en avoit vû vne si bonne, luy qui a leû depuis peu celles de Monsieur de Voiture. Pour moy, MADEMOISELLE, vous devez croire que je ne commencerai pas par là à contrarier ses sentimens, & que cette nouvelle découverte que j'ay faite

de cette belle partie de vostre esprit, qui s'estoit cachée au mien, ajouste beaucoup à la passion que j'avois déja de vous témoigner que je suis veritablement,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, &c.



A VNE INCONNVE qui luy avoit écrit plusieurs fois.

LETTRE CCCLXII.

MADAME, ou MADEMOISELLE,

Vostre derniere lettre est si jolie, si mignone & si galante, qu'elle vient d'échauffer encore la passion que j'avois déja de savoir qui vous estiez. Neanmoins pour mon bien & pour mon repos, je pense qu'il vaudra mieux que cette passion s'en aille comme elle est venuë, & que nous demeurions vous & moy comme nous sommes; car, pour dire la verité, il n'y a point de jeu avec ces personnes qui se font tant aimer avant que de se faire connoistre, qui sont des surpreneuses de cœurs,

qui ne leur donnent pas loisir de faire leur composition bonne, & qui les forcent de se rendre à discretion sans deliberer. Ie n'ay rien vû jusqu'icy de vous, que quelques rayons de vostre esprit, dans ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je sens déja qu'ils allument en moy des desirs qui m'inquietent, & qui me troublent. Ie vous laisse à penser ce que ce seroit si j'avois vû ce mesme esprit briller dans vos yeux, & jetter de là feux & flammes. L'Amour est vn Dieu, qu'il est dangereux de tenter, & les Sages tiennent qu'il le faut combatre en Cravate, plustost en luy lâchant le pied qu'en luy resistant. Mais que sert-il de dissimuler? Ie pense que ces belles moralitez me sont venuës vn peu trop tard. Ie croy que c'est fait de moy, & que je suis tombé dans l'embuscade que vous m'avez malicieusement dressée. A n'en point mentir, ma fortune est bien bizarre: il ne falloit plus que cette aventure pour achever toutes celles de ma vie. Ie suis amoureux en idée comme cet Amant des Visionnaires, qui est asseurément vne de vos connoissances. Ie suis piqué dans la plus tendre partie de mon ame, d'vn fantosme que je me fais, & d'vn portrait qui est en partie l'ouvrage de mon imagination. Et cependant, à le bien prendre, je n'ay pas trop de tort d'attacher là mon affection, puisque rien ne sauroit estre davantage selon ma fantaisie, qu'vn objet que ma fantaisie se figure elle-mesme comme

il luy plaist. Ie crains qu'vne si libre declaration ne vous choque. Si cela est, prenez vous en à vous mesme. Quand on va ainsi déguisée on est sujette à faire souvent de fort mauvaises rencontres. Si vous vous plaignez que je vous aye offensée, j'aurai à vous répondre que je ne vous connoissois pas. Et puis je ne seray pas marri de vous obliger à me dire des grosses dents, *Ie vous apprendrai bien à qui vous parlez*. C'est ce que je demande, MADAME, ou MADEMOISELLE : découvrez-moy viste cette Divinité inconnuë à qui j'adresse mes vœux ; devant qui je brusle tout mon encens, & qui prend plaisir, comme elle dit, *de pescher les cœurs en eau trouble*. On dit que l'Amour est aveugle, mais il n'en est point qui soit aveugle comme le mien. Donnez-luy de bons yeux si vous me croyez, & je vous engage ma foy qu'en cessant d'estre aveugle il commencera d'estre muet, au cas que vous l'ordonniez, & que sa liberté de parler ne vous soit pas agreable. Quand je seray mieux instruit de vostre condition & de vostre humeur, je serai plus respectueux. Ie crirai plus bas, j'estoufferai mes plaintes ; & ma passion fera si peu de bruit que vous n'en aurez point de mal à la teste, & que j'ay lieu d'esperer que vous souffrirez sans repugnance, que je me die,

MADAME, ou MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, &c.



A MADAME DE ***.

LETTRE CCCLXIII.

MADAME,

Vous me demandez dequoi je m'avise de vous écrire ; & moy je vous prie de me dire dequoi vous vous avisez de me le demander. Ces avis-là ne sont pas venus de mon esprit, ils sont venus de mon cœur qui est encore à vous malgré nos longues absences, & vostre profond oubli. Ie ne suis point vn malicieux comme vous me l'écrivez. Ce n'est pas vous vouloir du mal que de vous protester comme j'ay fait, que j'en souffre beaucoup de ne vous voir point, & de ne vous pouvoir assez dire que je vous veux plus de bien qu'à toutes les femmes du monde. Vous avez tort de m'appeller *Seditieux :* ce reproche n'appartient qu'à ceux qui se revoltent contre leur Souverain, & je suis bien éloigné de cette injustice, moy qui vous jure vne obeïssance parfaite, & vne eternelle fidelité. Ie suis encore moins vn *Trouble-feste*, puisque bien loin de cela j'employe toutes mes persuasions à vous convier à faire de tout le reste de vos beaux

jours autant de jours de réjouïssance & de feste, au lieu de les passer comme vous voulez dans le chagrin d'vne fâcheuse retraite, & d'vne solitude ennuyeuse. Ie ne suis donc pas ennemi de vostre repos, puisque cette vie languissante que vous menez ne merite pas le nom de repos, & qu'il n'est propre qu'aux Morts & aux Endormis, & non pas aux personnes si vives & si éveillées que vous l'estes, au moins quand vous trouvez des gens qui vous animent, & qui vous éveillent. Ie suis fort aise que vous fueilletiez vostre Almanach pour l'amour de moy, & pour y voir combien il reste encore jusqu'au temps de mon retour. C'est le seul Livre que j'aye eu le credit de vous faire lire, depuis que j'ay l'honneur de vous connoistre. Mais c'est aussi celuy de tous que j'aime mieux que vous ouvriez en ma consideration. Le jour que vous y cherchez m'en fera passer beaucoup de mauvais devant qu'il paroisse, & l'Almanach ne marquera pas s'il me doit estre heureux ou non. Ce sera vous, MADAME, qui me pourez dire s'il me sera bon ou mauvais, & qui disposerez de tous les autres de ma vie. Défaites vous de l'opinion que vous avez, que toutes choses me sont indifferentes; Si cela est, vous estes au dessus de toutes choses: Car je vous proteste que vous me toucherez au cœur tres-sensiblement, & que vous serez le sujet de toutes mes inquietudes, tant que je serai celuy de vos soins, c'est

c'eſt à dire que vous me jugerez digne d'vn peu d'amitié.



A VNE DAME,

Qui luy avoit mandé, *Ie ſuis en humeur de faire vn coup hardi, ie vais me hazarder à vous écrire, quoi qu'il en puiſſe arriver*, &c.

LETTRE CCCLXIV.

MADAME,

Ce ſont de beaux coups que vos coups hardis, & ce que j'en eſtime davantage ce ſont des coups ſeurs, puiſqu'on n'a pas la force de s'en défendre, ni le courage de les repouſſer. En effet, ils ſont plus favorables que dangereux, & ils chatouïllent plus qu'ils ne bleſſent, ou s'ils bleſſent, ce n'eſt que la modeſtie de celuy qui les reçoit. Mais ces bleſſures ne ſont point à craindre pour moy : Car je ſuis aſſeuré que la meſme lettre qui me les a faites m'en guerira, & que les belles choſes que j'y ay veuës me feront aſſez connoiſtre voſtre force & ma foibleſſe, pour me rendre l'humilité que vos loüanges m'auront oſtée.

Cependant, MADAME, voſtre hardieſſe me fait perdre toute la mienne, & vous eſtant hazardée, comme vous dites, de m'écrire, vous me faites comprendre le hazard où je me mets en vous répondant. Ie ſouhaitois bien que voſtre peur vous paſſaſt, mais j'euſſe voulu que c'euſt eſté ſans paſſer en moy, & ſans me donner de voſtre eſprit autant d'apprehenſion que vous en aviez du mien. A cette heure, MADAME, j'ay grand ſujet de craindre que vous ne vous repentiez bien de cette ſoûmiſſion & de cette déference que vous voulez avoir à tous mes ſentimens, quand vous verrez combien je les exprime mal, & combien ils répondent peu à l'opinion que vous en aviez. I'en conſerve pourtant quelques-vns au fond de mon cœur, qui ne ſont pas tout-à-fait indignes de vous, & qui meritent en quelque ſorte que vous me permettiez de me dire,

MADAME,

Voſtre tres-humble, &c.



REPONSE A VNE LETTRE, où on luy parloit d'vne rave presentée au Roy François, qui avoit esté admirablement bien receuë ; & la Dame qui écrivoit à l'Auteur, esperoit par cet exemple que son present ne luy seroit pas desagreable.

LETTRE CCCLXV.

MADAME,

Il ne fut jamais de si *douce rave* que celle que j'ay trouvée dans la lettre qu'il vous a plû me faire l'honneur de m'écrire. C'est de celle-là qu'on peut dire avec raison *rave pour les dégoûtez*. Il faudroit que je le fusse bien si elle n'estoit extrémement à mon appetit, & si elle ne me sembloit vn morceau friand. De la sorte que vous l'avez apprestée, elle pouroit estre pour la bouche d'vn Roy aussi grand & aussi puissant que celuy dont vous me parlez. Ne pretendez pas, MADAME, que je vous rende rien qui soit digne d'elle, ce seroit à propos de rave, & selon le proverbe de vostre païs *vuoler cavar d'ella rapa sangue*. Ie connois par là que les choses les plus petites & les plus communes deviennent d'vn prix infini

dans vos belles mains, & qu'elles sont absolument hors de revanche, & cette connoissance ajouste beaucoup à l'estime particuliere que je faisois de vostre merite, & à la passion avec laquelle j'estois déja,

MADAME,

Vostre, &c.



*A MADAME DE ***.*

LETTRE CCCLXVI.

EN dûssiez-vous rougir, MADAME, au pis aller, ce sera d'vn des plus beaux rouges que la honte puisse allumer sur vn visage. Quoi qu'il en soit donc, il faut, s'il vous plaist, que je vous die hardiment que vous m'avez fait passer la meilleure nuit du monde, vous qui avez le bruit d'en faire passer de si mauvaises; & ainsi je vous dois vn remerciement que jusqu'icy vous n'avez receu de personne: I'ay dormi huit heures toutes entieres, *& de ce somme si bien lié, & si bien suivi,* dont Madame de *** ne parle point qu'en levant les yeux & les mains au Ciel; de ce somme delicieux

qui n'eſt formé que de vapeurs pures & choiſies, ou pluſtoſt que d'eſprits & d'eſſences de vapeurs, preparées de la main meſme du Dieu des beaux ſonges. Vous voyez, MADAME, comme le nom ſeul de Madame de *** me rend Poëte de la ſorte que je le puis eſtre, c'eſt à dire en proſe. Pendant ces huit bonnes heures, pour revenir à mon Hiſtoire, quelque endormi que je fuſſe, il me ſembloit que j'eſtois bien éveillé, & que mon eſprit eſtoit plus ouvert que mes yeux ne le ſont en vous écrivant cecy. Vous me trouviez aſſez divertiſſant, & preſque d'auſſi bonne compagnie que *le Cadet Orondate*, ou quelque autre du meſme ordre. Ie croy, ſans vanité, qu'il s'en falloit peu que vous ne m'aimaſſiez autant que ces ſix perdreaux en plume, dont vous m'avez décrit la conqueſte avec tant de grace ; Au moins me regardiez vous avec les meſmes yeux, contre qui le Rotiſſeur du Cimetiere Saint Iean ne pût ſe défendre, & dont il ſortoit aſſez de feux pour embraſer trois cœurs de Heros, fuſſent-ils de Pologne ou de Suede, où d'ordinaire ils ne ſont pas ſi combuſtibles qu'en France. Vous avez pris voſtre Tüorbe, & avez chanté deſſus comme *le petit Ange qui fait les recits dans la Muſique du Paradis.* Aprés, vous avez danſé ; Le *comme* m'abandonne bien au beſoin, & je ſuis reduit à me contenter d'*admirablement.* Vous m'avez fait voir en ſuite de vos lettres douces, de vos vers piquans, & mille

autres gentilleſſes ; & il n'a pas tenu à moy que vous ne m'ayez encore monſtré de plus belles choſes, quoi qu'elles ne ſoient pas de voſtre façon. Ie n'ay pourtant employé que les yeux à vous en demander la veuë ; & quoi qu'vn honneſte homme ne ſoit pas obligé d'eſtre ſi diſcret, & ſi retenu dans ſes ſonges, & qu'il ne ſoit pas reſponſable d'vne imagination égarée dans les tenebres, que le jugement laiſſe ſur ſa bonne foy, ſans prendre la peine de la conduire, neanmoins j'ay cette gloire de n'avoir pas eſté moins reſpectueux en cet eſtat-là, que l'auroit eſté le Reverend Pere *** Ce vous eſt quelque avantage, MADAME, de commander ſi abſolument à vn cœur qui ſait ſi bien commander à ſes paſſions, ou pour le moins qui s'eſt laiſſé aſſez de pouvoir ſur elles, pour ne dire, ne faire, & ne ſonger jamais rien qui ſoit capable de vous déplaire, & qui me rende indigne de l'honneur que vous me faites, de me croire tout à vous.



A MADEMOISELLE ***.

LETTRE CCCLXVII.

MADEMOISELLE,

Mon lacquay me dit hier de vostre part, que vous & vostre pied estiez mal ensemble, & que vous parliez de luy en de mauvais termes. Ie vous avouë que je suis bien fâché de cette brouïllerie: Car j'aimois ce petit mignon. Ie le trouvois bien fait, & il me sembloit qu'il ne faisoit point de honte à tout le reste de vostre belle personne. Au reste, il n'est en mauvaise odeur nulle part, & il n'y a point de nez de vostre connoissance, depuis les plus petits jusques aux plus grands, qui ne s'en louënt extrémement. Outre ces qualitez naturelles, c'est vn pied qui a beaucoup d'acquis, & qui est vn des plus savans de toute la France. Il danse en perfection, il vous aide à faire la culbute, l'arbre-fourchu, & mille autres gentillesses. Enfin, MADEMOISELLE, si vous l'aviez perdu vous n'en retrouveriez jamais vn semblable, ni pour or, ni pour argent. Considerez s'il

vous plaiſt que voſtre teſte luy a bien fait du mal quand il s'eſt bien porté, & qu'à cette heure il luy eſt pardonnable de s'en venger vn petit. Ie me promets que ces conſiderations ſeruiront à vous adoucir contre ce coupable, ou pluſtoſt contre ce malheureux accuſé ; pour le moins ſeruiront-elles à vous faire connoiſtre combien tous vos intereſts me ſont chers, & à quel point je ſuis voſtre ſeruiteur.



A MADAME DE * * *.

LETTRE CCCLXVIII.

MADAME,

Comme voſtre tres-humble ſeruiteur, je penſe eſtre obligé en conſcience de vous avertir d'vne furieuſe revolte qui ſe machine contre vous, & que vous verrez éclorre dans peu de temps ſi vous n'y prenez bien garde. Mon cœur ſe va mutiner aſſurément, & ſi vous ne m'aidez, je ne me promets pas de le pouvoir retenir dans la fidelité qu'il vous a jurée. Il m'a empéché de fermer l'œil de toute la nuit, & n'a ceſſé de me repre-

representer les cruelles paroles que vous me repetates encore hier, & qui le percerent de part en part. Il menace de rompre ses chaisnes, & de s'échaper de vos fers si vous continuez de le traiter mal. Il se plaint que depuis quinze jours vous le faites languir dans vne tristesse mortelle, luy qui d'ordinaire ne se nourrit que de joye, & ne vit que de plaisir. Il dit qu'à chaque moment, vous retranchez quelque chose de ses esperances, quelques respectueuses & modestes qu'elles soient, & que vous abusez tyranniquement du pouvoir absolu qu'il vous a donné sur luy. Enfin, MADAME, il m'a voulu débaucher, & m'a puissamment sollicité de finir sa misere par vn genereux dépit, & de chercher ailleurs le repos & la douceur que je ne trouve pas dans vostre service. Ie ne le croirai pas, MADAME: mais croyez moy en recompense, je vous en supplie, qu'vn si bon cœur que celuy-là meriteroit plus de bontez qu'il ne vous plaist de luy en faire paroistre. I'espere que je le reduirai à son devoir, & que je le remettrai dans l'obeïssance qu'il doit à sa Souveraine. Mais de vostre costé, MADAME, vsez mieux de vostre toute-puissance; & regardez sa foiblesse avec vn peu plus de pitié que de mépris.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXIX.

D'OV vient que vous laiſſez les mots les plus propres pour choiſir les plus criminels & les plus injurieux; & pourquoy appellez vous *mon avarice* ce que vous devriez appeller *ma pauvreté?* Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, MADAME, que vous en vſez ainſi avéque moy, & que vous aimez bien mieux me blâmer que de me plaindre. Cependant vous eſtes la femme de France de qui j'attendois moins le reproche que vous me faites. Car vous ſavez que dés le moment que je vous vis je vous donnai tout ſans rien épargner, ou, pour mieux dire, que vous me priſtes tout au premier abord; & que dés le lendemain, comme ſi j'euſſe voulu décharger voſtre conſcience de ce larcin, je vous allai donner volontairement ce que vous m'aviez dérobé. Peut-eſtre, MADAME, que vous vous en ſouviendrez mieux à cette heure que vous n'y ſongeates alors, & que vous n'eſtes pas ſi oublieuſe en quarante & quatre, que vous m'eſtiez ingrate en trente & huit. Si vous eſtiez d'humeur à vous repentir de vos fautes paſſées, & à les vouloir reparer, il ſeroit encore aſſez

temps, & j'ay encore d'assez beaux restes pour oser vous offrir de les employer à vostre tres-humble service. Mais c'est vn bonheur que je ne dois pas esperer d'vne personne, qui m'a écrit qu'il luy estoit impossible de répondre à mes poulets. Vous pouriez bien, MADAME, y répondre si vous le vouliez. Mais vous ne pouvez obtenir sur vous d'y répondre comme je voudrois. Il faut donc se resoudre de souffrir toûjours de vous, & il faut que je repete les anciennes leçons de patience que vous m'avez données autrefois. C'est vne vertu que j'aurois apprise en vostre E'cole si j'eusse esté plus docile, & ce n'est pas pour avoir eu la teste trop dure que j'y ay fait peu de progrés, c'est pour avoir eu le cœur trop tendre. Ainsi, MADAME, j'ay esté plus miserable neuf mois durant, & n'en suis pas devenu plus sage. Il y paroist bien, puisqu'il semble que je cherche encore à me faire reblesser, & que je remets moy-mesme le fer dans de vieilles playes qui s'estoient refermées en six ans d'absence, & qui commencent à se rouvrir depuis que j'ay l'honneur de vous revoir, & de lire ces billets que vous m'envoyez si remplis de toute sorte de charmes. Sans mentir, MADAME, vous estes vne dangereuse femme pour moy, & il y a je ne say quel astre malin qui vous donne vn ascendant sur mon cœur, que n'ont point toutes les autres belles personnes. Ie m'efforcerai de le surmonter si c'est chose qui soit

poſſible ; Mais qu'il eſt difficile de reſiſter au Ciel, & de ſe défendre contre les Eſtoiles ! Et puis nos armes ſont inégales. Ces aſtres ſe ſervent de tous vos attraits , & je n'ay à leur oppoſer qu'vn peu de reſolution, & vn foible ſouvenir de vos rigueurs & de vos dédains. Mais à propos , MADAME, ce que je vous conté-là, n'eſt pas autrement ce que vous vouliez ſavoir de moy. Vous me devez pardonner ſi je ſuis tant ſoit peu plus ſenſible à mon mal qu'à celuy de noſtre Ami , & ſi je me fais plus de pitié qu'il ne m'en fait. L'homme que j'avois envoyé pour apprendre de ſes nouvelles ne vient que de revenir toute à l'heure, & m'a appris que l'allarme qu'on nous avoit donnée eſtoit fauſſe, & que le malade d'avant-hier ſe portoit aujourd'huy bien mieux que moy. I'eſpere qu'il n'aura pas long-temps cet avantage, & que je pouray bientoſt aller chercher dans voſtre chambre ce que je chercherois par tout ailleurs inutilement. Vous devinerez bien ce que c'eſt, & vous eſtes bien méconnoiſſante ſi vous ne m'en ſavez gré.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXX.

SANS mentir, vous estes vne dangereuse femme. On ne sauroit rien garder avéque vous, ni son cœur, ni sa liberté, ni ses secrets, ni qui pis est, & ce qui me touche le plus à cette heure, pas vne de ses resolutions. I'en avois pris vne la meilleure & la plus raisonnable du monde, de ne vous voir point de trois grands jours, & de vous oster durant ce temps-là, le cruel plaisir que vous prenez, quand je suis auprés de vous, à me voir souffrir, & à me faire enrager. Ie me l'estois tant promis, & j'en avois fait de si grands sermens, qu'il y a de la honte & de la lâcheté d'y manquer. Cependant aprés tout cela, deux ou trois paroles de civilité qu'on me dit hier de vostre part, ont déja tellement changé mon esprit, dépit & mutin, que si Dieu n'a pitié de moy, je ne m'empécherai jamais de courir chez vous dés cette apresdisnée, de m'aller encore livrer entre vos mains, & de me mettre à vostre mercy. En verité, MADAME, c'est vne belle chose pour vous que d'avoir vn pouvoir si absolu sur les ames. Mais c'en est vne bien vilaine que d'en abuser comme

vous faites. Et aprés avoir esté toute ma vie sous l'empire le plus doux & le plus juste que je pouvois souhaiter, il m'est bien rude sur la fin de mes jours de languir miserablement, & sans aucune esperance sous vne tyrannie si violente qu'est la vostre. Ma consolation est qu'elle ne durera pas toûjours, & qu'vn de ces matins l'on m'envoira dans le fond du Languedoc ou de la Guienne; Ainsi je pourai mettre entre vous & moy dix ou douze rivieres, & je ne say combien de montagnes; & alors je me défendrai peut-estre mieux contre vous, & me servirai avec plus de succés des armes de mon dépit, & de *ma gloire de Lucifer*. Mais si vous estiez genereuse, je devrois à vostre bonté ce que je n'attens que d'vn cruel éloignement.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXI.

IE n'ay fait la faute dont vous m'accusez, que pour voir si vous me feriez l'honneur de la remarquer, & de vous en plaindre. Mon artifice a reüssi admirablement, & vous avez employé tant de belles paroles à me dire, que j'avois manqué à la mienne, que j'aurois beaucoup perdu

ſi je ne m'eſtois attiré des reproches ſi agreables & ſi obligeans. Neanmoins, MADAME, je ne ſuis plus reſolu de retomber dans la pareſſe, & dans la deſobeïſſance que vous condamnez. Et puiſque j'ay trouvé vos punitions ſi douces & ſi charmantes, je penſe que c'eſt vn bonheur merveilleux que de meriter vos recompenſes, & il me prend envie d'éprouver de quelle ſorte vous reconnoiſſez les ſoins & les ſervices de ceux qui ſont à vous autant que je le veux eſtre toute ma vie. Dieu veuïlle que ce ne ſoit point vn peu plus que vous ne le voudriez, & que je me puiſſe arreſter dans les bornes que vous m'avez ordonnées. Ce n'eſt pas inutilement que j'implore pour cela le ſecours du Ciel. Aprés les graces dont il a comblé voſtre belle perſonne, il m'en fera vne bien particuliere, & que je ne ſaurois attendre que de luy, s'il m'empéche de vous trouver plus aimable qu'il ne ſeroit neceſſaire pour mon repos.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXII.

I'Ay ſeu de mon lacquay la peine que vous témoigniez avoir de mon mal. A ce que je voy, MADAME, vous eſtes plus genereuſe que je ne ſuis ſage, & vous ſavez mieux pardonner que je n'ay ſeu éviter d'avoir beſoin de voſtre pardon. Vous avez trouvé là vn excellent moyen de me punir, & de vous venger, & je ſouffre bien plus de voſtre douceur, que je ne ferois de voſtre colere. Car plus je voy combien voſtre bonté eſt charmante, & plus j'ay de rage & de honte de vous avoir offenſée. Le mal que je ſouffrois de ma Fiévre eſt diminué, mais celuy que je me ſuis fait en vous fâchant eſt ſi douloureux, & j'en ay l'eſprit ſi bleſſé, que je ne croy pas qu'il me reſte aſſez de vie pour en guerir parfaitement ; & je n'eſpere point d'avoir jamais de contentement dans le monde, que je n'aye effacé ma faute par mille ſervices. I'en chercherai les moyens avec plus de paſſion & d'inquietude que je ne ferai ceux de ma gueriſon & de ma fortune, puiſqu'il n'y a rien qui me doive eſtre ſi cher que l'honneur d'eſtre quelque jour vn peu aimé de la plus aima-

aimable perſonne qui vive. Ie ne deſeſpere pas, MADAME, d'vn ſi grand bonheur. I'ay failli, mais je ne ſuis pas indigne de voſtre pitié, & dans les belles ames comme la voſtre, la pitié augmente l'affection, & fait quelquefois vn grand feu d'vne petite eſtincelle.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXIII.

VOVS eſtes toûjours la meilleure de toutes les belles femmes, de n'avoir pas voulu me laiſſer davantage dans la frayeur que je vous avois témoignée ; & d'avoir pris ſoin de me raſſeurer l'eſprit. Ie ſuis bien aiſe, MADAME, que vous n'ayez pas trouvé ma crainte ſi juſte que je penſois. Mais je ſerois bien marri ſi vous croyiez qu'elle ne vinſt pas pluſtoſt de l'eſtime infinie que je fais de vous, que du mépris que je fais de moy. Ie ne ſay pourquoy vous voulez que je déchire voſtre billet, je luy ſuis obligé d'vn ſi grand plaiſir, qu'il me ſemble que je dois faire auprés de vous tout ce que je pourai pour en obtenir la grace. En tout cas, MADAME, je le conſerverai au fond de mon cœur, & je me répons qu'il n'y ſera, ni déchiré, ni bruſlé. Ce n'eſt pas que ce ne

ſoit vn lieu ſujet au feu. Mais c'eſt que puiſqu'il a reſiſté à celuy que vous y avez autrefois allumé ſans y penſer, il y a grande apparence qu'il ſe ſauvera des autres embraſemens, & que ce que je mettrai dedans y ſera en ſeureté. Au reſte, MADAME, je vous dois encore remercier de ce que vous ne me faites point de compliment ſur mon mal d'yeux : Car c'eſt ſans doute que vous avez jugé qu'en vn temps où j'apprehendois de ne vous plaire pas, il ne falloit point me conſoler des petits maux, & qu'il eſtoit impoſſible que je les ſentiſſe ni que j'y ſongeaſſe. Ie vous envoye ce qui me reſte de lettres qui ſoient liſibles. Ie viens de vous en faire l'eſſay. Elles ſont à peu prés comme les autres. Ie voudrois qu'elles vous pûſſent plaire, & le voudrois preſque autant pour l'amour de vous que pour l'amour de moy : Car je ne ſaurois guere avoir vne plus forte paſſion que celle que j'ay de vous divertir, & de vous témoigner que je ſuis de meilleure ſorte que jamais, voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſerviteur.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXIV.

IE voudrois meriter le reproche que vous me faites d'estre bien endormi, au moins je ne sentirois pas la douleur que me font mes yeux, & qui pis est celle que j'ay de ne vous voir point. Les Medecins me condamnent à garder la chambre, mais si cette condamnation s'estend plus loin que demain, j'appellerai de leur sentence à vous, MADAME, qui estes ma Souveraine, & à qui je trouve bien plus de gloire & de plaisir d'obeïr. Ce sera donc Lundy au soir que j'aurai l'honneur de vous voir, & de vous aller monstrer mes mauvais yeux. Si la gayeté que je verrai dans les vostres n'est capable de les guerir, pour le moins suis-je asseuré qu'elle soulagera des maux qui me pressent bien davantage, & dont je n'attends le remede que de vostre chere presence.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXV.

IL me ſemble qu'hier je ne vous remerciai pas aſſez de l'honneur que vous me fites de vous plaindre de moy. Plus j'y ſonge, & plus je me ſens obligé que vous m'ayez grondé vne heure durant pour avoir paſſé deux jours ſans vous aller voir. Mais, MADAME, comment vous en eſtes-vous apperceuë ? Eſt-il poſſible que vous contiez des jours dont la meilleure partie s'écoule inſenſiblement dans l'agreable compagnie de voſtre brave Marquis ? I'avois crû qu'il occupoit de telle ſorte voſtre eſprit, qu'aprés luy avoir donné ce qui eſt deû à ſon merite & à ſon affection, il ne vous reſtoit plus de penſées pour les autres hommes. Ie ſuis ravi d'y avoir eſté trompé, & de voir que s'il poſſede tout voſtre cœur, il y a encore pour moy quelque place dans voſtre memoire. Ie vous rends donc de tres-humbles actions de graces de voſtre mauvaiſe reception d'hier, à la charge pourtant que je tâcherai à l'avenir de n'en meriter jamais vne ſemblable. Cependant, MADAME, vn homme qui reçoit de cette ſorte des injures ne ſeroit pas indigne de recevoir des faveurs: Et puiſqu'il a l'ame ſi reconnoiſſante, ce

ſeroit dommage que cette vertu manquaſt toûjours d'exercice: Vous y aviſerez entre cy & la fin de ma vie, que je ſuis reſolu d'employer toute à voſtre tres-humble ſervice.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXVI.

TROVVEZ bon, MADAME, que je trouve vn peu mauvais que vous monſtriez mes lettres à ce Gentilhomme dont vous me parlez ſi ſouvent. A cette heure que j'y penſe, il ne ſeroit pas tant mal à propos de m'en fâcher vn petit; & ſi vous me vouliez promettre de prendre ſoin de m'appaiſer, & de ne me laiſſer pas long-temps en mauvaiſe humeur, je m'y mettrois tout preſentement. Mais vous eſtes vne vraye femme à ne vous en ſoucier pas plus que de raiſon, & je m'imagine que quand je voudrois me radoucir il faudroit que j'en euſſe toute la peine. I'aime donc mieux me contenter de vous faire de tres-humbles remonſtrances, & de vous repreſenter bien doucement que vous ne faites rien qui vaille de choiſir vn Confident comme celuy-là. Vous ſavez que je me connois en phyſionomie, & que quand j'y ſerois moins ſavant je ne

juge pas trop mal des gens, quand je les ay entendus parler. Croyez-moy, MADAME, que si vous ouvrez vostre cœur à cet homme-là, il s'y jettera à corps perdu, & y entrera si avant que vous ne l'en tirerez pas quand vous le voudrez. Asseurez-vous qu'il fera bien plus que d'y dérober vos secrets, il a la mine de vouloir estre bien absolu par tout où il est; & quoi que je n'occupe en vn si bon lieu (tant vous estes méconnoissante) qu'vn petit coin à ne donner guere d'envie, je suis trompé s'il m'y veut souffrir. Ie serois pourtant bien marri d'estre obligé de haïr vn homme qui m'a parû si aimable au premier abord, & que j'aimerai sans doute, pourveu qu'il ne vous aime point trop, & prenez-y garde l'vn & l'autre, si vous estes sages. Car on ne trouve pas à toutes les heures vn Ami si fidele que je le suis, ni vn Galant si commode.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXVII.

MADAME,

Vostre éloignement de Paris, & mes divers voyages en plusieurs lieux de cette Province, m'ont empéché jusques icy de me donner l'honneur de vous écrire. Mais rien ne m'a empéché de songer en vous, & de m'en informer en toutes occasions. Ie n'en perdrai plus, MADAME, de vous donner de mes nouvelles, quand vous m'aurez asseuré qu'elles ne vous sont pas devenuës indifferentes. Ie n'en ay pas de fort bonnes à vous dire ce voyage. Sur le point que je meditois de longues promenades en Anjou, en Poitou, en Xaintonge, & en Angoumois, la Goutte, grande ennemie de semblables resolutions, m'est venuë arrester dans vn petit coin de ce Chasteau, où je ne me puis promener que des yeux, & comme vous savez les miens ne vont pas bien loin. Plaignez moy vn peu, MADAME, mais que ce soit sans vous incommoder, & sans en estre vous mesme à plaindre. Dites seulement deux ou trois

fois, *le pauvre garçon !* & puis n'en riez pas moins à vostre ordinaire, c'est à dire extraordinairement. Ie suis fort asseuré que vous userez de ce conseil, & que si on vous les donnoit tous autant selon vostre cœur & vostre inclination, vous seriez la femme du monde qui croiriez le mieux conseil. Ie voudrois de bon cœur pouvoir pratiquer celuy que je vous donne. Mais la douleur est de mauvaise compagnie, & les intervalles qu'elle me laisse, sont occupez par les cruels souvenirs de la perte que j'ay faite de mon pauvre Ami. Il me semble, MADAME, que vous y avez dû avoir quelque regret pour d'autres considerations que pour la mienne. Il avoit grande envie de vous servir, & avoit avec cela assez de credit & d'adresse pour y reüssir. Il est vray que vous savez faire tant d'amis, & que vous en avez déja de tout faits, qui sont si bons à toutes choses, que vous n'avez pas sujet de trouver à dire les Morts, ni les Absens mesmes, que vous mettez presque dans le rang des Morts. Cependant, MADAME, je ne le suis pas encore, & je serois bien marri de l'estre avant que de vous avoir rendu le service que je dois à vostre merite & à vos bontez. I'en dirois bien davantage si j'estois encore Galant, & si je n'avois dit les derniers adieux à ce que nous autres Reformez appellons le Monde & la Vanité. Ie n'entreprens pas de vous prescher, je suis aussi mauvais Predicateur

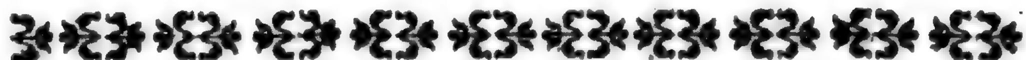
que

que j'estois de mon temps mauvais Galant. Ie vous dirai seulement que j'ay fait quelque commencement d'amitié avec des Filles de Sainte Marie qui sont dans mon voisinage. Il me souvient que vous appellez *nos Sœurs*, les Religieuses de cet Ordre, & qu'ainsi je puis pretendre que vous m'appellerez quelque jour *nostre Frere*. Cette imagination me réjouït en Nostre Seigneur, & je serai bien aise que vous me donniez vn nom de tendresse & d'affection comme celuy-là. Et certes je n'en suis pas tout-à-fait indigne, estant au point que je le veux estre toute ma vie,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

Ie vous supplie d'asseurer de mon obeïssance Monsieur le Marquis de * * *, & d'y employer toutes les paroles dont vous vsez quand vous voulez luy persuader quelque chose dont vous estes persuadée la premiere.



A MADAME DE M. M.

LETTRE CCCLXXVIII.

MADAME,

I'ay beaucoup de joye que les complimens qu'on vous a faits de ma part ayent réveillé dans vostre esprit des souvenirs qui m'obligent ; Mais ce plaisir me cousteroit trop, si en rentrant dans vostre memoire, je chassois de vostre cœur, pour quelques momens, cette belle gayeté que je vous souhaite eternelle. Aussi ne croy-je pas, MADAME, quoi qu'il vous plaise de m'en écrire, que mon absence en soit capable, & ne suis pas moins asseuré de vostre force, en vne occasion comme celle-là, que je le suis de vostre civilité. I'ose pourtant me promettre de vostre bonté quelque chose de plus que de la courtoisie & de la douceur, & j'espere qu'à mon retour, je me retrouverai dans la mesme place qu'il vous a plû de me donner, ou qu'au moins je m'y remettrai sans beaucoup de peine. Cette opinion est absolument necessaire pour mon repos, & vous ne

l'estimerez pas injuste si vous pouvez vous persuader de quelle sorte je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.



A MADAME DE B.

LETTRE CCCLXXIX.

IE vous declare hardiment, MADAME, que je ne suis pas assez hardi pour vous faire voir de mes lettres. Si vous le desiriez si absolument, vous ne deviez pas m'en écrire vne si jolie, si spirituelle & si galante que la vostre m'a parû: Sans mentir, vous vous servez là d'vn assez mauvais moyen pour obtenir ce que vous voulez. Vous desirez de moy vn service, & en mesme temps vous m'ostez le courage de vous le rendre. Ne valoit-il pas mieux cacher vn peu vostre force, & me donner de l'admiration de vostre esprit, sans me faire concevoir vn si grand mépris du mien? Mais cela vous eust trop cousté, & vous n'avez pas voulu en prendre la peine. Au reste, MADAME, dequoi vous avisez-vous? vous aimez mes lettres devant que de les avoir veuës, vous

les desirez, vous les recherchez, & vous n'avez aucun de ces sentimens-là pour moy, que vous devez connoistre si parfaitement. En verité, MADAME, vostre billet me donne bien plus de jalousie qu'il ne me donne de vanité; & ce qui rend mon dépit plus juste, c'est qu'asseurément je vaux mieux que mes lettres ne vaudront jamais, & que je suis plus capable de vous servir en toutes rencontres. Mais je m'apperçois que je fais insensiblement ce que je ne veux pas faire, & qu'on n'auroit pas trop de tort d'appeller cecy vne réponse si j'y ajoustois encore trois ou quatre lignes. Ie me hasterai donc de vous dire, pour ne tomber pas dans cet inconvenient, que si vous ne trouvez quelque invention pour écrire avéque moins de grace & de politesse, vous ne devez point esperer que je vous écrive jamais à quel point je suis à vous. Il est vray, MADAME, que vous n'y perdrez rien; Car je voy bien que si vous ne le lisez sur le papier, vous le lirez dans toutes mes actions, & que vous connoistrez que je ne suis guere moins vostre tres-humble serviteur que le sont les jeunes Seigneurs Gascons, & les Generaux de Catalogne.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXX.

MADAME,

Soyez la bien revenuë de vostre grand voyage de je ne ſay où. Ne trouvez point mauvais, je vous prie, que j'aye oublié le nom de la Province qui vous a volée à Paris, & qui vous a retenuë ſi long-temps hors d'vn ſi aimable ſejour. C'eſt le moins que je puiſſe faire, que de me venger par cet oubli, & par cette marque de mépris, de l'injure qu'a faite vn ſi vilain lieu à beaucoup de perſonnes qui me ſont cheres, & à qui la voſtre l'eſt parfaitement. C'eſt ainſi qu'il faudroit punir l'injuſtice & la violence des Vſurpateurs: Ce n'eſt pas aſſez d'en condamner la memoire, il faut la perdre & l'eſtouffer comme je fais. Au reſte, MADAME, puiſqu'il vous a plû que je ſeuſſe voſtre retour, & que vous avez prié vn de nos Amis de m'en avertir, il me ſemble que je ſuis obligé de vous en feliciter, & que ſi je ſavois faire de ces jolis complimens que vous aimez, je vous en devrois vn dans cette occaſion.

Mais, à le bien prendre, qui ne peut payer ne doit rien, & c'est estre quitte en quelque sorte, que de ne pouvoir s'acquiter. Neanmoins, MADAME, pour monstrer que je ne suis pas de mauvaise foy, & que j'ay bonne volonté, au lieu des belles paroles dont je suis pauvre, je vous offre de l'affection qui est vn bien plus solide, plus estimable, & de plus grand vsage en toute rencontre. I'en ay vn fonds qui est presque aussi approchant de l'infini que le sont vos aimables qualitez, & qu'il n'y a guere que vous au monde qui pust épuiser. Mais vous ne l'avez pas voulu tout entier, & je ne saurois remercier assez vostre bonté & vostre moderation en cela, puisqu'elles sont cause que je suis sans trouble & sans inquietude, quoi que d'ailleurs tres-parfaitement

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.



A MADAME DE SS.

LETTRE CCCLXXXI.

MADAME,

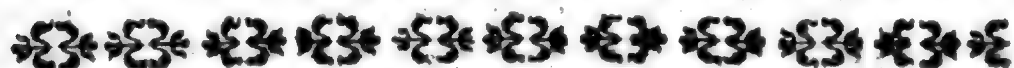
I'ay appris d'vne bouche qui eſt accouſtumée à preſcher la verité, que vous embraſſiez en toute rencontre la protection de mon innocence, & que vous rendiez de moy aux lieux où j'en avois beſoin, les plus grands & les plus favorables témoignages que je pouvois attendre de l'Amie du monde la plus genereuſe. La meſme bouche qui me l'a dit, vous dira auſſi, je m'en aſſeure, vne partie des reſſentimens extrémes qui me demeurent d'vne ſi rare bonté. Mais vous ne les ſaurez jamais tous, ſi vous n'aidez ſes paroles & les miennes, & ſi vous n'avez de voſtre merite, & de ma reconnoiſſance, toute l'opinion que vous devez. Ie ne conſerve rien plus cherement en ma memoire, que le ſouvenir des bonnes heures que j'ay eu le bien de paſſer auprés de vous. Outre les agréemens de voſtre aimable perſonne, j'ay découvert en voſtre eſprit de la force & de la beauté, du brillant & du ſolide; & en vn

mot tout ce qui ravit l'admiration, & tout ce qui gagne les volontez. Aprés cela, MADAME, jugez, s'il vous plaist, des sentimens de mon cœur, & quelles impressions sont capables de faire en luy de si particulieres preuves de l'honneur de vostre estime & de vostre bienveillance. I'ose me vanter, MADAME, que vous defendez vne bonne cause, & vne cause dont la justice s'est attirée visiblement la faveur du Ciel. Mais quand elle seroit mauvaise, je suis asseuré qu'elle changeroit de nature, ou pour le moins d'apparence entre vos mains. Si vostre belle bouche s'ouvre pour moy, elle fermera toutes celles de la Calomnie. Elle estouffera tout le venin des Aspics. Elle empéchera les Espines de picquer, & rendra la Médisance respectueuse. Cependant, MADAME, je vous prie de croire que quand vous ne feriez point toutes les merveilles dont je vous parle, c'est assez que vous en soyez toute pleine, comme vous estes, pour me rendre heureux au milieu de la persecution, par la moindre marque d'vn souvenir obligeant, & par la seule permission de me dire par tout,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c.

A



A MADAME DE M. M.

LETTRE CCCLXXXII.

MADAME,

Ie m'apperceus hier que je vous aimois plus que vous ne vouliez, & que j'en estois importun. Ie vous en demande pardon, je n'y retomberai plus, & j'obtiendrai sur moy de moderer mon affection, & de regarder avec plus d'indifference les dangers où vous vous mettez, & le peu de soin que vous prenez des choses qui vous doivent estre les plus cheres & les plus considerables. Et veritablement, il est raisonnable puisque je ne puis vous corriger de vos fautes, que je me corrige de mes remonstrances & de mes avis. C'est n'estre pas sage que de pretendre que vous le soyez si fort, & de vouloir que vous preferiez à des plaisirs vains & frivoles, & qui sont condamnez de tous les honnestes gens, des satisfactions justes & durables, & qui sont dans l'approbation de tous ceux qui jugent bien. Ie devois songer qu'vne femme qui hait les Amans constans, devoit trouver insupportables les Amis

fideles, & qu'en luy voulant rendre de bons offices on s'en rendoit auprés d'elle de tres-mauvais. A l'avenir, MADAME, je ferai comme les autres si je le puis. Ie louërai toûjours vostre beauté, & ne blasmerai jamais vostre conduite. I'auray de la complaisance pour toutes vos actions, & s'il ne m'est pas possible d'obtenir sur moy d'estre assez lâche pour cela, au moins j'auray la force de n'en estre pas le témoin. I'y perdrai vn des plus sensibles plaisirs de ma vie: mais je m'exempterai aussi d'vne des plus cruelles douleurs qui me puissent arriver au monde.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXXIII.

MADAME,

Ie passai hier au soir deux mauvaises heures; car je les passai en vous attendant. Vous ne sauriez jamais vous imaginer combien je souffris. Il faudroit pour cela que vous pûssiez vous aimer aussi passionnément que je vous aime: & ce qui est encore vn peu plus difficile, qu'il vous fust arrivé quelquefois de vous attendre vous mesme,

& c'eſt ce que je ne croy pas. Dieu vous preſerve de cette peine, je n'en ſay guere de plus grande. Deux jours ſemblables à ces deux heures, feroient vieillir vn pauvre Amant, & quatre tout au plus le feroient mourir, & mourir de la plus cruelle de toutes les morts. Sans mentir, il me prend bien que vous eſtes la femme du monde qui manquez le moins à vos paroles ; mais il me prend bien mal auſſi de ce qu'il eſt ſi mal-aiſé d'en tirer de vous d'auſſi bonnes que je le voudrois. I'en ay bien employé juſqu'icy inutilement, &, qui pis eſt, des plus belles que j'ay ſeuës. Neanmoins je n'y ay point de regret, & puiſque vous avez pris plaiſir de les écouter, & de les lire, je ne deſeſpere pas que vous ne preniez quelque jour plaiſir de les croire, & au pis aller ſi elles ne gagnent voſtre affection, elles vous feront paroiſtre l'excés de la mienne.

A MADAME DE BB.

LETTRE CCCLXXXIV.

MADAME,

I'appris Dimanche avec beaucoup de joye, qu'on vous avoit veuë en fort bonne compagnie, & qu'il n'avoit parû aucun reste de maladie, ni sur vostre visage, ni dans vostre humeur. Ie vous avouë que j'apprehendois que vostre complaisance de Samedy ne vous eust fait tort, & qu'ayant abusé du pouvoir que vous avez sur vous, & sous vous, vostre mal qui n'est ni courtois, ni honneste, ne s'avisast de s'en venger. Mais pour vous dire la verité, cette crainte ne me prit point en vostre presence ; & tant que je demeurai auprés de vous, je n'eus peur de rien que d'aimer trop ce que je voyois, & de m'affriander plus que de raison à de si douces conversations. En effet, MADAME, il n'est pas bon de s'accoustumer tant aux bonnes & aux belles choses, quand on ne peut pas esperer de les posseder toûjours ; Et si vous aimiez fort mon bien, vous & vos cheres Amies, vous me cacheriez à l'avenir

vne partie de vostre esprit; & me découvririez vos defauts secrets si vous en aviez. Mais je ne m'attends pas à ces effets de vostre bonté, & je ne la croy pas si grande, quelque bonne opinion que j'en aye conceuë; Et regardez comme je suis fait, je n'en suis pas moins,

MADAME,

Vostre, &c.

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXXV.

MADAME,

Trouvez bon que je vous die sans ceremonie, & sans compliment, ainsi que vous me l'avez ordonné, que je suis fort en peine de la santé de Madame du ***, & qu'encore que je me trouve assez de patience pour mes maux, je sens bien que j'en manquerai pour les siens s'ils veulent durer long-temps. Ayez la bonté, MADAME, de m'apprendre ce que j'en dois esperer ou craindre, afin que je ne fasse rien à contre-temps, &

que je n'aille pas m'affliger ou me réjoüir mal à propos. En verité, je suis touché de cet accident comme je le dois, & mesme vn peu davantage, & j'ay pensé en jurer *par ma foy*, comme la Dame qui vous nomme sa *Parfaite*. Mais j'ay songé qu'il ne falloit point employer les sermens sans necessité, & que je les devois reserver pour vn autre temps où j'aurois à vous persuader quelque chose de plus incroyable. Il me déplairoit fort si j'en avois besoin pour vous asseurer que je vous honnore, & que je vous estime déja beaucoup pour vn commencement d'amitié, & que si cela croissoit toûjours à proportion, il y auroit à la fin quelque excés à retrancher. Ie suis resolu d'avoir plus de retenuë pour Mademoiselle de ***. Car entre vous & moy, je trouve vn peu mauvais qu'elle m'ait contraint à l'aimer si fort dés la premiere conversation. Ie m'imaginois qu'elle s'en corrigeroit dans la seconde, & qu'elle ne continueroit pas de mesme force ; & cependant elle a fait pis encore, & je m'apperceus hier aussi tost que je l'eus quittée qu'elle m'avoit pris subtilement ce que j'avois tant juré de conserver toute ma vie. Il me semble que cela valoit bien pour le moins la peine de le demander, & que c'est en vser vn petit trop privément. Neanmoins je n'oserois m'en plaindre à elle. Mais vous, MADAME, en qui elle a tant de confiance, je vous prie de luy en dire vn mot aujourd'huy à quelque heure,

ſi vous en trouvez l'occaſion ; Et ſi vous la voyez obſtinée à ne me rendre pas ce qu'elle m'a dérobé, du moins tâchez de la diſpoſer à le traiter favorablement, afin de m'oſter le regret de l'avoir perdu. Ie mets cette affaire entre vos mains, & m'en repoſe ſur voſtre prudente conduite.

A MADEMOISELLE DE KK.

LETTRE CCCLXXXVI.

MADEMOISELLE,

I'avois hier prié vne de vos bonnes Amies de vous redemander mon cœur. Elle m'a écrit que vous ne l'aviez pas. Si cela eſt, je vous ſupplie tres-humblement de ſonger ce que vous en avez fait. Car il faut bien que ce ſoit vous qui l'ayez pris, & je ſuis aſſeuré qu'il n'y a point d'autres perſonnes dans tout Paris, qui ſoient capables de faire ce coup là. Ne vous eſtonnez pas, MADEMOISELLE, que j'aye quelque regret de l'avoir perdu : je puis dire ſans vanité qu'il eſtoit fort bon, & qu'il n'y en avoit pas vn au monde qui fuſt plus reconnoiſſant & plus fidele. I'avois pris beaucoup de ſoin aprés luy, & n'y avois rien

laiſſé entrer de mauvais ni de commun. Cela eſtant, il m'eſt bien dur d'en eſtre privé ſans qu'on m'en ait obligation. Peut-eſtre, MADEMOISELLE, que j'ay tort de m'allarmer, & que vous ne l'avez dérobé que par jeu, & pour me le faire chercher; & qu'ainſi vous me le renvoirez à la premiere occaſion. Toute ma frayeur c'eſt qu'il ne vueille pas revenir, & qu'il aime mieux demeurer auprés de vous qu'avec moy. En ce cas là, MADEMOISELLE, ayez la bonté de ne le traiter pas à toute rigueur; & ſi vous le piquez, que ce ſoit, s'il vous plaiſt, auſſi doucement que cette galante mouche de l'autre jour vous piqua le gras de la jambe. Laiſſez moy dormir trois ou quatre heures la nuit, & ſouffrez que je puiſſe deux ou trois fois le jour ſonger à quelque autre choſe qu'à vous. Si vous me faites cette grace, je vous donnerai volontairement ce que vous m'avez pris malgré moy, afin de décharger voſtre conſcience, & de vous exempter de faire reſtitution. Avec cela je vous promets que ſi je ſuis ſans cœur, je ne ſerai pas ſans courage, & que je ſouffrirai ma perte avec vne conſtance digne d'vn homme qui veut eſtre à vous pour toute ſa vie.

A

A LA MESME.

LETTRE CCCLXXXVII.

RENDEZ-moy ma parole, je vous en conjure, MADEMOISELLE. Ie vous allai promettre l'autre jour bien estourdiment, que je n'aurois pour vous qu'vne de ces amitiez sages & reglées, qui n'alterent point le repos, & qui n'entreprennent point sur la liberté. Mais je m'apperçois que je ne saurois faire ce que je dis, & que j'avois mal mesuré vos forces & les miennes, quand je m'y engageai si legerement. En effet, MADEMOISELLE, quelques efforts que j'aye faits, il ne m'a pas esté possible de me défendre des troubles & des inquietudes qui accompagnent les grandes affections. Il y a trois jours & trois nuits que je me combas là dessus sans aucune relâche, & tout ce combat n'a servi qu'à me rendre plus foible & plus abatu. Ce que je dis là, MADEMOISELLE, n'est pas pour vous attendrir, ni pour vous toucher. Puisque je vous disois Samedy que la compassion estoit vne veritable misere que celle des autres produisoit en nous, si j'avois envie de vous faire pitié, ce desir s'accorderoit mal avec la passion que j'ay de vous

EEeeee

voir heureuse ; c'est seulement, MADEMOISELLE, pour vous témoigner que ce n'est pas ma faute, si je ne tiens la promesse que je vous avois faite solemnellement en la presence de vos deux cheres Amies. En toute autre chose vous me trouverez veritable, & si je vous trompe aujourd'huy, trouvez bon que je vous die que vous m'avez trompé la premiere, & qu'encore que vous m'ayïez parû d'abord vne des plus belles & des plus charmantes personnes qui vivent, je n'eusse jamais crû que vous eussiez esté si redoutable à vne ame comme la mienne, si peu née à la servitude, si rebelle naturellement, & d'ailleurs si fortifiée de regles, de preceptes & de maximes.



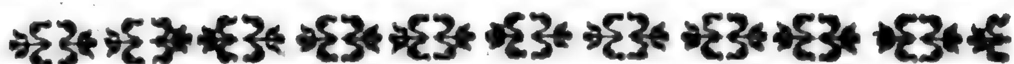
A MADAME DV BB.

LETTRE CCCLXXXVIII.

MADAME,

Ie vous trouvai bien à dire l'autre jour : vostre presence m'eust esté fort necessaire pour aider vostre chere Amie à terminer vn different que nous eûmes ensemble sa belle Cousine & moy. Ie vous

ſupplie de luy vouloir dire de voſtre part ce qu'elle ne recevroit peut-eſtre pas ſi bien de la mienne ; Que la Nature ne luy ayant rien refuſé, à la verité elle ne la doit pas imiter en cela ; Mais qu'elle eſt obligée de ſe faire inſtruire en vn art où je la trouve fort ignorante, & dont l'vſage luy ſera tres-neceſſaire ; c'eſt celuy de refuſer de bonne grace. Quand on accorde vne priere, il faut que la civilité accompagne la faveur que l'on fait, afin que cette faveur augmente de prix ; Mais quand on la refuſe, les belles paroles ſont encore bien plus à propos. Les refus ne valent rien que confits, & encore faut-il employer beaucoup de ſucre en cette ſorte de confiture, pour en oſter l'amertume & le mauvais gouſt. Ce ſera là, MADAME, le premier ſujet de noſtre converſation de Lundy ou de Mardy. Ie vous donne le bon jour, & vous prie de croire qu'il n'y en aura point de meilleur pour moy que celuy où je trouverai l'occaſion de vous ſervir & de vous plaire.



A MADEMOISELLE DE KK.

LETTRE CCCLXXXIX.

MADEMOISELLE,

Ie vous envoye dequoy exercer voſtre memoire: Car j'ay intereſt de vous la rendre bonne, afin que ſans faire beaucoup d'efforts, vous puiſſiez vous ſouvenir quelquefois que je ſuis au monde, & que je n'y ſuis pas inutilement pour vous. C'eſt pour cette meſme raiſon que je prens ſoin de la remplir des plus belles choſes que je ſay. Pour le moins, MADEMOISELLE, ſi vous me faites l'honneur de m'y recevoir, je ſerai en païs de connoiſſance; j'auray la joye d'eſtre en bonne compagnie, & il ne tiendra qu'à moy que je ne ſois là couché fort à mon aiſe ſur vne infinité de fleurs. N'apprehendez point MADEMOISELLE, que j'y tienne trop de place, je n'y ſerai qu'en petit; & quand meſme j'y ſerois eſtendu tout de mon long, je ſaurois m'y ranger de ſorte, que je n'y ſerois point incommode. Vn autre que moy pretendroit d'avoir place en vn lieu plus honnorable, & auroit la vanité d'eſtre logé dans

voſtre eſprit. Mais j'ay plus de modeſtie que cela, & pour n'eſtre pas tenté de cette ambition, je m'imagine que je n'y ſerois pas ſi bien parmy tant de feu & de lumiere, moy qui n'aime pas le grand jour. Pour voſtre cœur, il eſt ſi élevé que je n'y pourois atteindre, & quand je me ſerois guindé juſque là, je ne veux pas me mettre au hazard de tomber de ſi haut. Si je ne m'y pouvois tenir, ma cheute ſeroit mortelle: & dorénavant je veux mieux conſerver ma vie, puiſque vous m'avez aſſeuré qu'elle pouroit ſervir à la douceur, & au contentement de la voſtre.

A LA MESME,
Sur le depart d'vne de ſes Amies.

LETTRE CCCXC.

IE penſe, MADEMOISELLE, que vous perdez quelque choſe de ce que je n'ay pas l'honneur d'eſtre auprés de vous. Car il me ſemble que je vous ſerois de grande conſolation dans voſtre perte, & que comme il y a peu de perſonnes qui ſachent ſi bien que moy ce que c'eſt que de vivre éloigné de ce que l'on aime le plus au monde, il y en a peu auſſi qui ſachent mieux quels endroits du cœur il faudroit toucher, & de quelle

maniere se devroient traiter des blessures de cette sorte. Cependant, MADEMOISELLE, je n'oserois si tost vous aller trouver, & si vous voyïez ce que je souffre pour m'en empécher, vous me sauriez plus de gré de ce que je ne fais pas en cette occasion, que de tout ce que je ferai jamais pour vostre service. En verité, ma vie est estrangement gesnée & contrainte, & c'est vne aventure bien bizarre que je n'aye jamais eu plus de besoin d'estre bien à moy que depuis que je suis à vous; c'est à dire, MADEMOISELLE, d'avoir vn pouvoir entier sur mes passions, que depuis que vous en avez vn absolu sur mes volontez. Consideriez vous l'autre jour quelle violence je me faisois pour n'arrester pas toûjours mes yeux sur les vostres, & pour n'y laisser pas remarquer ce que je ne saurois trop vous témoigner, & ce que je ne saurois aussi trop cacher aux autres. Ce n'est pas, MADEMOISELLE, que je n'eusse à souhaiter que l'on pust voir à plein fond les sentimens que j'ay pour vostre aimable personne; je m'asseure qu'on n'y trouveroit rien qui fust indigne de vous ni de moy, & qu'on avouëroit qu'on n'aime guere avec plus de pureté dans le Ciel mesme, ni sur la terre avec plus de soûmission & de respect. Neanmoins, peut-estre que ceux qui me regardoient n'eussent pas jugé si favorablement de mes intentions & de mes desirs; & les effets que vostre beauté fait en moy

ſont ſi peu communs, que je pardonnerois à ceux qui ne pouroient les croire ni les comprendre. Ie me contenterai donc, MADEMOISELLE, que vous en ſoyez bien perſuadée, & pour toute reconnoiſſance, je ne vous demande que celle que vous pouront permettre les eſtroites loix de la plus ſevere vertu.



A MADAME DV BB.

LETTRE CCCXCI.

VNE *fois l'an il me vient voir,*
Ie luy rends le meſme devoir,
Mais nous ſommes tous deux à plaindre,
Il ſe contraint pour me contraindre.

N'attendez pas, MADAME, que je vous aille dire qui eſt cet homme là, puiſque je vous en dis du mal; & que d'ailleurs vous eſtes trop heureuſe de ne le connoiſtre point. C'eſt vn Fâcheux que j'ay ſervi aſſez vtilement, & qui pour reconnoiſtre ce qu'il penſe me devoir, me perſecute de la ſorte de temps en temps. Mais je m'en vengerai bien, je vous le promets. Il poura eſtre dans ma chambre tant qu'il voudra, je ne ſerai pas vn ſeul moment avéque luy, & tout le temps que ſa viſite durera, je vous en rendrai vne dans voſtre

petit Cabinet, où je vous considererai avec vostre chere Amie, & vostre aimable Cousine. Ie vous prie de croire tout ce que je vous dirai en ce lieu-là, & de n'en rien redire à personne. Car encore que ce soient des veritez à publier, il est toûjours bon de s'accoustumre au secret, & particulierement des personnes faites comme vous. Mais n'en est-ce point vn que le sens de ces dernieres paroles ? Ie le saurai à nostre premiere veuë.

A LA MESME.

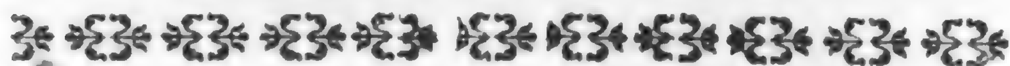
LETTRE CCCXCII.

MADAME,

Ie vous envoye dequoi divertir vostre belle *Enfant*. I'espere que vous & vostre chere Amie aurez part au plaisir qu'elle en recevra. Mais souvenez-vous toûjours, MADAME, que ce qui est pour vous trois, n'est que pour vous trois, & que j'ay vne parfaite confiance que vous saurez bien le defendre des yeux de vos Curieuses. Dans cette asseurance je m'abandonne à vostre conduite les yeux fermez, sans crainte & sans inquietude. Mais, remarquez, s'il vous plaist, que

je

je ne parle d'yeux fermez qu'à cette heure que je ſuis loin de vous. Car lors que j'aurai l'honneur de vous voir, je pretens bien les ouvrir les plus grands que je le pourai. Vous direz, MADAME, qu'il y a de la temerité en cela, & que c'eſt chercher à ſe faire bleſſer à droit & à gauche. Mais il me ſemble que ce danger n'eſt pas conſiderable, & que dix ou douze coups de plus ne ſont rien pour moy, qui ſuis déja percé comme vn crible, & il ſeroit fort mal à propos de m'aviſer de vouloir ménager mon repos & ma liberté, & épargner des biens qu'il y a long-temps que je n'ay plus.



A MONSIEVR

MARTIN DE PINCHESNE
Controlleur de la Maiſon du Roy.

LETTRE CCCXCIII.

MONSIEVR,

Ie ſuis bien aiſe que vous & vos ſages Amis approuviez la moderation dont j'ay vſé dans ma Preface, en répondant aux accuſations de Mon-

ſieur l'Archidiacre d'Angouleſme : mais il me fâche, que vous m'obligiez de traiter encore vne matiere ſi odieuſe, & de ſatisfaire vne vaine curioſité qui vous a pris, & que je ne ſaurois contenter, ſans remettre le fer dans de vieilles playes, ou pluſtoſt, ſans remuer des ordures qui font mal au cœur. Neanmoins, puiſque vous voulez abſolument eſtre obeï, & que rien ne me paroiſt plus difficile & plus fâcheux, que de vous refuſer quelque choſe, me voilà preſt à vous conter fidelement la petite Hiſtoire que vous deſirez ſavoir.

1646. Il y a quelques années, que Monſieur de Balzac me fit la faveur de m'envoyer des vers Latins qu'il venoit tout fraiſchement d'enfanter, & dont il me prioit de dire la bonne avanture. Ils me ſemblerent admirables, & particulierement ceux où il parloit de Monſieur voſtre Oncle, & qui commençoient ainſi:

Quid par ingenio Superis ? mulcétne diſerto
Nympharum ſermone choros, Aulæque faventi
Jura dat, atque animis ſeſe gaudentibus infert
VICTVRVS *dulcem redolens, ſed ſalſus, Hymettum?*

Eſtant ſenſiblement touché de cette excellente Poëſie, je me ſouviens bien que je luy écrivis là deſſus, en ces propres termes.

» Monſieur de Voiture, pour qui vous avez dit
» tant de belles choſes, n'eſt pas plus glorieux d'en
» eſtre le ſujet, qu'il eſt aiſe que vous en ſoyez

l'Auteur. Il m'a prié de vous témoigner les ressentimens extrémes, qui luy demeurent d'vne si rare faveur; & la joye qu'il aura toute sa vie, d'avoir servi de matiere aux plus beaux vers qui se soient faits de memoire d'homme. Ie les ay recitez en tous lieux, & en tous lieux ils ont receu les mesmes applaudissemens : & j'ay mieux reconnu en cette occasion, que je n'avois fait en toutes les autres, que vous estiez au dessus de l'Envie, quand j'ay vû que les premiers Maistres du mestier n'en témoignoient point pour vn ouvrage si achevé. « « « « « « « « « « « « «

A la verité (& voilà tout mon crime) j'ajoustois aprés quelques lignes.

Vn de vos Admirateurs a douté si vostre *facili virtute* signifioit bien ce que vous vouliez, & si vn Romain du temps d'Auguste auroit appellé *facilem virtutem*, cette qualité si desirable de faire aisément les belles choses. Sur ce mot de *facili* je l'ay confondu par mille passages : mais si vous ne m'aidez, je n'aurai pas dequoy le satisfaire sur *virtute*, & ne pourai pas l'empécher de dire que cela ne s'entend pas si bien qu'il seroit à desirer. « « « « « « « « « « «

Le mesme ne pense pas que les bonnes gens de ce temps là ayent jamais dit *fundere oracula*, au mesme sens que vous l'employez, & comme nous disons, *les paroles de cet homme sont autant d'Oracles.* Neanmoins je suis toûjours demeuré dans mon « « « « «

» opinion, estant asseuré à propos d'Oracles, qu'en
» ce qui est de la diction, aussi bien qu'en tout le
» reste, vous n'estiez pas moins infaillible que les
» Oracles.

» Ie n'ay pû apprendre quel poëme c'estoit que
» celuy dont vous demandez des nouvelles à Mon-
» sieur de Boisrobert :

» *Dic rogo quale fuit Carmen, quod Principis aures*
» *Te recitante pias tenuit : nam nuncia Fama*
» *Non cessat celebrare, Parens quod grande vocavit*
» AVGVSTA, *& voluit mansuris vivere chartis.*

» Que cecy est beau !

» -- *Neque enim externæ virtutis amator*
» *Oblitus propriam es, paterísque senescere vires.*
» *Quas tibi inexhaustas ad carmina sufficit ardor*
» *Æthereæ flammæ, sempérque paratus Apollo.*

» Cet *Apollon toûjours prest* au premier mandement
» d'vn Poëte, est vne chose merveilleuse : mais j'ay
» regret pourtant, à ce que vous avez osté pour fai-
» re place à cet Apollon, & vos rogneures me sem-
» blent si riches, que j'ay regret d'en perdre la moin-
» dre chose.

» I'ay peur que *varia exilia* ne soit pas bien en-
» tendu d'icy à deux ou trois cens ans, & que quel-
» qu'vn de ce temps-là ne mette vostre Monsieur
» d'Avaux, que vous nommez *Ingentem Memmiadem*,
» entre les veritables *Bannis*, & ne songe pas que
» *les differens exils* de ce grand Homme ne signifient
» là que *ses longues Ambassades* en plusieurs endroits

du Nort, qui ont empéché tant d'années son ai- «
mable Patrie de jouïr de luy, & luy de jouïr de «
son aimable Patrie. Ie me souviens bien que Pli- « *Lib. 30. cap. 1.*
ne a dit de quelques Philosophes Grecs, qui a- «
voient passé la meilleure partie de leur vie à cour- «
re toute la Terre, où ils estoient allé à la chasse «
& à la conqueste des secrets de la Nature, *que ces* «
grands voyages estoient plustost des exils, que ce n'estoient «
des voyages. Exiliis veriùs quàm peregrinationibus susce- «
ptis. Mais me pardonnerez-vous, MONSIEUR, «
si j'ose vous dire, que si Pline ne parle pas mieux «
que vous, au moins il se fait mieux entendre, «
& ne laisse point d'equivoque ni d'obscurité? «

I'ay oublié qui est ce bon homme & ce mé- «
chant Poëte tout ensemble, dont on appelloit «
les vers *scelerata carmina.* Ie puis dire avec plus de «
raison que vous, que *je commence à mourir par la* «
memoire. «

Sans doute je vous ennuirois, si je vous rap- «
portois tout ce qui m'a plû dans vostre Epistre. «
Ie me contenterai donc de vous marquer ce que «
personne n'a entendu, & ce que tout le monde «
a eu regret de n'entendre pas. C'est où vous di- «
tes, «

-- *Pestem tamen ille minorem* «
Scaligeri Tullique cliens & Cæsare læso «
Conspicuus sæclis, nigro devovit Averno. «

I'ay deviné que cet *ille* estoit Catulle: mais je n'ay «
osé dire qu'à mes plus confidens Amis, que je «

» l'avois deviné, de peur qu'on ne m'accusât de
» magie. Car il est malaisé de comprendre que
» vous voulez dire, *les vers que Catulle condamnoit à*
» *estre jettez dans l'eau, n'estoient pas plus mauvais que le*
» *sont ceux de Mamurra.* Pensez-vous, MONSIEVR,
» qu'on connoisse fort à la Cour, *le Client de Scaliger*
» *& de Tullius*, & qu'on se souvienne en ce lieu-là
» que Ciceron a esté autrefois l'Advocat de Catul-
» le, & que Scaliger a pris vn soin particulier de
» le defendre en sa Poëtique, ou en quelques lieux
» de ses Commentaires? Et puis, ne jugez-vous pas
» que *ce noir Averne* aide encore à obscurcir vostre
» pensée, puisqu'il est vray que Catulle ne fut ja-
» mais si vindicatif, que de damner les méchans
» Poëtes de son siecle, *les Voluses, les Suffenes, les Ce-*
» *sies & les Aquins*, & qu'il s'est contenté d'vn plus
» doux supplice?

» La jolie & la charmante Lettre, que celle que
» vous écrivites il y a quelque temps à vostre *Me-*
» *telle*, & le plaisir que j'ay eu de la lire mille fois,
» & d'apprendre par cœur

» *Lætitiam, quæ Cœlicolûm per limina semper*
» *Discursat, raróque imas petit hospita terras,*
» *Curarúmque expers, lachrymásque exosa virago*
» *Exultat, totóque abigit suspiria cœlo.*
» *Hanc soli hîc novere, Deo gens plena, Sodales,*
» *Ignati & Francisce, tui, & quos carcere clausit*
» *Insontes Bruno, Bernardíque optima proles,*
» *Innuptum æternúmque omnes genus.*

Vous feriez bien payé de voſtre travail, s'il vous «
donnoit autant de joye qu'il vous a donné de «
gloire, ou ſeulement autant qu'il en donne à ceux «
qui peuvent, comme moy, s'avouër de vous & «
ſe vanter d'en eſtre aimez! «

Ie ne mets pas icy la ſuite de cette Lettre, parce qu'elle ne fait rien à noſtre ſujet. Aprés ce que vous venez d'en voir, vous pouvez juger, MONSIEVR, ſi Monſieur l'Archidiacre a eu raiſon de dire, *qu'au lieu de bruſler de l'encens devant Monſieur de Balzac, je bruſlois quelquefois de la poixreſine & du ſouphre; que j'avois attaqué vn de ſes Poëmes de toute ma force; que je luy avois envoyé mes objections fort étudiées, & fort ajuſtées; & que ſon Ami déconcerta tout ce grand diſcours, qui m'avoit couſté beaucoup de temps.* Vous ſemble-t-il que ſa comparaiſon ſoit juſte d'appeller de *la poixreſine & du ſouphre*, quelques doutes propoſez avec tant de reſpect & de modeſtie, parmy beaucoup de loüanges & de complimens? Reconnoiſſez-vous dans les trois ou quatre petites objections que je vous ay rapportées, *toute cette force* dont vous m'avez vû quelquefois repouſſer les attaques d'vn ennemi declaré? Où eſt *cette eſtude*, où eſt *cette juſteſſe*, où ſont *ces penibles efforts* que l'on me reproche? En tout cela, & particulierement en ce dernier point, Monſieur l'Archidiacre eſt bien éloigné des ſentimens de ſon Heros: & il ne parleroit pas de cette ſorte, s'il ſe ſouvenoit que la réponſe à cette

A Balzac le 27. de Mars 1646.

Lettre qui luy paroiſt ſi criminelle & ſi offençante, commençoit ainſi ; *Ie benis cette facile & commode extemporaneité, que nous avons receuë les premiers en France, contre les oppoſitions de nos amis Palatins : mais particulierement, que nous avons introduite en noſtre commerce, aprés en avoir chaßé la chagrine & ceremonieuſe meditation*, &c.

Il eſt vray que ce commencement ſi doux & ſi moderé, fut ſuivi d'vne invective des plus piquantes & des plus aigres qui furent jamais ; & cela me contraignit de luy faire cette replique, que je ne ſaurois ſupprimer ſans eſtre prevaricateur en ma propre cauſe.

De Paris ce 4. d'Avril 1646.

» Ie maudis de bon cœur, ce que vous appellez
» *extemporaneité*, & que je me contentois de nom-
» mer vn *in promptu* ; Car elle eſt cauſe que j'ay eſté
» vous écrire eſtourdiment les doutes impertinens
» de nos *Sçavantaſſes*, ſur vos derniers vers, & que
» je me ſuis attiré par mon indiſcretion la plus
» cruelle Lettre, la plus ſanglante, la plus inju-
» rieuſe, la plus pleine de fiel & de venin qui ſoit
» jamais partie d'Angoumois. Si j'euſſe pris plus
» de temps pour penſer bien à ce que je faiſois, je
» ne fuſſe jamais tombé dans vne ſi eſtrange faute,
» que d'entreprendre de vous donner des avis. Ie
» vous prie de croire, MONSIEVR, que m'en voilà
» corrigé pour tout le reſte de mes jours : mais ce
» n'eſt pas le ſeul avantage que je tire de mon
» malheur, puiſqu'il me donne occaſion de vous
faire

faire paroiſtre qu'il ne fut jamais de reſpect plus « grand que celuy que j'ay pour vous. Car vous « devez vous aſſeurer, MONSIEVR, que ſi je ne le « perds point aujourd'huy, il n'y a rien au monde « qui ſoit capable de me le faire perdre de toute ma « vie. Il me ſemble que je vous donne là vn aſſez « beau témoignage de la moderation & de la dou- « ceur de mon eſprit, & peut-eſtre qu'aprés cet « exemple je puis eſperer de voſtre bonté, que vous « aurez quelque ſorte de honte & de regret de « m'avoir traité avec plus de rigueur & de violen- « ce que vous n'avez jamais fait *les Phylarques* meſ- « mes. Cependant, MONSIEVR, Dieu m'eſt « témoin, & deux millions d'hommes le ſont « auſſi, que de tous vos Amis, ſans en excepter vn « ſeul, il n'y en a point qui parle de vos Ouvrages « avec plus de chaleur & de tranſport, & qui ſouf- « fre moins qu'on entreprenne de trouver quelque « choſe à dire à tout ce qui paroiſt dans le monde « ſous voſtre nom. Si vous pouviez comprendre « combien je ſuis fier quand je ſuis aſſeuré de n'a- « voir point tort, la maniere obligeante dont je « vous parle refuteroit aſſez les principales accuſa- « tions de voſtre Lettre. Quoy qu'il en ſoit, j'admire- « rai toûjours voſtre eſprit, & vous ſervirai de toute « ma force ſi j'en trouve l'occaſion. Mais je ne pen- « ſe pas que je vous aime jamais auſſi tendrement « que je croyois le devoir faire tout le reſte de mes « jours. Ie vous ay obeï très-ponctuellement: vous «

» m'aviez ordonné de vous écrire en peu de mots
» & du fond du cœur, sans preface & sans rheto-
» rique, vous ne vous plaindrez pas que j'y aye
» manqué. Monsieur de Voiture, qui est le seul à
» qui j'ay osé monstrer vostre Lettre, & cela plus
» pour l'amour de vous, que pour l'amour de moy,
» l'a presque trouvée aussi belle qu'elle est offençan-
» te, & m'a prié de vous dire qu'elle luy avoit sem-
» blé la plus forte du monde, & qu'il s'estoit sou-
» venu là dessus de ce vers ancien,
» *Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore.*

Considerez, MONSIEVR, la bonne foy de mon Adversaire. Du biais qu'il presente au Public quelques lambeaux de cette réponse, qu'il en a malicieusement arrachez, ne diriez-vous pas que j'ay moy-mesme reconnu mon crime, & que l'invincible force de la verité m'a contraint d'avouër, que je suis ce *Colotes* dont Monsieur de Balzac parle quelque part dans *ses Entretiens, qui est Ennemi public; qui ne pardonne à qui que ce soit; qui est vn Assassin & vn Pirate; qui ne fait point de difference entre le Citoyen & l'Estranger; qui guette tous les passages & tous les destroits; qui croit tout de bonne prise; qui attaque sans distinction la banniere de France & celle d'Espagne?* I'avois dit que j'estois corrigé pour toute ma vie, de la liberté que j'avois prise de donner des avis à vn Ami qui me les avoit demandez: il veut persuader que j'ay dit que je ne retomberois jamais dans la mauvaise humeur, où j'avois tou-

page 178.

jours esté de pinser, d'égratigner, ou pluſtoſt de mordre & de déchirer les écrits de tout le monde.

C'eſt avec vne pareille ſincerité qu'il écrit ailleurs. *Monſieur Coſtar ne doit pas avoir oublié ce qui ſe paſſa encore, lors qu'il fit imprimer ſes* Entretiens, *& qu'il y voulut faire entrer à toute force quelques-vns de ceux de Monſieur de Balzac, contre les prieres qui luy furent faites du contraire, & qui eſtoient juſtes, puiſque l'Auteur les vouloit publier luy-meſme, aprés les avoir purgez de quelques taches qu'il n'y vouloit pas ſouffrir.*

Cependant, MONSIEVR, la choſe n'alla pas ainſi. Il eſt vray que faiſant imprimer *les Entretiens* que nous avions eus enſemble, Monſieur de Voiture & moy, je priai Monſieur de Balzac de trouver bon que je publiaſſe vne belle Lettre qu'il m'avoit écrite, & qui eſtoit preſque abſolument neceſſaire pour l'intelligence de ma * réponſe. Il ne luy plût pas de m'accorder cette grace, & j'eus cette déference, meſme aprés ſa mort, de ne m'en vouloir point ſervir contre ſon intention. Il me ſemble qu'il n'y a point de Iuges ſi ſeveres & ſi ennemis, qui puſſent rien trouver à dire à ce procedé, & qui ne cruſſent meſme avoir ſujet de m'en eſtimer davantage. Ie ne veux point pouſſer plus loin mes reſſentimens, ni m'emporter contre vn homme que je veux aimer en dépit de luy. Et cértes, MONSIEVR, je n'ay pas la liberté de luy vouloir mal, & je ſens bien que ſes outrages

* Page 347. & aux ſuiuantes des *Entretiens* de M. de Voiture & de M. Coſtar.

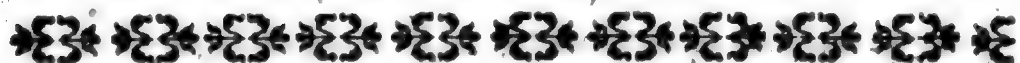
Le commencement de cette Lettre de Mr de Balzac eſt en la page 230. de l'Apologie de M^r Coſtar; & elle eſt preſque toute entiere ſans aucun

changement depuis la 83. jusqu'à la 113. page des *Entretiens* de feu Mr de Balzac.

ont si peu affoibli mon affection, qu'aprés les traitemens injurieux que j'en ay receus, sachant combien il a l'ame bonne, rien ne me fait tant de peine en l'estat où je me trouve, que l'imagination des repentirs & des remors qu'il aura de m'avoir offensé si indignement. Ie voudrois savoir quelque bon remede pour luy sauver ces tourmens d'esprit, & il me fâche extremement qu'il n'y en ait point. Parmy les Payens on faisoit certains sacrifices qui avoient la vertu d'appaiser les Furies vengeresses en de semblables occasions. Si nous en avions parmy nous qui eussent la mesme force, j'en ferois la dépense de tres-bon cœur, quand je devrois perdre mon argent & n'en estre jamais remboursé. Ie ne dis pas cela pour attendrir ce cruel Ami, c'est seulement pour soulager ma douleur, & pour vous faire comprendre que mes affections estant si constantes, ce vous est quelque avantage que vos merites & vos bons offices m'ayent obligé d'estre autant que je le suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &c.



AV REVEREND PERE HAMEAV Superieur de l'Oratoire d'Angers.

LETTRE CCCXCIV.

MON REVEREND PERE,

Il n'eſt rien de plus faux que la nouvelle qui s'eſt debitée dans voſtre Province, des profanations commiſes à Bourbourg par les nouveaux Alliez de cette Couronne. Ie connois l'Auteur de ces bruits extravagans. Il ſait bien en ſon ame qu'ils ne ſont pas vrais : mais il pratique le conſeil de ce dangereux Maiſtre en médiſance & en calomnie, qui diſoit autrefois: *Ne fais point de difficulté de mentir impudemment, il en demeure toûjours quelque choſe*. Et certes, MON REVEREND PERE, ſi les Anglois s'eſtoient emportez au moindre deſordre qui pûſt choquer la Religion, ils ſeroient manifeſtement Infracteurs de la premiere & principale condition du Traité qu'ils ont fait aveque le Roy, dans lequel ſa Majeſté a pris toutes les ſeuretez qui ſe pouvoient deſirer d'vn Prince qui porte à ſi juſte titre la qualité de *Fils aiſné de l'Egliſe*. Les Eſpagnols qui ont recherché les premiers

la mesme alliance que leurs Partisans blâment aujourd'huy, ne s'estoient guere mis en peine de conserver la veneration qui est deuë aux choses saintes, ni de maintenir les immunitez & les franchises du Sacerdoce. C'est peut-estre que se croyant les legitimes Successeurs des Romains, particulierement au dessein qu'ils ont formé de la Monarchie vniverselle, ils pensent avoir droit de dire avec eux: *Pour ce qui regarde la Religion, c'est plustost l'interest des Dieux que ce n'est le nostre. Ils donneront ordre, si bon leur semble, à empécher que les choses sacrées ne soient souïllées par des mains impures. Ad Deos id magis quàm ad se pertinere, ipsos visuros ne sacra sua polluantur.*

Tite Live livre 10.

N'y a-t-il pas grande apparence que Charle-Quint agissoit par ce principe, lors que l'an 1552. il déposseda dans Ausbourg trois Ministres Lutheriens, parce qu'ils médisoient de luy, & laissa tous les autres médire tout leur saoul de Dieu, de sa Mere, & de ses Saints; comme Monsieur le Duc de Nevers luy reprocha dans vn discours qu'il fit au Pape Sixte cinquiéme, sur l'estat present des affaires? Sans doute l'Empereur Charles se souvenoit de ce mot de Tibere, & ne s'en souvenoit pas inutilement : *Laissons aux Immortels le soin de venger leurs injures.*

Tac. lib. 1. Annal.

Deorum injuriæ Diis curæ.

Les Predecesseurs de ce magnanime Prince n'estoient guere plus scrupuleux. Nous apprenons

de Mariana, qu'Aurelius Roy d'Espagne fit amitié avec les Mores & les Sarazins, & que pour l'obtenir il leur payoit tous les ans vn tribut de cent jeunes & belles Chrestiennes. Quoy que ce tribut ne fust pas autrement selon les regles de l'Evangile, il fut renouvellé pourtant sous vn autre regne, & celuy qui s'y obligea, se contenta pour diversifier vn peu la chose, & avoir la gloire d'ajoûter aux inventions d'autruy, d'offrir cinquante Damoiselles & cinquante Roturieres, les vnes & les autres bien Catholiques. Alfonse surnommé *le Grand* eut l'ambition de surpasser en cela ceux qui l'avoient devancé. Car pour gratifier ces Infideles, & pour les engager dans son party, il leur donna genereusement son propre fils Ordonius, afin qu'il fust instruit avec toute sorte de soins, dans *les saintes Loix* du Mahumetisme. Suivant ces beaux exemples, les armes de ces mesmes ennemis de nostre Foy furent employées avec aussi peu de scrupule par Ramirus Roy d'Arragon contre son frere Garsias possesseur legitime de la Navarre; par Sanchés Roy de Castille contre le Roy d'Arragon son oncle, & par vn autre Sanchés contre son propre pere Alfonse Roy de Castille.

Liure 7. chap. 6. L'an 716. *Idem lib. 7. cap. 7.* *Idem cap. 10. lib. 7.* L'an 1035.

Mais peut-estre que les Rois qui en ont vsé de la sorte sont blâmez par leurs Auteurs, & que la memoire en est detestée; Bien loin de cela, MON REVEREND PERE, Ferdinand surnom-

mé *le Saint* (ce qui eſt digne de quelque reflexion) eſt loüé hautement par eux de ſon étroite confederation aveque les Grenadins; & l'Hiſtoire dit de luy, *que c'eſtoit vne belle preuve que la reputation de ſa probité eſtoit bien confirmée par toute la terre, puiſque des peuples d'vne creance ſi differente, prenoient en ſa parole vne confiance entiere.*

Idem lib. 13. cap. 3.

I'ajoûte qu'vn de leurs plus celebres Docteurs (il me ſemble que c'eſt Bannez) decide hardiment, *qu'il n'eſt pas moins permis aux Chreſtiens de ſe ſervir dans leurs guerres des troupes des Infideles, que de monter leurs Chevaux & leurs Elephans.* Que ſi l'Empereur Charles n'a point fait de difficulté de les armer contre vn Souverain Pontife. Valdeſius ſoûtient de toute ſa force qu'il eſtoit en droit de le faire, *parce qu'il employoit ces gens là en qualité de ſes Sujets, & non pas en qualité d'Infideles: Non eligendo vt infideles, ſed vt ſubditos.*

Ce ſera ſans doute par quelque diſtinction auſſi ſubtile que celle-là qu'ils ſe ſauveront de l'objection qu'on leur fera de s'eſtre alliez avec les Rois de Calecut & des Indes Orientales, qui adorent publiquement le Diable dans leurs *Pagodes*. Car leur réponſe là deſſus ne ſouffrira point de replique, & aſſeurera leur conſcience admirablement. *Nous deteſtons*, diront-ils, *ces peuples ſauvages, quand nous les regardons comme Idolatres & comme Impies: mais nous les recherchons quand nous les conſiderons comme* VENDEVRS DE POIVRE, *qui nous*

nous tient lieu d'vn cinquiéme element, & qui nous est aussi necessaire que le feu & l'eau.

Que ne feroit-on point, MON REVEREND PERE, pour avoir du poivre, & qui auroit l'injustice de rejetter vne excuse si recevable par tout le monde?

Mais pour ne vous ennuyer pas, & pour ne parler plus que de nostre alliance avec l'Angleterre, que les Emissaires de nos Ennemis tâchent de décrier par leurs impostures, est-il possible qu'ils n'ayent jamais seu, ou est-il possible qu'ils ayent oublié, qu'à l'avenement du Roy Iacques à la Couronne de la Grand' Bretagne, le Connestable de Castille y fut envoyé pour negotier avec ce Prince, & que l'illustre *Rovida* Senateur de Milan, parlant de cette recherche l'appelle *vne œuvre tres-sainte*, & maintient que l'offre que son Maistre avoit faite à Iacques de l'assister de toutes ses forces par mer & par terre, *estoit vne inspiration divine, vne obeïssance aux ordres de Dieu, & vne action qui attireroit les graces & la protection du Ciel. Divinâ admonitione, Divinâ voluntate, Divinâ ope, nonnisi magno Dei beneficio?*

Quoy donc? nous serons des Profanes & des Impies, si nous faisons pour nous defendre, ce que les Espagnols ont tâché de faire pour nous opprimer? Nous sommes criminels, parce que nous avons reüssi dans vn dessein qui leur a manqué, & parce que nos Voisins ont trouvé

plus de ſeureté à ſe repoſer ſur la bonne foy Françoiſe, que ſur celle d'vne Nation, qui trompe toûjours quand elle peut tromper aveque ſuccés, & qui ne croit la perfidie injuſte que lors qu'elle eſt malheureuſe. Vous, MON REVEREND PERE, qui eſtes vn Orateur plus vehement que je ne le ſuis, déclamez contre vne effronterie ſi prodigieuſe. Pour moy, je me contenterai de rire de tous les ridicules bruits que l'on répand là deſſus pour ternir la gloire du Gouvernement preſent, ſi plein d'equité, de moderation & de ſageſſe. Ces bruits impertinens eſtant ſans fondement, ſeront ſans effet, & ne nuiront pas davantage aux affaires de ſa Majeſté, que ces nouvelles de meſme fabrique qui avoient cours par toute la Chreſtienté, ſous les regnes de François premier, de
» Henry ſecond, & du dernier des Valois. Tantoſt
» les Turcs, à nos preſſantes ſolicitations venoient
» inonder l'Alemagne. Tantoſt ils eſtoient en gar-
» niſon aux environs de Paris, faiſant des Moſquées
» de nos Temples, renverſant les Autels, bruſlant
» les Egliſes, empalant les ſacrez Miniſtres de Ieſus
» Chriſt, & en vn mot s'abandonnant à toutes
» ſortes de profanations & d'impietez. Tantoſt
» Henry troiſiéme avoit levé le maſque de ſa diſſi-
» mulation & de ſon hypocriſie. Il s'eſtoit fait ou-
» vertement Huguenot & alloit à Charenton à la
» veuë de tout le monde, & ſans ſe donner la pei-
» ne de s'en contraindre. Encore aujourd'huy nous

lisons avec horreur dans vn Commentaire sur Saint Thomas, composé par vn Docteur de Salamanque ou d'Alcala, que ce Prince Religieux *estoit vn veritable Athée*.

Mais, MON REVEREND PERE, tous les artifices de cette nature sont si grossiers, qu'il n'est plus de facilité assez niaise, ni de credulité assez sote pour s'y laisser attraper. Ils attirent sur leurs auteurs la haine & la moquerie, & sont cause que la verité mesme devient suspecte quand elle sort de leur bouche ou de leur plume.

Lors que Monsieur le Cardinal de Richelieu porta le feu Roy à donner la paix aux Rochelois, pour se mettre en estat de donner la loy aux Espagnols, les Speculatifs de delà les Alpes & les Pyrenées ne l'appelloient-ils pas *le Cardinal Lutherien* & *le Cardinal de Chastillon*? Cependant il endura toutes ces injures avec vne fermeté & vne constance aussi heroïque que celle de ce sage Capitaine, qui fut surnommé *le bouclier des Romains*. I'ay oüy dire à Monsieur Cospean Evesque de Lizieux, qu'en ce temps là ce sage Ministre avoit toûjours devant les yeux ce grand exemple, & qu'il y opposoit celuy de Pompée, qui pour n'avoir pû souffrir les injustes accusations des Seigneurs de Rome, qui suivoient sa fortune & son party, s'attira le blâme & le mépris de toute la Posterité. Il repetoit souvent les preceptes salutaires que ce Defenseur de la Republique, & le

Vainqueur d'Annibal donne à Paul Emile dans Tite Live : *Il faut tenir bon & faire ferme contre les bruits que répandront la malignité, l'indiscretion & l'ignorance. Soit que sans aucune raison on éleve jusqu'au Ciel la conduite de vostre Collegue, soit qu'on rabaisse la vostre & qu'on la décrie sans fondement, que rien de tout cela n'ait la force d'alterer vostre repos & d'ébranler vos premieres resolutions. Il y a des rencontres où pour rendre nostre gloire plus solide, il est necessaire de la mépriser. Souffrez courageusement qu'on donne à vostre prudence le nom de timidité, à vostre prevoyance considerante celuy de lenteur irresoluë. Souffrez qu'on vous accuse de n'avoir pas l'ame guerriere lors que vous pratiquerez le plus exactement les maximes de la guerre. J'aime bien mieux que vous soyez redouté des ennemis intelligens, que si vous estiez sotement loüé par des Citoyens sans experience & sans jugement.*

Adversus famam rumorésque hominum firmum stare, te, neque Collegæ vana gloria, neque tua falsa infamia moverit. Gloriam qui spreverit, veram habebit. Sine timidum pro cauto, tardum pro cõsiderato, imbellem pro perito belli vocent. malo te sapiens hostis metuat, quàm stulti cives laudent.

Monsieur le Cardinal de Richelieu consideroit que personne ne pouvant estre bon juge que des choses de son mestier, celuy de la Politique estoit le plus difficile de tous, & le seul où les grands Maistres ne recevoient point d'Apprentifs. Il se souvenoit de ce mot de la Tragedie Latine; *Qui craint d'estre haï ne veut pas regner* : & de cet autre, *La premiere regle de l'art du gouvernement, c'est de s'acquerir la science d'endurer l'ingratitude & la malveillance publique; les Dieux dans le meslange qu'ils firent des choses au commencement, ayant mis ensemble la domination & la haine.* Il savoit que les imprecations & les vœux

Regnare non vult, esse qui invisus timet.

Ars prima regni est posse te invidiam pati. Simul ista mundi conditor posuit Deus, odium atque regnum.

des peuples ſont preſque toûjours injuſtes & déraiſonnables, & qu'il n'eſt rien de plus vray que ce ſentiment,

Il populo molte volte grida Dante.
Viva la ſua morte, & muoia la ſua vita.

Enfin il raiſonnoit comme fait Periclés dans Thucydide ; Quiconque, diſoit-il, s'expoſe à « l'Envie & à ſes mauvaiſes ſuites, pour entrepren- « dre de grandes choſes, eſt excellent ménager de « ſon plaiſir & de ſon honneur, car il ne luy couſte « qu'vn mécontentement & vne honte de peu de « durée, pour avoir vne ſatisfaction infinie & vne « gloire immortelle. «

L'evenement a heureuſement répondu à des eſperances ſi legitimes, & le temps juſtifiant les intentions de cet excellent Politique, & mettant au jour les deſſeins & les penſées d'vne prudence conſommée, & impenetrable aux yeux les plus ſubtils & les plus perçans, les injures & les reproches ont eſté changez en panegyriques & en benedictions.

Ne doutons point, MON REVEREND PERE, que la conduite du Grand IVLE ne ſoit ſuivie d'vn pareil ſuccés. Ayant inutilement taſché d'arriver par les chemins ordinaires à la Paix vniverſelle qu'il s'eſt propoſée, il s'eſt trouvé reduit à en chercher de plus détournez, qui ſeront les plus courts & les plus ſeurs ſelon toutes les apparences. Repoſons nous ſur la ſageſſe, ſur la vigilan-

ce, & ſur la fidelité d'vn Guide ſi excellent. Eſtant obligez de dire du bien de l'eſtat preſent des affaires, n'ayons pas cette maligne temerité de juger mal de l'avenir. Celuy qui en eſt comme reſponſable, y voit plus clair ſans comparaiſon que tous ces oiſifs & curieux *Penetratifs* des Cours eſtrangeres. Il prevoit mieux qu'eux les ſuites & les conſequences des choſes, les conſiderant de plus prés avec vne attention bien plus appliquée, des lumieres plus vives & des intereſts plus preſſans. Que le Peuple ſe contente de voir les heures qui ſont marquées au Cadran, ſans entreprendre de toucher les reſſorts qui ſont au dedans de l'horloge. N'eſt-ce pas aſſez pour luy d'entendre les Propheties aprés qu'elles ſont arrivées, & d'admirer les ſecrets myſteres d'Eſtat aprés qu'il en a vû les evenemens? Sur tout, qu'il ſe garde ſoigneuſement des embûches que luy dreſſent *les faux Devots*, qui ont la fineſſe de couvrir les noirceurs de leur cuivre de l'éclat d'vne feuïlle d'or, & de cacher leurs vilaines paſſions ſous les vaines apparences d'vne pieté contrefaite, confirmant la verité de ce proverbe des Iuifs & des Ottomans : *Que toute ſorte de maux ſe font au nom du Seigneur. In nomine Domini fit omne malum.* Ie prie Dieu, MON REVEREND PERE, qu'il vous preſerve de ces gens-là, plus dangereux mille fois que les Faiſeurs de fauſſe-monnoye. C'eſt vous ſouhaiter tant de bien, que vous devez conclurre

que je ſuis pour le moins autant que vous le voulez,

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble, &c.

AV MESME.

LETTRE CCCXCV.

MON REVEREND PERE,

Quoy que vos *timides Prevoyans* ne ſoient pas ſi méchans que vos *faux Devots*, ils ſont pourtant plus incorrigibles. Encore ces derniers peuvent eſtre reprimez par la ſeverité des loix, ou meſme gueris par la vertu des remedes que ſait preparer la Philoſophie : mais que peuvent les loix & les ſages remonſtrances ſur de vaines épouventes & ſur des frayeurs éperduës ?

Ma chi dà legge al volgo, & ammaeſtra
La viltade, e'l timor ?

Le Taſſe Chant 9. de ſa Hieruſalem.

Il eſt quelquefois aiſé de donner aux Lâches & aux Poltrons la ſeureté qu'ils recherchent : mais il eſt abſolument impoſſible de leur donner l'aſ-

ſeurance qui leur manque. C'eſt la nature des peurs inconſiderées, de ne conter pour rien les perils paſſez dont on les a garenties, & de ſe troubler à la premiere penſée d'vn danger éloigné que l'imagination leur approche & leur remet devant les yeux. Lors que les Anglois avoient rompu tout noſtre commerce, que toutes nos coſtes eſtoient couvertes de leurs vaiſſeaux, qu'on les ſavoit ſur le point de ſigner contre nous vne ligue offenſive & defenſive aveque l'Eſpagne, & que ces deux Nations eſtroitement vnies venoient attaquer Calais par mer & par terre; quels vœux ne faiſions nous point pour eſtre delivrez d'vn mal ſi preſſant, & qui menaçoit le Royaume d'vne prochaine deſolation? Mais nous ne faiſions que des vœux inutiles & impuiſſans, & nous eſtions les ſpectateurs immobiles de la nuée groſſe de foudres & d'éclairs, qui eſtoit toute preſte à crever & à fondre ſur nos teſtes, pendant que Monſieur le Cardinal veilloit à noſtre conſervation, & qu'il cherchoit jour & nuit dans les ſecrets de ſa profonde ſageſſe, les moyens de détourner l'orage & de conjurer la tempeſte. Le Ciel en ſoit loüé. Ses nobles ſoins & ſes penibles veilles luy ont heureuſement reüſſi. Par la vertu de certains charmes également invincibles & innocens, il a fait tourner le vent contre nos ſuperbes & outrageux ennemis: il a jetté par terre toutes leurs machines: il a renverſé tous leurs travaux:

il

il a détruit tous leurs vains projets. Ie m'imagine, MON REVEREND PERE, avec vn plaisir extréme, combien les Speculatifs d'Italie ont esté surpris d'vn si prodigieux effet de prudence Politique, eux qui le regardent sans interest, & qui conçoivent admirablement la difficulté de cette action aussi bien que son importance. Elle leur paroist, je m'en asseure, vne des plus belles qui se soient faites de nos jours, quoy que la meilleure partie de sa beauté soit cachée aux yeux du Vulgaire, & que le secret qui est l'ame de ces sortes de pratiques, soit ennemy de la Renommée.

Quand François premier, ayant découvert que Charle-Quint negotioit avec les Turcs, & les sollicitoit de venir décendre en Provence, trouva l'invention de le prevenir, de rompre ses mesures, de déconcerter ses desseins, & d'empécher vn Traité qui devoit estre funeste à cette Couronne; son adresse fut estimée par tous les bons Iuges de la conduite des Estats. Cependant, il s'en falloit bien que cette grande affaire ne receust les traverses & les obstacles qui se sont opposez au succés de celle-cy: Et d'ailleurs, elle tiroit seulement les Sujets du Roy du peril qu'ils apprehendoient, sans y jetter ceux de l'Empereur; au lieu qu'aujourd'huy par nostre nouvelle alliance, nous enrichissant des dépouïlles des Espagnols & profitant de leurs pertes, nous les battons des propres armes que nous leur avons ar-

rachées des mains, & les reduiſons à changer la reſolution d'entreprendre ſur nos frontieres, & à borner leur ambition à la ſimple eſperance de ſe défendre & d'arreſter nos progrez.

Mais, MON REVEREND PERE, ces Subtils dont vous me parlez, que l'on appelle dans voſtre Province *les Clairvoyans*, & que ceux qui ſavent mieux le nom des choſes appelleroient *les Viſionaires*, tremblent d'effroy à la nouvelle qui leur eſt venuë, que les Anglois ſe fortifient dans Mardik, & ſe figurent déja que ces redoutables voiſins renouvellant leurs anciennes pretentions, porteront bien toſt la guerre juſque dans le ſein de la France. A cela je leur répons premierement, que ces *dangereux voiſins* ne ſont pas plus formidables dans Mardik qu'ils l'euſſent eſté dans Calais, où nos Ennemis eſtoient tout preſts de les eſtablir. Et puis je les prie de conſiderer que ſi ces ſortes d'apprehenſions eſtoient raiſonnables, les Eſpagnols auroient eu grand tort de vouloir poſter les Anglois en vn lieu ſi favorable au deſſein qu'ils ont toûjours eu ſur Dunkerque & ſur Gravelines. I'ajouſte que l'Empereur Charles auroit eſté mauvais Politique, lors qu'il fit amitié avec Henry huitiéme Roy d'Angleterre, nouveau Rebelle de la Cour de Rome, & qu'il luy envoya dix mille Lanſquenets pour venir aſſieger Boulogne & Monſtreuïl, & en ſuite Theroüenne; puiſque c'eſtoit le rendre maiſtre de

trois places, d'où il pouvoit donner de la jalousie aux villes frontieres des Païs-bas.

C'est vne maxime aussi vieille que les Estats, & qui dans tous les siecles a esté confirmée par vne infinité d'exemples, que les Confederations des Princes ne durent pas plus long-temps que leurs interests, & qu'il est plus vray des Rois qu'il ne l'est des autres hommes, *qu'ils ne se doivent aimer que comme se devant haïr quelque jour.* Aussi est-il certain que sa Majesté ne s'endort pas sur la bonne foy des Traitez, & qu'elle se contente de s'y reposer; qu'elle a bien plus de confiance en la puissance de ses armes, qu'en la justice de sa conduite; & que si elle est asseurée de ne donner jamais à ses Alliez aucun sujet de changer de volonté, & d'entreprendre sur son Royaume, elle l'est bien davantage encore de leur oster toute esperance d'y reüssir.

Vn Capitaine Lacedemonien menant ses troupes en fort bon ordre, trouva dans sa marche les Ennemis en vn endroit où il ne les attendoit pas. Vn de ses Officiers en estant surpris, luy vint crier tout allarmé : *Nous sommes tombez entre les mains des Ennemis. Pourquoy,* luy répondit-il fierement, *sommes nous plustost tombez entre leurs mains, qu'eux entre les nostres ?* Qui nous empéche, MON REVEREND PERE, de parler aussi resolument que le Spartiate, & de dire bravement : *A toute extremité si les Anglois sont nos voisins nous serons les leurs. S'ils violent*

la ſainteté de noſtre alliance ; pour venger cette injure nous ne ſerons point en peine de les aller chercher ſi loin.

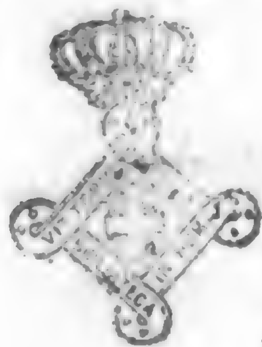
C'eſt vn mot de Tacite, *que ce qui ſepare les Allemans des Daces & des Sarmates, c'eſt principalement* LA CRAINTE RECIPROQVE *qui tient en bride les vns & les autres, & qui les oblige de garder inviolablement leurs bornes. Germania à Sarmatis Daciſque* MVTVO METV *ſeparatur.* Cette meſme *crainte mutuelle* ne vaut-elle pas mieux qu'vn bras de mer, pour raſſeurer les Anglois de nous, & nous des Anglois, ſi noſtre vnion venoit à ſe rompre?

Aprés tout, MON REVEREND PERE, ce ſont principes indubitables de la bonne & ſaine Morale, que ce n'eſt jamais ſans peril que l'on ſurmonte le peril ; qu'vn petit mal merite le nom de bien quand il nous ſauve d'vn plus grand ; qu'il n'y a de ſeuretez nulle part pour ceux qui les cherchent par tout ; que qui ne donne rien à la Fortune n'en reçoit rien ; & que ſi la prudence d'vn excellent Miniſtre n'eſt auſſi hardie qu'elle eſt éclairée, c'eſt vne lumiere ſans chaleur qui luit & qui brille, mais qui ne produit aucun fruit.

Ie vous prie, MON REVEREND PERE, de repreſenter toutes ces choſes à vos *timides Prevoyans*, que voſtre Hiſtorien appelle *ſpecie prudentium ignavos*, & leur dites de ma part, que leurs frayeurs ne ſont guere plus ridicules qu'elles ſont criminelles & puniſſables, puiſqu'elles taſchent à dé-

crier le Ministere, & à donner de sinistres impressions du Gouvernement. Vous savez ce mot d'vn Senateur Romain à celuy qui sous pretexte d'vne querelle qu'il avoit, ne marchoit jamais par la ville qu'il ne fust armé: *Quis tibi sic timere permisit?* I'ay envie de faire la mesme question à vos Messieurs, & de leur demander qui leur a donné congé de témoigner ainsi leurs défiances & leurs soupçons? Ie me répons, MON REVEREND PERE, que ce n'est pas vous, qui avez trop de courage pour ne condamner pas des terreurs Paniques, & trop de jugement pour douter de nostre heureuse navigation, tant que nous serons sous la conduite d'vn Tiphys, pour qui (afin d'vser des termes du bon Malherbe) *les Syrtes & les Cyanées seront des Havres & des Ports*, où nous pourons philosopher à nostre aise, avec toute la douceur & la tranquillité que vous souhaite,

MON REVEREND PERE,



Vostre tres-humble, &c.

TABLE DES LETTRES DE MONSIEVR COSTAR.



ERRATA.

PAGE 14. *ligne* 10. la Cour *lisez* sa Cour.
Page 93. *ligne* 16. retrancherez *lisez* retrancheriez.
Page 143. *ligne* 18 la Raison *lisez* sa Raison.
Page 189. à la marge *aliter* lisez *pariter*.
Page 190. à la marge *eorum fortia memorando* lisez *eorum fortiu facta memorando*.
Page 249. *ligne* 17. qu'ils luy devoient s'ils n'ont point eu assez de courage *lisez* qu'ils luy devoient. S'ils n'ont point eu assez de courage.
Page 252. *au premier mot de la derniere ligne*, les vers *lisez* Les vers.
Page 326. *ligne* 9. Monsieur du Mans *lisez* Monseigneur du Mans.
Page 349. *ligne* 9. je suis *lisez* je le suis.
Page 370. *au premier mot de la premiere ligne*, blessé *lisez* blessée.
Page 480. *lignes* 8. & 9. *lisez* (il y a longues années que je ne m'estois mis sur mon quant à moy) *entre deux parentheses*.
Page 515. ligne 8. *fatello* lisez *fatollo*.
Ibid. ligne 28. *Io che non fanciullo* lisez *Io che non son fanciullo*.
Page 694. *ligne* 12. si en *lisez* sien
Page 773. *ligne* 8 fort changeant *lisez* fort chargeant.
Page 776. *ligne* 7. n'est pas trop fine, ni trop delicate *lisez* n'est pas trop fine, trop delicate, &c.
Page 803. *le dernier mot de la premiere ligne de la Lettre* CCCV. par dessus *lisez* par dessus.
Page 810. *lignes* 20. & 21. Demeurez en là, s'il vous plaist: & si vous voulez plaire aux honnestes gens, souvenez-vous aussi, &c. *lisez* Demeurez en là, s'il vous plaist, & si vous voulez plaire aux honnestes gens: souvenez-vous, &c.
Page 828. *ligne* 15. d'obligation *lisez* d'obligations.
Page 866. *en la premiere ligne de la Lettre* CCCXXXVIII. Vous ne m'avez pas prevenu *lisez* Vous ne m'avez prevenu.
Page 880. Castenau *lisez* Castelnau.
Page 888. *à la premiere ligne de la Lettre* CCCLI. ces remerciemens *lisez* ses remerciemens.
Ibid. ligne 18. & 19 jusqu'à la la plus secrete *lisez* jusqu'à la plus secrete.
Page 953. *ligne* 17. aucune relache *lisez* aucun relache.